







ROME

ET

LA JUDÉE

AU TEMPS

DE LA CHUTE DE NÉRON

(ANS 66-72 APRÈS JÉSUS-CHRIST)

PAR

LE Cte FRANZ DE CHAMPAGNY

Auteur des *Césars*



PARIS

JACQUES LECOFFRE ET Cie, ÉDITEURS

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29

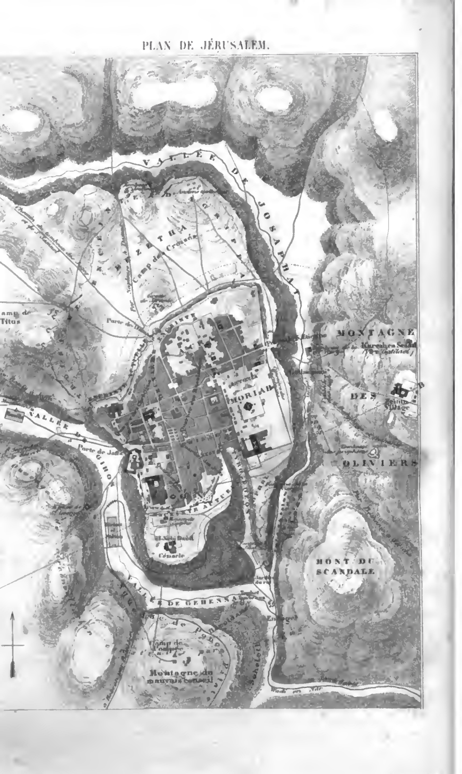
ROME

ET

LA JUDÉE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

PLAN DE JÉRUSALEM.



ROME

ET

LA JUDÉE

AU TEMPS

DE LA CHUTE DE NÉRON

(ANS 66-72 APRÈS JÉSUS-CHRIST)

PAR

LE Cte FRANZ DE CHAMPAGNY

Auteur des *Césars*.



PARIS

JACQUES LECOFFRE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

29, RUE DU VIEUX-COLOMBIER

1858

AVANT-PROPOS

Dans un travail antérieur, publié il y a quelques années, j'ai tâché d'esquisser l'histoire et de faire comprendre la vie de l'empire romain depuis Jules César jusqu'à Néron. J'ai retracé les événements de cette grande révolution à la fois économique, politique et morale, qui substitua un empire cosmopolite à une république exclusivement nationale, l'autorité du prince à la puissance du sénat, le silence du palais aux luttes du Forum. J'ai fait voir cet empire, habilement constitué par Auguste, constitué avec un mélange intelligent de république et de monarchie, d'aristocratie et de démocratie, de modestie et d'omnipotence; constitué pour durer, pour régir le monde, et peut-être même, si Auguste eût pu s'assurer un autre successeur, pour lui donner un peu de paix. Mais j'ai montré aussi par quel triste abus, quoique facile à prévoir, Tibère, ne prenant qu'un côté de la tradition augustale, fonda la tyrannie à côté du principat, et comment ses successeurs, avec une passion

qui tient de la démence, se précipitèrent à l'envi l'un de l'autre dans cette voie facile et funeste, où leurs noms sont demeurés comme rappelant quelques-uns des plus incompréhensibles phénomènes de perversité et de folie. Seulement, à travers ces hontes et ces ruines, j'ai montré le christianisme, naissant, se développant, se faisant peu à peu connaître, et préparant, d'abord dans une paisible et modeste liberté, ensuite dans les cachots et les supplices, le salut de la société qui se perdait aux pieds de ses tyrans.

La suite de ces études, à la fois sur le monde païen et sur l'Église chrétienne, me conduit maintenant à une époque qu'un caractère tout particulier signale à notre attention.

Cette époque comprend les trois ou quatre années qui s'écoulèrent après la chute de Néron et la première révolte des Juifs contre l'empire romain, jusqu'à l'avénement de Vespasien et au sanglant apaisement de cette révolte. Tout ce qui s'écoula dans cette période, si courte, mais si pleine, avait été annoncé dans ces prophéties de l'Évangile que nous avons tant de fois lues et si légèrement étudiées. Le peuple juif et le monde, mis en demeure de reconnaître la loi du Christ, et, à des degrés divers, la méconnaissant l'un et l'autre; avertis l'un et l'autre par des signes d'espèce différente, mais qui tous ont été annoncés, tels que les calamités physiques, tels que l'apparition de nombreux imposteurs, tels que les souffrances infligées à l'Église; l'un et l'autre fermant les yeux à ces présages et se précipitant davantage dans les voies qui doivent le perdre; le peuple juif se soulevant de plus en plus; Rome s'agitant contre elle-même; le monde, à son tour, s'insurgeant contre elle; la guerre

et la dévastation partout, jusqu'à ce que Rome, punie par ses propres déchirements, retrouve enfin la paix par la lassitude ; jusqu'à ce que Jérusalem, plus coupable parce qu'elle était plus éclairée, déchirée, assiégée, affamée, captive, égorgée, ne trouve de paix que dans la mort : tout cela se rencontre en propres termes prédit dans trois chapitres des évangiles de saint Matthieu, de saint Marc, et de saint Luc ; tout cela se trouve raconté dans le volume qui suit, je ne dis pas en termes plus exprès (cela ne saurait être), mais plus en détail. Là moins qu'ailleurs je devais séparer les affaires de Rome de celles de Jérusalem, l'histoire de l'empire de celle de la religion. L'histoire profane et l'histoire religieuse de ce temps, prédites ensemble, devaient être racontées ensemble.

Seulement, je dois l'avouer, les événements de cette époque ont une sorte de notoriété classique qui les rend présents à tous les souvenirs. Et néanmoins, quand je pense jusqu'à quel point l'histoire chrétienne et l'histoire païenne de ces premiers siècles ont, pour ainsi dire, vécu séparées jusqu'ici, il me semble que, de leur rapprochement, il n'était pas impossible de faire naître quelques aperçus et quelques lumières nouvelles. Ni pour le philosophe ni pour le chrétien cette époque des grands avertissements de la Providence ne saurait être une étude stérile. Et aujourd'hui que mon travail est terminé, loin de croire que rien ne fut resté à faire après ceux qui m'ont précédé, je crois laisser beaucoup à faire à ceux qui viendront après moi.

Somme toute, le champ de l'étude est infini, en même temps qu'il est un. Une seule et même question se débat dans toute l'histoire humaine. Si nous craignons de l'aborder, il ne faut rien lire ni rien connaître; si nous ai-

mons, au contraire, à l'étudier, nous la trouverons tout aussi présente et tout aussi vive dans les commotions des siècles passés que dans les agitations du siècle présent.

Cette question n'est ni une question politique ni ce qu'on est convenu d'appeler une question sociale. Sans doute, les grands intérêts et les grandes luttes de la liberté et du pouvoir, de la démocratie et de l'aristocratie, de l'indépendance et de la règle, de la conservation et du progrès, se retrouvent aux diverses époques de l'histoire, avec une similitude souvent frappante. Gardons-nous cependant de ne prendre la science historique que comme l'auxiliaire et la servante des intérêts politiques de notre siècle! Que le présent et le passé s'éclairent mutuellement, je ne demande pas mieux : mais tâchons, s'il se peut, qu'ils s'éclairent par un rapprochement net, sincère, explicite. C'est un point de vue dangereux, propre à fausser la pensée, que celui qui mettrait l'histoire en avant lorsque c'est la politique qui nous occupe, et, derrière les événements du passé, sous-entendrait toujours les passions du présent.

Mais ces intérêts ne sont encore que les intérêts secondaires de l'humanité, et la question qui remplit toute l'histoire doit être aussi la question qui remplit toute la vie de l'homme, celle qui contient son présent et son avenir, sa vie terrestre et sa vie au delà de la terre: L'homme est-il souverain ou subordonné? Y a-t-il une loi pour lui ou n'y en a-t-il pas? S'est-il fait lui-même ou a-t-il été fait par un autre? Et que doit-il à celui qui l'a fait? C'est, sous une forme plus ou moins accusée, le débat de notre temps et de tous les temps. Et je crois avoir ici traité une des époques où cette souveraineté

d'en haut, cette subordination de l'homme a été le plus marquée, où le monde a été le plus visiblement gouverné, où la Providence a le plus visiblement accompli les desseins, qu'elle avait non-seulement résolus, mais annoncés.

Il est bien vrai, ni de tels exemples, ni de telles études, ni le choix de travaux si éloignés des préoccupations du moment, ne sont guère dans le goût de notre siècle. Notre siècle, incertain et douteur par-dessus tout, n'aime pas les gens qui affirment; il n'aime pas ces sujets qui lui imposent la foi à une idée, et lui demandent de dire oui ou non à une vérité quelconque. Notre siècle n'est pas tant dans le faux qu'il est dans le vague; sa pensée est moins erronée qu'elle n'est superficielle et confuse. Il n'a pas la négation nettement et franchement accusée du dix-huitième siècle; il a une certaine complaisance en lui-même et en ses propres paroles qui fait qu'il se berce de rêves, et vit dans une espèce de cauchemar doré où il s'adore et s'encense lui-même sans trop se demander s'il n'a pas quelque autre à encenser et à adorer. Il aime à planer magnifiquement au-dessus de tous les dogmes, les contemplant d'en haut avec une certaine curiosité dédaigneuse, n'étant ni trop pour l'un ni trop pour l'autre, et se drapant dans cette merveilleuse et philosophique impartialité qui lui permet de tout voir, de tout écouter, de tout dire, et de ne rien conclure.

Et cependant qu'est-ce que la philosophie, si elle ne conclut jamais? A quoi bon la science, si elle ne mène pas à la possession de la vérité? Qu'est-ce que cette éternelle contemplation des choses, si elle n'arrive à une décision? Qu'est-ce que faire éternellement l'histoire

des idées, si l'on n'arrive à se prononcer entre les idées? Qu'est-ce que cette stérile glorification de soi-même, dans laquelle, épris de ses propres incertitudes et amoureux de ses propres doutes, on se déifie d'autant mieux qu'au fond on croit moins, on pense moins et l'on sait moins?

Oh! que ce serait une belle et une grande chose que d'amener enfin à la précision des idées cette génération, si riche d'ailleurs de ses propres ressources et des ressources de son passé, mais éternellement rêveuse ou éternellement hésitante! La pensée de notre siècle est comme un acier poli, mais émoussé, auquel ne manque pas l'éclat, mais auquel manque le fil, qui brille, mais ne tranche pas! Qu'il serait digne du génie de donner à notre temps ce qui lui manque! Que le talent et la science rendraient à la société, s'ils le voulaient, un grand service, en la rappelant, des nuages où elle vit, à la précision et au bon sens, et en l'éveillant au lieu de la bercer!

Alors notre siècle échapperait aux influences énervantes sous lesquelles, dans l'ordre intellectuel, il semble aujourd'hui placé. Qu'on y prenne garde, en effet, ces influences sont de deux sortes : il y a le laisser aller de la satisfaction et le laisser aller de la tristesse; l'infatuation qui s'adore, et le découragement qui se pleure; les zélateurs du progrès, selon lesquels il n'y a rien à faire, parce que tout est gagné, et les zélateurs de la décadence, selon lesquels il n'y a rien à faire, parce que tout est perdu; il y a des hommes, qui, au delà du grossier idéal et de l'avenir tout matériel qu'ils ont envisagé pour les sociétés, ne leur permettent de rien vouloir, de rien penser, de croire à rien; il y en a d'autres qui, à la vue de certaines convictions déçues

ou de certaines espérances éteintes, seraient portés à ne plus admettre ni vertu, ni génie, ni dignité, ni conscience, ni moralité possible en ce monde. Double tendance, et qui, malgré la contradiction, naît pourtant d'un même principe! Quoi que l'homme puisse penser et puisse faire, il lui faut un idéal de bien et de bonheur qui passe la mesure terrestre. Il ne le trouve pas dans le présent : il le cherche dans l'avenir et l'appelle par des rêves insensés; ou bien il le cherche dans le passé, et le regrette par d'inconsolables douleurs. Il ambitionne l'Eldorado, ou il regrette l'âge d'or. Il aspire, avec les niveleurs du temps de Cromwell, à la félicité du règne de mille ans, ou il pleure avec Rousseau sur le bonheur perdu de l'état de nature.

Mais le chrétien doit savoir se préserver de telles erreurs. Averti que le bonheur n'est pas de ce monde, il ne le cherche ni dans le passé ni dans l'avenir. Il ne calomnie pas le passé; il ne noircit pas le présent; il ne se décourage point de l'avenir. Il ne se fait ni le Christophe Colomb d'une Amérique qui n'existe pas, ni le Jérémie d'une Jérusalem qui n'a jamais existé. Il évite ainsi et l'inutilité engourdie du satisfait et l'inutilité mélancolique du découragé. Sans se préoccuper autrement des phases que Dieu nous réserve dans l'avenir, et des voies par lesquelles il veut nous faire passer pour nous mener à la fin suprême de son dessein, le chrétien sait qu'en dehors des empressements et des agitations dans lesquelles tant de forces se perdent il y a un travail toujours utile et toujours possible. Cette torpeur des esprits que tant d'influences, souvent opposées, encouragent également, il est le seul à la combattre obstinément, constamment, éternellement. Aujourd'hui

surtout, il voit en elle sa plus grande ennemie. On a accusé bien souvent et bien à tort le Christianisme de s'être appuyé sur l'ignorance, sur l'inertie intellectuelle, sur l'anéantissement de la pensée. Et aujourd'hui, que faut-il au contraire au Christianisme et qu'est-ce qu'il demande, sinon que ce siècle ignorant apprenne, que ce siècle inattentif écoute, que ce siècle dégoûté de la pensée se remette à penser? On peut bien dire de l'Église d'aujourd'hui ce qu'on disait de l'Église des premiers siècles : « Tout ce qu'elle demande, c'est de ne pas être condamnée sans être connue : *Unum gestit ne ignorata damnetur.*

Sachons donc garder et le courage et l'espérance. Pour moi, qui n'ai d'autre tribut à apporter à cette œuvre salutaire que le tribut de ma bonne volonté, autant j'aurais de satisfaction si je pouvais consoler une seule âme, autant je me ferais d'amers reproches si j'en avais découragé une seule.

10 janvier 1858.

ROME

ET

LA JUDÉE

PREMIÈRE PARTIE

LES PROPHÉTIES ET LEUR PREMIER ACCOMPLISSEMENT

CHAPITRE PREMIER

LES PROPHÉTIES

> Sed hæc locutus sum vobis, ut cum venerit hora eorum, reminiscamini quia ego dixi vobis.
>
> Je vous ai dit ces choses pour que, lorsque le moment viendra, vous vous rappeliez que je vous les ai dites. (Joan., XVI, 4.)

J'ai écrit l'histoire de l'Empire romain jusqu'à la mort de Néron. Mais, après cette mort, s'ouvre une époque qui mérite d'être traitée à part, et, bien qu'elle remplisse à peine trois années, exige quelques développements. Cette époque a cela de particulier, qu'elle n'a pas seulement appelé l'attention des

générations qui suivirent, mais les pressentiments de la génération qui vint avant elle. Elle a été non-seulement célébrée, mais attendue. Tacite en commence le récit presque avec les formes solennelles de l'épopée; mais, avant Tacite, avant même les événements qu'il raconte, le résumé prophétique s'en trouvait dans la pensée des peuples.

Cette attente se manifestait d'abord chez les Chrétiens. Tout le monde connaît les prophéties de l'Évangile, qu'il faut cependant citer ici, pour en faire comme le frontispice de ce livre et les placer en regard de leur accomplissement.

Nul événement n'a été plus clairement annoncé au monde que la chute de Jérusalem. Une première fois, en voyant la ville sainte, Jésus jette ce cri d'une douleur vraiment maternelle : « Jérusalem ! Jérusalem ! qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! Voici que votre maison vous sera laissée déserte[1]. » Une seconde fois, cette chute prévue de Jérusalem attire les larmes dans les paupières divines. A son dernier retour de Galilée, d'où il arrive pour mourir, comme « le Sauveur descendait la montagne des Oliviers, étant venu près de Jérusalem et regardant la ville, il pleura sur elle en disant : « Oh ! si tu savais du moins, en ce jour qui est encore à toi, ce qui peut te donner la paix ! mais, maintenant, tout ceci est caché à tes yeux; car des jours viendront sur toi, et tes ennemis t'environneront d'un rempart, et ils t'enfermeront, et ils te serreront de tous côtés. Et ils t'extermineront, toi et tes fils qui sont au milieu de toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps de ta visitation[2] ! »

[1] Luc, XIII, 34, 35. — Matth., XXIII, 37, 38.
[2] Luc, XIX, 37-41, 44.

Une dernière fois enfin, lorsque l'heure de la passion approche, la prophétie et l'avertissement, qu'il faut encore citer ici en leur entier, si connus qu'ils soient, sont plus précis encore. Comme Jésus sort du temple, ses disciples viennent à lui pour lui faire admirer la grandeur de l'édifice : « Regardez, Maître, disent-ils, quelles pierres et quelle structure! » Mais Jésus leur dit : « Tout ce que vous voyez là, il viendra un jour où il n'en demeurera pas pierre sur pierre. » Et, s'étant alors assis sur la montagne des Oliviers en face du temple, Pierre, Jacques, Jean et André s'approchent de lui et lui demandent : « Maître, dites-nous quand ces choses arriveront, et quel sera le signe qu'elles commenceront à se faire? » Jésus commence alors à prophétiser une double époque d'angoisses et de douleur : l'une plus éloignée, plus universelle, plus surhumaine, plus confusément et plus mystérieusement indiquée; l'autre plus proche, plus précise, plus humaine dans sa marche sans être moins divine dans sa cause : le châtiment du monde et le châtiment de Jérusalem, prophétie complexe que l'événement allait bientôt démêler. Pour nous en tenir aux événements que la terre a vus s'accomplir et qui entrent dans notre récit, Jésus annonce d'abord que la vertu de ses disciples serait mise à la double épreuve de la séduction et de la souffrance : « Prenez garde, dit-il, que personne ne vous séduise; car plusieurs viendront en mon nom qui diront : Je suis le Christ, et ils séduiront un grand nombre... Vous entendrez des combats et des rumeurs de combats, des guerres et des séditions... Le peuple se soulèvera contre le peuple, et le royaume contre le royaume. Et il y aura en divers lieux de grands tremblements de terre, des pestes, des famines, des signes d'épouvante dans le ciel et de grands présages. « Mais, avant même ces souffrances communes du genre humain, d'autres

souffrances auront commencé pour vous. « On mettra la main sur vous, on vous poursuivra, on vous traînera dans les synagogues et dans les prisons... On vous livrera à la torture et on vous fera périr, et vous serez en haine à toutes les nations à cause de mon nom. En ce temps-là, plusieurs seront scandalisés, et on vous fera mourir; on se livrera, on se haïra les uns les autres[1]. »

Mais ces épreuves de la foi, ces convulsions de la nature et des empires, ces persécutions exercées contre les saints, ce n'est encore que « le commencement des douleurs[2]. » La grande douleur sera la chute de la ville sainte, la réprobation enfin accomplie de Jérusalem.

« Lorsque vous verrez Jérusalem entourée par les armées, sachez que sa désolation approche; et lorsque vous verrez l'abomination de la désolation, dont a parlé le prophète Daniel, établie dans le lieu saint (dans le lieu où elle ne doit pas être[3]), que celui qui lit entende, » ce sera alors le moment de fuir; « que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient dans les montagnes; que celui qui est sur le toit ne descende pas dans la maison pour y rien prendre, et que celui qui est dans le champ ne retourne pas en arrière pour prendre son vêtement; que ceux qui sont dans Jérusalem en sortent, et que ceux qui sont dehors n'y rentrent pas, parce que ce sont ici les jours de vengeance pour accomplir tout ce qui a été écrit. Priez que votre fuite n'ait pas lieu en hiver; » car la rigueur de la saison retarderait votre course : « ni au temps du sabbat, » où il n'est permis de faire que peu de chemin dans la journée.

[1] Matth., xxiv, 1-7, 9-11. — Marc, xiii, 1-9-13. — Luc, xxi, 5-12.
[2] Matth., xxiv, 8.
[3] Marc, xiii, 14.

Bientôt, en effet, il ne sera plus temps de fuir, et alors : « Malheur à celles qui seront enceintes ou qui nourriront en ces jours-là ! car il y aura une immense douleur pour ce pays et une grande colère sur ce peuple ! Et ils tomberont dévorés par l'épée, et ils seront conduits captifs chez tous les peuples, et Jérusalem sera foulée aux pieds par les nations jusqu'à ce que les temps des nations soient accomplis. »

Mais ce ne seront pas seulement des jours de tribulation ; ce seront de plus des jours de tentation effroyable. « Il s'élèvera de faux christs et de faux prophètes, et ils feront de grandes merveilles et des prodiges, au point de séduire, s'il se pouvait, même les élus... Prenez-y donc garde ; voilà que je vous ai tout prédit... Si quelqu'un vous dit : « Voici ici le Christ, » ou « le voilà en tel lieu, » ne le croyez pas... Si l'on vous dit : « Le voici dans le désert, » ne sortez pas pour le chercher : « Le voici dans les lieux retirés de la maison », ne le croyez point. Ces jours seront, en effet, les jours d'une tribulation telle qu'il n'y en a pas eu depuis le commencement de la création que Dieu a faite jusqu'aujourd'hui, et telle qu'il n'y en aura jamais. Et, si le Seigneur n'eût abrégé ces jours, nulle chair n'eût été sauvée. Mais, à cause des élus qu'il a choisis, il a abrégé ces jours[1]. »

Et ce n'était pas encore assez de cette triple prophétie prononcée par le Seigneur dans les derniers jours de son passage sur la terre. L'esprit prophétique redouble ses avertissements à mesure qu'approche l'heure qui doit tout consommer. En montant au Calvaire, sous le poids de la croix, « comme il était suivi d'une grande multitude de peuple et de femmes qui se frappaient la poitrine et qui pleuraient, se retournant

[1] Matth., XXIV, 15-26. — Marc, XIII, 14-23. — Luc, XXI, 5 24.

vers elles, il leur dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants ; car le temps s'approche auquel l'on dira : Bienheureuses les stériles, et les entrailles qui n'ont pas enfanté, et les mamelles qui n'ont pas allaité. Alors ils commenceront à dire aux montagnes : Tombez sur nous ! Et aux collines : Couvrez-nous ! Car, si le bois vert est ainsi traité, que sera-ce du bois sec[1] ? »

C'est donc pour un temps rapproché que ces douleurs inouïes dans l'histoire du monde sont prédites. « Ce temps-là est proche, » dit le Seigneur dans saint Luc[2], « cette génération ne se passera pas sans que toutes ces choses arrivent[3]. Je vous le dis en vérité, est-il répété dans saint Matthieu, toutes ces choses viendront sur la race qui est à présent[4]. »

Voici donc, en résumé, à quoi devaient s'attendre, et dans un temps rapproché, tous ceux qui étaient initiés à la connaissance de l'Évangile. La persécution d'abord comme premier symptôme, la séduction marchant de pair avec elle, les faux docteurs, les fausses prédications, les faux miracles ; peu après ou en même temps, les calamités publiques, pestes, guerres, famines, tremblements de terre ; bientôt les agitations politiques, non-seulement pour la Judée, mais pour le monde romain tout entier, guerres de nation à nation et guerres des nations contre elles-mêmes ; en un mot, un état d'angoisses, de perturbation et de souffrance universelle : et, pour couronner ces douleurs, la grande douleur de Jérusalem, son investissement, sa défaite, le massacre de ses habitants, sa destruction, la captivité de ses fils, leur disper-

[1] Luc, XXIII, 28 31.
[2] *Ibid.*, XXI, 8.
[3] Luc, XXI, 32.
[4] Ἐπὶ τὴν γενεὰν ταύτην. — Matth., XXIII, 36.

sion par toute la terre. Là s'arrêtait la prophétie avant de passer à un ordre de faits tout différent. Jérusalem châtiée, le monde devait se reposer ou, du moins, n'avait plus à attendre que son propre châtiment.

Voilà ce qui se lisait dans les assemblées chrétiennes, ce que les apôtres répétaient pour l'avoir entendu de la bouche même du Sauveur, ce qui était ainsi enseigné par une tradition immédiate et indubitable. Ces redoutables pressentiments étaient invoqués sans cesse pour tenir en éveil les âmes chrétiennes. « La fin approche[1]... Il est temps que le jugement commence par la maison de Dieu[2] » (c'est-à-dire par l'Église qui la première doit souffrir persécution); « lorsqu'on dira paix et sécurité, la mort arrivera soudaine comme les douleurs pour une femme qui accouche. Ne dormons donc pas comme les autres; mais veillons et soyons sobres[3]. » Un peu plus tard, saint Paul écrit à Timothée : « Le temps viendra où les hommes ne pourront plus porter la saine doctrine... Mais toi, veille, travaille en toutes choses... sois sobre[4]. » Et dans les dernières lignes qui nous soient restées de sa main : « Consolez-vous, dit-il aux Hébreux, c'est-à-dire aux chrétiens de la Palestine, et consolez-vous d'autant plus que vous verrez le jour approcher[5]. » L'Église attendait ainsi d'année en année, de jour en jour, l'accomplissement des paroles divines.

Cette attente devenait même de l'impatience. Rappelons-nous, en effet, que la prophétie de l'Évangile était complexe; elle annonçait parallèlement l'une à l'autre, et

[1] I Thess., I, 8.
[2] I Petr., IV, 7-17.
[3] I Thess., V, 1-8. (An 52.)
[4] Hebr., X, 25.
[5] II Tim., IX, 3-5.

en des termes qui pouvaient souvent s'appliquer à toutes deux, et la ruine de Jérusalem et celle du monde. Il était facile de les confondre et de croire que ces deux grands exemples se suivraient de près. On s'attendait à être témoin de l'un comme de l'autre. Or la ruine du monde, c'était l'avénement glorieux du Sauveur, c'était le règne de Dieu sur le genre humain ressuscité, c'était la fin de la persécution et des angoisses, c'était la couronne des confesseurs et des martyrs, c'était le commencement de la récompense. Aussi y eut-il, dès le jour surtout où les persécutions commencèrent, une vive aspiration vers cette heure de la délivrance. Quels que fussent les souffrances et les épouvantements qui devaient la précéder, les âmes énergiques appelaient cette épreuve comme le soldat appelle la bataille, les âmes souffrantes l'invoquaient comme la fin de leurs maux. Ceux qui laissaient leur chair en lambeaux sur les chevalets aimaient à se dire que cette chair flétrie et mutilée ne tarderait pas à refleurir et à revivre. Ceux à qui la persécution enlevait leurs frères aimaient à penser qu'ils ne tarderaient pas à se retrouver tous dans les embrassements du Seigneur. Il y avait donc dans cette attente des derniers jours plus d'espérance encore que d'inquiétude, plus de hâte que de terreur; et, comme il est dans la nature de l'homme, lorsque le péril attendu est fait pour frapper vivement les imaginations, la terreur elle-même anticipait le moment, et l'homme avait hâte de souffrir. On vivait ainsi sur le qui-vive, prêt à partir, touchant à peine du bout des pieds un monde qu'on croyait prêt à s'écrouler. « Le jour approche, disait-on, auquel tout sera détruit avec l'esprit du mal. Le Seigneur approche et avec lui la récompense[1]. »

Il ne faut donc pas s'étonner si quelque impatience agitait les

[1] Épître attribuée à saint Barnabé, 21 : ἐγγὺς γὰρ ἡμέρα, ἐν ᾗ συναπολεῖται πάντα τῷ πονηρῷ.

esprits. Les menaces divines, par cela même qu'elles avaient de redoutable, exerçaient une sorte d'attraction involontaire. C'était pour les Chrétiens l'enseignement de l'assemblée; c'était aussi l'entretien du foyer domestique, le rêve de la solitude. On relisait les Écritures; on trouvait dans les lettres des apôtres quelques expressions qui semblaient confirmer la pensée d'un dénoûment imminent[1]. Les imaginations allaient au delà de la prophétie divine, et, dès cette époque, pouvaient, comme il se fit plus tard, commencer à l'embellir de leurs rêveries et à la grossir de leurs chimères. On défigurait, à force de la commenter, la parole sacrée; on abusait de ses saintes obscurités. De faux docteurs survenaient avec de prétendues épîtres de saint Paul, lui faisant dire et disant avec lui que « le jour du Seigneur allait arriver[2]. » Puis on trouvait, au contraire, que ce jour tardait trop, que le monde durait trop longtemps; on comptait les années et les jours, on disait que les temps s'écoulaient en pure perte. Pour avoir cru avec trop d'enthousiasme et d'impatience, quelques-uns se mettaient à ne plus croire. « Où donc est la promesse, disaient-ils, et l'avénement annoncé du Christ? Car, depuis que nos pères se sont endormis, tout demeure tel qu'il a été dès le commencement du monde[3]. »

Ceux qui parlaient ainsi avaient bien mal écouté les paroles divines. Tout dans l'Évangile était fait pour cacher sous un voile impénétrable l'époque du dernier avénement. « Le royaume de Dieu, avait-il été dit, viendra sur la terre de manière à ne pouvoir être prévu des hommes[4]. » « Il ne vous appartient pas, avait répondu le Seigneur à ses apôtres qui

[1] I Thess , IV, 14-16. — I Cor., I, 7-8. X, 11. — I Petr., IV, 7.
[2] II Thess., II, 2. — I Petr., III, 15-16.
[3] II Petr., III, 4.
[4] Luc, XVII, 20.

lui demandaient quand il rétablirait le royaume d'Israël, il ne vous appartient pas de connaître les temps et les moments que le Père a mis en sa puissance[1]. » Et alors qu'il prophétisait à la fois la chute de Jérusalem et la fin du monde, il avait, quant à l'époque de leur venue, distingué entre ces deux événements. Pour la chute de Jérusalem la date était certaine. « Cette génération ne se passera pas que toutes ces choses-ci (ταῦτα) ne soient accomplies. » Mais, quant à la fin des siècles, le temps en est caché. « Pour ce jour et cette heure-là (τῆς ἡμέρας ἐκείνης καὶ ὥρας[2]), ni les anges même qui sont dans le ciel, ni le Fils ne la savent, mais le Père seul. » Le Fils ne le sait pas, c'est-à-dire n'a rien sur ce sujet à révéler aux hommes, rien à communiquer à ses apôtres, rien à confier à son Église. Le Fils de Dieu parle ainsi, dit Bossuet, pour transporter en lui-même le mystère de notre ignorance sans préjudice de la science qu'il avait d'ailleurs[3]. Le mystère est donc ici impénétrable en ce qui touche cette date redoutable. Rien à conclure des paroles de l'Évangile, rien à apprendre des apôtres et des livres inspirés, rien à savoir de l'Église infaillible. Rien, si ce n'est que, dans l'attente de cette journée toujours incertaine, il faut dans notre irremédiable, mais salutaire ignorance, toujours veiller, toujours prier, toujours être sobre, parce qu'à toute heure le Seigneur peut venir et que nous ne saurons jamais à quelle heure il viendra[4].

Il fallut cependant que les apôtres répondissent à ces inquiétudes, et leur réponse prouve combien était puissant ce tourment de l'esprit qui pendant les siècles suivants agita

[1] Act., I, 7.

[2] Matth., XXIV, 34-36. — Marc, XIII, 30-32. Bossuet (dans ses *Méditations*) fait ressortir l'opposition de ces deux mots.

[3] Voir les *Méditations sur les Évangiles*, 3e partie, 76-79e jours.

[4] Matth., XXIV, 42-44 50.

encore tant d'âmes chrétiennes. « Soyez patients, mes frères, disait saint Jacques, jusqu'à l'arrivée du Seigneur. Le laboureur confie une précieuse semence à la terre, et puis il attend avec patience, afin qu'elle ait le temps de recevoir la pluie du matin et celle du soir. Soyez donc, vous aussi, patients, et affermissez vos cœurs, parce que l'avénement du Seigneur approche[1]. » « Nous vous conjurons, mes frères, disait saint Paul, par le glorieux avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ et par le bonheur que nous aurons d'être assemblés auprès de lui, de ne pas vous laisser troubler dans votre sens, de ne vous laisser effrayer ni par une » prétendue « révélation, ni par aucun discours, ni par une épître qu'on vous apporterait comme venant de nous, pour vous faire croire que le jour du Seigneur approche; que personne d'aucune façon ne vous séduise. » Ce jour ne viendra pas « avant que la » grande « apostasie se soit faite, avant que se révèle l'homme de péché, le fils de perdition, » l'Antechrist... « Le mystère d'iniquité opère sans doute au milieu de nous. Mais vous savez ce qui l'empêche d'éclater jusqu'à ce que son temps soit venu[2]. » Et ailleurs : « Pour ce qui est des temps et des heures, mes frères, vous n'avez pas besoin que je vous en écrive; car vous savez que le jour du Seigneur vient de nuit comme un voleur[3]. » Et saint Pierre, reprenant de plus haut : « Gardez-vous, mes très-chers, d'ignorer une chose, c'est qu'un seul jour devant le Seigneur est comme mille années et mille ans comme un seul jour. Dieu ne retarde pas » l'effet de « ses promesses, comme quelques-uns le pensent. Mais à cause de vous, il agit patiemment, ne voulant pas, que nul périsse, mais que tous reviennent à la pénitence. Soyez

[1] Jac., v, 7-8.
[2] II Thess., II, 1-11.
[3] I Thess., v, 1.

persuadés que la longanimité de Notre-Seigneur est pour nous le salut[1]. »

Ainsi ces Chrétiens qu'on avait vus impatients du retard étaient instruits au contraire à le bénir comme un bienfait de la miséricorde de Dieu, et comme un fruit des prières de son Eglise. Ils s'habituaient à demander à Dieu ce délai, et à prier, comme on dira plus tard, pour le retardement de la fin (*pro morâ finis*). Ils s'habituaient surtout à se tenir prêts, et à attendre chaque jour pour le lendemain ce coup de foudre que le lendemain, en effet, pouvait amener. « Veillez, priez; car vous ne savez pas le temps. Quand le père de famille saurait à quelle heure le voleur doit venir, il n'en veillerait pas moins et ne laisserait pas percer sa maison. Vous donc, » à plus forte raison, « soyez prêts, parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas[2]. »

Et il ne faut pas croire que les Chrétiens fussent seuls dans l'attente. Chacun sait quel contraste présentent les prophéties hébraïques. Depuis Moïse jusqu'à Malachie, elles s'accordent à mettre ensemble les menaces et les promesses, à annoncer en regard les unes des autres et des grandeurs magnifiques et des abaissements inouïs, une alliance éternelle avec le Seigneur et une sentence définitive de condamnation. Elles rappellent toutes cette journée solennelle où le peuple, partagé en deux camps, l'un sur le mont Hébal, l'autre sur le mont Garizim, faisait entendre tour à tour, sous la dictée de Moïse, ceux-ci des paroles de bénédiction, ceux-là des paroles d'anathème; ceux-ci les promesses, ceux-là les menaces du Seigneur[3].

Qu'adviendra-t-il de Sion? Sera-t-elle en définitive glo-

[1] II Petr., III en entier.
[2] Matth., XXIV, 42-45. — Marc, XIII, 33-37. — Luc, XII, 35-40.
[3] Deuter., XXVII, XXVIII.

rieuse ou anéantie, reine ou esclave? Isaïe nous montre à vingt reprises différentes, après mille épreuves et mille souffrances, les restes d'Israël, comme il les appelle, réunis et multipliés par le Seigneur, ses ennemis vaincus, Babylone détruite, Jérusalem ressuscitée. La montagne de Sion s'élève alors au-dessus de toutes les montagnes de la terre. Elle est le rendez-vous de tous les peuples : « Venez, disent-ils, montons sur la montagne du Seigneur et à la maison du Dieu de Jacob... parce que de Sion sortira la loi et la parole du Seigneur de Jérusalem. » Ils arrivent apportant à Jérusalem leurs fils dans leurs bras et leurs filles sur leurs épaules. Et les rois seront les nourriciers de Jérusalem, et les reines ses nourrices; et ils l'adoreront le visage incliné contre terre, et ils lècheront la poussière de ses pieds. Alors il n'y aura plus de guerre. Les épées seront forgées en socs de charrue; on fera des faux avec les fers de lances. L'ami se reposera avec son ami sous son figuier et sous sa vigne. Les larmes seront essuyées de tous les visages. Et au sein de cette paix, au milieu de ce banquet de la vendange éternelle, Jérusalem trop étroite pour ses habitants, Jérusalem à qui ses fils diront : « Donne-nous plus d'espace pour y habiter; » Jérusalem s'écriera dans son cœur : « J'étais stérile et je n'enfantais plus. Qui a donc nourri ces enfants? J'étais seule et abandonnée. D'où ces fils me sont-ils donc venus[1]? »

Mais, d'un autre côté, les signes de réprobation ne sont pas moins abondants que les promesses de liberté et de gloire. Ici, c'est le libelle de répudiation envoyé par le Seigneur à celle qui fut son épouse; il la rejette maintenant loin de lui et il vend ses enfants à un créancier avare[2].

[1] Voir entre autres Isaïe, II, 1-5; III, 2-6; XXV, XXVI, XXX, 19-33; XXXV. XLIII, 1-21. XLIX. — Michée, IV, V.

[2] Isaïe, L, 1-3.

Là, c'est la vigne jadis bien-aimée, où le divin Ouvrier a épuisé ses forces et sa patience, et qui n'a pas répondu à son attente; il la laissera maintenant à l'abandon, la livrera sans défense au pillage des malfaiteurs et à la dent des bêtes fauves; elle se couvrira de ronces et d'épines. Ailleurs, c'est la verge brisée par le prophète en signe de rupture de l'alliance[1]. C'est Isaïe envoyé vers un peuple qui ferme ses yeux pour ne point voir et ses oreilles pour ne pas entendre; et, se tournant vers Dieu, le prophète dit : « Jusqu'à quand, Seigneur? — Jusqu'à ce que les cités soient désolées et demeurent sans habitants; jusqu'à ce que la maison reste sans un seul homme, et que la terre demeure déserte[2]. » Et, en termes plus ouverts encore, le Seigneur, après avoir patienté avec ce peuple incrédule qui le provoque éternellement à la colère, lui dénonce enfin sa sentence : « Voici ce qui est écrit devant moi : je ne me tairai point, mais je leur rendrai et j'entasserai dans leur sein toutes leurs iniquités, et celles de leurs pères... Je vous compterai à la pointe du glaive, et tous vous périrez dans un massacre, parce que j'ai appelé et que vous n'avez pas répondu; j'ai parlé et vous n'avez pas entendu[3]. »

Ces deux parts de la prophétie tiennent étroitement l'une à l'autre. Daniel en marque l'accomplissement comme simultané. Il fixe une date et une date positive à l'une comme à l'autre. A la même époque et à une époque très-déterminée, il annonce l'abolition de l'iniquité, l'effacement de toute prévarication, le règne de la justice éternelle, l'accomplissement des visions et des prophéties, l'onction donnée au Saint des saints, au Messie; et il annonce en même temps et pour la

[1] *Ibid.*, v, 1-7. — Jérémie, xi, 21. — Zacharie, x, 11.
[2] Isaïe, xvi, 8-11.
[3] Isaïe, lxv, 1-12.

même époque la mort du Messie, la répudiation du peuple qui n'aura pas voulu le reconnaître, la cessation des victimes et des sacrifices, un chef qui doit venir de loin ravager la ville et le sanctuaire, l'abomination de la désolation dans le temple, une destruction pareille à un second déluge, et après cette guerre une désolation sans fin[1]. Eux-mêmes, les Juifs des derniers temps, quoi qu'ils pussent faire, avouaient cette coïncidence attendue entre la venue du Messie et la destruction du temple. « Un juif, dit le Talmud, était à labourer la terre. Un de ses bœufs fit entendre un grand mugissement. Un Arabe qui passait lui dit : Dételle tes bœufs et ne tarde pas, parce que la fin de ton temple et de ton sanctuaire approche. Mais ensuite, l'autre bœuf ayant mugi, l'Arabe dit encore : Attelle de nouveau les bœufs à la charrue, et prépare toi ; car le roi Messie est né[2]. »

Or, ces deux parts de la prophétie étaient diversement interprétées dans l'Église et dans la synagogue. Les Chrétiens, qui entendaient dans un sens spirituel les prophéties de gloire et de souveraineté, en voyaient commencer l'accomplissement dans le temps présent et en faveur de la Jérusalem spirituelle, c'est-à-dire de l'Église, ; ce qu'ils attendaient dans l'avenir, et dans un prochain avenir, c'était l'accomplissement des prophéties de réprobation sur la Jérusalem terrestre. Ils résolvaient ainsi l'apparente contradiction des Livres saints. Les Juifs, au contraire, ne sachant comment la résoudre, prenaient, comme il arrive souvent, le parti d'en oublier un des termes; les prophéties d'abaissement et de réprobation étaient ou réputées accomplies dans le passé, ou détournées de force en un autre sens, négligées en un mot ;

[1] Dan., IX, 24-27.

[2] Talmud de Jérusalem, traité Berachot, dans Jérôme de Sainte-Foi, 1, 2. Bérésith Rabba dans Galat., p. 219 et 220. *De arcanis cathol. verit.*

les prophéties de gloire et de grandeur subsistaient seules. Il y avait donc attente de part et d'autre, quoique avec des pensées bien différentes; d'un côté avec une ambitieuse et terrestre espérance; de l'autre avec une certaine joie spirituelle sans doute, mais avec un mélange de crainte et de douleur. La synagogue ne rêvait que la royauté terrestre d'Israël; l'Église n'attendait que la royauté céleste du Christ, mais elle savait par combien de douleurs terrestres ce règne divin devait être acheté.

Mais de part et d'autre on s'accordait pour attendre la crise comme imminente. Je viens de dire jusqu'à quel point la prophétie évangélique était précise à cet égard et tenait en éveil la foi du chrétien. La prophétie hébraïque ne l'était pas moins, et l'ambition des Juifs était aux écoutes. On connaît la prophétie de Jacob et celle de Daniel. Jacob avait dit : « Le sceptre ne sortira point de Juda et le législateur (ou le scribe) d'entre ses pieds jusqu'à ce que vienne Siloh (le Messie), et les peuples s'assembleront autour de lui. » Or, depuis soixante ans, à l'époque de la disgrâce d'Archélaüs, fils d'Hérode, exilé par l'empereur Auguste (an 7 de l'ère vulgaire), Juda avait cessé d'avoir des rois et des législateurs; il était devenu province romaine. Vingt ans après environ, selon le Talmud, les juges d'Israël, le Sanhédrin, privés du droit de prononcer la peine de mort, avaient été chassés du consistoire Gazith, seul lieu où pussent être rendues les sentences capitales; ils s'étaient couverts d'un cilice; ils s'étaient arraché les cheveux; ils avaient pleuré et ils avaient dit : « Malheur à nous, parce que le sceptre est sorti de Juda, et cependant le Messie, fils de David, n'est pas encore venu ! [1] »

[1] Quarante ans avant la destruction du Temple, ou bien an 30 de l'ère vulgaire; mais on sait que les talmudistes comptent volontiers par nombres ronds. Voy. *Talmud de Jérusalem*, apud Galatin., *De arcanis catholicæ*

A Daniel, d'un autre côté, il avait été dit : « Soixante-dix semaines (d'années) sont abrégées sur ton peuple et sur ta ville sainte, jusqu'à ce que la prévarication soit consommée, et que le péché prenne fin, et que l'iniquité soit détruite, et qu'arrive l'éternelle justice, et que la vision et les prophéties s'accomplissent, et que le Saint des saints reçoive l'onction. Sache donc et sois attentif : du jour où sera publiée la parole (le décret des rois de Perse) qui ordonnera de rebâtir Jérusalem jusqu'au Christ chef, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines.... » Or Daniel avait vécu plus de cinq siècles avant Auguste; les édits successifs des rois de Perse en faveur des juifs avaient paru, le premier sous Cyrus, le dernier sous Artaxercès Longue-Main, l'un cinq cent six ans, l'autre quatre cent quatorze ans avant la bataille d'Actium. Au temps de Tibère, quarante-cinq ans après cette bataille, il était donc bien difficile de ne pas admettre que les soixante-dix semaines (490 ans) étaient ou passées ou bien près de se passer.

Des traditions moins certaines sans doute, mais popu-

veritatis, p. 205, 206; *Sabbath*, 15; *Rosch-Haschana*, 51; *Avoda Zara*, 8, cités par Jost, *Histoire des Israélites depuis les Machabées* (Berlin, 1820), liv. VI, n. 13. Voyez à l'appui ce que rapporte Joseph, Ant. xx, 8 (9,1), de la mort de saint Jacques. Les talmudistes déclarent même irrégulière la sentence rendue par le Sanhédrin contre Notre-Seigneur, parce que « dès « cette époque, disent-ils, le Sanhédrin avait renoncé aux jugements criminels; « et c'est en punition de cette usurpation de pouvoir que les soixante-dix « juges d'Israël furent, selon le Talmud, expulsés du consistoire Gazith, situé « dans le temple, pour se retirer au lieu appelé Canioth (Hanith), hors de l'en- « ceinte sacrée. Plus tard même les Romains les firent tous périr. » Apud Sigonium, *De rep. Hebræor.*, vi, 11. J'emprunte, en général, les citations rabbiniques aux ouvrages de Jost (*V.* ci-dessus), du docteur Sepp (*Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, trad., Paris, 1854); du chevalier Drach (*Harmonie de l'Église et de la Synagogue*); Molitor (*Philosophie de la tradition*); Basnage (*Histoire des Juifs*); Buxtorf (*Synagoga Judæorum*, Bâle, 1680).

laires, et que les rabbins nous ont conservées, ne fixaient pas à une autre date le temps du Messie. « Élie, disent-ils, avait déclaré au rabbin Jehuda que le monde ne durerait pas moins de quatre-vingt-cinq jubilés (4,155 ans), et que, dans la quatre-vingt-sixième semaine jubilaire, paraîtrait le fils de David. » Or, d'après la tradition commune, le quatrième millenaire et le quatre-vingt-quatrième jubilé étaient achevés. Selon un livre juif, le rabbin Abba avait entendu un jour une voix qui lui criait : « Abba! Abba! — Quelle est cette voix? demanda-t-il. — Je suis Élie, le prophète, et je viens t'annoncer ce que depuis longtemps tu désires savoir. Tu cherches les signes qui annonceront le Messie; les voici : toute la terre obéira aux Romains; l'ancienne religion tombera en ruines; les peuples se soulèveront contre les rois, les ignorants contre les sages, les accusés contre leurs juges, les méchants contre les bons, et les enfants contre leurs parents. Le Messie sera d'abord méconnu, puis il souffrira beaucoup, et on le fera mourir. » Or la domination universelle des Romains et même l'affaiblissement de la loi mosaïque étaient des signes faciles à reconnaître. Enfin, la tradition commune des rabbins donnait au monde six mille ans de durée, deux mille ans de vide (*tohu*), disaient-ils, deux mille ans de la loi, deux mille ans du Messie; et il était difficile également de ne pas admettre que les deux mille ans de la loi, à compter depuis Abraham, avaient passé leur terme ou au moins le touchaient[1].

Depuis longtemps, du reste, le peuple de Juda sentait plus vivement l'attente de ce terme. Les écoles rabbiniques qui s'étaient formées dans son sein et le gouvernaient, depuis le

[1] Talmud, *Traité Sanhédrin*, f° 97, 2. — Beresith R. Abba, cités par le docteur Sepp, 3e partie, ch. II et XV. — Talmud, *Traité Sanhédrin*, chapitre dernier, et Avoda Zara, apud Galatin., *ibid.*, 259-261. Buxtorf, ch. XXXVI.

siècle d'Esdras selon les uns, depuis les Machabées selon d'autres, n'étaient guère autre chose pour lui que des sentinelles destinées à l'avertir de l'approche du Messie. Si elles avaient multiplié les pratiques religieuses, rendu la loi vétilleuse à l'excès, exagéré la rigueur de l'observance sabbatique au point de compter trente-neuf infractions dignes de la peine capitale; si, en un mot, pour me servir de leur expression, qui caractérise bien et la rigueur des peines et la minutie des préceptes, elles « avaient suspendu des montagnes par un cheveu : » c'était pour tenir les esprits en éveil, et pour que l'âme, ayant toujours la loi présente devant les yeux, fût préparée à recevoir celui qui devait accomplir la loi. A cette nation aux aguets, la religion des anciens jours ne suffisait plus. Outre le temple, où se célébraient les fêtes solennelles et les rites de Moïse, des synagogues s'étaient élevées jusque dans les villages : il y en avait quatre cents ou quatre cent quatre-vingts, dit-on, dans la seule Jérusalem. Dix chefs de famille, hommes de loisir, suffisaient pour constituer une synagogue. Là se célébrait un culte moins solennel, mais quotidien, et plus que quotidien. Chaque sabbat, chaque jour, plusieurs fois le jour, on chantait, on priait; la loi était lue, traduite, expliquée au peuple; il était averti d'attendre et de se tenir prêt. La prière par laquelle s'ouvraient et se terminaient, comme il se fait encore aujourd'hui, le culte de la synagogue et tous les actes de la dévotion judaïque, la prière Kaddisch, portait : « Que son grand nom soit sanctifié... qu'il fasse régner son règne; qu'on voie sa rédemption fleurir; que son Messie paraisse bientôt pour délivrer son peuple; qu'il paraisse pendant notre vie... qu'il paraisse au plus tôt[1]. »

[1] Sur l'antiquité de cette prière et l'attente du Messie considérée comme base fondamentale du culte des synagogues, voir Jost, XI, 10.

On peut suivre d'âge en âge le progrès de cette attente. A l'époque où naquit l'école ou la synagogue, on savait déjà que les temps n'étaient pas loin; on se préparait. A l'époque de la naissance de Jésus-Christ, on savait le terme tout près de s'accomplir, on attendait avec confiance et avec espoir. Siméon attend « la consolation d'Israël, et il a reçu la réponse qu'il ne mourra point sans avoir vu le Christ du Seigneur[1]. » Anne « parle à tous ceux qui attendent la rédemption d'Israël. » On demande à Jean s'il n'est point le Messie[2]. La Samaritaine dit : « Je sais que le Messie vient[3]. » (Car les Samaritains, eux aussi, étaient dans l'attente[4].) Un peu plus tard, le terme commence à se passer; l'attente devient inquiète et sinistre. C'est cette fatale époque, tant de fois rappelée par les talmudistes, de la quarantième année avant la destruction du temple.

Alors, nous parlons toujours selon les rabbins, les signes fâcheux se multiplient. Les juges d'Israël sont chassés du sanctuaire; les dix merveilles[5], qui, dans l'enceinte de Jérusalem, témoignaient de la faveur de Dieu sur son peuple,

[1] Luc, II, 25, 26, 38.

[2] *Ibid.*, III, 15. — Joan., I, 19-20.

[3] Joan., IV, 25.

[4] Joseph d'Arimathie était de ceux qui attendaient le royaume de Dieu. Luc. XXIII, 51. Voir sur cette attente, en général, Luc. XIX, 11. — XII, 54, 56. — Matth., XVI, 1-4.

[5] Ces dix merveilles sont ainsi énumérées par les rabbins : « Les chairs immolées ne répandirent aucune mauvaise odeur dans le temple. Jamais mouche ne parut dans le marché où l'on achetait les victimes. Jamais accident n'arriva au grand prêtre le jour de la propitiation. Jamais la gerbe ou les pains qu'on offrait au Seigneur ne se corrompirent. Jamais la place ne manqua pour se prosterner dans le temple, quoique debout on y fût à l'étroit. Jamais la place ne manqua pour habiter dans Jérusalem. Jamais la pluie n'éteignit le feu de la préparation. Jamais le vent n'empêcha la colonne de fumée de monter droit. »

cessent de s'accomplir, selon la parole du psaume : « Nous n'avons plus vu nos merveilles. » La lampe de splendeur (la laine rouge attachée aux cornes d'un chevreau) rougit au lieu de blanchir; la lampe du chandelier qui regardait l'Occident s'éteint avant l'heure [1]. Quoi qu'on puisse penser de la véracité des talmudistes et de l'authenticité de ces prodiges, il n'est pas moins remarquable qu'ils les placent tous à la même époque de quarante ans avant la destruction du temple, c'est-à-dire au temps de la prédication et de la passion du Sauveur.

Mais, vers la fin de Néron, c'était bien pis encore. De toute manière, il était temps et plus que temps. Si quelques chrétiens osaient s'impatienter des lenteurs de la Providence, qui tardait à punir Jérusalem, les Juifs qui, selon certains calculs, pouvaient compter jusqu'à soixante années de retard pour le Messie, étaient d'une bien autre impatience. Ils relisaient les prophéties, ils calculaient les siècles, ils comptaient avec désespoir chaque année de plus qui s'écoulait. Comme le prophète, eux aussi disaient : Jusqu'à quand ?

Sans doute, le plus longtemps qu'ils purent, ils se figurèrent que le terme n'était pas accompli. Ils se donnèrent la satisfaction de compter d'abord des années lunaires, qui sont plus courtes, puis des années solaires, qui sont plus longues; mais le compte même des années solaires, celui que nous suivons, finit par s'épuiser. Après avoir donné aux quatre-vingt-cinq jubilés d'Élie quarante-neuf ans chacun, ils purent leur en donner cinquante, comme le font aujourd'hui les rabbins; mais ce dernier compte, dans les dernières années de

[1] Voyez les deux Talmuds, celui de Babylone, apud Galatin, IV, 8, p. 209. *Dialogue de Pierre Alphonse avec le juif Moïse*, tit. II. *Talmud de Babylone*, traité Avoda Zara, 1.

Néron, approchait de son terme. Ils comptèrent les septante semaines de Daniel, d'abord à partir de l'édit de Cyrus (537 ans avant l'ère vulgaire), puis à partir de l'édit de Darius un peu postérieur (520), puis à partir de celui d'Artaxercès en faveur d'Esdras (450), puis à partir de l'édit rendu en faveur de Néhémie (445); chacune de ces hypothèses leur donna quelques années de répit. Mais ces années se passaient inutilement, et, au temps de Claude, on était à bout de tous les calculs. Le Messie était venu pourtant, mais autre qu'ils ne l'avaient rêvé, humble, dégagé des sens, tout spirituel et tout céleste. Ils n'en avaient pas voulu; il leur restait à le chercher ailleurs, et à le chercher tel qu'ils s'obstinaient à le comprendre, superbe, puissant, extérieur, terrestre, politique, national; le Rédempteur non du monde, mais du peuple de Juda; le règne d'Israël, non le règne de Dieu. Nous dirons le fruit de cette impatience, et comme enfin elle amena l'accomplissement non des bénédictions, mais des menaces.

Enfin, hors du christianisme, hors du judaïsme même, ou par suite de traditions particulières, ou grâce à la seule contagion de l'enthousiasme judaïque, les peuples s'associaient à l'attente d'Israël. Dans les dernières années de Néron, on était partout en éveil. En Espagne, lorsque Galba aspire à l'empire du monde, il est confirmé dans ses espérances par un double oracle : une vierge fatidique l'encourage, et il se trouve que deux cents ans auparavant une autre prophétesse, dont l'oracle, caché dans le sanctuaire, est révélé au prêtre de Jupiter par un songe, chantait déjà la même chose ; toutes deux disaient que d'Espagne sortirait le prince et le dominateur de la terre[1]. Mais c'est surtout l'Orient qui se

[1] Suet., *in Galbâ*, 9.

berce de telles espérances. Néron, abandonné des siens, prêt à périr, trouve de faux prophètes qui lui promettent la domination de l'Orient et en particulier la royauté de Jérusalem[1]. Enfin, selon Tacite, selon Suétone, selon le Juif Josèphe, c'était « une opinion ancienne et constante qui prévalait dans tout l'Orient, que, d'après l'arrêt des destins et les oracles contenus dans les Livres sacrés, le temps était venu où la puissance appartiendrait à l'Orient et où des conquérants, partis de la Judée, seraient les maîtres du monde[2]. »

Ainsi, dans le paganisme même, on se préparait à être témoin d'une grande révolution. On s'y préparait peut-être avec un certain orgueil, mais probablement avec cette terreur qu'inspire l'inconnu. Dans la synagogue, on s'y préparait avec une ambitieuse espérance; dans l'Église avec une résignation pleine de douleur, mais cependant pleine d'espoir. On l'attendait, les uns comme un triomphe, les autres comme une épreuve, impatients du triomphe, impatients même de l'épreuve.

Les pages qui vont suivre n'ont d'autre but que d'indiquer le dénoûment de ces craintes et de ces espérances, de ces menaces et de ces illusions. Elles le montreront dans l'ordre même que les Chrétiens, dès ce moment, pouvaient prévoir, et qui était tracé par les prophéties évangéliques :

[1] Suet., *in Nerone*, 40.

[2] Pluribus persuasio inerat, antiquis sacerdotum litteris contineri, eo ipso tempore fore ut valesceret Oriens profectique Judæâ rerum potirentur. *Taciti histor.*, v, 13. — Percrebuerat Oriente toto vetus et constans opinio esse in fatis ut eo tempore Judæâ profecti rerum potirentur. Suet., *in Vespas.*, 4.— Ce qui les avait le plus excités à la guerre (les Juifs), c'était un oracle équivoque trouvé dans les Livres saints, que vers ce temps un homme parti de leur pays serait maître de toute la terre. Joseph, *de Bello*, vi, 31 (5,4). L'oracle est rapporté dans les mêmes termes par Hégésippe, apud Euseb., *Histor.*, iii, 8. — Remarquez l'identité de langage entre ces quatre écrivains.

les persécutions et les souffrances de l'Église d'abord; en même temps les hérésies, les schismes, les séductions, les scandales; puis les bruits de guerre commençant partout, la guerre éclatant partout et bouleversant toutes les nations, et, pour couronner l'œuvre, la lutte suprême de Jérusalem et le châtiment ineffable et ineffaçable d'Israël. Cette histoire a cela d'unique, qu'un chrétien eût pu l'écrire trente ans avant qu'elle se fît, dans le même ordre où un chrétien l'écrit mille sept cent quatre-vingt-neuf ans après qu'elle s'est passée.

CHAPITRE II

LES PERSÉCUTIONS

> His autem fieri incipientibus, respicite et levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra.
>
> Mais, quand ces choses commenceront à se faire, regardez et levez vos têtes, parce que votre rédemption approche. (Luc, XXI, 28.)

Avant même la chute de Néron, la scène s'ouvrait : le monde entrait dans l'époque prophétisée. Parmi les disciples qui avaient entendu les paroles du Christ, un grand nombre pouvait, au bout de trente années, en voir commencer l'accomplissement.

Les convulsions de la nature furent au nombre des premiers signes de la crise. Dans les sept dernières années de Néron, le sol, on peut le dire à la lettre, trembla de toutes parts. Dans les années 61 et 62 de l'ère vulgaire, des tremblements de terre ébranlèrent l'Asie, l'Achaïe, la Macédoine; les villes d'Hiérapolis, de Laodicée, de Colosse, eurent particulièrement à en souffrir[1]. En 63, ils passèrent en Italie ; la campagne de Naples couvait déjà ces feux terribles qui, seize

[1] Senec., *Quæst. nat.*, VI, 1. — Tacit., *Annal.*, XIV, 27. — Euseb., *Chron.*

ans plus tard, amenèrent la première éruption historique du Vésuve. Ils se manifestaient par des secousses souterraines. Naples et Nucérie furent atteintes. Pompéi fut presque renversée, Herculanum en partie détruite : ce n'était encore que le prélude de leur ruine. La terreur fut universelle en Campanie ; des hommes devinrent fous d'épouvante[1]. Ainsi le sol paraissait partout s'ébranler, et les Chrétiens se rappelaient ces paroles du Sauveur : « Alors la terre tremblera en divers lieux[2]. »

L'année 65 vit un autre genre de malheur. « Cette année que Néron avait déjà souillée de tant de crimes[3], les dieux, dit Tacite, la voulurent marquer par des tempêtes et des maladies. » La malheureuse Campanie fut affligée cette fois par des trombes de vent qui dévastaient les habitations, les arbustes, les récoltes. Ces intempéries arrivèrent jusqu'auprès de Rome; et dans la ville même, sans aucune perturbation visible de l'atmosphère, une maladie pestilentielle dépeupla tous les rangs de la société. Les maisons étaient pleines de corps morts, les rues de convois funèbres. Hommes et femmes, enfants et vieillards, esclaves et libres, périrent également. En un seul automne, le trésor de Vénus Libitine enregistra trente mille morts[4].

Avec le signe prophétisé des catastrophes naturelles se montrait le signe, également annoncé, des persécutions contre l'Église.

« Avant toutes ces choses, avait-il été dit, ils se saisiront de vous, ils vous persécuteront, ils vous traîneront dans les synagogues et les prisons. » Et, en effet, avant toutes ces

[1] Tacit., *Annal.*, xv, 22. — Senec., *ibid.*
[2] Luc., xxi, 11.
[3] *Tot facinoribus fœdum annum.*
[4] Tacit, *Annal.*, xvi, 13. — Suet., *in Ner.*, 39.

choses et dès le début de la prédication chrétienne, les apôtres avaient été appelés devant la synagogue, saint Étienne avait été lapidé, saint Jacques avait souffert le martyre, saint Pierre avait été mis deux fois en prison, saint Paul trois fois au moins avait vu des tentatives d'assassinat dirigés contre lui; quarante hommes de Jérusalem avaient fait vœu de le tuer; cinq fois les synagogues l'avaient fait battre de trente-neuf coups de verges; une fois il avait été lapidé et laissé pour mort[1]; la haine des juifs l'avait suivi de cité en cité[2]; épiant ses démarches et denonçant sa venue, soulevant contre lui la populace idolâtre. Non-seulement en Judée[3], mais hors de Judée, à Rome, en Asie, en Grèce, en Macédoine, dans le Pont, dans la Galatie, dans la Cappadoce[4], les églises chrétiennes, quelque pieuses qu'elles demeurassent envers les souvenirs et les traditions du judaïsme, trouvaient dans la synagogue une constante ennemie qui s'adressait également, pour satisfaire sa vengeance, à Moïse et à Jupiter, au Sanhédrin et au temple des idoles, aux anciens d'Israël et aux proconsuls de Rome, aux vieilles rancunes du mosaïsme et aux passions de l'idolâtrie, au fanatisme du peuple, à la légèreté du sexe[5], à la fierté du rang, à la méfiance du despotisme[6], aux juges et au poignard, à César et à la révolte.

[1] A. Damas, Act. IX, 23-24. — En Grèce, *ibid.*, XX, 3. — A Jérusalem, XXIII, 12 et suiv. — *Periculis ex genere*, II Cor , XI, 26; I Cor , XI, 24. — Act., XIV, 18.

[2] Act., XIV, 18.—XVII, 13. « Vous avez envoyé des hommes choisis de Jérusalem par toute la terre pour dénoncer l'hérésie des Chrétiens et répandre des calomnies contre nous, » dit saint Justin aux Juifs. *Dial. cum Tryphone*, 17.

[3] Hebr., X, 32-34. — Jac., I, 1. — II, 16.

[4] Voir les citations indiquées plus haut, et de plus, pour le Pont, la Cappadoce, la Bithynie, etc., etc.; I Petr., IV, 12-16. — Pour les Galates, Gal., II, 4. — IV, 25. — V, 11.

[5] Act., XIII, 50. — XIV, 2. — XVII, 5-60.

[6] *Ibid.*, XVII, 6-7. — XVIII, 12 et suiv.

Les gentils, à leur tour, incités par les Juifs, avaient commencé à s'animer contre le christianisme; des milliers d'hommes, qui vivaient du culte des idoles ou des vices que protégeait le culte des idoles, étaient les chefs nés de ces émeutes fanatiques des païens. Prêtres, devins, magiciens, astrologues, augures, aruspices, courtisanes, histrions, gladiateurs, artistes, marchands d'idoles, défendaient le culte des dieux comme leur domaine. A Philippes, des hommes qui exploitaient une prétendue prophétesse furent ceux qui soulevèrent contre Paul et Silas le peuple et les magistrats[1]. A Éphèse, ce fut un orfèvre, gagnant sa vie à fabriquer des statues de Diane, qui jeta ses ouvriers sur la place publique, troubla la ville, menaça les Chrétiens[2]. Quand les païens n'attaquaient point par la violence, ils attaquaient par la calomnie : les chrétiens, traités de malfaiteurs, restaient sous le coup de toutes les aveugles rancunes de la populace[3]. Ainsi, dans toutes les villes, ou la perfidie juive ou la turbulence païenne, ou la calomnie ou l'émeute, les menaces, les coups, la prison[4], la tyrannie populaire avec toutes ses violences désignait le Chrétien à la haine plus paresseusse du pouvoir. Les églises faisaient partout l'apprentissage de la tribulation et de la patience, sinon du martyre[5].

[1] Act., XVI, 16 et suiv.

[2] *Ibid.*, XIX, 24 et suiv.

[3] Detrectant de vobis tanquàm de malefactoribus, I Pet., II, 12... Qui calumniantes vestram bonam in Christo conversationem, III, 16.

[4] In plagis, in carceribus, II Cor., VI, 5.

[5] Voir, indépendamment des citations précédentes, pour l'Église de Thessalonique, Act., XVII, 4 et s.; I Thess., II, 14; II Thess., I, 4. — Pour celles de Macédoine, II Cor., VII, 5; VIII, 2. — Pour celle d'Éphèse, I Cor., XV, 30-32. — Pour celle de Corinthe, Actes, XVIII; II Cor., VI, 4-5. — Pour celle de Jérusalem, Act., V, 17, VI et VII, VIII, XXI-XXIV; Hebr., X, 32-34; Jac., I, 11, 6. — Pour celles d'Asie, I Petr., IV, 12-16. — De Galatie, Galat., II, 4.

Cela devait être. Le christianisme heurtait tous les préjugés. Par son culte, il choquait la religion du vulgaire; par son esprit d'égalité, l'égoïsme des grands; par sa morale, les passions de tous; par son bon sens, les superstitions de tous; par sa doctrine, les idées de tous ceux qui prétendaient avoir des idées. Il n'avait pas le peuple pour lui, le peuple à qui il ôtait ses rites, ses temples, ses fables, ses idoles, ses dieux. Le philosophe, de son côté, qui n'avait pas les préjugés du peuple ou qui du moins ne les avait pas tous, avait ses préjujés à lui; choqué dans son esprit sensuel, s'il était épicurien; dans son orgueil, s'il était stoïcien, il n'aimait point à s'entendre dire « qu'il fallait qu'il devînt fou pour être sage. » Cette doctrine qui venait « anéantir la sagesse des sages et réprouver la science des savants, » qui déclarait à tous les philosophes que, « tout en se disant sages, ils étaient fous, » que « le monde n'avait pas eu la sagesse de connaître Dieu et qu'il fallait qu'il fût sauvé par la folie de la prédication[1]; » cette doctrine devait paraître aux philosophes d'une singulière outrecuidance. A leur tour les indifférents en matière de philosophie, et c'était le plus grand nombre, étaient repoussés par le sérieux du christianisme. Ceux qui ne pensaient pas trouvaient le christianisme trop méditatif; ceux qui pensaient ou prétendaient penser quelque chose, habitués à la liberté sans limite de leur esprit et à ses pérégrinations sans fin à travers tous les systèmes, ne se faisaient pas à cette doctrine imposée, une, invariable, universelle. Enfin les puis-

[1] Si quis videtur inter vos sapiens esse in seculo, stultus fiat ut sit sapiens, I Cor., III, 18. — Scriptum est enim : Perdam sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobabo, I Cor., I, 19. — Dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt. Rom., I, 22. — Nam quia in Dei sapientia non cognovit mundus per sapientiam Deum : placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes. I Cor., I, 21.

sants, les riches, les grands, les maîtres, les citoyens, les oppresseurs (et qui n'était pas l'oppresseur de quelqu'un?), ne se faisaient pas à cette doctrine plébéienne d'égalité qui mettait le barbare au niveau du Grec, le juif à la hauteur du Romain, l'esclave auprès du libre, l'étranger auprès du citoyen, la femme au même rang que l'homme. Ils ne pouvaient accepter le scandale et la folie de la croix, ce que Tertullien appelle les petitesses de Dieu et la honte nécessaire de la foi[1]. Ils ne se faisaient pas à être endoctrinés par des Juifs et par des Juifs que les autres Juifs méprisaient, disciples et adorateurs d'un supplicié. Y avait-il parmi eux un seul philosophe, un seul homme de condition, un seul savant? même un seul Juif honoré parmi les Juifs? Ne se vantaient-ils pas de leur bassesse, et ne disaient-ils pas que Dieu avait choisi ce qui est méprisable et petit pour briser ce qui est grand et honoré[2]? On gardait sa dignité et on ne voulait pas se mêler à leur misère.

Et surtout la morale du christianisme, que l'on proclame aujourd'hui si belle, même quand on ne la suit pas, était, comme elle est toujours, le grand obstacle à son progrès, le grand reproche qu'on lui faisait au fond du cœur. « Celui qui fait mal hait la lumière. » Ces hommes durs, libertins et égoïstes ne pouvaient manquer de considérer comme le plus grand attentat à leur liberté la loi qui enseignait la chasteté et la charité. Cette loi était une ennemie et une usurpatrice, disons mieux (car un certain instinct avertit l'homme et lui

[1] Christum crucifixum : Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam. *Ibid.*, I, 23. — Pusillanimitates Dei, Tertul., *adv. Marcion* II, 27. — Necessarium dedecus fidei. id., *De carne Christi*, 5.

[2] Ubi sapiens? Ubi scriba? Ubi conquisitor hujus sæculi?... Non multi sapientes secundùm carnem, non multi potentes, non multi nobiles. I Cor., I, 20, 26.

fait sentir où est son maître légitime), une austère souveraine dont il fallait à tout prix secouer le joug. La contradiction se présentait donc partout. « Ce que nous savons de cette secte, disent les Juifs à saint Paul, c'est qu'elle est partout contredite[1]. »

Du reste, cette haine, cause des persécutions, avait été prédite comme les persécutions elles-même. Le maître avait été « placé en signe de contradiction » et « le disciple, » qui n'est pas plus grand que le maître, » devait s'attendre à être contredit comme lui. « Si le monde vous hait, avait dit le Christ, sachez qu'il m'a haï le premier[2]. » Cette haine devait être universelle. « Vous serez haïs de tous à cause de mon nom. » Et, bien peu d'années après, l'historien païen, cherchant dans son bon sens quel était le véritable crime des disciples de Jésus, ne rencontre que celui-ci, par lequel se trouve justifiée textuellement la prophétie de l'évangile « qu'ils sont en haine au genre humain[3]. »

Néanmoins les pouvoirs publics n'avaient pas encore pris parti. Il y a plus : par respect pour l'ordre, par amour de la paix, le pouvoir romain avait parfois défendu contre l'irritation tumultueuse de ses ennemis le christianisme qu'il ne connaissait pas. La persécution était encore illégale. C'est contrairement à la loi romaine et à la paix de l'empire que la sédition pharisaïque avait arraché à Pilate la sentence du Calvaire : Tibère disgracia Pilate et voulut mettre le Sauveur au nombre de ses dieux. C'est encore par une violation fla-

[1] Act. XXVIII, 22.

[2] Joan., XV, 18.

[3] Odio eritis omnibus propter nomen meum. Matth. XIX, 13, — Odium generis humani. Tac., *Annal.*, XV, 43. « Une secte convaincue de haïr le genre humain ou de lui être odieuse, » dit Bossuet traduisant Tacite. *Hist. univ.*, II, 26. Bossuet admet ici les deux sens; le dernier me paraît plus antique et au moins tout aussi latin.

grante de la loi romaine qui enlevait aux Juifs le droit de vie et de mort que saint Étienne avait été lapidé, que Saul était allé susciter la persécution à Damas; il est probable que Rome intervint, puisque la persécution s'arrêta (37). C'est sous le règne d'Agrippa, et pendant une courte résurrection de la souveraineté judaïque, que saint Jacques avait péri et que saint Pierre avait été jeté dans les fers (44). C'est après la mort du procurateur Festus et avant l'arrivée de son successeur que le second saint Jacques avait été mis à mort par des séditieux (61), et le grand prêtre, auteur de sa mort, fut réprimandé par le magistrat de Rome. A Philippes, saint Paul maltraité invoque son titre de citoyen romain, et se fait faire des excuses par les magistrats (51)[1]. A Corinthe, le proconsul Gallion refuse de prononcer dans la querelle entre saint Paul et les Juifs : « S'il s'agissait, dit-il, de quelque crime ou d'une mauvaise action quelconque, je vous écouterais volontiers; mais, s'il est question du Verbe, et des noms (divins) et de votre loi, c'est votre affaire, je n'en veux pas être juge. » Et il les chasse rudement de son tribunal[2] (53). A Éphèse, où un mouvement tumultueux se manifeste contre saint Paul parmi les Grecs, le magistrat de la ville l'apaise en faisant craindre l'intervention romaine : « Votre assemblée est illégale, dit-il aux païens, vous risquez d'être accusés de sédition (54)[3]. » A Jérusalem, Paul attaqué de nouveau invoque de nouveau son droit de cité et est protégé par l'intervention de la force romaine; c'est le procurateur qui le fait enlever de nuit pour le soustraire au poignard des sicaires (58) : et tous les magistrats romains devant lesquels il comparait rendent au disciple le même hommage que Pilate avait rendu au

[1] Act., XVI, 35-39.
[2] *Ibid.*, XVIII, 12-17.
[3] *Ibid.*, XIX, 39-40.

Maître : « Les accusateurs n'ont produit contre lui aucun grief... il s'agit de questions relatives à leur superstition... J'ai jugé que cet homme n'a commis aucun crime digne de mort.... Cet homme n'a rien fait qui mérite la mort ou les fers. Cet homme eût pu être mis en liberté, s'il n'en eût appelé à César[1]. » Néron lui-même, devant lequel saint Paul comparaît deux fois (60 et 66), deux fois prononce qu'il n'a mérité ni la mort ni les fers. Et Claude, lorsque les débats tumultueux des juifs de Rome, au sujet du Christ, ont fini par lasser sa patience, n'a rien prononcé contre la foi nouvelle; il a expulsé de Rome tous les Juifs, baptisés ou non[2].

Tacite, si je ne me trompe, nous fournit un autre exemple de cette tolérance. « Une femme de haute naissance, Pomponia Græcina, épouse de Plautius, qui était revenu de Bretagne avec les honneurs de l'ovation, fut à cette époque (en 57, sous Néron) accusée de superstition étrangère » (c'est-à-dire, je pense, de christianisme[3]). « Elle fut remise au juge-

[1] Act., XXII, 25-30. — XXIII, 10-35. — XXV, 18, 19-25. — XXVI, 31-32. Je donne les dates qui précèdent d'après la chronologie ordinaire. Le docteur Sepp, qui, par des raisons très-dignes de considération, fixe en l'an 29 de l'ère vulgaire la mort du Sauveur, les avance toutes de quelques années.

[2] En l'an 49 (selon Orose). Judæos, impulsore *Chresto*, assiduè tumultuantes Româ expulsit. Suet., *In Claudio*, 25. — Mais selon Dion : « Comme les Juifs étaient trop nombreux à Rome pour pouvoir en être expulsés sans désordre, il ne voulut pas les exiler, mais interdit leurs assemblées, « et obligea ainsi de partir ceux qui voulurent continuer de vivre selon leur loi. » Dion, LX — C'est par suite de cet ordre que Priscille et Aquila quittèrent Rome. Act., XVIII, 2. — Ils étaient de retour en 58. Rom., XVI, 3. — Voir Orose, VII, 6.

[3] Sur le christianisme au moins très-probable de Pomponia Græcina voir : Juste-Lipse, Ernesti, Brottier, Tillemont, *Hist. des Emper.*, t. I, p. 265; Baron., *Annal. ad an.* 59, §. 23, et surtout la *Dissertation* de M. l'abbé Greppo sur les Chrétiens de la maison de Néron, ch. VIII; dans ses *Mémoires relatifs à l'histoire ecclésiastique des premiers siècles.* (Paris. Debécourt, 1840). Pomponia Græcina survécut à la persécution de Néron et vécut jusqu'en 83, sous Domitien.

ment de son mari. Celui-ci, selon l'ancienne coutume, réunit une assemblée de parents, prononça sur l'honneur et la vie de sa femme, et la déclara non coupable. Cette Pomponia vécut longtemps et dans une perpétuelle douleur; car, depuis la mort de Julie, fille de Drusus, victime de la perfidie de Messaline, elle garda toujours la tristesse de son âme et le deuil de ses vêtements : témoignage de respect qui passa impuni sous le règne de Claude et qui depuis tourna à sa gloire[1]. »

La justice romaine admettait donc l'innocuité légale du christianisme; l'épée romaine le protégeait au besoin contre les rancunes du Sanhédrin. Rien ne s'explique mieux que cette tolérance. Rome jusque-là n'était point systématiquement intolérante en fait de religion. Elle souffrait, elle respectait même le judaïsme. Elle laissait aux peuples vaincus tous leurs dieux. Le principe général de la liberté des assemblées religieuses se trouve, même après les persécutions contre les Chrétiens, dans les écrits des jurisconsultes[2]. De plus, Rome aimait l'ordre et la paix. Le christianisme libre et paisible, c'était l'ordre et la paix au plus haut degré. La persécution judaïque ou païenne, c'était le désordre et le tumulte; témoins les scènes de Corinthe, d'Éphèse, de Jérusalem. A sa naissance comme aujourd'hui, dans les situations les plus hautes comme dans les plus basses, l'hostilité contre le christianisme a toujours eu un certain caractère d'insurrection et d'indiscipline. Néron, Henri VIII, Robespierre, faisant la guerre à l'Eglise chrétienne, n'ont été que des révoltés. Une pensée de révolte les a guidés; les procédés de la révolte ont été à leur usage. L'Église n'est pas une étrangère qu'on a le droit d'écarter, c'est une souveraine que l'on ne combat pas sans être coupable de lèse-majesté; la prédica-

[1] Tac., *Annal.*, XIII, 32.
[2] Religionis causâ coïre non prohibentur.., Dig. (XLVII, 22).

tion chrétienne n'est pas une invasion qu'on repousse, c'est une royauté qu'on veut briser : pour la briser, on emploie la violence, le tumulte, le désordre; au siècle d'aujourd'hui, les libelles; au siècle d'alors, les émeutes.

Ainsi abrité au moins par l'indifférence du pouvoir, le christianisme tenait plus ou moins de place au monde; mais il y vivait libre et au grand jour. On se croyait légalement en droit d'être chrétien et d'être apôtre. Malgré les persécutions séditieuses et les manœuvres clandestines des Juifs, malgré les agitations de la populace païenne, les apôtres du Christ agissaient non comme des conjurés, mais comme des prédicateurs, non comme des proscrits, mais comme des hommes libres. Le christianisme se développait ouvertement et publiquement. Il avait été prêché dès le premier jour à Jérusalem et devant des centaines de milliers d'hommes que la Providence avait amenés là tout exprès des extrémités du monde; il l'avait été au bout de trois ans à Antioche, de neuf ans à Rome, de seize ans à Cyrène[1], de dix-huit ans à Athènes, de dix-neuf ans à Corinthe, de vingt et un ans à Éphèse, où toute l'Asie, Juifs et gentils, entendit pendant deux ans la parole de saint Paul[2]; il était arrivé au bout de vingt-sept ans à Alexandrie, au sein de laquelle l'évangéliste saint Marc avait établi un grand nombre d'églises[3]. La foi chrétienne avait ainsi parcouru toutes les grandes cités de l'empire. Elle ne s'était cachée nulle part. Ce n'est pas dans le secret des maisons qu'elle avait enseigné le Dieu inconnu; selon l'ordre du Maître, ce qui lui avait été dit à l'oreille, elle l'avait prêché sur les

[1] La prédication de saint Marc dans la Cyrénaïque ou la Pentapole en l'an 49, selon Eutyque; la chronique de saint Jérôme la met en l'an 40, celle d'Eusèbe en 43.

[2] Act., XIX, 10.

[3] Euséb., II, 16. — La prédication de saint Marc à Alexandrie daterait de la septième année de Néron (octobre 60 à octobre 61). *Chronic. orient.*

toits. Les apôtres arrivaient dans une ville, ils entraient le jour du sabbat dans la synagogue juive, ils expliquaient les Écritures comme tout docteur avait droit de le faire[1]; ils y parlaient quelquefois deux, trois, plusieurs sabbats de suite, pendant des mois entiers[2]. Quand on les avait repoussés de la synagogue, ils n'avaient pas craint d'aborder les lieux d'assemblées païennes, le Forum, l'Agora, la Basilique, le théâtre à Éphèse, l'aréopage à Athènes. Ils avaient prêché à la face des temples et des idoles le paradoxe du Dieu crucifié[3]. Partout, et en public et dans les maisons, ils n'avaient rien refusé au monde de ce qui pouvait servir à lui annoncer la vérité[4].

Combien de temps cette liberté, cette tolérance pouvait-elle durer? Eût-il été possible que le christianisme et l'empire romain vécussent longtemps à côté l'un de l'autre sans se faire la guerre? Rome, avec son sens pratique des choses, était-elle appelée à comprendre que cette doctrine nouvelle n'ébranlait pas son empire? que ces hommes purs, irréprochables, admirablement dévoués à toute espèce de bien, ne pouvaient être, quoi qu'on lui dît, des citoyens dangereux; que la misérable religion des idoles, déjà honnie par tant de philosophes et secrètement méprisée par bien des politiques, ne valait pas la peine qu'on versât du sang pour la défendre? N'y avait-il pas une certaine affinité entre l'esprit d'égalité et de modération chrétienne, d'un côté, et la monarchie démo-

[1] Saint Paul à Salamine, Act., XIII, 5. — A Icone, XIV, 4. — A Philippes, XVI, 13. — A Ephèse, XVIII, 19. — Apollon à Ephèse, XVIII, 22.

[2] Saint Paul à Antioche de Pisidie prêcha deux samedis de suite, Act., XIII, 14, 42, 44; — trois à Thessalonique, XVII, 1, 2; — pendant plusieurs semaines à Corinthe, XVIII, 4; — à Ephèse, trois mois, XIX, 8.

[3] Ainsi à Lystres, Act., XIV, 7 et suiv. — A Athènes, XVII, 17.

[4] Quomodò nihil subtraxerim utilium, quominùs annuntiarem vobis, et docerem vos publicè, et per domos, dit saint Paul aux anciens d'Ephèse, Act., XX, 20.

cratique, modérée, modeste, telle qu'Auguste l'avait conçue, et telle que Tibère et Néron n'en avaient pas tout à fait anéanti la tradition, cette monarchie qui n'était pas une royauté, qui ne déifiait personne, qui n'était que le pouvoir immense, mais modeste, d'un premier citoyen sur ses concitoyens? Eût-on pu voir, est-ce une chose qu'il soit possible de rêver que Rome, par la tolérance du christianisme, devenant peu à peu chrétienne, et l'empire d'Auguste, sans avoir eu le temps de se dépraver par la persécution et la tyrannie, devenant insensiblement et sans lutte l'empire de Constantin?

Ou, au contraire, l'opposition était-elle absolue, l'incompatibilité complète, l'antagonisme inconciliable? L'immoralité de l'empire et du prince devait-elle nécessairement résister par la violence à la moralité de l'Église et ne se rendre qu'après avoir versé le sang? La divinité des Césars, admise dans les mœurs, sinon dans les lois, était-elle faite pour ne plier jamais volontairement devant la divinité du Christ? Cette tolérance romaine qui souffrait tous les dieux pouvait-elle souffrir longtemps le vrai Dieu? Là où toutes les mythologies s'épanouissaient à l'aise, comme n'étant que des traductions d'une même idée, diverses à l'usage des diverses nations, était-il possible qu'une place demeurât pour la seule, la vraie, l'universelle, l'éternelle théologie? Là où le judaïsme avait été toléré, mais toléré comme religion nationale, circonscrite par la force des choses dans la sphère d'un seul peuple, était-il possible que le judaïsme agrandi, élargi, dégagé de son enveloppe et de ses observances nationales, ayant pour son centre Rome au lieu de Jérusalem, pour son domaine le monde au lieu de la Judée, que le judaïsme ainsi réformé et propre à devenir la religion du genre humain, fût longtemps toléré par le pouvoir qui avait la prétention d'être le seul chef du genre humain?

C'est, du reste, ce que pensait la multitude juive et païenne qui poussait à la persécution, soutenant que le Christ et César, l'Église et Rome, ne pouvaient vivre ensemble. « Si tu renvoies cet homme, disaient les Juifs à Pilate, tu n'es pas ami de César. » — « Nous sommes Romains, disent les habitants de Philippes en face de saint Paul, ceux-là sont Juifs et veulent nous enseigner une coutume qu'il ne nous est permis ni d'accepter ni de pratiquer[1] » — « Ces hommes troublent notre ville, crie-t-on à Thessalonique; ils agissent contre les décrets de César, ils proclament un autre roi, Jésus[2]. » Et, en tout cas, quand même le pouvoir n'eût pas été persuadé par ces clameurs, n'eût-il pas été effrayé par ces menaces? Quand il n'eût pas été poussé à la persécution par ses principes ou ses intérêts, était-il en lui de résister longtemps aux provocations insidieuses des juifs, au fanatisme de la populace païenne, aux incitations des prêtres, aux dénonciations des philosophes? Était-il en lui d'être en face de la multitude agitée et menaçante, plus ferme que Pilate, et de faire longtemps pour l'Église, de la politique une sûre défense, de la loi un abri durable?

Quoi qu'il en soit de ces questions hypothétiques, nous savons à quelle époque et de quelle manière le pouvoir romain sortit de son impartialité ou de son indifférence. Il est clair que ce ne fut pas une décison de la politique; ce fut un expédient de la peur. L'acte de Néron fut comme l'acte de Pilate, une concession lâche et intéressée aux passions populaires.

A cette époque, la communauté chrétienne était nombreuse à Rome (*multitudo ingens*, dit Tacite)[3]. Il y avait des

[1] Act., xvi, 20-21.
[2] *Ibid.*, xvii, 6-7.
[3] *Annal.*, xv, 43.

Chrétiens dans les grandes maisons de Rome, témoin Pomponia Græcina ; il y en avait dans le palais de César[1]. Le peuple les connaissait, il les distinguait des Juifs, il les appelait par leur nom de Chrétiens (*vulgus Christianos vocat*) ; il les détestait à cause de leur isolement, à cause de leur association, à cause de leur unité, à cause de leurs vertus ; et, parce qu'il les détestait, il inventait contre eux mille accusations infâmes et calomnieuses, qui les lui faisait détester plus encore (*propter flagitia invisos*)[2].

Aussi, lorsque vint le moment où l'incendie de Rome menaça Néron d'une dangereuse impopularité, celui-ci fut-il heureux de pouvoir détourner la colère du peuple sur ces hommes que le peuple détestait. Les empereurs, en général, avaient une grande crainte de leur peuple ; ce pouvoir, si insolent et si despotique, reculait facilement devant les multitudes. Néron, de plus, qui montait sur le théâtre et s'enivrait d'applaudissements, Néron, histrion perpétuel, avait besoin du peuple presque autant qu'il en avait peur. Sa récente impopularité lui pesait ; il fut heureux de trouver un bouc émissaire sur lequel il pût la jeter. Il déclara les Chrétiens coupables de l'incendie et porta le premier un arrêt de proscription contre le christianisme.

Ce jour-là donc le pouvoir sortit de cette neutralité tolérante ou au moins indifférente qu'avaient pratiquée Tibère et Claude. La rancune des Juifs, la colère du peuple païen, la jalousie des prêtres, le dédain des philosophes, l'inquiétude des heureux du siècle, eurent satisfaction. Le pouvoir fit du christianisme, libre et vivant publiquement jusque-là, une reli-

[1] III Phil., IV, 22.

[2] Genus hominum superstitionis novæ et maleficæ. Sueton., *in Neron*, 16. — Exitiabilis superstitio... Odio generis humani.... sontes et novissima exempla meritos. Tac., *loc. cit.*

gion illégale et latente. « Il ne vous est pas permis d'être, » dit-on désormais aux Chrétiens[1]. Néron donna aux haines populaires une sanction légale; soit, comme le disent les Pères de l'Église, par un édit formel, soit par l'exemple donné au Vatican, il fonda le droit public de la persécution; il la fit entrer dans la législation de l'Empire comme un principe constitutionnel, et ce principe, sévèrement gardé par le fanatisme des multitudes, devint sacré pour les empereurs. Sous les princes les plus modérés et les plus sages, il y eut des trêves plutôt que la paix; la persécution fut suspendue, jamais abolie; le christianisme amnistié, non autorisé. C'est ainsi qu'en un jour d'embarras, sans délibération sérieuse, sans une vue plus haute, Néron commença ce duel de trois siècles entre l'Empire païen et l'Eglise, où l'Empire devait périr à force de tuer, l'Eglise triompher à force de souffrir[2].

Tacite en est ici notre témoin, qui ne saurait être trop souvent cité :

« Pour faire cesser les murmures, Néron mit en avant des accusés et soumit aux tourments les plus recherchés des hommes détestés pour leurs crimes et que le peuple appelait du nom de Chrétiens. Ce nom leur vient de Christ, qui, sous l'empire de Tibère, avait été mis à mort par le procurateur

[1] Non licet esse vos.

[2] Hoc initio in Christianos sæviri cœptum. Post etiam datis legibus religio vetabatur palàmque edictis propositis christianum esse non licebat. Sulpit Sev., *Hist. sac.*, II, 41. — Selon saint Meliton, évêque de Sardes, au temps de Marc-Aurèle, « Néron et Domitien, seuls parmi les empereurs, ont prétendu vouer le christianisme à la persécution et au mépris, et de leur tentative insensée sont venues les accusations populaires contre les Chrétiens. » Apud Euseb., IV, 25. — Nero... primus omnium persecutus est Dei servos. Lactant. *De morte persecut*, 2. — Leges istæ quas Trajanus ex parte frustratus est... quas nullus Hadrianus... nullus Vespasianus... nullus Pius,... nullus Verus impressit. Tertull., *apolog.*, 5.

Pontius Pilatus. Un moment contenue, cette pernicieuse superstition débordait de nouveau, non-seulement dans la Judée, d'où le mal était venu, mais à Rome même, où se réunissent et se perpètuent tous les crimes et toutes les turpitudes. On saisit d'abord ceux qui avouaient, puis, sur leurs indices, une immense multitude, convaincue beaucoup moins du crime d'incendie que de la haine que leur portait le genre humain. Et il y eut une sorte de dérision dans leur supplice : on les couvrit de peaux de bêtes pour qu'ils fussent dévorés par des chiens ; on les attacha à des croix ; on les fit périr par le feu, et, à la chute du jour, ils servirent de nocturnes flambeaux. Néron avait offert ses jardins pour ce spectacle » (les jardins du Vatican où s'élève aujourd'hui Saint-Pierre), « et, comme il donnait en ce moment les jeux du cirque[1], on le vit, vêtu en cocher, se mêler au peuple en conduisant son char. Aussi, bien qu'il s'agît de criminels dignes des derniers supplices, un mouvement de pitié s'élevait dans le peuple, et il semblait qu'ils fussent immolés comme victimes non au bien public, mais au caprice barbare d'un seul homme. »

Dans les annales des premiers Césars, si fécondes en sanglantes tragédies, rien de pareil ne se rencontre avant cette époque. Il y avait eu d'abominables proscriptions politiques, des actes aveugles de vengeance et de peur ; quelquefois, mais plus rarement, des tortures cruelles ajoutées au meurtre; presque jamais des exécutions en masse. La justice impériale aimait à procéder sans bruit ; elle préférait le suicide à l'exécution, le meurtre dans un cabinet au supplice sur la place publique. On avait bien vu, sous Tibère, vingt exécutions le même jour. On avait bien vu, peu d'années aupara-

[1] Probablement dans les jeux qui avaient lieu du 27 au 30 juillet. L'incendie avait duré du 19 au 25. La résolution de Néron aurait été ainsi immédiate.

vant, quatre cents esclaves, suspects d'avoir tué ou laissé tuer leur maître, conduits ensemble au supplice; et la pensée d'un tel massacre avait ému de pitié et poussé presque à la révolte le peuple romain. Mais, même après ces exemples, c'était un spectacle nouveau qui, ce jour-là, excitait une fois de plus la stérile compassion du peuple de Rome. Non-seulement le nombre des suppliciés était extraordinaire; mais ce luxe de tortures infligées à un aussi grand nombre d'hommes, cette solennité de châtiment et cet étalage de la cruauté, cette ironie ajoutée aux tourments, cet air de fête donné au supplice, ces hommes transformés en bêtes fauves pour la chasse, en flambeaux pour l'illumination de la nuit, tout cela était quelque chose d'inouï, même pour le peuple qui avait vécu sous Tibère, sous Caligula, sous Messaline, sous Agrippine et sous Néron. Il ne s'agissait pas seulement de calmer la colère du peuple en rendant plus éclatante et plus cruelle la punition des prétendus incendiaires; mais, en face d'un ennemi nouveau, le pouvoir sentait le besoin d'armes nouvelles, en face d'une résistance inouïe comme celle de la conscience, il cherchait des supplices inouïs; il tourmentait d'autant plus les corps, qu'il avait affaire aux âmes, et que les âmes lui échappaient. Contre un rival qui lui disputait le monde, il voulait une plus solennelle vengeance pour effrayer le monde.

Il resta de cette sanglante fête un profond souvenir. Environ trente ans après, les poëtes idolâtres, rappelant le règne de Néron et de ses favoris, peignaient cette « tunique douloureuse[1], faite de résine, de cire et de papyrus, dans laquelle Néron, en son jour de fête, enfermait les hommes

[1] *Tunicâ præsente molestâ*. Martial, x. et surtout Juvénal et son *scoliaste*, I, 155; VIII, 235.

coupables de sacrilége » (accusation vulgaire contre les Chrétiens), ce « pal qui traverse le gosier et vient placer sa pointe sous leur menton, leur gorge d'où la fumée s'exhale, leurs membres qui flamboient, et le long sillon de sang qui bouillonne à travers l'arène. » Un autre homme, sinon témoin oculaire de ces atrocités, contemporain du moins et parfaitement instruit; Sénèque, qui à cette époque tombait déjà dans la disgrâce de Néron; qui, peu après l'incendie et les cruautés qui le suivirent, commença à s'éloigner de la cour et prévit sa fin prochaine, Sénèque semble plus d'une fois avoir écrit sous l'empire de ce dernier et abominable souvenir des jardins du Vatican[1].

[1] La puissance des tyrans, dit-il, marche ayant auprès d'elle le fer et le feu, les chaines, les bêtes féroces qu'elle est prête à lancer sur des entrailles humaines. Songe ici à la prison, aux croix, aux chevalets, aux crocs de fer, au pal qui traverse le corps de l'homme et ressort par sa bouche, aux chars qui en s'éloignant déchirent en morceaux les membres écartelés, à cette tunique tissue et frottée de matières inflammables, à toutes les autres inventions de la cruauté. Ep. 14.

Rappelle-toi celui... qui ne cessa pas de rire, pendant que les tortureurs, irrités par sa sérénité même, essayaient contre lui tous les supplices... Quelque chose que tu souffres..., plus cruelle est la flamme approchée de nos membres, le chevalet, les lames de fer et le glaive qui, frappant sur des plaies déjà ouvertes, les rend plus vives et plus profondes. Il y a pourtant quelqu'un qui a souffert tout cela et n'a pas poussé un gémissement; c'est trop peu dire, il n'a pas demandé de répit; c'est trop peu dire, il n'a pas même répondu à ses bourreaux; c'est trop peu dire encore, il a ri et de bon cœur. Ep. 78.

Quoi donc! si le fer est suspendu sur le cou d'un homme courageux; si on ouvre tantôt telle partie, tantôt telle autre de son corps; s'il peut voir de ses yeux ses propres entrailles; si, par intervalles, afin de mieux lui faire sentir la torture, on rouvre ses plaies à demi-fermées pour en faire sortir un sang nouveau :... il souffre sans doute; nulle vertu humaine ne peut nous épargner la douleur. Mais il est sans crainte; il contemple de haut ses propres souffrances. Ep. 15.

Cette pensée (de l'immortalité de l'âme) efface de nos âmes tout ce qui

Ce jour-là donc, les martyrologes de l'Église, ouverts dès le lendemain du Calvaire, et dans lesquels étaient déjà écrits les noms d'Étienne, des deux Jacques, de bien d'autres sans doute, se couvrirent en abondance d'une glorieuse liste qui, commencée en ce premier siècle, aujourd'hui même, au dix-neuvième siècle de l'Église, s'enrichit chaque jour de quelque nom nouveau. De Rome, la persécution paraît s'être particulièrement répandue en Italie. Milan fut riche en martyrs. Nazaire, qui y était venu de Rome en prêchant la foi, y périt avec le jeune Celse, qu'il emmenait avec lui pour le préserver de la corruption du siècle[1]. Gervais et Protais, son frère, les auraient, à ce qu'il semble, suivis de près[2]. Leur père Vital, leur mère Valérie, souffrirent aussi le martyre. Vital, témoin à Ravenne du supplice du chrétien Ursin, vit ce confesseur faiblir : il l'exhorta à haute voix et mérita de prendre place à côté de lui[3]. A Pise, le nom de Paulin et de Torpès[4]; à Aquilée, ceux d'Hermagoras et de Fortunat[5]; à Taormine, celui

est sordide, tout ce qui est bas, tout ce qui est cruel; elle nous enseigne que les dieux sont témoins de toutes nos actions, qu'il faut mériter leur approbation, nous préparer à l'avenir qu'ils nous destinent, nous proposer pour but l'éternité. A celui dont l'esprit a conçu l'éternité, nulle armée, nul fracas guerrier, nulle menace ne peut inspirer d'épouvante. Que peut-il craindre, celui pour qui la mort est une espérance? Ep. 102. (Quidni non timeat qui mori sperat?)

[1] Paulin. *in vit. Ambros.* — Ennod. *carmen.*, 18. — Ambros *serm.*, 14. — Gaudent. *serm.*, 17. — Paulin. *carm.*, 24. — Ep. 12. — Surius, *in* 12 *sept. Martyrol. romanum* 10 mai et 28 juillet. — Tillemont, *Hist. Eccl.*, t. II, p. 93.

[2] Ambros., *Ep.* 53, 54. — Augustin., *De civitate Dei*, XXII, 8; *Confess.*, IX, 7, *de curâ pro mortuis.* — *Menæa Græcor.*, 14 octob. — *Martyrol. roman.*, 19 juin. — Tillemont, II, p. 85.

[3] *Martyr. rom. et Bolland.*, ad 31 jan. et 28 april. — Fortunat., I, 1, *carmen* 2.

[4] *Mart. rom.*, 12 juil. — Ughelius, 17 mai. — *Italia sacra*, t. I, p. 841.

[5] Fortunat. *in vitâ martyr.*, 4. — Martyrol. de saint Jérôme. — Bolland., 28 apr. — *Martyrol. roman.*, 12 jul.

de Pancrace[1], inscrits dans les fastes de l'Église, sont attribués à cette première et glorieuse moisson que l'Italie et la Sicile envoyèrent au ciel.

La persécution ne tarda probablement pas à gagner les provinces. Vers ce temps, à Icone, la vierge Thècle, la première martyre de son sexe, comme saint Étienne avait été le premier martyr du sien, passa par le triple supplice du feu, des lions, de la nudité, toujours protégée par la grâce de Dieu, et les lions se couchèrent à ses pieds, n'osant offenser ni sa beauté par une blessure, ni même sa pureté par un regard[2]. En Egypte, l'évangéliste saint Marc, premier évêque d'Alexandrie, fut traîné pendant deux journées attaché à une corde, couvrant le sol de son sang et de sa chair, mais consolé durant la nuit par des visions célestes[3]. En Espagne, une inscription rend grâce à Néron qui avait « purgé la province des brigands et de ceux qui propageaient une superstition nouvelle. »

Les Chrétiens voyaient donc s'accomplir les prédictions du Sauveur, et elles ne cessèrent de s'accomplir pendant trois siècles. La persécution suscitée dans les synagogues contre ceux d'entre eux qui étaient nés juifs, leur expulsion, leur flagellation, la poursuite exercée contre eux de cités en cités, ç'avait été là le signe qui devait précéder tous les autres. Maintenant tous les Chrétiens, quelle que fût leur origine, en-

[1] *Martyr. rom.*, 3 april.

[2] Tertull., *De bapt.*, 17. — Method. *in convivio virg.* — Augustin. *in Faust.*, xxx, 4, virg., 44. — Ambros., *De virginit.* II. — Greg. Nyss. *in cantic. Hom.* 14. — Chrysost., *Hom.*, 72. — Greg. Nazianz., *Carmen*, 4; *Orat.*, XVIII, 18. — Theodoret, *De vitâ Patrum*, 29. — Euseb., *De Pal.*, 3. — Sulpic. Sever., *Dialog.*, 11, 14. — Basil Seleuc. *in vit. Theclæ.* — Hieronym., *Vir. illust.*, 7, *Ep.* 22. — Tillemont, t. II, p. 65.

[3] *Martyr. rom.*, Bolland., et Bed. 25 april. — Martyrol. de saint Jérôme, 23 sept. — Le martyre de saint Marc est de l'an 68.

traient dans la lice. Pendant trois siècles ils allaient comparaître dans les assemblées des juges, témoigner devant les magistrats et les rois. Le frère allait livrer son frère à la mort ; les enfants allaient s'élever contre leurs père et mère et les faire mourir. « Beaucoup, avait-il été dit, seront scandalisés, et la charité de plusieurs se refroidira. » S'il y eut, en effet, des confesseurs et des martyrs, il y eut des traîtres et des apostats. S'il y eut des Gamaliel pour abriter et défendre les témoins de la foi, des Joseph d'Arimathie pour ensevelir les restes des martyrs, il y eût des Judas pour les trahir, et des apostats pour renier le Christ, comme Pierre, sans se repentir comme lui.

Mais le signe des persécutions ne devait pas être le seul parmi les signes précurseurs de l'orage.

CHAPITRE III

LES HÉRÉSIES

> Multi venient in nomine meo dicentes : Ego sum Christus, et multos seducent.
>
> Beaucoup viendront en mon nom, disant : Je suis le Christ, et ils séduiront beaucoup de monde.
>
> (Matth., xxiv, 5.)

En même temps que les persécutions, prédits comme elles, surgissaient les faux prophètes. Il faut ici nous arrêter un peu. L'histoire des hérésies est considérable dans l'histoire du christianisme et dans celle de l'esprit humain. Il importe d'en bien marquer le début.

« Il faut qu'il y ait des hérésies, » disait saint Paul. Le grand coup de filet qui amenait à l'Église des milliers de néophytes avait amené parmi ce butin du ciel plus d'un élément impur. Tôt ou tard l'ivraie devait être triée d'avec le bon grain, l'Église passée au crible, soit par les persécutions qui séparaient d'elle bien des apostats, soit par les hérésies qui détournaient d'elle bien des âmes égarées.

Un double levain, en effet, fermentait au sein de l'Église. Ceux d'entre les fidèles qui ne savaient pas supporter la plé-

nitude de la lumière chrétienne regardaient en arrière, vers le judaïsme, s'ils étaient Juifs d'origine; vers le paganisme, s'ils sortaient de la gentilité. Chaque race avait ses défauts et ses pentes à elle. Le Juif, devenu Chrétien, accoutumé à l'observance servile d'une loi minutieuse et rituelle, la gardait avec scrupule, l'eût volontiers imposée avec rigueur. Le gentil, au contraire, ou, pour parler avec saint Paul, le Grec, encore imbu de la sagesse de ses philosophes, cherchait les préliminaires et les fondements de l'Évangile dans Platon plus que dans Moïse. Le Grec était fier de l'intelligence donnée à sa nation; le Juif, de l'élection de Dieu sur ses aïeux. L'un réprouvait cette race ingrate, qui, favorisée pendant tant de siècles, avait méconnu et crucifié son Sauveur; l'autre méprisait ces nouveaux venus à la foi, ces inconnus, cette branche d'olivier sauvage qui était venue se greffer sur l'olivier franc. « Les Juifs, dit saint Paul, demandent des miracles, » comme s'il n'y en avait pas assez, c'est-à-dire une évidence toute surnaturelle et toute visible qui ne laisserait plus de place ni à la raison ni à la foi; « les Grecs cherchent la sagesse, » une évidence toute rationelle, une philosophie tout humaine[1].

L'antagonisme de ces deux tendances et de ces deux races s'était produit dès le premier jour de l'Église. A Jérusalem, sous les yeux des apôtres, et presque le lendemain de la première prédication de l'Evangile, il y avait eu dans le sein de l'Église des plaintes des Grecs contre les Hébreux. Plus tard, quand saint Pierre avait reçu au baptême le centurion romain Cornélius, le judaïsme avait murmuré. Malgré les avertissements donnés de Dieu même, beaucoup avaient persisté à n'annoncer l'Evangile qu'aux seuls Juifs[2]. Et bientôt,

[1] Judæi signa petunt et Græci sapientiam quærunt. I^a Cor., I, 23.
[2] Act., VI, 1. — XI, 15 19.

les gentils venant en foule, l'Église d'Antioche se recrutant de païens, on s'était imaginé de les faire juifs, et on leur avait imposé la circoncision. Il avait fallu que les apôtres statuassent et que le concile de Jérusalem maintînt la liberté de ces nouveaux Chrétiens[1]. A Rome, c'étaient les rivalités entre Grecs et Juifs qui avaient provoqué la célèbre épître de saint Paul. Grecs et Juifs voulaient s'approprier la foi, faire de l'Évangile leur Évangile, et ils eussent déchiré en lambeaux la tunique du Christ.

Et quand l'apostolat fut intervenu; lorsque, comme saint Pierre devant les murmurateurs de Jérusalem, comme le concile en face des novateurs d'Antioche, comme saint Paul écrivant aux Romains, l'autorité se fut armée pour maintenir les uns et les autres dans la vérité et la paix; le grand nombre sans doute se soumit : mais il y eut des rebelles; il y eut de prétendus docteurs qui persistèrent à trouver l'Église ou trop juive ou trop peu juive, ou pas assez philosophe ou trop païenne. Il n'y eut plus seulement des dissentiments, mais des ruptures; plus seulement des disputes, mais des schismes. La race commença à paraître de ces hommes qui *choisissaient* au lieu de croire, et qui, au lieu de suivre le droit chemin de l'Église, déviérent ou à droite vers la synagogue, ou à gauche pour se rapprocher du temple et de l'école. Il y eut en un mot des hérésies, les unes païennes par leur principe et par leurs passions, les autres juives par leurs réminiscences et par leurs pratiques; dans un sens et dans l'autre, des défaillances de la foi, des regrets, des retours, des âmes faibles ou orgueilleuses qui, semblables à la femme de Loth, laissant marcher les forts et les fidèles, re-

[1] *Act.*, xv.

tournaient la tête vers le passé et demeuraient pour leur châtiment inertes et pétrifiées.

Parmi ces déserteurs, ceux qui étaient Juifs d'origine et qui reculaient vers la synagogue furent les plus nombreux. C'étaient des pharisiens baptisés, mais demeurés pharisiens dans le christianisme, et qui ne pouvaient se résigner à déposer leur titre de docteurs, leurs honneurs de rabbins, leurs priviléges d'Israélites, les observances au sein desquelles leur enfance avait été nourrie. Pour les garder, ils imaginaient de faire du judaïsme l'échelle indispensable, la première marche du christianisme; la synagogue seule menait à l'Église. Il fallait être circoncis, observer les sabbats avec toute la rigueur pharisaïque, rejeter les viandes immondes, quoiqu'une révélation directe de Dieu eût aboli cette distinction, vivre avec les seuls Israélites, fuir le contact des idolâtres, sans quoi on n'était point prosélyte de la synagogue et par suite on ne l'était pas de l'Église. Jérusalem était toujours pour eux la ville sainte, et ils se tournaient vers elle dans leurs prières; le peuple juif était toujours pour eux le peuple élu : et c'est en s'agrégeant à lui non-seulement par la foi, mais par les rites, en devenant juif non-seulement de croyance, mais de nation, que quelques gentils pouvaient trouver grâce; pour être associé à la vocation d'Abraham, il fallait être, au moins par adoption, fils d'Abraham. Le salut était ainsi surtout dans la vocation d'Abraham et dans les œuvres de Moïse[1]. La grâce du Christ n'était plus qu'un appendice à la bénédiction patriarcale, sa loi un supplément à la loi mosaïque. Par son origine et par ses œuvres, le Juif avait tout droit à la bénédiction de Dieu; ce n'était pas le

[1] Voir en général l'Épitre aux Romains et celle aux Galates; principalement : Galat., I, 6-9. — III, 1-15. — IV, 8-10. — V, 1-12. — Colos., II, 16-21. — Tit., II, 15. — Hebr., XIII, 9.

Christ qui le sauvait, c'étaient ses aïeux et c'était lui-même. La vertu du Rédempteur diminuait ainsi dans la mesure où grandissait la vertu de la révélation mosaïque; la grâce de la loi nouvelle était moindre d'autant que le privilége de la loi ancienne était plus grand. L'Evangile n'était plus qu'un perfectionnement du Pentateuque. Tels étaient ces prétendus docteurs, étroits, rigoristes, exclusifs, mesquinement orgueilleux.

Tout autres étaient les hérésies qui retournaient vers le paganisme. Les Chrétiens d'origine païenne, que cet esprit exclusif et orgueilleux avait froissés, pour fuir le plus loin possible de la synagogue, reculaient jusqu'au temple des dieux. D'abord le grand dogme des livres et du peuple juif, la grande vérité méconnue par le paganisme, le dogme du Dieu un et surtout du Dieu créateur, ils avaient hâte de l'effacer : le monde n'était plus créé de Dieu; il était l'œuvre des anges, et des mauvais anges. Puis disparaissait à son tour le dogme de la providence divine, la conduite de Dieu sur les peuples et surtout sur le peuple hébraïque, si puissamment écrite dans les livres de Moïse : les anges se substituaient à Dieu pour le gouvernement comme pour la création du monde. C'étaient les anges (quelques-uns allèrent jusqu'à le soutenir) qui avaient suscité Moïse, dicté le Pentateuque, inspiré les prophètes. On vit l'opposition au judaïsme aller jusqu'à la glorification de Dathan, d'Abiron, de Caïn, de tous les personnages voués à l'exécration par les Livres saints. Aussi le Rédempteur, quel qu'il fût, n'était il venu, selon eux, ni confirmer, ni agrandir, ni spiritualiser, ni, quoiqu'il le dise dans l'Evangile, accomplir la loi; il était venu l'abolir, et délivrer le monde de la tyrannie des anges. Ce n'est pas tout; la loi de Moïse repousse avec horreur tout ce qui est magie, incantation, sortilége :

ceux-ci, avec un enthousiasme égal à celui des païens, pratiquèrent ces commerces impurs avec les démons. La loi juive, à certains égards, est une loi extérieure dans laquelle la vie corporelle de l'homme semble tenir la plus grande place, où son être spirituel est voilé : les nouveaux docteurs, au contraire, affectèrent de mépriser l'homme corporel ; pour eux, le monde visible, la matière, la chair, sont l'œuvre des anges, c'est-à-dire d'une influence mauvaise ; la chair n'est pas seulement pervertie, elle est essentiellement impure; le Christ ne l'a point revêtue, et par suite ne l'a point rachetée; elle mourra pour ne point renaître; il n'y aura point de résurrection pour elle[1]. Enfin la loi juive attache un grand prix aux œuvres rituelles, aux œuvres morales : ceux-ci n'en attachèrent aucun. Qu'est-ce, dans ce monde créé et gouverné par les mauvais anges, que les notions de vertu et de vice, de bien et de mal, inspirées et propagées par eux? Vivre dans la virginité comme les ascètes chrétiens ou comme les païens dans la débauche, jeûner ou se livrer à l'intempérance, rejeter avec horreur les viandes offertes aux idoles ou s'en nourrir avec délices, souffrir la mort plutôt que de sacrifier aux faux dieux, ou, pour sauver sa vie, brûler son encens sur tous les autels possibles, ce sont des actions indifférentes. Les unes ne justifient pas plus que les autres ne damnent. Non par ses œuvres, mais par la grâce du Dieu descendu sur la terre, l'homme doit être sauvé.

Mais ces sectes si opposées entre elles avaient cependant un point de rapprochement. Les unes et les autres diminuaient

[1] Sur cette négation de la résurrection de la chair, fréquente dès le temps des apôtres, prêchée entre autres par Simon le Magicien, par Hyménée, Philète et Alexandre, voyez : I Joan., IV, 2-3, — I Tim., I, 19-20. — II Tim , II, 16-18. — IV, 14-15. — I Cor., XV, 12-17 ; sans parler des Pères de l'âge suivant, Athénagore, saint Justin, etc.

comme à l'envi le Christ et son œuvre. Pour les judaïsants, cela est tout simple : la rédemption n'était qu'une œuvre accessoire et secondaire; un instrument médiocre suffisait. Leur Messie n'était qu'un prophète, un simple homme, Jésus, sur lequel le Christ, la vertu de Dieu, était momentanément descendue du jour de son baptême à celui de son agonie. De leur côté, les *paganisants* (si je puis employer ce mot) déclaraient la création une œuvre du mal, le monde visible absolument vicié, la chair radicalement impure, et ne pouvaient admettre d'union entre Dieu, la pureté suprême, et le monde, la chair, l'homme, l'impureté absolue. Ce n'est plus Dieu qui s'est revêtu de la chair humaine, qui a souffert et qui est mort : c'est une vision, un fantôme, une apparence humaine dont il a bien voulu se revêtir; il n'a pu consentir à être réellement homme, réellement chair, parce qu'il ne peut consentir à être le mal. Les uns effaçaient ainsi la divinité; les autres, l'humanité du Sauveur. Ni les uns ni les autres ne pouvaient porter, dans sa sublimité, le mystère du Dieu fait homme et du Dieu fait chair, cette association si féconde et si fondamentale de Dieu et du fidèle, de l'âme divine et de l'âme humaine, de la chair divine et de notre chair, de la mort d'un Dieu et de notre mort, de sa résurrection et de notre résurrection[1]. Dieu et l'homme étaient toujours pour eux à distance. L'œuvre de la rédemption n'avait plus été entre Dieu et l'homme qu'un rapprochement apparent et momentané, qu'une simple manifestation de la puissance divine,

[1] Saint Jean indique bien combien ces erreurs étaient capitales : Quis est mendax, nisi qui negat quoniam Jesus est Christus? I Joan., II, 22. — Omnis spiritus qui confitetur Christum in carne venisse, ex Deo est; et omnis spiritus qui solvet Jesum, ex Deo non est, et hic est antichristus. IV, 2-3 — Multi seductores... qui non confitentur Jesum Christum venisse in carne, hic est seductor et antichristus. II Joan., 7.

qu'un simple phénomène d'inspiration, qu'un prestige. Par là disparaissaient la piété des croyants, la vertu des saints, le courage des martyrs. Pour ce christianisme diminué, pour ce Christ fantôme, pour cet homme qui n'était point Dieu, ou ce Dieu qui ne s'était point fait homme, pour une félicité à venir qui n'était point gagnée par le sang de Dieu, pour une résurrection dont on n'avait point pour gage la résurrection d'un Dieu, qui se fût soucié de mourir? Les paganisants dispensaient formellement du martyr, les judaïsants ne le subirent guère.

Telles étaient, dans leur divergence et dans leur union, ces voies opposées de l'erreur. Elles se montrèrent dès le premier jour du christianisme. Saint Paul nous montre les docteurs judaïsants dressés contre lui comme des chiens hargneux dans toutes les églises qu'il a fondées. A Corinthe, ils le calomnient en son absence, ils lui dénient sa mission apostolique, ils se font les chefs et bientôt les tyrans d'une foule qu'ils ont séduite[1]. En Galatie, au milieu d'une église sortie de la gentilité, ils imposent aux gentils baptisés la circoncision et les œuvres de la loi; « C'est, dit-il, comme un nouvel évangile qu'ils forcent les fidèles à suivre au lieu de l'Évangile de Jésus-Christ[2]. » Les docteurs opposés à ceux-ci ne lui sont pas non plus inconnus. Ces gnostiques orgueilleux (car lui-même leur donne déjà ce nom[3]), qui maudissent la création, anathématisent la chair, condamnent le mariage, interdisent l'usage de certains aliments[4] (comme le feront plus tard les manichéens), qui rejettent la résurrection future,

[1] II Cor., x, 7-12; xi, 3-4-12-15-20-22-23.

[2] Gal., i, 6-9; iii, 1-5; v, 1-12.

[3] Oppositiones falsi nominis scientiæ ἀντιθέσεις τῆς ψευδωνύμου γνώσεως. I Tim., vi, 20.

[4] I Tim., iv, 1-5.

et soutiennent que la résurrection s'est accomplie par le baptême, il les a rencontrés à Corinthe[1]; il a souffert à Rome de leur obstination et de leurs rancunes; il a livré à Satan Hyménée et Alexandre, et il a ordonné aux fidèles de s'éloigner d'eux; il a vu tomber dans les piéges de l'erreur l'hérésiarque Philète, entraînant avec lui plusieurs âmes séduites[2] L'hérésie germait partout à côté de la foi et au milieu de la foi.

Mais, parmi ces missionnaires de l'erreur, le nom le plus célèbre est celui de Simon, que les historiens de l'Église ont appelé le père de toutes les hérésies. Simon nous représente bien ce retour fatal de certaines âmes, un instant chrétiennes, vers le paganisme. Il est Samaritain, du bourg de Citthim, par conséquent frère, mais frère ennemi des Juifs, appartenant à une nation qui, bien qu'elle reçoive le Pentateuque, s'est montrée ennemie d'Israël au point de pencher volontiers vers l'idolâtrie. Il a commencé, au mépris de la loi de Moïse, par exercer la magie, « disant qu'il était quelqu'un de grand, écouté des moindres et des plus puissants, et faisant dire aux peuples : Celui-ci est la puissance de Dieu, celle qu'on appelle la grande[3] » Tant les peuples étaient possédés alors du besoin et de l'attente d'une manifestation divine! Il a été chrétien; il a admiré chez les apôtres des prodiges qui dépassaient sa prétendue science. Il a reçu le baptême de Philippe, de Pierre et de Jean; il a reçu l'Esprit-Saint; mais, ne voyant dans le Christianisme qu'une magie supérieure, il a cru qu'associé gratuitement à la puissance surnaturelle du chrétien, il pouvait avec de l'or s'élever d'un degré et se faire

[1] I Cor., xv, 12,

[2] I Tim., I, 19-20. — II Tim., II, 17-18; IV, 14-15.

[3] Τινα ἑαυτὸν μέγαν... Ἡ δύναμις τοῦ θεοῦ ἡ καλουμένη μεγάλη. Act., VIII, 9-10.

associer à la puissance plus haute de l'apôtre. Il a voulu acheter de Pierre et de Jean le pouvoir de conférer l'Esprit-Saint par l'imposition des mains. Et Pierre lui a dit : « Que ton argent soit avec toi en perdition, puisque tu as cru pouvoir avec tes richesses acheter les dons de Dieu ! Tu n'as point de part dans notre parole ; car ton cœur n'est pas droit devant Dieu. Fais donc pénitence de ton iniquité et prie Dieu, afin d'obtenir, s'il se peut, qu'il te pardonne cette pensée de ton cœur ; car je vois que tu es dans le fiel de l'amertume et dans les liens de l'iniquité. » Et Simon répondit aux apôtres : « Priez pour moi le Seigneur, afin que rien ne tombe sur moi de ce que vous m'annoncez[1]. »

Mais ce repentir, sincère ou non, n'a pas duré. N'ayant pas voulu s'associer à la pureté de la vie et à la rectitude de la foi chrétienne, Simon est redevenu ce qu'il était auparavant, samaritain, magicien, faux prophète. Il s'est cru plus que jamais « la grande puissance de Dieu. » Seulement, éclectique à sa façon, des différentes phases de sa vie, des différentes doctrines qui se partageaient le monde, il a pris ou gardé quelque chose ; il a cousu sa prétendue révélation de paganisme, de judaïsme, de christianisme ; il s'est adressé tout à la fois aux idolâtres, aux Samaritains, aux mauvais Chrétiens. Se faisant le dieu de toutes les doctrines, il a déclaré être apparu comme Dieu le Père aux Samaritains, comme le Fils aux Juifs, comme l'Esprit aux gentils.

Le point de départ de son erreur, la pierre d'achoppement pour lui comme pour tous, c'est toujours le dogme de la création. A ce dogme les philosophes de l'antiquité échappaient en admettant l'indépendance et l'éternité de la matière. Mais Simon, qui comme Samaritain a lu les livres de

[1] Act., VIII, 9-24.

Moïse, comme Chrétien a cru à l'Evangile, qui a reçu la notion du Dieu unique, personnel, spirituel, ne peut plus, si dépravé qu'il soit, croire la matière née d'elle-même, indépendante, éternelle. De là un embarras suprême, des rêveries, un cauchemar de doctrines monstrueuses, au delà même de celles du paganisme.

Simon admet bien un principe unique, souverain, intellectuel, parfaitement bon; mais il a besoin que de ce principe le mal puisse sortir; et il l'en fera sortir par des générations multiples, comme si cette multiplicité pouvait dissimuler l'absurdité d'une telle descendance. Il a besoin que cet être suprême soit à la fois esprit et matière pour expliquer l'origine du monde, sans que la matière soit créée de rien, comme le disent les Juifs, et sans que la matière soit indépendante, comme disent les païens.

Il y aura donc une vertu suprême, c'est « celui qui était, est et sera » (ὁ στάς, ἑστώς, στησόμενος), ou, comme Simon l'appelle encore d'un nom bien caractéristique de sa doctrine, le silence (Σιγή). En lui toute chose est virtuellement comprise, le fini et l'infini, le visible et l'invisible, le corporel et l'incorporel. C'est le feu, mais un feu mystique, source et origine de toutes choses. C'est un arbre mystérieux comme celui que Nabuchodonosor vit en songe et sous le feuillage duquel s'abritaient toutes les créatures. La partie apparente de l'arbre, les branches, les feuilles, l'écorce, c'est le fini, le visible, le corporel ; au contraire, l'infini, l'invisible, l'incorporel, c'est ce qui est caché, c'est la sève qui donne la vie à tout le reste[1].

Or, de cet arbre, six racines ou plutôt six rejetons sont

[1] Je m'appuie de préférence, pour l'exposition du système de Simon, sur les Philosophoumènes, IV, 51 ; VI, 7-20. Origène, ou quel que soit l'auteur de ce livre, avait lu les écrits de Simon (son Ἀπόφασις) et les cite

sortis, six êtres supérieurs, six Éons (pour adopter le vocabulaire gnostique), associés deux à deux, un principe masculin plus élevé et plus spirituel, avec un principe féminin inférieur et plus corporel. C'est d'abord l'entendement (νοῦς) qui gouverne toutes choses et habite les sphères d'en haut, avec la pensée (ἐπίνοια ou ἐννοία) qui habite une sphère moins haute et a engendré toutes choses. De ces deux premiers Éons sont sortis les quatre autres, la parole avec le nom (φωνὴ καὶ ὄνομα), le raisonnement avec la passion (λογισμὸς καὶ ἐπιθυμήσις). Ces six Éons, réunis avec la vertu suprême, forment le divin septenaire, la puissance universelle, la plénitude (πλήρωμα) de l'intelligence et de la vie.

Telle est la théogonie simonienne. Mais il faut en venir à la cosmogonie et montrer comment de ce monde divin, de ce plérome infini et parfait, le monde terrestre, fini et imparfait est sorti. Pour sauver les inconvénients de la déviation, Simon ne sait faire autre chose que la mettre une ou deux générations plus bas. Épinoia (la pensée), fécondée par le principe supérieur, a mis au jour les anges et les puissances. Ce sont ces anges qui, vivant dans une sphère inferieure et ne connaissant pas leur père, jaloux d'être eux-mêmes créateurs, ont donné l'être au monde que nous habitons, œuvre d'ignominie, de rébellion et de ténèbres pour Simon, comme pour les autres gnostiques. Il y a plus : ils ont craint qu'Épinoia leur mère, devenant de nouveau féconde, ne leur donnât des rivaux; ils ont profité du moment où elle était descendue dans leur sphère pour la peupler; ils l'ont saisie, ils l'ont accablée d'outrages, et, pour prévenir son retour vers leur père, ils l'ont enfermée dans ce monde qu'ils ont créé et l'ont enchaînée à un corps mortel. Associée ainsi à la vie inférieure du monde et de l'homme, elle suit le sort des âmes humaines, et, selon la doctrine pythagoricienne de la mé-

tempsycose, transmigre pendant des siècles d'un corps dans un autre, s'enfonçant de plus en plus dans la dégradation et la captivité. Par cette révolte de l'orgueil, par cette création fortuite du monde, par cette séparation entre le principe suprême et sa pensée éternelle, Simon explique l'origine du mal et la perturbation de l'ordre divin.

Ce qui serait curieux, mais ce qui nous mènerait trop loin, ce serait de montrer comment Simon, Samaritain et baptisé, ayant foi comme sa nation aux livres de Moïse, quoiqu'il rejette, comme elle, les prophéties, prétend accommoder cette théogonie et cette cosmogonie si étranges avec les enseignements du Pentateuque. Ses six Éons se retrouvent, selon lui, dans la genèse mosaïque, traduits sous une forme corporelle. L'entendement et la pensée, c'est le ciel et la terre, principe mâle et femelle dont le second est fécondé par le premier; la parole et le nom, c'est le soleil et la lune; le raisonnement et la passion, c'est l'air et l'eau. Et, par-dessus tout cela, domine la puissance suprême, infinie, celui que Moïse appelle l'Esprit de Dieu porté sur les eaux. De cette façon, les trois couples d'Éons sont représentés chacun par deux des six jours de la création, le septième jour appartient au principe divin, et la semaine tout entière reproduit ainsi le divin septenaire[1].

L'homme dans le paradis est une allégorie d'une autre nature, toute physiologique. C'est l'enfant dans le sein de sa mère, recevant par les artères la nourriture et la vie, ou par les sens le son et la lumière, comme le paradis reçoit la fécondité des quatre fleuves qui l'arrosent. Les cinq Livres de Moïse répondent aux cinq sens de l'homme[2], etc. L'esprit

[1] *Philosophoumènes*, VI, 13.
[2] *Ibid.*, V, 15.

rabbinique, avec ses commentaires subtils sur l'Écriture, se retrouve là, comme en ce siècle il se retrouve partout.

Simon le Samaritain s'accommode ainsi avec le Pentateuque; mais Simon le Chrétien doit aussi s'accommoder avec l'Evangile. Après avoir expliqué la création, il faut expliquer la rédemption; car, en ce siècle, la rédemption était si évidemment nécessaire, que ceux à qui elle avait été une fois enseignée ne pouvaient plus s'en départir. Nulle secte, née du Christianisme, si peu chrétienne qu'elle fût, n'a abandonné l'idée de la rédemption, ni le baptême, le signe et le moyen de la rédemption. Pendant des siècles, selon Simon, les mauvais anges ont gouverné le monde, conduit même le peuple juif et inspiré les prophètes; mais enfin le Principe suprême a voulu mettre fin à ce désordre. Il ne s'est pas incarné (quelle union était possible entre Dieu radicalement bon et la chair radicalement mauvaise?); mais il s'est manifesté successivement dans toutes les sphères, parce que toutes les sphères s'étaient corrompues, transfiguré en ange parmi les anges, en homme parmi les hommes. C'est là « cette grande puissance de Dieu » qui, sous le nom de Jésus, s'est montrée en Judée, paraissant vivre, souffrir et mourir, ombre sous une pure apparence humaine. C'est elle qui, sous ce nom, se montre maintenant à tous, Juifs, Samaritains, Chrétiens, idolâtres. Mais ce qu'elle est venue surtout faire, c'est chercher, retrouver, relever, réhabiliter « sa brebis perdue, » sa fille et son épouse, son Épinoia. De transmigration en transmigration, d'abaissement en abaissement, après avoir été la célèbre Hélène du siége de Troie, elle est devenue maintenant une autre Hélène, esclave de Tyr qui se prostitue au profit de ses maîtres. C'est là que le dieu manifesté, Simon, la trouve, la purifie, la relève. Replacée à son rang, elle le suit maintenant partout. Simon est le Tout-puis-

sant, le consolateur (παράκλητος), la parole de Dieu, la beauté de Dieu ; il est tout ce qui est en Dieu[1]. Hélène est la pensée de Dieu. On est sauvé par Simon et par Hélène. Pour conserver quelque trait de Christianisme, le baptême se donne, mais au nom de Simon et d'Hélène ; pour satisfaire les imaginations païennes, Simon sera adoré sous la forme de Jupiter, Hélène sous la forme de Minerve. Ainsi, dans cette honteuse parodie de la Rédemption, tout se confond et tout se mêle.

Quelle doctrine morale pouvait sortir de là? Presque toutes les sectes, qui ont posé en principe la réprobation absolue de la nature corporelle, ont eu la corruption pour châtiment de leur orgueil. Dieu a permis à la nature corporelle de se venger par les plus honteux excès. D'ailleurs, si le monde a été jusqu'ici gouverné par des mauvais anges, il n'a pu recevoir que de mauvaises lois : la morale qu'il admet est fausse ; il faut une morale tout opposée. Il y eut cependant, à ce qu'il paraît, des Simoniens rigides. Un certain Dosithée, se disant fils de Dieu, maître de Simon selon quelques-uns, son successeur selon d'autres, interdisait sinon le mariage, au moins les secondes noces. Dans l'école même de Simon on parlait d'une vie spirituelle, d'un état supérieur et divin promis à ceux qui, par la rupture des liens de famille, se mettraient au-dessus de la condition humaine[2]. La résurrection promise par le Christ, disaient-ils, n'était pas autre chose que cette régénération des âmes. Mais on sait quelles impuretés ce rigorisme mystique a souvent cachées. D'ailleurs, la seule opposition au judaïsme devait faire détester la morale des Livres saints. Le judaïsme avait attaché

[1] Hieronym., *in Matth.*

[2] Sur Dosithée ou les Dosithées, voir : Orig. *in Cels.*, v, 11. — Tertull., *de præscript.*, 45. — Epiph., I, 12. — Clem. Alex., *Strom.*, III. — I Tim., IV, 1-3.

trop de prix aux œuvres morales comme aux œuvres rituelles, pour que les Simoniens ne méprisassent pas les unes comme les autres. Le judaïsme avait trop sévèrement réprouvé les sciences occultes, pour que les Simoniens, par contre-coup et à l'exemple de leur chef, ne les pratiquassent pas. Le judaïsme avait trop hautement proscrit les idoles, détesté les sacrifices païens, repoussé de sa table les viandes offertes aux dieux, pour que Simon, à son tour, ne fût pas indulgent pour l'idolâtrie et n'autorisât pas ses disciples à brûler l'encens ou à manger la viande des idoles, afin de se dispenser du martyre[1].

Il y a plus, et, comme firent plus tard la plupart des sectes gnostiques, la religion de Simon eut une partie secrète, un sanctuaire plus caché, des mystères, des hiérophantes. Ce qui se passait là était pour les initiés un objet d'étonnement et d'effroi. Eusèbe[2] dit qu'il est impossible d'en parler. Saint Épiphane (ces secrets-là finissent toujours par transpirer) en raconte d'abominables choses. Là le paganisme renaissait complétement, et l'idolâtrie se montrait sans mélange. On offrait à l'adoration des peuples les images de Simon-Jupiter et d'Hélène-Minerve, et si quelque prosélyte naïf les appelait encore Simon et Hélène, il était bafoué comme ignorant et repoussé comme profane[3]. C'était bien la peine d'avoir fait un si long détour, d'avoir passé par le judaïsme, par le samaritisme, par le Christianisme, par l'hérésie, pour tomber plus bas que les idolâtres, adorer un Jupiter vivant et une Minerve vivante, l'un charlatan, l'autre prostituée.

Je me suis arrêté sur ces doctrines de Simon, parce qu'elles

[1] Orig. *in Cels.*, v, 11.
[2] *Hist.*, II, 13.
[3] Euseb., II, 13. — Irénée, I, 20. — August., *Hæres.*, I. — *Philosoph.*, VI.

en enfantèrent bien d'autres depuis. Simon fut en réalité le père de ce qu'on appela depuis le gnosticisme, et qui tint une si grande place dans l'histoire de l'Église et dans celle de l'esprit humain. Les hérésies judaïsantes à cette première époque de l'Église furent plus nombreuses; les hérésies *paganisantes* furent plus fécondes. Les premières étaient l'écho d'un nationalisme étroit et d'un regret impuissant, elles durèrent peu; les autres s'adressaient à de tristes, mais à d'éternels instincts du cœur et de l'esprit de l'homme; elles se perpétuèrent pendant des siècles. Simon ne fit qu'attacher le premier anneau de la chaine à laquelle bien d'autres vinrent appendre leur erreur[1].

Quoi qu'il en soit, judaïsants ou paganisants, les docteurs hérétiques se montraient en grand nombre. Les apôtres nous peignent sans cesse ces hommes qui se lèvent dans les assemblées pour répondre, disent-ils, à l'inspiration de Dieu. Il ne manque pas à ces ouvriers de mensonge une piété au moins apparente[2]. Leur attitude est grave, leur bouche pleine de bénédictions : Satan ne sait-il pas se transformer en ange de lumière[3]? Mais leur premier mouvement est l'orgueil, la désobéissance leur première faute. L'enseignement de l'Église ne leur suffit pas; cette curiosité inquiète, qui « apprend toujours et ne parvient jamais[4], » prétend à une lumière plus haute, à un mysticisme plus savant, à une

[1] Sur Simon le Magicien, voir : saint Irénée, I, 19-20. — *Philosoph.*, IV, 51; VI, 7-20. — *In Cels.*, V, 11. — Tertull., *De præscript.*, 46; *De animâ*, 34 — Saint Epiph., *Hær.*, XXI, 1-4. — Theodoret, *Hær.*, I, 1. — Saint August., *Hær.*, I. — Saint Gregor. Nazianz., *Orat.*, XXIII, 44.

[2] Pseudo apostoli... operarii subdoli, I Cor., X, 11. — Magistri mendaces... sectæ perditionis, II Petr., II, 3. — Habentes quidem speciem pietatis, virtutem autem abnegantes. II Tim., III, 5.

[3] II Cor., X, 12-13.

[4] II Tim., III, 7.

gnose supérieure, comme ils disent[1]. « Superbes, enflés, ignorants, » ils méprisent l'autorité, et, au lieu de plaire à Dieu, « se plaisent à eux-mêmes[2]. »

La popularité ne tarde pas non plus à leur manquer. Il y a dans les Églises bien des néophytes juifs ou gentils d'origine qui regrettent encore les oignons d'Égypte et sont prêts « à retourner à leur vomissement. » Il y a bien des hommes incapables de soutenir la bonne doctrine et qui cherchent, pour satisfaire l'insatiable démangeaison de leurs oreilles, des maîtres selon leurs désirs et des fables selon leurs rêves[3]. Il y a surtout bien des femmes, imaginations vagabondes, consciences entachées, qui demandent un pardon plus facile de leurs fautes, une satisfaction plus complète de leurs chimères. Dans ces conciliabules de l'hérésie, ce n'est plus la simplicité de la parole, la netteté de la pensée, l'humilité du cœur chrétien. Ce sont, comme chez les Simoniens, des expressions profanes et nouvelles[4], de vaines paroles, une mythologie orientale ou judaïque[5], des généalogies fantastiques telles que celles des éons du gnosticisme[6], des emprunts faits

[1] Ἀντιθέσεις τῆς ψευδωνύμου γνώσεως. I Tim.

[2] Sunt multi inobedientes. Tit., I, 10. — Superbus est, nil sciens. I Tim., VI, 4. — Dominationem contemnens. II Petr., II, 10. — Sibi placentes. *Ibid.*

Voir sur les hérétiques des temps futurs : I Tim., IV, 1 et suiv. — II Tim., III, 1 et suiv.; IV, 3 et suiv. — II Petr., II, 1 et suiv.; III, 3. — Jud., 17-18.

[3] Sanam doctrinam non sustinebunt, sed ad sua desideria coacervabunt sibi magistros, prurientes auribus, à veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur. II Tim., IV, 3-4.

[4] Profanas vocum novitates (καινοφωνίας). I Tim., VI, 20-21. — Profana et vaniloquia. II Tim., II, 16.

[5] Neque intenderent fabulis (μύθοις). I Tim., I, 4. — Ad fabulas (μύθους) convertentur. II Tim., IV, 4. — Ineptæ et aniles fabulæ (βεβήλους καὶ γραώδεις μύθους). I Tim., IV, 7. — Ἰουδαϊκοῖς μύθοις. Tit., I, 14.

[6] Tit., III, 9.

aux rêveries de toutes les nations, des doctrines bigarrées de rabbinisme, de pythagoréisme, de sabéisme, d'indianisme peut-être [1]; et, ce qui est plus particulier aux Juifs, des querelles de mots, des subtilités sur le texte de la loi, des questions puériles, sottes, ignorantes, comme celles des rabbins [2]; une science orgueilleuse et des contes de vieilles femmes; audace et folie, révolte et puérilité, disputes sans fin où l'intelligence se noie, où la charité périt. C'est encore la corruption de la parole divine, l'abus de ses saintes obscurités; des écrits falsifiés, de fausses lettres de Paul, de faux Évangiles, de fausses révélations [3]. C'est la calomnie appelée à l'aide de la fausse doctrine : ils peindront Paul comme un homme dominé par la chair [4]; ils se railleront de son aspect et de sa parole; audacieux en son absence, tremblants en face de lui, prêchant plus haut l'Évangile quand Paul est dans les fers pour que la rancune des païens retombe sur l'apôtre captif [5]. « La parole de l'hérésiarque est comme un chancre brûlant; » s'avançant toujours dans le mal, « il se trompe et trompe les autres. » Peu à peu le dernier lien se brise, la secte se forme, le blasphème est articulé et la rupture est complète [6].

[1] Doctrinis variis et peregrinis (διδαχαῖς ποικίλαις καὶ ξέναις) nolite abduci. Heb., XIII, 9.

[2] Languens circà quæstiones et pugnas verborum. I Tim., VI, 4. — Stultæ et sinè disciplinà (ἀπαιδεύτους), quæstiones. II Tim., II, 23. — Stultæ quæstiones, Tit., III, 9; I Tim., I, 4.

[3] Adulterantes verbum Dei. II Cor., II, 17. — Voir aussi saint Luc; Act., I, 1-4. — II Petr., III, 15-16. — II Thess., II, 2. — De là saint Paul prend l'usage d'apposer de sa main son nom et quelques mots au bas des lettres qu'il a dictées. *Ibid.*, III, 17.

[4] Qui arbitrantur nos tanquàm secundùm carnem ambularemus. II Cor., X, 2

[5] Phil., I, 15-18.

[6] Mali homines et seductores proficient in pejus; errantes, et in errorem

L'hérésiarque conduira donc le troupeau qui s'est mis sous sa garde, brebis insoumises auxquelles leur nouveau pasteur « a promis la liberté, bien qu'il soit lui-même esclave de la corruption; » car, sous ces apparences de science et de sainteté, un amour impatient de domination, la soif du gain, l'intempérance, l'impureté, se révèlent [1] en lui. L'agape chrétienne se change pour lui en un festin de débauches; ses yeux sont pleins d'adultères; sa table est souillée par l'impureté [2]. Introduit dans les demeures, il trouble les familles, il ruine les patrimoines [3], il exige des tributs, il s'irrite, il frappe au visage [4]. Cette tyrannie de l'hérésie est de tous les temps. Luther maudit Zwingle et voue les anabaptistes à la mort. Henri VIII fait brûler les Luthériens. Calvin dresse l'échafaud de Servet.

En somme, l'erreur naissait partout sur les pas de la vérité. Les apôtres n'écrivirent guère que pour la combattre. Ils eussent bien mieux aimé ne prêcher que de bouche; mais l'hérésie marchait derrière eux, comme derrière le semeur marche son ennemi pour jeter l'ivraie au milieu du bon grain. Il fallait que dans leurs courses apostoliques ils se retournassent pour la regarder et lui répondre par leurs écrits. En face des faux récits de la vie du Sauveur, il fallait que Matthieu, Marc, Luc, interrompissent le cours de leurs prédications et envoyassent aux fidèles la véritable Bonne Nouvelle, écrite et affirmée de leur main.

mittentes. II Tim., III, 13.—Subverterunt aliquorum fidem. *Ibid.*, II, 17, 18. — Sectas non metuunt introducere blasphemantes. II Petr., II, 10.

[1] II Petr., II, 10-19. — Existimantes quæstum esse pietatem. I Tim., VI, 5. — Voir II Petr., II, 1-3.

[2] In conviviis suis luxuriantes vobiscum... Oculos habentes plenos adulterii et incessabilis delicti. II Petr., II, 13, 14. — Jud., 12.

[3] Universas domos subvertunt, turpis lucri gratiâ. Tit., I, II.

[4] II Cor., XI, 20.

Paul surtout se trouve en face d'un double ennemi. A Corinthe, il apprend que les prétentions des judaïsants troublent l'Église de Rome; il écrit son épître aux Romains. Pendant qu'il prêche à Éphèse, il est informé que les convertis de la Galatie sont également poussés dans les voies du judaïsme; il leur envoie ses avertissements. Dans cette épître et dans bien d'autres, les réminiscences du judaïsme sont sans cesse présentes à son esprit; c'est toujours la liberté du Chrétien qu'il oppose à la servitude du Juif, la foi qui justifie à la loi qui ne peut sauver, la circoncision du cœur à la circoncision de la chair, la vivifiante pratique des vertus à la pratique stérile des œuvres rituelles.

A d'autres époques, au contraire, tandis qu'il évangélise la Grèce, il apprend que l'Orient se trouble derrière lui, que les Chrétiens de Colosse, que ceux d'Éphèse, que les Hébreux convertis en Palestine sont agités par les rêveries de Simon et par tout ce qu'on appellera plus tard le gnosticisme; il leur écrit à leur tour. Et ces quatre épîtres aux Colossiens, à Timothée, aux Hébreux, sans parler des autres, témoignent du nombre et de l'importance de ces docteurs de mensonge, par les allusions que saint Paul fait sans cesse à leur doctrine, par l'emploi même qu'il fait de leur langue. C'est la véritable *gnose*, la science de Dieu, la science de Jésus crucifié, qu'il oppose à leur *gnose* mensongère[1]; c'est le *plérome* véritable, Jésus-Christ « en qui la plénitude de Dieu habite corporellement[2], » qu'il oppose au *plérome* multiple et insensé de Simon. Les gnostiques rabaissent le Christ, le mettent à plusieurs degrés au-dessous de la divinité, le séparent

[1] I Cor., II, 14; I Cor., VIII, 1, 9. — Col., II, 2, 3. — I Tim., VI, 20, 21. — Théodoret et saint Chrysostome voient dans ce dernier passage une allusion aux Gnostiques.

[2] Col., II, 9; I, 19.

d'elle par la théogonie de leurs Éons et par la prétendue toute-puissance des anges sur ce monde : saint Paul, au contraire, relève le Christ, le place au-dessus des anges, des principautés et des puissances; c'est par lui, le véritable premier-né (πρωτοτόκος), la splendeur de la gloire et le type de la Personne divine[1] (χαρακτὴρ τῆς ὑποστάσεως αυτοῦ), c'est par lui que Dieu a fait les *Éons* (les siècles et les puissances de ce monde), (δι' οὗ καὶ ἐποίησεν τοὺς αἰῶνας[2]); c'est lui qui est « l'héritier de toutes choses, d'autant plus élevé au-dessus des anges qu'il a un nom plus grand que le leur »[3], lui que les anges adorent et dont ils sont les envoyés et les ministres[4]. Saint Paul détruit ainsi cette « religion des anges[5] » que les hérésiarques veulent substituer à la religion de Dieu. Pour bien comprendre saint Paul, il faut presque toujours le voir en présence d'un de ces hérésiarques qu'il combat souvent sans le nommer, auquel il répond par un mot et souvent par un mot qu'il lui emprunte. Tant il est vrai que le serpent relevait toujours la tête et forçait toujours à marcher dessus pour l'écraser!

On voit quel péril courait la foi naissante, et combien, dès la première génération, parmi les fidèles qui avaient afflué autour de l'Église, il en était que le mouvement du siècle, la faiblesse de leur foi, la corruption de leur cœur, détachaient d'elle. Des myriades de croyants étaient venues à l'Église; mais elle abandonnait sur son chemin des milliers d'hommes, comme une armée qui marche à la hâte pour obéir aux ordres de son chef ne regarde pas les déserteurs et les traînards qu'elle est obligée de laisser sur sa route. Si elle

[1] Heb., I, 3.
[2] *Ibid.*, I, 2.
[3] *Ibid.*, I, 4.
[4] *Ibid.*, 6, 7, 14.
[5] Col. II, 18.

se fût arrêtée à les entendre, que fût-elle devenue? Les uns l'eussent casernée dans un judaïsme à la fois hautain et timoré; fuyant le contact des gentils, ils eussent éloigné d'elle les gentils. Avec eux, l'Église n'eût pas fait un pas hors de la synagogue. La foi chrétienne, qui est le judaïsme universel, agrandi, spiritualisé, se fut rapetissée aux conditions d'une loi locale, étroite, extérieure, dans laquelle la raison comme le sens universel du genre humain n'eussent eu aucune place; elle eût repris ses chaînes; elle n'eût jeté de racines que sur le sol desséché de la Palestine; elle eût attaché son sort à celui de Jérusalem et du Temple, tous deux prêts à périr. Les autres, au contraire, irrités de cet esprit d'exclusion et d'étroitesse, fatigués de ces observances tyranniques, las de ces commérages de rabbins, eussent affranchi et élargi le christianisme au point d'y faire entrer tous les caprices de la philosophie, toutes les erreurs du paganisme, tous les vices de l'idolâtrie. La religion n'eût plus été qu'une philosophie, l'Église une école, vague, latitudinaire, éternellement disputante, comme l'école d'Athènes. Ceux-là absorbant le christianisme dans la loi de Moïse, ceux-ci la dépravant au point d'en faire une idolâtrie nouvelle; ceux-là annulant l'œuvre de la Rédemption, ceux-ci annulant la Création; ceux-là amoindrissant le Nouveau Testament, ceux-ci réprouvant l'Ancien; ceux-là renfermés dans les œuvres extérieures, ceux-ci les maudissant; ceux-là donnant toute efficacité aux mérites humains, ceux-ci la leur déniant toute; ceux-là niant la divinité du Christ, ceux-ci son humanité; le faisceau eût été rompu, les deux éléments se seraient séparés, les deux fleuves eussent repris leur cours. Chacun fût retourné d'où il venait; le plus petit nombre serait rentré à la synagogue; le plus grand nombre, avec plus ou moins de déguisement, serait revenu aux idoles; et ce courant, un instant détourné, serait allé rejoindre,

à peine distinct, le grand fleuve du paganisme universel.

Je n'ai pas besoin de répéter que tout cela avait été prédit; les hérésiarques, leurs prétentions d'inspirés, de prophètes et même de dieux, leurs enchantements pareils à ceux de Simon, la séduction qu'ils devaient exercer et la foule qu'ils devaient entraîner hors de l'Église : « Il s'élèvera de faux christs et de faux prophètes. Plusieurs viendront en mon nom, disant : Je suis le Christ, et ils séduiront beaucoup de monde. Ils feront de grands prodiges et des miracles, en sorte que les élus eux-mêmes, s'il se peut, seront induits en erreur. Prenez garde que personne ne vous séduise[1]. »

Ainsi, à tous ceux qui connaissaient les prophéties évangéliques était donné le triple avertissement des convulsions de la nature, des persécutions, des fausses doctrines. La moisson blanchissait dans la plaine, le figuier commençait à porter ses feuilles. Il était clair que l'été était proche[2]. On reconnaissait les signes prédits et on attendait non-seulement la chute de Jérusalem, mais même le second avénement du Sauveur, prophétisé en même temps qu'elle. Quoi qu'il en pût être, on se tenait prêt pour un grand coup de la main de Dieu ! « Quand ces choses commenceront à se faire, avait-il été dit, regardez et levez la tête, parce que votre rédemption approche[3]. »

[1] Matth., XXIV, 4, 5; II, 23-24. — Marc., XIII, 4, 5. — Luc., XXI, 7, 8.
[2] Luc., XXI, 29-30. — Matth., XXIV, 32-33.
[3] Luc., XXI, 28.

DEUXIÈME PARTIE

SOULÈVEMENT DES JUIFS

CHAPITRE IV

ÉTAT DU PEUPLE JUIF AVANT LE RÈGNE DE NÉRON

> Nolito audire verba prophetarum dicentium vobis. Non servietis regi Babylonis; quia mendacium ipsi loquuntur vobis.
>
> N'écoutez point les paroles des prophètes qui vous disent : vous ne serez point assujettis au roi de Babylone; car ce qu'ils vous disent n'est que mensonge.
>
> Jérémie, xxvii, 14.

Dans un coin du monde, mais dans le coin du monde que le Sauveur avait désigné, la prophétie commençait à s'accomplir d'une manière plus particulière. L'attente était plus vive et l'orage plus imminent.

Pour faire connaître les Juifs de cette époque, il n'y a pas, ce me semble, de meilleur type que les Juifs d'aujourd'hui. Bien différents sans doute et par la croyance et par les mœurs, leur situation politique me paraît singulièrement analogue.

Alors, comme aujourd'hui, en effet, et depuis près de trois siècles, la nation juive avait commencé d'être cet étrange

peuple que nous connaissons, si cosmopolite et en même temps si distinct. Hors de l'empire romain, de nombreuses colonies israélites, transportées jadis par Nabuchodonosor, et qui s'étaient implantées dans la terre d'exil, remplissaient la Babylonie, la Médie, la Perse même; d'autres avaient poussé jusqu'à la Chine : la première migration juive dans l'empire chinois est antérieure de trois siècles au moins au temps dont nous parlons[1]. Dans l'empire romain, les Juifs, que les Ptolémées avaient emmenés comme leurs prisonniers et dont ils avaient ensuite fait leurs soldats, nombreux à Alexandrie et dans toute l'Égypte, s'étaient répandus de là sur la côte africaine, dans la Cyrénaïque et la Libye. La commune domination des Séleucides, le goût du commerce, une activité intelligente et dévouée au service des vainqueurs, avaient ouvert aux Juifs de la Terre-Sainte le chemin de la Syrie et de l'Asie Mineure; de là ils avaient gagné l'île de Chypre, la Grèce, la Crète, l'Italie; la communauté juive de Rome devait sa première origine aux captifs ramenés par Pompée. Dans toute la partie orientale de l'Empire, la plupart des villes avaient leur quartier juif, et la synagogue se dressait à côté du temple païen[2].

Alors aussi, comme aujourd'hui, ce peuple, disséminé à de

[1] Sous la dynastie Tchéou, qui régna de 1329 à 259 avant J. C. Il y eut une nouvelle immigration juive sous la dynastie Han et l'empereur Ming-Ti (58-75 après J. C.). Voyez Duhalde, *Description de l'empire chinois*, t. II. — *Lettres édifiantes et curieuses*, t. VII. — Trigalt, *De exped. Sinicâ.* — Semedo, *Relazione della China.* Les Israélites de la Chine appartiendraient aux dix tribus, selon Hanneberg, *Histoire de la Révélation biblique.*

[2] Act. Apost., II, 9, 10. Il n'y a pas sur toute la terre un peuple chez qui n'habitent quelques-uns des vôtres, dit Agrippa aux Juifs. Jos. de B., II, 28 (16, 4). — De même, VII, 8 (5, 3). Philon., *De legatione*, 16. — Tacite, *Hist.*, V, 9 ; et en général, Jost, *Histoire des Israélites depuis les Machabées.* — Selon Philon (*De legat.*), il y avait en Asie (dans l'Asie Mineure) presque autant de Juifs que d'indigènes.

telles distances, n'avait plus le lien d'une langue commune. L'idiome, ce signe persistant des nationalités, s'est toujours aisément effacé pour la nationalité hébraïque : trafiquant et usurier, le juif parlera volontiers la langue du peuple avec lequel il traite et se dépouillera sans regret de la sienne. Au temps de Moïse, nous le voyons parler un idiome analogue à celui des Phéniciens. Au temps de la captivité de Babylone, cet idiome, l'hébreu proprement dit, devient une langue morte, et le chaldaïque, que les Juifs ont appris à Babylone, lui succède dans les écrits mêmes des prophètes; lorsque, dans la synagogue, le rabbin lit le Pentateuque, il a près de lui un interprète qui le traduit en chaldaïque pour l'usage du peuple. Enfin, sous l'empire romain, le chaldaïque, toujours usité parmi les Juifs de la Terre-Sainte, devient à son tour une langue morte pour ceux qui sont dispersés au dehors. Alors, comme aujourd'hui, ils n'avaient d'idiome national qu'à titre d'idiome liturgique ou savant; la langue qu'ils parlaient était la langue du pays qu'ils habitaient[1]. Neuf ou dix millions de Juifs qui existaient à cette époque pouvaient bien parler une cinquantaine de langues, de même que les quatre millions de Juifs qui existent aujourd'hui en parlent au moins une centaine.

Et, enfin, nous pouvons ajouter, quoique la situation religieuse fût bien différente, qu'en ce temps comme dans le nôtre ce peuple dispersé voyait s'affaiblir pour lui le lien même de la religion. Il s'en fallait de beaucoup que la race juive fût une, religieusement parlant. Tous sans doute vénéraient le nom et la loi de Moïse, presque tous le sacerdoce et le temple de Jérusalem; mais Moïse, son temple, sa loi, son sacerdoce, ne faisaient plus qu'une portion dominante, sans doute, mais une portion de la religion judaïque. Depuis

[1] Act. apost., II, 6, 11.

déjà cinq siècles, s'il faut le faire remonter jusqu'à Esdras, comme le prétendent les rabbins, l'enseignement rabbinique était venu suppléer, expliquer, parfois aussi compliquer et subtiliser la loi; la synagogue s'était élevée au pied du sanctuaire, le rabbin avait pris place au-dessous du prêtre; des rites secondaires, une religion domestique et, pour ainsi dire, municipale, avaient réuni les Juifs en dehors des rites solennels et légaux qui se célébraient dans la seule Jérusalem et dans le seul temple. Mais ce culte et cet enseignement des synagogues, moins légitime et moins défini, fondé sur l'autorité tout humaine de quelques docteurs, n'était ni partout le même, ni accepté également partout. L'hérésie samaritaine avait protesté, et, dressant sur la montagne de Garizim un temple qui fut depuis abattu par les Juifs, elle s'était séparée de Jérusalem et du sacerdoce, au point de s'approcher de l'idolâtrie : les Samaritains furent pour les Juifs d'éternels et d'irréconciliables ennemis, donnant et recevant l'anathème. Les Juifs d'Égypte, de leur côté, avaient dressé à Héliopolis un temple rival de celui de Jérusalem : c'est là qu'affluaient leurs offrandes au lieu d'aller, comme celles des autres Israélites, grossir le trésor de Sion[1]; leurs docteurs, plus philosophes que rabbins, grecs par la langue et par l'esprit, platonisaient Moïse, et étaient pour le rabbinisme de la Judée des inconnus, des étrangers, sinon des schismatiques. Les Juifs d'au delà de l'Euphrate, ceux de la Perse, acceptaient-ils l'enseignement des rabbins de Jérusalem? Nous ne le savons pas, et dans les synagogues chinoises aucune trace des traditions rabbiniques ne se retrouve.

Mais eux-mêmes, les rabbins de Jerusalem, anathémati-

[1] Sur ce temple, bâti par le grand prêtre Onias, voir la prophétie d'Isaïe, XIX, 18 et suivants; Joseph., *Ant.*, XII, 15 (9, 7). XIII 6 (3, 1-3); *de Bello*, VII, 37 (10, 3, 4), et les rabbins.

sant la montagne de Garizim, tenant pour schismatique le temple d'Héliopolis, n'étaient pas moins divisés les uns contre les autres. Le sadducéisme, sorte de protestantisme judaïque, rejetait toute tradition, ne voulait s'en tenir qu'au texte du Pentateuque, niait la doctrine de l'autre vie parce qu'il ne la trouvait pas assez formellement articulée dans Moïse; ces fanatiques de la loi écrite penchaient cependant vers le paganisme, de même que les protestants, ces fanatiques de l'Écriture sainte, ont bien vite penché vers le déisme. Les doctrines secrètes de la kabbale, venues en droite ligne de Moïse selon les uns, du paganisme égyptien ou oriental selon les autres, tenaient par leurs fables mythologiques, par leurs récits d'anges ou de démons, par leur magie, par leurs prétendus prodiges, les âmes inquiètes et les imaginations en éveil. Le pharisaïsme enfin, la doctrine dominante dans le judaïsme, celle qui pouvait passer pour l'interprète orthodoxe et authentique de la loi, celle qui menait le peuple, celle qui gardait les abords du temple, celle qui prêchait dans la plupart des synagogues et qui enseignait dans la plupart des écoles; celle-là, moins occupée de sa vérité que de sa grandeur, effaçait peu à peu le nom de Moïse pour celui de son rabbin Hillel, le temple pour l'école, le sacerdoce pour le doctorat, la Bible pour ses commentaires; elle ne faussait peut-être point la loi; mais elle se l'appropriait. Comme a dit le Sauveur : « elle tenait la clef de la science, mais elle n'y entrait point et n'y laissait pas entrer[1]. »

Tous ces traits, du reste, loin d'être étrangers au judaïsme actuel, sont chez lui bien plus marqués. Car alors, du moins, il y avait dans la synagogue une autorité, une, puissante, vénérée, privilégiée de Dieu. Le Seigneur disait alors : « Les Pha-

[1] Luc, xi, 52.

risiens sont assis sur la chaire de Moïse, écoutez-les, » quelque peu digne d'estime que fût en elle-même la personne des Pharisiens. Aujourd'hui que cette autorité n'existe plus, que la chaire de Moïse est vide, qu'il y a *des synagogues* et non pas la synagogue ; aujourd'hui bien plus que jamais, toutes les diversités, toutes les erreurs, toutes les incrédulités, s'y logent à leur gré. Il y a aujourd'hui, au lieu de sadducéens, des Juifs caraïtes qui n'acceptent que la lettre pure du Pentateuque ; au lieu de pharisiens, des Juifs talmudistes qui vénèrent la Mischna et la Ghemare bien au-dessus de la Bible ; au lieu de Juifs philosophes ou platonisants, des Juifs rationalistes qui, faisant un cas égal du Pentateuque et du Thalmud, croient peu en Dieu, pas du tout en Moïse, et sont Juifs en ce seul sens qu'ils ne sont pas Chrétiens[1]. Aujourd'hui, comme alors, les différences d'origine et de langue deviennent des dissentiments religieux ; dans la Hollande, ce paradis des Israélites, les noms de Juifs allemands et de Juifs portugais représentent des nations, des synagogues, des rites séparés. Il est naturel sans doute que, depuis dix-huit cents ans qu'il n'y a plus de temple ni de sacerdoce, on aille plus loin qu'on n'allait jadis, et que l'on se croie très-bon Juif en refusant toute foi à l'inspiration de Moïse. Mais, même il y a dix-huit cents ans, bien que vénérant en commun le sacerdoce et le Temple, envoyant son or au sanctuaire, allant en pèlerinage pour la Pâque, on n'en était pas moins partagé par de profondes dissidences. Le

[1] « Dans une réunion d'Israélites notables, pour la réforme du culte du judaïsme... on discuta beaucoup... on fit valoir toute espèce de considérations; on n'en oublia qu'une seule : la loi de Dieu... Je ne sache pas même que le nom de Dieu ait été prononcé une seule fois, pas plus que le nom de Moïse, ni le nom de la Bible. » *Conversion de M. Ratisbonne racontée par lui-même*. Paris, 1842, p. 21.

judaïsme était divisé moins qu'aujourd'hui, mais comme aujourd'hui.

Et cependant, alors et même aujourd'hui, malgré toutes ces différences de contrée, d'idiome, de rite, de tradition, d'école, de doctrine; malgré des dissentiments qui allaient parfois jusqu'à l'anathème; ce peuple étrange demeurait complétement lui, communiquait plus qu'il ne s'accordait d'un bout du monde à l'autre; mêlé partout aux infidèles, se distinguait d'eux partout, gardait son sang intact et ne s'alliait point avec eux. Il ne renonçait alors nulle part, comme il commence à y renoncer aujourd'hui, aux sabbats, à la circoncision, à l'abstinence des viandes, ces signes de nationalité autant que de croyance; il n'abdiquait nulle part, comme il le fait en notre siècle, son nom méprisé de Juif : opiniâtrément fidèle, je ne dirai pas à sa religion, mais à sa race; fidèle, malgré les idoles et aussi malgré l'Évangile, malgré les ténèbres et malgré la lumière, malgré les mépris et malgré les avertissements, malgré la persécution et malgré la tolérance ; Juif entêté, Juif ignorant, Juif insensé, Juif hétérodoxe, Juif philosophe, Juif incrédule, Juif athée, mais toujours Juif.

A toutes ces analogies entre les deux époques, s'en ajoute une autre. Alors, comme de notre temps, le peuple juif n'avait d'existence politique nulle part; et néanmoins, alors, comme de notre temps, il ne laissait pas que d'être libre, riche et même puissant.

La nation juive, au commencement de l'empire romain, était sans doute, comme toutes les nations de l'empire, dépendante et soumise; mais, dans les limites de cette dépendance, elle ne manquait ni d'importance ni de liberté. La soumission à Rome avait été acceptée par elle. A cette époque, les docteurs n'avaient pas encore découvert dans les Livres saints le secret de ce fanatisme politique qui, depuis, fit du joug

étranger un sacrilège et de la soumission une impiété. Ils avaient trouvé, au contraire, dans l'exemple des prophètes, dans le langage et la vie de Jérémie[1], cette leçon, qu'il est des jours où l'orgueil national doit fléchir, bien qu'avec douleur, et adorer dans le sceptre du vainqueur la verge de Dieu. Israël avait plié sous l'épée de Nabuchodonosor, destructeur du temple; à plus forte raison avait-il dû plier sous la main de Pompée qui laissa debout le Temple, et devant cette puissance romaine que Daniel avait prédite et qui devait amener les jours du Messie. Israël était moins un peuple politique qu'un peuple religieux; il avait combattu contre Antiochus, parce qu'Antiochus menaçait sa foi; mais il avait subi toute domination, chaldéenne, persique, grecque, égyptienne, romaine, quand elle respectait le sanctuaire; pendant ses quinze siècles d'existence, on peut à peine compter quatre siècles consécutifs de complète liberté[2].

Rome s'était donc vue maîtresse; elle avait pu donner un roi à la Judée et la gouverner par la main d'un des Hérodes; elle avait pu également faire de la Judée une de ses provinces et y envoyer à titre de procurateur un affranchi de César. La Judée avait tout accepté. Il y a plus, et après la mort d'Hérode le Grand, ce que huit mille Juifs habitant Rome étaient venus demander solennellement à Auguste, c'est que cette royauté soi-disant judaïque des Hérodes eût un terme, et que la Judée redevînt purement et simplement province romaine. Il y a plus encore, et dans les rares moments où la puissance romaine s'oublia jusqu'à s'attaquer à la religion judaïque, alors même elle ne rencontra qu'une résistance passive.

[1] Jérémie, XXVII.

[2] Agrippa dit aux Juifs : Vous, chez qui la soumission est une tradition héréditaire : Οἱ τὸ μὲν ὑπακούειν ἐκ διαδοχῆς παρειληφότες. Jos., *de Bello*, II, 28 (II, 6).

Quand un Pilate voulut montrer dans Jérusalem les drapeaux idolâtriques des légions, lorsqu'un Caligula prétendit placer sa statue dans le sanctuaire, Juda ne prit pas les armes : il combattit non par la révolte, mais par la supplication et le deuil ; il vint se prosterner, couvert de cendres, se roulant sous les pas des soldats, jetant ses enfants sous les pieds des chevaux, tendant sa gorge à l'épée, mais ne se servant pas de l'épée. La puissance romaine recula par deux fois, non devant la révolte, mais devant cette soumission dans le désespoir.

Mais la patience juive fut rarement mise à de telles épreuves. En général, Rome rendait en tolérance ce qu'elle recevait en soumission, et le culte juif n'était pas moins libre alors qu'il ne l'est aujourd'hui. Les peuples de l'empire pouvaient haïr les Juifs, les poëtes se railler de ces écorchés, comme ils les appelaient, les historiens défigurer par mille erreurs le récit de leur origine. Les capitaines, les hommes d'État, les savants même de Rome, prenaient au sérieux une doctrine et une race qui s'étendaient aux deux bouts du monde. Rome avait toutes les sagesses de la paix, comme toutes les hardiesses de la guerre. Elle n'avait point cet esprit follement unitaire d'un Antiochus, qui veut « que tous les peuples de ses États n'en fassent plus qu'un et que chacun abandonne sa loi particulière[1]. » Elle croyait faire un sage calcul en laissant aux peuples, de leur vie propre, tout ce qu'elle pouvait leur en laisser sans péril.

Elle avait donc consenti de bonne grâce à respecter le Temple, les sacrifices, la prêtrise judaïques ; elle n'avait pas mis un faux amour-propre à déployer sur la terre d'Israël les étendards de ses légions ; elle permettait qu'ils n'entrassent

[1] I Machab., II, 13.

que voilés à Jérusalem pour que les yeux israélites ne fussent pas choqués par la vue des images idolâtriques des empereurs. Quand des païens plaçaient insidieusement l'image de César dans une synagogue juive, c'était le proconsul de César qui l'en faisait retirer. Rome se faisait contre les siens la gardienne du sanctuaire de Jérusalem, et des inscriptions grecques et latines, placées à l'entrée de la cour réservée aux Israélites, avertissaient les païens de ne pas franchir cette enceinte sous peine de mort[1]. Rome allait jusqu'à dispenser les Juifs du service militaire, pour qu'ils n'eussent pas le chagrin de suivre des enseignes idolâtriques[2]. Rome prenait sous sa protection les envois d'or que les Juifs faisaient de toutes parts au Temple, et, dès le temps de la république, ç'avait été un chef d'accusation contre un magistrat romain en Asie d'en avoir empêché l'exportation[3]. La conscience juive, chatouilleuse et fière, se faisait respecter jusque dans ses scrupules. Quand Pilate ose attacher aux murailles d'un palais des boucliers d'or consacrés à Tibère et marqués seulement de son nom, les Juifs réclament devant l'empereur contre cette adulation envers l'empereur, et Pilate est réprimandé[4].

La tolérance allait même jusqu'à l'hommage. Pompée, dans l'emportement de sa victoire, avait pu forcer le sanc-

[1] Jos., *de Bello*, VI, 10 (2, 4).

[2] C'est ce que fit Agrippa pour les Juifs d'Ionie. Jos., *Antiq.*, XVI 3 (2, 3). V. aussi XIV, 17 (10).

[3] Cicer., *in Flacco*, 28. — Philo, *de Leg*, 16. — Jos., *Antiq.*, XVI 3 (2, 3). Le proconsul Vitellius consent à ce que ses étendards ne traversent pas la Judée. Lettre de Petronius aux habitants de Dora. *Ant.*, XIX 5, 6 (6, 3). — Cumanus fait exécuter un soldat coupable d'insulte envers la loi de Moïse. *Ant.*, XX, 4 (5, 4); *de Bello*, II, 20 (12, 2).

[4] Voir sur tout cela Jos., *Ant.*, XII, 3 (3, 2); XVI 3 (2, 3); *de Bello*, II, 28 (16, 4); V, 25 (9, 4); VI, 34 (6, 2) (contenant les discours d'Agrippa, de Joseph et de Titus). Id. *contre Apion*, II, 6. La lettre d'Agrippa à Caius dans Philon, *de Legat.*, 16.

tuaire; mais il s'était arrêté plein d'étonnement et de respect à la vue de ce temple sans idoles. Il avait respecté le temple, la ville, le trésor, et il avait ordonné aux prêtres d'effacer dès le lendemain la profanation que lui-même avait imprimée au sanctuaire. Et remarquez que Cicéron, bien qu'il attaque les Juifs, parce qu'il est avocat et plaide la cause d'un de leurs ennemis, Cicéron loue cet acte de modération chez Pompée. Le même sentiment de vénération avait été éprouvé par d'autres. Les envoyés romains n'entraient guère dans l'enceinte du temple ouverte aux Gentils, sans y adorer le Dieu des Juifs[1]. Agrippa, le ministre d'Auguste, pendant son séjour à Jérusalem, ne passa pas un jour sans aller visiter le temple et lui offrit de riches présents. Livie, la femme d'Auguste, donna des coupes et des vases d'or. Auguste lui-même, quoiqu'il prescrivît à sa famille de s'abstenir d'hommages personnels, non-seulement fit de pareils dons, mais voulut qu'à ses frais et en son nom un taureau et deux agneaux fussent immolés chaque jour à ce Dieu inconnu de Jérusalem dont la grandeur l'avait frappé[2]. Ce sacrifice quotidien, continué par ses successeurs, célébré avec un zèle pieux par les Juifs, fut longtemps le gage de la tolérance romaine et de la soumission judaïque, le sceau de l'amitié entre Rome et Jérusalem[3].

Ce n'est pas assez. Alors, comme aujourd'hui, dans l'empire romain comme dans l'Europe moderne, les Juifs avaient

[1] Jos., *de Bello*, II, 28 (16, 3). Hommages rendus par Sosius, général romain qui prit Jérusalem. Jos., *Ant.*, XV, 27(16,4); par M. Agrippa. *Ib.*, XVI, 2. Les rois grecs avaient rendu de pareils hommages au temple. II *Mach.*, III, 1, 3.

[2] Suet., *in Aug.*, 93. — Jos., *de Bello*, V, 37 (13, 6). Le gouverneur romain Tibère Alexandre, juif d'origine, mais devenu païen, fit revêtir d'or et d'argent neuf des portes du temple. Jos., *de B.*, V, 5 (3).

[3] Lettre d'Agrippa à Caïus dans Philo, *de Legat.*, 16. — Jos., *de Bello*, II, 30, 31 (17, 2-4).

obtenu, avec la tolérance pour leur culte, la liberté pour leurs personnes. Les révolutions du monde leur avaient été propices. Ces hommes qui ne se sentaient liés à la cité qu'ils habitaient par aucune tradition nationale, quand cette cité était vaincue ou envahie, saluaient sans regret le vainqueur et savaient se rendre nécessaires au nouveau venu. On les a vus à Alger être les premiers amis de notre victoire, nos premiers serviteurs, nos premiers interprètes, presque nos premiers guides, et, par suite, nos premiers protégés.

C'est ainsi que les Juifs d'Égypte avaient su se faire adopter par les rois Ptolémées comme les plus sûrs gardiens de leurs forteresses; que les Juifs de Syrie et d'Ionie, trafiquants habiles, avaient rendu aux rois Séleucides d'utiles services et en avaient reçu une assistance utile. Ces princes, maîtres de l'Asie Mineure et de la Syrie, dans les nouvelles villes qu'ils fondèrent ou qu'ils prétendirent fonder, dans toutes leurs Antioches, leurs Séleucies, leurs Laodicées, n'oublièrent pas les Juifs, ces fidèles serviteurs de leur pouvoir; ils les y implantèrent comme colons; ils les y élevèrent au rang de citoyens. Les Lagides en Égypte ne pouvaient faire moins pour la milice judaïque qui servait sous leurs drapeaux; ils en peuplèrent la Cyrénaïque et la Lybie conquises; et les Grecs d'Alexandrie, à leur grand désespoir, furent obligés de compter les Juifs comme leurs concitoyens.

Et à son tour la conquête romaine n'effaroucha nulle part ces nichées d'oiseaux exotiques, accoutumés à se faire partout un domicile, nulle part une patrie. Rome, touchée de leur bonne volonté, ne leur fut pas moins favorable qu'Antioche ou Alexandrie. Horace et Cicéron pouvaient se moquer d'eux; mais, en Orien, Pompée, César, Antoine, Auguste, Agrippa, reconnaissants de leur enthousiasme et

de leurs services, maintenaient leur liberté, confirmaient leur exemption du service militaire, protégeaient leurs envois d'or au temple, et faisaient écrire sur le bronze leurs privilèges que les villes grecques étaient toujours tentées d'oublier[1]. Dans Rome même, les Juifs, amenés comme prisonniers ou comme esclaves, d'esclaves devenaient affranchis, et d'affranchis citoyens[2]; comme tant d'autres, la servitude les faisait Romains. Ce peuple a la mémoire des bienfaits comme celle des injures, et les lamentations bibliques des Juifs de Rome retentirent autour du bûcher de César. Et c'est ainsi que, sous l'égide des rois macédoniens d'abord, des consuls romains ensuite, grâce aux conquêtes d'un Alexandre et à celles d'un César, Israël avait gagné le droit de cité dans presque toutes les villes de l'Orient.

Cette liberté qui, au dix-neuvième siècle, fait le triomphe des Juifs, dès le premier siècle était donc leur apanage. Implantés partout, ils étaient citoyens partout; partout ou presque partout *isonomes*, égaux en droit aux indigènes, prenant place dans leurs assemblées, votant avec eux, ayant leur part de ce gouvernement républicain qui était encore, sous les Césars, le gouvernement municipal des villes grecques. Dans toutes les villes, la synagogue juive formait une communauté libre, ayant non-seulement sa liberté religieuse, mais sa liberté civile, possédant non-seulement ses oratoires et ses rabbins, mais ses tribunaux et son magistrat propre, son ethnarque.

[1] Droit de cité des Juifs à Alexandrie. Philo, *in Flaccum* et *de Legatione*. Josèphe, *Ant.*, XVIII, 10 (8, 1); XIV, 17 (10); XIX, 4 (5, 2); *de B.*, II, 19 (11, 15).—A Antioche. *Ant.*, XII, 3; *de Bello*, VII, 9 (3, 3). *Contrà Appion.*, II, 4, 11.—A Césarée. *Ant.*, XX, 6 (8, 7). *De B.*, II, 2, 3 (13, 7).—A Dora. *Ant.*, XIX (5 6). — Dans l'Ionie. Jos., *Ant.*, XII, 3, etc... Voir les Actes des proconsuls romains dans Josèphe, *Ant.*, XII, 3; XIV, 17 (10); XVI, 10 (6).

[2] Quatuor millia libertini generis, dit Tacite parlant de Juifs habitants de Rome. *Annal.*, II, 85.

Elle vivait judaïquement, régie par la loi de Moïse, comme les Athéniens par la loi de Solon, les Égyptiens par la loi de leurs aïeux, les Romains par la loi de Rome. Quand des querelles (et les querelles étaient fréquentes) naissaient ou de l'insolence païenne ou de l'irascibilité judaïque; quand les idolâtres envahissaient la synagogue; quand la population indigène déniait à la population juive son droit de cité, Rome, excepté sous le règne du fou Caligula, Rome intervenait, sinon par amour pour les Juifs, du moins par amour pour la paix publique : elle leur maintenait leur droit de cité et leurs synagogues[1]. Le monde ancien n'avait donc pas usé envers Juda de moins de largesse que le monde moderne. Le Juif était Syrien à Antioche, Alexandrin dans le Bruchium, comme aujourd'hui il est Français à Paris et Anglais dans la cité de Londres, sans pour cela cesser d'être Juif.

Enfin, pour compléter la ressemblance entre l'Israël d'alors et l'Israël d'aujourd'hui, les Juifs n'étaient pas hommes à tirer moins parti de leur liberté au premier siècle qu'au dix-neuvième. Nous voyons aujourd'hui ce qu'est devenue cette race, à peine nationalisée depuis soixante ans au milieu des États chrétiens, et la position qu'elle s'est faite, non-seulement dans les finances, mais dans la politique, dans les sciences, dans les lettres. La race de Juda est certainement une de celles que Dieu a le plus douées ; car il lui a donné la patience avec la hardiesse, la ruse avec l'énergie, l'éloquence

[1] Ainsi Claude, en 41, confirme le droit de cité des Juifs, à Alexandrie et ailleurs. Jos., *Ant.*, XIX, 4 (6); Euseb., II, 17; Dion, LX. — Leur liberté à Antioche. Jos., *de Bello*, VII, 9 (3, 3); *Contrà Appion.*, II, 4, 11. — Il y a plus, et par un édit de Claude, en 42, adressé aux rois de l'empire et aux magistrats des villes, Claude aurait accordé aux Juifs, dans toutes les villes de l'empire, les droits dont ils jouissaient à Alexandrie. *Ant.*, XIX, 4 (5, 3).

avec la finesse, le sentiment du beau avec la recherche du profitable. Elle était alors ce qu'elle est aujourd'hui, plus entière seulement et plus près des sources inspirées : elle savait, comme aujourd'hui, user de sa liberté de même qu'elle avait su l'obtenir.

Il s'en fallait donc de beaucoup que, sous les premiers Césars, elle fût en décadence. C'était comme aujourd'hui, et c'était depuis longtemps déjà, ce peuple banquier, dégoûté de la guerre, dégoûté même de l'agriculture dès qu'il n'avait plus le sol de Chanaan à cultiver, livré modérément à l'industrie, mais habile à tous les trafics, et surtout au trafic de l'argent. On sent combien ce commerce était favorisé par la vaste étendue de l'empire, par les communications plus rapides et plus fréquentes entre tous les pays que baigne la Méditerranée, par la situation particulière de la nation juive répandue partout et correspondant partout. Ses commerçants voyageaient jusque sur les bords du golfe Persique. La seule contribution de deux drachmes que chaque Juif payait annuellement pour le temple, et qui s'envoyait en lingots d'or, produisait des sommes immenses. Nous voyons dans Cicéron que, lorsque Flaccus, préteur en Asie, s'avisa de faire arrêter ces envois, il saisit à Apamée près de cent livres d'or, à Laodicée plus de vingt, quelques faibles sommes à Adramytte et à Pergame[1]. De Néerda et de Nisibe, devenues les places fortes du judaïsme en Babylonie, partaient tous les ans des caravanes de plusieurs milliers d'hommes, emportant

[1] Cicer., *in Flacco*, 28. — Si l'on suppose en tout cent cinquante livres d'or, elles seront équivalentes à six mille aurei ou cent cinquante mille deniers romains (à cette époque 116,000 fr.); à deux deniers par tête (la drachme est d'ordinaire prise pour le denier romain) nous devrons admettre une population de soixante-quinze mille Juifs dans ces quatre villes. Sur ce tribut et la richesse qui en résultait pour Jérusalem, voir encore Titus, dans Josèphe, *de Bello*, VI, 34 (6, 2); Jos., *de B.*, VII, 9 (2, 3), 15 (5, 20). Tacit., *Hist.*, V, 5.

l'or que les Juifs de ces contrées envoyaient au temple. Grâce à ces dons, grâce à plus de deux millions de fidèles qui arrivaient tous les ans à Jérusalem pour la Pâque, grâce aussi à la libéralité hérodienne, le temple, Jérusalem, la Judée, s'enrichissaient et s'embellissaient chaque jour. Hérode avait refait le temple avec une magnificence inouïe. Lui et ses descendants avaient rempli Jérusalem de somptueux édifices ; ils avaient semé dans toute la Palestine les traces d'une magnificence plus païenne que juive, des temples, des portiques, des statues, des théâtres, des villes nouvelles. Le dernier roi de Judée, Agrippa, à qui son royaume donnait un revenu annuel de 12,000,000 de francs, avait agrandi et à peu près doublé l'enceinte de Jérusalem, devenue insuffisante pour elle. Il y avait ajouté une ville nouvelle (Cœnopolis, Bezetha); il avait voulu la fortifier et l'aurait rendue inexpugnable si la prudence romaine cette fois ne s'y fût opposée[1]. C'est au souvenir de cette magnificence que Pline, trente ans plus tard, oubliant que Jérusalem venait de périr, l'appelle la ville la plus glorieuse de tout l'Orient.

Et à l'accroissement de la richesse s'ajoutait l'accroissement de la population. Ces colonies juives, semées par le monde, étaient fécondes, fécondes par la chair, fécondes par l'esprit. Une vie plus pure, la polygamie tolérée par la loi, mais peu usitée dans les mœurs, le célibat inconnu, la paternité imposée comme un devoir et honorée comme un service, multipliaient les enfants de Juda, autant que la dépravation

[1] Vers les années 41-44. Josèphe, *Antiq.*, xix, 7 (7, 2); *de Bello*, v, 13 (4, 2). Tacite, au contraire, accuse le gouvernement de Claude d'avoir, moyennant finance, toléré cette construction (*Hist.*, v, 12). Il est clair, du reste, d'après le récit même de Josèphe, que le travail avait été poussé assez loin. Sur le revenu d'Agrippa, voy. Jos., *Ant.*, xix, 8 (8, 3).

des mœurs, le célibat de plus en plus dominant, le mépris égoïste de la paternité diminuaient les races idolâtres. Ces hommes là, dit Tacite[1], croient les âmes immortelles; aussi se réjouissent-ils d'être pères, et ne se croient point permis d'ôter la vie à aucun des enfants qui leur sont donnés. La race judaïque allait croissant partout où elle était répandue. Au delà de l'Euphrate, selon Philon, les Juifs étaient dominants dans plusieurs satrapies. Quoique ceux de la Babylonie fussent les moins nombreux, lorsque les païens commencèrent à les persécuter, on en vit périr jusqu'à cinquante mille dans la ville de Séleucie qui leur avait servi de refuge[2]. Dans l'empire romain, la population judaïque n'était pas moindre. Joseph et Philon comptent en Égypte un million de Juifs, cinquante mille à Alexandrie, où, sur cinq quartiers de la ville, ils en occupaient deux. Le passage de Cicéron cité tout à l'heure peut faire admettre une population de soixante-quinze mille Juifs dans quatre villes seulement de l'Asie-Mineure. Un passage de Josèphe fait supposer une population de vingt ou trente mille Juifs dans la ville de Rome. Quant aux Juifs de Palestine, on peut, sans exagérer, estimer leur nombre à trois millions; la Galilée, la province la plus riche, il est vrai, de la Terre sainte, contenait, selon Josèphe, plus de cent mille hommes en âge de porter les armes[3], ce qui suppose bien une population d'un million.

[1] Augendæ tamen multitudini consulitur. Nam et necare quemquam ex agnatis, nefas; animasque prælio aut suppliciis peremptorum, æternas putant. Hinc generandi amor... Tac., *Histor.*, v, 5.

[2] Jos., *Ant.*, xviii, 12 (9, 9).

[3] Sur les Juifs de l'Asie transeuphratique, voir les passages cités plus haut, et pour leur histoire, Josèphe, *Ant.*, xii.—Sur ceux d'Égypte, Philo, *in Flacco*, Josèphe, *Ant.*, xii; *Cont. Appion*, i.—Sur ceux d'Asie Mineure, voir ci-dessus, p. 85, et Josèphe, *Ant*, xvi, 4 (2, 3);—de Rome, *Ant.*, xvii, 12 (10);—de Syrie, *de Bello*, vii, 9(3) et ailleurs;—de Cyrène, Jos., *Ant.*, xiv, 12(7)

Jérusalem, selon Hécatée, avait cent vingt mille habitants[1].

Quant au nombre total des Juifs, Josèphe donne un renseignement assez positif. Le proconsul de Syrie, Cestius Gallus, vint à Jérusalem au temps de Pâques (an 66); il voulut compter la multitude de Juifs qui y affluaient de toutes les parties du monde. Les prêtres, par son ordre, tinrent note du nombre des agneaux immolés, et dont chacun était mangé en commun par une réunion de dix personnes au moins, quelquefois de vingt. On trouva deux cent cinquante-six mille cinq cents victimes. Et comme à ceux qui participèrent à la Pâque, il faut ajouter ceux que la lèpre ou d'autres impuretés légales empêchaient d'y prendre part, on peut bien compter une population de deux millions sept cent mille âmes présentes à cette heure dans Jérusalem. Or le voyage de la Pâque n'était point obligatoire pour les femmes; les hommes même, lorsqu'ils demeuraient loin de la Judée, ne pouvaient accomplir annuellement ce voyage. On peut donc facilement supposer dans l'empire romain une population juive triple du nombre des pèlerins, et la compter pour huit ou neuf millions[2].

Enfin les pertes même qui, plus tard, signalèrent la chute

(où il cite Strabon); XVI, 10; *Act.*, II, 10, VI, 9, 11.—La Palestine a environ trente-deux mille kilomètres carrés, ce qui, dans la proportion des pays les plus peuplés, comme la Belgique, donne trois millions huit cent mille habitants. — Sur la Galilée, Jos., *de B.*, 42 (20, 6, 8). Elle possédait, dit Josèphe, un grand nombre (il dit ailleurs deux cent quatre) de villes ou bourgs, dont le moindre avait cinq mille habitants ('). *de B.*, III, 4 (3, 2). — Richesse de la ville de Zabulon égale à celle de Sidon et de Tyr, II, 37.

[1] Jos., *Contrà Appion.*, 1, 22, d'après Hécatée d'Abdère, qui vécut peu après Alexandre.

[2] Sur ce recensement, voyez Jos., *de B.*, VI, 45 (9, 3) et II, 24 (14, 3). Les talmudistes confirment le fait de ce dénombrement qu'ils attribuent au roi Agrippa. Echa Rabbath, p. 62, 1. Le Targum, sur le livre de Samuel (II *Reg.*, III, 12), parle de la computation des agneaux de la Pâque.

de la race juive attestent son importance. Parmi les Juifs de Palestine, Josèphe compte quatre-vingt dix-sept mille prisonniers faits en quatre ans de guerre par Vespasien et Titus; dans la seule Jérusalem, où des milliers de fugitifs s'étaient retirés, plus d'un million d'êtres humains morts par le fer, la maladie ou la famine[1]; dans différentes villes de Palestine et de Syrie, deux cent mille morts; en Égypte, soixante mille. Lorsque quarante ans après, sous Trajan, les Juifs d'Égypte et de Cyrénaïque se révoltèrent, on parle de plus de cinq cent mille hommes massacrés par eux[2], et dont ils payèrent la mort par un nombre au moins égal de victimes. Ces chiffres, seraient-ils exagérés, auraient encore une importance relative; ils attestent ce qu'était, au temps de sa prospérité, la puissance de la race judaïque.

Et Israël, qui se multipliait ainsi par la paternité visible, se multipliait aussi par la paternité spirituelle de la parole. En ce siècle, le besoin du vrai Dieu se faisait sentir aux âmes. Dans la loi juive, cette religion d'un seul peuple, l'œil du genre humain, devenu plus lucide, avait commencé à démêler une vérité universelle, patrimoine commun de toutes les nations.

Les Juifs, à leur tour, avaient commencé à sentir que la vérité ne leur avait pas été donnée pour eux seuls, et ils prêchaient leur foi aux étrangers. Les rois asmonéens, maîtres de l'Idumée et de la Galilée, avaient converti les peuples de ces contrées. Des pharisiens passaient les mers pour racheter les âmes de quelques gentils. Les commerçants israélites enseignaient jusque dans la Perse le nom de Jéhova. Izate, roi de l'Adiabène, amené par un marchand juif à la loi de Moïse, avait trouvé la même foi chez sa mère, l'avait donnée

[1] *De Bello*, VII, 34 (8).
[2] Xiphilin ou Dion, LXVIII, 32.

à sa famille et à beaucoup des grands de son royaume. Dans l'empire romain, chaque synagogue était le centre d'une propagande à laquelle quelque âme inquiète et touchée, quelque sainte femme de la gentilité, finissait toujours par se rattacher. A Damas, les femmes syriennes suivaient presque toutes la loi d'Israël. Rome elle-même éprouvait cette attraction vers le Dieu que Platon lui avait fait entrevoir et que Moïse lui révélait. Beaucoup de Romains, beaucoup de Romaines surtout, convertis à des degrés divers, quelques-uns jusqu'à la circoncision, pratiquaient ou les jeûnes, ou l'abstinence des viandes, ou les sabbats. Horace, Sénèque, Perse, Tacite, Juvénal, nous montrent Rome pleine de ces prosélytes, les sabbats et les jeûnes publiquement célébrés, les fêtes juives connues de tout le monde, les lanternes allumées aux fenêtres au jour des cérémonies judaïques[1]. Plu-

[1] Du prosélytisme juif au temps de la captivité. Voy I Esdras, VI, 21; VII, 25; II Esdr., X, 28. — Au temps des Machabées et par la voie de la conquête, Jos., *Ant.*, XIII, 8 (4); 17 (9), 18 (10). Cette propagation du Judaïsme avait été prophétisée (Zacharie, IX, 1, 2). — Sur le prosélytisme juif dans l'Adiabène et en Orient, Jos., *Ant.*, XX, 2 (4, 1). Les Talmudistes parlent souvent de la reine Hélène et de son fils. V. aussi Pausan., VII, 16. — Sur les femmes de Damas, Jos., *de B.*, II, 41 (20, 2). — Prosélytisme juif chez les Grecs. Jos., *de Bello*, VII, 9 (3, 3); *Contrà Appion.*, II, 4, 5, 8, 9; Plutarq., *de Superstitione*, p. 166 (ed. Xylander) et ailleurs. — A Rome surtout, beaucoup de convertis. Jos., *de B.*, V, 35 (9, 4). — Dans les basses classes, Plutarque, *in Cicerone*. — Chez les nobles, Fulvie, Jos., *Ant.*, XVIII, 4 (3, 5). Poppée, femme de Néron, était pieuse (θεοσεβής) et favorable aux Juifs. Jos., *Ant.*, XX, 7 (8, 11). — Les Actes des Apôtres font des allusions fréquentes à ces prosélytes (X, 2, 7; XIII, 16, 43; XVII, 4, 17; XVIII, 7) quand ils parlent d'étrangers « pieux et craignant Dieu » (εὐσεβὴς καὶ φοβούμενος τὸν θεὸν... Ἄνδρες Ἰσραηλῖται καὶ οἱ φοβούμενοι τὸν θεόν... πολλοὶ τῶν Ἰουδαίων καὶ τῶν σεβομένων προσηλύτων....) Cette expression *timentes Deum*, même dans l'Ancien Testament, désigne les prosélytes, c'est-à-dire, en général, ceux qui, sans être Juifs de naissance, connaissent le vrai Dieu : « Le Seigneur a béni la maison d'Israël; il a béni la maison d'Aaron; il a béni tous ceux qui craignent le Seigneur. » (*Ps.* CXIII.) Cette triple division des croyants se retrouve dans beaucoup d'autres passages. Voyez

tarque témoigne également quelle était dans les villes grecques la notoriété des observances juives[1]. Josèphe nous montre « dans toutes les villes grecques ou barbares » l'usage de l'abstinence et des jeûnes devenu fréquent, l'usage du repos

enfin cet endroit de saint Matthieu : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui parcourez la terre et la mer pour faire un prosélyte, et, quand il l'est devenu, vous le rendez fils de la géhenne deux fois plus qu'il ne l'était! » xxiii, 15.

[1] Voyez la conversation d'Horace et de son ami Fuscus Aristius, qui a une confidence à lui faire, mais qui s'y refuse, sous prétexte que c'est un jour de sabbat solennel et qu'il manquerait à la loi des Juifs? — Je n'ai, dit Horace, aucun scrupule pareil. — Quant à moi, répond Fuscus, je suis un peu plus faible, moi comme bien d'autres; pardonne-moi.

..... Hodiè tricesima sabbata. Vin-tu
Curtis Judæis oppedere? — Nulla mihi unquàm
Religio est. — At mi : *sum paulo infirmior*, unus
multorum...

(*Sat.* i, ix, in fine)

Et ailleurs (I. *Sat.* iv, in fine) :

..... Ac veluti te
Judæi cogemus in hanc concedere turbam.

Deux passages de Sénèque sont cités dans les notes du passage suivant. Perse (V. 179 et suiv.) :

Herodis venère dies, unctâque fenestrâ
Dispositæ pinguem nebulam vomuere lucernæ
Portantes violas, rubrumque amplexa catinum
Cauda nata thynni, tumet alba fideli vino;
Labra moves tacitus, recutitaque sabbata pallea.

Tacite : Pessimus quisque spretis religionibus patriis, tributa et stipes illùc (Jerusalem) gerebant... Transgressi in morem eumdem idem usurpant (i. e. se circumcidunt) nec quidquam priùs imbuuntur quam contemnere deos, exuere patriam... *Hist.*, v, 5.

Enfin Juvénal, quoiqu'il écrive après la chute de Jérusalem et au milieu de l'abaissement de la nation juive, témoigne, comme Perse, du prosélytisme juif parmi les Romains, et de l'existence de familles, romaines d'origine, chez lesquelles la pratique du judaïsme était héréditaire :

Quidam sortiti metuentem sabbata patrem
Nil præter nubes et cœli numen adorant,
Nec distare putant humanâ carne suillam.
Romanas autem soliti contemnere leges,
Judaïcum ediscunt et servant et metuunt jus,
Tradidit arcano quodcumque volumine Moses.
Sed pater in causa cui septima quæque fuit lux
Ignava, et vitæ partem non attigit ullam.

(*Sat.* xiv, 96 et suiv.)

hebdomadaire devenu général. C'est à cette époque et sous cette influence que s'introduisit dans les habitudes grecques et surtout dans les habitudes romaines l'usage de la semaine inconnu jusque-là, et qui devint national chez tous ces peuples[1]. Or dans ces convertis ou demi-convertis, circoncis ou incirconcis, prosélytes de la justice ou prosélytes de la porte, pour parler le langage des rabbins[2], dans ces Grecs, ces Romains, ces matrones, ces sénateurs plus ou moins ralliés à leur croyance ou à leurs rites, et devenus leurs disciples, leurs imitateurs, leurs protecteurs, les Juifs trouvaient, sans aucun doute, un puissant appui. La synagogue se faisait un rempart de ces convertis et surtout de ces converties Grecques ou Romaines.

Aussi cette liberté, et, pour parler la langue de l'antiquité, cette *isonomie* dont les Juifs jouissaient presque partout, cet accroissement de richesse, cet accroissement de population, ces conquêtes du prosélytisme, donnaient-ils à la race juive une influence inférieure sans doute, mais comparable à celle

Voyez à la note suivante et au commencement du chapitre suivant deux passages de Dion Cassius.

[1] Josèphe, *Contrà Appion.*, II, 39. Dion, après avoir parlé du sabbat des Juifs, des noms des sept planètes attribués aux sept jours, ajoute : « Les anciens Grecs, autant que je sache, ignoraient cet usage. Aujourd'hui il est familier à tous les hommes, et en particulier aux Romains, il est devenu pour eux comme un usage de leur patrie. » (XXXVI, p. 37.) Seulement, à l'époque de la réaction qui eut lieu en Syrie contre les Juifs, au commencement de la révolte judaïque, l'usage du repos hebdomadaire, qui était devenu général dans toutes les villes de Syrie, cessa d'être suivi ostensiblement, même par les Juifs. Jos., *de Bello*, VII, 9 (3, 3). Voyez encore, sur l'usage de la semaine chez les païens : Suétone, *in Tib.*, 32; Lucien, *Pseudolog.*, p. 893, ed. Bourdelot; Juvénal, etc...

[2] Les prosélytes de la porte étaient ceux qui n'avaient pas reçu la circoncision; les prosélytes de la justice ceux qui l'avaient reçue. Les docteurs Juifs variaient sur la nécessité d'imposer la circoncision aux gentils. V. Jos., *Ant.*, XX, 2 (4, 1). — Tacit., H V. 5. — Josèphe, *de Vitâ suâ*, 23, et plusieurs citations rabbiniques dans Buxtorf, *de Synag. Judæor.*, ch. 3.

que, depuis son émancipation, nous la voyons prendre dans l'Europe moderne. Ce n'est pas que le préjugé ne lui fût hostile aussi fortement qu'il peut l'être encore dans les pays européens les moins réconciliés avec elle; mais il lui arrivait ce qui est arrivé à plus d'une race, et ce qui lui est arrivé plusieurs fois à elle-même : elle était à la fois détestée et influente. Comme les Juifs du moyen âge qu'on avait en horreur et dont on ne pouvait se passer; comme les Juifs de Pologne sales et méprisés, mais que l'inertie commerciale de la nation rendait nécessaires: comme ceux d'Allemagne encore exclus de la vie sociale et qui ont exercé une notable influence sur la vie financière et la vie politique; comme les Juifs plus ou moins convertis de l'Espagne au quinzième siècle qui envahissaient tout, même l'Église, et contre lesquels la haine publique inventa le terrible remède de l'inquisition : les Juifs du siècle dont nous parlons, tout en se faisant haïr, savaient et se faire craindre et même persuader. Dans l'empire parthique, ce sont deux frères israélites, Anilée et Asinée, deux apprentis tisserands, qui, châtiés par leur maître, s'enfuient de l'atelier, se font brigands, rallient une foule d'aventuriers de leur nation; quand les satrapes viennent les attaquer, ils leur tiennent tête; le roi des Parthes, comme tous les rois féodaux, ennemi de ses grands vassaux, est enchanté de cette défaite et ravi d'opposer à l'outrecuidance de ses barons des routiers et des grandes compagnies de cette espèce; il appelle les deux frères à sa cour, il les comble d'éloges et les maintient pendant quinze ans maîtres de la Mésopotamie[1]. Dans l'empire romain, mieux réglé que la monarchie féodale des Arsacides, les Juifs ne se font pourtant pas faute d'user de l'épée; Josèphe, malgré les précautions qu'il prend

[1] Jos., *Ant.*, XVIII, 12 (9, 1-4).

pour les faire doux et modérés autant que possible, nous laisse assez deviner que, dans leurs querelles avec les gentils, ils n'étaient pas les derniers à s'enflammer.

Mais là ils exerçaient surtout une action d'un autre genre. Étrangers à l'agriculture, étrangers à la milice par scrupule religieux, tous commerçants et par suite concentrés dans les villes, habitants des quartiers à eux, se tenant là épaule contre épaule; de plus, riches, habiles, intelligents, proportionnellement nombreux, ils pesaient pour beaucoup dans les affaires de la cité. Citoyens des villes grecques, parfois citoyens de Rome, quelquefois même chevaliers romains, ils jouaient leur rôle dans le gouvernement passablement libre et populaire des cités de l'empire; ils s'agitaient dans ces assemblées, ils les troublaient au besoin ou les faisaient troubler par d'autres. On se rappelle les Juifs d'Allemagne en 1848 entrant dans la vie politique et devenant dans la presse d'énergiques et d'habiles agents de ce qu'on appelle le progrès. Le génie ardent de la nation juive était à sa place sur la vivante agora des cités antiques, comme il l'est dans la redoutable agora de la presse moderne, autrement implacable dans le mal et autrement stérile pour le bien.

A cet égard, les témoignages ne nous manquent pas. Josèphe d'abord nous peint la liberté des synagogues juives au sein des cités païennes et leur énergie à réclamer leurs droits. Cicéron a presque peur d'eux : plaidant une cause où des intérêts juifs sont en question, il se plaint que le tribunal siége non loin des degrés auréliens, encombrés de populace, et de populace juive; il a peur de cet auditoire; il parle à demi-voix, afin d'être entendu des juges seuls et non des assistants, et, ce qui est plus sérieux que cette crainte affectée : « Vous connaissez les Juifs, dit-il, vous savez le tumulte qu'ils causent dans les assemblées des villes; vous savez, à Rome même,

leur nombre, leur accord, leur influence dans les assemblées[1]. » Et, enfin, pour ajouter à cette double autorité païenne et juive une autorité chrétienne et inspirée, les Actes des apôtres nous peignent les Juifs, cette population à part dans les villes grecques, poursuivant saint Paul partout et sachant partout soulever contre lui des orages. Les païens eussent entendu l'Apôtre sans trop de colère; leurs prêtres, leurs temples, leurs idoles, ne se fussent pas émus, sans les Juifs, qui, avec une subtilité singulière, trouvent moyen d'exciter contre saint Paul les prêtres qu'ils détestent autant que le fait saint Paul, et le peuple dont ils sont détestés plus que lui. On hait ces Juifs, on se raille d'eux, on les méprise, on les maltraite et on se laisse mener par eux. Le peuple est femme et donne souvent au monde de ces exemples.

Ne nous figurons donc pas la population juive de l'empire romain, avant le règne de Néron, comme une population obscure, pauvre, peu nombreuse, timide, végétant dans l'ombre. Elle était bien plutôt, malgré la haine et les railleries de quelques-uns, insolente et fière, en même temps que rusée. Ni le nombre, ni l'argent, ni l'accord, ni l'habileté, ni le verbe haut et la main prompte, ne lui faisaient défaut.

Une certaine dignité ne lui manquait même pas. Plusieurs écrivains païens de ce temps, frappés de la grandeur de ses destinées et surtout de la grandeur de ses dogmes, sont loin d'avoir les railleries et les calomnies de l'âge suivant. Strabon et Trogue Pompée racontent tous deux l'origine du peuple israélite[2] avec mille erreurs; mais celui-ci du

[1] Scis quanta sit manus, quanta concordia, quantùm valeat in concionibus. Summissâ voce agam, tantùm ut judices audiant... Multitudinem Judæorum, flagrantem nonnunquàm in concionibus, pro republicâ contemnere gravitatis summæ fuit. *Pro Flacco*, 28.

[2] Strabon, XVI. — Justin, XXXVI, 2.

moins sans injure, celui-là avec une certaine sympathie pour ce culte simple et digne, ennemi des idoles, adorateur de l'Être divin (τὸ θεῖον). Le savant Varron oppose aux turpitudes de l'idolâtrie la religion pure du peuple juif[1]. Sénèque, de son côté, tout en s'effrayant des progrès de la nation juive, reconnaît du moins qu'à la différence des païens leur piété est raisonnable et se rend compte des pratiques qu'elle observe[2].

Je n'ai donc pas eu tort d'assimiler la situation du peuple juif en ce siècle à ce qu'elle est dans le nôtre. Aujourd'hui, comme alors, sans avoir d'existence politique nulle part, sans un pouce de terre où il soit souverain, le peuple juif est partout, il a pris racine partout, il parle toutes les langues au détriment de sa langue, disons mieux, de ses langues héréditaires. Aujourd'hui, comme alors, presque partout il a acquis droit de cité; la civilisation libérale du dix-neuvième siècle lui a généreusement ouvert la vie politique, et il s'y est jeté avec une entente et une ardeur très-efficaces pour son importance à lui, sinon pour le repos de la cité; elle lui a ouvert même les honneurs nationaux, et, de même qu'il y avait alors des Juifs chevaliers romains, il y a aujourd'hui des Juifs barons en Allemagne et baronnets en Angleterre. Aujourd'hui, comme alors, tout en s'identifiant à la vie du peuple indigène, le peuple juif reste cependant partout lui-même; il garde jalousement le lien qui unit sa race, il s'entend et correspond d'un bout du monde à l'autre, et, zélé sans doute pour sa nationalité locale, il ne l'est pas moins pour la nationalité cosmopolite d'Israël. Son caractère et sa

[1] Cujus sententiæ testem inter cætera adhibet etiam gentem Judæam. August., *de Civit. Dei*, IV, 31.

[2] Apud Augustin. *de Civ. Dei*, VI, 11 : Illi tamen causas ritus sui noverunt, et major pars populi facit quod cur facit ignorat.

vie à part lui demeurent donc, bien que ses droits soient les droits de tous. Il est banquier comme il l'était alors; commerçant comme il l'était, bien que les siècles de proscription qui ont pesé sur lui aient rapetissé ses habitudes et le portent au brocantage plus qu'au trafic; industriel, moins probablement qu'il ne l'était alors où chaque métier avait sa place marquée dans la synagogue et où l'influence talmudique n'avait pas encore renfermé le Juif dans des habitudes aussi étroites. Libre aujourd'hui, comme alors, de posséder la terre, comme alors, la propriété lui sourit peu : il aime mieux dans un coin d'une ville son ghetto obscur et infect, mais où il vit côte à côte avec ses frères, que la solitude, l'air pur, le grand jour, le labour, la liberté isolée de la campagne; ni les ordonnances des princes qui, en certains lieux, ont voulu le contraindre à être laboureur, ni celles qui le lui ont récemment permis, ni les écrivains de sa nation qui le poussent à la charrue, n'ont encore fait de ce peuple citadin et marchand un peuple campagnard et agricole. Aujourd'hui, comme alors, et bien plus qu'alors, les sectes sont multipliées dans le judaïsme, les dissidences religieuses sont profondes : le centre intellectuel, la loi est noyée sous les commentaires ; le centre rituel, le temple, n'existe plus ; le centre hiérarchique, le pontificat, a disparu. L'unité subsiste pourtant, unité de race, mais non unité de foi, unité politique et non religieuse. Cohérente malgré sa dispersion, une malgré ses dissidences, puissante malgré sa dépendance, indestructible malgré son anéantissement politique, la nation juive du premier siècle n'était ni la moins riche, ni la moins libre, ni la moins influente de l'empire romain, de même qu'aujourd'hui elle n'est ni la moins riche, ni la moins puissante, ni la moins libre, au milieu des royaumes de la chrétienté.

Seulement la nation juive d'alors avait de plus que celle

d'aujourd'hui le zèle religieux et l'ardeur du prosélytisme. C'est qu'elle avait encore l'espérance religieuse : elle croyait au rétablissement futur, prochain même, de sa vie politique qui était éteinte et surtout de sa vie religieuse, imparfaite et expectante jusque-là. Elle avait sa gloire dans le passé; elle l'avait encore plus dans l'avenir, de quelque manière qu'elle entendit cet avenir. Et, dans le présent, elle avait du moins la plénitude de son culte, sa ville sainte, son temple, sa hiérarchie, sa loi. Elle n'était pas encore cette religion décapitée, qui a perdu non-seulement les espérances de l'avenir, mais même les institutions du passé, débris d'une loi qui elle-même attendait un complément. La religion du peuple juif était encore la religion de l'attente, non celle du désespoir et du deuil.

Ce que produisit cette attente quand elle commença à se voir déçue, nous le dirons bientôt. Un mot seulement sur les sources auxquelles nous allons emprunter notre récit.

Dans cette histoire, le Juif Josèphe, fils de Matthias, prêtre et pharisien, sera, faute d'autres, notre principal et souvent notre seul guide. Les documents païens sur la guerre de Jérusalem ne sont venus à nous qu'en petit nombre. Nous ne connaissons de Dion Cassius que les extraits fort écourtés de Xiphilin et de Théodose. Suétone se borne à quelques circonstances qui confirment le récit de Josèphe. Tacite trace sommairement l'origine de la guerre, donne la description de Jérusalem et indique le début du siége; mais le reste de son livre nous fait défaut.

Ces renseignements-là du moins sont historiques. Les Juifs modernes n'ont rien de pareil à nous apporter. C'est une chose étrange que ce peuple ait si mal gardé la mémoire de la grande catastrophe où son temple, sa religion et sa liberté

ont péri. Le fouillis de son Talmud n'offre à cet égard que quatre ou cinq faits que l'on peut tenir pour historiques, joints à une vingtaine de fables, qui témoignent de l'imagination la plus puérile et de l'ignorance la plus grossière. Le livre longtemps populaire et même révéré parmi eux, qui passe sous le nom de Josippon ou de Joseph, fils de Gorion, n'est, dans sa partie admissible, qu'un extrait de Josèphe, fils de Matthias. Pour tout le reste, l'auteur, qui paraît avoir été un juif breton ou manceau du dixième siècle, se livre tout à son aise aux caprices d'une imagination que ne gêne pas l'érudition même la plus vulgaire. Selon lui, Alexandre le Grand était un magicien, fils de magicien, qui causait en grec avec l'arbre du soleil et en hébreu avec l'arbre de la lune. Le « césaréat, que les Grecs appellent *impériosat*, » fut établi à Rome par Impériosus, fils de Ptolémée, et, quand, deux siècles après, Jules prétendit se faire César, ce hardi jeune homme (il n'avait alors que dix-neuf ans) n'en vint à bout qu'en massacrant tout le sénat. Néron périt frappé de la foudre; Vespasien fit mourir le roi juif Agrippa et son fils Monobaze, parce qu'Agrippa avait combattu son élection à l'empire et l'avait même accusé de quelques grands crimes auprès du *patron* (du Pape). Vespasien fut couronné par le même *patron*, avec toute la pompe des empereurs germaniques, entre les princes électeurs du saint empire, au milieu du peuple qui répondait *amen* et des hérauts d'armes qui jetaient des florins d'or. Mais le plus merveilleux du livre, c'est l'auteur lui-même. Né cinquante ans avant Jules César, il prit part à la guerre de Jérusalem, ce qui lui donne cent quatre-vingt-six ans. Il avait cependant alors son père et sa mère, âgés l'un de cent trois ans et l'autre de quatre-vingt-cinq (de sorte que lui-même avait cent ans de plus que sa mère). Tel est cet historien dont les Juifs modernes, ses éditeurs, ont dit

que « toutes les paroles sont vérité et justice, que la main de l'Éternel a reposé sur lui pendant qu'il écrivait, qu'il approche des anciens prophètes et qu'il n'y a aucune fausseté dans ses écrits[1]. »

Quant aux écrivains chrétiens, ils n'ont fait que reproduire avec une entière confiance le récit de Josèphe, fils de Matthias. Au quatrième siècle, le savant Eusèbe, dans son histoire ecclésiastique, ne fait autre chose que l'extraire textuellement. Les cinq livres d'Hégésippe, chrétien du cinquième siècle, sur la chute de Jérusalem, ne sont également qu'un extrait de l'historien juif[2]. L'autorité de Josèphe se trouve donc confirmée par l'adhésion des chrétiens qui le copient, par l'autorité des païens qui, dans le peu qu'ils disent, sont en général d'accord avec lui, par le silence même des Juifs, on peut le dire (car des renseignements pareils à ceux de Josippon sont équivalents au silence). Son livre, écrit d'abord en hébreu pour les Juifs, traduit par lui-même en grec pour les païens et même pour bien des Juifs, est essentiellement le livre historique pour les révolutions de Jérusalem.

On l'a cependant diversement jugé. On a eu parfois envers lui une confiance excessive; parfois on l'a décrié avec excès, et, après l'avoir ainsi décrié, on s'est cru en droit de le tenir pour irréfragable sur les points qui s'accordaient avec un parti pris à l'avance, pour suspect sur tous les autres. Nous n'avons pas de raison, il est vrai, pour supposer à Josèphe un

[1] C'est ce que dit le R. Tham, qui publia l'ouvrage du faux Joseph à Constantinople, en 1540. Il avait déjà été publié en 1490. Munster en donna une version, mais abrégée et privée de ses fables les plus grossières. Une édition complète avec une version latine a été publiée par Jean Gagnier. Voy Basnage, *Histoire des Juifs*, x, 7. — Jost. vi, note 33.

[2] Dans la *Bibliothèque des Pères*, de la Bigne, tome VII. Il ne faut pas confondre cet Hégésippe avec celui qui vécut au premier siècle de l'Église, et dont parlent Eusèbe et saint Jérôme.

parfait dégagement de tous préjugés et en faire un héros de véracité historique. Mais quelle a été sa position, par suite ses passions et ses préjugés ? par suite en quel sens a-t-il pu faiblir ? C'est ce qu'on a peu examiné et ce que cependant il est bien facile de dire.

Josèphe est Juif, pharisien et prêtre[1] ; il s'est laissé, de plus ou moins bon cœur, entraîner dans la révolte des Juifs; fait prisonnier par les Romains, il a su gagner la faveur de leurs généraux, et, quand ces généraux sont devenus empereurs, il est demeuré leur courtisan et leur protégé. A la fois Juif et ami de Vespasien, compromis dans la révolte et protégé par le vainqueur, que doit-il faire? Évidemment réconcilier la nation juive avec la dynastie vespasienne, la dynastie vespasienne avec le peuple juif, montrer à la famille impériale que la Judée n'a pas été si coupable, montrer aux Juifs que Vespasien n'a pas été si injuste.

Il dira donc d'abord que le peuple juif a été longtemps le sujet fidèle des Romains; que les empereurs, dont on aime à citer les noms, l'ont traité avec équité et une sorte de respect; que, sous le seul Néron, ce prince détesté et détesté en particulier de la famille vespasienne, le pouvoir romain est devenu oppresseur; que les Juifs l'ont supporté longtemps avec patience; que même, poussé à bout par la dureté des délégués de Néron, le vrai peuple juif ne se fût pas révolté, mais qu'une bande de factieux a profité du désordre des

[1] Josèphe, né en 37 ou 38 (*de Vita sua*, xi), écrivit son livre *de la Guerre judaïque*, d'abord en hébreu, puis en grec; plus tard (93), son livre des *Antiquités*, *Ant.*, xx, 9 (11, 1); et *cap. ult.*; ensuite son livre *Contre Appion* (*In Ap.*, i, 1), et *sa Vie* en réponse aux attaques de Juste de Tibériade. Son grec présente un grand nombre d'hébraïsmes, ce qui n'empêche pas que ses interprétations de l'hébreu ne soient quelquefois erronées. (Jost., vi, 17.) Sa langue maternelle, comme celle de tous les Juifs de Palestine, était le Syro-Chaldéen.

choses et des esprits, s'est imposée à la multitude et l'a compromise malgré elle dans une guerre dont elle ne voulait pas ; que Vespasien, chargé d'étouffer cette révolte, a bien dû user de rigueur, mais que la responsabilité en retombe sur ceux qui par leur ambition ont entraîné Israël dans cette lutte, et l'y ont maintenu par leur entêtement fanatique, coupables contre Rome et contre Jérusalem, contre leur peuple et contre leur Dieu.

Voilà sur quels points Josèphe peut être un témoin reprochable. Mais encore dans quelle mesure? A-t-il menti ou a-t-il seulement outré la vérité? Ses assertions sont-elles fausses ou seulement exagérées? En elles-mêmes, ses assertions sont certifiées par l'ensemble de l'histoire. La soumission des Juifs aux Romains est un fait qui s'accorde et avec antécédents du peuple juif, et avec le témoignage des historiens. Les égards et le respect des chefs romains envers Juda sont attestés également par plusieurs témoignages païens et s'accordent avec le bon sens de la nation romaine. Les actes arbitraires des procurateurs de Néron sont confirmés par Tacite, et très-croyables sous un prince rapace lui-même et qui n'était nullement administrateur. La domination tyrannique d'une minorité révolutionnaire sur la masse de la nation juive n'a pas besoin d'être démontrée pour nous; nous savons que les révolutions ne se font pas autrement. Sans doute sur ces points divers Josèphe a pu excéder la vérité, et les documents nous manquent pour l'y ramener d'une manière tout à fait certaine. Il a pu exagérer la tolérance des Romains, la soumission du peuple juif, la dureté des procurateurs de Néron, la violence et le despotisme des factions révolutionnaires, la longanimité et la mansuétude de Vespasien et de Titus; sur tous ces points il a pu exagérer l'histoire, et il

est bon d'en être averti; nous en savons assez pour dire qu'il ne l'a point faussée[1].

Du reste, là où il est impartial, il est incontestable qu'il a été à même de bien savoir. Dans toute l'antiquité où les mémoires proprement dits sont rares, nous n'avons guère d'historien mieux renseigné. Témoin oculaire, acteur d'une partie des événements, confident de Vespasien pendant le siége de Jérusalem, son parlementaire habituel auprès des Juifs, il a beaucoup vu et il a tenu note de tout. Les nombreux fugitifs qui passaient de la ville dans le camp romain lui ont raconté ce qui se faisait dans l'intérieur de la cité; les généraux romains, après la guerre, lui en ont fait connaître le détail. Il a eu entre les mains des mémoires écrits par Vespasien lui-même. Vespasien et Titus ont lu et approuvé son histoire; le dernier y a apposé son sceau. Le roi Agrippa, acteur important de cette histoire, lui a écrit soixante-deux lettres relatives à diverses parties de son récit; il en cite deux qui contiennent une pleine approbation de l'ensemble[2]. Refaire après coup et à dix-huit cents ans de distance l'œuvre d'un homme aussi bien renseigné et que malheureusement aucun autre témoin ne contrôle, c'est un tour de force, d'érudition ou d'imagination, dont nous avons quelquefois vu le pareil, je l'avoue; ce peut être un exercice d'esprit fort agréable, mais c'est, ce me semble, un travail historique très-peu sûr et très-peu méritoire. Hypothèses pour hypothèses, j'aimerai toujours mieux celles d'un contemporain. Tenons-nous en donc au récit de Joseph; soyons

[1] « Sa véracité, dit Jost, ne saurait être douteuse, sauf beaucoup d'exagérations en l'honneur des Juifs et au détriment des chefs de la sédition. Ces défauts même doivent être attribués, non à Josèphe, mais à la destination de son ouvrage. » VIII, 17.

[2] *Contrà Appion.*, I, 9. — *De Vitâ*, 65.

seulement avertis de ses défauts et, s'il pèche, sachons en quel sens il peut pécher.

Rappelons-nous de plus que, s'il a des défauts, il n'a pas du moins celui d'être chrétien. Quoi que l'on puisse penser du passage célèbre où il parle de Jésus-Christ, en y ajoutant ceux où il blâme la mort de saint Jean-Baptiste et la mort de saint Jacques[1], ni ses flatteries sacriléges envers Vespasien, ni son langage très-variable sur le suicide et sur l'autre vie, ni son silence sur les prophéties de l'Évangile, ne permettent de voir en lui un disciple des apôtres. Romain ou Juif, modéré ou exalté, Josèphe peut donc avoir tous les torts possibles; il n'a pas celui d'avoir embrassé l'Évangile, et de chercher l'accomplissement des prophéties qui y sont contenues. Ce pharisien devait-il avoir à cœur de montrer réalisé au bout de quarante ans ce qu'avait prophétisé le supplicié du Calvaire? Ce flatteur de Domitien avait-il en tête les affaires d'une Église qui souffrit sous Domitien? Et si, malgré cela, sans le savoir et sans le vouloir, il vérifie ces prédictions; si, témoin involontaire, il dépose de la véracité d'un prophète qu'il ne connaît pas ou qu'il n'aime pas, il me semble alors, et à cet égard, digne de toute notre croyance. Il peut avoir toutes les passions et tous les préjugés, il n'a pas le préjugé chrétien.

[1] Voyez *Ant.*, XVIII, 4 (5, 5), 7 (5, 2); XX, 8 (9, 1).

CHAPITRE V

PREMIÈRES AGITATIONS DU PEUPLE JUIF.

(33-66)

Hæc autem omnia initia sunt dolorum.
Tout ceci n'est que le commencement des douleurs.
MATTH., XXIV, 8.

Cependant le progrès même de Juda faisait son péril. Ni le germe de la révolte n'était étouffé chez les Juifs, ni le germe de la méfiance chez les païens. Les populations idolâtres au milieu desquelles vivait la race israélite, portaient envie à sa richesse et à sa puissance, insolente parfois. Dans les grandes villes de l'Égypte, de la Cyrénaïque, de la Syrie, entre la communauté juive et le peuple païen, la rivalité était continuelle, l'insulte fréquente, la lutte parfois ensanglantée. Les écrivains païens, à partir du temps de Néron, affectent une certaine peur du progrès de la race et de la secte judaïque. « Cette nation tant de fois réprimée, disent-ils, finira donc toujours par s'accroître! Elle s'arroge la liberté de faire des lois! Elle s'enrichit des aumônes qu'elle prélève sur toutes

les âmes faibles et dépravées! Nation scélérate qui a tellement propagé ses rites, qu'elle est reçue maintenant par toute la terre, et, vaincue, donne des lois à ses vainqueurs[1]! »

Le pouvoir lui-même, moins passionné que les peuples et moins emphatique que les écrivains, s'inquiétait cependant parfois. Tibère, Claude après lui, alarmés du prosélytisme juif et du bruit que faisaient les Juifs à Rome où il n'y avait pourtant plus d'assemblées populaires, chassèrent de Rome tous les Juifs. Il est vrai qu'ils ne tardèrent pas à y revenir. Claude, nous venons de le dire, arrêta la reconstruction des murs de Jérusalem, de peur que le sanctuaire du judaïsme ne devînt une forteresse imprenable.

Mais ni cette hostilité inévitable des peuples païens, ni ces terreurs exagérées des écrivains, ni ces méfiances du pouvoir, n'étaient encore bien redoutables. Juda était bien plus à craindre pour lui-même. L'esprit de révolte avait été semé dans son sein; il y existait, au milieu de la soumission générale, obscur, mais fécond. Au temps d'Auguste, la Judée, après avoir été (an 7 après Jésus-Christ) déclarée province romaine, fut soumise au recensement. Le peuple était paisible, peut-être même satisfait d'être délivré de la tyrannie des Hérodes. Un homme protesta. Judas le Gaulonite proclama qu'à nul il n'appartenait d'exercer le cens, de lever le tribut, de tenir la souveraineté sur Israël; qu'à Dieu seul était dû le titre de seigneur et de roi. Ce fanatisme d'indépendance politique était nouveau dans Israël, qui avait porté en paix le joug

[1] ... ὅσοι τὰ νόμιμα αὐτῶν, καίπερ ἀλλοεθνεῖς ὄντες, ζηλοῦσι. Καὶ ἔστι καὶ παρὰ τοῖς Ῥωμαίοις τὸ γένος τοῦτο, κολουσθὲν μὲν πολλάκις, αὐξηθὲν δὲ ἐπὶ πλεῖστον, ὥστε καὶ παῤῥησίαν τῆς νομίσεως ἐκνικῆσαι. Dion., XXXVI, p. 37 B., ed. Leunclavii. — Nam pessimus quisque, spretis religionibus patriis, tributa et stipes illùc congerebant. Undè auctæ Judæorum res. Tac., *Hist.*, V, 5. — Eò usque sceleratissimæ gentis consuetudo convaluit, ut per omnem terram recepta sit, et victi victoribus leges dederint. Sen. apud August., de *Civit. Dei*, VI, 11

des Chaldéens, celui des Macédoniens, celui de Rome. Judas mena la vie d'aventurier et eut avec lui quelques compagnons, moitié fanatiques, moitié brigands; moitié martyrs, moitié bandits; invincibles dans les tourments, et très-redoutables sur les grands chemins. C'étaient des pharisiens démocrates et exaltés, qui souffraient toutes les tortures possibles plutôt que de donner à un homme le nom de maître, et qui en même temps protestaient sur les routes à coups de poignard de l'imprescriptible liberté du peuple de Dieu. Germe obscur, mais dangereux qui couvait pour l'avenir; pépinière de ces révolutionnaires mystiques qui devaient finir un jour, sinon par remplir Israël, du moins par le dominer[1].

Néanmoins trente ans et plus se passèrent, le germe déposé demeura toujours dans l'ombre; il fallut un long temps pour qu'il achevât d'éclore; il fallut plus que du temps, il fallut le crime du Calvaire, et c'est de cette redoutable cause qu'humainement et divinement, selon la politique et selon la loi de la Providence, il faut faire dater le malheur de la nation juive.

A cette époque, en effet, toutes les portions du judaïsme, prêtres et rabbins, temple et synagogue, sadducéens et pharisiens, aristocrates et démocrates, juifs de la Palestine et juifs de la dispersion, s'unirent dans un même crime. Il fut provoqué par les conciliabules des docteurs de la loi (νομίμοι), des scribes (copistes de la loi?), des pharisiens, les types officiels de la vertu rabbinique : l'école et la synagogue en

[1] Jos., *Ant.*, XVIII, I (1, 6); *De Bello*, II, 12 (8, 1), 32 (17, 8); *Act.*, V, 37. On voit , par l'interrogation qu'adressent à Notre-Seigneur les Pharisiens et les Hérodiens au sujet du cens à payer à César, qu'une certaine popularité s'attachait à l'idée qui faisait du refus de l'impôt un devoir religieux. Matth., XXII, 15-21; Marc, XII, 13-17.

prirent ainsi leur grande part. De leur côté, le grand prêtre et les chefs du sacerdoce (princes des prêtres), sadducéens pour la plupart [1], le conseillèrent et l'approuvèrent. Caïphe, prophétisant en sa qualité de grand-prêtre, dit « qu'il était bon qu'un homme mourût pour tout le peuple, » imprimant ainsi la tache du déicide et à la race d'Aaron qui était la sienne, et au sadducéisme qui était sa doctrine, et au sacerdoce dont il était le chef, et au temple dont il était le ministre.

De plus, l'arrêt fut rendu par le grand prêtre à la tête du Sanhédrin. Or le Sanhédrin était composé de trois chambres. Dans l'une siégeaient vingt-trois pontifes, les chefs des familles sacerdotales. Dans une autre, celle des docteurs, siégeait un nombre égal de rabbins, présidés par le chef d'école, le *nâci*. Dans la troisième, les anciens, les chefs de la haute bourgeoisie d'Israël. Le Sanhédrin était ainsi le centre et du sacerdoce et de l'école et de la nation; les sadducéens y avaient place comme les pharisiens [2]. Et ni pharisiens, ni sadducéens, ni pontifes, ni rabbins, ni chefs du peuple, ne rejetèrent leur part du crime. Le tétrarque Hérode, au nom du judaïsme semi-païen de sa famille, apporta son tribut d'aveuglement et d'insolence. Enfin, pour que nulle portion de Juda ne demeurât innocente, que le peuple ne fût pas plus pur que ses chefs, les ignorants plus que les docteurs, la démocratie plus que l'aristocratie, les Juifs du dehors plus que les Juifs de la Palestine; ce fut cette multitude, ces deux ou trois millions d'hommes venus pour la Pâque, d'Antioche, de Smyrne, de Rome, d'Alexandrie, de Cyrène, de l'Assyrie, de la Perse, peut-être même de la Chine, qui poussèrent le cri d'ana-

[1] *Act.*, v, 17; XXIII, 69. Josèphe, *Antiq.*, XX, 8 (9, 1), qui nous montrent, à trois époques peu éloignées les unes des autres, la puissance des Sadducéens dans le sacerdoce.

[2] *Act.*, XXIII, 69.

thème : « Prenez-le et crucifiez-le. Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants! »

Or une des pensées qui éclate à cette époque parmi ce peuple, est une pensée bien contraire à celle qui domina depuis la nation juive. Ce qui animait la multitude, ce que les chefs du peuple prenaient pour cause ou pour prétexte de leur crime, c'était la fidélité envers Rome, la crainte de ses vengeances, le fanatisme de la soumission. L'aristocratie redouta ou chercha à redouter en Jésus un ennemi de César. « Si nous laissons cet homme libre, disait Caïphe dans les comités secrets du sacerdoce, tous croiront en lui, et les Romains viendront et détruiront notre ville et notre peuple. » « Nous l'avons trouvé, disent au pied du tribunal les affidés de Caïphe, soulevant le peuple et empêchant de payer l'impôt à César. » « Si tu le renvoies, crie-t-on à Pilate, tu n'es pas ami de César. Car quiconque se fait roi est ennemi de César. » « Nous n'avons de roi que César, » crie ce peuple courtisan qui, avant un siècle, brisera les drapeaux de César et soulèvera contre lui une guerre atroce.

C'était donc sous prétexte de soumission que l'on agitait le peuple; c'était par respect pour César que l'on faisait violence à la conscience pusillanime du délégué de César. La courtisanerie devenait séditieuse, la servilité arrivait jusqu'à l'émeute. Par un tel crime, Jérusalem non-seulement méritait sa chute, mais la préparait. Le châtiment, divinement nécessaire selon les lois de la Providence, était, aux yeux même de la politique humaine, singulièrement facilité. Il était clair que le peuple juif, initié aux allures de la sédition, ne s'en tiendrait pas là, et marcherait de plus en plus dans ces voies tumultueuses et violentes qui devaient le perdre. Après s'être révolté pour César, il ne tarderait pas à se révolter contre César.

A partir de ce jour en effet, l'attitude du peuple juif devient plus violente. La série des rébellions et la série des malheurs commencent pour lui. A peine le déicide accompli, saint Étienne est lapidé au mépris de la loi juive et au mépris de la police romaine (33). En même temps Saul est envoyé à Damas pour appeler sur les apôtres le glaive des Juifs auxquels la loi romaine interdit de tirer le glaive. Bientôt la colère des Juifs poursuit saint Paul converti, à Damas où il est menacé d'assassinat (38), à Lystres (45), à Philippes, à Thessalonique, à Bérée (52) à Éphèse (57), où ils suscitent contre lui des émeutes, au mépris de la paix romaine. Rome est troublée de ces querelles et Claude expulse les Juifs de Rome (49). Peu après, la présence de saint Paul à Jérusalem y amène des émeutes violentes, des querelles effroyables dans le sacerdoce, des tentatives d'assassinat encouragées par les prêtres et contre lesquelles l'épée romaine protége l'apôtre, (58). Saint Jacques le mineur est jeté du haut de la terrasse du temple et achevé à coups de pierres par ordre du grand prêtre, au mépris de la loi romaine et du procurateur romain (62). En poursuivant les apôtres, Juda devient le perturbateur habituel des villes de l'empire; en s'agitant contre les chrétiens, il s'habitue à s'agiter contre Rome. Son aristocratie l'a jeté dans les voies de l'émeute et il ira malgré elle jusqu'à la révolution.

Et rappelons ici la cause plus profonde encore qui faisait sortir Juda de son sang-froid et de sa paix, qui jetait dans les âmes l'inquiétude et l'enthousiasme, l'ambition et le désappointement. La prophétie de Jacob avait été accomplie; les septante semaines étaient épuisées; les quatre-vingt-cinq jubilés d'Elie l'étaient probablement aussi; le quatrième millenaire était fini; la loi, à compter du temps d'Abraham, avait fait ses deux

mille ans. Et le Messie manquait. A mesure que les années s'écoulaient, l'impatience précipitait Juda vers la révolte[1].

Voilà pourquoi la différence est si grande entre la Jérusalem d'avant le temps du Sauveur et la Jérusalem des années suivantes. Celle-là est paisible et soumise; elle se laisse conduire par la prudence cauteleuse de l'aristocratie sacerdotale; la secte ou plutôt la bande de Judas le Gaulonite est peu nombreuse; Jérusalem attend le Messie. L'autre au contraire devient d'année en année plus inquiète et plus turbulente; son aristocratie n'est plus maîtresse; les sectaires fanatiques se multiplient; c'est qu'alors Jérusalem cherche le Messie. Elle n'a pas voulu du Fils de Dieu; elle se donnera au premier escamoteur biblique qui se rencontrera sur son chemin. Elle n'a pas voulu de l'émancipation spirituelle qui lui était offerte; elle se jette dans les folles espérances d'émancipation politique. Elle proteste religieusement contre l'Église; elle proteste politiquement contre Rome; plus elle se sépare de l'une, plus aussi elle se sépare de l'autre. Son Sanhédrin, qui a cru ne la brouiller qu'avec l'Église qu'il déteste, l'a compromise avec Rome qu'il redoutait.

Et Juda ne s'agitait pas seulement contre Rome, il s'agitait contre lui-même. Cette rencontre qui avait eu lieu entre les différents éléments du judaïsme pour accomplir le déicide, ne pouvait constituer un accord durable; comme les alliances qui se font pour le crime, le lendemain du crime elle devait se rompre. Les dissentiments devenaient des ruptures. Il se dessinait peu à peu un parti de l'insurrection contre le parti de la paix, un parti révolutionnaire contre le parti conservateur, un parti des prophéties contre le parti des indifférents.

[1] D'après le rabbin Ménassé (au dix-septième siècle), les anciens Juifs et ceux surtout qui prirent les armes contre les Romains attendaient la venue du Messie et espéraient de lui leur délivrance. *De vitæ termino*, apud Basnage, *Hist. des Juifs*, VI, 23.

Pour la paix et pour l'attente paisible de l'avenir, penchaient plutôt les Juifs de la dispersion : vivant plus loin du centre, plus en contact avec les infidèles, ils pouvaient être et plus patients et plus dociles. Dans le même sens, penchaient également les sadducéens et ceux qui inclinaient vers le paganisme, plus résignés à ne pas voir naître ce Messie qu'ils avaient moins désiré, ni se relever cette terre d'Israël pour laquelle leur patriotisme était plus calme. Dans le même sens également, les riches et les puissants de Juda, l'aristocratie sacerdotale, occupée des rites plus que des croyances, de gouverner Israël plus que de le glorifier; tous ceux-là pouvaient maîtriser leur impatience, et songeaient surtout à ne pas livrer aux Romains par une révolte insensée Israël, Jérusalem et le temple.

Vers le parti révolutionnaire et prophétique penchaient au contraire les Juifs de la Palestine plutôt que les Juifs de la dispersion; les rabbins à l'encontre des prêtres; le clergé des synagogues, si je puis l'appeler ainsi, en contraste avec le clergé du temple; les pharisiens, par rivalité pour les sadducéens; les pauvres et le peuple en haine des grands et des riches. Le rabbinisme pharisien, dominant la Palestine et dominant les classes populaires, avait fait (et je le dis en son honneur) du royaume de Dieu et de l'apparition du Messie le sujet de ses commentaires, la vie de son école, la préoccupation de sa foi.

Ainsi Juda se scindait de plus en plus en insouciants et en impatients, en timides et en exaltés. Si hors de la Judée, dans les palais des rois, dans les écoles sadducéennes, on pouvait prendre en patience l'absence du Messie et la domination romaine : dans les synagogues, dans les écoles pharisaïques, dans les cabanes de Juda, on ne se consolait pas. C'est là que l'on calculait les semaines de Daniel, que l'on

discutait les prophéties, qu'on entassait les interprétations, qu'on ajoutait aux prophéties véritables des traditions mensongères[1]; c'est là que germaient l'impatience, le désespoir, la révolte[2].

La source du mal ainsi reconnue, déroulons rapidement la série des premières fautes et des premières douleurs d'Israël.

Le règne de Caligula fut le début des souffrances du peuple juif; il lui donna un redoutable avant-goût de ses désastres futurs. J'ai raconté ailleurs cette persécution; sortant, par suite de sa folle manie d'apothéose, des traditions tolérantes du pouvoir romain, Caligula veut imposer aux Juifs l'adoration de sa propre personne; il donne à ses sujets païens l'exemple de la persécution (38-40). Le prince a commencé, les peuples suivent. Les peuples comprennent que les Juifs, par leurs poursuites tumultueuses contre les chrétiens, ont démérité du pouvoir romain même raisonnable; le prince et les peuples soupçonnent peut-être aussi que les Juifs ont démérité de Dieu par le meurtre du Calvaire. En Judée pourtant où Israël est menacé de la plus grande de toutes les douleurs, celle de voir une idole païenne dans le temple, l'aristocratie sacerdotale, encore puissante, maintient la soumission, empêche le sang de couler; c'est à force de résignation et de douleur que Jérusalem désarme ses persécuteurs et épargne à son temple le dernier des outrages. Mais, à Alexandrie, la bride est lâchée aux païens; ils se jettent sur la population juive, brûlent, massacrent,

[1] Voir quelques exemples de ces interprétations ou de ces prophéties dans Josèphe, IV, 22 (6, 3). VI, 7 (2, 1), 30 (5, 2), 31 (5, 4).

[2] « Les puissants traitaient mal le peuple, le peuple médita la perte des puissants. Ceux-là étaient agités de l'esprit de domination, ceux-ci de l'esprit de violence et de pillage. » Jos., *de Bel.*, VII, 30 (8, 1).

s'acharnent même sur les cadavres, et tous les oratoires du vrai Dieu sont changés en temples païens[1].

Hors même de l'empire, au delà de l'Euphrate, la puissance de ces deux frères juifs, Asinée et Anilée, qui avaient pendant quinze ans tenu à leur gré la Mésopotamie, amène à ce moment une réaction. Asinée étant mort empoisonné par la femme de son frère, Anilée, à son tour, est assassiné par les païens. Les Juifs de Babylone, que jusque-là le renom des deux frères défendait contre la haine invétérée des idolâtres, sont maintenant poursuivis. Séleucie leur sert d'abord de refuge; mais, au bout de six années, la population grecque se soulève contre eux et en fait périr, dit-on, jusqu'à cinquante mille. Les débris de cette malheureuse race se retirent à Ctésiphon. Bientôt Ctésiphon n'est plus tenable et il faut chercher refuge à Néerda et à Nisibe[2]. Ce moment de crise et de douleur était un avertissement donné au peuple d'Israël. Il l'avertissait de ce qu'étaient et la haine des païens et la colère de Dieu; il lui prédisait d'autres douleurs qui devaient un jour faire oublier celles-là.

Le règne de Claude donna aux Juifs de l'empire quelques années de repos. Le prince était honnête; les délégués qu'il envoyait en Judée, au moins pendant les premiers temps de son règne, ne furent point oppresseurs. Jérusalem aurait dû respirer. Mais l'inquiète recherche du Messie la tourmentait toujours. Dès avant la mort du Sauveur, quelques chefs d'aventuriers s'étaient donnés pour des inspirés. — Theudas (an 4 avant Jésus-Christ),[*] selon l'expression des Écritures, « s'était dit être quelqu'un » et avait réuni autour de lui quatre cents hommes. — Judas le Gaulonite, dont nous avons parlé,

[1] Josèphe, *Ant.*, XVIII, 8 (6, 11), 10, 11 (8). — *De Bello*, II, 16, 17 (9 et 10) — Philo, *in Flaccum, de Legatione*. — Dion Cassius, LIX, p. 660.
[2] Josèphe, *Ant.*, XVIII, 12 (9, 5-9).

avait mené après lui une foule plus grande encore[1]. Ils avaient péri cependant, l'épée romaine en avait promptement fait justice; leur parti s'était dispersé ou se laissait oublier.

Mais, après la mort du Sauveur, ces imposteurs se multiplient et exercent une puissance plus sérieuse. — Sous le gouvernement même de Pilate (37), ce ne sont plus les seuls Juifs, ce sont les Samaritains, leurs éternels adversaires, mais disciples de la même loi et entretenus dans les mêmes espérances, qui commencent à prêter l'oreille aux imposteurs. Un faux prophète paraît qui leur révèle que des vases d'or ont été enfouis par Moïse sur le mont Garizim; des milliers d'hommes se rassemblent dans un bourg voisin pour aller de là gravir la sainte montagne. Mais la montagne est gardée par les troupes romaines qui taillent en pièces ces malheureux[2]. — Plus tard, sous le règne de Claude (an 45, c'est-à-dire la dernière année de la dernière semaine de Daniel, selon le calcul le plus favorable), apparaît chez les Juifs un prétendu prophète, un magicien (γόης), appelé aussi Theudas. Il persuade à une multitude d'hommes de partir avec tout ce qu'ils possèdent et de le suivre jusqu'au Jourdain, qu'il leur fera traverser à pied sec. La cavalerie romaine les poursuit, en tue un grand nombre et leur chef a la tête tranchée. Le fanatisme juif verse là son premier sang. — Bientôt deux fils de Judas le Gaulonite reparaissent et sont mis en croix (46)[3]. —

[1] Theudas ou Judas, fils d'Ézéchias, chef de voleurs. *Act.*, v, 36. — Jos., *De Bel.*, II, 6 (4, 1).

[2] Josèphe, *Antiq.*, XVIII, 5 (4, 2). Selon une chronique samaritaine manuscrite, citée par Reland (*De nummis Samaritanis*, diss. II), les vases sacrés du temple auraient été, après la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, cachés par le grand prêtre Osias. Il faudrait peut-être lire dans Josèphe Ὀζίου au lieu de Μωϋσέως.

[3] Josèphe, *Antiq.*, XX, 3 (5).

Peu après, une insulte grossière d'un soldat romain provoque une émeute et l'émeute une répression sanglante (48). Selon Josèphe, qu'il ne faut pas toujours croire en matière de chiffres, plus de dix mille hommes périssent[1].

Depuis ce moment, tout s'assombrit. La pensée révolutionnaire a surgi dans l'âme de ce peuple. Il y a ouvertement un parti de la liberté. En attendant qu'il domine sur la place publique, il se promène sur les grands chemins. La Judée est pleine de libérateurs qui la pillent[2].

A ces signes, avertis qu'Israël se perd, les païens s'agitent autour de lui, comme les oiseaux de proie autour d'un homme qui va mourir. Samaritains et Syriens se jettent sur les terres juives, profanent les synagogues, dénient aux Juifs leur droit de cité, et, repoussés par eux, livrent de véritables batailles. Le procurateur romain Cumanus intervient; oppresseur et cupide, faisant souvent le brigandage pour son propre compte, payé par les Juifs, payé par les Samaritains, il se décide pourtant contre les Juifs, et lance sur eux ses cohortes, recrutées parmi les païens de la contrée, ennemis naturels des Israélites. Cette fois la révolte est près d'éclater, le mot de liberté est prononcé. Un chef de brigands célèbre, Eléazar, fils de Dinée, sort de ses montagnes et se met à la tête des insurgés qui l'appellent. Les supplications de l'aristocratie, les prières des prêtres qui parcourent Jérusalem, la tête couverte de cendre, la justice de l'empereur qui reconnaît le droit des Juifs et punit leurs adversaires, apaisent pourtant la révolte (51). Jérusalem gagne à ce délai dix ans de vie, mais non de repos[3].

[1] Jos., *De Bello*, II, 20 (12, 1). Ailleurs il dit 20,000, *Antiq.*, XX, 4 (5, 3).

[2] Τῶν γὰρ ἐφεστώτων ἐπὶ νεωτερισμῷ. (*Antiq* , XX, 4 (5, 4). *De Bello*, II, 20 (12, 2).)

[3] Jos., *Antiq.*, XX, 6 (8, 5). — *De Bel.*, II, 21 (12, 3). — Tacit., *Annal.*, XII, 54.

Sous l'empire de Claude, la paix s'était donc à peu près maintenue. Mais, sous Néron, la guerre couve de toutes parts. Le prince est à la fois cruel et insouciant; il n'a rien ni de l'honnêteté de Claude ni de la rigidité administrative de Tibère. Ses procurateurs pillent, peu lui importe. Peut-être même à l'égard de la Judée, un calcul politique, la crainte qu'inspiraient la puissance et l'insubordination de la race juive, sert-elle de stimulant et de prétexte à leurs instincts cupides. Le pouvoir romain quitte ses traditions tutélaires; il semble s'étudier à provoquer une révolte pour en finir d'un coup avec ces Juifs dont il s'inquiète. L'affranchi Félix (52-60), procurateur de Judée, mari de trois reines, gouverne avec « le despotisme d'un roi et l'âme d'un valet[1]. » Portius Festus (60-62), Albinus (62-64), Gessius Florus (64 ou 65), se succèdent; tous oppresseurs, à l'exception du premier; tour à tour recevant de l'or des Juifs, en recevant de leurs ennemis; réprimant les brigands et entrant en marché avec eux; punissant les assassins et se servant des assassins; concourant avec tous ces aventuriers à maintenir dans le pays un état de misère armée qui désespère et exalte les âmes; n'ayant pas souci de la guerre dont ils vont léguer le fardeau à leurs successeurs, pourvu qu'au bout de leur administration ils reviennent à Rome millionnaires.

Aussi la Judée se perd-elle de plus en plus. La secte de Judas le Gaulonite, ce pharisaïsme des grands chemins, obscure pendant soixante ans, reparait alors sur la scène. Le germe déposé dans l'ombre éclôt en nombreux épis. Quand on réprime les brigands dans la campagne, ils rentrent dans la cité et de bandits deviennent sicaires (σικαριοι). Cachant sous leurs vêtements de courtes épées, ils viennent au temple, se

[1] Jus regium servili ingenio exercuit. (Tacit., *Histor.*, v, 9.) — Voir, sur Félix, Tacite, *ibid.* — Jos., *Antiq.*, xx, 5 (7, 2). — Sueton., *in Claud.*, 28.

mêlent à la foule, frappent leur ennemi, crient eux-mêmes à l'assassin et disparaissent au milieu du tumulte (52)[1]. Bandits et sicaires sont les deux partis politiques, les deux nuances de la révolution, les deux espérances d'Israël.

Aux uns et aux autres se joignent encore les faux messies. Des magiciens et des imposteurs se montrent à la multitude, lui persuadant de les suivre au désert, où Dieu lui fera voir de grands prodiges; politiques plus encore que fanatiques, ne rêvant que signes dans le ciel et révolutions sur la terre; car ces prodiges que Dieu doit opérer au désert sont des *signes de liberté*[2]. — Un Égyptien, magicien et faux prophète (55 ou 57), entraîne ainsi jusqu'à trente mille hommes, les conduit au mont des Oliviers, persuadés qu'à leur aspect les murailles de Jérusalem tomberont et qu'ils pourront y entrer pour renverser la puissance romaine. Les soldats romains les attaquent; quatre cents d'entre eux sont tués. Le magicien disparaît sans qu'on l'ait jamais revu; ses adhérents dispersés vont grossir le nombre des bandits, et plus que jamais le cri de liberté, sanctionné par les faux prophètes, retentit dans toutes les cavernes de Juda[3].

Il faut bien le comprendre: ce qui se préparait, ce n'était pas seulement une révolte, c'était une guerre civile. Ce n'était

[1] Josèphe, *De Bello*, II, 23 (13, 3). — *Antiq.*, XX, 7 (8, 10).

[2] Γόητες καὶ ἀπατεῶνες ἄνθρωποι, *Antiq.*, XX, 6 (8, 6). — Πλάνοι ἄνθρωποι καὶ ἀπατεῶνες, προσχήματι θειασμοῦ, νεωτερισμοὺς καὶ μεταβολὰς πραγματευόμενοι... εἰς τὴν ἐρημίαν, ὡς ἐκεῖ τοῦ Θεοῦ δείξοντος αὐτοῖς σημεῖα ἐλευθερίας. *De Bel.*, II, 23 (13, 14).

[3] *Act. Apost.*, XXI, 38. — Josèphe, *loco citato*. — Sur cette union des bandits avec les adeptes des faux messies. Οἱ γὰρ γόητες καὶ λῃστρικοὶ συναχθέντες πολλοὺς εἰς ἀπόστασιν ἐνῆγον.., Πάλιν δε οἱ λῃσταὶ τὸν δῆμον εἰς τὸν πρὸς Ρωμαίους πόλεμον ἠρέθιζον, μὴ δεῖν ὑπακούειν αὐτοῖς λέγοντες. *Ibid.* — Un peu plus tard, sous e procurateur Festus (60), un fait pareil. *Antiq.*, XX, 7 (8-10).

pas seulement une guerre d'Israël contre Rome, c'était une guerre d'Israël contre lui-même. J'ai fait voir quelles oppositions existaient en Israël, et principalement, en Israël comme partout, l'opposition éternelle de l'aristocratie et de la démocratie, de la richesse et de la pauvreté. Les rabbins, et surtout leurs disciples pauvres, que leur pauvreté rendait parfaitement libres de rêver toutes les révolutions et toutes les émancipations possibles, étaient moins les ennemis de Rome que les ennemis de cette aristocratie des riches, des prêtres, des sadducéens, qui tenait pour la tradition de résignation et de patience; ils étaient révolutionnaires (νεωτερίσται), plus que dévots, plus épris de convoitise pour la maison des riches que de zèle pour la maison de Dieu; ils faisaient par leurs brigandages la guerre aux Romains, mais surtout aux Juifs amis des Romains. Ils dévastaient leurs biens, ils pillaient leurs maisons, ils brûlaient leurs villages, ils punissaient par le meurtre l'obéissance à Rome. Ils proclamaient (que de fois n'avons-nous pas nous-mêmes entendu un pareil langage!) « que, la liberté étant pour tout le monde, il fallait l'imposer, même de force et sous peine de mort, à ceux qui ne la voulaient pas. » Le parti de la liberté sera donc toujours le plus despotique de tous les partis [1] !

Ceci nous explique du reste pourquoi au milieu de ces perturbations, le temple et les rites solennels du mosaïsme furent respectés des Romains plus même que des Juifs. La religion du temple était antirévolutionnaire, aussi Rome ménageait-elle le temple. Le profaner, outrager la loi, insulter directement la tradition mosaïque, c'eût été provo-

[1] Josèphe avait entendu les révolutionnaires modernes : Καὶ πρὸς βίαν ἀφαιρεθήσεσθαι λέγοντες τοὺς ἑκουσίως δουλεύειν προαιρουμένους. *De Bel.*, II, 23 (13, 4). Voir aussi *Antiq.*, xx, 6 (8, 6). — Sur tout ce qui précède, *Antiq.*, xx, 8, 9 (9). — *De B.*, II, 24 (4, 5). — *De Vitâ suâ*, 14 (1, 3).

quer d'une manière par trop ouverte, non seulement les novateurs, les mystiques, les rabbins devenus prophètes, mais les plus calmes et les plus patients d'entre les Juifs, les chefs de la bourgeoisie et du sacerdoce, la masse entière de la nation. Israël eût été en droit d'imiter alors, non la soumission de Jérémie, mais la résistance des Machabées. Les habitudes romaines de tolérance religieuse persistaient donc, même sous les plus mauvais procurateurs. Au milieu de leurs excès, ni la loi ni le temple n'étaient attaqués. Des victimes étaient toujours amenées aux prêtres au nom de l'empereur. Nulle image idolâtrique ne souillait Jérusalem. La tutelle du temple, c'est-à-dire son administration temporelle, était remise au Juif Agrippa [1]; le choix du grand prêtre lui était également laissé. La garde de l'habit pontifical, autrefois usurpée par les Hérodes, demeurait au grand-prêtre. Même le procurateur Ventidius Cumanus, qui avait donné les premiers exemples d'oppression, avait puni de mort un soldat romain coupable d'avoir déchiré la loi de Moïse. César, respectant la conscience juive jusque dans ses scrupules, venait de faire abattre une galerie du haut de laquelle le roi Agrippa pouvait jeter un regard indiscret sur les cours intérieures du temple. Sauf une ou deux tentatives des procurateurs pour toucher au trésor sacré, tout ce qui tenait au sanctuaire était sauf. Rome avait pu se départir de sa justice envers le peuple, mais non de son respect envers le Dieu.

Au contraire, puisque le temple était antirévolutionnaire, qu'il était le foyer du parti de la paix, le centre de l'esprit conservateur, les révolutionnaires, sans dépouiller le respect

[1] Avant lui elle avait été confiée à son oncle Hérode, roi de Chalcide (an 45). Jos., *Antiq.*, xx, 1 (1, 3). — Sur l'habit pontifical, voy. *Ant.*, xviii, 8 (6, 3, 4); xx, 1, 2. Sur Cumanus, *Ant.*, xx, 4 (5, 4); *de B.*, xx (12, 2). Sur la galerie d'Agrippa. *Ant.*, xx, 7 (8, 11).

du temple et de la loi, étaient portés à les ménager moins. Ils avaient en dehors du temple leurs docteurs, leurs inspirés, leurs prophéties, et, pour ainsi dire, une religion toute entière. Aussi (et pour des disciples de Moïse le symptôme était redoutable) c'étaient plutôt des Juifs qui se chargeaient de profaner le temple de Dieu respecté par les Romains. Le sacerdoce était divisé contre lui-même ; par une politique fatale, les Hérodes et après eux les Césars avaient craint de laisser le pontificat se perpétuer dans les mêmes mains. Presque tous les ans, ils dépouillaient le grand prêtre de l'éphod pour le donner à un autre. Il y avait ainsi dix, quinze, vingt grands prêtres en souvenir ou en expectative, remplissant Jérusalem de leurs regrets ou de leur ambition, sadducéens ou pharisiens, aristocrates ou démocrates, conservateurs ou révolutionnaires, en lutte fréquente et dont les luttes allaient jusqu'à la violence et jusqu'aux armes. Les parvis furent rougis du sang des prêtres. Un autre genre d'anarchie troublait le temple. Le gardien légal de l'édifice sacré était, comme je viens de le dire, le roi de Chalcide Agrippa, de la race d'Hérode. Juif savant, mais d'une orthodoxie suspecte et qui dépensait l'argent de ses sujets israélites à faire aux villes païennes des cadeaux de statues, de temples et de gladiateurs, Agrippa jugeait pourtant de sa gloire de réformer le sanctuaire et il bouleversait à son gré les rites mosaïques. Or il avait été dit à Israël : « Si tu ne veux pas écouter la voix du Seigneur ton Dieu, et observer les ordres et les cérémonies que je te prescris aujourd'hui, toutes les malédictions viendront sur toi et te saisiront[1]. »

On en était venu là (62) sous l'avant-dernier procurateur

[1] *Deuteron.*, XXVIII, 15. — *Levit.*, VIII, 35. — Jos., *de B.*, VI, 5 (3). — Sur le semi-paganisme d'Agrippa, *Antiq.*, XX, 7 (8, 11), 8 (9). Sa science judaïque est attestée par S. Paul (*Act.* XXVI, 3) et par les rabbins.

Albinus et sous l'avant-dernier grand prêtre Jésus, fils de Gamala, lorsque la restauration ou la reconstruction du temple commencée par Hérode le Grand s'acheva après plus de soixante ans de labeur. C'était ce temple qu'Esdras avait relevé de ses ruines, dont le prophète Aggée, dans ses élans inspirés, avait annoncé la gloire, dont les apôtres du Christ trente ans auparavant admiraient l'inébranlable structure. Son achèvement aurait dû être pour Jérusalem l'occasion d'une joie solennelle. Mais, ni pour ce sacerdoce armé contre lui-même, ni pour ces docteurs égarés à la recherche de leur Messie, ni pour ce peuple désespéré de l'attendre, ni pour ce pays dévoré par le brigandage et la tyrannie, n'étaient faites les joies d'Israël autour du tabernacle, celles de Salomon à l'aspect du premier temple, celles des exilés en revoyant le temple nouveau. Comme dans les pays dominés par les partis révolutionnaires, tout était triste dans le présent, sinistre dans l'avenir. Les révolutionnaires de tout genre sont peu riants, encore moins des révolutionnaires juifs et soi-disant inspirés. Ces hommes me représentent les Niveleurs et les Indépendants du temps de Cromwell, cruels pour autrui, tristes pour eux-mêmes, apprenant dans leur Bible à assombrir leur propre vie et à éteindre sans pitié celle d'autrui. Ce fanatisme biblique a dû être le même aux deux époques. Israël vit donc sans joie poser la dernière pierre de son temple. Dévoué à la destruction par la prophétie de Moïse comme par celle du Christ, profané avant d'être fini, le temple était souillé de sang, dit Josèphe; il fallait qu'il fût purifié par le feu[1].

De plus, l'achèvement du temple laissait à Jérusalem un embarras, secondaire en apparence, mais qui cependant est

[1] *De Bello*, VI, 8 (2, 1).

un des avant-coureurs les plus fidèles des révolutions. Il laissait dix-huit mille ouvriers inoccupés. Agrippa, qui n'osait les renvoyer, les employa pendant quelque temps à paver toute la ville de pierres blanches[1]. Qu'en fit-il ensuite? Nous ne le savons pas; mais le moment où ils furent libres dut toucher à celui qui commença la guerre, et la révolte put s'emparer d'eux en les armant. Je ne remarquerais pas cette circonstance si l'expérience de notre siècle ne nous en eût appris la valeur. Les travaux développés avec excès et suspendus tout à coup par les craintes politiques ont donné en 1789, en 1830, en 1848, des milliers de bras à nos émeutes.

Le terme approchait donc, le mal enfanté par le mal grandissait sans relâche. Dans les dernières années de Néron, le procurateur Albinus, partant pour Rome, fait ses adieux à la Judée en ouvrant les prisons et en lui rendant une foule de bandits (64). Les brigands marchent alors par bandes de trois ou quatre mille; un fils de Judas le Gaulonite, frère de ceux qui ont été crucifiés, Manahem, est à leur tête. Cette famille, qui la première avait semé le fanatisme politique, devait en recueillir la dernière et abondante moisson. Ces mystiques du judaïsme restauré font la guerre au patrimoine des Juifs suspects avant de la faire à la puissance de César. Et, pour y aider, le procurateur Gessius, dénoncé à Néron pour ses déprédations, juge que le bruit de ces accusations ne se perdra que dans le bruit d'une guerre, qu'une révolte seule peut le sauver; par ses violences il pousse de son mieux à la révolte. Stimulée par les uns, provoquée par les autres, la Judée, folle de souffrances et ivre de prophéties, se précipite de plus en plus dans la sédition.

[1] *Antiq*, xx, 7, 8 (9-7).

Ce qui garde encore quelque bon sens, quelque richesse, quelque ascendant, est au désespoir. A chaque crise populaire, le sacerdoce et les chefs du peuple vont, vêtus d'un sac, la cendre sur la tête, supplier le procurateur de s'adoucir, supplier le peuple de se modérer. Ils se sentent entraînés dans une révolution, écrasés, quoi qu'ils fassent, ou par les révoltés ou par les Romains.

Cette aristocratie sacerdotale, la première coupable du crime du Calvaire, menacée maintenant par les partis populaires qui avaient été ses complices, se souvint-elle alors de ce forfait dont il y avait encore tant de témoins? de cette prédication chrétienne qui avait tant de fois fatigué ses oreilles? de ces apôtres dont elle avait versé le sang? Il est permis d'en douter, tant l'homme est habile à oublier ce qui l'accuse. Ce qui est certain, c'est que la politique de leurs pères avait porté de tous autres fruits que ceux qu'elle avait souhaités. Ils avaient semé le fanatisme de la soumission et ils recueillaient le fanatisme de la révolte. Ils avaient versé le sang du Sauveur par crainte de Rome et de peur « que les Romains ne vinssent détruire la ville et le peuple; » et voilà qu'à cause de ce sang versé Rome, vengeresse involontaire du Sauveur, allait venir détruire le peuple et la ville. Leur excès ou leur affectation de prudence politique avait été la plus fatale des imprudences.

Voilà où était entraînée cette race juive qui, quarante ans auparavant, sous la tutelle romaine et dans la pieuse attente du Messie, était paisible, prospère, libre dans sa personne et surtout dans sa foi!

Cependant elle n'était pas perdue sans ressources. La main qui pouvait la sauver lui était encore tendue. Il avait été dit que la rédemption divine serait offerte aux Juifs d'abord, offerte à plusieurs reprises, offerte avec longani-

mité et avec patience. Notre-Seigneur était venu au milieu des Juifs; il avait vécu parmi eux; il n'avait eu de disciples que de leur nombre; il n'avait pas abordé les païens. Il était venu « sauver les brebis perdues du troupeau d'Israël. » Ses apôtres, à son exemple, avaient prêché avant tout à Jérusalem et en Judée. C'était dans le temple, dans la galerie de Salomon, qu'ils s'étaient longtemps réunis eux et leurs disciples. Hors de la Palestine, c'est encore aux Juifs seuls qu'ils s'étaient d'abord adressés. C'était toujours dans la synagogue juive que leur prédication avait commencé. Saint Paul lui-même, l'apôtre des nations, n'avait pas agi autrement. « Aux Juifs d'abord, dit-il, aux Grecs ensuite. [1] » Un sentiment de tendre commisération régnait dans l'Église chrétienne en faveur de la synagogue. « Vous êtes, disait saint Pierre aux Juifs, les fils des prophètes et les enfants de l'alliance que Dieu a faite avec vos pères. C'est à vous les premiers que Dieu a envoyé son Fils unique. » Paul, que les Juifs haïssaient plus que les autres, se tourne vers eux, plus que les autres plein d'amertume et de douleur. « Je dis la vérité dans le Christ et je ne mens pas, selon le témoignage que me rend ma conscience dans l'Esprit-Saint; ma tristesse est grande et la douleur de mon cœur est continuelle. Je voudrais être moi-même anathème devant le Christ à la place de ceux qui sont mes frères dans la chair... La volonté de mon cœur et ma prière vers Dieu est tout entière pour leur salut... Que ne puis-je provoquer à m'imiter ceux qui sont ma chair et sauver quel-

[1] Saint Paul à Athènes (an 52), *Act.*, xvii, 16, 17. — A Corinthe (52), xviii, 5, 7. — A Éphèse (54). — Nemini loquentes verbum, nisi solis Judæis. *Act.*, xi, 19. — Vobis oportebat primùm loqui verbum Dei. *Act.*, xiii, 46, dit saint Paul à Antioche (an 45). — Judæo primùm et Græco. — A Rome (an 59), saint Paul fait d'abord venir les principaux Juifs dans sa prison. *Act.*, xxviii, 17.

ques-uns d'entre eux ! » Et il ne veut pas en perdre l'espérance : « Si quelques-uns des Juifs ont cru au Sauveur, pourquoi tous ne croiraient-ils pas? Si ces quelques grains prélevés sur la masse étaient bons, pourquoi la masse ne le serait-elle pas? Puisque la racine était bonne, pourquoi les rameaux ne le seraient-ils point?... Car je ne veux pas, mes frères, que vous ignoriez ce mystère..., que l'aveuglement est tombé sur une partie d'Israël pour que la plénitude des nations entrât dans l'Église, mais qu'ensuite Israël tout entier fût sauvé... A cause de l'Évangile, ils sont vos ennemis; mais à cause de l'élection que Dieu a faite de leurs pères, ils doivent vous être très-chers[1]... » Et saint Paul, confirmant ses paroles par ses actions, garde pour lui-même, comme un lien avec sa race, les pratiques judaïques dont il a fait affranchir les Gentils. Vers la fin de sa vie, lorsque l'heure de ses souffrances approche, il fait un vœu selon la loi de Moïse et va tout exprès, au temple de Jérusalem, témoigner de l'accomplissement de ce vœu.

Si de telles invitations eussent été entendues, sans doute les procurateurs ne fussent pas pour cela immédiatement devenus des magistrat intègres et désintéressés; les bandits et les sicaires ne fussent pas immédiatement rentrés dans l'ordre; mais l'inquiétude dominante d'Israël eût cessé. Sûr d'avoir trouvé son Messie et ne le cherchant plus désormais, il eût cessé d'encourager les prophètes révolutionnaires. Le peuple juif aurait souffert, avec une patience égale à celle qu'il avait montrée sous Caligula, une tyrannie qui du moins ne s'attaquait pas comme celle de Caligula à sa loi et à ses autels. Il aurait souffert peut-être pendant la courte administration d'un ou deux procurateurs; mais le premier ma-

[1] *Rom.*, IX, 1-5. — X, 1. — XI, 14, 16, 26, 28.

gistrat à demi honnête lui eût rendu la paix. Israël n'eût pas alarmé la méfiance romaine ni converti un accès momentané de tyrannie administrative en une guerre politique et une guerre d'extermination contre des rebelles. La synagogue, s'associant à l'Église, lui eût peut-être donné quelque chose de sa propre liberté vis-à-vis du pouvoir; elle eût pris certainement quelque chose de la sagesse et de la longanimité de l'Église. La race juive fût demeuré libre, la Judée paisible, Jérusalem debout. Le temple où le Sauveur avait prié, où les apôtres avaient longtemps réuni leurs disciples, auquel saint Paul lui-même venait de rendre un dernier hommage, le temple fût resté, pour un temps du moins, un lieu de prière et un sanctuaire national pour les juifs devenus chrétiens.

Mais l'obstination de la race judaïque ne permit pas qu'il en fût ainsi. A chaque invitation chrétienne une persécution judaïque avait répondu; à la première prédication de saint Pierre, la flagellation ordonnée par la synagogue ; au prosélytisme des apôtres, le sang de saint Étienne; à la présence des Chrétiens dans le temple, la violence qui les en chassa et les dépouilla; à la parole des apôtres dans les synagogues, la force qui les jeta hors des synagogues; à leur prédication sur la place publique, les tempêtes excitées par les Juifs sur la place publique ; à l'apparition de saint Paul dans le temple pour y acquitter son vœu, l'homicide presque consommé sur sa personne; aux paroles de paix, les dénonciations; au langage de la charité fraternelle, les supplices. Les paroles de saint Paul, que nous venons de citer, sont, après trente années de gémissements et de supplications, le dernier cri de la poule qui veut réunir ses poussins sous son aile.

Aussi l'avertissement et la prière amicale vont-ils se changer en anathème. Saint Paul, repoussé et injurié par les

Juifs, a déjà été réduit à secouer ses vêtements et à prononcer ces terribles paroles : « C'est à vous qu'il fallait d'abord annoncer la parole de Dieu; mais, puisque vous la repoussez et que vous vous jugez indignes de la vie éternelle,... que votre sang soit sur votre tête; j'en suis pur; je vais aux Gentils[1]... »

Après lui, saint Jacques, évêque de Jérusalem, écrivant aux fidèles des douze tribus dispersés dans le monde, a prononcé l'anathème contre cette aristocratie pharisaïque ou sacerdotale, contre ces riches de Jérusalem, qui ont fait périr le Sauveur, qui « oppriment les saints et les livrent aux jugements, qui ont blasphémé le nom de salut, lequel a été prononcé sur les fidèles. Allez maintenant, riches, pleurez et hurlez dans les calamités qui vont tomber sur vous. Vos richesses se sont pourries, vos vêtements ont été dévorés. Votre or et votre argent se sont rouillés, et leur rouille sera un témoignage contre vous, et elle dévorera vos chairs comme le feu. Vous vous êtes thésaurisé la colère pour les derniers jours... Vous avez jugé le juste et vous l'avez mis à mort et il ne vous a point résisté. » Et vous, « soyez patients, mes frères, jusqu'à l'arrivée du Seigneur[2]. »

Les Chrétiens comprirent alors que se réalisaient les terribles symboles employés par les prophètes. Israël avait aveuglé ses yeux, fermé ses oreilles, épaissi son cœur[3]. Le vigneron divin s'était épuisé autour de sa vigne ingrate et n'en avait obtenu qu'un fruit amer. Il avait convoqué Israël, et Israël

[1] *Act.*, XVIII, 6-7. — XIX, 9. — XIX, 8-10. — XXVIII, 25-28.

[2] *Jac.*, II, 6-7. — V, 1-6. — Cette épître est de l'an 60 de Jésus-Christ environ.

[3] Isaïe, VI, 9. — *Ps.*, LXVIII, 23. — Cité par saint Paul, *Rom.*, XI, 8-10. — *Act.*, XXVIII, 25-27.

ne s'était pas réuni. Il avait appelé et personne n'était venu[1]. Le juge allait prononcer maintenant entre le vigneron et sa vigne, entre le laboureur et l'arbre stérile, entre l'époux outragé et l'épouse infidèle, entre le père et ses enfants ingrats[2]. La cognée était au pied de l'arbre ; le libelle de répudiation était écrit ; le créancier était prêt à recevoir les enfants vendus comme esclaves par leur père ; l'alliance méconnue allait être brisée comme la verge du prophète[3]. « Ils ont tué, dit saint Paul, le Seigneur Jésus et ses prophètes ; ils nous ont persécutés ; ils déplaisent à Dieu et ils sont ennemis de tous les hommes ; ils nous empêchent de parler aux nations de peur que les nations ne soient sauvées ; ils veulent combler la mesure de leurs péchés. Car la colère de Dieu contre eux est arrivée à son terme...[4] Encore un peu de temps, celui qui doit venir viendra et ne tardera pas[5]. »

Des avertissements d'une autre nature, inutiles pour les

[1] In vacuum laboravi, sinè causâ, et vanè fortitudinem meam consumpsi... Et nunc, dicit Dominus, formans me ex utero servum sibi, ut reducam Jacob ad eum, et Israel non congregabitur. Isaïe, XLIX, 1-5. — Quia veni : et non erat vir : vocavi, et non erat qui audiret. *Ibid.*, L, 1-3. — Voir encore : L, 10. — LIII, 1. — LIX, 16. — LXVI, 4. — Et expectavi ut faceret uvas, et fecit labruscas. *Ibid.*, V, 2. — Ego autem plantavi te vineam electam, omne semen verum : quomodo ergo conversa es mihi in pravum, vinea aliena? Jerem., II, 21. — Voir Matth., XXI, 33.

[2] Nunc ergo, habitatores Jerusalem, et viri Juda, judicate inter me et vineam meam. Isaïe, V, 3. — Ergo judicium meum cum Domino, et opus meum cum Deo meo. *Id.*, XLIX, 4.

[3] Hæc dicit Dominus : quis est hic liber repudii matris vestræ, quo dimisi eam? Aut quis est creditor meus, cui vendidi vos? Isaïe, L, 1. — Et tuli virgam meam,... et abscidi eam, ut irritum facerem fœdus meum. Zachar., XI, 10.

[4] Qui et Dominum occiderunt Jesum, et Prophetas, et nos persecuti sunt, et Deo non placent, et omnibus hominibus adversantur : prohibentes nos Gentibus loqui ut salvæ fiant, ut impleant peccata sua semper : pervenit enim ira Dei super illos usquè in finem. I *Thessalon.*, II, 15, 16.

[5] *Hebr.*, X, 37.

chrétiens, plus sensibles pour les juifs qui n'avaient plus d'autres yeux et d'autres oreilles que ceux de la chair, sont rapportés, non par des écrivains ecclésiastiques, mais par le juif Josèphe et le païen Tacite. Selon le premier, au temps du procurateur Albinus, un paysan, Jésus, fils d'Ananus, venu à Jérusalem pour la fête des Tabernacles (septembre 62), fut inspiré de crier dans le langage des prophètes : « Voix du côté de l'Orient ! voix du côté de l'Occident ! voix du côté des quatre vents ! voix contre les nouveaux époux et les nouvelles épouses ! voix contre le peuple ! » Il parcourait les rues répétant jour et nuit les mêmes paroles. Les chefs du peuple le firent arrêter, on l'interrogea ; il ne répondit pas. On le fouetta de verges ; il continua de prononcer les mêmes anathèmes. On le mena au gouverneur, qui le fit flageller jusqu'à ce qu'il fû, comme le Sauveur, couvert de sang ; il ne se trahit ni par une larme, ni par une prière, et redit toujours : « Malheur ! malheur sur Jérusalem ! » Albinus le renvoya comme fou. Depuis ce temps jusqu'à celui du siége de Jérusalem, il ne cessa de parcourir la ville, ne parlant à personne, frappé chaque jour et ne se plaignant pas de ceux qui le frappaient, nourri par pitié et ne remerciant pas ceux qui le nourrissaient, répondant à tout par le même cri de douleur, sans cesse le répétant, plus encore aux jours de fêtes, lorsque Jérusalem se remplissait de pèlerins ; redisant, sans que jamais sa voix s'enrouât ou s'affaiblit, cet anathème que l'autre Jésus avait déjà prononcé : « Malheur sur la ville ! malheur sur le peuple ! malheur sur le temple[1] ! »

[1] Josèphe, VI, 31 (5.3) — Væ autem prægnantibus, et nutrientibus in illis diebus. Luc, XXI, 23. — Beatæ steriles, et ventres qui non genuerunt, et ubera quæ non lactaverunt. *Ibid.*, XXIII, 29. — Filiæ Jerusalem, nolite flere super me, sed super vos ipsas flete, et super filios vestros. *Ibid.*, 28.

Peu après, apparurent encore d'autres signes que Josèphe et Tacite nous rapportent tous deux, le premier d'après des témoins oculaires vivants au moment où il écrit. Une comète, qui avait la forme d'une épée suspendue au-dessus de la ville, se montra, dit-on, pendant une année entière. A l'époque où le peuple était rassemblé au temps des azymes, à la neuvième heure de la nuit (8 Xanth., 65, 19 mars)[1], une lumière soudaine, égale à celle du jour, éclaira pendant une demi-heure le temple et l'autel. Une autre fois, à minuit, la porte du sanctuaire qui regardait l'Orient, porte de bronze et que vingt hommes avaient peine à mouvoir, s'ouvrit d'elle-même; on ne la referma qu'avec peine. Quelques jours après la fête (20e d'Artémisius, 29 avril), avant le lever du soleil, on vit dans toute l'étendue du ciel rouler des chars, des armées s'entrechoquer; on vit tracer des circonvallations autour d'une ville assiégée, reluire les épées et les cuirasses; on crut entendre le bruit des armes. Et enfin, à la Pentecôte, les prêtres entrés dans le temple pour y accomplir les sacrifices de la nuit, entendirent un bruit de pas comme celui d'une multitude qui s'éloigne, et des voix qui répétaient : Sortons d'ici[2].

[1] Voyez, à la fin du volume, l'appendice sur le calendrier de Josèphe.

[2] Josèphe, *De Bel.*, VI, 31 (5, 3). — Tac., *Hist.*, V, 16. — « Les portes du temple s'ouvrirent d'elles-mêmes, si bien que Jochanam (Jean), fils de Zaccaï, les réprimanda en disant : Arrêtez-vous! et il ajouta : Temple! Temple! pourquoi te détruis-tu toi-même, car je sais que tu dois finir par l'embrasement, ainsi qu'a prophétisé Zacharie (XI) : Liban, ouvre tes portes et que le feu dévore tes cèdres. » *Talmuds de Jérusalem et de Babylone*, dans Galatin, *De Arcan. cathol. verit.*, IV, 8, p. 209. Dialogue de Pierre Alphonse et du juif Moïse : « Le temple intérieur fit entendre ce cri : *Sortez d'ici!* » *Mas perachim pers.*, 4. Jost., VI, n. 44. Faut-il identifier ces prodiges avec ceux dont parle Josèphe ou les placer selon l'indication toujours un peu vague des rabbins, quarante ans avant la destruction du temple?

En effet, les anges de Dieu avaient quitté le sanctuaire; l'esprit du Seigneur, l'esprit de Moïse, l'esprit de résignation et de sagesse, abandonnait la synagogue. La meilleure preuve, c'est que ces présages, ces combats dans les airs, ces adieux des anges, étaient interprétés comme des augures d'émancipation et de gloire [1]. Ce n'était donc plus cette nation si soumise sous Auguste, servile jusqu'au déicide sous Pilate, si patiente sous Caligula. Sous ce dernier prince, qui menaçait dans sa démence l'inviolabilité du sanctuaire, Juda n'avait pas pris les armes et avait vaincu par sa seule résignation. Aujourd'hui, ni le temple ni la loi n'étaient atteints; il n'y avait pas lieu à une insurrection religieuse, la seule dont ses traditions glorifiassent l'exemple. Si Juda se révoltait, c'était fanatisme d'indépendance et d'ambition. Or cette ambition de peuple conquérant ne se justifiait que par une interprétation inadmissible des prophéties, et, quant à son indépendance nationale, il n'en avait, je l'ai dit, ni appris le culte ni reçu la tradition. Disons mieux : les idées d'indépendance et de domination nationale pouvaient être depuis des siècles dans sa pensée, mais autrefois il les ajournait au temps du Messie. Maintenant que le temps du Messie se passait, Juda désespéré, plutôt que d'abandonner pour jamais ses rêves ambitieux, les ressaisissait avec rage, et, à tout hasard, voulait tenter de les accomplir [2].

[1] Josèphe., et Tacite, *loco citato*.

[2] « Un homme a allumé une lumière pendant la nuit : elle s'est éteinte; il l'a rallumée : elle s'est éteinte encore. Il dit alors : Pourquoi me fatiguerai-je ainsi? Attendons le jour. Il en est de même des Israélites. Quand ils étaient esclaves en Égypte, Moïse et Aaron les ont sauvés; mais ils sont retombés dans la servitude. Captifs à Babylone, ils ont été délivrés par Ananias, Mizraël et Azarias; mais ils sont retombés sous le joug des Perses. De ceux-ci Mathathias l'Asmonéen les a sauvés; mais depuis les Romains sont venus.

Aussi disent-ils maintenant : Voilà que nous nous lassons d'être rachetés pour toujours retomber en servitude. Nous ne voulons plus être éclairés sur la terre par un homme. Nous voulons que Dieu nous éclaire. Car il est écrit (Ps. CXVIII, 27) : Que Dieu Jehova nous éclaire ! » — Midrasch Thephillim, sur le Psaume 36.

CHAPITRE VI

CAMPAGNE DE CESTIUS GALLUS

(66)

Cùm ergo videritis abominationem desolationis quæ dicta est à Daniele prophetà stantem in loco sancto, qui legit, intelligat : tunc qui in Judæa sunt, fugiant in montes. (Matth., xxiv, 15-16.)

Quand donc vous verrez l'abomination de la désolation qui a été annoncée par le prophète Daniel, établie dans le lieu saint (que celui qui lit entende), alors que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient dans les montagnes.

La paix cependant se maintenait encore. Les deux partis révolutionnaires, celui des bandits et celui des sicaires, par leurs folles prédications, par leurs prétendus inspirés, plus encore par leurs brigandages et l'état d'inquiétude qu'ils maintenaient, poussaient de leur mieux à la révolte. Le procurateur Florus y poussait aussi, sciemment et volontairement, selon Josèphe, parce que, coupable de déprédations et accusé auprès de César, la révolte seule pouvait le sauver; il suscitait dans les villes syriennes la haine des païens contre les Juifs; et, payé par les Juifs pour les défendre, il ne tenait pas ce honteux marché. Il allait, s'il faut en croire Josèphe, jusqu'à proclamer à son de trompe liberté et impunité pour

les brigands. Il menaçait même le trésor sacré et voulait enlever dix-sept talents (cent deux mille francs) de l'or du temple. Cependant le pontificat, la haute bourgeoisie de Jérusalem, à force de supplications et de prières, maintenaient encore le peuple dans la soumission[1].

C'est alors qu'au printemps de l'année 66 (16 Artémisius, 27 avril), Florus vint à Jérusalem, décidé sans doute à provoquer l'explosion populaire. Le peuple, selon l'usage, marche en ordre au-devant du procurateur et de ses soldats; mais les soldats répondent au salut officiel du peuple par des injures; les cavaliers poussent leurs chevaux sur la foule. Le lendemain, Florus, installé sur son tribunal, demande compte au Sanhédrin d'une moquerie populaire : par allusion à son avarice, on avait colporté une boite destinée à recevoir les aumônes pour le mendiant Florus. Comme le Sanhédrin ne peut immédiatemont le satisfaire, il pousse ses soldats sur le peuple, fait piller et massacrer, condamne au fouet et même à la croix des Juifs, chevaliers romains, méprise les pleurs de la reine Bérénice, sœur d'Agrippa, qui, après une nuit d'angoisses, vient à lui le matin, nu-pieds, au péril de sa vie, le supplier d'épargner Jérusalem.

Le jour suivant (17, 28), nouvelle épreuve. Florus annonce que deux cohortes de plus vont entrer dans Jérusalem, et que le peuple doit aller à leur rencontre. Il fallut cette fois que les lévites et les prêtres portassent par la ville les vases du temple, suppliassent, montrassent au peuple leur poitrine nue et leur tête couverte de cendre. Le peuple se soumit, mais sa soumission fut encore payée par des outrages. Sous les pieds des chevaux, sous les coups de bâton de ces soldats syriens et idolâtres, la patience des Juifs n'y

[1] Jos., *de B.*, II, 25 (14).

tint plus. Le peuple, rentré en hâte dans la ville, et comprenant bien que c'est au temple et au trésor du temple qu'on en veut, gagne le temple, démolit la galerie qui l'unit à la tour Antonia, occupée par les Romains, l'isole ainsi, barre les rues, jette du haut des toits des pierres sur les soldats de Florus. Mais Florus est satisfait; il a son émeute. Il convoque le Sanhédrin, lui déclare qu'il ne peut plus tenir à Jérusalem, qu'il l'abandonne à l'esprit de révolte. Le Sanhédrin tremble de rompre avec César, supplie Florus de rester et obtient seulement qu'il laisse après lui une cohorte. Tel est du moins le récit de Josèphe, intéressé, il est vrai, à exagérer la patience des Juifs et la tyrannie du procurateur [1].

Jérusalem demeure effrayée de son triomphe. Elle députe au proconsul de Syrie pour se justifier; Bérénice députe à son frère Agrippa pour le supplier d'intervenir. Agrippa et un tribun, envoyé par le proconsul, arrivent en même temps aux portes de la ville sainte. Le tribun trouve Jérusalem soumise, respectueuse, lui montrant seulement les traces du combat, son marché pillé, ses maisons détruites et se plaignant de Florus. Il va au temple, et, dans l'enceinte ouverte aux gentils, offre, selon l'usage fréquent des Romains, son hommage au Dieu des Juifs. Agrippa, de son côté, assemble le peuple, et, en présence de Bérénice assise sur un trône, le supplie, au nom des choses saintes, au nom du temple, au nom des anges de Dieu, de ne pas livrer le Saint des saints aux chances fatales de la guerre. Le peuple, ému de ces paroles d'un roi, des larmes d'une reine, répond qu'il en veut à Florus, non pas à Rome. Agrippa lui demande l'impôt qui avait cessé d'être payé, et quarante talents (deux cent quarante mille francs) sont réunis à l'instant pour ac-

[1] Jos., II, 25, 27 (14-15).

quitter l'impôt. Agrippa lui reproche la démolition du portique qui joignait la tour Antonia au temple ; le peuple commence à le relever. Agrippa accomplissait ici un office héréditaire ; comme Hérode le Grand, son bisaïeul, comme Agrippa, son père, à force d'adresse et de popularité d'un côté, d'adulation et de dévouement de l'autre, il était l'entremetteur de la soumission judaïque et de la domination romaine, le lien entre son peuple et son empereur.

Mais à la fin Agrippa parle de Florus. Il savait qu'une fois l'émeute ayant éclaté ni le proconsul de Syrie ni César ne donneraient tort au procurateur. Il fallait donc accepter Florus ou désespérer de la protection de César. Cette fois le peuple ne veut plus entendre Agrippa. A la première parole il est insulté, les pierres volent contre lui ; il est obligé de quitter Jérusalem ; son œuvre de conciliation est anéantie [1]. Le parti de la paix, qui triomphait tout à l'heure, est vaincu ; le parti de la guerre est maître de la cité. Ce parti ne faisait qu'une minorité dans la nation ; on peut l'admettre sans croire à une majorité pacifique aussi compacte et aussi absolue que la peint Josèphe. Mais ce parti, plus révolutionnaire que national, parce qu'il n'avait pas les vertus qui seules auraient pu légitimer et ennoblir l'insurrection, ce parti était ce que les partis révolutionnaires sont toujours. Faibles par le nombre, forts par l'audace, résolus comme tous les partis extrêmes, despotiques comme tous les partis populaires ; quand une fois ils se sont saisis d'une nation, ils se hâtent de la compromettre avec eux pour qu'elle ne puisse plus renier la solidarité de la révolte.

Dans la campagne, le parti révolutionnaire, c'étaient les sicaires, héritiers directs de Judas le Gaulonite, et conduits

[1] Jos., *de B.*, II, 28 (16).

par son fils Manahem, dernier reste, après deux frères crucifiés, de cette famille de révoltés et de prophètes. Eux, pour dominer le pays, avaient eu besoin d'une place forte et par un coup de main hardi ils venaient de s'emparer du rocher inexpugnable de Massada sur le bord de la mer Morte, citadelle et arsenal des Hérodes, devenu le centre de leurs brigandages. A Jérusalem, les révolutionnaires s'appelaient zélateurs, et là aussi il leur fallait une place forte, une situation altière et dominante pour maintenir le peuple et le garder contre le repentir. Un des leurs, Eléazar, fils du pontife Ananias, nommé chef militaire du temple (στρατηγός), fit déclarer, malgré les supplications du haut sacerdoce et des chefs même du pharisaïsme, que désormais nulle victime ne serait reçue que de la part d'un Juif. Rien n'était plus opposé à la loi de Moïse, nationale par son rite, mais universelle par son dogme et libérale dans sa pratique, qui faisait prier pour les gentils et leur avait constamment ouvert la première enceinte de son temple. Mais, en rejetant l'offrande de tous les gentils, on rejetait celle de l'empereur; on refusait les sacrifices qui jusque-là étaient offerts tous les jours en son nom et par lui; Jérusalem abdiquait ce signe d'alliance avec Rome qui était en même temps un signe du respect de Rome envers elle. Elle mettait César hors de son temple, hors de sa prière, hors de sa loi. Le temple et la religion de Moïse devinrent alors la citadelle des zélateurs comme Massada était celle des sicaires [1].

Bientôt la plaie s'élargit encore. Le parti de la paix fit un effort désespéré; après avoir demandé secours à Florus qui demeura dans son inaction calculée, il demanda secours à Agrippa, qui lui envoya trois mille hommes. (7 Loös, 16

[1] Jos., *de B.*, II, 29-30 (17).

juillet.) Ces trois mille hommes, la cohorte romaine qui était demeurée à Jérusalem, les Juifs, amis des Romains, soutinrent pendant sept jours la lutte contre les zélateurs. Il fallut que le parti révolutionnaire réunît toutes ses forces et que de Massada les sicaires vinssent à l'aide (14 Loös, 23 juillet). La révolution triompha par ce secours. Le palais d'Agrippa et celui de Bérénice furent brûlés. On eut soin surtout de brûler les archives où étaient contenus les actes de créance et les registres des hypothèques (15-17); on rangeait ainsi tous les débiteurs dans le parti de l'insurrection[1], et l'on faisait, comme nous dirions aujourd'hui, une révolution, non pas seulement démocratique, mais sociale. L'ancien grand-prêtre Ananias, celui qui avait fait frapper saint Paul et à qui saint Paul avait prédit que Dieu le frapperait[2], poursuivi comme partisan de la paix, se cacha dans un égout et y fut tué. (7 Gorpiéos, 14 août.) Les soldats romains, retirés dans une tour imprenable, se rendirent à la condition qu'ils auraient la vie sauve; à peine désarmés, on les égorgea sans provocation, sans prétexte, et, ce qui aggravait le crime aux yeux de la loi juive, un jour de sabbat (6 Gorpiéos, 13 août)[3].

C'est par cette puissance du crime que les partis révolutionnaires font des nations leurs complices et leurs esclaves. Abusant de son légitime courroux contre Florus, les zélateurs avaient bien vite mené Jérusalem au delà de sa colère. Ils l'avaient fait rompre par l'émeute avec Florus, par

[1] Τὸ πῦρ ἐπὶ τὰ ἀρχεῖα ἔφερον, ἀφανίσαι σπεύδοντες τὰ συμβόλαια τῶν δεδανεικότων καὶ τὰς εἰσπράξεις ἀποκόψαι τῶν χρεῶν. Jos., *de B.*, II, 31 (17, 6). Voir aussi *De Vitâ suâ*, 5.

[2] Act. apost., XXIII, 2 3.

[3] Jos., *de B.*, II, 32 (17, 8, 9). Il doit y avoir erreur ou dans Josèphe ou dans nos calculs. Le 13 août 66 était un mercredi.

leurs insultes avec Agrippa, seul médiateur possible entre elle et Rome, par le sang d'un grand-prêtre avec le sacerdoce et la religion de Moïse, par le sang d'une cohorte avec Rome et César. Comme il arrive toujours en pareilles luttes, la majorité, faible de cœur, n'ayant pas le courage de sa prudence, ne sachant pas se révolter contre la révolte, se trouvait avoir déclaré une guerre qu'elle n'avait jamais voulue.

Qu'étaient-ce cependant que les zélateurs, que Jérusalem, que le peuple juif de la Palestine? Israël, implanté depuis quinze siècles dans la Palestine, y était encore à certains égards comme un étranger et avait toujours eu à s'y défendre : le flot des peuples idolâtres, repoussés ou envahissants, avait toujours grondé contre lui. Depuis la captivité de Babylone surtout, la tribu de Juda, seule revenue et revenue en petit nombre, s'était trouvée, au milieu des races hostiles qui peuplaient la Syrie, isolée et dans un perpétuel état de siége. Les Machabées, en soumettant la Galilée et l'Idumée, l'avaient mise un peu plus à l'aise. Mais cependant les étrangers la pressaient encore de toutes parts. Vers la mer, Sidon, Tyr, Ptolémaïs s'étaient agrandies aux dépens de la tribu captive d'Aser; au Carmel, un dieu des gentils avait son autel et son prêtre. Dora, Césarée, Antipatris, Ascalon, Gaza, ces noms romains, grecs ou philistins, attestaient la prépondérance des races païennes, et le littoral, à peine distant de dix lieues de Jérusalem, appartenait à peu près en entier aux idolâtres. A neuf lieues au nord de Jérusalem, la séparant de la Galilée, commençait le territoire de sa sœur infidèle, Samarie, qui protestait éternellement contre son pouvoir, contre son temple, contre son sacerdoce, contre ses mœurs. Ainsi les races hostiles serraient de toutes parts la race juive et se mêlaient à elle sans se confondre.

Sur cette terre de Syrie, destinée jusqu'à nos jours à héberger les nations les plus diverses, les Syriens habitaient les villes judaïques; les juifs habitaient les villes syriennes; les deux races, les deux religions, la synagogue et le temple des idoles, la communauté israélite et la cité païenne, étaient partout l'une auprès de l'autre et se disputaient partout. Jusque dans l'intérieur de la Galilée, la ville judaïque de Bethan était devenue, sous le nom de Scythopolis, une cité mixte, mais dans laquelle dominaient les gentils.

Et encore, si tout ce qui était juif eût pu au moins se réunir! Si, du haut des portiques sacrés, le grand prêtre eût pu appeler ces trois millions de Juifs qui, six mois auparavant, étaient venus des bouts du monde célébrer la Pâque dans le sanctuaire de Salomon! Mais ils étaient maintenant retournés dans leurs demeures, en Asie, en Grèce, en Italie, dans la Médie, dans la Perse. Dispersés au milieu des infidèles, faiblement sympathiques aux Juifs de la Palestine, dont ils ne parlaient plus la langue et qui les traitaient volontiers d'hétérodoxes, n'ayant pour sauvegarde que le sceptre romain et se souciant peu de le voir se briser sur leurs têtes, les Juifs de l'empire ne devaient pas venir en aide à la révolte de Jérusalem. Au delà de l'Euphrate, l'Adiabène, où le judaïsme avait été prêché récemment, envoya quelques-uns de ses princes au secours de la ville sainte; mais pour la plupart, les Juifs trans-euphratiques restèrent paisibles. Ils étaient sujets du roi des Parthes, et ce prince, récemment vaincu par les Romains, ne se fût pas soucié de donner à Rome un nouveau sujet de guerre. Ils étaient entourés de populations idolâtres et persécutrices, et la moindre agitation de la part des Israélites pouvait provoquer un renouvellement de ces massacres qui dataient de trente ans à peine. L'insurrection en était donc réduite à la Judée et la Galilée, c'est-à-dire à un

pays d'environ deux cents lieues carrées et à une population d'environ trois millions d'hommes.

Et si encore dans la Judée et la Galilée, où la race de Jacob étouffait serrée entre les infidèles, tous les cœurs eussent été d'accord ! Mais Séphoris, capitale romaine de la Galilée ; mais Tibériade, ville bâtie par les Hérodes, penchèrent toujours l'une vers Rome, l'autre vers Agrippa. La Galilée en général se montra froide pour la cause de la révolte. Les juifs de Scythopolis prirent même les armes contre leurs frères.

Si seulement enfin Jérusalem eût marché de cœur et tout entière dans cette lutte ! Mais dans Jérusalem, comme il arrive toujours en pareil cas, la majorité était contrainte plus que persuadée ; la bourgeoisie subissait le joug de la populace ; le haut sacerdoce, celui du sacerdoce inférieur ; les hommes mûrs celui de la jeunesse ; le peuple de la ville celui des brigands de la campagne.

Il y a plus, et la faction qui dominait le peuple juif était elle-même divisée. A l'encontre des zélateurs s'élevaient les sicaires, les montagnards de cette Gironde. Manahem disputait à Eléazar, fils de Simon[1], chef des zélateurs, la royauté de l'insurrection. Cet ennemi des rois ne se gênait point pour prendre les allures de la royauté. Il marchait en habit royal, suivi d'un cortége armé. Cet orgueil révoltait les zélateurs. « Ils n'avaient pas revendiqué leur liberté contre les Romains pour se donner un roi juif ! ils ne voulaient pas d'un despote même démocrate ! » et autres paroles, extraites, ce semble, du discours de Tallien contre Robespierre. Un jour donc que Manahem entrait au temple avec cet appareil,

[1] Josèphe dit simplement Éléazar, II, 32 (17, 9). Serait-ce Éléazar, fils d'Ananias, dont il a parlé plus haut? L'ensemble de son récit me paraît bien plutôt désigner ici Éléazar, fils de Simon. V. *ibid* (17, 10), 42 (20, 3).

les zélateurs l'assaillirent; le peuple même, ce qui veut dire dans Josèphe le parti pacifique, croyant tuer la sédition en tuant Manahem, lui jetait des pierres de loin. En face de cette attaque multiple, Manahem résista peu; il alla se cacher et périt misérablement[1]. Mais plusieurs de ses partisans échappèrent et gagnèrent leur nid d'aigle de Massada, asile invincible de leur parti. La révolte eut donc alors deux armées, deux drapeaux, deux capitales. Et c'était une faction ainsi divisée, au milieu d'une ville plutôt subjuguée que soulevée, au sein d'un petit peuple, non-seulement entouré, mais mêlé d'ennemis, sans une espérance sérieuse de secours, sans une issue pour la fuite, sans un passage vers la mer, sans un port, qui osait, avec une sorte d'héroïsme insensé, défier la grande épée romaine, victorieuse du monde.

Sans doute, les Machabées avaient osé davantage, mais les Machabées défendaient Dieu et la loi. Pour ce peuple, au contraire, sur qui le crime du Calvaire pesait, quel secours attendre d'un Dieu qu'il avait outragé et d'une loi dont il avait méconnu l'accomplissement? Aux yeux mêmes du pharisaïsme, les pontifes dont ils méprisaient les conseils, un grand prêtre qu'ils avaient égorgé, le temple qu'ils avaient souillé de sang, la cohorte romaine qu'ils avaient massacrée d'une manière impie, s'élevaient contre eux pour les condamner. Loin que le sentiment religieux fût avec eux, c'étaient leurs adversaires, qui, sans être plus religieux peut-être, leur opposaient le sentiment religieux; c'était en promenant les vases sacrés, en parlant au peuple du temple et du sanctuaire, que les prêtres d'abord, Agrippa ensuite, avaient combattu les zélateurs. Les zélateurs, en rejetant les offrandes des étrangers, avaient rapetissé la foi de Moïse à la

[1] Jos., II, 32 (17, 9).

proportion d'une foi exclusivement nationale, subordonné le dogme à la politique, la loi du Seigneur à celle du pays, Dieu à la nation.

Aussi, hors du peuple juif, la confiance fut-elle universelle que Dieu avait abandonné Israël. Sans attendre le signal de la révolte d'un côté, le signal de la répression de l'autre, tous les idolâtres de la Syrie, longtemps contenus par la fierté des Juifs et par l'autorité de Rome, commencèrent à se ruer sur eux. Ce fut sur toute cette frontière et dans toutes les villes mixtes un cri de guerre ou plutôt un cri de mort. Le même jour du sabbat, à la même heure où la cohorte romaine périssait à Jérusalem, les Juifs de Césarée furent attaqués par leurs concitoyens idolâtres; vingt mille périrent ou furent réduits en captivité[1]. A Damas, la faveur des femmes, presque toutes attachées à la loi de Moïse, protégea longtemps les Juifs; mais enfin ils furent refoulés dans le gymnase; on en ferma l'entrée et dix mille furent tués en une heure[2]. A Antioche, que Josèphe compte cependant avec Sidon et Apamée parmi les villes qui épargnèrent les Juifs, plusieurs Israélites, accusés de complot incendiaire, furent brûlés sur-le-champ à la vue du peuple rassemblé au théâtre.

Les Juifs, à leur tour, usèrent de représailles, et chaque ville devint un champ de bataille; les rues étaient semées de cadavres nus et abandonnés. Dans la ville métis de Bethsan, les Juifs s'armèrent avec les païens contre leurs frères, les Juifs du dehors, et défendirent vaillamment la cité. Mais telle était la haine qu'on portait à ce malheureux peuple, que

[1] Deux mille cinq cents périrent à Ascalon, deux mille à Ptolémaïs, un grand nombre à Tyr, à Hippos, à Gadara. Jos., *de B.*, II, 33-36 (18). *De vitâ suâ*, 6.

[2] Jos., *de B.*, *ibid.* Il dit ailleurs huit mille seulement, VII, 34 (8-7).



cette trahison ne les fit point absoudre. On exigea d'eux qu'ils sortissent de la ville, et, quand ils eurent campé dans les bois voisins, confiants et endormis, on les attaqua à coups de flèches, et tous périrent au nombre de treize mille. L'un d'eux, Simon, fils de Saül, dont le courage et la force redoutables s'étaient signalés pour la défense de la ville, tout à coup réveillé par cette grêle de traits qui tuait auprès de lui ses compagnons, se mit à crier aux Syriens que, traître envers son peuple, il périssait justement, mais qu'il ne leur laisserait pas l'honneur de lui donner la mort. Son père était auprès de lui; il le saisit par les cheveux et le tue; il frappe également sa mère, joyeuse de mourir ainsi; sa femme et ses enfants lui présentent la gorge pour échapper au glaive de l'ennemi. Resté le dernier, il monte sur ce monceau de cadavres, et, levant le bras bien haut pour être aperçu de loin, il se frappe d'un grand coup d'épée. Épouvantable scène qui n'était que le prélude de bien d'autres et indiquait à l'avance le caractère de cette guerre impie[1]!

Enfin, le cri de fureur contre les Juifs retentit en Égypte. Alexandrie se repentit de les avoir laissés paisibles pendant vingt-sept ans. Dans une assemblée populaire où ils prétendaient user de leur droit de cité, on les repoussa, on saisit quelques-uns d'entre eux qu'on voulut brûler vifs. La communauté juive s'arma tout entière, courut vers l'amphithéâtre où le peuple était réuni, et allait y mettre le feu. Ni les exhortations du préfet romain, Tibère Alexandre, lui-même Juif d'origine, ni les conseils de leurs propres magistrats ne les purent arrêter. Il fallut que deux légions et cinq mille soldats libyens marchassent contre eux. Le quartier des Juifs, appelé le Delta, fut envahi, non sans une ré-

[1] Voir sur tout cela Josèphe, *de Bel.*, II, 33, 35, 41 (18, 1-5); — VII, 8 (3, 4); 34 (8, 7).

sistance opiniâtre; tout fut détruit; les enfants et les vieillards ne furent pas plus respectés que les hommes armés. Les Alexandrins se mêlèrent à cette boucherie; et, après que les soldats, sur l'ordre du préfet, eurent cessé le carnage, eux continuèrent à s'acharner, même sur les cadavres. S'il en faut croire Josèphe, cinquante mille Juifs périrent ce jour-là, soit à Alexandrie, soit hors de ses murs. Ainsi, dès le premier pas fait pour sortir de la tutelle romaine, Israël rencontrait devant lui la haine invétérée de tous les peuples[1].

Cependant, contre toute attente, en dépit de tous les vœux formés contre les Juifs, en dépit de leurs propres divisions et de leurs propres folies, leur première lutte contre Rome devait amener un triomphe pour eux.

Cestius Gallus, proconsul de Syrie, marcha contre Jérusalem. Il avait environ treize mille hommes de troupes romaines, à peu près autant d'auxiliaires. Antiochus, roi de Comagène, Sohème d'Émèse, Agrippa de Traconite, lui avaient amené des renforts. Toutes les villes syriennes, ennemies des Juifs, lui avaient joyeusement fourni des volontaires.

Jérusalem avait à lui opposer une multitude, mais une multitude indisciplinée. La fête des Tabernacles (15-22 tisri, 28 septembre au 5 octobre) avait attiré à elle des milliers ou de croyants ou de conjurés, force irrégulière, désordonnée, sans tactique, presque sans armes, surtout sans chefs.

Cestius marchait lentement, comptant sur les divisions de Jérusalem, sur l'influence du parti de la paix, sur l'inconsistance des multitudes, enthousiastes un jour, tremblantes le lendemain. Il parlementait, il envoyait Agrippa, il faisait offrir

[1] Jos., *de B.*, II, 36 (18, 6-8). Soixante mille Juifs ont péri dans toute l'Égypte, fait-il dire ailleurs à Éleazar, VII, 34 (8, 7).

une amnistie; ses parlementaires étaient reçus à coups d'épée. Cependant, une fois sous les murs de Jérusalem, la supériorité des armes romaines se fit sentir. L'enceinte de la ville fut forcée (30 hyperberetœos, 6 octobre); les révoltés rejetés dans le temple et dans la ville haute (Sion). Les Romains les y assiégèrent, et, grâce à cette redoutable *tortue* qu'ils formaient avec leurs boucliers, approchaient des murs et en minaient les fondements. Après cinq jours d'assaut, le temple semblait prêt à céder; les Romains se préparaient à en incendier les portes : on y parlait de soumission, bien qu'Éléazar fit jeter du haut des murs quelques Juifs qu'il soupçonnait de traiter avec les Romains; les chefs de la révolte étaient déjà consternés; les partisans de la paix espéraient déjà, grâce à la brièveté de la lutte, amnistie, réconciliation, salut pour la ville et le sanctuaire : lorsque tout à coup, soit qu'il craignît les masses de Juifs campés hors de la ville, soit qu'il ignorât ce qui se passait dans le temple, soit qu'il voulût, lui aussi, comme Florus, prolonger la guerre et y faire entrer, bon gré mal gré, la nation juive tout entière, en un mot, par une résolution difficilement explicable, Cestius Gallus donna le signal de la retraite (4 dios, 9 octobre).

Cette retraite fut désastreuse pour lui. Les factieux s'élancèrent hors du temple, pleins de joie et de surprise. Les multitudes qui occupaient les hauteurs fondirent de toutes parts sur les cohortes romaines. Légèrement armés, connaissant les détours des montagnes, se tenant en arrière lorsque les Romains étaient dans la plaine, se jetant sur eux lorsqu'ils défilaient péniblement à travers les gorges, ils assaillaient de leurs flèches cette pesante infanterie qui n'osait plus tourner la tête, persuadée qu'une armée immense était à sa poursuite. Dans ces vallons pierreux de la Judée, le légionnaire, chargé de son lourd bagage, le cavalier, dont le

cheval glissait sur les rochers, se retiraient épouvantés devant ces ennemis qui se jouaient et poussaient des cris de joie sur les hauteurs. A la première étape, Gabaon (5-7 dios, 10-12 octobre), il fallut abandonner les mulets, les ânes, les équipages. A la seconde, Béthoron, (8 dios, 13 octobre), il fallut abandonner les machines de guerre, dont les Juifs s'emparèrent et dont ils surent plus tard se servir. Cestius n'osa même sortir de Béthoron qu'en sacrifiant quatre cents hommes qui, répandus sur les toits, allumaient des feux, montaient la garde, s'appelaient comme des sentinelles, faisaient croire, en un mot, à la présence de toute l'armée, pendant que l'armée, partie avant le jour, marchait rapidement vers l'Occident. Cestius fut encore poursuivi jusqu'à Antipatris, sur les bords de la Méditerranée, et il y arriva, ayant perdu plus de cinq mille hommes et l'aigle de la douzième légion[1]; il y arriva abattu, tremblant de la colère de son maître, tâchant de rejeter la faute sur Florus, miné par un désespoir qui le tua bientôt[2].

Mais ce succès devait être funeste surtout au vainqueur. Jérusalem était maintenant enlacée dans les filets de la révolte et complice, malgré elle, de tous ses crimes. Il ne lui restait plus de salut que par la révolte elle-même. Il ne lui restait plus qu'à la soutenir avec l'énergie, mais aussi avec l'accablante conviction du désespoir.

On le sentait. Il y eut un moment où il sembla que, sous l'empire du commun péril, la distinction des partis disparût. Déjà l'aristocratie sacerdotale ou bourgeoise s'était rapprochée d'Eléazar, grâce à la violence de Manahem; en temps de révolution, on s'attache au plus modéré d'entre les fac-

[1] Suet., *in Vespas.*, 4.
[2] Jos., *de B.*, II, 40 (19, 7-9.). — Tacit., *Hist.*, V, 10.

tieux. Elle travaillait maintenant à effacer Éléazar lui-même et les zélateurs, toujours suspects de violence et de despotisme, et à donner aux conseils de la révolution plus d'entente, de gravité, d'intelligence. Il ne s'agissait plus de sus citer une émeute, mais de soutenir une longue guerre. On chercha, là où ils étaient, c'est-à-dire dans les rangs de la hiérarchie régulière, les hommes qui avaient les habitudes du pouvoir. On appela à gouverner les plus démocrates de l'aristocratie, des prêtres cependant et des pontifes. Le pontife démocrate Ananus, ancien grand-prêtre, eut le commandement de Jérusalem. D'autres hommes, de famille pontificale, furent envoyés dans les provinces. L'historien Josèphe lui-même, prêtre et opposé jusque-là à la révolte, eut le commandement de la Galilée. Sous eux, la Judée s'apprêta à une guerre nationale, appela sa jeunesse sous les drapeaux, fortifia ses villes, forgea des armes, fabriqua des machines de guerre. Les murailles de Jérusalem furent achevées, une mission fut envoyée aux Juifs d'au delà de l'Euphrate pour leur demander secours[1]. A la fois plus habiles et moins passionnés, ces hommes se sentaient plus capables, et de soutenir la guerre, si la guerre était inévitable, et de renouer la paix, si la paix, dont ils nourrissaient encore l'arrière-pensée, était possible.

Mais, malgré cette modération, l'inévitable désordre et l'inévitable tyrannie des situations révolutionnaires se produisaient. Josèphe, qui nous raconte longuement son administration en Galilée, nous peint très-bien ces positions extrêmes où la lutte et la défiance sont à chaque pas. Le pays est divisé. Séphoris, à l'Occident, appelle les Romains à son aide. Tibériade, à l'Orient, flotte entre la démagogie, qui

[1] Jos., *de B.*, VI, 34 (6, 2).

pousse à la révolte, et l'aristocratie, fidèle au roi Agrippa. A Giscala, Jean, longtemps chef de voleurs, veut se faire proclamer roi de Galilée. La contrée est sillonnée par des bandes de brigands : ici, on les paye pour combattre et assassiner; là, pour être épargné par eux. Les villes leur offrent un tribut, s'ils jurent de ne plus piller. Josèphe en prend quelques milliers à sa solde. Entouré de dangers, de complots, d'accusations (le besoin de soupçonner et de dénoncer est un des plus habituels symptômes des révolutions, et en est peut-être l'auxiliaire le plus efficace), Josèphe n'échappe qu'à force d'adresse, de présence d'esprit, de perfidie quelquefois. Il soumet Tibériade parce qu'il arrive devant elle à la tête de deux cents barques vides, qu'on suppose porter des gens armés et qui emmènent captif tout le sénat de cette ville. Une autre fois, des centaines de factieux entourent sa maison et vont y mettre le feu; il demande qu'un d'eux vienne s'expliquer avec lui; quand le député est entré chez lui, il le fait saisir par ses serviteurs et le renvoie fustigé jusqu'au sang, sa main coupée attachée sur la poitrine, cette audacieuse cruauté fait croire que la maison a de nombreux défenseurs, et l'émeute se retire effrayée.

Tout cela se passait dans le répit de quatre ou cinq mois qui sépara la retraite de Cestius de l'invasion de Vespasien, entre quatre ennemis limitrophes, les Samaritains, les Syriens, Rome et Agrippa. Aussi les hommes de sens jugeaient-ils la cause judaïque ruinée par son propre triomphe. Les riches cherchaient à s'enfuir de Jérusalem comme on quitte un vaisseau qui va faire naufrage. Les ambitieux même se décourageaient. Les deux frères, parents des Hérodes, Costobare et Saül, qui avaient eu des prétentions de royauté, se réfugiaient auprès de Cestius Gallus. Le pontife Ananus, tout en préparant la guerre avec zèle et avec tristesse, tâchait en

même temps de renouer secrètement des négociations pacifiques.

Ce n'étaient pas seulement les riches qui quittaient Jérusalem, mais les plus pauvres de tous; des hommes qui, après avoir vendu leurs biens et mis le prix en commun pour le soulagement des délaissés, s'étaient vus dépouillés par la persécution de ce modique et commun patrimoine; les chrétiens aussi quittaient Jérusalem. Ils avaient commencé à voir se réaliser la prophétie du Sauveur : « Une armée avait entouré Jérusalem, et l'abomination de la désolation prédite par le prophète Daniel était apparue dans le lieu où elle ne doit pas être, » c'est-à-dire que les insignes idolâtriques des légions romaines avaient souillé la terre sainte de la Judée, où jusque-là ils n'entraient pas. Ils avaient « lu et compris. » Ils avaient « su que la perte de Jérusalem était proche[1]. » Et à ces prophéties encore gravées dans la mémoire de la génération qui les avait entendues, une révélation s'était jointe. Quelques-uns des plus saints parmi eux, et sans doute l'apôtre Simon qui avait succédé à saint Jacques, leur premier évêque, avaient reçu un avertissement du Sauveur[2]. Ils ne perdirent point de temps pour la retraite. « Celui qui était aux champs ne revint pas pour prendre sa tunique. Celui qui était sur le toit ne descendit pas pour rien prendre dans l'intérieur de sa maison. Ceux qui étaient dans Jérusalem la quittèrent, ceux qui étaient dans la Judée s'enfuirent vers les montagnes. » La ville de Pella, située au delà du Jourdain et dans le royaume pacifié d'Agrippa, fut leur refuge. Juifs et étrangers à la révolte, ils étaient là au mi-

[1] Daniel, IX, 26-27. — Luc., XXI, 20. — Matth., XXIV, 15. — Marc., XIII, 14. — Qui legit., intelligat *Ibid.*
[2] Euseb., III, 5. — Épiph., XXIX, 7.

lieu d'une population juive demeurée soumise aux Romains[1].

Cette silencieuse retraite était un adieu qui séparait l'Église chrétienne du peuple juif. Les chrétiens s'en allaient de Jérusalem comme Loth s'en était allé de Sodome, qui eût été sauvée par sa présence. Comme autrefois le prophète, en rompant la verge qu'il tenait à la main, avait brisé le lien de fraternité entre Israël et Juda[2], de même aussi la fraternité était rompue entre Israël baptisé et Israël incrédule, entre l'Église, la véritable synagogue, et la synagogue infidèle même à Moïse. Les temps de propitiation étaient passés, le jour de salut était fini. Jusque-là, les Juif baptisés et les Juifs incrédules avaient vécu ensemble, habité la même cité, le même temple, les mêmes synagogues, comme le bon grain avec l'ivraie. Aujourd'hui c'était le jour de la moisson. Les moissonneurs mettaient déjà à part les gerbes de blé, afin de jeter plus tard l'ivraie au feu.

Et, pour confirmer encore cet arrêt, cette année-là même, saint Pierre et saint Paul furent jetés dans les prisons de Rome; l'année suivante, ils souffrirent la mort. Cette mort leur avait été prédite et avait été révélée par eux. Dans les deux épîtres qui peuvent être considérées comme leurs adieux, l'un et l'autre annoncent leur fin prochaine. « Bientôt, dit saint Paul, écrivant à son bien-aimé Timothée, je vais être offert en libation (σπένδομαι), et le temps de ma délivrance est imminent[3]. J'ai combattu le bon combat; j'ai achevé ma course; j'ai gardé ma foi. Il ne me reste plus qu'à recueillir la couronne de justice qui m'est réservée et qu'en ce jour me ren-

[1] Marc., XIII, 15-16. — Matth., XXIV, 17-18. — Luc., XXI, 21. — Marc., XIII, 14. — Matth., XXIV, 16. — Eusèb., Épiph., *ibid.*

[2] Et præcidi virgam meam secundam, quæ appellabatur funiculus, ut dissolverem germanitatem inter Judam et Israel. Zachar., XI, 14.

[3] Ἀναλύσεως.

dra le Seigneur, le juge équitable... Hâte-toi de venir... Viens avant l'hiver[1]. » Quant à saint Pierre, nous lisons qu'il lui avait été dit : « En vérité, en vérité, je te le dis : lorsque tu étais plus jeune, tu te ceignais et tu allais où tu voulais; mais, quand tu auras vieilli, tu étendras les mains, et un autre te ceindra et te mènera où tu ne voudras pas. » Et l'évangéliste ajoute : « Jésus parlant ainsi indiquait par quelle mort il devait glorifier Dieu[2]. » Ce que sachant, saint Pierre adresse ainsi ses adieux aux fidèles : « Je sais avec certitude que ma tente sera bientôt repliée, selon que me l'a fait connaître Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais je ferai en sorte que vous ayez souvent occasion de vous rappeler ces choses après ma mort[3]. »

Quelle fut la cause immédiate de leur martyre? Est-ce la chute de l'imposteur Simon, dont ils combattirent les prestiges devant Néron? Ou la conversion d'un échanson ou d'une concubine du prince[4]? Ou la colère du peuple de Rome à la nouvelle de la défaite de Cestius, et qui se porta sur tous les Juifs de la ville, même sur les Juifs chrétiens? Ce qui est certain, c'est que le danger se fit pressentir à l'avance. Les chrétiens tremblèrent pour leur chef et supplièrent Pierre de s'éloigner. Il céda un moment à leurs instances; il avait déjà passé la porte Capène et il cheminait hors de la ville sur le pavé de la voie Appia, quand Jésus-Christ lui apparut, marchant en sens opposé. « Où allez-vous, Seigneur? dit l'apôtre. — Je vais à Rome pour être une seconde fois

[1] II Timoth., IV, 6-8, 21.
[2] Jean., XXI, 18-19.
[3] II Petr., I, 14-15.
[4] Chrysost., *Adv. oppugnatores vitæ monast.*, I, 3. *In II Timoth., homil.*, III, 1; X, 2. *In Act., homil.*, XLVI, 3. — S. Aster Amasian., *in Apost. principes*. — Theophilact., *in II Timoth.*, IV.

crucifié. » L'apôtre comprit cette parole et rentra dans Rome[1].

Nous ne savons qu'incomplètement l'histoire de son martyre. Les chrétiens des premiers siècles ont peu écrit, et la plupart de leurs livres ont péri dans la grande persécution de Dioclétien. Mais une tradition digne de tous nos respects supplée à beaucoup d'égards au défaut des monuments écrits.

Les apôtres furent enfermés tous deux dans la prison Mamertine, au pied du Capitole, près des terribles Gémonies, au fond de ce terrible Tullianum, où Jugurtha était mort de faim et de froid, où les complices de Catilina avaient été étranglés. Les vieillles murailles d'Ancus Martius furent illuminées par la lumière de la foi chrétienne, et deux de leurs gardes, Processus et Martinianus, y reçurent le baptême[2]. Après neuf mois, dit-on, de captivité, le 29 juin[3], les apôtres sortirent pour leur dernière et glorieuse délivrance[4]. Selon la tradition la plus répandue dans l'Église chrétienne, ils furent conduits d'abord sur la route d'Ostie, et là séparés. Paul fut mené un peu plus loin, au troisième mille, au lieu appelé les eaux Salviæ, et là, conformément à son droit de

[1] Ambros. *sermo*, 68. — Hégésippe, III, 2. — Saint Athanase dit également que saint Pierre et saint Paul prirent souvent la fuite dans les persécutions, mais qu'ils allèrent courageusement au-devant de la mort, quand ils furent avertis par une lumière supérieure que le moment de leur martyre était arrivé. *Apol. pro fugâ.*

[2] Sur les saints martyrs, Processus et Martinianus, voir Grég. Nazian, *homil.* 32; Surius, 2 juillet, et tous les martyrologes. Prædestinatus sive anonymus, *De hæresib.* (à Sirmondo editus), c. 86.

[3] Sur cette date voir Bucherius, *de Cyclo. anonym.* apud Æcumenium. — Paulin. Ep., 16.—Chrysostom., *in II Corinth.*, *homel.* 26.—Calend. Liberii.

[4] Leur martyre eut lieu le même jour, selon Denys de Corinthe *apud* Euseb. *Hist.*, II, 25, et *Chron.* Epiph., *Hær.*, 27. Hieronym , *v.*, *ill.*, I, 5, 12. Aster Amas., *hom.* 8. Bucher., *de Cyclo.* Prud., *de Martyr.*, 12.

cité romaine, sa tête fut avec l'épée détachée de son corps[1]. Pierre, qui n'avait pas de titre pour réclamer le même privilége, fut traité comme le Christ le lui avait prédit. Il fut lié, flagellé, couché sur la croix, les bras étendus. Il demanda seulement et il obtint, pour s'humilier plus encore devant celui qui avait été crucifié avant lui, d'être placé la tête en bas sur la croix[2]. Selon les uns, un marais voisin du Tibre et de la route d'Ostie fut le théâtre de son martyre. Selon d'autres, on mena ce Juif dans le quartier des juifs au delà du Tibre, et ce fut de là, non loin de ces jardins, où avaient déjà souffert tant de martyrs, qu'il put s'envoler vers Dieu[3]. Et c'est ainsi que, glorifiant Jésus-Christ, l'un par la croix, l'autre par l'épée, ils consacrèrent par leur sang l'Église romaine et l'élevèrent au-dessus de toutes les villes du monde[4].

Mais avant de mourir les deux apôtres dénoncèrent une dernière fois l'anathème contre le peuple juif. C'est à Rome et probablement dans leur prison, que, selon un des plus

[1] S. Petrus Alex., *Canon.*, 9.— Euseb., *Hist.*, II, 25.— Hieronym., *in II Timoth.*, IV, 16, *homil.* 10.—Chrysost., *Orat.* 30. — Pruden., *loco citato.* — Gregor. Magnus, *Ep.* XII, 9. — Gregor. Nyssus, *Beat.* 8. — Clem., *ad Cor.*, I, 5. — Tertull., *de Præscript.*, 36. — Ambr., *in Auxent.*

[2] Lact., *de Mort. persecut.*, 2. — Greg. Nyss., *Beat.* 8. — Orig. *apud Euseb* , III, 1. — Euseb., *Opuscul.*, IV, 11. — Aster. Amas., *Oratio in Stephan.* — Chrysost., *in Genes.*, hom., 66. — Ambros., *in Job*, I, 1. — Théodoret, *de Caritate.* — Augustin, *Sermo* 203, 253. — Tertull., *Scorpiac.*, 15. — Clem., *I ad Cor.*, 5.

[3] Calendarii veteres apud Schelest. *Ant. eccl.*, tom. I. — Arringhi, *Roma subterranea.*

[4] Prudent., *loc. cit.*

Saint Clément, pape (*Ep.*, 1, 5), contemporain des apôtres, dit qu'ils ont souffert « sous les magistrats » (ἐπὶ τῶν ἡγουμένων) de l'empereur. Comme la date de leur mort est incontestablement le 29 juin, il faut la fixer au 29 juin 67, époque où Néron était absent pour son voyage de Grèce et où Rome était gouvernée à sa place par les deux préfets du prétoire, Tigellin et Nymphidius, et par l'affranchi Hélius.

graves écrivains de l'antiquité ecclésiastique[1], ils annoncèrent « que bientôt Dieu ferait marcher contre les Juifs un prince qui triompherait d'eux, raserait leur ville, les contraindrait par la longueur du siége à périr de faim et de soif; qu'ils mangeraient la chair des uns et des autres; que, tombés captifs aux mains de leurs ennemis, ils verraient leurs femmes torturées, leurs filles déshonorées, leurs fils arrachés de leurs bras, les petits enfants écrasés contre la pierre; tout leur pays livré au fer et au feu; leur race, captive à jamais, expulsée de la Judée, parce qu'ils avaient méconnu le Fils bien-aimé du Seigneur. » Il était donc clair que « les jours de la vengeance étaient proches et que tout ce qui avait été écrit allait s'accomplir[2]. » Il était clair que le vœu homicide prononcé par Israël à la génération précédente allait être satisfait sur la présente génération : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants! »

[1] Lact., *Div. Instit.*, IV, 21.
[2] Quia dies ultionis hi sunt ut impleantur ea quæ scripta sunt. Luc., XXI, 22.

CHAPITRE VII

CAMPAGNE DE VESPASIEN

(67)

Erit enim pressura magna super terram, et ira populo huic. Et cadent in ore gladii.

Luc., xxi, 23-24.

Car il y aura de grandes nécessités sur cette terre, et une grande colère se déploiera sur ce peuple. Et ils seront dévorés par le glaive.

Pendant que ceci se passait en Judée, l'empereur Néron voyageait triomphalement dans la Grèce. Les guerres de l'Orient qui avaient, pendant de longues années, occupé et un instant humilié les armes romaines, venaient d'être mises à fin; un roi d'Arménie avait consenti à venir dans Rome recevoir du fils d'Agrippine son diadème, et ce spectacle nouveau d'un roi vassal, couronné par la main de César, avait été entouré d'une pompe fabuleuse. La paix du peuple romain ainsi assurée sur terre et sur mer, le temple de Janus avait été fermé[1]. Le prince artiste parcourait les

[1] Imp. Nero. Clav. Cæsar... Avg. Ger. P. M. TR. P. xiii. P. P. Pace P. R. Terra mariq. parta Janvm clvsit Nummi apud Pagi an 71, § 7. — Voir aussi

cités helléniques avec un cortége de plusieurs milliers de musiciens, de saltimbanques, de bouffons; il chantait sur tous les théâtres; il conduisait les chars dans tous les cirques; il combattait et il triomphait sur toutes les arènes.

Les premières agitations de Jérusalem ne troublèrent point cette fête permanente. Mais, quand Néron vit arriver près de lui des Juifs qui avaient quitté la ville après la défaite de Cestius, quand il sut les détails de cette retraite, cette aigle perdue, ce proconsul mis en fuite, cette armée romaine de trente mille hommes repoussée par des insurgés de la veille, il comprit que le danger était sérieux. La Judée, l'Idumée, la Galilée, avaient chassé les garnisons romaines. La Samarie, que les troupes impériales occupaient encore, travaillée, quoique hostile au nom juif, par les mêmes espérances et la foi aux mêmes prophéties, commençait à son tour à s'agiter. Dans le royaume d'Agrippa, mêlé d'Israélites et de Syriens, les villes juives de Tibériade et de Tarichée appartenaient à l'insurrection; Gamala soutenait un siége contre son roi. Qui savait si la contagion n'allait pas s'étendre plus loin? si les Juifs répandus dans toutes les provinces de l'Empire n'allaient pas se révolter? si les colonies judaïques des bords de l'Euphrate n'allaient pas venir au secours de leurs frères? si l'Adiabène, qui voyait deux de ses princes combattre à côté des Juifs rebelles, n'arriverait pas à son tour délivrer la ville où étaient les tombeaux de ses rois? si l'empire des Parthes lui-même demeurerait fidèle au traité? Les représailles que les païens de la Syrie exerçaient contre les Juifs étaient elles-mêmes un danger; pouvait-on laisser la guerre se faire d'un peuple sujet à un peuple sujet, la vengeance s'opérer par une autre main que la main romaine,

Suet., *in Neron*, 13. La date de la médaille se réfère à la treizième année de Néron, qui commença au mois d'octobre de l'an 66.

l'insurrection être réprimée par une autre insurrection? Qu'arriverait-il de cette convulsion universelle de l'Orient dans un moment où l'Orient tout entier, juif, samaritain, idolâtre, était dans l'attente d'une royauté nouvelle et appelait l'accomplissement des prophéties?

Il fallut donc rompre un jour avec les festins et le théâtre, et pourvoir aux besoins de la guerre. La grande préoccupation d'un empereur romain au moment d'une guerre, c'était de ne pas trop grandir le général qu'il en chargerait, de peur d'en faire un prétendant à l'empire. Cestius Gallus, honteusement vaincu, ne pouvait plus diriger la campagne. Le vainqueur des Parthes, Domitius Corbulon, avait trop de gloire pour ne pas être suspect. Par bonheur pour Néron, il se trouva parmi les soldats de l'empire un nom moins glorieux, une épée moins illustre, quoique éprouvée. Il y avait un consulaire déjà âgé, sans naissance, sans argent, même sans crédit, qui n'avait pas commandé en chef les armées, mais qui, en Bretagne, avait rendu d'utiles services[1]. Il était pour le moment en disgrâce; il avait eu le malheur de s'endormir pendant que Néron chantait au théâtre, et, éloigné pour ce crime de la présence impériale, il venait de se retirer dans une petite ville, loin du chemin de l'empereur, tremblant qu'un ordre de mort ne vînt l'y chercher. C'est là qu'on alla prendre Titus Flavius Vespasianus pour le mettre à la tête de l'armée de Judée[2].

Cependant, depuis la défaite de Cestius, l'insurrection avait grandi. Jérusalem et la Judée en étaient toujours le foyer; mais de là elle avait gagné le littoral; Azot, Jamnia,

[1] Ipse potissimum delectus, ut industriæ expertus, nec metuendus ullo modo ob humilitatem generis ac nominis. — Suet., *in Vespas.*, 4. — Voir Josèphe, III, 1 (1).

[2] Suet., *ibid.*

Césarée, résidence ordinaire du procurateur romain, étaient tombées aux mains des Juifs[1]. Joppé, occupé par des pirates israélites, jetait sur la Méditerrannée de hardis vaisseaux qui inquiétaient le commerce de Rome. Au midi de Jérusalem, les deux forts d'Hérodion et de Massada, occupés par les sicaires, ralliaient à la cause de l'insurrection l'Idumée, pays de montagnards sauvages, fils d'Esaü, que la domination des Machabées avait convertis à la foi judaïque. A l'Orient, le château de Machéronte, situé de l'autre côté de la mer Morte, donnait pied à l'insurrection sur toute la rive gauche du Jourdain. Au nord, la Samarie commençait à passer de l'espérance à la tentative, et des milliers d'hommes se rassemblaient sur le mont Garizim, sanctuaire de la religion samaritaine. Au delà enfin de la Samarie, la Galilée, riche, populeuse, juive de croyance, couverte de bandes armées qui prêchaient la révolution à coups d'épée, subissait ou leur domination ou leur entraînement, fortifiait ses villes et inscrivait sur ses rôles jusqu'à cent mille hommes en état de porter les armes.

Vespasien, arrivé à Antioche avant la fin de l'hiver, comprit bien vite quelle marche il devait suivre. Cestius Gallus s'était jeté, tête baissée, au cœur d'une insurrection dont il ne connaissait pas la puissance. Sans s'inquiéter de la Galilée insurgée à sa droite, de la Judée et de l'Idumée soulevées à sa gauche, il s'était aventuré du premier bond dans Jérusalem, entourée peut-être de cent mille hommes en armes. Le vieux capitaine qui lui succédait était d'une nature autrement froide et réfléchie. L'insurrection était trop forte pour l'éteindre d'un seul coup; il résolut de la détruire pièce à pièce, de reprendre la Judée province à province, ville à

[1] Voir Jos., *de B.*, IV, 10 (3, 2).

ville, forteresse à forteresse; d'attaquer d'abord la Galilée, province isolée que la Samarie séparait de Jérusalem et qu'il eût été dangereux de laisser en armes derrière lui; de circonscrire ainsi patiemment, d'enterrer la révolte dans son foyer de Jérusalem, de la laisser s'y épuiser et s'y dévorer par sa propre violence, jusqu'à ce que l'heure fût venue de frapper le dernier coup.

La Galilée, d'ailleurs, n'était pas faite pour résister bien fortement aux armes romaines. Géographiquement parlant, elle ne se rattachait pas au centre de l'insurrection; moralement parlant, elle tenait peu à l'insurrection elle-même. Il était facile et prudent de l'en détacher tout d'abord. Cette contrée, qui avait été habitée jadis par quatre des tribus séparées, s'était vue, près de huit cents ans avant l'époque que nous racontons, dépeuplée de sa population hébraïque qu'avaient emmenée en captivité les rois d'Assyrie. Une population mêlée l'avait remplacée, formée de quelques débris de l'ancienne race et de vingt races diverses déracinées au loin, transplantées là par la politique du vainqueur. Ces échanges de peuples et de contrées, qui dépaysaient les races et dénaturaient le monde, étaient tout dans l'intérêt du conquérant. Il en était sorti un peuple métis qui mêlait le culte du vrai Dieu à celui des idoles, et vénérait dans Astarté la déesse de leurs pères, dans Jéhovah le dieu de leur territoire. Au jour de la résurrection de Juda sous les Machabées, ces peuples, assujettis par l'épée des Juifs, reçurent leur loi et vinrent à leur temple. Néanmoins bien des semences de paganisme y étaient demeurées. La race hérodienne avait là, plus qu'à Jérusalem, exercé son influence; elle avait déployé l'architecture antimosaïque de ses amphithéâtres et de ses palais, dédié des villes à Auguste et à Tibère, implanté des populations païennes au milieu de la population israélite; elle avait, au-

tant qu'il était en elle, donné à la Galilée ce judaïsme tempéré, césarien et semi-païen qui était pour elle une religion de famille.

Et de plus la Galilée, opulente et fertile, était occupée par une population agricole, moins sujette aux entraînements de la cité, aux prédications de l'école, aux prestiges de la synagogue. Des cent mille hommes inscrits sur les rôles de Josèphe, une moitié demeurait occupée de l'industrie et de la culture; l'autre moitié n'était elle-même qu'une pauvre garde nationale qui avait pris les armes, mais qui n'avait pas quitté son domicile. La vraie force de Josèphe, qui commandait la Galilée, c'était cinq mille mercenaires, ci-devant bandits, qu'il avait pris à sa solde. La vraie force de l'insurrection, c'étaient ces bandes de brigands ou de sectaires qui parcouraient le pays, imposaient plus qu'ils ne persuadaient la révolution, et, comme les zélateurs de Jérusalem, poussaient, bon gré mal gré, par la terreur à la révolte.

Et chez ceux-là même l'enthousiasme politique n'était pas soutenu par la force militaire. Ils voyaient venir contre eux Vespasien avec trois légions, vingt-trois cohortes, plus de six mille chevaux, en tout une cinquantaine de mille hommes[1] et une multitude d'esclaves armés Ses trois lieute-

[1]

2 légions (5e et 10e) commandées par Céréalis et Trajan, amenées de Syrie.	12,600	hommes.
15e légion amenée d'Égypte par Titus.	6,300	—
10 cohortes de 1,000 hommes chacune.	10,000	—
13 cohortes de 600 hommes et 120 chevaux. . . .	9,360	—
6 *turmæ* (ἴλαι) de cavalerie.	180	—
Les trois rois Sohème, Antiochus et Agrippa avaient fourni chacun 2,000 hommes et 1,000 chevaux.	9,000	—
Malch (ce nom n'est probablement qu'un titre : *melek*, roi).	6,000	—
En tout.	53,440	hommes.

Josèphe dit cependant soixante mille hommes, sans compter les es-

nants, qui commandaient chacun une légion, étaient Q. Petilius Céréalis, célèbre depuis dans d'autres guerres; Titus, fils de Vespasien, et après lui empereur; Ulpius Trajanus, qui fut lui-même père d'un empereur. Si l'on ajoute à Titus son frère Domitien, la guerre de Judée fit quatre Césars. Parmi les auxiliaires de l'armée romaine, quatre monarques vassaux, Antiochus, roi de Comagène, Sohême d'Émèse, Agrippa de Trachonite, Maleh, émir des Arabes, lui avaient fourni des secours. Cent soixante machines de guerre suivaient cette armée. C'étaient ces balistes et ces catapultes qui lançaient au loin d'énormes pierres, brisaient les créneaux des remparts, entamaient l'angle des tours, et jetaient à trois stades de distance (555 mètres) la tête d'un homme.

Contre cette puissance, les bandes irrégulières des insurgés galiléens, gens de tout pays, de toute origine, mêlées de vagabonds, de malfaiteurs, d'étrangers, de païens même, n'avaient ni la discipline, ni les armes, ni l'expérience du soldat romain. Sans casques et sans cuirasses, ils ne ressemblaient pas à cette infanterie romaine, inébranlable par sa masse, invulnérable sous son armure. Ils n'avaient rien de pareil à la redoutable *artillerie* de Vespasien. Les chevaux du désert que Malch et Sohême avaient amenés au camp romain ne leur prêtaient pas leurs ailes. Ils n'avaient que les murailles de leurs cités relevées à la hâte, leur pauvre épée et leur foi à leurs prophètes. Mais il y avait parmi eux des hommes qui, dans une nation appelée à la liberté, et pour une religion appelée à régénérer le monde, eussent été des héros. Dans le ju-

claves. — D'après Suétone (*in Vespas.* 4), Néron ajouta aux troupes employées par Cestius deux légions, 8 *alæ*, 10 cohortes. — A l'époque de la mort de Néron, Vespasien avait trois légions. Tac., *Hist.*, I, 10. — C'étaient, comme on le verra plus tard, la 5e, la 10e et la 15e. La 10e venait de l'Euphrate, et remplaça probablement la 12e, battue sous Cestius. — Titus commandait la 15e légion, Trajan la 10e. — Voir Jos., III, 5 (4, 2).

daïsme, ils n'étaient que des désespérés, fanatiques d'un Messie qui ne venait point, sectaires d'une religion évanouie, épuisés par l'angoisse de leurs espérances déçues et de leurs prophéties en vain méditées; pour y échapper, ils étaient prêts à tout, au combat, quelque inégal qu'il pût être; à la torture, quelque affreuse qu'on la pût faire; au suicide, quelle que soit l'impiété du suicide.

Aussi, lorsque dans les riches vallons de la Galilée apparurent les trois aigles des légions romaines; lorsque retentit le pas mesuré des cohortes, marchant sur un front de six hommes avec leur immense cortége d'auxiliaires, de mercenaires, de bêtes de somme, de machines de guerre; cet attirail de la puissance des Césars chemina avec toute la sécurité de la force, sinon de la paix. Sepphoris, Romaine de cœur, alla au-devant de Vespasien pour le prier d'entrer dans ses murs; Gadara (ou plutôt *Gabara*) qui voulut résister, vit toute sa population virile passée au fil de l'épée. Josèphe, qui avait marché en avant pour offrir la bataille, vit ses milices pacifiques se disperser, et s'enfuit lui-même jusqu'à Tibériade. La campagne tout entière se soumit au vainqueur; les plus compromis ou les plus obstinés se réfugièrent dans les places fortes[1].

Dans ce pays ondulé qui s'étend depuis les rives du Jourdain jusqu'au littoral de la mer, la nature, presque à l'entrée de chaque vallée, a placé un mamelon, dernier promontoire qui termine une chaîne de montagnes, à peu près à pic du côté de la plaine, accessible seulement du côté des hauteurs, et qui semble fait pour être le piédestal d'une forteresse. Les

[1] III, 7-10 (6, 7). — Gadara est de l'autre côté du lac de Tibériade, et il ne peut en être ici question. Gabara serait le site actuel d'Arrabeh (Lettre du docteur Schultze au docteur Williams, publiée par celui-ci. *Holy city*, t. I, p. 470.)

guerres des temps passés avaient fait apprécier ces postes élevés; des bourgs et des citadelles s'y étaient bâtis, presque imprenables, tant que les citernes ne tarissaient pas. Cinq ou six de ces bourgs furent, au bout de peu de semaines, les seuls points libres dans toute la Galilée. Encombrés de fugitifs et de combattants, de tremblants et de désespérés, ils étaient le dernier refuge pour s'abriter, le dernier poste pour combattre, le dernier asile et du courage et de la peur.

Aussi deux siéges, à vrai dire, remplirent-ils toute cette campagne, mais deux siéges laborieux et sanglants. Josèphe s'était renfermé dans Jotapat, une de ces citadelles galiléennes où la hauteur et l'escarpement étaient tels, que du sommet de la ville on ne pouvait apercevoir le fond de la vallée. La plus grande force de l'insurrection, une population virile de quarante mille hommes, s'y était entassée. La stratégie romaine s'y épuisa. Vespasien y fut blessé[1]. A ces circonvallations qui s'élevaient plus hautes que les murailles pour dominer le côté attaquable de la ville, les Juifs opposaient de nouveaux remparts bâtis au-dessus de leur rempart; en quelques jours leur mur s'éleva de vingt coudées. Au bélier dont les redoutables oscillations venaient ébranler les plus fortes murailles, ils opposaient des sacs remplis de paille qui amortissaient ses coups. A la tortue, cette puissante écaille formée par les boucliers réunis et sous l'abri de laquelle la légion marchait à l'assaut, couverte et invulnérable, ils opposaient des flots d'huile bouillante que les boucliers n'arrêtaient pas et qui consumaient la chair des hommes sous leurs

[1] Suet., *in Vespas.*, 4. — Josèphe, III, 16 (7, 22). Le docteur Schultze a reconnu la situation de Jotapat, aujourd'hui Jefât. La description des lieux, faite par Josèphe, s'accorde avec leur situation actuelle. De plus, on voit des ruines de tours et de murs, des citernes, des grottes, etc. — Voir la lettre citée ci-dessus.

armures. A ces balistes qui lançaient à deux stades de distance (370^{m}) des pierres du poids d'un talent (26^{k} 107), ils opposaient le feu; et les balistes, les béliers, les claies qui protégeaient les travailleurs, les tours de bois hautes de cinquante pieds qui s'élevaient au-dessus même des remparts, les rameaux et les troncs d'arbres qui soutenaient les terrassements romains, tout le travail de trois légions pendant de longues journées était dévoré en un instant. Jotapat, quoique investie, trouvait le moyen de communiquer avec le dehors. Il y avait un sentier ardu, rocheux, descendant l'escarpement de la montagne, par lequel allaient et venaient des messagers nocturnes, vêtus de peaux de bêtes et que les sentinelles romaines prenaient pour des chiens. Lors même que la brèche fut ouverte, Jotapat soutint admirablement l'assaut; et après une effroyable nuit où le sang coulait à flots du haut des remparts, où les cadavres s'élevaient à la hauteur des murs, où le sifflement des balistes, le fracas des projectiles, le cri des combattants sur les remparts, éveillaient à l'intérieur les épouvantables hurlements de plusieurs milliers d'enfants et de femmes, il fallut cependant que les cohortes romaines se retirassent. Mais Jotapat succomba enfin à la fatigue et à la soif; le sel lui manquait, l'eau était rare, les combattants épuisés; les sentinelles qu'on ne pouvait relever finissaient dans les dernières heures de la nuit par s'endormir à leur poste. Vespasien le sut, et quelques soldats romains arrivèrent sans bruit, protégés par la nuit et le brouillard, tuèrent les sentinelles, pénétrèrent dans la ville et jusque dans la citadelle. Quand Jotapat s'éveilla, l'armée romaine, sans avoir perdu un seul homme, était tout entière dans ses murs. Le siége avait duré quarante-sept jours (du 23 artémisios au 1er panemos, 23 mai — 29 juin).

Ce fut alors une effroyable tuerie faisant concurrence

au suicide. Les Romains n'épargnèrent que les femmes et les petits enfants (νηπίους) au nombre de douze cents. Tout le reste périt; pendant plusieurs jours on fouilla les puits, les cavernes, les passages souterrains pour en extraire des Juifs et les tuer. Mais la plupart n'avaient pas attendu cette recherche. Ce qui était resté de combattants s'était réuni à une des extrémités de la ville, et s'était donné la joie de s'entr'égorger. Josèphe, retiré avec quarante autres dans une caverne, y demeura caché pendant trois jours, sortant chaque nuit pour examiner les dehors et rentrant avec la conviction que la fuite était impossible. Une femme le trahit, et Vespasien lui fit offrir une grâce, qu'inspiré de Dieu, dit-il, il était prêt à accepter. Cependant ses compagnons, moins éclairés ou plus énergiques, ne voulurent ni imiter ni souffrir sa soumission; et, l'épée sur la gorge, il fallut qu'il acceptât, d'accord avec eux, le remède suprême du suicide. On tira au sort; le premier qui tomba fut tué par le second, le second par le troisième, et ainsi de suite. Josèphe, gardé par la Providence, demeura seul avec un compagnon auquel il devait donner la mort et auquel il persuada de vivre. Quel rôle il devait jouer dans le camp romain, nous le dirons plus tard[1].

La prise de Jotapat anéantissait l'insurrection dans la Galilée et sur la rive droite du lac de Génésareth; la prise de Gamala, un peu plus tard, dut étouffer tous les germes de révolte sur l'autre rive du lac et dans le royaume d'Agrippa. La position de Gamala était pareille à celle de Jotapat. Au midi, un précipice, où le regard ne plongeait pas sans vertige, et au-dessus duquel la ville semblait comme suspendue et toujours prête à s'écrouler; au nord, une ligne de rem-

[1] Jos., III, 16-24 (7-8).

parts destinée à couvrir le côté où la ville était accessible par les hauteurs; au centre, une éminence pareille à la bosse d'un chameau[1] et sur laquelle s'élevait une citadelle à la hauteur de laquelle les flèches ne pouvaient atteindre. Gamala, patrie de Judas le Gaulonite, révoltée depuis longtemps contre son roi Agrippa, était un des grands foyers de l'insurrection. La pensée de la résistance y était unanime; personne ne songeait à se rendre.

Ici, ce fut dans la ville même que le combat fut terrible. Les béliers avaient forcé le rempart sur trois points différents; les Romains avaient pénétré dans la ville, rejeté les combattants juifs jusque vers les abords de la citadelle; mais, à mesure que ceux-ci reculaient par des ruelles étroites et montantes, ils retrouvaient l'avantage du terrain. Les Romains, sur qui les coups tombaient de haut, voulurent s'élever à leur tour et montèrent sur les toits (les maisons alors comme aujourd'hui étaient peu élevées et les toits en plate-forme) : mais ces constructions légères cédèrent sous le poids des combattants armés; les maisons s'écroulèrent sous les occupants; les Romains renversés, perdus dans un nuage de poussière, embarrassés dans des passages étroits et inconnus, ne se reconnaissant plus sous la poudre dont ils étaient couverts, périssaient sous les coups et sous les décombres : il fallut sortir de cette ville un instant prise.

Mais à cette ville assiégée les vivres manquaient : on n'en donnait qu'aux seuls combattants; le reste, ou tâchait de s'enfuir par les passages souterrains qui servaient aux égouts, ou demeurait épuisé par la faim et résigné à la mort. Une nuit, trois soldats de la quinzième légion parvinrent à déranger quelques assises d'une des tours; elle s'écroula, l'ar-

[1] *Damel*, chameau, *Gamel*, *Gamala*. Jos., IV, 2.

mée romaine entra par cette brèche, et, comme les rues de la ville avaient une pente rapide, le bas de la ville fut à la lettre une mare de sang. Dieu, dit Josèphe, combattait contre les Juifs; ils ne purent tenir longtemps même dans cette citadelle si élevée. Un vent violent s'éleva, qui portait aux Juifs les flèches des assiégeants et leur rejetait leurs propres flèches; ils ne pouvaient même se tenir debout sur les remparts. Quand toute la masse du peuple accumulée dans ce dernier asile se vit sans ressource, ils embrassèrent une dernière fois leurs enfants et leurs femmes, les précipitèrent et se précipitèrent avec eux dans l'abîme. Il ne se sauva, dit Josèphe, que deux femmes, pas un enfant. Les Romains jetaient les enfants du haut du mur. L'atrocité du meurtre luttait avec l'atrocité du suicide. (24 gorpiœos au 23 hyperberetœos, 19 septembre au 18 octobre [1].)

Sur ces deux points seulement, Jotapat et Gamala, l'insurrection avait résisté quelque temps; partout ailleurs, quelle que fût son obstination, elle avait promptement cédé, ou devant la supériorité des forces ennemies, ou même devant sa propre impopularité. Dans la ville de Japha [2], que la résistance de Jotapat avait encouragée au soulèvement, les plus ardents, sortis à la rencontre des Romains et repoussés par eux, s'étaient vu renfermés dans une première enceinte de la ville; par peur ou par trahison, on refusait de leur ouvrir l'enceinte intérieure. Ils furent tués là comme dans un piége, et moururent en maudissant leurs compatriotes.

[1] Suétone mentionne les deux siéges de Tarichée et de Gamala comme dirigés par Titus. Dans un de ces combats, il eut son cheval tué sous lui, et monta immédiatement le cheval d'un ennemi qu'il venait de tuer. (*In Tit.*, 4.)

[2] M. de Saulcy (t. I, p. 78, 20 décembre) reconnaît cette ville dans le village actuel de Jafa ou Yafâh, à 2 kilomètres sud de Nazareth. Ce serait aussi la Japhia de la Bible. (Josué, XIX, 12.) V. aussi la lettre déjà citée du docteur Schultze.

Les Samaritains du mont Garizim, vaincus par la soif, avaient été massacrés au nombre de onze mille six cents. Des révoltés juifs s'étaient établis sur le Thabor, montagne isolée, facile à défendre de toutes parts. Une fausse attaque les attira dans la plaine et la cavalerie romaine les tailla facilement en pièces [1].

Une bande plus nombreuse, celle de Jésus, fils de Saphiat, avait occupé plus longtemps les Romains. Retirée à Tibériade, elle y tenait sous le joug l'aristocratie, amie de la paix. Un parlementaire romain, arrivant aux portes, fut, selon la constante habitude de ces insurgés, reçu à coup de flèches. Le parti de la paix s'effraya; le sénat de Tibériade députa à Titus pour solliciter l'approche des forces romaines, et à leur approche expulsa les insurgés. De Tibériade, ceux-ci allèrent quelques lieues plus loin, sur les rives du lac, prendre position à Tarichée; mais, là aussi, les inquiétudes de la ville, l'hostilité de l'aristocratie les accueillit : il y eut sur la place, entre le parti de la guerre et le parti de la paix, de tels débats, que du dehors les Romains entendirent les clameurs populaires et jugèrent que cette ville divisée serait bientôt prise. Titus hâta le succès par un coup de main hardi ; lançant son cheval dans les eaux, il tourna les murailles de la ville et pénétra de plain-pied par le port dans la cité. Les malheureux soldats de l'insurrection n'eurent plus d'autre refuge que le lac lui-même. Ils se jetèrent sur des barques réunies à l'avance ; mais les Romains eurent bientôt équipé une flottille, et sur ce lac, dont toutes les rives leur étaient hostiles, les Juifs furent réduits à se défendre contre les na-

[1] Sur le combat de Japha, Josèphe, III, 21 (7, 31). Le 25 dœsios (24 juin). — Sur celui de Garizim, III, 22, (7, 32). Le 27 dœsios (26 juin). Voir aussi M. de Saulcy, t. II, p. 400 et s. — Sur celui du Thabor, Jos., IV, 6 (1, 8).

vires romains avec les pierres qui servaient de lest à leurs bateaux. Bientôt il ne resta plus d'eux que quelques débris de barques flottantes sur le lac, des cadavres enflés par la submersion et des taches de sang sur les eaux.

Il demeurait cependant à Tarichée, outre les habitants de la ville que Rome devait épargner, une multitude d'étrangers, insurgés ou fugitifs, qu'une sorte, je ne dirai pas de pitié, mais de respect humain, empêchait Vespasien d'égorger. Après mûre délibération, il leur accorda « une liberté équivoque, » et leur fit ouvrir une des portes de la ville en ne leur laissant de passage que vers Tibériade. Arrivés là, au milieu d'une population dont on se croyait plus sûr, on les enferma dans l'hippodrome et on les tria. Douze cents, vieux et infirmes, furent massacrés sans pitié; six mille, les plus robustes, furent envoyés, comme d'utiles ouvriers, à Néron, qui s'amusait alors à couper l'isthme de Corinthe; le reste (trente-six mille quatre cents, dit Josèphe), fut vendu comme esclaves[1]. Tout cela se passait sur les bords de ce beau lac de Génésareth, dont l'aspect ravit encore nos voyageurs. Quarante ans auparavant, sur ces mêmes bords et sur ces mêmes eaux, Jésus, fils de Marie, avait précédé Jésus, fils de Saphat, portant, lui, la bonne nouvelle et l'évangile de la paix. C'était sur ce lac, ensanglanté aujourd'hui, qu'il avait tendu la main à Pierre et que ses disciples l'avaient éveillé au fond de la barque pour lui dire : « Seigneur, nous périssons! » Il avait commandé aux vents et aux flots, et il s'était fait une grande tranquillité.

Il restait encore une dernière bande d'insurgés galiléens;

[1] Josèphe, III, 31-36 (9, 10). Tarichée fut prise le 8 gorpiæos (15 septembre). Tibériade, comme on sait, s'appelle aujourd'hui Tabarieh; Tarichée, Kedes. L'une et l'autre présentent des vestiges remarquables d'antiquités romano-judaïques. De Saulcy, t. II, p. 463 et suiv., 470 et suiv.

celle-là était commandée par Jean, fils de Lévi, et il l'avait établie dans sa ville natale de Giscala. Mais, là aussi, l'approche des troupes romaines et les clameurs de la ville lui rendirent bientôt cette retraite insoutenable. Jean se contenta de demander à Titus qui s'approchait un jour de trêve pour célébrer le sabbat et signer ensuite la capitulation. Après l'avoir obtenu, sachant trop bien que la capitulation ne s'étendrait pas jusqu'à lui, il profita de cette nuit d'armistice pour s'échapper avec ses soldats. Leurs femmes et leurs enfants les suivirent. Mais au bout de vingt stades (une lieue), ce lent et douloureux cortége sembla trop ralentir la marche des hommes armés. Ils entendaient déjà le galop de la cavalerie romaine qui les poursuivait. Jean exigea de ses hommes qu'ils abandonnassent leurs familles, et le fanatisme juif lui accorda ce sacrifice. Trois mille êtres humains furent ainsi délaissés, malgré leurs supplications et leurs pleurs, hurlant de douleur, tremblant d'effroi, se perdant dans des chemins inconnus, se foulant et s'écrasant dans leur fuite. Jean fut atteint cependant et perdit une partie de ses hommes ; mais il se sauva avec le reste, et, après une marche d'au moins quatre jours, il porta à Jérusalem, rendez-vous de tous les débris de l'insurrection galiléenne, un fanatisme exalté par la défaite, un courage indompté, une volonté supérieure, une âme prête à tout oser [1].

Ainsi, de toutes parts en Galilée, les soldats de l'insurrection étaient ou détruits ou balayés. La cruauté même du vainqueur, il est triste de le dire, assurait la soumission des peuples. Là où la soumission était prompte, Vespasien se montrait clément ; il se contentait d'abattre un pan de mur, de transformer la ville forte en ville captive ; du reste, la population demeurait libre ; des chefs lui étaient choisis par

[1] IV. 8 (9, 2).

son propre sénat et parmi les notables du parti de la paix; un centurion seulement demeurait dans chaque ville, un décurion dans chaque bourg; Rome ne leur refusait pas cette autonomie, souvent fort large, dont elle était libérale envers ses sujets. Mais, quand la population n'avait pas immédiatement séparé sa cause de celle des insurgés, l'épée de Rome était terrible; les hommes presque toujours, parfois même les femmes et les enfants, étaient mis à mort. C'est l'honneur de Titus et c'est l'annonce de ce règne qu'on appela les délices du genre humain que de le voir modérer les massacres. Il eût, sans son père, ménagé le sang de Gamala; il accorda à Giscala le répit dont j'ai parlé, afin de ne pas être obligé de la prendre d'assaut et de la livrer à l'épée de ses légionnaires. Mais le vieux routier Vespasien ne connaissait pas ces ménagements; il trouvait avec son conseil que tout était permis envers des Juifs, et que, lorsque « l'utile et l'honnête ne peuvent se mettre d'accord, c'est l'utile qu'il faut préférer. » Nous venons de voir comment, à Tarichée, il éluda la promesse que Titus avait faite de laisser la vie aux prisonniers.

Ces épouvantables représailles effrayaient plus qu'elles n'irritaient. On aimerait à croire que la terreur est toujours et absolument de la mauvaise politique, comme elle est de la détestable morale. Pour le châtiment des peuples, Dieu ne l'a pas ordonné ainsi, et il faut que les tyrans fassent grand abus des supplices, pour qu'à la fin cette politique leur soit funeste. Dieu nous garde de la terreur modérée et intelligente, car celle-là dure! Dans l'antiquité surtout, de telles représailles étaient si bien passées en loi, que les victimes elles-mêmes s'en prenaient, non à ceux qui les exerçaient, mais à ceux qui les avaient provoquées. Josèphe, qui raconte ces massacres, n'accuse ni Titus ni même Vespasien;

courtisan de ces princes, il croit en racontant tout cela ne leur faire aucun tort; et, au fond, ni Titus ni Vespasien lui-même, leur vie en dépose, n'étaient plus sanguinaires que d'autres. En faisant périr tant d'hommes désarmés, ils croyaient, non pas assassiner, mais combattre. Mais les grands coupables, aux yeux de Josèphe, ce sont les auteurs de la révolte, ceux qui ont rendu le peuple juif criminel avec eux, ceux qui ont nécessité et légitimé les vengeances romaines. Josèphe n'est pas insensible à tant de sang versé; mais c'est sur ces hommes que par sa bouche la nation juive le rejette, comme un malheureux poussé au crime par de perfides conseils, s'en prend de son supplice, non pas à son juge, mais à son instigateur.

Seulement, ces exécutions qui épouvantaient la masse du peuple achevaient d'exalter la partie exaltée du judaïsme. Les soldats de l'insurrection, qui avaient disputé leur vie derrière les murailles croulantes de Jotapat et de Gamala, savaient qu'il n'y avait pas d'amnistie pour eux. La victoire leur était difficile, mais la soumission impossible. Les liens du sang ne les arrêtaient guère; on a vu comment, au sortir de Giscala, ils avaient abandonné leurs enfants et leurs femmes; comment à Gamala ils les avaient jetés avec eux du haut de la citadelle. Ils ne reculaient pas non plus devant le suicide. Depuis longtemps, soit par suite des relations avec les païens, soit par le seul progrès d'un fanatisme désespéré, l'orthodoxie judaïque s'était familiarisée avec l'idée de la mort volontaire. Les exemples en sont dans Josèphe nombreux et admirés [1].

[1] Voir entre autres le récit des insurrections de Tibériade (Jos., *in vita sua*, 28); la scène de la caverne de Jotapat, où Josèphe combat les idées de suicide qu'ailleurs en général il semble accepter. *De B.*, III, 25 (8); les suicides de Massada, VII, 34, 36 (8, 9); un passage de la lettre d'Agrippa à Caius. Philo, *in Legat.*

C'étaient de tels hommes qui, échappés comme par miracle au massacre de la population armée, affluaient de tous les points de la Galilée vers la ville sainte. Bandits de Juda, sicaires de Manahem, soldats de Charès ou de Jean de Giscala, fugitifs de Gamala ou du Thabor, fanatiques de religion, de patriotisme ou de pillage, tous, tournant le dos à ces cités pusillanimes qui accueillaient avec joie l'aigle romaine, à ces laboureurs galiléens empressés de faire leur paix pour retourner à leurs moissons, à ce Josèphe qui d'ennemi des Romains était devenu leur gracié et leur courtisan, tous arrivaient, disaient-ils, pour verser leur dernière goutte de sang sur les parvis du temple; plus exaltés dans le désespoir de la défaite qu'ils ne l'avaient été dans leurs espérances de victoire; criant d'ailleurs qu'ils n'étaient pas vaincus; qu'ils avaient seulement abandonné une situation plus difficile pour une situation plus forte, la défense des bourgades galiléennes pour la défense de Sion. L'élite de toutes les bandes d'aventuriers, le résidu de toutes les insurrections, les plus obstinés de tous les fanatiques, se pressaient ainsi dans Jérusalem pour la défendre et plus encore pour la déchirer.

Jérusalem pouvait donc se croire forte; mais elle devait se sentir isolée. Elle n'avait rien fait pour venir en aide à la Galilée, cette avant-garde perdue de l'insurrection. Avertie par Josèphe, elle n'avait su trouver aucune force pour faire diversion aux coups que lui portait Vespasien sur les bords du lac de Tibériade. Était-ce jalousie? Cela est possible. Était-ce impuissance causée par la discorde? Cela est probable. Les révolutionnaires sont égoïstes, et la révolution juive surtout eut ce caractère qu'au milieu des plus extrêmes périls elle ne cessa de s'entre-déchirer.

Maintenant Jérusalem goûtait les fruits de son inaction. La

Galilée était détachée d'elle, l'insurrection de la Samarie était domptée, et la domination romaine, inébranlable dans ces deux provinces, touchait Jérusalem par le nord. A l'occident, Joppé, un instant occupée par des pirates juifs, avait été reprise: les pirates avaient été contraints à se réfugier sur leurs navires; et l'inclémence habituelle des éléments envers les Juifs les avait bientôt rejetés sur la côte où le glaive des Romains les attendait. Azot, Jamnia, étaient rentrées sous le joug; et, plus forte que jamais, une chaine de cités idolâtres, depuis Gaza jusqu'à Sidon, barrait aux Juifs les approches de la mer. A l'orient, Scythopolis, toujours fidèle; Tibériade et Tarichée, facilement soumises; le mont Thabor occupé; Gamala enfin vaincue, ouvraient à Vespasien le lac de Tibériade, les bords du Jourdain et cette grande plaine (Μεγάλον Πεδίον) qui, sur la rive droite de ce fleuve, s'étend du mont Thabor jusqu'à la mer Morte. Au midi, Jérusalem avait derrière elle l'Idumée, encore inattaquée; mais sur tous les autres points l'insurrection hiérosolymitaine était circonvenue. Les aigles romaines, à Scythopolis, n'avaient plus que vingt lieues entre elles et Jérusalem; à Jamnia, onze lieues; à Sichem, douze. C'étaient les toparchies voisines de Jéricho, de Thamna, de Gophna, d'Acrabata, qui, le printemps prochain, allaient avoir à défendre leur capitale.

Mais ce récit doit être ici interrompu. Un moment est venu, qui amène des perturbations tout autres; un homme est apparu sur la scène, auquel la Providence destine un tout autre rôle, non-seulement dans la Judée, mais dans le monde romain. La guerre de Judée ne sera plus qu'un coin de la guerre universelle. Les révolutions de Jérusalem se perdront pour quelque temps dans le bruit des révolutions de l'empire. Ce sont ces révolutions de l'Empire qu'il nous faut

ici raconter. C'est cette époque où devaient « retentir les bruits de guerre et de sédition, » où « le peuple devait se soulever contre le peuple et le royaume contre le royaume[1]. »

[1] Matth., XXIV, 6-7. — Luc, XXI, 9-10.

TROISIÈME PARTIE

SOULÈVEMENT DES ARMÉES

CHAPITRE VIII

GALBA

(68-69)

Audituri enim estis prælia et opiniones præliorum.

Car vous entendrez des combats et des bruits de combats. (Matth., xxiv, 6.)

Cùm audieritis prælia et seditiones, nolite terreri ; oportet primùm hæc fieri.

Quand vous entendrez des combats et des séditions, ne vous effrayez pas; il faut que ces choses aient lieu d'abord. (Luc, xxi, 9.)

Le même vent qui soufflait en Judée soufflait à Rome. Il y avait là aussi des prophètes, des pressentiments superstitieux, des ambitions démesurées, des craintes profondes, de folles espérances.

Pour le comprendre, il faut penser d'abord par quelles épreuves avaient passé les hommes de cette époque, ceux, par exemple, qui avaient quarante ans, surtout s'ils possédaient le rang ou la richesse. Ils avaient vu finir la sombre royauté de Tibère; ils avaient subi, pendant trois ans, le règne d'un épileptique et d'un maniaque, mais d'un maniaque sanguinaire, Caligula. Ils avaient été témoins ou complices de la tentative de résurrection républicaine qui,

après la mort de ce prince, avait, pendant une journée et demie, troublé les têtes du sénat. Ils avaient accepté, toléré, adoré tour à tour, en les maudissant, Claude, ses affranchis, ses deux femmes, Messaline et Agrippine. Ils avaient, parmi les autres péripéties de ce règne, vu la prostituée Messaline, femme de l'empereur, épousant publiquement un autre homme ; puis le lendemain mise à mort sans le consentement et presque à l'insu de l'empereur qui l'aimait toujours. Ce gouvernement des femmes, plus désordonné, aussi sanguinaire que celui des hommes, leur avait donné Néron ; et ils avaient eu treize années entières pour contempler et redouter ce phénomène d'un maître du monde, danseur, cocher, pantomime, incendiaire, meurtrier de son frère, de sa femme, de sa mère, meurtrier, s'il l'eût pu, du genre humain tout entier. Ils avaient vu le crime arrivant à des proportions artistiques et grandioses, comme ces colosses monstrueux de l'Inde, hideux et difformes, si on les regarde de près, mais auxquels leurs proportions gigantesques impriment un certain prestige et une certaine majesté.

Ce long cauchemar n'avait pas rendu leur jugement plus sain, tant s'en faut! mais bien leur imagination plus ardente, leurs peurs et même leurs ambitions plus exaltées. Leurs craintes et leurs chimères prenaient ces proportions supérieures qui, de tout temps, dans le bien et dans le mal, dans son élévation et sa décadence, ont été propres au génie romain. Même le Romain d'aujourd'hui ne conçoit rien qui n'ait une certaine grandeur. L'immensité de cet empire qui englobait, disait-on, le genre humain tout entier, élevait singulièrement les proportions de la politique et le diapason de toutes les espérances [1]. Le jour où cet empire se-

[1] Vetus ac jampridem insita mortalibus potentiæ cupido cum imperii magnitudine adolevit. Tac., *Hist*, II, 38.

rait mis en question, où ce colosse branlerait, où cette masse immense semblerait vouloir se déplacer, il n'y aurait rien de si surhumain que l'on ne dût espérer et que l'on ne dût craindre.

A cette redoutable grandeur des événements, la superstition ajoutait des proportions plus vastes encore. Rome, elle aussi, avait ses faux christs et ses faux prophètes. Elle avait vu Simon le magicien s'élevant dans les airs; elle lui dressait des autels, elle devait en déifier bien d'autres. Le monde était semé de merveilles et de présages comme de crimes et de calamités. Il se dédommageait des souffrances par des chimères. Le courant d'idées ou plutôt de pratiques superstitieuses qui, un instant arrêté, avait repris son cours sous Auguste, à l'issue des guerres civiles de la République, avait acquis une nouvelle force sous le régime de terreur des premiers Césars; il devait en acquérir une nouvelle après Néron et sous l'influence des guerres civiles de l'empire.

Cette superstition n'était pas seulement celle du peuple. Les plus élevés en dignité, plus exposés, étaient souvent plus superstitieux. Néron, « plein d'une passion étourdie de gloire et d'immortalité[1], » se livrait à la magie, immolait des hommes à cet art, adorait une statuette de jeune fille qui lui avait, disait-il, révélé un complot. Les grands de ce siècle-là peuvent être dévots comme Auguste, épicuriens comme César, déistes comme Sénèque, fatalistes comme Tacite, blasphémateurs comme Pline, athées comme Tibère. Mais toujours par un coin ou par un autre, le surnaturel s'empare d'eux et les domine. César a son talisman, Tacite croit aux présages, Pline aux enchantements, Tibère aux astrologues.

[1] Erat illi æternitatis perpetuæque famæ cupido, sed inconsulta. Suétone, *in Nerone*, 55.

Car l'astrologie, la moins religieuse des superstitions, était celle qui dominait le plus. Comme le fatalisme était leur dogme, l'astrologie était leur culte. Néron avait étudié cette science comme toutes les autres sciences occultes. Poppée, son intrigante épouse, moitié juive, moitié superstitieuse, se partageait entre les rabbins et les astrologues; elle avait fait à ceux-ci un sanctuaire dans sa maison, où elle les gardait précieusement. Othon, premier mari de Poppée, avait hérité de ses astrologues; et ce sera l'un d'eux, Séleucus, qui le poussera à se faire empereur. Plus tard, Vespasien, héritera des astrologues d'Othon, et le même Séleucus sera son conseiller. Les astrologues, à Rome, sont éternels; le pouvoir les chasse, mais le pouvoir les consulte. Vitellius les expulse de Rome, mais il en garde quelques-uns dans son palais. Bientôt revenus, Vespasien les chassera encore, mais il n'en aura pas moins foi en eux [1]. Les astrologues sont les grands politiques de ce siècle. Ils commandent les guerres, les trahisons, les complots. Le monde est gouverné par le sceptre et par l'épée, moins que par l'astrolabe.

Encore une fois, il en était de Rome comme de Jérusalem. La nuée des faux prophètes s'était abattue sur l'une comme sur l'autre. Dans l'une comme dans l'autre, la superstition s'alliait à la politique, prête à enfanter les ambitions et les tentatives révolutionnaires. Ici, c'était l'espérance trompée du Messie; là, c'était une recrudescence de toutes les superstitions païennes. De part et d'autre les rêves étaient grandioses; il s'agissait, non d'un coin de la terre, mais du monde. Les zélateurs de Jérusalem préméditaient la domination du globe, l'hommage rendu par tous les peuples au

[1] Voir Tac., *Hist.*, II, 62, 78. — Suét., *in Vitell.*, 14, *in Oth.*, 4, 6.— Xiphilin, LXV, 1. — LXVI, 9. — Plutarq., *in Oth.*, *in Galba*, p. 1063 (ed. Xylander).

temple de Salomon, et toutes les magnificences qu'avaient annoncées les prophètes. A Rome, il n'était si petit génie qui ne rêvât la pourpre. En bien et en mal, rien ne semblait impossible. Othon, disgracié et exilé, rêvait d'être César. Néron, César, rêvait sa propre chute, et, pour son retour, la domination de l'Orient et la royauté de Jérusalem [1]. Tant Jérusalem tenait une grande place dans ces aspirations de l'avenir! Tant il est vrai que le même souffle de révolution soulevait l'Orient et l'Occident, Jérusalem et Rome!

Cette exaltation de toutes les âmes que le christianisme n'éclairait point, cet affolement de l'astrologie et des superstitions païennes, cette exaltation de l'esprit juif, ces désespoirs du rabbinisme, expliquent bien les révolutions multiples dont nous allons raconter l'histoire. Elles expliquent en même temps le caractère superstitieux dont ces révolutions sont particulièrement empreintes. Pendant les dix-huit mois qui vont suivre, pas un événement qui n'ait son avant-coureur, pas une révolution qui ne soit prédite ou présagée, que n'annonce quelque signe, équivoque peut-être au moment où il paraît, mais que l'avenir rendra indubitable. Rome croit tout, interprète tout, cherche un sens aux accidents les plus frivoles [2]. De l'histoire, cette foi passe aux historiens; ces faits sont rappelés avec aplomb et sans ironie par des écrivains graves comme Tacite, Suétone et Plutarque, contemporains et appuyés sur des autorités contemporaines [3]. « Rechercher des fables, dit Tacite, amuser le lec-

[1] Suet., *in Ner.*, 40.

[2] Apud civitatem cuncta interpretantem. Tac., II, 91. Inclinatis ad credendum animis loco ominum etiam fortuita, II, 1... Occulta fati lege et ostentis ac responsis destinatum Vespasiano imperium post fortunam credidimus, I, 11.

[3] Diversis auctoribus vulgata. Tac., *Hist.*, I, 86.

teur par de vaines fictions serait peu digne de la gravité de mon œuvre; mais je n'ose pas non plus mettre en doute des faits connus et qui ont été transmis par d'autres à la postérité [1]. Tels sont les instincts superstitieux qui dominent cette époque, pendant laquelle les magiciens de Néron, la prophétesse de Galba, le tireur d'horoscope d'Othon, la captive germaine que consulte Vitellius, les vingt et quelques prophètes interrogés et exploités par Vespasien, seront plus que Néron, plus qu'Othon, plus que Galba, plus que Vitellius, et autant que Vespasien, les vrais Césars.

Après ce caractère superstitieux, un autre caractère de cette période de révolution mérite d'être remarqué. Dans cette guerre qu'il faut bien appeler une guerre civile, la puissance militaire apparaîtra seule sur la scène. Il semble qu'elle soit seule au monde. Tout se passera de légion à légion. Le premier cri de la lutte sera : *Arrière les bourgeois* (*facessite, pagani*), et les bourgeois en effet ne compteront pour rien. Nous verrons le sénat et les riches, toujours occupés à flatter l'empereur d'aujourd'hui, tout en ménageant l'empereur de demain, se cachant aux jours de crise chez quelque client pauvre, ou hors de Rome, dans quelque ferme retirée. Nous verrons le peuple, moins exposé, mais non plus puissant, réduit à une stérile commisération pour le pouvoir qui tombe. Le peuple moins compromis sera davantage pour l'empereur d'hier ; le sénat, plus menacé, penchera davantage pour l'empereur du lendemain. Mais la pitié des uns sera stérile autant que la peur des autres; l'épée seule des légions pèsera dans la balance.

Sont-ce donc ici de pures querelles de casernes? Dans ces luttes qui, pendant près de deux ans, vont agiter le monde, n'y

[1] Tacite remarque encore que l'anxiété publique augmentait la superstition. — Plura alia, rudibus sæculis etiam in pace observata, nunc tantùm in metu audiuntur. I, 86.



a-t-il rien de plus sérieux et de plus profond que des ambitions, des rivalités, des cupidités soldatesques?

Non; mais ici il faut bien comprendre ce qu'était l'armée romaine, afin de pénétrer le sens d'une lutte où elle joue seule tous les rôles.

Les forces de l'empire se composaient à peu près par moitié de légions romaines et de troupes auxiliaires; les unes formées de citoyens romains, les autres, comme on disait, de provinciaux, de tributaires, de sujets de l'empire. Mais les unes et les autres appartenaient par des liens étroits à la province de l'empire occupée par elles. Les campements de la légion étaient permanents. Ses garnisons ne changeaient pas. Avec le temps son camp devenait une ville, et ses vétérans formaient une colonie. Elle se recrutait dans la province, de citoyens romains, il est vrai, mais de citoyens romains originaires et habitants de la province[1]; elle se rattachait à la province par des mariages; elle se liait aux cités provinciales par des signes officiels d'amitié[2]; elle avait les mœurs, la religion, la langue, l'esprit de la province.

A plus forte raison en était-il de même des auxiliaires, sujets de Rome, mais non Romains, étrangers, alliés, barbares

[1] Et encore, à cette époque du moins, grand nombre de non-citoyens entrèrent dans les légions. — Voir les trois inscriptions d'un contexte semblable dans lesquelles Galba, Vespasien et Domitien accordent un congé honorable (*honesta missio*) et le droit de cité à des vétérans de la légion *adjutrice*, de la flotte de Ravenne et de la cohorte des volontaires romains. Gruter, 573, 574. — Orelli, 737.

[2] Députation de la cité des Lingons aux légions de la basse Germanie, leur apportant, selon un ancien usage, des *mains droites* (*dexteras*), en signe d'amitié. Tac., I, 54. Exercitus linguis moribusque dissoni, dit Tacite, II, 38; III, 333. — Quippe et provinciales sueto militum contubernio gaudebant, plerique necessitudinibus et propinquitatibus mixti; et militibus vetustate stipendiorum nota et familiaria castra in modum penatium diligebantur. II, 80. — Superstitions orientales dans les légions de Syrie, etc. — Voir Tac., III, 12, 25, 50; IV, 17, 74.

même. Ceux-là conservaient officiellement et leurs langues et leurs costumes et leurs emblèmes et leur caractère national. Rome redoutait si peu la nationalité des peuples vaincus, elle avait une telle confiance dans l'ascendant de son nom et de son drapeau, qu'elle gardait chaque province en grande partie avec des soldats nés de cette province. L'empire romain, il ne faut pas l'oublier, n'était autre chose qu'une fédération de peuples sous un maître absolu.

Il résulte de là qu'en une certaine mesure chacune des armées de Rome représentait un peuple. Les prétoriens, qui occupaient Rome et qui étaient les privilégiés de l'armée, c'était l'Italie; les légions, c'étaient les provinces; l'armée du Rhin, c'était la Gaule; l'armée de l'Euphrate, c'était la Syrie. Ces querelles de caserne étaient donc au fond des querelles de nations, et en ceci encore devait se vérifier la prophétie de l'Évangile : « La nation s'élèvera contre la nation, et le royaume contre le royaume. »

Ne nous imaginons pourtant pas que, pour aucune de ces nations armées, il s'agît de briser le lien de l'empire et de reprendre son indépendance. Non, le lien était trop puissant, et, nous pouvons le dire, trop respecté. Il y eut sans doute des velléités d'émancipation; nous dirons ce qu'elles furent. Mais il n'y eut rien comme ce mouvement général de dislocation qui devait se produire au troisième siècle, puis au cinquième, alors que, le lien de l'empire se relâchant, il devenait nécessaire aux peuples de s'en passer; que, Rome désertant les nations, les nations devaient déserter Rome. Au siècle que nous racontons, il n'y eut rien de pareil; ce que les nations se disputèrent, en tant que les nations parurent en armes sur la scène, ce fut une certaine liberté intérieure, une certaine égalité vis-à-vis de la cité maîtresse, la joie de la diminuer, l'orgueil de lui donner et de se donner des mai-

tres, le plaisir d'avoir des empereurs de leur choix, je ne dis pas encore des empereurs de leur sang. Le prestige du nom romain était assez grand alors pour que les pensées d'ambition locale n'allassent point au delà de ce cercle.

Tel était donc le double sentiment national et superstitieux qui allait agiter les peuples et les armées, ce double instinct s'éveillait dans tout l'empire, absolument comme nous l'avons vu s'éveiller en Juda.

Il éclate du reste dès le début de la crise. C'est un Gaulois qui donne le signal. C. Julius Vindex, propréteur de la Gaule celtique et descendant des rois d'Aquitaine, propose, dans une assemblée des cités gauloises, la révolte, non contre Rome, mais contre Néron; il la propose avec la franchise d'un Gaulois, avec le patriotisme d'un Romain. Il ne veut pas briser le joug de l'empire; mais il s'indigne, au nom et pour la dignité de l'empire, contre cet empereur parricide et comédien. Tout le centre et le midi de la Gaule, ces provinces pleines de l'esprit romain, Èdnes (Autun), Arvernes, Séquanes (Franche-Comté), Viennois, se soulèvent. Le mouvement est provincial et militaire à la fois; les milices gauloises (l'intérieur de la Gaule ne possédait pas de légions) marchent sans peine avec leurs frères, les gouverneurs romains avec leur collègue; et Vindex a bientôt cent mille hommes sous ses ordres (mars 68).

La commotion passe bientôt les Pyrénées. La légion qui gardait l'Espagne Tarraconaise, et avec cette légion le peuple de l'Espagne, donne à son proconsul, Servius Sulpitius Galba, vieillard de soixante-dix ans, le titre de lieutenant du sénat et du peuple, un peu plus tard celui de César (avril 68). Un sénat espagnol se forme autour de lui. Comment Galba hésiterait-il? les dieux s'en mêlent. Une vierge prophétesse lui annonce comment un homme venu d'Espagne doit posséder « l'empire

et la domination des choses humaines. » Et les vers qu'elle lui chante ainsi se retrouvent miraculeusement dans le temple de Jupiter, écrits deux siècles auparavant de la main d'une autre prophétesse[1]. Touché de ces signes, Galba écoute la proposition de Vindex; il consent à devenir, comme le disait celui-ci, « le chef et le libérateur du genre humain. » Cette emphase du langage ne laissait pas que d'être proportionnée à la grandeur de l'empire, à celle de l'entreprise, au caractère prophétique de toute chose en ce moment.

Bientôt le branle donné se fait sentir plus loin encore. Tout l'Occident est ému. En Lusitanie, le propréteur Othon se joint à Galba; en Afrique, le proconsul Clodius Macer proclame ou la liberté de sa province ou sa propre souveraineté; l'image de l'Afrique et le mot de liberté figurent sur ses monnaies; il lève une légion macrienne. On se soulève donc ici pour Galba, là pour soi-même.

On se soulève ailleurs, même pour Néron. S'il y a, en effet, une Gaule celtique et aquitaine pleine de l'esprit romain, il y a aussi une Gaule belgique ou germanique, moins romaine et moins policée; si Autun soutient Vindex, c'est une raison pour que Langres le combatte; si Vienne s'est indignée contre Néron, Lyon, que Néron a secourue de ses largesses, lui garde une reconnaissante popularité. La Gaule du Nord se soulève contre le soulèvement de la Gaule du Midi. Elle pousse contre Vindex le général romain Verginius Rufus; elle le fait marcher, peut-être malgré lui, et elle livre bataille malgré lui; Vindex, vaincu à Besançon, se donne la mort. Mais aussitôt (tellement l'empire semblait à la merci de toutes les ambitions!) les soldats qui viennent d'écraser un compétiteur en suscitent un autre, déchirent les images de Néron, et

[1] Suet., *in Galba*, 4, 8, 9, 10, 19. — Xiphilin, LXIV, 1.

proclament empereur Verginius qui a grand peine à refuser.

L'ébranlement à la fin gagne Rome. Là, un de ces misérables que le caprice des Césars pouvait mener à tout, un Nymphidius Sabinus, préfet du prétoire, fils, disait-il, de Caligula, disait-on d'un gladiateur, mais certainement d'une prostituée, prend sur lui de terminer la révolution d'un seul coup. Il savait ses soldats, les prétoriens, fidèles au nom des Césars et attachés à leur service, à moins qu'une forte somme d'argent ne les en détachât. Sans ordre, sans mandat de personne, sans avoir un sou à donner, il promet, au nom de Galba, une récompense impossible (sept mille cinq cents deniers pour chaque prétorien, douze cent cinquante pour chaque légionnaire)[1]. Les prétoriens croient à sa promesse, et, la nuit venue, désertent sans bruit le corps de garde du palais, laissent Néron seul, abandonné, perdu, et tout est fini.

En effet, pendant que Néron, épouvanté de sa solitude, s'enfuyait clandestinement et en tremblant à travers les faubourgs; pendant qu'avait lieu son suicide, hésitant et larmoyant, dans la petite maison d'un de ses domestiques; pendant toute cette tragédie bourgeoise que j'ai racontée ailleurs; le sénat, libre et souverain par la grâce de Nymphidius et des prétoriens, donnait à l'élection faite en Espagne l'empreinte du cachet constitutionnel dont il était dépositaire. Le sénat proclamait légalement et régulièrement Galba empereur (9 juin 68).

Ce fut là un premier triomphe pour les provinces et pour l'armée. Elles avaient fait un empereur. Ce triomphe provincial est célébré sur les monnaies de Galba; la Gaule et l'Espagne y sont figurées se donnant la main. Il est constaté également par les édits de Galba : bien qu'avare du droit de cité, il fallut

[1] Plut , *in Galba*. C'était à peu près 228 millions de francs.

qu'il l'accordât aux villes de la Gaule ; bien que pauvre et parcimonieux, il dut remettre aux Gaulois le quart des impôts [1].

Mais c'était aussi un triomphe pour le sénat. Galba, homme d'une ancienne famille, âgé, consulaire, étranger à la race détestée des Césars, était bien l'homme du sénat et de la vieille Rome. Rome se réjouissait de ce choix qu'elle n'avait pas fait ; elle se couronnait de fleurs ; elle courait les rues le bonnet de l'affranchi sur la tête. Elle écrivait sur ses monnaies : LA PAIX D'AUGUSTE. — ROME RENAISSANTE. — LE SALUT DU GENRE HUMAIN. — LA LIBERTÉ RÉTABLIE [2]. L'ère des Césars était finie, semblait-il, et une ère nouvelle allait commencer, où le prince ne serait que le lieutenant du sénat, et où de ses libertés perdues Rome retrouverait du moins la liberté de se donner un maître [3].

Mais, hélas ! ces applaudissements étaient loin d'être unanimes. S'il y avait un peuple romain qui se réjouissait, il y en avait un autre qui murmurait. Sous les Césars et même avant eux, il s'était formé comme un second peuple romain ; peu-

[1] Ces faveurs ne s'étendirent pas à la Gaule Belgique, à Lyon, Langres et Trèves, qui avaient pris parti pour Vindex. Tac., *Hist.*, I, 8, 53, 65. — Les monnaies : GALLIA, une femme avec des épis, deux lances et un bouclier. — TRES GALLIAE, trois femmes avec des épis (les trois provinces, narbonnaise, aquitaine et lyonnaise). — HISPANIA, une femme avec des épis et des pavots. — HISPANIA CLVNIA SVL. (*pitia.*) S. C. (la ville de Clunia avait pris le nom de Sulpitia, qui était celui de Galba). — GALLIA HISP., deux génies se donnant la main. — Voir Eckhel., *de Doctrina nummorum.*

[2] Monnaies de Galba :

LIBERTAS. Une femme les mains élevées entre deux épis. — LIBERTAS RESTITVTA. L'empereur relevant une femme à genoux devant lui. — PAXS AVGVSTI. Une femme brûle des armes. — ROMA RENASC (ens). — SALVS GENERIS HVMANI. — HONOR ET VIRTVS. — CONCORDIA PROVINCIARVM (!). — SIGNVM LIBERTATIS RESTITVTAE, dit une inscription en l'honneur de Galba. — Romæ, *Gruter.*, p. 238.

[3] Loco libertatis erit quod eligi cœpimus, dit Galba. Tac., *Hist.*, I, 16.

ple d'étrangers, de provinciaux, d'affranchis surtout; peuple différent de mœurs, d'allures, d'origine, et même de langue. Ce peuple-là, dégagé et des traditions régulières de l'ancienne Rome et de la clientèle des grandes familles, vivant d'aumônes publiques et de spectacles, faisant ses pénates de l'amphithéâtre, formait la clientèle personnelle du prince. Ce peuple-là, ennuyé d'avance de l'empereur vieux et avare qui lui arrivait d'Espagne, regrettait Néron, jeune, libéral, magnifique, jetait des fleurs sur sa tombe, disait même que Néron n'était pas mort[1]. Ce peuple-là était en bonne partie grec d'origine, et Néron, Grec par ses mœurs et bienfaiteur de la Grèce, avait gagné les affections de tout ce qui était de sang hellénique[2]. Ce peuple souhaitait le rétablissement de la servitude autant que l'autre se réjouissait du rétablissement de la liberté.

Et, pas plus que le peuple, les légions n'étaient unanimes dans leur adhésion. Comme dit Tacite avec un sens profond, « le secret de l'empire venait d'être révélé, qu'un empereur peut être fait ailleurs qu'à Rome. » Rome et les prétoriens seuls avaient jusque-là fait les princes ; les provinces et les légions se mêlaient maintenant d'en faire. Mais à cette élection, improvisée dans un coin de l'Espagne, n'avaient pu être convoquées ni toutes les légions ni toutes les provinces : pourquoi donc, chacune à son tour, les populations et surtout les armées de Germanie, d'Illyrie, de Syrie, d'Égypte, ne feraient-elles pas leur César ? Aussi toutes les ambitions militaires étaient en éveil. Dans la Germanie inférieure, Fonteius Capito, venant

[1] Suet., *in Ner.*, 57.

[2] Voyez le curieux passage de Plutarque, où il peint Néron aux enfers, et son supplice commué en un supplice plus doux : « Quelque bien lui était dû par les dieux pour avoir affranchi et exempté d'impôt, parmi les peuples de l'empire, le meilleur et le plus aimé des dieux, le peuple grec. » *De sera numinis vindicta, in fine.*

de condamner un soldat, et l'entendant en appeler à César, montait sur un siége plus haut, et disait sans façon : « Plaide maintenant devant César[1]. » En Afrique, Clodius Macer, appuyé sur je ne sais quelle courtisane vieillie du palais de Néron, continuait à se maintenir indépendant, arrêtait les convois de blé, menaçait d'affamer Rome. Enfin, à Rome même, ce Nymphidius, qui avait si aisément fait tomber Néron, puissant par l'absence de Galba, prenait des airs d'empereur; le sénat s'inclinait sur son passage ; les palais, les esclaves, les concubines, les trésors de Néron, étaient en sa possession : et, quand il sut par ses espions que Galba commençait à se méfier de lui, il se jugea perdu s'il ne se faisait César au plus tôt.

La situation était donc difficile. Quel était l'homme sur lequel le poids en tombait[2] ?

[1] Voyez sur Capiton, Tac., *Hist.*, I, 52, 58. Xiphil., LXIV, 2. — Sur Macer, Suet., *in Galb.*, II. Tac., I, 7. II, 27, 73. IV, 49. — Sur Nymphidius, Plut., *in Galb.*, 9, 10, 14, 18. Suet., *in Galb.*, 4. Tac., *Hist*, I, 5. — Il existe des monnaies de Cl. Macer.; il n'y prend pas de titre impérial; les emblèmes sont une femme coiffée du bonnet de la liberté ou l'Afrique revêtue des dépouilles d'un éléphant : les exergues LIBERTAS. LIBERA (*trix ?*) LEG. I. LIB. MACRIANA. Eckhel, *ibid.*, p. 288.

[2] Tac , *Hist.*, I, 15. — (Et tu, Galba, quandoque degustabis imperium). *Annal.*, VI, 20. — Voir Suet., *in Galb.*, I, 4, 8. — Plut., *in Galb.*, p. 1054. — Sa naissance auprès de Terracine, le 9 des kal. de janvier (24 décembre an 3 avant J. C.). — Adopté par sa belle-mère, il prend d'elle le nom de L. Livius Ocella. (*Inscription* dans Gruter, p. 331.)— Prêteur en 20 après J. C. — Préfet d'Aquitaine en 30, par la faveur de Livie. — Consul en 32. — Commande la Germanie supérieure en 36. — Pressé de se révolter à la mort de Caligula en 41. — Proconsul d'Afrique de 42 à 44. — Reçoit les ornement triomphaux et un triple sacerdoce. — Commande l'Espagne Tarraconaise en 60. — Proclamé César en 68. — La plupart des historiens lui donnent soixante-treize ans à l'époque de son avénement ou de sa mort, ce qui ne s'accorde pas avec les dates ci-dessus données, par Suétone. (Voir Tac., *Hist.*, I, 49. — Dion, LXIV. — Eutrop., VII, 10. — Suet., 23.)

Servius Sulpitius Galba appartenait, non point à l'ancien patriciat, mais, ce qui était différent, à l'ancienne noblesse. Il descendait même, disait-il, par son père, de Jupiter, par sa mère, de Pasiphaë, fille du Soleil. Cette céleste descendance devait sans doute attirer sur lui la faveur des dieux. Il était encore enfant que Tibère, savant astrologue, avait annoncé « qu'à son tour il goûterait de l'empire. » « Cela ne me regarde pas, ajoutait Tibère, je puis le laisser vivre. » De plus, on avait un jour, d'après les entrailles des victimes, révélé à son père que sa famille aurait l'empire, et le père, incrédule, avait répondu : « Oui, sans doute, *quand une mule mettra bas.* » Or, plus tard, Galba vit une mule enfanter. Un jour qu'il faisait un sacrifice, les cheveux d'un enfant qui y assistait changèrent tout à coup du noir au blanc, ce qui voulait dire sans nul doute qu'à la jeunesse de Néron succéderait brusquement la vieillesse de Galba. Enfin, il avait vu jadis en rêve la Fortune se plaignant de ce qu'elle était à sa porte, fatiguée, sans qu'il s'inquiétât d'elle, et que, s'il ne la recueillait au plus tôt, le premier-venu s'emparerait d'elle : en ouvrant sa porte, il avait trouvé en effet une statuette en bronze de la Fortune qu'il avait recueillie, conservée, placée dans un sanctuaire, honorée par des sacrifices. En un mot, sa vie antérieure n'avait manqué d'aucun de ces présages authentiques et infaillibles qui ne manquèrent jamais à la vie antérieure d'aucun César.

Sa naissance et cette désignation des dieux n'étaient pas le seul mérite de Galba. Il avait la renommée d'un magistrat vigilant, d'un général sévère envers ses soldats. C'était un débris de cette aristocratie rigide de l'ancienne Rome, capable de vouloir le bien, mais de le vouloir avec dureté, sévère jusqu'au sang, économe jusqu'à l'avarice. Son buste qui nous est resté a une certaine empreinte de dignité et d'au-

stérité patricienne; mais le visage maigre, les sourcils froncés, le regard dur, indiquent plus de justice que de pitié; les lèvres minces trahissent l'avare. On cite, en effet, plus d'un trait de sa parcimonie. Lorsque la ville de Tarragone lui offrit une couronne d'or qu'on disait du poids de quinze livres, il la fit fondre, pesa le métal, trouva qu'il y manquait trois onces et se les fit donner. Il se plaignait, disait-on, quand sa table était trop abondamment servie; et après avoir entendu un musicien célèbre, il crut le récompenser magnifiquement en lui offrant cinq deniers (5 fr.), faisant observer qu'il les prenait dans sa poche, et non dans la caisse de l'empire. Sa sévérité dans les provinces avait été effroyable, quoiqu'elle ne laissât pas dans certains esprits romains que de lui faire honneur. Un soldat, en temps de disette, ayant vendu sa ration de blé, Galba défendit qu'on lui donnât de nouvelles rations et le laissa mourir de faim. Un tuteur ayant emprisonné son pupille, Galba le condamna au supplice de la croix; et, comme le coupable invoquait les priviléges un peu négligés alors du citoyen romain, Galba prétendit lui faire honneur en dressant pour son supplice une croix plus haute que les autres et peinte en blanc pour qu'on la vît de loin[1].

Mais, à l'âge où Galba était venu, de ces qualités bonnes ou mauvaises, il ne lui restait plus guère que des défauts. Cet homme s'était épuisé au travail de vivre. Il faut comprendre ce que pouvait être intellectuellement, moralement, physiquement même, l'homme qui depuis soixante-treize ans s'étudiait au difficile problème d'être noble, riche, honoré même, et de vivre, sous les Césars. Galba avait accompli ce chef-d'œuvre de circonspection et de prudence. Il avait d'abord su gagner les bonnes grâces de la vieille intrigante Livie,

[1] Suet., 12. — Plut., *in Galb.*

femme d'Auguste et mère de Tibère; Livie même lui avait légué en mourant cinquante millions de sesterces (12,500,000 fr.); il est vrai que, la somme étant écrite en chiffres, Tibère, héritier de Livie, était parvenu à lire cinq cent mille sesterces, et finalement n'avait rien payé. Grâce au refus prudent qu'il avait fait de la pourpre, lorsqu'on la lui offrit pendant les trente-six heures de révolution qui suivirent la mort de Caligula[1], Galba avait également réussi à se faire bien venir de Claude : honneurs, sacerdoce, proconsulat, ne lui avaient pas manqué sous ce règne où les honneurs n'étaient pas encore absolument dangereux. Sous Néron, il s'était tenu, autant qu'il avait pu, tranquille et obscur, ne voyageant pas sans avoir avec lui un million de sesterces en or. Un gouvernement était cependant venu le chercher dans sa retraite; il avait été envoyé régir l'Espagne tarragonaise, les trois quarts environ de la Péninsule. Il avait été d'abord administrateur actif et sévère. Mais la prudence avait arrêté ce beau zèle, et comme, ainsi qu'il le disait, « à qui ne fait rien, on ne reproche rien, » il était devenu fainéant par précaution. Sa révolte même avait été un acte de prudence; il savait que Néron venait de donner des ordres pour le faire tuer. Et, le jour où cette révolte avait paru menacer d'une funeste issue, où la mort de Vindex avait semblé présager la déroute de toute l'insurrection, Galba avait faibli, il s'était retiré à Clunia (la Corogne), abattu, désespéré, pensant au suicide. Au fond, Nymphidius avait bien quelque droit sur la pourpre de Galba; car, pour renverser Néron, Nymphidius avait tout fait et Galba rien.

Or, un homme dont la vie s'était passée dans de pareilles transes, sous cinq empereurs successifs, devait être bien

[1] Suet., *in Galb.*, 5.

usé à soixante-treize ans. Galba était goutteux des pieds et des mains, ne faisait pas un pas, n'allait qu'en litière, ne portait que des pantoufles, ne pouvait tenir une épée, pas même déployer un papier. Son âme, on peut le croire, portait aussi bien que son corps la trace de ces cinquante et quelques années de précautions et d'angoisses. Jugez si un tel homme était en état de tenir tête à ses adversaires et surtout à ses amis.

Car Galba était, comme la plupart des grands de Rome, déplorablement entouré. Les gens importants de cette époque et de bien d'autres époques ont aimé à voir des roués autour d'eux. Les roués de Galba étaient trois aides de camp, on disait à Rome trois pédagogues, qui gouvernaient celui qui gouvernait le monde. L'un était Cornelius Laco, son préfet du prétoire, le plus lâche, dit Tacite, et le plus arrogant des hommes; l'autre, un Icélus, son affranchi, homme de mœurs détestables, qu'il éleva pourtant à tous les honneurs; le troisième, T. Vinius[1], était entaché d'un double crime : d'abord d'adultère commis au camp avec la femme de son général; ensuite, du vol d'une coupe d'or à la table de Claude. La morale antique, fort différente de la morale moderne, jugeait très-diversement ces deux faits. Pour l'adultère, Vinius avait été mis aux fers et avait risqué une sentence de mort. Pour le vol, Claude volé n'avait fait que rire, et le lendemain avait de nouveau invité Vinius, en recommandant de ne mettre devant lui que de la vaisselle de terre. C'était ce triumvirat très-roturier qui gouvernait l'aristocrate Galba; effaçant par leur cupidité impudente ce qu'il pouvait y avoir encore chez lui de dignité sévère;

[1] Voir sur Vinius : Tac., *Hist.*, I, 13, 37, 44, 48. Plut., *in Galba*, 10. Suet., *in Galb.*, 14. Sur Icélus : Tac., I, 7, 12, 13. Suet., *ibid.* Sur Laco. Tac., I, 13, 37. Plut., 8, 9. Suet., *ibid.*

pires que lui, d'autant plus qu'ils étaient moins responsables et moins exposés.

On ne tarda pas, même avant l'arrivée de Galba à Rome, à savoir ce qu'était ce gouvernement. Le voyage du prince se faisait avec lenteur. Il avait parfaitement conscience des difficultés du pouvoir et ne se hâtait pas d'aller au-devant. Elles venaient assez au-devant de lui sous les formes diverses de courtisans, de solliciteurs, d'espions. C'était un envoyé ou un dénonciateur de Nymphidius; c'était un ancien agent de Néron qu'il fallait gagner ou dont il fallait se défaire; c'était Verginius qu'on ne savait trop comment recevoir, le craignant trop pour lui faire injure, le détestant trop pour le bien accueillir[1]. La marche de Galba était si lente, que les députés qui lui apportaient le décret du sénat, ne rencontrèrent qu'à Narbonne la litière qui leur apportait leur empereur.

Chemin faisant cependant, il régnait, c'est-à-dire il faisait tuer. La tradition de Tibère, sa propre dureté, les habitudes et les peurs impériales, jointes aux vengeances de ses conseillers, l'empêchaient de comprendre que le successeur de Néron avait besoin à tout prix d'être clément. Il imposait des tributs aux villes qui avaient tardé à le proclamer; aux plus récalcitrantes, il faisait abattre leurs murailles et confisquer leurs revenus[2]; il faisait mettre à mort les fonctionnaires indociles, et leurs familles, ajoute-t-on. Il pratiquait cette maxime, pratiquée et même professée plus d'une fois par les cours modernes, que le prince a le droit de faire assassiner ceux qu'il serait dangereux de faire juger : il se débarrassait ou se laissait débarasser par un assassin commandé ou obligeant de ses compétiteurs armés. Ainsi Macer,

[1] Plut., *in Galb.*, 5.
[2] Les revenus de Lyon adjugés à Vienne. — Voir du reste Suet., *in Galb.*, 12. Tac., I, 37.

son concurrent africain, fut tué par son ordre exprès[1]. Ainsi Fontéius Capito, en Germanie, suspect plutôt que coupable, fut tué par ses propres lieutenants qui se firent honneur de ce meurtre auprès de Galba[2]. Ainsi, enfin, périt Nymphidius, de tous le plus redoutable, parce qu'il était à Rome. Celui-ci, décidé à se faire empereur, devait une certaine nuit aller au camp des prétoriens, les *enlever*, comme on dit en style moderne, et se faire proclamer César; il avait dans sa poche une harangue qu'on lui avait composée tout exprès pour les séduire. Mais, quand il vint à la caserne, en grand cortége et entouré de flambeaux, il trouva la porte fermée. Les prétoriens avaient été prévenus, harangués en faveur de Galba avant de l'être en faveur de Nymphidius, et sous les armes pour repousser celui-ci. On lui cria : Vive Galba! Il cria : Vive Galba! Il n'en fut pas moins tué, et Rome perdit le curieux spectacle dont elle aurait joui si elle eût vu, sous la pourpre d'Auguste, Nymphidius, bâtard d'une prostituée et d'un gladiateur.

Quand Galba se sut délivré par le meurtre de ces trois compétiteurs, il éprouva un grand soulagement. Il cessa pour la première fois de porter l'habit de guerre; il reprit la toge et quitta l'inutile poignard qui pendait sur sa poitrine et que sa main n'aurait pu tenir. Sa sécurité n'alla pourtant pas jusqu'à se passer de supplices, et, en apprenant la chute de Nymphidius, son premier soin fut d'écrire en toute hâte à Rome pour qu'on exécutât, sans forme de procès, tous ceux qui passaient pour ses affidés.

Cependant son interminable voyage allait finir. Au bout de trois mois de route, ou peu s'en faut, il arriva aux portes

[1] Tac., I, 7, 73; IV, 49.
[2] Tac., I, 7, 52, 58; III, 62. — Xiph., LXIV. — Suet., *in Galb.*, II.

de Rome (automne 68), déjà plus attendu que désiré. On vit apporter par la voie Flaminia une litière contenant un vieillard perclus des pieds et des mains, alourdi encore par une tumeur qui s'était formée au côté et qu'il fallait soutenir par un bandage. C'était bien le plus parfait contraste avec Néron jeune, élégant, danseur, athlète et cocher. De sinistres présages le précédaient. On racontait que sur sa route, un des taureaux que l'on immolait de loin en loin, à son passage, avait échappé aux victimaires, s'était jeté sur la voiture impériale et avait souillé le prince de son sang.

Mais un autre sang allait autrement assombrir l'avénement de Galba. A une lieue en avant de Rome, près du pont Milvius, l'attendait une légion de marins transformés en soldats, légion levée récemment et à la hâte par Néron au moment de son péril. Elle demandait à être maintenue. Elle le demanda en tumulte, entourant l'empereur et ne permettant à personne de l'approcher. Il fallut que la cavalerie qui escortait Galba tirât l'épée. Les malheureux fantassins furent foulés aux pieds, dispersés; plusieurs périrent; et Galba, le lendemain, eut la maladroite dureté de faire décimer ce qui restait. Ce fut donc au milieu du sang et des cadavres que le nouveau prince fit dans Rome sa joyeuse entrée. Rome superstitieuse crut entendre le sol trembler et la terre pousser un mugissement sous les pieds de Galba [1].

Ces présages, ces cruautés, cette impotence de l'homme, cette tyrannie de ses valets, eurent, dès les premiers jours, complétement décrédité le nouveau pouvoir. Galba pouvait à la rigueur faire quelque bien, mais il n'était capable de plaire à personne. Au peuple des largesses, de l'amphithéâtre et du cirque, il offrait la royauté la plus parcimonieuse qu'on

[1] Suet., *in Galb.*, 18. — Tac., I, 27.

eût vue depuis Tibère. Pour les amis de Néron, il institua une *chambre ardente* destinée à recouvrer les deux milliards et deux cents millions de sesterces (550 millions de francs) que Néron avait distribués en largesses, et dont Galba prétendait ne leur laisser que 10 pour 100; mais ces braves gens avaient si bien mené leur éphémère fortune, que même ces 10 pour 100 ne se retrouvaient pas entre leurs mains; Galba voulut rechercher ailleurs ces chers écus, il s'en prit à des tiers, chicana des acquéreurs, résilia des contrats, remplit Rome de ventes forcées et d'inquiétudes. Aux ennemis même de Néron, Galba ne donnait guère plus de contentement : il laissait vivre Tigellin : celui-là était détesté de tous, soit pour avoir servi Néron, soit pour l'avoir trahi; mais il avait des millions; il donnait à Vinius des soupers magnifiques; en portant la santé de la fille de Vinius, il ajoutait à son toast un don de deux cent cinquante mille deniers (250,000 francs); il détachait du cou d'une de ses concubines un collier de cent cinquante mille deniers qu'il mettait au cou de cette heureuse Vinia[1] (c'est ainsi qu'on gagnait les gens alors); et Galba, soufflé par Vinius, protégeait Tigellin contre les clameurs du peuple. Enfin, à tous les hommes de quelque honnêteté et de quelque sens, Galba inspirait le dégoût et la terreur par les exécutions arbitraires dont il ne se faisait pas faute : sous prétexte de punir les complices de Nymphidius, des hommes respectés, des consulaires, avaient été mis à mort, sans procès et sans défense. En vérité, qu'avait-on gagné à détruire Néron, si ce n'est d'avoir un tyran vieux et morose, au lieu d'un tyran jeune et magnifique? « Nous finirons, disait un sénateur, par regretter Néron[2] ! »

[1] Tac., *Hist.*, I, 20. — Suet., *in Galb.*, 15.
[2] Tac., *Hist.*, I, 72. — Suet., *in Galb.*, 15. — Plut., *in Galb.*, p. 106

On peut s'étonner, chez un homme qui aurait dû être sage et dont le pouvoir était si précaire, de ces allures si imprudemment violentes et si inutilement sanguinaires. Il faut répondre que d'abord Galba avait ses affranchis et ses favoris, comme Néron avait eu les siens. Il faut répondre, de plus, que ces allures, depuis cinquante ans, étaient devenues habituelles au pouvoir. Tous les déréglements d'une puissance qui se croit invincible et qui n'est qu'insensée, ce que les Romains désignaient par le mot admirablement juste d'*impotentia*, tout cela était devenu l'essence du gouvernement. Pour la démocratie, pour le désordre, pour l'avilissement du nom romain, Néron avait employé ces moyens. Galba, à qui une certaine probité, un certain honneur, une certaine volonté du bien, ne manquaient pas, les employait pour l'ordre, pour l'aristocratie, pour ce qu'il croyait l'honneur de Rome et du sénat. Il proscrivait pour faire le bien, parce que proscrire était pour lui l'équivalent de gouverner. Ce ne fut que plus tard, après des révolutions multipliées, qu'une pensée différente commença à germer sous la pourpre, et que le pouvoir, se sentant si effroyablement éphémère, eut l'idée de devenir clément. Cette époque de révolution devait être une leçon pour les Césars.

Et cependant, pour le moment, tout eût passé si Galba eût ménagé les soldats. Mais telle était sa malencontreuse fortune, que, tout en prenant à l'égard de la cité les allures de la Rome nouvelle, il prétendait maintenir au camp les habitudes de l'ancienne Rome. Galba était un vrai soldat, au point de vouloir traiter en soldats les électeurs de l'empire. Avare et sévère pour la discipline, il punissait beaucoup et payait peu; chargé par Nymphidius d'une promesse gigantesque, il ne voulait ni acquitter ni même reconnaître cette dette : « Les soldats, disait-il avec une fierté malheureuse, je

es lève, je ne les achète point[1]. » Ainsi, malheureux par ses vertus comme par ses vices, il heurtait la vieille Rome par les allures sanguinaires de la Rome nouvelle, et la Rome nouvelle par la rudesse militaire de l'ancienne; le sénat par ses procédés arbitraires, les riches par des enquêtes sur les fortunes, les provinces par les impôts qu'il levait sur elles, tout le monde par ses exécutions violentes, et, ce qui était pis que tout le monde, l'armée par sa sévérité et son avarice. Il était clair pour tous que cette première étape dans les voies de la révolution ne pouvait être longue et qu'il fallait se préparer à une seconde.

On s'y préparait si bien, qu'elle se complotait en partie double, et sur le Rhin et sur le Tibre, ici dans le sein d'une armée et d'une province qui avaient déjà combattu le mouvement de Vindex et de Galba, là chez ces prétoriens à qui l'élection de Galba avait ravi leur meilleur privilége, celui de faire les empereurs.

Sur le Rhin, cette armée qui avait déjà presque forcé Verginius à accepter l'empire, qui avait laissé Capiton concevoir de folles espérances, avait cependant prêté serment à Galba; mais elle l'avait prêté à contre-cœur et avec cette addition menaçante : *S'il en est digne!* Puis, quand aux kalendes de janvier (1er janvier 69), il fallut, selon l'usage, renouveler ce serment, l'armée de la Germanie inférieure (Cologne) murmura, jeta des pierres aux images de Galba, jura pourtant. L'armée de Germanie supérieure (Mayence) alla plus loin. Elle brisa les images du prince et ne voulut prêter fidélité qu'au sénat et au peuple. Mais le lendemain, se repentant de ce serment trop patrio-

[1] Xiphilin, LXIV, 3. — Tac., *Hist.*, I, 5, 7, 36, 58. — Suet., *in Galb.*, II, 16. — Plut., *in Galb.*, 9, 10, 14, 18.

tique, elle jugea qu'elle pouvait faire un empereur, un peu mieux, disait-elle, que ne l'avait fait la légion d'Espagne[1]. Elle proclama, non son général à elle, mais le général de l'armée voisine, Vitellius. Vitellius soupait à Cologne quand on lui apporta cette embarrassante nouvelle. Comme Galba, il était beaucoup plus prudent qu'ambitieux. Accepter était dangereux, refuser l'était peut-être davantage. Il aurait eu à combattre les révoltés d'abord, ensuite les soupçons et les défiances de Galba. Il y eut tel proconsul qui, sollicité d'accepter la pourpre, s'y refusa et paya son refus de sa vie. Enfin, que ce fût ambition, prudence, ou même, comme le prétend Plutarque, l'animation d'un bon repas, Vitellius accepta et fut reconnu par les deux armées[2]. (2 et 3 janvier.)

Mais en même temps, et dans un sens opposé, on complotait sur le Tibre, et ce dernier complot, placé plus près du but, l'atteignit plutôt. Galba avait compris qu'à sa royauté sénile il fallait un jeune appui; à sa vieillesse isolée, un fils adoptif. L'ami disgracié de Néron, M. Salvius Otho, l'un des premiers soutiens de Galba, comptait bien sur cette survivance. Il courtisait Galba, l'invitant à des festins magnifiques, tels que Galba se fût gardé d'en donner; il courtisait les soldats, donnant ces jours-là cent sesterces (25 francs) à chaque prétorien de garde; il courtisait même Vinius à qui il promettait, une fois César, d'épouser sa fille. Il avait besoin d'être César; il devait deux cents millions de sesterces (cinquante millions de francs) et n'avait pas un sou : « Si je ne deviens prince, disait-il, je fais banqueroute[3]. »

Son espérance fut pourtant trompée. Quand arriva à

[1] Plut., *in Galb.*, p. 1063.
[2] Suet , *in Galb.*, II ; *in Vit.*, 8.—Tac., *Hist.*, I, 12.—Plut., *in Galb.*, 5, 6.
[3] Non posse se stare nisi principem. — Suet , *in Othon.*

Rome la nouvelle des troubles de Germanie, Galba sentit qu'il fallait hâter son choix; mais il eut cette fois, pour son malheur, une vertueuse inspiration. Il n'écouta ni Othon ni Vinius; au lieu de l'élégant aventurier, il choisit un honnête homme malheureux, un Licinius Crassus, appartenant par sa mère à la race de Pompée, par adoption à celle des Pisons, réunissant ainsi trois noms illustres et malheureux. Il était jeune, mais attristé par l'exil qu'il avait subi et par la proscription de tous les siens. Son père, sa mère, avaient été tués par ordre de Claude; un de ses frères avait payé de son sang le nom de Pompée qu'il portait. Un autre frère avait péri sous Néron. Lui-même devait bientôt entraîner dans sa chute tout ce qui restait de cette illustre famille. A cette époque les grands noms étaient mortels et le nom de Crassus plus que tout autre[1].

A la maladresse de ce choix Galba ajouta une autre maladresse. Il mit les présages et les soldats contre lui. Dès le 1er janvier, jour où les légions de Germanie lui refusaient le serment, comme il sacrifiait, la bandelette était tombée de sa tête. Sa petite statuette de la Fortune, à qui il avait fait tort d'un collier de perles, était fâchée contre lui et se plaignait dans ses songes. Enfin, le jour même où se fit l'adoption de Pison, tout fut malheureux. Galba crut bien faire d'en accomplir la cérémonie modestement, gravement, avec la simplicité des temps antiques. Il n'y eut pas un divertissement pour le peuple, pas un denier, pas une promesse pour le soldat. Et de plus ce fut un jour de pluie et d'orage, jour

[1] L. Calpurnius Piso Frugi Licinianus, fils de A. Licinius Crassus (consul en 780, et tué par Claude), et de Scribonia, petite-fille du grand Pompée, aussi tuée par Claude. Ses trois frères, Cn. Pompeius Magnus, M. Licin. Crass. et Licin. Crassus Scribonianus. Celui-ci, quoique soupçonné, survécut aux guerres civiles. Tac., *Hist.*, I, 15, 47, 48; IV, 39.

néfaste, où les rites défendaient de rien entreprendre[1]. Dès lors les dés furent jetés. Cette infraction aux rites alarma les superstitieux, c'est-à-dire tout le monde. Ce défaut de libéralité irrita les soldats, c'est-à-dire les maîtres du monde. L'espérance déçue décida Othon à tenter le jeu des révolutions et à s'entendre avec les prétoriens. Désappointés, lui, de son adoption, eux, des profits de l'adoption; lui, pour payer ses créanciers, eux, pour toucher le salaire de la révolution première; ils en vinrent à penser à une révolution nouvelle. Il y eut dès lors, en Germanie et à Rome, ouvertement ou secrètement, en fait ou en espérance, trois empereurs.

L'affaire marcha vite. Othon était poussé par ses créanciers et par ses astrologues. Ce Séleucus, que Poppée lui avait légué, lui avait prédit qu'il survivrait à Néron; il lui prédisait qu'il serait empereur; il se fût bien gardé de lui dire, quand il l'eût su, qu'il ne serait empereur que trois mois. Du haut de son observatoire domestique, toute sa cour d'astrologues voyait au ciel des constellations merveilleuses et marquait sur ses almanachs une glorieuse année pour son maître.

Mais ce maître avait pour lui des astres, non des écus. Comment conspirer sans un sou? Heureusement un esclave (il y avait des esclaves riches), à qui il avait fait obtenir une place chez Galba, lui paya ce bienfait un million de sesterces (250,000 fr.). Ce fut le capital de sa révolution. Avec cet argent, l'affranchi qu'Othon chargea du soin de cette affaire lui gagna deux officiers inférieurs de la garde du prince (*spiculatores*). Ces « deux sous-officiers, » qui, selon le mot de Tacite, « entreprirent de changer de main l'empire de Rome et le changèrent, » gagnèrent trois de leurs cama-

[1] Suet., *in Galb.*, 18. — Plut., *in Galb.*, 7. — Tac., *Hist.*, I, 18. L'adoption de Pison par Galba est mentionnée dans une inscription du frère Arvales. Tab. XX. Marini, *Atti dei frati Arvali*.

rades ; chacun de ces cinq amena deux complices, au prix de 10,000 sesterces comptant et 500,000 plus tard. Quand il y en eut 15, la révolution parut assez mûre, et Séleucus, qui jusque-là disait d'attendre, déclara que la conjonction favorable se manifestait [1].

L'histoire de cette chute ressemble à celle de tous les pouvoirs qui tombent. Galba, lui, ne se doute de rien; et, quand au milieu de son sacrifice, l'aruspice déclare que les entrailles sont menaçantes, que l'ennemi est présent, Galba voit Othon présent, et ne soupçonne pas Othon (15 janvier). Othon, au contraire, se tient pour averti et se hâte d'autant plus. Il quitte le palais, fait un détour, arrive au Forum, où le personnel de sa révolution l'attend. Ce personnel n'est que de vingt-trois soldats; et ce petit nombre ne laisse pas que de le troubler. Néanmoins ces vingt-trois le saluent empereur, le prennent sur leurs épaules, mettent l'épée à la main, et le portent au camp. Les prétoriens, à qui on apporte cet empereur, sont surpris, mais se laissent séduire. Le peuple s'étonne, regrette même, mais ne résiste pas, et court aux fenêtres pour voir la révolution passer.

Cette révolution, si maigrement commencée, l'indifférence et l'hésitation l'achèvent. Galba, à la nouvelle du mouvement, hésite, consulte ; il a près de lui des honnêtes gens impopulaires ou de malhonnêtes gens qui le trahissent. Un bruit se répand qu'Othon a été tué, et voilà au palais une irruption de courtisans, de sénateurs, de peuple même, brisant tout pour venir féliciter Galba. Mais le bruit vient qu'Othon est vivant ;

[1] Tac., *Hist.*, 1, 22 et 25. — Suet., *in Oth.*, 4, 5. — Plut., *in Galb.*, 7, p. 1063. — Suscepere duo manipulares imperium Pop. R. transferendum et transtulerunt. Tac., 25.



le flot se retire ; Galba, avec Vinius et Pison, demeure presque seul.

Cependant les soldats insurgés, dont pendant ces heures on a laissé le nombre se grossir, débouchent sur le Forum, descendant de leur camp du mont Esquilin, et leur cri : *Arrière les bourgeois!* (*Facessite pagani*) fait fuir la foule de tous les côtés. Galba, qui, après bien des irrésolutions, s'est décidé à venir au Forum, ne voit plus personne auprès de sa litière. Ses porteurs même l'abandonnent ; il reste dans un coin de la place, roulé à terre, incapable de se mouvoir, emprisonné dans sa cuirasse rembourrée comme une tortue dans sa carapace. Un seul centurion, au risque de sa vie, essaya de le défendre [1].

Sa fin ne fut pourtant pas sans quelque dignité. Peu d'instants auparavant, quand un soldat était venu se vanter à lui d'avoir tué Othon : « Par quel ordre, mon camarade? » avait répondu cet austère champion de la discipline. Quand les Othoniens se jetèrent sur lui, il leur tendit la gorge, en leur disant : « Si c'est pour le bien de la république, tuez-moi! »

Pendant qu'il périssait ainsi près du gouffre de Curtius, Vinius était tué dans le temple de César. Pison était arraché, pour être massacré, du temple de Vesta où on lui avait donné asile. Tous trois mouraient à peu de distance et, pour ainsi dire, dans le même coin du Forum [2]. La soldatesque

[1] Tac., I, 27 et suiv. — Plut., *in Galb.*, 7. — Suet., *in Galb.*, 19, 20.

[2] Le temple de Vesta est aujourd'hui l'église de Saint-Théodore, située au pied du mont Palatin, et en arrière de l'angle S.-O. du Forum. Le temple de César et le lac de Curtius étaient vers cet angle, sur le Forum même, et dans le voisinage de ces beaux fragments que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de Grécostase. L'emplacement et la forme du Forum sont à peu près certains aujourd'hui, par suite de la découverte de la basilique Julia, qui le

insulta leurs dépouilles; leurs têtes coupées furent portées au bout des piques sur le front de bataille, à côté du drapeau : le soldat révolté ne vaut pas mieux que le peuple. La piété de leurs affranchis et de leurs familles racheta à prix d'or ces misérables restes. Vinia paya dix mille sesterces (2,500 fr.) la tête de son père. La piété envers les morts était fréquente et savait être courageuse.

Telle fut cette première phase de la crise révolutionnaire, commencée par un sentiment national, aboutissant à une orgie soldatesque. Rome et les prétoriens reprenaient avec Othon le droit d'élection qu'avec Galba les provinces et les légions leur avait disputé. Il en devait être de même pendant toute cette crise; le caractère militaire du mouvement devait effacer promptement son caractère national, et ce fut le malheur des provinces de ne trouver d'autre instrument que les légions et de n'avoir de vie que par l'armée. Cette insurrection de l'armée anéantissait le peuple. Le peuple, lui, sait quelquefois s'armer contre la force militaire; mais, quand la force militaire se fait révolutionnaire à son tour, quand les rôles sont renversés, quand le soldat, défenseur de l'ordre, joue le personnage d'insurgé, le peuple, à qui on prend son rôle, n'a plus rien à faire; il se tait et il subit. C'est ainsi que tant de révolutions se sont faites de nos

limitait à l'ouest : chose très-fâcheuse pour les antiquaires, pour qui ces questions topographiques étaient l'occasion de nombreuses et savantes dissertations. — Voyez du reste l'explication topographique du récit de Tacite dans le travail de M. Ampère : l'*Histoire romaine à Rome* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1857), travail plein de la connaissance et du sentiment de l'ancienne Rome, bien que certaines appréciations historiques puissent être contestées. Pour ce qui touche notre sujet, ses indications locales rendent pleins de vie les récits de l'histoire. Je me permets seulement de rappeler à l'auteur la remarquable conformation du jardin de Salluste, qui rend si présent aux yeux le combat raconté par Tacite au livre III, 84.

jours, en Italie, en Espagne, en Portugal, et chez nous en 1815.

Quoi qu'il en soit, tout avait marché vite. L'insurrection de Vindex avait eu lieu au mois de mars. Galba avait été proclamé en Espagne, le 3 avril; à Rome, vers le 11 juin. Il avait pu y arriver en septembre. Vitellius avait été proclamé en Germanie, le 3 janvier; Pison avait été adopté le 10; Galba fut tué et Othon devint empereur le 15. La révolution romaine se hâtait ainsi de prendre les devants sur la révolution germanique, sauf à compter plus tard avec elle.

CHAPITRE IX

OTHON

En effet, comme on vient de le voir, le premier acte de ce drame, la première lutte, n'était point finie que la seconde était commencée; et il y eut quelques heures pendant lesquelles trois hommes portèrent en même temps la pourpre d'empereur : Galba au palais, Othon au camp du prétoire, Vitellius sur les bords du Rhin.

Entre ces deux derniers, la question allait maintenant se débattre. Pendant que Galba périssait, les soldats de Vitellius se préparaient à quitter ou peut-être avaient déjà quitté leurs campements, et marchaient contre Galba ou contre Othon, peu leur importait. En face de ce danger, si Othon fut étourdi par son triomphe, il ne le fut pas même vingt-quatre heures. Sa première nuit au palais fut une nuit d'effroi. Othon n'avait pas le goût du sang, et celui qu'il venait de verser lui troublait l'âme. L'ombre de Galba le poursuivit au chevet

14

impérial. Le matin, on le trouva tombé de son lit, suppliant que, par tous les sacrifices imaginables, on apaisât les mânes de Galba. Quand il voulut consulter les augures, un orage éclata et le renversa par terre. Ce pouvoir ne datait pas encore de vingt-quatre heures et déjà l'on présageait sa chute[1].

Rome, elle aussi, avait ses angoisses et ses craintes. D'Othon ou de Vitellius, quel prince eût été ensuite plus désirable? Il était difficile de le dire.

Il y avait entre eux beaucoup de traits semblables. Othon avait été le courtisan, le compagnon de plaisirs, le camarade de Néron; il avait gagné ses bonnes grâces par le crédit d'une vieille affranchie du palais dont il avait fait semblant d'être amoureux; il avait été le complice du meurtre d'Agrippine, amusant la mère par de magnifiques soupers pendant que le fils préparait le parricide; il avait épousé Poppée pour la livrer à Néron[2]. Vitellius, plus âgé, avait par suite courtisé plus d'empereurs; enfant, il avait été souillé sous Tibère par les infamies de Caprée; jeune, il avait fait le cocher avec Caligula; homme fait, il avait séduit Claude en jouant aux dés avec lui; il avait gagné Néron en lui demandant, comme ambassadeur du peuple romain, qu'il daignât faire entendre sa belle voix sur le théâtre. Tous deux étaient criblés de dettes : Othon disait que, meurtre pour meurtre, il aimait autant se laisser tuer les armes à la main par ses ennemis que le papier à la main par des créanciers. Vitellius, partant pour aller commander en Germanie, avait été arrêté

[1] Xiphilin, LXIV, 7.

[2] Tac., *Hist.*, I, 13, 22. — II, 30. — *Annal.*, XIII, 45, 46. — Suet., *in Oth.*, I, 2, 3, 12. — Plut., *in Galb.* — Th., *in Oth.* — L. Salvius Otho, fils d'un consulaire, né le 28 août 32, questeur; — gouverne en Lusitanie, 58; — empereur le 15 janvier 69.

en route par un cortége de créanciers; il s'en débarrassa en leur faisant peur; encore laissait-il sa femme et ses enfants dans un grenier, et, pour payer ses frais de route, il avait vendu une boucle d'oreille de sa mère.

Seulement chez le premier la corruption était plus élégante, chez l'autre plus brutale. Othon était un raffiné, qui ne se laissait pas un poil de barbe, qui, pour s'adoucir la peau, se frottait le visage de lait et de mie de pain, qui cachait son front chauve sous une perruque artistement travaillée. Vitellius était un effroyable glouton, auquel Galba avait confié, à cause de sa gourmandise même, le redoutable commandement d'une des armées de Germanie. « Il n'y a rien à craindre, s'imaginait Galba, d'un homme qui ne pense qu'à manger et à boire[1]. » Ils étaient donc, l'un comme l'autre, deux courtisans des mauvais princes, deux débauchés, deux endettés, deux vrais types de la Rome nouvelle.

Tels étaient les hommes; mais les hommes même et leur caractère importaient peu. Les prétoriens avaient pris Othon parce qu'Othon était là; l'armée de Germanie avait proclamé Vitellius, parce que Vitellius était à sa tête et lui plaisait par une vulgaire familiarité; tous deux, parce qu'ils promettaient argent, licence, impunité. Othon disait aux prétoriens : « Je n'aurai à moi que ce que vous me laisserez. » Vitellius, traîné à la remorque par son armée, n'avait rien non plus à lui refuser. La guerre n'était pas entre eux; elle était entre les prétoriens et les légionnaires, entre la garde, et la troupe de ligne, entre les privilégiés de l'armée et la plèbe de l'armée.

Elle était aussi, jusqu'à un certain point, entre Rome et les

[1] Suet., *in Vit.*, 7.



provinces. Le mouvement des légions pour Galba avait été un mouvement provincial. Celui des légions pour Vitellius l'était aussi; c'étaient seulement une autre province et d'autres influences. Tout ce qui avait aimé Néron, tout ce qui avait combattu Vindex, tout ce qui avait été châtié par Galba, se soulevait à son tour comme s'étaient soulevés les ennemis de Néron, les soldats de Vindex, les favoris de Galba; la Gaule du Nord s'insurgeait après la Gaule du Midi. Il y avait là un sentiment de rivalité entre Gaulois et un sentiment commun de jalousie contre Rome. Les Belges, par haine des Celtes; Trèves et les populations semi-germaniques qui l'entouraient par rivalité contre les Gaulois purs; Langres par hostilité contre les Édues (Autun) et les Séquanes (Franche-Comté); Lyon par rancune contre Vienne; tous par un secret désir de rabaisser l'Italie, de dominer Rome, d'avoir la prééminence dans l'empire, envoyaient des hommages à Vitellius, des gages d'amitié à ses soldats, des renforts de volontaires à son armée [1].

Seulement, cette insurrection d'une province moins civilisée, moins romaine, plus voisine de la barbarie germanique, ne laissait pas que de ressembler à une insurrection de barbares. Non-seulement les légions de la Germanie, les légions de Bretagne et de Rhétie qui s'étaient jointes à elles, se composaient en bonne partie de Gaulois et de Bretons, Romains de droit plus que de fait. Mais les auxiliaires, qu'elles recrutaient en grand nombre, étaient des Thraces, des Bataves, des Germains, des barbares. Ces hommes marchaient à la conquête de l'Italie avec un désir indubitable de satisfaction personnelle, peut-être avec un sentiment de colère et

[1] Sur ces rivalités des peuples de la Gaule, etc., Tac., I, 8, 5, 51, 53, 54, 57, 62-65, 78. — IV, 17.

de vengeance nationale. Gaulois et barbares se raillaient des soldats romains marchant sous les mêmes drapeaux; ils entraient souvent en lutte avec eux. Les Bataves de Vitellius se vantaient d'avoir fait tomber Néron et de pouvoir faire tomber qui ils voudraient. Une armée si peu romaine n'était guère retenue par les scrupules du patriotisme romain. Ils avaient de Rome sa tactique et ses armes; peu leur importaient son salut et sa gloire. On peut le dire avec une certaine vérité, c'était une invasion de barbares qui épouvantait en ce moment l'Italie.

Et, comme dans les invasions des barbares, une confiance hâtive poussait ces hommes avides de combattre et de s'enrichir. Lorsque, dans les camps de Cologne et de Mayence, on parla à ces soldats, qui depuis des années gardaient obscurément les glaces du Rhin et les marais de la Hollande [1], de traverser les riches plaines de la Gaule et de descendre en Italie, ils n'attendirent pas le signal, mais ils le donnèrent. Sans attendre ni le secours, ni même l'adhésion des légions de Bretagne, en plein hiver, malgré les remontrances de leur paresseux empereur, soixante-dix mille hommes se mirent en mouvement, laissant à leur arrière-garde Vitellius, occupé à consommer en festins l'empire qu'il n'avait pas encore. A leur départ, un aigle apparut planant au-dessus d'eux, et, sans être effrayé par leurs acclamations, demeura quelque temps à la tête, montrant à ces âmes émues et superstitieuses le chemin de Rome [2].

Ce torrent d'hommes armés se partagea en deux courants. Sous les ordres de Fabius Valens, l'armée de la Germanie

[1] Diù infructuosam et asperam militiam toleraverant ingenio cœli et severitate disciplinæ quam in pace inexorabilem discordiæ civium resolvunt. Tac., I, 51.

[2] Tac., I, 61 et suiv.

inférieure suit la Moselle, puis la Saône, pour entrer en Italie par les Alpes Cottiennes (mont Cenis), ralliant les cités de la Gaule qui sont demeurées fidèles à la mémoire de Néron, rançonnant celles qui se sont soulevées avec Vindex. Mais, dans les jours d'ivresse et de colère, ces soldats sont redoutés même de leurs amis. A Metz, où ils ont été accueillis avec enthousiasme, une fausse alerte amène un massacre, et quatre mille hommes périssent, on ne sait trop pourquoi. Langres, qui les reçoit de même, est témoin de leurs sanglantes querelles; Bataves et légionnaires tirent l'épée les uns contre les autres. Lyon, fidèle à la cause de Néron, les excite contre Vienne, qui avait pris parti pour Vindex; et il faut que Vienne se rachète en payant leur général, et en le mettant à même de leur distribuer trois cents sesterces par tête. Luc en Dauphiné (*Lucus Vocontiorum*), qui tarde à acquitter son tribut, est sur le point d'être incendiée par ordre de leur chef. Fabius Valens, avide et débauché, fait racheter à prix d'argent, ou quelquefois à un prix plus honteux, le passage et le campement de ses soldats. La Gaule est frappée de terreur; on ne pense qu'à apaiser ces hommes à force de s'humilier devant eux. Les magistrats des villes vont à leur rencontre, les populations font la haie sur leur route; femmes et enfants se prosternent sous les pieds de cette armée indisciplinée que commande un général corrompu [1].

L'autre courant de l'invasion, commandé par Allienus Cécina, suit une route plus courte, mais plus difficile. Il remonte la vallée du Rhin et traverse l'Helvétie. Le peuple helvétique, puissant autrefois, se rappela et son ancienne indépendance et sa dignité de Romain. Il voulut résister aux exactions; mais les montagnards de la Rhétie et de la Thrace

[1] Tac., *Hist.*, I, 63-66.

se trouvèrent de pair avec les montagnards du Jura. Ils les forcèrent jusque sur les cimes inhabitées et dans les épaisses forêts du Boezberg. Des milliers d'hommes furent tués, des milliers vendus comme esclaves. La ville d'Avenches, capitale des Helvètiens, ne fut sauvée que par l'adresse d'un de ses sénateurs, éloquent et habile, qui, à force de jouer la peur, inspira la pitié. Ces barbares se mirent à pleurer et demandèrent à leur général le salut d'une ville dont ils venaient de demander la ruine.

Les forces envahissantes touchèrent enfin l'Italie. Dès le mois de mars, lorsque les passages des Alpes étaient encore couverts de neige, par le mont Cenis d'un côté, par le Saint-Bernard de l'autre, débouchèrent dans les plaines du Pô, ces Gaulois, ces Rhètes, ces Bataves, ces Germains; rappelant les Cimbres et les Teutons d'autrefois, mais des Teutons armés et disciplinés comme des Romains; les mains rouges du sang des peuples, riches de leurs dépouilles, couverts d'armes brillantes, ayant de l'argent et de l'or jusque sur la selle de leurs chevaux; opulents, mais non rassasiés. A l'avant-garde de cette armée, diverse de langues, de mœurs, de vêtements, d'armures, marchaient des Germains, avec leur taille colossale, leur visage effrayant, leur costume sauvage, sans cuirasse et sans casque, s'exposant aux blessures comme s'ils eussent été invulnérables, faisant entendre leurs chants barbares, et faisant résonner leurs boucliers qu'ils frappaient les uns contre les autres au-dessus de leur tête. Le général même, qui commandait, ou plutôt qui conduisait la seconde division, Cécina, haut de taille, beau de visage, éloquent de parole, digne d'être un vrai capitaine romain, semblait préférer le rôle d'un chef barbare. Il avait rejeté la simplicité du costume Romain, il portait les braies et l'habit rayé des Gaulois. Sa femme elle-même marchait à ses côtés, entourée

de cavaliers d'élite, sur un cheval caparaçonné de pourpre et d'or. La toge des magistrats municipaux venait s'incliner devant cette pompe barbare. Ce soulèvement était si peu romain, que même Vitellius, au lieu de prendre les noms consacrés de César et d'Auguste, n'avait voulu accepter que le seul surnom de Germanique [1].

A cette insurrection provinciale militaire, barbare, de l'Occident, à cette armée qui renfermait les auxiliaires les moins policés et les légionnaires les plus aguerris de l'empire, que pouvaient opposer Rome, l'Italie, l'Orient?

Le seul moyen de salut était l'union de tous les intérêts menacés, sénat, chevaliers, peuple de Rome, peuple de l'Italie, peuple des provinces. Mais Othon pouvait-il être le centre de cette union? Si Galba, l'homme sage, l'homme du sénat, avait gouverné par des supplices, Othon, le courtisan de Néron, ne devait-il pas suivre la même voie? Déjà les débris de la cour de Néron, parasites, bouffons, délateurs, se rapprochaient de lui. Déjà les images de Néron étaient relevées; celles mêmes de Poppée l'étaient aussi par un ressouvenir conjugal bien généreux. Déjà, un certain peuple criait sur le passage du prince : *Vive Othon Néron!* Lui-même prit une ou deux fois ce nom redouté, populaire et impopulaire à la fois. Les uns devaient espérer, les autres devaient craindre de lui voir suivre les traces de Néron [2] ?

Eh bien, non. Les craintes des uns comme les espérances des autres devaient être trompées : Othon, par impossible, eut de l'humanité et du bon sens. Le péril éclaire; Othon comprit que ce n'était pas le temps d'imiter Néron et que, pour avoir le plus de soldats possible, il fallait faire le moins

[1] Tac., I, 62. — II, 22, 38. — Suet., *in Vit.*, 8.
[2] Suet., *in Oth.*, 7. — Plut., *in Oth.*, 3. — Tac., I, 78.

possible de proscrits. L'ami de Néron fut plus miséricordieux que Galba.

Dès le lendemain de sa victoire, il fait sortir de prison un général qui a été fidèle au prince tombé : « Tout ce que je te demande, Marius Celsus, lui-dit-il, c'est d'être pour moi ce que tu as été pour Galba. » Il maintient la liste des magistrats que Galba avait nommés, rend leurs biens aux proscrits de Néron, livre Tigellin à la fureur du peuple. Les délateurs demeurent dans le silence; la loi de lèse-majesté se laisse oublier; Tacite, toujours fâché, se plaint même que le discrédit où elle était rejaillissait sur de bonnes lois[1]. Il était donc réservé au mari de Poppée, au camarade de débauches de Néron, de faire le premier divorce avec le bourreau; de quitter le premier la politique de Tibère; de rentrer dans la politique humaine et tempérée, dont Auguste avait donné le modèle et que tous après lui avaient répudiée ; de comprendre le premier que, dans un empire où l'on avait tant proscrit, la clémence était la meilleure sauvegarde.

Grâce à cette politique, l'aventurier de la veille devenait sérieusement un Auguste. Le sénat bénissait cet ami de Néron. Rome et l'Italie espéraient en lui contre la barbarie vitellienne. Les provinces lointaines lui étaient rattachées par l'adhésion du sénat, dont le nom était puissant encore plus que son pouvoir n'était efficace[2]. Les légions du Danube s'ébranlaient pour venir au secours d'Othon. Vespasien lui faisait prêter serment par son armée. La défense était possible ; l'Italie pouvait être sauvée.

Mais ce qui manquait, c'était le temps. Vitellius était aux portes, tandis que Vespasien était au bout du monde. Les lé-

[1] Cujus odio etiam bonæ leges peribant.
[2] *Grande momentum*. Tacite. 1, 76.

gions du Danube arrivaient : mais elles étaient loin encore. L'Italie s'armait; mais elle était bien peu habituée à donner des soldats, et Rome ne fournit qu'un petit nombre de recrues élégantes, occupées de montrer leurs beaux chevaux et leurs belles armes. La seule force debout, c'étaient les dix mille prétoriens; et les prétoriens, fidèles, mais terribles amis, détestant les légions, détestant le sénat, jaloux de l'empereur qu'ils avaient fait et ne voulant pas qu'il fût l'empereur de personne autre qu'eux, étaient désolants par leur indiscipline.

Ainsi, un jour, ils rêvent que le sénat veut assassiner Othon. Ils se révoltent, luttent contre leurs officiers, en tuent quelques-uns, marchent sur le palais. Au palais, Othon qui ne se doutait de rien, donnait un souper officiel à un certain nombre de grands personnages, sénateurs et sénatrices. L'alarme se répand dans la salle du festin : Othon se hâte de congédier ses convives. Chacun de s'enfuir; les magistrats jettent leurs insignes; les riches renvoient leur cortége d'esclaves; sénateurs et sénatrices s'en vont par des rues détournées, à la faveur des ténèbres, chercher quelque client obscur dans le taudis duquel ils puissent s'héberger pour la nuit. Othon, demeuré seul, voit arriver les prétoriens, leur persuade à grand'peine qu'il est sain et sauf, ne les renvoie apaisés que moyennant un cadeau de cinq mille sesterces par tête[1]; et le lendemain leurs officiers viennent déposer à ses pieds le baudrier, signe du commandement, disant qu'il est impossible de commander de tels soldats.

Et à ces sortes de symptômes venaient s'ajouter, comme de juste, des présages; comme on pouvait s'y attendre, des souffrances. D'un côté, on racontait comment la statue de la

[1] *Quina millia nummorum*, ou, selon Plutarque, 1,250 drachmes, ce qui est la même chose (1,250 francs). — Voir Tacit., I, 85 89.

Victoire, au Capitole, avait laissé tomber les rênes de son char! Comment une figure gigantesque avait été vue sortant du temple de Junon! Comment un bœuf avait parlé [1]! D'un autre côté, des calamités trop réelles appuyaient tout ce merveilleux. Le Tibre, débordé, avait renversé le pont Sublicius; puis, arrêté par les décombres, il avait reflué jusque dans les quartiers d'ordinaire préservés de toute inondation. Il avait balayé la foule dans les rues, noyé des hommes dans leurs boutiques, d'autres dans leur lit; et, en se retirant, il avait laissé après lui la disette. Entre les eaux qui détruisaient les approvisionnements et les préparatifs de la guerre qui les absorbaient, les vivres étaient hors de prix. Le travail manquait. Le peuple souffrait les douleurs de la faim et celles de la terreur avant de souffrir celles de l'invasion.

Cependant Valens, bien que retardé par une diversion des othoniens, arrivait en Italie avec une armée grossie en route par de nombreuses recrues. Cécina y avait déjà fait pénétrer son avant-garde. La défection d'un escadron de cavalerie avait livré à ce chef Ivrée, Verceil, Novare, Milan. Ce n'était donc plus la ligne des Alpes qu'il s'agissait de défendre, mais celle du Pô; et, derrière les quatre-vingt mille ou cent mille hommes que commandaient Valens et Cécina, Vitellius, avec une vingtaine de mille peut-être, arrivait à travers la Gaule, lentement et paresseusement, mais arrivait [2].

Othon avait voulu arrêter cette marche par des négociations; une correspondance, commencée dans un langage

[1] Tac., *Hist.*, I, 86, 89; II, 50. — Plut., *in Oth*, II, p. 1078. — Suet., *in Oth.*, 8.

[2] Cécina était parti avec 30,000 hommes, Valens avec 40,000 (Tac., I, 61) : mais en chemin l'armée de Valens s'était accrue (*id.*, I, 64; II, 2), et au moment de la jonction il avait presque le double de l'armée de Cécina

conciliant entre Vitellius et lui, avait fini par des reproches et des injures. Othon avait essayé d'envoyer à Vitellius des espions, peut-être des assassins; ils avaient été reconnus, tandis que les émissaires de Vitellius circulaient librement dans Rome. Il fallait décidément marcher à l'ennemi.

Contre ces cent ou cent dix mille hommes de Vitellius combien comptait-on de soldats? Quatre légions arrivaient de Pannonie et de Dalmatie: leur avant-garde était déjà en Italie. Deux autres, venant de Mésie, suivaient un peu plus en arrière. Mais ces secours étaient encore éloignés. En ce moment la légion maritime de Néron; les prétoriens et la garnison de Rome, habitués du théâtre plus que des camps; des gladiateurs érigés en soldats; des matelots transformés en fantassins; trente, au plus quarante mille hommes, étaient seuls à la disposition d'Othon [1].

Néanmoins, malgré cette inégalité de forces, malgré les entrailles des victimes, toujours consultées et dédaignées presque toujours, Othon ne pouvait tarder davantage; il quitta Rome (14 mars). Le moment était malheureux: c'était, pour les dévots aux cultes de l'Orient, l'époque de la fête de la mère des dieux, fête douloureuse, et que l'on appelait *le jour de sang*. C'était, pour les dévots au culte romain, le mois pendant lequel se faisait chaque jour la procession des boucliers sacrés (*ancilia*); les rites interdisaient en ce temps les opérations militaires. De plus, le Tibre débordé cou-

(II, 30). Vitellius avait emmené 8,000 hommes venus de Bretagne, et la plus grande partie de ce qui restait des légions de Germanie (II, 57).

[1] Légion Adjutrix de Néron (Tac. I, 87; II, 24, 43) 6,000 h. — 14 cohortes prétoriennes et urbaines, 14,000 h. — Avant-garde des armées de Dalmatie, 2,000 h. — Gladiateurs, 2,000. — Matelots et soldats de provinces diverses appelés antérieurement par Néron en Italie. — Speculatores, evocati (garde du prince). Tac., I, 6; II, 11.

vrait encore le Champ de Mars et la voie Flaminia, par où devaient passer les troupes. Enfin, comme si les dieux se fussent entendus pour lui barrer le chemin, jusqu'à vingt milles (six ou sept lieues) de Rome, l'inondation et les décombres gênèrent la marche des soldats. Othon partait en dépit des présages, des rites et des dieux[1].

Il pouvait du moins compter sur l'amour des soldats. Othon était de ces natures que l'on peut réprouver, mais qui séduisent; natures intempérantes, désordonnées, condamnables, mais à l'attrait desquelles on ne résiste pas. Dans cet homme, dont les antécédents étaient si déplorables, il y avait quelque chose de César; débauché comme lui, endetté comme lui, parfois même s'avilissant comme lui, mais sachant comme lui plaire aux hommes et les gagner. Sans la triste éducation de la Rome impériale, sans les avilissements du palais, il eût pu être César au lieu d'être Othon; il avait ce mélange de magnificence aristocratique et d'affabilité populaire, de rouerie au fond, de séduction au dehors, d'avidité et de prodigalité, qui a fait Alcibiade à Athènes, Retz à Paris, Fiesque à Gênes, les tribuns les plus entraînants et les plus dangereux. Il avait même cette absence de haine, cette facilité à pardonner, ce penchant naturel à la pitié, cette sorte de bonhomie élégante qui fait le plus grand mérite de César et la plus grande compensation à ses vices. Othon avait séduit Néron; il avait séduit les soldats, il avait séduit même le sénat. Le peuple, réduit à faire des vœux, les manifestait par des acclamations ardentes jusqu'à la servitude. Les pré-

[1] Tac., I, 74, 75. Suet., *in Oth.*, 8. — Sur les rites: Tac., I, 89, et Suet., *ibid.* — Sur les *Ancilia*, voy. Polyb., *in Excerpt. legat.*, 25. Ovid., *Fast.*, III, 377. Kalendarii veteres. — Sur la fête de la mère des dieux, Tertull., *in Carmine ad senat.*, 19. Pollio, *in Claud.*, 4. Ammian. Marcell, XXIII, 241.

toriens qui l'avaient fait étaient prêts à le défendre comme leur œuvre, et marchaient pour sa cause avec un courage enthousiaste et étourdi.

De plus, Othon donnait l'exemple. Ce voluptueux eut un élan de courage désespéré. Cet homme qui n'avait jamais porté les armes, cet homme à la perruque et au fard, petit de taille et marchant mal, dont les traits rappellent le visage efféminé de Bacchus, éveillé comme Sardanapale par l'imminence du péril, endossa une cuirasse de fer, mit le casque sur sa tête, marcha à pied en avant des troupes, brava les intempéries de la saison, les fatigues des marches et des campements. C'était une merveille qu'un César soldat; depuis Tibère nul prince n'avait fait la guerre au sérieux. Quand le mari de Poppée devenait un guerrier, que ne pouvait-on pas espérer?

Mais (et il y a ici une grande leçon) ces vertus soudaines ne se soutiennent pas sans un immense effort. On n'avilit pas impunément sa jeunesse dans les turpitudes de l'adulation et de la débauche, restant toujours maître de se relever et de devenir à jour dit un héros. Pour jouer un grand rôle à une heure marquée, il faut l'éducation pure et la vertu devenue habitude; il faut au moins le travail et les douleurs du repentir. L'histoire doit mettre son honneur à montrer de telles choses et à ne pas réhabiliter en une minute l'homme qui n'a longtemps vécu que pour lui-même et que le péril élève un instant au-dessus de lui-même. Elle doit témoigner quelle est en cela l'infirmité du roué, et par où il est inférieur à l'homme de bien. Sardanapale aussi eut un éclair de courage, mais ce ne fut qu'un éclair; et il se réfugia bientôt dans la ressource des voluptueux désespérés, dans le suicide. Othon devait finir comme Sardanapale.

Et ce qui était vrai du prince était vrai de ses amis, de ses compagnons, de ses soldats. Toute cette Rome impériale, après des années de servilité et de débauche, avait cru pouvoir s'improviser héroïne. Les prétoriens, soldats désœuvrés et arrogants, gâtés par les empereurs, parce qu'ils faisaient les empereurs, avaient cru pouvoir, dans un accès d'enthousiasme, se transformer en vrais soldats romains. Mais trop de Césars étaient sortis de leur caserne pour qu'il en pût sortir de bonnes troupes. L'enthousiasme pouvait leur donner du courage : il ne leur donnait pas, ce qui est plus encore, la patience et la discipline. Ils pouvaient faire la guerre avec ardeur, ils ne pouvaient la faire longtemps. Comme les troupes enthousiastes de tous les siècles, ils ne devaient avoir que trois mots : au moment de l'attaque : *En avant!* au premier revers : *On nous trahit!* au dénoûment : *Sauve qui peut!*

Jusqu'à un certain point du reste, il en était de même dans les deux partis; et, entre deux armées servant l'une et l'autre comme volontaires plutôt que comme soldats disciplinés, la campagne ne devait pas être longue. La nature singulière de ces troupes la sema d'incidents étranges. On vit à Plaisance les soldats othoniens, à la première approche des maraudeurs de Cécina, prendre feu, crier à l'ennemi, s'insurger contre leur général qui voulait attendre, l'obliger à les conduire dans la plaine. Puis, quand ces excellents prétoriens qui n'avaient jamais campé qu'au milieu de Rome, eurent à former un camp, à creuser des fossés, à élever des remparts de gazon, comme les légions romaines le faisaient chaque soir, ils commencèrent à trouver ce genre de guerre bien fatigant; ils s'aperçurent que Cécina ne paraissait point encore; et, revenant à l'avis de leur général, ils se laissèrent ramener dans Plaisance. Dans le camp de Vitellius, le sang-

froid et la discipline n'étaient guère plus grands. Valens ayant voulu détacher de son armée les Bataves, toujours en querelle avec les Romains, les Romains se mettent aussitôt à regretter et à pleurer les Bataves. Ils s'insurgent, ils jettent des pierres à Valens ; ils courent à sa tente ; ils en fouillent le sol pour voir s'il n'y a pas caché des trésors. Valens s'était enfui déguisé en esclave. Pour calmer ce tumulte, le préfet du camp, devenu chef de l'armée, employa un singulier moyen. Il fit cesser tout service militaire; point de ronde, point de sentinelle, point de mot d'ordre. Les soldats, refroidis, commencent à rougir de n'être plus traités en soldats. Ils questionnent, ils s'inquiètent, ils se repentent, ils s'humilient, ils demandent pardon. Valens reparaît, sous son misérable habit, triste, abattu, versant des larmes (dans ce temps-là les généraux pleuraient). On se réjouit de le voir vivant, on le plaint, on l'admire, on le vénère, on le prend dans les bras, et, au milieu des aigles réunies, on le reporte sur son tribunal. Tels étaient ces hommes, extrêmes en toute chose, comme dit Tacite [1], violents, impétueux, mobiles : singulière fournaise que ces camps qui réunissaient toutes les races, toutes les langues, tous les instincts, toutes les passions!

Mais les Vitelliens avaient du moins pour eux le nombre, l'habitude de la milice, l'ardeur de l'attaque, la supériorité de celui qui veut conquérir sur celui qui veut conserver. Les Othoniens n'étaient pas approvisionnés de courage pour plus d'un mois; au 10 avril, la lassitude était universelle chez ces héros du mois de mars. L'armée, la cour, le prince, tous demandaient à en finir; et ce fut cette hâte d'en finir qui perdit tout.

Il y aurait eu en effet tout profit à attendre. Cécina, qui

[1] Ut est vulgus utrinque immodicum. Tac., *Hist.*, II, 27-29. — Sur ce qui précède, II, 18, 19.

d'abord s'était inutilement brisé contre les trois places de Plaisance, de Pavie (*Ticinum*) et de Crémone, têtes de pont de la ligne du Pô; Cécina avait été enfin rejoint par Valens, et opposait aux troupes d'Othon une masse qui leur était bien supérieure. Mais, d'un autre côté, celles-ci attendaient de prochains renforts; deux mille hommes, avant-garde des légions danubiennes, venaient de les rejoindre; le reste entrait à cette heure en Italie. Les légions de Mésie étaient à peu de distance d'Aquilée. La saison s'avançait; les premières chaleurs seraient terribles pour les soldats germains de Vitellius, inaccoutumés au ciel du Midi; la maladie combattrait pour Othon. C'est ce que lui disaient ses conseillers militaires, soldats sérieux, vieux généraux, entre autres ce Marius Celsus, qu'il avait épargné et qui restait fidèle à sa cause. Mais, depuis trop longtemps, les prétoriens étaient sevrés des joies de Rome; la cour d'Othon, son frère, ses favoris, étaient trop peu faits à la vie militaire; les hommes qui s'étaient compromis par le meurtre de Galba étaient trop préoccupés de leur péril personnel; Othon lui-même, après trente jours de marches et de campements, trouvait la cuirasse bien dure pour sa peau délicate. Il avait d'ailleurs peur des présages, et ce dévot païen, qui faisait en robe de lin des sacrifices à Isis, commençait à désespérer de la faveur des dieux. Il écarta les vieux généraux et leurs conseils; il les accusa, comme il se fait toujours, d'ambition personnelle; il livra l'armée à son frère et à son préfet du prétoire, deux généraux du mont Palatin; et, pour compléter la faute, en même temps que l'on décidait la bataille, on décida qu'Othon, avec ses prétoriens et ses gardes, le nerf de l'armée, demeurerait en arrière, inutile témoin du combat, tardif réparateur de la défaite.

Les deux armées se rencontrèrent donc, entre Crémone

et le bourg de Bédriac, combattant pour deux empereurs absents. Othon était à trois ou quatre lieues, à Brixellum; Vitellius dormait et mangeait sur la Saône. Le dénoûment fut ce qu'il devait être : l'armée othonienne eut tout au plus la gloire d'une vive attaque, non celle d'une longue résistance. Elle fut rejetée en désordre vers Bédriac, laissant la plaine jonchée de morts (15 avril); et, le lendemain, ces soldats, ces Romains, vaincus et vainqueurs, rapprochés par la singulière mobilité de leur nature, par l'indifférence qui était au fond de leurs âmes, réunis sous les mêmes tentes, pleuraient le malheur des guerres civiles, pansaient mutuellement leurs blessés et saluaient l'empire de Vitellius[1].

Le même jour, Othon se donnait la mort. Sa cause n'était pourtant pas désespérée. Des messagers que les légions de Mésie lui envoyaient d'Aquilée lui disaient d'avoir bon courage et de compter sur elles. Ses prétoriens, nombreux autour de lui, le suppliaient à genoux de ne pas les abandonner. Mais le courtisan néronien, plus fait à l'idée du suicide qu'à celle de la lutte, trouva que c'était assez de cette première partie tentée contre la fortune au jeu hasardeux des révolutions[2] : l'empire ne lui semblait pas valoir une partie nouvelle; il avait joué pour son propre compte; il était bien maître, quand il lui plaisait, de quitter le jeu. Ce sentiment de paresse égoïste se couvrit aisément de paroles d'humanité et de cette détestation banale des guerres civiles, commode aux gens qui veulent déserter la cause publique. Le soldat qui apporta à Brixellum la nouvelle de la déroute de Bédriac, trouvant des incrédules, ne jugea pouvoir mieux les démentir qu'en se perçant de son épée. Othon, confirmé par cet

[1] Tac., *Hist.*, II, 45.
[2] Experti invicem sumus, ego et fortuna.

exemple dans une résolution d'avance arrêtée, déclara qu'il ne voulait plus voir couler pour sa cause le sang d'hommes aussi braves.

Du reste, son suicide fut calme, bienséant, tel qu'il convenait à un homme que la cour de Néron avait familiarisé avec le spectacle des morts volontaires. Il repoussa affectueusement les instances de ses soldats, engagea ceux qu'on appelait ses amis à le quitter pour aller faire au plus tôt leur paix avec Vitellius, protégea leur départ contre l'irritation des prétoriens, brûla les écrits qui pouvaient les compromettre, écrivit à Statilia Messalina, veuve de Néron, qu'il avait dû épouser, en lui recommandant ses restes et sa mémoire; écrivit aussi quelques paroles de consolation à sa sœur, essuya les larmes de son neveu en lui disant cette parole : « N'oublie pas que tu as eu un oncle empereur et ne te le rappelle pas trop; » distribua enfin ce qu'il avait d'argent comptant à ses esclaves. Quand vint le soir : « Ajoutons, dit-il, cette nuit encore à notre vie. » Il se retira donc dans sa chambre, laissa les portes ouvertes pour que chacun pût venir lui parler, prit deux poignards dont il essaya la pointe et qu'il mit sous son chevet, puis il s'endormit. Le lendemain (16 avril), à son réveil, il se frappa au-dessous de la mamelle gauche. On accourut à ses gémissements, et il expira dans les bras de ses serviteurs.

Telle fut cette mort que l'antiquité a louée presque à l'égal de celle de Caton. Au fond, l'un pas plus que l'autre ne fit acte de patriotisme. Quel patriotisme peut-il y avoir dans le suicide? Mais Caton, du moins, combattait depuis quinze ans et combattait pour la république. Othon ne combattait que pour lui-même et ne sut pas combattre plus d'un mois.

Les funérailles d'Othon se firent à la hâte, mais au milieu des larmes des soldats, qui lui baisaient les mains et le vi-

sage. Plusieurs se tuèrent sur son bûcher, d'autres à Bédriac et à Plaisance, par émulation, dit Tacite, d'une si belle mort. Ce siècle ne savait pas combattre, mais savait se tuer, de même qu'il savait se dégrader et ne savait pas obéir.

Dans cette nouvelle lutte, c'était bien l'Italie qui venait d'être vaincue; Rome pliait devant ses propres sujets, l'aigle devant leurs barbares emblèmes. Rome était vaincue, mais malheureusement pas au profit de la liberté du monde; elle était vaincue au profit de l'anarchie. Avec Galba, avaient triomphé les provinces civilisées et les légions; avec Othon, Rome et les prétoriens avaient repris le dessus pour un moment; avec Vitellius, triomphaient les auxiliaires, les soldats non romains et une province semi-barbare. Vitellius était l'empereur de l'armée et de la Gaule, mais d'une armée indisciplinée et d'une Gaule à demi germaine. Nous allons voir si d'une telle victoire quelque chose de stable pouvait sortir.

CHAPITRE X

VITELLIUS.

Quand Vitellius règne, il semble que l'histoire doive changer de ton. Le drame est toujours sanglant, mais il s'y mêle quelque chose de hideusement grotesque. La terrible tragédie des guerres civiles devient pour nous une comédie grossière et avinée.

L'Italie cependant pensait peu à rire, et trouvait le spectacle passablement sérieux. Vitellius était loin, mais qu'eût-on gagné à sa présence? Vitellius présent ou éloigné, l'Italie se sentait appartenir par le droit de la victoire, non pas à lui, mais à son armée. Et cette armée, je l'ai dit, était aux trois quarts étrangère à Rome, à l'Italie, à l'Empire, à la civilisation. Elle était pleine de tributaires révoltés et insolents, qui insultaient même les Romains marchant avec eux sous le même drapeau. Cette armée, de plus, comme toutes les armées qui font des empereurs, prétendait ne pas obéir à son empereur. Si Vitellius eût été un général sérieux, elle ne l'eût pas choisi; elle l'avait pris pour son peu de dignité,

pour son mépris de la discipline, pour ses embrassements au premier soldat venu. Elle estimait ses autres chefs à la même mesure. La guerre, faite par le soldat, était dirigée par le soldat. Les chefs obéissaient, heureux s'ils pouvaient garder les apparences du commandement. « Dans la guerre civile, dit Tacite, il y a moins de liberté pour le chef que pour le soldat[1]. »

Et, à cette armée victorieuse, à moitié étrangère, indisciplinée, il faut compter que se joignait encore pour ravager le pays l'armée vaincue. Les othoniens n'étaient pas battus au point qu'ils ne pussent saccager; ils protestaient en pillant contre le régime que les vitelliens inauguraient en pillant. Entre les forces de Cécina et de Valens, l'arrière-garde qui arrivait avec Vitellius, les soldats dispersés ou licenciés d'Othon, les esclaves qui doublaient le nombre des soldats, il y avait bien trois cent mille hommes, sans ordre et sans discipline, que le nord de l'Italie, accoutumé à n'entretenir pas même une légion, devait héberger, festoyer, satisfaire. Pour ces hommes, l'argent, le vin, les spectacles, les congés longs et gratuits, c'était la patrie et la liberté. Ils se prenaient quelquefois, il est vrai, à déplorer les malheurs des guerres civiles; othoniens et vitelliens s'embrassaient alors en pleurant. Mais, à travers leurs larmes et leurs repentirs, othoniens et vitelliens, soldats de la ligne ou soldats du prétoire, légionnaires ou auxiliaires, ne s'accordaient que trop bien pour envahir les villes, dévaster les moissons, déshonorer les femmes, tuer les hommes. Si le soldat était d'origine barbare, on craignait sa férocité; s'il était sujet romain, sa rancune contre Rome; s'il était Italien, sa connaissance de la langue et des lieux.

[1] In civilibus bellis plus militibus quam ducibus licere.

En face de cette anarchie militaire, quel pouvoir politique avait encore de la force? Il faut lire dans Tacite, qui, cette fois, est presque plaisant, comment le sénat, à Modène, avait été bafoué par les soldats vaincus d'Othon; ses angoisses, sa crainte qu'Othon ne fût vivant, sa crainte qu'Othon ne fût mort; sa fuite à Bologne et sa peur d'avoir fui, et sa délibération et sa peur d'avoir délibéré[1]. On se fût accommodé d'avoir pour maître ou Galba, ou Othon, ou Vitellius; mais, les deux premiers morts et le troisième encore absent, on avait trois cent mille maîtres à leur place.

Vitellius arrivait pourtant. On allait avoir un empereur; qui était cet empereur?

Vitellius[2] n'avait rien ni de l'austérité de Galba ni de l'élégance d'Othon; il n'avait la noblesse ni de l'un ni de l'autre. Il était cependant de ce qu'on appelait sous les empereurs une illustre famille; cela voulait dire une famille très-obscure un demi-siècle auparavant, et à qui le service courtisanesque du palais avait procuré l'illustration officielle d'un certain nombre de consulats ou de sacerdoces. Selon lui, il descendait du dieu Faune et d'une nymphe, qu'il appelait Vitellia; selon ses ennemis, d'un affranchi savetier; la race tenait beaucoup plus du savetier que du dieu. L'histoire de cette famille montre comme on parvenait sous les Césars. Le premier Vitellius fait fortune par des dénonciations fiscales et des achats de biens confisqués; métier

[1] Tac., II, 52-54.

[2] Sectionibus et cognituris. Suet. — A. Vitellius, né le 7 ou le 24 septembre an 15. — Curateur des travaux publics. — Proconsul d'Afrique, 60. — Envoyé par Galba dans la Germanie inférieure, 68. — Proclamé par les soldats le 3 ou le 4 janvier, 69. — Reconnu par le Sénat le 19 avril. — Grand pontife le 18 juillet. — Suet., *in Vitel.*, 1-7. Tac., II, 91. Il fut du nombre des frères Arvales. Marini, *Atti dei Frat. Arv.*, Tab. XV.

lucratif même sous Auguste. D'une boulangère, qui était en même temps prostituée, il a un fils qui devient chevalier romain et procurateur de César. La troisième génération arrive au consulat. Mais c'est surtout L. Vitellius, père de l'empereur, qui fit la grandeur de sa maison. Comme il s'était acquis un grand renom dans son proconsulat de Syrie, il sentit qu'il fallait le racheter par une grande courtisanerie, et il fut inventif en ce genre. Il eut le premier l'heureuse idée d'adorer Caligula à la façon orientale, en se voilant la tête et en faisant un tour sur lui-même avant de se plier à ses pieds. Pour Messaline, il professa un amour platonique, et, ayant eu un jour le bonheur de lui ôter sa pantoufle, il garda cette bienheureuse pantoufle, qu'il tirait de temps à autre de sa poche pour la baiser. Pour les affranchis de Claude, Narcisse et Pallas, il adora leurs images parmi ses dieux domestiques : aussi sauva-t-il sa tête et fut-il un des grands personnages de l'Empire[1].

Quant à son fils l'empereur, j'ai dit comment il avait suivi les traces paternelles, et gagné par d'aussi nobles moyens l'amitié successive de Tibère, de Caligula, de Claude et de Néron. C'était bien le Romain de l'Empire, gourmand, débauché, histrion, saltimbanque, cocher, palefrenier au besoin; il avait, au service de Caligula, bouchonné les che-

[1] L. Vitellius le père fut trois fois consul, en 34, 43 et 47. Proconsul de Syrie de 35 à 38. Consul avec Claude en 47. Il voit ses deux fils, Aulus et Lucius, tous deux consuls en 48. Chargé de l'administration de Rome, pendant l'absence de Claude, en 43. Voyez sur lui Suet., *in Vit.*, 2, 3. Tac., *Ann.*, v, 7; vi, 27, 32, 36, 37, 41; xi, 33, 34; xii, 5-7, 42. Joseph, *Antiq.*, xviii, 6, 7. Dion, lix. p. 661; lx, p. 679. C'est lui qui, étant proconsul de Syrie, déposa Caïphe et Pilate. Une médaille, portant L. Vitellivs cos. III, censor, doit lui être attribuée, et non à son fils Lucius, frère de l'empereur. Nummi Arschot., xxiv, 13. Reimar, *in Dion.*, lxv, 16.

vaux du Cirque; il eût été gladiateur, sauf le courage; il avait tous les vices, hors ceux qui mettent l'épée à la main.

Quoi qu'il en soit, il était empereur et il arrivait. Combattant, vainqueur, conquérant en son absence et malgré lui, il avait laissé aller ses lieutenants et tardait fort à les suivre. La bataille de Bédriac était gagnée (15 avril); Othon s'était tué (16 avril); le Sénat, docile, avait proclamé Vitellius à grand renfort d'enthousiasme officiel et de décrets honorifiques (19 avril), que Vitellius était à peine en chemin. Parti de Mayence, il s'était bientôt embarqué sur la Saône, laissant la fatigue de la marche aux soldats qui l'accompagnaient. Il avait navigué d'abord avec un assez simple appareil; mais, quand la nouvelle de sa victoire fut certaine, son bateau se pavoisa, se couvrit de fleurs. Il traîna une flotte après lui. Il traversa les villes avec la pompe du triomphe. Ses quatre mois de route furent quatre mois d'orgie.

Le malheureux escomptait en festins le peu de jours d'empire qu'il pouvait espérer. C'étaient de toutes parts convois de vivres pour sa table; sur toutes les eaux de la Méditerranée, navires frétés pour sa cuisine; sur toutes les routes, bouffons et gladiateurs qu'on lui envoyait. Tous les désordres lui faisaient cortége. A Turin, une querelle éclate entre ses soldats, et une légion, qu'il éloigne pour la punir, brûle en s'en allant une partie de la ville. A Pavie, au milieu des banquets, nouvelle dispute entre soldats romains et soldats gaulois; deux cohortes périssent. A Crémone, autre sang versé; mais, cette fois, ce sont des gladiateurs, offerts à Vitellius dans un amphithéâtre que les soldats vaincus d'Othon ont été employés à lui bâtir. A Bédriac, Vitellius se donne une autre joie, encore dans le genre lugubre; il quitte sa route (15 mai) pour aller voir le champ de bataille où les morts pourrissent depuis quarante jours; il y sacrifie aux dieux; il y boit, il y

fait boire. Le cadavre d'un ennemi, dit-il, sent toujours bon ; celui d'un citoyen, meilleur encore[1].

Enfin, de cité en cité, de villa en villa, d'orgie en orgie, cette abominable saturnale de soixante mille soldats, sans compter je ne sais combien de parasites et d'esclaves, commence à approcher de Rome. Rome l'attend et l'écoute venir avec terreur. De temps à autre, comme pour fléchir son maître, elle lui envoie des députations d'histrions, de cochers du Cirque, de saltimbanques, qui, dans cet ancien acteur des fêtes de Néron, viennent saluer un camarade. Cette armée n'est plus qu'à sept milles de la ville, et une plaisanterie populaire, innocemment jetée au milieu d'un repas soldatesque, amène des coups d'épée et des meurtres. Bientôt l'avant-garde commence à pénétrer dans la grande cité. Des soldats thraces ou germains, avec leurs piques énormes, vêtus de la peau de leurs loups et de leurs ours, barbares de race, de langue, de visage, circulent déjà dans la ville, se pressent sur le Forum, se font montrer la place où Galba a péri, coudoient brutalement la foule, et, quand leur pied inaccoutumé glisse sur le pavé, s'en prennent aux passants de leur propre maladresse, les insultent et les frappent[2]. Rome fait ainsi connaissance avec les barbares qui, dans quatre siècles, seront ses maîtres.

Enfin le triomphateur lui arrive (...juillet). Vitellius semble chercher à rappeler à Rome qu'elle est vaincue et que cette fois elle appartient aux étrangers. L'homme qui n'a pas voulu des titres populaires de César et d'Auguste se garde bien d'imiter la sagesse modeste et l'attitude semi-républicaine de ce dernier prince, qui avait prétendu être

[1] Tac., II, 57, 59, 60-64, 66-70. — Suet., *in Vit.*, 10, 39.
[2] Tac., II, 71, 87, 88.

le magistrat, non le maître du peuple romain. Il approche de Rome et passe le pont Milvius à cheval, l'épée au côté, vêtu de l'habit militaire, comme un général romain eût fait son entrée dans une ville étrangère et vaincue. Il pousse devant lui le Sénat et le peuple (c'est-à-dire les magistrats ou officiers qui figuraient le peuple) venus à sa rencontre. Les aigles réunies de ses légions le précèdent. Quatre légions, douze escadrons, trente-quatre cohortes d'auxiliaires, divers de race, de costumes, d'armures, en tout environ soixante mille hommes, étalant les colliers d'or et les riches caparaçons que leur a valus la guerre civile, marchent devant le consul et le pontife du peuple romain. Ce n'est qu'après avoir passé le pont Milvius et presque dans Rome que des amis plus sages le décident à quitter le casque et l'épée, et à monter au Capitole avec les insignes pacifiques des magistrats romains[1].

Mais les barbares qui le suivaient, eux, n'entrèrent pas désarmés. Rome leur appartenait, comme du temps des Gaulois leurs aïeux; et cette fois elle n'avait pas sauvé son Capitole. Nous avons vu en 1814 ce contraste de la barbarie grossière s'étalant au milieu des splendeurs de la civilisation. Tacite nous rend ces impressions de notre enfance. Il nous peint des bandes de soldats germains bivaquant sous les portiques ou dormant couchés sur la mosaïque des temples. Ivres et brutaux, insouciants de tout, même de leur propre vie, accablés par les chaleurs inaccoutumées d'un été romain, ils se jetaient à toute heure et sans précaution dans le Tibre, et la fièvre les emportait par centaines. Les mêmes scènes remplissaient toute l'Italie du Nord: les mêmes saturnales militaires se continuaient et

[1] Tac., *Hist.*, II, 8, 9.

se répétaient au profit des deux cent mille hommes, esclaves ou soldats, que Vitellius avait amenés ou plutôt qui avaient amené Vitellius. Depuis la bataille de Bédriac jusqu'au premier cri d'alarme qui troubla enfin la sécurité des vitelliens, ce fut une orgie de trois mois.

Quant à Vitellius, s'il faut prendre les historiens à la lettre, il se serait livré, lui aussi, à cette grossière exploitation de sa victoire. Ce courtisan si souple devient le plus insolent et aussi le plus stupide des vainqueurs. La maison d'or de Néron, cette merveille du siècle, ne semble pas suffisante à ce petit-fils d'un savetier : sa femme Galéria s'écrie en y entrant que le César Néron était bien pauvrement logé dans cette maison, et le premier mot de Vitellius est pour ordonner qu'au moins on l'achève. Sa gourmandise est inouïe. Ce n'est pas la débauche élégante de Néron ni la gourmandise savante d'un Apicius. C'est une gloutonnerie brutale qui lui fait happer en pleine rue un reste de viande cuite la veille dans un cabaret. Sa journée se divise en trois parties, déjeuner, dîner et souper, quand il ne s'y en ajoute pas une quatrième, la *médianoche* (*comessatio*). Il déjeune chez l'un de ses amis, dîne chez l'autre, donne à souper à tous. Dans les entr'actes, un grossier expédient, familier aux mœurs romaines, sert d'intermède et prépare à l'acte suivant. Ces repas sont d'une recherche incroyable et dépravée. A son arrivée à Rome, son frère lui offre à souper deux mille poissons choisis, trois mille oiseaux. Lui-même laissera de son règne un monument immortel, son plat de Minerve. C'est un immense bouclier, d'argent selon les uns, de terre cuite selon les autres, pour la fabrication duquel un fourneau a été construit tout exprès. Il a les dimensions de l'égide que portait à Athènes la Minerve de Phidias[1]: et cette Minerve, ayant vingt-six coudées de hau-

[1] Αἰγίδα πολιούχου. Suet., 13. Ce dernier mot (gardienne de la ville) désigne

teur (environ treize mètres), on peut calculer la mesure de son bouclier. Sur ce plat, ont été entassés les foies de poisson (*scarorum*), les cervelles de paons et de faisans, les langues de phénicoptéres (flamants), les laitances de murénes, abominable cuisine, faite, ce semble, pour dégoûter l'appétit le plus robuste, mais qui, par sa rareté, pouvait seule réveiller ces estomacs blasés. Elle coûtait un million de sesterces (deux cent cinquante mille francs), et toute la Méditerranée, de Cadix au Bosphore Cimmérien, avait été mise à contribution. C'était là le fruit suprême de la guerre civile, le résultat dernier de l'insurrection patriotique de Vindex, le prix de tant de sang, la consolation de tant de morts.

Et cette vie du prince est celle de sa cour. Il l'impose à ceux qu'il appelle ses amis. Entre les repas qu'il leur donne et ceux qu'il leur commande, il ruine la santé de ses convives, la bourse de ses hôtes. C'est une orgie homicide, une espèce de suicide par la gourmandise. La plupart y périssent; Vitellius seul tient bon jusqu'au bout de ses six mois. Un d'eux avait été malade, et n'avait pu de quelques jours prendre part aux soupers du prince : « Si je n'eusse été malade, disait-il, j'étais mort. » Le moindre repas qu'on lui offre coûte quatre cent mille sesterces (cent mille francs). En six mois de festins, Vitellius aura consommé neuf cents millions de sesterces (deux cent vingt-cinq millions de francs)[1], y com-

la Minerve de Phidias. Du reste, voyez Pline, II, 4; XXXV, 4 (12). Xiph., *ex Dion.*, LXV, 3. Sur le prix, Xiphilin dit : πέντε καὶ εἴκοσι μυριάδας 250,000 deniers. Le texte de Pline est douteux; Budée lit dans un manuscrit (*decies sestertium*) un million de sesterces, somme égale à celle qu'indique Xiphilin. Selon Pline, le plat était de terre cuite; selon Xiphilin, sa dimension ne permettait pas de le faire en terre et on le fit en argent. Voyez aussi Josèphe.

[1] Novies millies sestertium, Tac., II, 95, ou, ce qui est la même chose,

pris sans doute ce qu'auront consumé Galéria sa femme, Triaria sa belle-sœur, Asiaticus son affranchi, ses amis, ses parasites, ses bouffons, ses cochers, ses esclaves, ses soldats.

Ce n'est pas tout; la gourmandise ne fait pas tort à la cruauté. Vitellius, qui a toutes les passions romaines, le goût du théâtre, le goût des danses, le goût des pantomimes, le goût des gladiateurs, a aussi le goût du sang. S'il ne proscrit pas, il empoisonne. Il a savouré avec délices la puanteur de Bédriac, il aimera à repaître ses yeux (ce serait son mot) de l'agonie de Blœsus [1]. Selon Suétone, il ne respecte pas sa propre famille; on l'a soupçonné d'avoir fait périr son fils pour en hériter, sa mère parce qu'une prophétesse lui a présagé un long règne s'il survivait à sa mère. Voilà ce qu'on peut extraire de Suétone, de Tacite, de Dion Cassius.

Je l'avoue, bien que les Césars m'aient accoutumé à de rudes excentricités en tout genre, les excentricités de Vitellius me paraissent bien violentes. Qu'il ait laissé faire à son armée tout ce qu'elle voulait, on le conçoit : avant sa victoire, il n'avait jamais prétendu la commander; depuis sa victoire, il le pouvait encore moins. Mais que, de sa personne, il ait abusé aussi impudemment d'une victoire qu'il savait précaire, qu'il se soit montré si insolent lorsqu'il se savait en un tel péril, c'est ce que j'ai peine à croire.

Vitellius n'était ni un jeune homme ni un prince de son

225 millions de drachmes. Xiphil., LXV, 3. Sur Gabria Fundana, femme de Vitellius, voyez Suet., 6. Xiphilin, (1), qui l'accuse, et Tacite (II, 60, 64,) qui la loue. Tous rendent justice à la modération et à la dignité de Sextilie, sa mère (Tac., II, 64, 89; III, 67), mais aussi à la cruauté de Triaria. (*Ibid.*, 63, 64). Sur Asiaticus, Suet., *in Vit.*, 12. Tac., II, 95. Voyez aussi Jos., *de Bello*, IV, 42.

[1] Tac., *Hist.*, III, 39. — Suet., *in Vit.*, 16.

état. Ce n'était pas un enfant comme Néron ou Commode, accoutumé depuis ses premières années à se considérer comme le maître futur du genre humain, et, le jour où il le devenait, enivré de sa propre fortune. Vitellius était un courtisan de cinquante-sept ans, et à cette cour-là un courtisan de cinquante-sept ans devait être bien vieux. Il avait pâti, il avait craint, il avait calculé ; à ce métier, on gagne au moins en réflexion, en prudence cauteleuse, ce qu'on perd de bonne foi, de loyauté, de dignité, d'enthousiasme.

Je me demande donc s'il n'en a pas été de son caractère comme de son visage. Il n'y a pas de buste authentique de Vitellius; mais les modernes se sont plu à lui en attribuer un, uniquement à cause de son ignoble embonpoint et de sa physionomie vulgaire; et il se trouve que, d'après l'opinion la plus commune des archéologues actuels, le buste ne serait pas même antique. Je me demande si la famille Flavia, qui régna pendant vingt-six ans après lui, n'eut pas beau jeu pour dessiner à son gré les traits physiques et moraux de la famille Vitellia qu'elle avait commencé par mettre à mort; si ce n'est pas ainsi qu'auraient été accréditées la gourmandise surhumaine et la crapule colossale de Vitellius; qu'auraient été exagérés au delà du possible des vices qui peut-être avaient une limite, et qu'on aurait fait de ce personnage une de ces caricatures historiques que les plus graves écrivains ne laissent pas quelquefois d'accueillir. Je remarque que Suétone et Dion, plus enclins en général à écouter les rumeurs populaires, chargent le portrait de Vitellius des traits les moins admissibles; tandis que Tacite, plus passionné et cependant plus impartial, parce qu'il est plus grave, Tacite charge moins qu'eux, les contredit sur plusieurs points, et rend hommage entre autres à la dignité et à la modération de Galéria, que Suétone nous peint comme une digne émule

de son mari. Vitellius peut avoir eu bien des vices, mais il y a des bornes à tout, même aux vices.

Ce qui est même certain, c'est que l'abrutissement de l'homme, si grand qu'il pût être, ne vicia pas absolument la politique de l'empereur. Cette ivresse du vin et du pouvoir ne fut pas si complète; cette orgie, où le maître du monde tâchait de croire son pouvoir éternel, ne fut pas si étourdissante; ce cercle d'affranchis, de parasites et de palefreniers ne fut pas si serré, que quelques lueurs de raison ne pénétrassent, quelques sages conseils ne se fissent entendre, quelques vrais amis ne perçassent la foule. Une pensée politique, d'après ce que nous en disent Tacite et Dion, germa évidemment chez Vitellius. Sa victoire avait été celle de l'esprit provincial et légionnaire, mais aussi de l'esprit barbare et antiromain. Il sentit que son règne, pour durer, devait être à tout prix le règne de la civilisation et de Rome. Vainqueur par le désordre, l'indiscipline, la discorde, le sang versé, l'influence germanique et soldatesque, il comprit que, pour régner, il fallait essayer un peu d'ordre, de discipline, d'union, de modération, de réaction sénatoriale et romaine. Vitellius, ce brutal ivrogne, sut comprendre mieux que Galba, cet austère sénateur, aussi bien qu'Othon, ce courtisan spirituel, quelle pouvait être la seule chance de durée pour son pouvoir.

Ainsi, avant même d'être entré dans Rome, cet empereur, apporté en Italie par un flot d'étrangers et de barbares, a pour premier soin d'éloigner, s'il se pouvait, les barbares de l'Italie. Non sans murmures de leur part ni sans danger pour son pouvoir, il congédie ses terribles Bataves; il renvoie ses Gaulois dans la Gaule; il veut avoir autour de lui une force purement romaine, et, à la place des prétoriens d'Othon, il recrute dans le sein des légions vingt nouvelles co-

hortes prétoriennes ou urbaines (20,000 hommes au lieu de 14,000); il ne veut plus être exclusivement le protégé des Gaulois et des Germains[1].

Toute sa politique se ressent de cette première mesure. L'empereur antiromain étant une fois débarrassé, en partie au moins, de ses amis étrangers, le courtisan de Néron et de Caligula est plus libre de ne pas imiter Néron ni Caligula. Ceux-ci, arrivés, par des dépenses extravagantes, à épuiser le trésor public, ne s'étaient pas gênés pour envahir les fortunes privées. Vitellius met bien le trésor à sec (les revenus du trésor n'étaient pas considérables, et les épargnes laissées par Néron ne devaient pas être bien abondantes); mais du moins il ne prend rien à personne; il fait même la remise de l'arriéré des impôts; il ne confisque pas les biens de ceux qu'il condamne; aux partisans d'Othon tués sur le champ de bataille, il ne fait pas l'habituelle injure d'anéantir leur testament; leurs héritages suivent le cours légal[2]. Ne confisquant point, il ne proscrit pas non plus, car on proscrivait surtout pour confisquer; les généraux qui ont servi Othon sont épargnés; le consulat est maintenu à Marius Celsus; il n'est question ni de délateurs ni de loi de lèse-majesté. Vitellius épargne la famille d'Othon comme Othon avait épargné la sienne: chez celui-ci, ce pouvait être prudence; chez Vitellius, c'était ou reconnaissance ou générosité[3].

Et enfin, d'autres et d'heureuses contradictions ne manquent pas entre l'origine de Vitellius et sa politique. Ce général, qui est entré dans Rome l'épée au côté, respecte la liberté du sénat: un jour, contredit dans la curie par un sénateur, il

[1] Voyez Tac., *Hist.*, II, 66. 67, 69, 94.

[2] Tac, II, 60, 62, 92. — Xiph., LXV, 6 et 7. Prorsus, dit Tacite, si luxuriæ temperaret, avaritiam non timeret.

[3] Tac., I, 75; II, 60.

s'irrite, puis il se reprend : « Après tout, dit-il, est-il si nouveau que, de sénateur à sénateur, on diffère d'opinion[1]? » Ce chef d'un parti violent comprend que toute réaction violente le perdra. Il ménage le passé, quel qu'il soit; n'outrage la mémoire, ne renverse les images, ne fait refondre les monnaies, ne révoque les donations d'aucun empereur. Aux partisans de Néron, il accorde, il est vrai, des sacrifices offerts pour les mânes de leur prince; mais aux partisans de Galba[2], il concède une statue décrétée par le sénat en l'honneur de Galba, et que, depuis, Vespasien supprima; il concède l'image de Galba portée en triomphe par le peuple, des fleurs jetées au lieu où Galba a péri; ayant trouvé dans les papiers d'Othon cent vingt lettres de gens dont chacun se prétendait le meurtrier de Galba, il fait poursuivre les signataires[3]. A tous ceux qui ont souffert, il montre les exilés de Néron, déjà rappelés par Galba, et que lui-même rétablit dans leurs droits. Aux classes aristocratiques, il essaye de rendre leur dignité; et lui, qui a fait au Cirque le métier de palefrenier, punit les nobles et les chevaliers qui font à l'amphithéâtre le métier de gladiateurs[4]. Aux gens de bon sens, s'il y en avait quelques-uns sous ce rapport, il accorde l'expulsion des astrologues[5]. A ceux qui gardent le culte d'Auguste, il fait l'amitié de prendre le nom[6] et, jusqu'à un certain point, la politique d'Auguste. Il suit la voie dans laquelle Othon était entré le premier, et ce sont peut-être ces deux aventuriers qui l'auront imposée au sage Vespasien. Je ne prétends certes

[1] Tac., II, 91.
[2] Tac., *Hist.*, II, 71, 95. — Xiphil., LXV, 4. — Suet., *in Vit.*, II.
[3] Tac., I, 44; II, 55. — Suet., *in Galb.*, *cap. ult.*
[4] Xiphil., 6. — Tac., II, 42.
[5] Tac., II, 62. — Suet., *in Vit.*, 14. — Xiph., I.
[6] Tac., II, 62, 89; III, 58. — Suet., 9.

pas ennoblir Vitellius, mais je dis seulement qu'il y avait des heures où Vitellius n'était pas ivre.

Mais, orgie ou sagesse, tout devait être court : la sagesse de Vitellius ne pouvait le sauver; son orgie ne pouvait l'étourdir. D'abord, les présages étaient funestes : une comète était apparue; il y avait eu dans le même mois deux éclipses de lune non prévues, dit-on, par les astronomes[1]; on avait vu en même temps deux soleils, l'un plus éclatant, l'autre plus pâle; phénomène explicable, même alors, mais effrayant. Sur la route de Vitellius à travers la Gaule, les statues élevées en son honneur se brisaient sur son passage. Une couronne de laurier, placée sur sa tête, était tombée dans le Rhône. Haranguant ses soldats, il avait vu planer au-dessus de lui un tel nombre d'oiseaux sinistres, que le ciel en avait été obscurci[2]. A Rome, les astrologues le menaçaient; et, comme Vitellius, par son édit, leur ordonnait de quitter Rome avant le 1er octobre, eux lui ordonnaient de quitter le monde avant le 1er octobre (il vécut cependant jusqu'en décembre[3]). Une nuit, enfin, les soldats qui gardaient le Capitole entendirent les portes du temple de Jupiter s'ouvrir avec fracas; plusieurs d'entre eux s'évanouirent de peur; le lendemain, on remarqua comme des empreintes de pieds gigantesques qui suivaient en descendant la pente de la montagne : c'é-

[1] Καὶ ἡ σελήνη παρὰ τὸ καθεστηκὸς δὶς ἐκλελοιπέναι ἔδοξε, καὶ γὰρ τεταρταία καὶ ἑβδομαδαία ἐσκιάσθη. (Xiph., LXV, 8.)

[2] Tac., III, 56. — Suet., *in Vit.*, 9, 18. A Vienne, un *coq* se posa d'abord sur son épaule, ensuite sur sa tête. Ce qui signifiait, lui expliqua-t-on, qu'il tomberait sous les coups des *Gaulois* (Galli). Et il fut vaincu par Antonius Primus qui était de Toulouse, et qui, pour se rapprocher davantage de ces oiseaux prophétiques, avait porté dans son enfance le sobriquet gaulois de *Bec*. Suet., *in Vit.*, 18. (Voilà un mot de notre langue qui est indubitablement gaulois.)

[3] Suet., 14. — Xiphil., LXV, 14.

taient les dieux qui abandonnaient le Capitole. De plus, par ignorance ou par mépris, Vitellius lui-même donnait lieu à des terreurs superstitieuses. On put remarquer que ces trois princes, Galba, Othon et lui, avaient tous trois présagé leur chute par une sacrilége infraction à la loi religieuse : Galba en adoptant Pison un jour d'orage; Othon en se mettant en marche pendant le temps voué à la promenade des boucliers sacrés; Vitellius en choisissant, pour prendre possession du pontificat suprême, le néfaste anniversaire de la bataille d'Allia[1] (18 juillet).

Ces rapprochements et ces craintes n'étaient pas seulement le fait de la populace; les plus habiles y avaient leur part. L'homme, à cette époque, avait un tel besoin de la Divinité présente sur la terre, qu'il avait sans cesse l'oreille attentive au moindre bruit de ses pas.

Du reste, sans augures et sans pronostics, on pouvait prédire que la guerre civile ne finirait point sitôt. Un branle trop puissant avait été donné, trop d'ambitions mises en mouvement, trop de cupidités soldatesques alléchées au banquet de la guerre civile, trop de nationalités provinciales touchées de la gloire de faire un empereur, pour que tout se calmât au bout d'un an à peine et sous la main d'un enchanteur comme Vitellius. Tout cela ne pouvait finir que par l'épuisement et la lassitude; et les ambitions étaient encore loin d'être lasses, les chances de révolution étaient loin d'être épuisées. Rome devait donc se résigner à d'autres crises, à d'autres invasions, à d'autres asservissements, à d'autres manifestations de son impuissance. L'Occident, le Nord et l'Afrique seuls avaient eu leurs prétendants; il fallait que l'Égypte, l'Orient, la Grèce, l'Illyrie, la Mésie, parlassent à leur tour, et

[1] Tac., II, 91. — Suet., *in Othon.*, 12; *in Vit.*, 3, 9, 18. — Xiphil., LXV, 7, 8.

à leur tour se satisfissent en donnant la pourpre[1]. Il fallait que l'insurrection provinciale et militaire fit le tour de la Méditerranée, et elle n'était encore qu'à moitié chemin.

Ajoutez que l'Italie et le monde étaient pleins de mécontents en armes; que, dans toute la Péninsule, se promenaient par bandes les prétoriens d'Othon que Vitellius avait licenciés; qu'ailleurs murmuraient la treizième légion, réduite à n'être plus que les maçons de l'amphithéâtre, les troupes d'Illyrie dont Vitellius avait fait périr les centurions prisonniers, partout, le soldat romain, blessé de l'orgueil du soldat barbare et les légions jalouses des légions de Germanie[2]. Ajoutez que, déjà une fois, à la mort d'Othon, les légions de Mésie, arrêtées dans leur marche par cette nouvelle, avaient déchiré les images de Vitellius qu'on leur apportait, et, prenant la liste des consulaires pour y chercher un empereur, avaient prononcé le nom de Vespasien: et vous ne serez pas étonné que, avant même le jour où Vitellius entra dans Rome, dans une autre partie du monde son successeur fût déjà proclamé.

Qui pouvait être ce successeur? Je viens de le nommer, et tout le monde le pressentait. Rome l'espérait ou le craignait, mais l'attendait. Vespasien, déjà, comme je viens de le dire, proclamé un instant par les légions de Mésie; Vespasien, entouré déjà d'une certaine célébrité militaire, commandait l'armée de Judée, qui, exercée par des combats récents, pouvait seule contrebalancer le vieux renom des soldats de Germanie. Prudent et réservé, il avait tour à tour reconnu

[1] « Ne valons-nous pas, disent les légions de Mésie, la légion d'Espagne qui a élu Galba, les prétoriens qui ont fait Othon, l'armée de Germanie qui a proclamé Vitellius? » Voyez Suet., *in Vesp.*, 6, 7. — Tac., II, 85.

[2] Cæteræ legiones contactu (cum Illyricis) et adversus Germanicos invidia bellum meditabantur. Tac., *Hist.*, II, 60. Voyez aussi 66, 67, 68, 69, 86.

Galba, Othon et Vitellius, tour à tour avait été ménagé par chacun d'eux. Vespasien était évidemment l'empereur du lendemain; Rome s'informait de son attitude, s'inquiétait de ses démarches, rattachait son nom à tous les augures. Le sommeil de Vitellius en était troublé. Rome avait les yeux vers l'armée de Judée et vers l'Orient; elle racontait qu'au moment du départ d'Othon pour sa dernière campagne la statue de César, placée dans l'île du Tibre, s'était brusquement tournée de l'Occident, d'où arrivait Vitellius, à l'Orient, d'où Vespasien devait venir[1].

Vespasien cependant tarda longtemps; il avait moins de hâte que personne. Son ambition était plus de sang-froid parce qu'elle était plus libre. Galba, pressé par des dangers personnels, Othon par ses dettes, Vitellius par les clameurs de son armée, avaient dû accepter la pourpre sur le coup. Vespasien, qui la prit plus volontairement qu'eux, ne se fit pas faute d'y regarder à loisir. Il prépara le siége de l'Empire lentement, avec prudence, comme il préparait celui de Jérusalem. Il s'assura l'adhésion des commandants, ses voisins, Mucien en Syrie, Tibère Alexandre en Égypte; l'assistance des rois vassaux, la bonne volonté des soldats, la faveur du peuple, la paix avec les Parthes. Il put ainsi compter sur neuf légions et sur tout l'Orient. Quand il fut prêt, peu de temps après avoir fait prêter serment à Vitellius, il se fit prier par Mucien, contraindre par ses soldats, de revêtir la pourpre. Le 3 juillet, l'armée d'Égypte le proclamait à Alexandrie; peu de temps après, sa propre armée à Césarée; le 15, l'armée de Syrie à Antioche. A ce moment, Vitellius cheminait encore vers Rome et pouvait savourer la mémoire toute récente des parfums de Bédriac.

[1] Tac., I, 19, 50; II, 1-7, 73, 74. — Jos., *de B.*, IV, 29 (9, 2), 35, 36 (10, 1-3). — Suet., *in Vesp.*, 5.

Ce n'était pas ici une révolution faite à l'aventure, une émeute de caserne; c'était une révolution sérieuse et calculée. Les peuples le sentirent; la Syrie, l'Asie Mineure, la Grèce, les provinces les plus riches et les plus anciennement civilisées, s'y rattachèrent comme à l'espérance d'un plus durable avenir. Antioche, capitale provisoire du nouvel empereur, frappa en hâte des monnaies à son effigie. Les rois vassaux, Agrippa de Trachonite, Sohème d'Émèse, Antiochus de Comagène, lui envoyèrent des renforts. Le roi parthe, l'ennemi habituel de Rome, gagné par la fortune de Vespasien, lui promit quarante mille cavaliers[1]. La juive Bérénice, séduite par l'amour de Titus, lui ouvrit les trésors de l'aventureuse, mais toujours opulente famille des Hérodes[2]. Au mouvement plus militaire de l'Occident répondit ce jour-là un

[1] Tac., II, 81. — Joseph., IV, 36-38 (10, 4-7). — Xiphil., LXV, 8. On croit reconnaître quelques-unes de ces monnaies frappées hâtivement à Antioche.

[2] Dion ou Xiphilin (LXVI, 15, 18) et après lui la plupart des modernes considèrent comme sœur d'Agrippa la Bérénice qui fut aimée par Titus. Il faut convenir alors que Corneille et Racine ont fait pleurer le public de leur temps sur le compte d'un bien triste personnage. Cette Bérénice, sœur d'Agrippa, avait d'abord épousé son oncle Hérode, roi de Chalcide; après sa mort, elle avait été longtemps soupçonnée d'inceste avec son frère, et, pour faire cesser ces bruits, avait épousé Polémon, roi de Cilicie qui se fit juif par amour pour ses grands biens. Elle l'avait bientôt répudié et était retournée auprès de son frère. C'est elle dont nous avons parlé plus haut (p. 35 et s.), et qui est nommée au livre des Actes (XXV, 13; XXVI, 30). Voyez Josèphe, *Antiq.*, XVIII, 5, 4; XIX, 5, 1; XX, 7, 3; *de Bello*, II, 11, 6, 15; I, 16; I, 17, 6; *de Vita sua*, II, 24, 25. Juvénal, VI, 156. C'est à celle-là que s'appliquent les inscriptions qui la qualifient : Ιουλια Βερενικη, *grande reine et fille d'Agrippa* (le premier Agrippa).

Mais il peut y avoir quelque doute sur l'identité de celle-là et de celle qui épousa ou dut épouser Titus. La sœur d'Agrippa était née, selon Josèphe, en l'an 28. Elle avait donc quarante et un ans à l'époque de l'avénement de Vespasien, treize ans de plus que Titus. Si c'est d'elle que Tacite a voulu parler en disant qu'elle était « dans la fleur de l'âge et de la beauté » (*flo-*

mouvement politique et provincial non moins que militaire de l'Orient; à l'entraînement soldatesque qui avait enivré ou contraint Vitellius, une délibération froide entre hommes sérieux et libres de leurs actes; à l'insurrection d'une armée sans discipline, les acclamations d'une armée bien disciplinée; au concours des cités du Rhin, encore mêlées d'éléments barbares, le concours de nations civilisées et intelligentes. Là, du moins, il y avait chance de mettre fin aux révolutions et de conquérir un empire durable.

Et de plus (ce qui est propre à la crise que le monde subissait) cette révolution, toute politique et toute calculée à son origine, prit dans l'esprit des peuples un caractère enthousiaste et presque mystique. Certes, peu de prestige s'attachait à la personne de Vespasien. Sa famille avait vécu, sans même s'y enrichir, dans des trafics peu estimés. Son grand-père, Titus Flavius Pétronius, avait été une sorte d'agent inférieur dans les ventes publiques, métier qui tenait de l'huissier, de l'usurier et du porteur de contraintes. Son père, Flavius Sabinus, avait été en Asie fermier ou sous-fermier de l'impôt du quarantième, puis usurier en Helvétie. Lui-même, qui se fit appeler Flavius Vespasianus, afin de conserver le nom de sa mère Vespasia, plus distingué que son nom paternel; lui-même n'avait encore des antécédents

rens ætate formaque, II, 81). Tacite a été bien galant pour un Romain. (Voyez aussi Tac., II, 2. — Suet., *in Tito*, 7.)

Il y a une autre Bérénice, nièce de la précédente par sa sœur Marianne, et que Tacite a bien pu appeler *regina*, nom que l'on donnait à toutes les femmes de sang royal. Josèphe (*Ant.*, XX, 7) mentionne seulement sa naissance. Sa mère étant née en l'an 54 de l'ère vulgaire, elle-même ne pouvait guère avoir plus de vingt ans à l'époque de la guerre de Vespasien. Mais est-ce une princesse aussi jeune qui aurait aidé Vespasien de son crédit et de ses trésors? (Tac., *Ibid.*) Entre la tante trop âgée et la nièce trop jeune, de plus savants décideront.

ni bien dignes ni même bien heureux. Il avait sans doute une certaine notoriété militaire; il avait été consul et proconsul. Mais, bien qu'il fît argent de son crédit et eût vendu une place de sénateur deux cent mille sesterces (50,000 fr.), il n'avait pas fait fortune. Aussi, pour soutenir son rang, dit Suétone, il s'était fait maquignon, et on l'avait surnommé le *Muletier*. Il avait flatté Caligula au point de lui rendre grâce en plein Sénat pour une invitation à souper; et à une sentence de mort il avait ajouté, par forme d'amendement, que le corps du proscrit resterait sans sépulture. Et cependant, courtisan malencontreux, il avait déplu à Caligula; celui-ci, trouvant un jour les rues mal balayées, s'en prit à Vespasien qui était édile, et lui fit remplir sa tunique de boue (aimable gaieté, qui rappelle celle de Cromwell barbouillant d'encre la face d'Ireton). La protection de l'affranchi Narcisse avait valu à Vespasien la faveur de Claude, mais il déplut à Néron; il ne manquait pas de s'endormir quand Néron chantait. Seulement le prince fut clément ce jour-là et le disgracia sans le faire périr. Vespasien était donc courtisan comme Vitellius, mais seulement moins heureux courtisan.

Sa vie privée n'ennoblissait pas sa vie publique. Il était économe au degré qui touche l'avarice. Il avait épousé une femme de condition libre à ce qu'il paraît, mais qui avait eu longtemps la situation d'une affranchie et de l'affranchie favorite de son patron. Elle morte, il avait remplacé d'une manière plus ou moins régulière la prétendue affranchie par une affranchie véritable, et la vieille Cénis, esclave du palais de Claude, gouverna en maîtresse, non-seulement la maison, mais même la cour de Vespasien[1].

[1] Sur tout ce qui précède, voyez Suet., *in Vesp.*, 1-8. T. Flavius Vespasianus était né à Phalacrine, bourg de la Sabine, le 17 novembre de l'an 9

Enfin l'extérieur de ce prétendant n'ajoutait pas autrement de séduction à sa cause. C'était un homme de soixante ans, de formes vigoureuses, soldat plutôt que prince. Ses traits, que des bustes remarquables nous ont conservés, ne manquent ni d'intelligence ni de finesse; mais ils trahissent et l'appesantissement du vieillard et la vulgarité du plébéien. Suétone caractérise cette physionomie par une comparaison trop triviale pour être traduite[1], mais que le bronze, si flatteur qu'il soit d'ordinaire, justifie singulièrement. Somme toute, chez Vespasien, l'intelligence était robuste, la fortune fut merveilleuse; mais la race était infime et l'homme resta vulgaire.

Eh bien, ce fut lui, ce personnage vulgaire par tant de côtés, qui fut transformé en envoyé du ciel. C'est cette révolution, si humainement conçue et délibérée à froid entre trois préfets romains très-peu enthousiastes, qui prit un caractère d'enthousiasme, de révélation, presque de miracle. On ne manqua pas, pour Vespasien comme pour tout autre César, une fois son empire proclamé, de trouver que son empire avait été annoncé par mille présages. La boue même que Caligula lui avait fait jeter dans sa tunique était une image de « la patrie qui, délaissée et foulée aux pieds, devait trouver

de l'ère vulgaire. Il avait fait la guerre en Germanie et en Bretagne comme commandant (*legatus*) d'une légion; y obtint les *ornements* du triomphe. — Consul en 50. — Proconsul en Afrique sous Néron. — Puis envoyé en Judée.

[1] Vultus veluti nitentis; unde quidam urbanorum non inficetè, siquidem petenti, ut in se aliquid diceret : Dicam, inquit, cum ventrem exonerare desieris. Suet., 20. Sous le règne de Vespasien, on honora, comme de raison, la mémoire de son père. Gruter rapporte au piédestal d'une statue qui aurait été celle de ce personnage l'inscription : Καλῶς τελωνήσαντι. *A l'excellent publicain*. Gruter, p. 239. Des statues lui avaient été élevées en effet avec cette inscription. Suet., *in Vesp.*, 1.

asile dans son sein. » Un bœuf furieux qui était venu tomber à ses pieds, un chien qui lui avait apporté dans ses dents une main humaine, un chêne qui avait poussé un nouveau rameau à sa naissance, un cyprès qui avait reverdi après être tombé, une dent arrachée à Néron, furent autant d'augures de sa grandeur, indevinables la veille, indubitables le lendemain[1].

Mais c'était là le lot ordinaire de tous les Césars. Le lot particulier de Vespasien, c'est le concert de prophéties qui inaugura son avénement. Ce chef de l'Orient, sorti de la Judée pour marcher à la conquête du monde, fut précédé par toutes les voix prophétiques de l'Orient. C'étaient les astrologues qui lui lisaient dans le ciel des conjonctions favorables à sa fortune. C'était l'Arcadie, berceau des plus anciennes traditions de la Grèce, qui, avertie par l'oracle, fouillait un certain coin de terre, et y trouvait des vases de fabrication antique, portant l'image de Vespasien. C'était l'oracle de Paphos, sanctuaire mystérieux d'une déesse qui se faisait adorer sous la forme d'une pierre blanche et pyramidale, et dont le prêtre, consulté par Titus, le prenait à part et lui annonçait la grandeur de sa famille. C'était le mont Carmel, dont l'autel était également sans idole et dont le prêtre présageait à Vespasien « une grande demeure, de vastes possessions, beaucoup d'hommes sous sa loi, le succès de toutes ses entreprises[2]. » Plus tard, à Alexandrie, le demi-dieu Apollonius, au dire de son panégyriste, déclare à Vespasien que c'est lui-même qui, par ses prières, a obtenu pour lui la royauté. Et, comme Vespasien demande à Apollo-

[1] Suet., *in Vesp.*, 5. — Tac., II, 7, 8. — Xiphil., *ex Dion.*, LXVI, 1, 8.
[2] Tac., II, 4, 7, 8. — Suet., *in Vesp.*, 5, 8; *in Tit.*, 5. — Maxime de Tyr, *Orat.*, 38.

nius le secours de sa puissance surnaturelle, celui-ci lève les mains au ciel et s'écrie : « Jupiter Capitolin, garde-toi pour lui et garde-le pour toi ! Car c'est lui qui relèvera ton temple brûlé par des mains impies. » La veille de ce jour, en effet, le Capitole brûlait à Rome. Il en fut de Vespasien comme de Charlemagne et du roi Arthur, toutes les traditions fabuleuses se rattachèrent par quelque chose à son nom [1].

Mais, avant tous ces oracles, avant même la mort de Néron, le Juif Josèphe, selon lui et selon les autres historiens, avait donné à Vespasien un avertissement bien autrement positif (67). Sorti de sa caverne de Jotapat après avoir échappé par miracle au mutuel assassinat que s'étaient imposé ses quarante compagnons, Josèphe s'était fait conduire au camp romain « non comme un traître qui cherche à sauver sa vie, mais comme un ministre du Seigneur qui accomplit une mission. » Il avait demandé un entretien particulier avec Vespasien et Titus. Là, « prêtre et petit-fils de prêtre, connaissant les saints oracles, » et appliquant à Vespasien la prophétie de Michée sur l'origine du Messie : « Tu crois, avait-il dit au général romain, n'avoir entre tes mains que le captif Josèphe, mais je suis un messager chargé pour toi de bien plus grandes choses. Si je n'avais eu mission de Dieu, je connais la loi des Juifs et je sais comment un général doit mourir. Tu veux m'envoyer captif à Néron? Pourquoi donc? Ceux qui sont destinés à régner entre Néron et toi auront-ils donc un empire durable? C'est toi qui es César, Vespasien, toi et ton fils qui est ici : fais-moi garder avec plus de rigueur, mais fais-moi garder pour toi seul. Non-seulement je t'appartiens, ô César! mais la terre, la

[1] Sur les rapports de Vespasien avec Apollonius, voyez Philostrat, v, 27-38, 41.

mer, le genre humain, sont à toi. Je demande une prison plus dure encore, si aujourd'hui je mens à Dieu[1]. »

Ainsi tout se réunissait pour faire de Vespasien un être prédestiné : l'astrologie, cette religion des athées, et le paganisme, cette religion des faibles ; les oracles des gentils et les prophéties des Juifs, telles du moins que le judaïsme égaré les interprétait; le tireur d'horoscopes Séleucus, le prétendu inspiré Apollonius, et le prêtre pharisien Joseph; l'Occident qui soupirait après un libérateur, et l'Orient qui attendait le dominateur du monde.

On voulut même, sinon poétiser (ce n'était pas possible, et ce siècle était superstitieux sans être poëte), au moins diviniser sa personne. On se prit à lui essayer par avance la divinité dont il ne devait jouir légalement qu'après sa mort et dont plus tard il se raillait en mourant. Vespasien fit des miracles. D'après Tacite, Suétone et Dion, tandis que, récemment proclamé empereur, il était à Alexandrie attendant que ses lieutenants lui eussent conquis le monde, deux hommes du peuple s'approchent de son tribunal, l'un « connu pour aveugle, » l'autre paralytique de la main ou se disant tel. Tous deux ont vu en songe le dieu Sérapis leur ordonnant de demander leur guérison au nouveau César. Ils le prient d'humecter de sa salive les joues et les yeux de l'aveugle, de marcher sur la main du manchot. Il hésite ; les médecins consultés déclarent que les deux maladies ne sont pas tout à fait inguérissables; mais, courtisans plus que médecins, ils ajoutent que les dieux sans doute ont réservé cette cure à Vespasien. Encouragé par ses flatteurs et par

[1] Jos., *de Bello*, III, 24-27 (8.). Et unus ex nobilibus captivis Josephus, cum conjiceretur in vincula, constantissime asseveravit fore ut ab eodem brevi solveretur, verum etiam imperatore, dit Suet., *in Vesp.*, 5. — Dion, dans Xiphil, LXVI, 1, en dit autant.

la foule, Vespasien tente l'épreuve. L'aveugle voit, le manchot reprend l'usage de sa main. Ce n'est pas assez de ce miracle; Vespasien, reconnaissant et encouragé, entre dans le temple de Sérapis; il ordonne que personne ne l'y suive, et cependant, après avoir longtemps prié, lorsqu'il se retourne, il aperçoit son affranchi Basilides lui présentant les pains, la couronne et la verveine pour le sacrifice. Or ce Basilides était demeuré goutteux et hors d'état de se mouvoir à quatre-vingts milles (vingt-six lieues) d'Alexandrie. Vespasien, sorti du temple, demande si les prêtres ont vu entrer Basilides ? ils n'ont vu personne : si on l'a vu dans la ville ? nul ne l'y a rencontré : si ce jour-là et à cette heure Basilides était au lieu où il l'avait laissé? Il y était, et cette apparition surnaturelle était d'autant plus significative, que le nom même de l'homme était un présage et rappelait sa royauté (Βασιλεύς). Tout était donc miraculeux autour de Vespasien; il avait dépassé les limites de la condition humaine; c'était un empereur élu par les dieux [1]. Rien n'était plus pour lui ni incroyable ni impossible [2]. Son pouvoir naissant se revêtit d'un prestige surhumain que les pouvoirs anciens n'avaient pas eu, et une auréole céleste entoura la figure bourgeoise, ridée, *similem nitenti*, du maquignon sabin, amant décrépit de la décrépite Cénis.

Il fallait certes une rare puissance d'imagination pour faire de ce vieux général, fils de maltôtier, très-prosaïque et très-avare, la veille encore disgracié de Néron, un messie pour les juifs et un dieu pour les païens. Il fallait que Jo-

[1] Ministerio divino principem electum. Tac., IV, 81.

[2] Cuncta suæ fortunæ patere ratus, et nihil ultra incredibile. Tac , IV, 81, 82. Auctoritas et majestas, ut scilicet inopinato et novo principi, deerat, hæc quoque accessit. — Suet., *in Vesp.*, 7. Et Dion : C'est ainsi que la divinité le revêtit de sa majesté, τὸ μὲν θεῖον τούτοις αὐτὸν ἐσεμνυνεν.

sèphe fût bien à court, le peuple juif bien embarrassé, Rome bien affamée de surnaturel, le monde bien en quête d'un Dieu manifesté sur la terre pour aller le chercher sous la tente de Vespasien. Cet exemple et d'autres que nous rapporterons plus tard prouvent quelle était alors l'attente impatiente, les espérances inquiètes, les besoins insatisfaits des peuples, ce qu'ils avaient attendu et ce qui leur manquait.

Ainsi l'enthousiasme des superstitieux et l'inquiétude des gens paisibles, l'avidité des soldats et l'ambition des chefs, l'esprit romain et l'esprit provincial, s'unissaient pour jeter l'Orient tout entier sur les pas de Vespasien. Dans une assemblée tenue à Beryte, le fils du publicain Sabinus apparut entouré de l'élite des deux armées de Judée et de Lycie, en présence des monarques vassaux de Rome, au milieu d'une pompe impériale et militaire, distribuant des commandements, faisant des sénateurs, traitant avec les rois des Parthes et d'Arménie. C'est là que, reconnaissant en Josèphe un véritable prophète, il lui rendit solennellement la liberté. Devant les chefs de l'armée, il voulut non pas détacher les fers du prisonnier juif, mais les couper avec la hache de sa propre main, le traitant ainsi, non comme un captif qu'on amnistie, mais comme un ami méconnu qu'on relève et qu'on honore [1].

La cause de Vespasien gagnait même du côté de l'Occident. Les légions d'Illyrie, de Bretagne, d'Espagne, ne tardèrent pas à lui témoigner leur sympathie. Cette cause était celle des provinces, mais des provinces amies de la civisation et du repos; c'était celle de Rome, mais de Rome équitable et pacifique; c'était celle de l'armée, mais de l'armée

[1] Jos., *de B.*, IV, 37, 38 (10, 6, 7).

patriotique et obéissante. La cause de Vitellius au contraire, indifférente aux provinces, peu aimée dans Rome, étrangère à la plupart des légions, n'était plus que la cause de son armée.

Et cette armée, quelle était-elle? On se dégrade bien vite à de pareils succès. Ces légionnaires de Germanie, jadis les meilleurs soldats de l'Empire, n'étaient déjà plus les mêmes hommes. Et pour leurs chefs, il faut comprendre que l'orage des guerres civiles avait fait monter à la surface l'écume du monde et celle des armées. Les chefs éprouvés des légions étaient prisonniers ou disgraciés. Somme toute, les héros de ces guerres se valaient. Othon, entrepreneur des plaisirs de Néron; Vitellius, palefrenier de Caligula; Mucien, flatteur disgracié de Néron; Vinius, voleur à la table de Claude; Cécina, jadis puni pour concussion; Fabius Valens, histrion des fêtes néroniennes; d'autres que nous verrons sur la scène de l'histoire, un Antonius Primus, condamné pour faux, un Arrius Varus, délateur de son général auprès de Néron [1]; tous ces aventuriers du palais et de l'armée étaient dignes de s'entendre. Il n'y avait pas là d'hommes capables de se roidir contre la fortune et de demeurer sottement fidèles à une cause à demi vaincue. C'étaient donc, avec des soldats énervés et faciles à vaincre, des chefs corrompus et faciles à gagner. Vespasien avait la double chance de battre ses adversaires et de les acheter. Dans de pareilles luttes où la satisfaction des appétits joue le rôle principal, le dernier venu a facilement raison du premier arrivé, les avides des satisfaits, les affamés des rassasiés.

Aussi, en face d'une victoire aussi probable, y eut-il émulation à qui en aurait les honneurs. La question ne fut pas de savoir si Vespasien serait vainqueur, mais par qui il le

[1] Tac., *Hist.*, I, 10, 53; III, 6, 62.

serait, qui mettrait le premier la main sur l'Italie conquise, qui servirait le mieux cette cause assurée du succès, ou en marchant pour Vespasien si on était engagé avec lui, ou, si l'on était engagé avec Vitellius, en trahissant Vitellius. Les soldats eux-mêmes, proclamant Vespasien en Orient, disaient qu'il fallait se hâter, sans quoi le sénat prendrait les devants, et, en proclamant Vespasien, leur volerait leur empereur [1].

Dans ce facile enthousiasme, c'est Vespasien qui semble le plus lent de tous ; il est le premier dépassé. Avare et circonspect, au lieu de marcher sur l'Italie, il reste en Orient, levant des impôts, et remplissant par tous les moyens possibles et impossibles la caisse de sa révolution; il s'éloigne même, il va en Égypte s'assurer d'Alexandrie, la clef de la mer et le grenier de Rome. Il laisse Mucien prendre la tête de la guerre; Mucien marche vers l'Occident, pour établir à Rome une royauté, qui, il l'espère bien, sera de droit celle de Vespasien, de fait la sienne [2].

Mais Mucien à son tour va se trouver devancé. Pendant qu'on proclamait Vespasien en Syrie, on l'a proclamé aussi sur le Danube. De son chef, le Toulousain Antonius Primus a soulevé les légions de Pannonie, de Mésie, de Dalmatie, déjà favorables à Vespasien (août 69 [3]). Sept légions que Vespasien ne connaît seulement pas sont prêtes à marcher pour lui ; elles envoient des proclamations aux soldats vaincus et à peine dispersés d'Othon. Des chefs prudents leur parlent bien d'attendre, de se rallier, de garder les portes de l'Italie jusqu'à ce que Mucien arrive. Mais Antonius, avec une voix

[1] Jos., IV, 36 (10, 3).
[2] Tac., II, 82-84. — Jos., IV, 40 (11, 1.). — Xiphil., LXV, 9.
[3] Tac., II, 85, 86. — Jos., IV, 37 (10, 6.). — Xiphil., LXV, 9. Octavo imperii Vitelliani mense, dit Suet., *in Vit.*, 15.

tonnante, une éloquence sauvage, traite ces lenteurs de lâchetés. Les soldats ne demandent qu'à le suivre; et, sans même les réunir tous, il part avec l'élite des troupes, laissant aux autres l'ordre de le suivre, légion par légion, dès qu'elles le pourront; il franchit les Alpes, pousse sans résistance jusqu'à Padoue, se saisit de Vicence, de Vérone et même de Ferrare (*Forum Allieni*, octobre 69).

Cependant le parti de Vitellius, au cri d'alarme qui l'éveille, a peine à secouer son ivresse. Ces soldats de Germanie, braves toujours, mais amollis, acceptent bien le péril, n'acceptent pas la fatigue. Ils se mettent en marche, sans ordre, sans discipline, leurs armes pendantes à la selle des chevaux, leurs chevaux mêmes engraissés et alourdis comme eux. Que feront-ils contre les troupes de Mésie et de Pannonie, habituées à guerroyer tous les hivers contre les Daces et les Sarmates, sur la glace du Danube?

Quant à leurs généraux, Vitellius n'a jamais été homme de guerre. Fabius Valens, fidèle, mais engourdi par la débauche, ne marche pas sans un cortége de courtisanes et d'histrions. Cécina, plus éveillé, mais éveillé pour la trahison, négocie en secret avec l'ennemi. Tout ce monde s'arrange pour ne pas se compromettre avec le César du lendemain. Dans le sénat, tout en faisant officiellement des vœux pour Vitellius, on n'ose médire de ses ennemis, et, comme dit Tacite, l'on tourne timidement autour du nom de Vespasien. Dans leurs proclamations, les chefs flaviens sont pleins d'insolence; les chefs vitelliens, Vitellius lui-même, ménagent Vespasien. Ainsi chaque parti a la conscience, l'un de sa faiblesse, l'autre de sa force.

Bientôt les défections éclatent. Le commandant de la flotte de Ravenne la livre à l'ennemi. Cécina voudrait lui livrer ses légions. Mais celles-ci ne veulent pas; elle saisissent le trai-

tre, le mettent aux fers ; et c'est une armée révoltée, en désordre, sans chef, traînant après elle son général enchaîné, qui va à la rencontre de l'armée d'Antonius [1].

Mais, comme dans cette guerre il faut toujours que les chefs flaviens prennent les devants les uns sur les autres, Antonius, qui a entraîné son armée, est lui-même à son tour entraîné par son armée. C'est un autre aventurier, placé sous ses ordres, Arrius Varus, qui, malgré son général, engage la seconde bataille de Bédriac (vers le 30 octobre 69), dans ces plaines où deux fois en six mois le sort de l'empire romain fut tranché. La lutte est violente, mais courte et décisive. L'avant-garde vitellienne, rencontrée en avant de Crémone, est rejetée dans cette ville; six légions; arrivant au secours, sont battues dans un combat qui dure toute la nuit ; le matin, leur camp, où elles se réfugient, est emporté ; le soir, Crémone est prise, malgré Antonius lui-même, qui eût voulu retarder l'assaut : tout cela en moins de deux jours. Crémone est inondée de sang, incendiée, détruite. Crémone était une ville opulente ; une foire célèbre y avait attiré en ce moment les marchands de toute l'Italie : c'était une belle proie que le soldat voulait saisir par un assaut avant que le général ne se l'assurât par une capitulation [2].

Ce qui se passa du reste dans cette action caractérise bien les guerres civiles et l'indifférence qu'y porte souvent le soldat. Depuis surtout que Vitellius avait éloigné ses auxiliaires barbares et que la lutte se passait un peu plus entre Romains, ces hommes se combattaient, mais ne se détestaient pas. Les drapeaux et les armes étaient les mêmes, souvent la

[1] V. Tac., III, 1-14. — Jos., *de B.*, IV, 41 (II, 2, 3). — Xiphil., LXV, 10, 11.

[2] Tac., III, 15-31. — Joseph., IV, 42 (II, 4). Dion apud Xiphilin et Theod., LXV, 11, 14.

langue. Pendant la bataille, les habitants de Crémone apportent des vivres aux vitelliens; ceux-ci les partagent avec leurs adversaires, et il y eut un moment de trêve où l'on mangea pacifiquement ensemble avant de recommencer à s'entretuer. Un fils eut le malheur de se rencontrer face à face avec son père, et de lui donner la mort. Son désespoir, après qu'il eut reconnu le cadavre, le soin qu'il prit de l'ensevelir, suspendit le combat, et fit couler les larmes des deux armées. Las de guerroyer les uns contre les autres, les soldats arrivaient peu à peu à faire la paix entre eux pour ne plus tomber que sur les bourgeois; la passion du pillage, qui les avait divisés, finissait par les réunir. Après la prise de Crémone, Antonius harangue les deux partis, parlant des vaincus et des vainqueurs avec de magnifiques éloges ; mais pas un mot de Crémone. La pauvre ville devait payer les frais de leur réconciliation[1]. Vainqueurs et vaincus s'embrassèrent pour la piller ensemble. Quatre jours durant, flaviens et vitelliens réunis brûlèrent, détruisirent, tuèrent jusqu'à ce que rien ne restât. Le meurtre et le viol cimentèrent leur amitié.

Ainsi les chefs flaviens arrivaient-ils en toute hâte au dénoûment : Mucien, laissant Vespasien en Syrie ; Antonius, sur le Danube, prenant les devants sur Mucien ; Arrius Varus, à Bédriac, entraînant à son tour Antonius. D'autres, à Rome, se préparaient à prendre les devants, et sur Arrius Varus et sur Antonius et sur tous, et à jouer à leur profit le cinquième acte de ce drame. Le frère de Vespasien, Flavius Sabinus[2], préfet de Rome, vieux, nonchalant, n'ayant pas d'ambition

[1] Vocatos ad concionem Antonius, alloquitur, victores magnifice victos clementer : de Cremona in neutrum. Tac., III, 32. Sur ce qui précède, voyez Xiphil., 13. — Tac., III, 25. Sur le sac de Crémone, Xiphil., 15. — Tac., 32-34.

[2] Voyez sur ce personnage, Tac., *Hist.*, I, 46, 77; II, 36-51. 55, 63.

pour lui-même, en ayant peu pour son frère, poussé néanmoins par d'ardents amis, entre en négociation menaçante avec Vitellius, lui promet la vie sauve et le somme d'abdiquer.

Pourquoi Vitellius s'y fût-il refusé? Antonius avait passé le Pô, puis les Apennins, et approchait de la campagne de Rome. La flotte de Ravenne, puis celle de Misène, lui avaient été livrées par leurs commandants. Quelques cohortes prétoriennes, postées dans les Apennins, avaient été également livrées par leurs préfets. Les quarante lieues de distance qui séparent Terracine de Narni obéissaient seules à Vitellius. A Rome, on ne parlait que de Vespasien et de sa victoire prochaine, d'autant plus que la police défendait d'en parler[1]. Au milieu de tant de désertions, Vitellius ne pouvait-il pas déserter à son tour? Trahi de toutes parts, n'était-il pas en droit de se trahir? Que Vespasien le laissât vivre, lui permît d'aller respirer le frais et manger des huîtres sur les bords du golfe de Naples, il abdiquerait la pourpre de tout son cœur. On lui promit un dédommagement de 100 millions de sesterces (25,000,000 fr.), et le marché fut fait (17 décembre)[2].

Mais il y avait dans Rome des vitelliens plus entêtés que Vitellius. Pour son malheur, il était aimé des soldats. Ce général, si peu militaire, avait inspiré à ses prétoriens une véritable passion. Les officiers pouvaient passer à Vespasien, mais le simple soldat tenait bon pour Vitellius[3]. Les cohortes prétoriennes s'insurgèrent contre la trahison de leur prince.

[1] Prohibiti per civitatem sermones eoque plures; ac, si liceret, vera narraturi; quia vetabatur, atrociora vulgaverant, dit Tac. (III, 54), faisant l'histoire de toutes les polices.

[2] Millies: H. S. Suet., *in Vit.*, 15. — Tac., III, 63-65.

[3] Crebra transfugia centurionum tribunorumque... Splendidissimus quisque in Vespasianum proni; gregarius miles induruerat pro Vitellio. Tac., III, 61.

Abandonnées de leurs généraux, abandonnées de leur empereur, elles n'en refusèrent pas moins cette peureuse démission et sommèrent bon gré mal gré Vitellius de rester César.

Le pinceau de Tacite est peut-être un peu trop solennel pour cette scène. Le pauvre prince, impatient de ne plus l'être, a juré à Sabinus d'abdiquer; et, très-empressé de tenir sa parole, vient en deuil dans sa litière, pleurant, faire des adieux que le peuple reçoit avec une certaine sensibilité, mais que les soldats, silencieux et renfrognés, ne veulent pas recevoir. Il cherche à se débarrasser du poignard qu'il porte à son côté, en signe du droit de vie et de mort des empereurs; mais il ne trouve ni consul ni sénateur qui consente à en être dépositaire, et il est réduit à laisser aux pieds des dieux ce dangereux cadeau. Et, lorsqu'il veut s'en aller, sa litière trouve le chemin barré à droite; elle revient à gauche, et se trouve là aussi arrêtée par la foule : si bien que, ne rencontrant, hélas! de passage que pour rentrer au palais, Vitellius manque bien malgré lui de parole à Sabinus, et reprend à son grand désespoir les insignes et les périls de la souveraineté (18 décembre 69)[1].

Dès lors le dénoûment, tout aussi inévitable, devenait forcément plus tragique. Tout ce qui dans Rome s'était compromis pour Vespasien, son frère Sabinus, son fils Domitien, les consuls, les sénateurs et les chevaliers qui, en se joignant à eux, avaient cru faire acte de prudence, se réfugient dans le Capitole; ils y sont assiégés par les soldats de Vitellius (19 décembre). Dans ce combat, où l'on se défend en arrachant les statues des temples et en les faisant rouler sur les assaillants, le Capitole, cette demeure sacrée des dieux, cette citadelle de l'ancienne Rome, ce sanctuaire de la religion,

[1] Tac., 66-68. — Xiphil., 16.

cet arsenal de la puissance romaine, le Capitole est embrasé ou par la main des assiégeants ou par celle des assiégés. Domitien se sauve à grand'peine déguisé en prêtre d'Isis. Sabinus, pris, est massacré avec un raffinement de barbarie et d'outrages, malgré les prières de Vitellius, qui sent bien que cette victoire le perd[1].

En effet, au bout de deux jours, les enseignes de l'armée flavienne apparaissent aux approches du pont Milvius. Vitellius supplie, il envoie les vestales, les prêtres, le sénat; il demande un délai de vingt-quatre heures pour abdiquer, et abdiquer cette fois sans solennité et sans bruit. Antonius y consentirait; mais maintenant ce sont les soldats d'Antonius qui le poussent, et dans cette guerre, où le plus impatient l'emporte toujours, la volonté des soldats l'emporte sur le désir du général. Le jour même Rome est assaillie. Les soldats de Vitellius, une partie du peuple, qui se joint à eux, se battent avec acharnement, aux portes d'abord, puis dans les jardins des faubourgs, puis dans les rues, dans les places, sous les portiques. A l'atrocité du combat se mêlent ces scènes de désordre, d'indifférence, de curiosité, qui caractérisent les séditions au sein des grandes villes. Le peuple, qui a pris d'abord parti pour Vitellius, le voyant à demi vaincu, se fait simple spectateur. Il court aux fenêtres et sur les toits, et, comme à l'amphithéâtre, applaudit aux beaux faits d'armes, raille les vaincus, dénonce les fugitifs, dépouille les morts: c'est à la fois une bataille et une orgie. Les cabarets, les bains, les lieux de débauche, quoique les portes en soient encombrées de cadavres, ne désemplissent pas[2].

Au milieu de ces sanglantes bacchanales, Vitellius, épou-

[1] Suet., *in Vit.*, 15. — Xiphil., 17. — Tac., 69-75.
[2] Tac., 80-84. — Xiphil., 18-19.

vanté, avait essayé de quitter Rome. Il était sorti du palais seul, dit Suétone, avec son cuisinier et son pâtissier; puis, effrayé du tumulte des rues, il était rentré dans le palais, dont le silence et la solitude lui avaient causé une nouvelle terreur. Il s'était caché dans le chenil, disent les uns, dans la loge et derrière le matelas d'un portier, disent les autres. C'est là que le découvrirent les soldats flaviens, enfin maîtres de la ville, et la populace devenue flavienne après leur victoire. On l'amena sur le Forum, sanglant, déchiré par les morsures des chiens, les vêtements en lambeaux, les mains liées derrière le dos. Un poignard, qu'on tenait sous son menton, le forçait à tenir la tête levée. Sa haute taille, son vaste embonpoint, sa figure habituellement rougie par le vin, sa jambe traînante par suite d'un accident, tout cela composait, dit Tacite, une misère trop laide pour qu'on eût pitié de lui [1]. La pitié antique était ainsi faite, ou plutôt la pitié humaine est ainsi faite. Personne ne pleurait sur lui, à plus forte raison personne ne songeait à le défendre. Seul, un de ses soldats germains eut compassion de cet empereur, et par pitié voulut lui donner le coup de la mort. Il le manqua, et, sachant le sort auquel il devait s'attendre, il se tua. Quant à Vitellius, il périt au milieu des cruautés et des insultes, en prononçant cette parole, la seule forte de sa vie : « J'ai été pourtant votre empereur. » (20 décembre 69.)

Ainsi s'accomplissait la quatrième révolution que Rome avait eu à subir depuis dix-neuf mois. Elle s'achevait à cinq cents lieues de distance de celui qui en était le héros; elle s'achevait à Rome, six mois après avoir commencé à An-

[1] Nullo illacrymante; deformitas exitûs misericordiam abstulerat, dit Tac., III, 85, 86. — Suet., *in Vit.*, 16, 17. — Xiphil., 19. — Josèphe, IV, 42 (II, 4). Josèphe met la mort de Vitellius au 3e jour d'Appellæus (ou Casleu, 4 novembre), ce qui ne peut être qu'une erreur.

tioche : promptitude désespérante pour ceux qui en étaient les premiers auteurs ! A cette époque chacun était pour soi ; au premier arrivé les fruits de la victoire [1]. Aussi, pendant qu'Antonius poursuivait sa marche en Italie, Mucien, furieux, du fond de l'Asie ou de la Grèce, ne cessait-il de lui faire dire qu'il se hâtait trop ! Vespasien lui-même, d'Alexandrie, lui envoyait des ordres pareils, et lui écrivait de s'arrêter à Aquilée quand il était déjà à Vérone [2]. Paroles perdues ! l'empire était gagné sans eux, la conquête du monde n'avait été qu'une affaire d'avant-postes.

[1] Ut solus bello potiretur, dit Tac., III, 2, 7-5.
[2] Tac., III, 8, 11, 52, 78.

CHAPITRE XI

COMMENCEMENT DE VESPASIEN.

69-70

Rome était-elle perdue? était-elle sauvée? Cette révolution était-elle enfin la dernière? On se le demandait avec inquiétude, et il était permis d'en douter.

Sans doute, le parti de Vespasien avait quelque chose de plus respectable que n'avait eu celui de Vitellius. Les armées qui l'avaient proclamé étaient plus disciplinées et plus romaines; les provinces qui le soutenaient étaient des provinces plus riches, plus civilisées, plus vivantes de la vie de l'empire. Vespasien était l'élu de la Grèce et de l'Orient, tandis que Vitellius avait été l'élu du Nord et de la Germanie. L'homme lui-même, plus expérimenté, plus intelligent, plus tempérant, inspirait plus de confiance. Ses anciennes liaisons avec Thraséa et les sages du sénat relevaient le parti des honnêtes gens; dès les premiers jours même il y eut parmi les pères conscrits d'intempestives réactions contre les déla-

teurs et les favoris des régimes passés[1]. Enfin pour le peuple, après ces trois princes néfastes, Galba, Othon et Vitellius, qui avaient su mettre contre eux tous les augures, Vespasien était un empereur aimé du ciel, en règle avec tous les présages, tous les rites, tous les dieux, et, on l'espérait, toutes les armées.

Car là surtout était la principale espérance. On se disait que la guerre civile avait fait enfin le tour du monde. Elle avait commencé dans les Gaules et en Espagne; puis les légions de Germanie s'en étaient mêlées; puis celles d'Égypte, de Judée, de Syrie, et, avec elles, celles du Danube; toutes les provinces et toutes les armées en avaient eu leur part; le monde avait payé sa dette à la colère des dieux[2]. En moins de dix-neuf mois Rome avait eu quatre révolutions et cinq Césars, sans compter les prétendants avortés dans les provinces. L'Italie, deux fois envahie, avait eu à supporter ou à satisfaire tour à tour quatre cent mille vainqueurs. Elle espérait avoir épuisé enfin la liste des empereurs possibles et l'appétit de toutes les légions.

Mais tout cela était bon pour l'avenir; pour le présent, il n'y avait guère lieu de se consoler. La guerre avait été si prompte, que l'avant-garde seule du parti flavien avait combattu. La masse de l'armée était encore dans l'Asie et dans la Grèce; Vespasien lui-même était à Alexandrie, retenu par les orages, par les vents d'hiver, par sa prudente lenteur.

Or cette avant-garde du respectable parti flavien était la parfaite image du parti désordonné de Vitellius. C'était une armée ni plus ni moins romaine que celle de Vitellius; mêlée de Suèves et de Sarmates comme celle-ci de Gaulois et de

[1] Tac., *Hist.*, IV, 7, 8, 10.
[2] Velut expiato terrarum orbe. Tac., IV, 3.

Germains ; sortie comme celle-ci d'une province barbare, du Danube au lieu du Rhin ; ayant obéi comme l'armée de Vitellius à un mouvement d'entraînement soldatesque, non à une résolution prise entre généraux ; par suite disciplinée et obéissante, juste comme elle ; comme elle menant ses chefs à la remorque, les chassant, les emprisonnant, les massacrant ; enfin commandée par des aventuriers militaires plutôt que par des capitaines éprouvés. L'état révolutionnaire devait donc se prolonger. Le régime de Vitellius avait fini sans que celui de Vespasien eût commencé. Une orgie militaire terminée, une autre recommençait. Ce n'était plus la guerre, dit Tacite, ce n'était pas encore la paix ; c'étaient d'autres hommes, non d'autres mœurs[1]. C'était pour l'Italie un nouveau flot d'envahisseurs survenant avant même que le premier se fût retiré ; c'étaient 60,000 soldats et 60,000 esclaves, 120,000 hommes de plus, après les 300,000 hommes de Galba, d'Othon et de Vitellius[2], qui venaient prendre part au banquet de la guerre civile, et exigeaient que la table où l'armée vitellienne était encore assise fût de nouveau servie pour eux. Pires, par cela seul qu'ils étaient les derniers venus, ils faisaient regretter, dit Tacite, les soldats d'Othon et de Vitellius.

De plus, pour faire jusqu'à l'arrivée de Vespasien l'*interim* de l'empire, qui avait-on ? Des lieutenants pareils aux lieute-

[1] Bellum magis desierat quàm pax cœperat. iv, 1. — Magis alii homines quàm mores. ii, 95.

[2]

Galba amena en Italie une légion d'Espagne. . .	6,000 hommes.
Vitellius et ses lieutenants amenèrent environ. .	110,000
Othon leur opposa environ.	30,000
L'invasion flavienne amena environ.	60,000
	206,000
Avec les esclaves.	412,000 hommes.

nants de Vitellius. Dans une telle situation, un chef d'avant-poste était le vrai César. Antonius, arrivé le premier, se saisit de l'empire ; mais, dès le lendemain, Mucien, accouru à Rome en toute hâte, vient supplanter Antonius ; entre eux se place le jeune César Domitien, tout tremblant encore de son échauffourée du Capitole. Ces hommes, à eux trois, sont l'empereur. Antonius s'empare de l'argent, des esclaves, des palais ; il cajole l'armée, la gagne par les largesses et l'indiscipline, préparant au besoin une nouvelle guerre. Mucien, qui depuis son départ de Syrie n'a cessé de lever de l'argent, écoute des dénonciateurs, confisque des biens, habite les villas impériales avec toute la pompe d'un Auguste; Domitien, âgé seulement de dix-huit ans, met machinalement son nom à tous les actes que Mucien lui présente ; lui, ne prend du pouvoir que les voluptés, et se dédommage de sa frayeur de la veille par la liberté impériale de l'adultère [1].

Ces trois hommes, sans responsabilité et sans aveu, administrant l'empire comme le bien d'autrui, étaient pires que le pire empereur. Othon et Vitellius, au moins, avaient compris le danger des proscriptions. Ils avaient respecté, Othon la famille de Vitellius, Vitellius celle d'Othon, tous deux celle de Vespasien. Les lieutenants de Vespasien n'eurent pas de tels ménagements. Ni le frère de Vitellius, qui s'était rendu prisonnier ; ni son fils, âgé de six ou sept ans et presque muet, mais qui avait eu le malheur de porter pendant huit mois le titre de Germanicus ; ni un jeune homme inoffensif et obscur, mais qui s'appelait Pison, et qui par conséquent était fils de quelque proscrit ; ni un autre Pison, pro-

[1] Sur Antonius, Tac., *Hist.*, III, 49, 50, — Sur Mucien, Tac., II, 83, 84. — Jos., *de B.*, IV, 42 (11, 4). — Sur Domitien, Tac., IV, 2, 39. — Jos., VII, 11 (4, 2). — Suet., *in Dom.*, I.

consul d'Afrique, auquel on avait offert la pourpre et qui l'avait refusée, n'échappèrent au fer des bourreaux, ou, ce qui, à cette époque, était à peu près la même chose, des assassins[1]. Les lieutenants de Vespasien étaient d'un scrupule insatiable en fait de précautions pour la sûreté de son pouvoir.

Ainsi donc le dernier acte de la guerre civile était, comme il est dans l'ordre d'une tragédie, le plus terrible de tous. Rome subissait à la fois la guerre, l'incendie, la disette, l'indigence, la proscription. Elle était couverte de ruines qu'elle ne prenait pas soin de relever; plus tard Vespasien en vint à livrer au premier occupant les emplacements des maisons détruites que les propriétaires abandonnaient. Elle voyait fumer les cendres encore chaudes de son Capitole, et avec son Capitole c'étaient ses dieux, ses lois, ses plus glorieux souvenirs qui avaient péri; quand Vespasien voulut tout rétablir, il eut à refaire trois mille tables de bronze contenant des actes officiels abrogés par le feu. Le trésor était à sec; il fut question dans le sénat de recourir à l'expédient inouï d'un emprunt. Un hiver orageux arrêtait les envois de blé; lorsque Vespasien, à tout risque, en expédia un d'Alexandrie, Rome n'était approvisionnée que pour dix jours. La terreur était dans les rues; les soldats, mêlés à la populace et aux esclaves, fouillaient les maisons pour y trouver des vitelliens cachés. Le désordre moral, comme il est ordinaire dans les guerres civiles, marchait avec les souffrances matérielles.

[1] Voyez sur L. Vitellius, Tac., IV, 2. — Suet., *in Vit.*, 18. — Xiphil., LXVI, 20. — Sur le jeune Germanicus, Tac., II, 59, 67; III, 66; IV, 80. — Suet., *in Vit.*, 6, 8. — Xiphil., *ibid.* — Sur Calpurnius Galérianus, fils d'un Pison qui avait conspiré et péri sous Néron, Tac., IV, 11. — Sur L. Piso, proconsul d'Afrique, Tac., IV, 38, 48-50.

La licence des mœurs était effrayante, même pour des Romains; le sénat était peuplé d'indignes recrues[1].

L'Italie n'était pas plus heureuse que Rome; vainqueurs et vaincus pillaient de concert, et l'amas de cendres qui avait été Crémone était un monument de leur bon accord. Des milliers d'hommes, de citoyens romains, captifs sans avoir combattu, étaient mis en vente par les soldats, et, comme ces esclaves citoyens ne trouvaient pas d'acheteurs, les vendeurs les abandonnaient mourant de faim ou même les tuaient. Dans les guerres de peuple à peuple l'esclavage sauvait du moins quelques têtes; la guerre civile ne connaissait pas ce triste remède[2].

Dans les provinces enfin, l'inquiétude et l'agitation étaient partout. Un Pison, proconsul d'Afrique, sollicité de se faire empereur, refusait et périssait à cause de ce refus. Un esclave, se faisant passer pour Néron, avait rallié bon nombre d'esclaves, et avait été quelque temps maître de l'île de Cythnus, dans le Pont-Euxin. Il y avait eu et il y eut plus tard d'autres faux Nérons. Un aventurier, se faisant passer pour un Crassus, échappé à la proscription de sa famille, avait eu autour de lui beaucoup de soldats et d'hommes du peuple[3]. Le monde était ainsi et souffrant et égaré. Il n'y avait plus ni paix ni fortune. Richesse publique et privée, les trésors et les récoltes, les denrées et les hommes, la guerre civile avait tout consumé. Vespasien calcula plus tard qu'un budget extraordinaire de dix milliards de francs eût été nécessaire pour réparer toutes les plaies de l'empire[4].

[1] Suet., *in Vit.*, 12; *in Vesp.*, 8, 9, 11, 13. — Tac., *Hist.*, IV, 7, 9, 12, 14, 40, 52.

[2] Neque enim bellis civilibus capti in prædam vertuntur... Nec venumdari aliudve belli commercium. Tac., II, 32, 33, 44.

[3] Tac., II, 8, 9, 72.

[4] Quadringenties millies. Suet., *in Vesp.*

Et des symptômes plus effrayants encore semblaient annoncer que la ruine du Capitole allait entraîner la ruine de l'empire romain. La Gaule, appuyée de la Germanie, était en révolte; l'insurrection gagnait sur les deux rives du Rhin, depuis les Alpes jusqu'à la mer, depuis l'Elbe jusqu'aux plaines de la Champagne. Partout on se soulevait contre Rome; il lui fallait guerroyer sur le Danube contre les Daces, en Afrique contre les noirs Garamantes. Et enfin, pour qu'à cette heure le meurtre et la désolation fussent partout, dans Jérusalem assiégée et affamée, on s'entr'égorgeait comme à Rome. Le temple de Salomon n'était pas plus respecté que le Capitole. Dans la capitale du peuple de Moïse comme dans celle du monde païen, dans les provinces comme à Rome, chez les barbares comme dans l'empire, la guerre et la dévastation étaient universelles. N'étaient-ce pas là ces jours de tribulation tels qu'il n'y en avait jamais eu de pareils depuis la création du monde, et qu'il ne devait jamais y en avoir de pareils[1] ?

Et, avec cela, Vespasien, si impatiemment attendu comme le régulateur de la dernière victoire, Vespasien tardait à venir. Le sénat lui conférait solennellement tous les pouvoirs qui avaient appartenu à Auguste, à Tibère et à Claude (ne parlant ni de Caligula ni de Néron, dont la mémoire avait été officiellement condamnée); le sénat le nommait *imperator* et Auguste[2]; le sénat appelait ses fils Césars et princes de

[1] Marc., XIII, 19.

[2] Tac., III, 5, 7, et l'inscription célèbre *de imperio Vespasiani*, trouvée à Saint-Jean de Latran, et qui servit, je ne sais trop comment, de texte à la harangue patriotique de Rienzi. Vespasien reçut dès l'an 69 tous les titres impériaux, Auguste, grand-pontife, etc. Son empire date du 1er juillet 69. Il n'accepta que plus tard les titres de tribun et de *père de la patrie*. — Ses deux fils étaient nés, Titus le 30 décembre 41, Domitien le 24 octobre 51.

la jeunesse; il lui envoyait des députés pour le presser de venir. Plus haut que les vœux du sénat, l'anarchie de Rome et le gaspillage de l'empire appelaient Vespasien. Mais vieux, lent, circonspect, il ne se hâtait point, et se contentait d'écrire ironiquement à Domitien, qui avait disposé de vingt charges en un seul jour : « Je te remercie de m'avoir conservé ma place[1]. » Il n'était pas fâché que Rome jouît encore un peu du gouvernement de Mucien, afin que son propre gouvernement fût plus désiré.

Enfin il arriva (printemps de 70) ; il arriva, prophétisé, inauguré, presque déifié. Après ces deux Césars postiches, Mucien et Domitien, c'était enfin un empereur en titre. Grâce à ce prestige sacré, grâce à la sagesse de Vespasien, grâce à l'épuisement des rivalités et à la lassitude des ambitions, son arrivée marqua la fin de la guerre intestine et de la tyrannie militaire[2].

La crise fut alors finie. Les hommes qui avaient joué un rôle, ou avaient péri, ou allaient pour la plupart retomber dans l'obscurité, au profit de l'heureuse famille des Flavii. L'homme qui avait donné le signal de la guerre, et qui lui avait imprimé un caractère patriotique et désintéressé, Vindex, était tombé dès les premiers coups. Les restes mutilés de Galba et du jeune Pison, retrouvés à grand'peine, reposaient dans la sépulture de leur famille. Othon avait à Brixellum une tombe modeste, mais que l'on respecta. Vitellius pourrissait dans le Tibre, Fabius Valens avait été tué

[1] Suet., *in Domit.* — Xiphil., LXVII, 1.

[2] Monnaies qui portent : TITVS ET DOMITIANVS CAESARES. PRIN. IVVENT., ou CAESARES VESP. AVG. G. — AETERNITAS P. R. — CONSEN (*sus*) EXERCIT (*uûm*) (deux soldats se donnant la main). — Statue trouvée à Spolète, avec cette inscription : SACRVM PRO REDITV IMP. — NEP (*tunus*) RED (*ux*). — ROMA RESVRGES.

en prison par ordre des généraux flaviens, ayant racheté par la constance de ses derniers jours l'égoïsme de sa révolte et la brutalité de son triomphe[1].

Quant à ceux qui survivaient, Antonius, promptement disgracié, ne tarde pas à être oublié par l'histoire. Cécina, infidèle à Galba, traître envers Vitellius, finit par conspirer contre Vespasien, et c'est le clément Titus qui, du vivant de son père, se hâtera de le faire mourir, de peur que la clémence de son père ne l'épargne. Mucien, plus heureux, sera, malgré l'intempérance de son libertinage et de son orgueil, le favori de la dynastie naissante. Vespasien l'appellera son frère, lui donnera un second et un troisième consulat, et souffrira patiemment ses insolences[2].

Mais le héros de cette guerre dont Vespasien est le vainqueur, ce fut pour les contemporains Verginius Rufus. Héros bourgeois comme Vespasien; héros prudent et sage dont la gloire a été de s'effacer, et qui s'est si bien effacé, que nous l'avons à peine nommé deux ou trois fois. Par respect pour les lois, un peu aussi par obéissance pour les soldats, il a marché au-devant de Vindex; il lui a donné bataille sans le savoir, et il l'a vaincu malgré lui. Les soldats ont voulu le faire empereur; mais, dans sa prudence ou son patriotisme, il a refusé. Après la chute d'Othon, la pourpre lui a encore été offerte, et si instamment, qu'assiégé dans sa maison et menacé d'être assommé, il s'est enfui par une porte de derrière pour esquiver les coups et l'empire. Mais, pendant que les soldats d'Othon le poursuivaient pour le faire César, les soldats de Vitellius le poursuivaient comme ennemi de leur

[1] Tac., III, 62.

[2] Voir Suet., *in Vesp.*, 13; *in Tito*, 6. — Mucien fut consul dans les années 63, 70 et 75. On suppose qu'il mourut en 76. Il avait écrit sur les antiquités romaines et sur l'Orient.

prince, et demandaient sa tête comme il était assis à la table même de Vitellius. Jamais homme, dit Tacite, ne fut si en butte soit à l'admiration, soit à l'émeute. Aussi à cette vertu si abstinente et à cette ambition si peu agressive ne manqua pas la gloire honnête et paisible qui est la bonne gloire, s'il y a une bonne gloire en ce monde. Verginius traversa trente années et quatre règnes d'empereurs, sans que sa renommée fût jamais ni inquiétante ni inquiétée, et il eut le bonheur de vivre assez pour voir Trajan sous la pourpre. Honoré, paisible, sage, bien portant, trois fois consul; lisant son nom chez les historiens et chez les poëtes, « assistant, comme dit Pline, à sa postérité; » ayant le soin de sa gloire sans en avoir la sollicitude, et faisant à un historien qui lui demandait pardon de sa sincérité cette réponse heureuse et noble : « Ignores-tu donc, Cluvius, que ce que j'ai fait je l'ai fait afin que tu eusses le droit d'écrire en pleine liberté? » Il mourut à quatre-vingt-trois ans, par suite d'un accident, au moment où il partait pour aller haranguer l'empereur. Il eut l'honneur d'être loué solennellement par Tacite, alors consul, et on put mettre sur sa tombe l'épitaphe qu'il s'était faite : « Ci-gît Rufus, qui, victorieux de Vindex, assura l'empire, non à lui-même, mais à la patrie. » La patrie, est-ce ici Galba, Vespasien ou tout autre? Je ne saurais le dire[1].

Pour la postérité au contraire, le seul nom qui ait surnagé est celui de Vespasien. Il est demeuré le héros de cette lutte comme il en a été le vainqueur. Il a rétabli la paix, il a régné,

[1] Hic situs est Rufus, pulso qui Vindice, quondàm
Imperium adseruit, non sibi, sed patriæ.

Pline. Nec quemquam sæpius omnis seditio infestavit, dit Tacite, II, 68. — Voir du reste Tac., I, 8, 11, 49, 68. — Xiphil., LXIII, p. 725, 726; LXIV, 4. — Plut., *in Galba*, p. 1492; *in Oth.*, 1509. — Suet., *in Nerone*, 47; *in Galb.*, 11. — Pline, *Ep.*, II, 1; VI, 10; IX, 19. (C'est là qu'il dit: *Suæ posteritati interfuit*). Verginius fut consul en 63, 69 et...

il est mort sous la pourpre. Il a laissé la pourpre à sa famille, et sa dynastie (chose rare dans l'empire romain) a compté trois princes consécutifs et vingt-six ans de domination. Il lui est resté quelque chose de cette popularité attachée dans l'esprit des nations aux noms d'Auguste, de Henri IV, des princes qui après des années de lutte ont apporté la paix.

Cette popularité en vaut bien une autre. Je sais qu'un des paradoxes de notre temps a été de l'amoindrir. On s'est plu à diminuer le renom d'Auguste et à opposer aux bienfaits de son règne les taches et les perfidies de sa première fortune. On s'est plu bien autrement à abaisser Henri IV et à opposer au roi catholique et populaire les hésitations et les détours du chefs de parti protestant. Je ne parle pas de Mazarin, à l'égard de qui ses instincts cupides, son mépris des hommes, son peu de dignité personnelle, a tout à fait effacé l'honneur d'avoir terminé la Fronde et de lui avoir pardonné. On n'est même pas bien loin d'une théorie générale qui érigerait la guerre civile en un bienfait, sous le nom de liberté, et ferait de la paix une honte, sous le nom de servitude. Mais les peuples ne pensent pas ainsi. Le nom d'Auguste est devenu populaire à Rome comme en France le nom d'Henri IV. A l'un et à l'autre, les peuples ont pardonné et leur ambition de la veille et leur absolutisme du lendemain. Ne faisons pas aux peuples un trop amer reproche d'avoir beaucoup pardonné à ceux qui leur apportaient la paix; ils adorent en général assez de guerriers et de conquérants, permettons-leur d'honorer quelques mémoires pacifiques.

Mais, maintenant, quel a été le fruit de cette guerre? Comment l'empire romain est-il sorti de cette crise? plus prospère ou plus appauvri, plus affaibli ou plus puissant, moralement élevé ou abaissé?

En général, les grandes guerres civiles sont des époques

de renouvellement pour les peuples. Après avoir amené avec elles des choses bien honteuses et bien tristes, souvent elles en amènent de grandes après elles. Quand une fois les nations ébranlées ont retrouvé leur équilibre, elles sont à la fois plus prospères et plus glorieuses, par la jouissance de leur repos et par l'émotion de leurs périls. Les guerres civiles de la république romaine ont fait le siècle d'Auguste; les guerres de la Ligue ont laissé la France pleine de vie et de progrès sous Henri IV; la Fronde a fait le siècle de Louis XIV; la révolution de 1789 a fait le règne de Napoléon.

De plus, avec cette gloire ou sans cette gloire, les guerres civiles ont au moins apporté aux peuples un renouvellement de la puissance publique : quand elles n'ont pas rajeuni la nation, elles ont du moins rajeuni le pouvoir. Les princes qui en sont sortis, princes légitimes rétablis par l'épée, usurpateurs légitimés par leurs bienfaits, ont rafraîchi le prestige de la royauté. Les grands rois succèdent aux grandes crises : Auguste, Henri IV, Louis XIV, Napoléon, ont tous renouvelé les bases du pouvoir. En Angleterre, de la longue guerre des deux Roses est sortie la royauté des Tudors, puissante, et puissante jusqu'à la tyrannie. De la crise de 1688, préparée par celle de 1649, est sorti le merveilleux édifice de la puissance civile et de la puissance extérieure de l'Angleterre, sous la main d'une dynastie allemande.

Il y a plus, et le caractère moral des nations est parfois sorti de ces luttes purifié et rehaussé. Ce n'est pas que les guerres civiles aient en général coïncidé avec les siècles dont la moralité a été la plus pure, et que, par elle-même, la guerre civile ne soit, au moins momentanément, corruptrice. on sait quelles ont été les mœurs aux temps de la Ligue et de la Fronde. Mais alors, du moins, si les nations étaient capables du mal, elles étaient capables du bien; cette fougue de

jeunesse, qui leur inspirait les emportements du combat et les emportements de la volupté, se retrouvait aussi chez quelques âmes pures et les emportait vers le bien. De la fin de la Ligue à la fin de la Fronde, de 1598 à 1660, si vous regardez un autre côté de l'histoire, vous verrez une efflorescence de piété et de vertu, de saintes et de saints, d'œuvres admirables et incroyablement multipliées, comparable aux plus beaux temps du christianisme. Saint François de Sales et M. de Bérulle furent les protégés de Henri IV; saint Vincent de Paul fut le contemporain de toutes les folies et de toutes les ambitions de la Fronde. La Révolution française elle-même, après tant de turpitudes et tant d'horreurs, n'a-t-elle pas amené une époque d'admirable retour, et les années du Consulat ne rappellent-elles pas les années les plus reposées, les plus paisibles, les plus fécondes pour le bien, du règne d'Henri IV? La convalescence des peuples est alors comme celle des jeunes gens : prompte, pleine de charme, d'espérance et de joie.

En fut-il de même pour l'empire romain? A la suite de la crise qui fit Vespasien empereur, se retrouva-t-il renouvelé, et dans quelle mesure le fut-il?

D'abord la forme du pouvoir ne changea pas et ne pouvait changer. Je ne saurais trop le redire, Auguste, quels que fussent ses lacunes et ses torts, avait merveilleusement compris de quelles institutions était capable le monde civilisé et vieilli, devenu un sous le sceptre romain. Il l'avait compris incapable de la république : une nation peut être appelée à se gouverner elle-même; mais un assemblage de nations!.... Il l'avait compris incapable de la monarchie telle que l'antiquité païenne l'avait vue pratiquée, avec cette immolation des peuples et cette déification de la personne du prince : cette monarchie avait joué un triste rôle dans l'histoire, et Rome, qui,

en ses plus grands abaissements, ne voulut jamais entendre prononcer le nom de *roi*, Rome n'était pas disposée à une telle humiliation. Auguste avait donc imposé à l'empire la constitution la plus appropriée à son étendue géographique et à sa faiblesse morale; il lui avait donné la mesure de despotisme qui lui était indispensable, le progrès souhaitable vers l'égalité, la part de liberté, ou, pour mieux dire, la possibilité de liberté qui pouvait lui être laissée. Il avait institué une sorte de dictature permanente, militaire et bourgeoise, sans prétention de divinité ni de royauté; il l'avait faite modeste dans sa forme, pour ne pas blesser une nation jadis républicaine; absolue dans son pouvoir, afin de lui rendre possible le gouvernement du monde. Il avait tracé à ses successeurs la voie dans laquelle ils marchèrent toutes les fois qu'ils eurent quelque bon sens; il avait marqué la route aux bons princes : il ne pouvait empêcher les mauvais. On ne s'écarta de sa politique que pour faire sa propre honte; on ne brisa ses institutions que pour se perdre.

Aussi (et ce n'est pas un reproche à leur faire) et Vespasien, et la maison Flavia, conservèrent-ils religieusement cette tradition. Ce Lancastre ne s'avisa point d'être plus conquérant que la maison d'York ne l'avait été avant lui, ni ce Tudor d'être plus absolu que la maison de Lancastre. L'acte du sénat qui lui remet le pouvoir mentionne à chaque ligne les noms d'Auguste, de Tibère et de Claude. Comme toujours il y aura deux voies tracées, celle d'Auguste d'un côté, celle de Tibère et de Néron de l'autre. Vespasien et Titus suivront la première; ils seront empereurs à la façon d'Auguste. Domitien suivra la seconde; il calquera assez exactement Néron et Caligula. Ni dans les institutions politiques, ni dans les moyens de gouvernements, la dynastie nouvelle ne renouvellera rien. Née dans un camp, elle ne sera pas plus

militaire; sortie de la bourgeoisie, elle ne sera pas plus démocratique; élevée par la guerre civile, elle ne sera pas plus absolue : seulement, née de parents publicains, elle sera plus économe, mais aussi plus fiscale.

Mais, si la forme du pouvoir ne changea pas, en un certain sens les conditions en furent changées. Il devint plus précaire. D'Auguste à Néron il y avait eu une sorte de transmission héréditaire, peu régulière, il est vrai, et qui n'avait empêché ni les coups de poignard, ni le poison, ni les soldats d'intervenir, et chaque avénement d'être une crise; mais Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, arrivèrent à la pourpre sans ombre d'un droit d'hérédité. Jusque-là les empereurs s'étaient faits à Rome, sous l'influence du peuple, du sénat, et, bien plus encore, des soldats de Rome, des prétoriens : on les vit désormais se faire par les soldats de provinces et par les provinces, et chaque légion, chaque contrée de l'empire, put garder la prétention de donner un jour à Rome un César de son choix, sinon de sa race. Cette révélation du secret de l'empire, comme l'appelle Tacite, mettait la souveraineté au concours entre tous les peuples, et surtout entre toutes les armées; elle faisait de la soldatesque l'arrogante et tumultueuse électrice des empereurs, et elle amena pendant les trois siècles que l'empire devait durer, vingt crises pareilles à celle que nous venons de raconter.

Etait-ce un mal? était-ce un bien? La question peut paraître singulière, et cependant j'hésite à la résoudre. Sans doute, cette souveraineté d'une armée indisciplinée, cette mise de la pourpre à l'encan par les légions, était un désordre et un grand désordre. Mais quel principe de succession pouvait être celui de l'empire romain? L'hérédité n'était pas possible; proclamée en droit, elle eût révolté les habitudes et les idées romaines; établie en fait, elle eût produit une tyrannie

plus atroce, parce qu'elle se serait crue plus assurée. L'hérédité du pouvoir, dans les royaumes païens, proclamée en droit, mal observée en fait, féconde en luttes et en crimes de tout genre, favorable au despotisme sans l'être au repos et à la durée des États, n'avait donné que de tristes fruits; dans toute l'antiquité, ou du moins dans toute cette antiquité qui se trouva en contact avec la Grèce, l'honneur, la civilisation, la stabilité, la paix elle-même, fut du côté des républiques plutôt que des monarchies.

C'est le christianisme qui a rendu l'hérédité du pouvoir possible et salutaire. Seul, il a introduit cette notion du droit, par suite de laquelle on respecte le prince, même quand on pourrait mépriser l'homme; cette vénération du pouvoir, sans idolâtrie et sans servilité, par suite de laquelle on lui obéit et on s'incline devant lui, quelles que soient les mains qui le détiennent. Le chef-d'œuvre de son efficacité en ce genre a été de pouvoir laisser à la tête des nations, sans détriment pour elles, la faiblesse et l'incapacité même; une femme, un enfant, un insensé, plus aimés, plus respectés parfois d'autant qu'ils étaient plus faibles. Même en notre siècle, où la royauté a tant perdu, n'avons-nous pas vu trois jeunes filles occuper en même temps, par droit héréditaire, trois des trônes européens, l'une qui gouvernait de sa main d'enfant la plus grande et la plus libre monarchie du monde; les deux autres, jetées au milieu des orages, et à travers des crises répétées, gardant néanmoins leur pouvoir?

Mais l'antiquité idolâtre ne pouvait connaître rien de pareil. Elle n'eût pas admis le pouvoir là où elle ne rencontrait pas la force. Les dynasties ne purent s'y établir et s'y maintenir tant bien que mal, à travers mille querelles et mille assassinats domestiques, que sur le fondement sacrilége d'une quasi divinité qui donnait au prince toute l'omnipotence

d'un dieu, commandait tous les avilissements et autorisait toutes les tyrannies. Dans l'empire romain, si une pareille dynastie eût pu s'établir, on ne saurait dire jusqu'où le despotisme serait allé. On avait pu juger, par les premiers Césars qu'avait élevés au pouvoir une sorte de droit de succession, des fruits que l'hérédité politique pouvait produire. On put en juger plus tard par Domitien, par Commode, par Caracalla, par Élagabale; tous arrivés à l'empire avec un droit ou une prétention héréditaire, et dont les noms, sans contredit, sont de tous les plus détestés dans les annales romaines. Si une dynastie eût pu s'établir, le type néronien en serait devenu le type obligé, et bientôt on eût dépassé Néron. Avec une dynastie vieille seulement d'un siècle, Constantin eût été impossible.

Au contraire, l'instabilité du pouvoir, quels que fussent ses inconvénients, eut du moins un avantage. Le pouvoir se sentit plus précaire; par suite il fut plus humain. Il se sentit à la merci des prétoriens, des légions, même un peu du peuple et du sénat. Il comprit, quelquefois au moins, que, contre cette instabilité de la puissance militaire, l'estime des honnêtes gens, l'adhésion du sénat, la confiante sécurité de tous, pouvait être un appui. Il fut plus ménager du sang de ses sujets depuis qu'il se vit aussi dépendant du caprice de ses soldats. N'avons-nous pas vu deux hommes aussi indignes qu'Othon et Vitellius entrer les premiers dans un système de modération et de miséricorde politique où personne n'avait marché depuis Auguste?

A partir de cette crise, le pouvoir demeura donc plus instable, ce qui est un mal; mais en même temps plus averti, ce qui est un bien. L'ère des Césars fut finie; les Domitien furent toujours possibles, mais les Vespasien purent être plus fréquents. Il se passa même tout un siècle pendant lequel,

si l'on excepte les quinze années de Domitien, la sécurité intérieure de l'empire ne fut point troublée. Ce fut le siècle de Vespasien, de Titus, de Nerva, de Trajan, d'Antonin, de Marc-Aurèle; Hadrien lui-même, le plus mauvais de cette série, n'est pas comparable aux Caligula et aux Néron. Ces princes surent prendre contre l'instabilité de l'empire la seule précaution possible, celle de gouverner sagement, de ne pas employer le bourreau ni la loi de majesté, et de se préparer, par une adoption sérieuse et réfléchie, un successeur, homme mûr, éprouvé, respecté, qui se trouvât d'avance imposé au choix du sénat, à l'approbation du peuple, à l'arrogance des soldats. Il se forma ainsi une sorte de dynastie adoptive qui donna à l'empire romain son ère la plus glorieuse et la plus prospère, et qui dura aussi longtemps que par bonheur les Césars n'eurent point de fils. Le type néronien pouvait paraître perdu; malheureusement, au bout d'un siècle, Marc-Aurèle s'entêta à faire passer la pourpre à un détestable enfant, parce que cet enfant était le fils de sa femme, et l'empire romain retomba ce jour-là sous la loi désastreuse de l'hérédité.

Tels furent donc au point de vue politique les fruits de cette crise provinciale et militaire qui aboutit au règne de Vespasien. Mais elle n'amena ni ce rajeunissement intellectuel, ni ce réveil moral que nous remarquons après d'autres guerres civiles. Auguste, apportant la paix au monde, lui avait aussi apporté les gloires de la paix : à cette époque les luttes de la république avaient aiguisé les esprits; dès que le repos leur fut rendu, ce repos fut fécond, et toute une génération d'écrivains et de poëtes bénit le demi-dieu qui leur avait donné ces loisirs (*Deus nobis hæc otia fecit*). Au temps de Vespasien, il n'en fut pas de même. Son époque et celle de ses fils fut une époque lettrée, comme l'avait été auparavant celle

de Néron, moins que ne le fut depuis celle de Trajan ; l'empire de Rome était essentiellement une société lettrée. Mais ce ne fut le siècle d'aucun grand génie : comme penseur et même comme écrivain, Pline l'Ancien est au-dessous de Sénèque; Stace et Silius Italicus se traînent sur l'ornière de Virgile; Martial est bien loin d'Horace.

En effet, le sentiment de superstition, qui avait poursuivi les esprits pendant toute la crise, les laissa, la crise passée, à un niveau inférieur. On avait eu de telles terreurs, on avait écouté tant de présages, on avait cru à tant de sortiléges, on avait accepté tant de manifestations prétendues surhumaines, que, pour toute grande pensée, la place manquait dans les âmes. Il n'y avait guère plus de philosophie possible pour ceux qui avaient tant vécu avec les prestiges; ni de religion pour ceux que les manifestations démoniaques avaient tant occupé : ni de poésie pour ce siècle qui avait été réduit à diviniser Vespasien; ni d'éloquence pour ceux qui, en dix-neuf mois, avaient eu à flatter et à maudire cinq Césars, sans compter une douzaine de généraux et une trentaine d'affranchis.

A plus forte raison, nul renouvellement moral ne devait-il se faire sentir. Il n'était pas donné à la vertu païenne de tirer le bien du mal, et de faire sortir, des souffrances même des peuples, une efflorescence de vertus nouvelles et de bienfaits inattendus. Ce qu'il y avait de philosophie morale et sérieuse sous Néron avait disparu ou à peu près au milieu du fracas des guerres civiles, au moment où son plus illustre représentant, Musonius, était bafoué aux portes de Rome par les soldats flaviens. La dynastie vespasienne, amie des lettres comme le furent tous les Césars, n'était pas amie de la pensée; elle expulsa deux fois les philosophes. Ce redoublement de paganisme et de superstition que la guerre civile avait suivi ou qu'elle avait amené abaissait la philosophie et ne servait pas à la vertu.

Comment en eût-il été autrement? La corruption était trop invétérée, pour que la secousse donnée par quelques mois d'inquiétude et de souffrance pût en guérir le monde. Pour moi, ce temps de misère et d'abaissement qui s'écoule de Tibère à Vespasien n'est explicable que par la profonde dégradation des mœurs; le caractère d'égoïsme presque cynique qui domine dans les luttes que nous venons de décrire n'est compréhensible que par là. C'est dans cette vie inqualifiable des maisons romaines hellénisées que se formaient les âmes d'un Vinius, d'un Cécina, d'un Vitellius, pour qui assassiner l'un, faire un autre César, vendre à un troisième celui qu'ils avaient proclamé, était affaire de spéculation et de calcul: ces bandits des camps avaient reçu l'éducation des boudoirs. C'est par là que Vitellius avait commencé sa fortune sous Tibère; que Tigellin et Othon avaient fait la leur sous Néron. C'est par là que s'explique en grande partie le crédit des affranchis, d'un Sporus et d'un Épaphrodite sous Néron, d'un Célus sous Galba, d'un Asiaticus sous Vitellius. C'est la corruption des mœurs, qui, plus que toute autre chose, rendait leur triomphe abominable; elle fit détester le passage de Valens à travers la Gaule; elle soulevait contre Rome ses sujets barbares[1]; elle explique les trois quarts des révoltes, des assassinats, des trahisons. Quand Rome vit Othon continuer les débauches de Néron, elle désespéra. On remarque et on déplore dans l'histoire moderne les traces de l'influence qu'ont exercée sur les affaires des peuples les favorites des souverains: qu'était-ce donc quand une pareille influence, parfois tout aussi avouée, appartenait à des êtres auprès desquels madame Dubarry eût paru chaste? Et ne comprend-on pas, quelle que soit à cet égard la réserve de l'histoire, que de

[1] Tac., *Hist.*, I, 66; IV, 14. — Dion., LXIV, 8.

désastres et de calamités devaient sortir pour les peuples de semblables conseils et de semblables influences, et combien la vie politique était atteinte par cette dégradation de la vie morale ?

Ce siècle était corrompu dans ses mœurs, et, par suite, il l'était dans ses pensées. Par la perversion des mœurs, il arrivait à cette abdication de tous les sentiments désintéressés qui est aujourd'hui, aux yeux de certains hommes, le *nec plus ultra* de la perfectibilité humaine. En paroles, il est vrai, il ne se complaisait pas autant qu'on le fait aujourd'hui dans l'égoïsme ; il ne se raillait pas autant que nous des mots de vertu, de gloire, de patriotisme, d'esprit de famille, mais cela seulement parce qu'il était rhéteur, et que ces mots avaient pour lui une valeur de rhétorique qui n'existe plus pour nous : mais, dans la pratique de cet égoïsme et de cette ironie, il allait, j'aime à le dire, plus loin que nous. Il raillait moins, mais il croyait moins, tandis que nous, bien souvent, tout en raillant, nous croyons. Il était roué autant que parfois nous cherchons à le paraître. De là, et de là seulement, pouvaient sortir ces deux années de saturnales militaires dans lesquelles les passions politiques ou nationales n'ont qu'un rôle si accessoire ; ces meurtres si gratuits et ces trahisons si effrontées ; cette guerre civile soulevée par des aventuriers, soutenue par des pillards, et terminée par le plus bourgeois des triomphateurs.

Aussi ne nous étonnons pas de ne point voir à l'issue de cette lutte une renaissance puissante et joyeuse comme avait été encore celle de Rome sous Auguste, comme fut celle de la France sous Henri IV, celle de nos aïeux après la Fronde, celle de nos pères sous le Consulat. Certes la corruption avait été grande et au seizième, et au dix-septième, et au dix-huitième siècles. Mais alors du moins la fibre n'était point gâtée, les consciences n'étaient pas épaissies à ce point où, quelque chose qui

les heurte, elles ne rendent plus aucun son. Aussi, après les turpitudes et les désastres de ces trois époques, les âmes se sont elles trouvées capables de grandes choses, les intelligences de nobles pensées, les cœurs de hautes vertus, et sous Henri IV et sous Louis XIV et sous l'Empire, et même aujourd'hui. Mais au temps de Vespasien il n'en fut pas de même. La lutte fut terminée, mais ne laissa nulle grandeur après elle ; il n'y eut que du repos, non de la gloire ; le siècle ne sortit de sa crise ni jeune ni rajeuni ; il en sortit triste, affaissé, inquiet, mystique, effaré, inférieur en intelligence à ce qu'avait été le siècle d'Auguste, à ce que devait être celui de Trajan; pacifié, mais sans grandeur; convalescent, mais sans joie; guéri, mais non d'une de ces maladies de jeunesse qui laissent une vie nouvelle au corps purifié comme par le feu; il en sortit pansant ses plaies et comblant le déficit de son budget sous le maltôtier Vespasien.

Il faut dire, il est vrai, que, si cette crise avait été plus stérile que d'autres, par compensation elle avait moins duré. Les guerres de religion ont duré trente ans ; la guerre de la Fronde, cinq; les luttes de la révolution, jusqu'au 18 brumaire, en ont duré dix. Les guerres civiles durent plus longtemps à proportion que la cause en est plus profonde. Celles qui ont les convictions pour mobiles ne s'achèvent pas de sitôt ; les convictions sont vivaces et acharnées ; elles passionnent les peuples, elles transforment le bourgeois en soldat, les nations en armées. Celles qui n'ont pour mobiles que les appétits durent peu ; les appétits se lassent, les égoïsmes se satisfont ou se fatiguent; il n'y a sous les drapeaux que le petit nombre d'hommes qui sont payés ou qui espèrent l'être. Elles ont l'haleine plus courte. C'est là du moins leur avantage.

Du reste, au moment où nous nous sommes arrêtés (printemps de 70), tout n'était pas fini. L'arrivée de Vespasien

avait pacifié Rome; mais l'empire demeurait profondément ébranlé. La Gaule demeurait toujours soulevée; les barbares partout en armes, Jérusalem en révolte, les esprits troublés, la raison publique égarée par tant de secousses. La puissance romaine, tout ébranlée encore des luttes intérieures, semblait maintenant prête à périr par les attaques du dehors. Le détail et la fin de ces guerres, la soumission de la Gaule, la chute de Jérusalem, et cette radicale perturbation des esprits qui demeura même après que tout le trouble matériel eut cessé; voilà ce qui nous reste à faire connaître.

QUATRIÈME PARTIE

SOULÈVEMENT DES BARBARES

CHAPITRE XII

MOUVEMENT CONTRE ROME

(68-69)

> Consurget enim gens in gentem et regnum in regnum.
>
> Car la nation se soulèvera contre la nation et le royaume contre le royaume. Matth., XXIV, 7.

Dans les luttes dont nous venons d'être témoins, l'intégrité de l'empire n'avait pas du moins été attaquée. On se disputait la monarchie d'Auguste, on ne prétendait pas la briser. Vindex s'était soulevé au nom de l'honneur de Rome outragé. Galba, Othon, Vitellius lui-même, Vespasien, étaient des Romains, et, en se proclamant chacun à son tour le chef et le libérateur du genre humain, ils entendaient que le genre humain demeurerait sous le sceptre de la ville éternelle.

Mais il n'en pouvait toujours être ainsi. Tout était remis

à la décision de l'armée. A mesure que les guerres civiles en augmentaient le nombre, l'armée, de mœurs et d'origine, était moins romaine. Elle se recrutait à la hâte, moins de citoyens que de sujets, souvent d'étrangers et de barbares. Sous l'aigle même des légions, figuraient bien des tributaires, et nous possédons les actes qui, la guerre finie, accordent le droit de cité à des non-romains incorporés dans les cohortes spécialement appelées cohortes romaines[1]. C'était donc une proportion toujours croissante de soldats tributaires ou étrangers qui tranchait les destinées de Rome; c'étaient des Aquitains qui avaient marché avec Vindex; c'étaient des Belges qui les avaient battus sous Verginius[2]; c'étaient des Bataves qui se vantaient d'avoir fait tomber Néron; c'étaient des Gaulois et des Germains qui avaient amené Vitellius à Rome; c'étaient des Dalmates, et même des Suèves[3] qui, sous Antonius, avaient fait triompher la cause de Vespasien. Le sort de l'empire se débattait entre des étrangers.

Et lorsque Vitellius, dans une pensée d'ordre et de paix pour l'Italie, s'était débarrassé de ses tumultueux auxiliaires, et avait renvoyé les Gaulois dans la Gaule, les Bataves sur le Rhin[4]; il avait involontairement semé le germe de révoltes prochaines contre Rome. Il avait arraché ces hommes à l'Italie si désirée et à peine entrevue, pour les rejeter ou dans l'obscurité du foyer domestique, ou dans de rudes et pauvres garnisons, en face des tribus germaines. Il avait ainsi semé la Gaule de mécontents armés et orgueilleux, fiers de leur victoire, blessés de leur exil, désabusés de

[1] Voir ci-dessus, p. 184.
[2] Batavo equite protritos Æduos Arvernosque; fuisse inter Verginii auxilia Belgas... Galliam suismet viribus concidisse. Tac., *Hist.*, IV, 17.
[3] *Ibid.*, III, 5, 21.
[4] *Ibid.*, 69.

leur respect envers Rome qu'ils avaient vaincue, de leur confiance envers un empereur qui ne voulait plus d'eux. Autour de ces hommes que Rome elle-même avait aguerris, tout ce qui restait de sentiment national, d'aspiration vers l'indépendance, de souvenirs et de ressentiments antiromains pouvait se grouper.

Tel était le danger dans l'intérieur de l'empire, et la possibilité d'une révolte. Au dehors de l'empire, il y avait d'autres dangers, et la possibilité d'une invasion. Des auxiliaires barbares avaient franchi la frontière romaine; des envahisseurs barbares pouvaient franchir après eux cette frontière restée moins forte derrière eux. En effet, les légions, chargées de la garder, appelées ailleurs par la guerre civile, avaient déserté leur poste. Elles avaient laissé seulement, ici quelques vétérans, là quelques recrues; ailleurs, c'était une nation barbare qui, moyennant un traité et quelques priviléges, s'était chargée de défendre la ligne romaine contre les autres barbares[1]; on s'était reposé sur la foi mobile de ces tribus. En face de tous ces peuples, alliés douteux ou ennemis indomptables, les aigles demeuraient abandonnées, les forteresses à peine gardées par quelques sentinelles; les camps destinés à une légion à peine occupés par une cohorte. Des invalides ou des conscrits veillaient presque seuls sur cette ligne danubienne et rhénane, qui allait de la mer du Nord à la mer Noire, et qui, déjà sous Néron, était trop faiblement gardée.

Cette situation provoquait les attaques. Sur le Danube, Rome se trouvait en face de Suèves, de Daces, de Sarmates, races plus éloignées encore de la civilisation que ne l'étaient les tribus du Rhin. Les aigles avaient à peine pénétré dans

[1] Sur le Danube. Chefs jazyges admis au *Commilitium*. Tac., III, 5.

leur pays; leur indépendance sauvage n'avait été matée ni par un Drusus ni par un Germanicus. Leurs incursions sur le territoire romain étaient annuelles; presque chaque hiver, les fantassins daces ou les cavaliers sarmates, bardés de fer, passaient le fleuve sur la glace et ravageaient la province de Mésie (Bulgarie.) La dernière année de Néron (hiver 67-68), deux cohortes avaient péri, vaincues par ces barbares. Sous Othon, enivrés par ce succès, 9,000 cavaliers roxolans, peuple sarmate, passèrent le fleuve et valurent au général qui les repoussa les honneurs d'une statue en habit triomphal (68-69.) Sous Vitellius, pendant qu'Antonius Primus, envahissant l'Italie au nom de Vespasien, avait dégarni les rives du Danube, les Daces les attaquèrent (69-70.) Mucien heureusement arrivait d'Orient et put les repousser. Même après la victoire de Vespasien, les Sarmates renouvelérent leurs incursions, et un gouverneur romain fut tué[1] (hiver 70-71).

Ailleurs même, où la suzeraineté romaine était jusque-là acceptée, on s'enhardissait à la méconnaître. En Bretagne, une reine des Brigantes (Yorkshire), alliée de Rome, Cartismandua, qui avait répudié son époux et l'avait remplacé par un rival, voyait se soulever contre elle et l'époux outragé et les sujets mécontents. Il fallut que Rome intervînt, et encore sans pouvoir maintenir sa fidèle alliée sur le trône. « La royauté resta à notre ennemi, dit Tacite; à nous la guerre[2]. »

A l'autre bout de l'empire, l'affranchi d'un roi de Pont, armant, à ce qu'il prétendait, pour Vitellius, surprenait la ville de Trébizonde, taillait en pièces une cohorte romaine,

[1] Voir Tac., *Hist.*, I, 79; III, 46; IV, 54. — Jos., *de B.*, VII, 12 (4, 3).
[2] Tac., III, 45.

brûlait plusieurs vaisseaux, couvrait de légers corsaires (*camaræ*) le Pont-Euxin d'où le service de la guerre civile avait éloigné la flotte romaine [1]. Enfin, presque dans les déserts de l'Afrique, il fallait combattre; et, avant même que Vespasien fût rentré dans Rome, ses généraux avaient été obligés de remporter une victoire sur les nomades de l'intérieur que l'antiquité appelait du nom de Garamantes (Gherma)[2]. Ainsi, pendant qu'au centre de l'empire l'élite des légions combattait les unes contre les autres, aux extrémités, les rares soldats qu'avait laissés la guerre civile avaient à se défendre, et sur le Danube, et sur l'Humber, et sur les rives de la mer Noire, et au delà de l'Atlas.

Mais le péril sur les bords du Rhin fut bien plus grave, et là on put craindre la chute de l'empire.

Sur les bords du Rhin, Rome avait affaire à des populations de toute nature et situées à tous les degrés de l'indépendance et de l'asservissement. Sur la rive droite, depuis Mayence jusqu'au Zuyderzée, s'échelonnaient des peuples germaniques tout à fait indépendants et ennemis de Rome[3]; c'étaient ceux qu'avait visités César; que Drusus, Tibère, Germanicus, Corbulon, avaient combattus; c'étaient les frères ou les descendants d'Arminius.

Mais la rive gauche était la rive de la servitude. Soumise à Rome, elle l'était cependant à des degrés divers, comme était diverse l'origine des nations qui la peuplaient. Quelques-

[1] Tac., III, 47, 48. — Strabon, CXI.

[2] Tac., IV, 50. — Pline, *Hist.. nat.*; V, 5.

[3] Mattiaques, en face de Coblentz; Tencterii, en face de Cologne; Bructères, un peu au-dessous; Frisons, sur le Zuyderzée. Le Zuyderzée (Flevo Lacus) n'était alors qu'un lac, beaucoup moins étendu qu'il ne l'est depuis les inondations du treizième siècle, et communiquait avec la mer seulement par le bras oriental du Rhin (l'Yssel) qui le traversait.

unes, germaniques d'origine, avaient envahi la rive gauloise ou y avaient été transplantées par Rome elle-même. Ainsi les Bataves et les Caninefates, placés entre les diverses branches du fleuve, ne payaient à Rome d'autre tribut que celui de leur épée. Les Sicambres, transplantés par Rome d'une rive à l'autre, gardaient le souvenir de leur indépendance. Les Ubii, au contraire, transplantés également et mêlés de colons romains, étaient devenus Romains de cœur. Plus on s'éloignait du fleuve et de l'origine germanique, plus les peuples avaient pris goût aux mœurs romaines et subissaient le joug avec patience. Trèves, quoique germaine d'origine, était riche, civilisée, par conséquent bien près d'être romaine. Plus loin, ce n'étaient plus des Germains, mais des Gaulois; ceux-ci avaient tout à fait mordu à l'appât, et la rive teutonique du Rhin se raillait de leur mollesse et de leur servitude[1].

Contre les peuples indépendants, Rome se gardait par ses armes; contre les peuples soumis, par sa politique. Sur la rive droite du Rhin, elle avait commencé par faire un désert. La victoire de Drusus avait dépeuplé ou livré à des colons gaulois cette vaste contrée (*decumates agri*) qui s'étend entre le Rhin, le Mein et le Danube (Bade et Wurtemberg). La liberté germanique s'était ainsi vue rejetée au nord du Mein, sans communication avec les peuples du Danube; elle avait pour limite au midi un désert; à l'ouest, sur les bords de son fleuve national, elle se heurtait à une ligne de forteresses et de sol-

[1] Situation de ces peuples : Bataves, de l'Yssel et du Zuyderzée à la Meuse; Caninefates, sur le bord de l'Océan, vers les bouches du Rhin; Gugerni (peuple Sicambre), sur la Meuse, en remontant jusqu'à Ruremonde; Treveri (Trèves); Ubii (Cologne); Tongri (Tongres); Vangiones (Worms); Nemetes (Spire et Landau); Caracates (Mayence); Tribocchi (Strasbourg). Tous ces peuples étaient germaniques d'origine.

dats. Sous les noms d'armées de haute et de basse Germanie, sept légions, du Mein au Zuyderzée, gardaient les citadelles et les camps de Mayence, de Bonn, de Cologne, (*Colonia Agrippina*), de Nuyts (*Novesium*), de Gelb (*Gelduba*), de Nimègue (*Noviomagus*). La flottille romaine, montant et descendant le fleuve, unissait cette ligne de défense et établissait la souveraineté romaine sur les eaux.

Quant aux peuples soumis de la rive gauche, Gaulois ou Germains, Rome les maintenait par sa politique. Cette politique, indiquée par le sénat, développée par Auguste, avait été, avec des formes différentes, à peu près la même partout. Rome n'avait pas prétendu absorber en elle les nations vaincues. Elle leur avait laissé une bonne part de leur vie propre ; presque partout leurs langues, leurs mœurs, leurs dieux, souvent leurs gouvernements et leurs lois. Elle leur laissait ainsi une certaine part de liberté ; mais cette liberté qu'ils gardaient servait elle-même à les attacher au joug romain. En laissant à une nation son gouvernement, Rome lui laissait ses gouvernants, et c'était par ses gouvernants qu'elle prétendait la tenir. Elle les gagnait, elle se les assimilait, et, s'assimilant ainsi l'élite de la nation, elle était maîtresse de la nation elle-même. Dans l'Orient, c'étaient les rois ; dans beaucoup des partie de l'Asie-Mineure, c'étaient les prêtres ; dans les villes grecques, les orateurs ; dans l'Espagne, la Grande-Bretagne, la Gaule, c'étaient les chefs de clans ou de tribus, commandants héréditaires de la cité, chefs féodaux, descendant des races royales [1]. Ces chefs, elle les rattachait à elle-même. En les rapprochant d'elle, en les faisant citoyens romains, en leur donnant des commandements, des charges, des hon-

[1] Auguste appela au droit de cité *provinciarum validissimos*. (Tac., *Ann.*, XI, 24.) Ce sont ceux qu'on appelle *primores, principes civitatis*. Voyez le savant livre de M. de Courson, *Histoire des peuples bretons*.

neurs, en les habituant aux mœurs, aux costumes, à la langue, aux dieux de l'empire, en leur faisant même porter des noms romains, elle les séduisait, et séduisait par eux la nation tout entière. Elle faisait des agents de son pouvoir de ceux qui eussent été par hérédité les généraux de la révolte.

Mais, à l'heure dont nous parlons, et cette ligne de défense au dehors, et cette politique de conservation au dedans, étaient affaiblies. D'un côté les Césars craignaient la puissance militaire. Néron, empereur peu guerrier, avait à dessein découragé les généraux, affaibli les légions, relâché la discipline ; il ne savait pas que les légions seraient toujours assez fortes pour le détrôner. La guerre civile avait bien autrement énervé la puissance défensive de l'empire. Des sept légions chargées de garder le Rhin et qui devaient former un ensemble de 80,000 hommes (avec les auxiliaires), Valens et Cécina d'abord, puis Vitellius, avaient emmené la meilleure part. Une seule légion restait entière, la treizième; une autre se trouvait réduite à 3,000 hommes (au lieu de 6,000) ; deux autres comptaient ensemble 5,000 soldats [1]. De plus, ces hommes, c'étaient, les uns des soldats romains qu'on avait jugés trop fatigués pour la guerre civile, les autres des Gaulois ou des Germains de la rive gauche qu'on avait recrutés hâtivement. Et ces débris de deux armées, dont la guerre civile s'était fait donner l'élite, étaient commandés par un seul général, Flaccus Hordeonius, âgé, faible de corps et de caractère, nommé par Galba et par cela seul suspect au soldat, en un temps où d'ailleurs ses chefs lui étaient presque toujours suspects.

D'un autre côté, l'ordre politique avait faibli au dedans

[1] Tac., *Hist.*, IV, 19, 22, 26.

comme la puissance militaire avait faibli contre le dehors. De toutes les provinces de l'empire, la Gaule s'était jetée la première et la plus ardente dans la guerre civile. Elle y avait montré sa force; mais elle y avait compromis son unité. Vindex, soutenu par une partie de la Gaule, avait été vaincu par une autre. Le Midi et le Centre, favorisés par Galba, avaient soutenu la cause de ce prince; le Nord, châtié par Galba, avait aidé au triomphe de Vitellius. Lyon, reconnaissante et pieuse envers la mémoire de Néron, avait pour ennemie Vienne, sa voisine, dévouée au souvenir de Galba. Les Lingons (Langres) détestaient les Edues (Autun) et les Séquanes (Franche-Comté); les Germains de Trèves étaient jaloux des Gaulois de Reims [1]. Au milieu de cette Gaule ainsi divisée, au milieu de ces querelles et de ces passions, le souvenir des aïeux et de la Gaule indépendante, le souvenir de Vercingétorix pour les Celtes, le souvenir de Camulogène pour les Belges, ne pouvait-il pas se réveiller? Les uns ou les autres ne pouvaient-ils pas fortifier et grandir leur cause en faisant d'elle la cause de l'indépendance? après s'être révoltés pour Rome et avoir combattu pour elle, ne pouvaient-ils pas se révolter et combattre contre Rome et pour la Gaule?

Cependant, lorsque la révolte fut purement gauloise et ne fut pas appuyée par l'irruption du dehors, elle fut aisément réprimée. Dans le centre de la Gaule romaine, un paysan boïen (Bourbonnais), Maric, profita de la perturbation générale et se proclama dieu (printemps 68). 8,000 hommes suivaient déjà ce libérateur des Gaules. Mais la domination romaine était trop bien assise autour de lui. L'aristocratie de la nation éduenne (Autun), opulente, civilisée, vieille alliée des Romains, qui dans les luttes de l'empire avait sou-

[1] Voir Tac., *Hist.*, I, 8, 51, 53, 54, 57, 62-65, 78; IV, 17.

tenu la cause patricienne de Galba, se soucia peu de s'affranchir sous les ordres de ce paysan fanatique. Les Éduens marchèrent avec les cohortes romaines. Les révoltés furent défaits ; Maric fut pris et exposé aux bêtes de l'amphithéâtre en présence de Vitellius alors en marche pour Rome. Comme les bêtes ne se hâtaient pas de le dévorer et que le peuple commençait à crier plus que jamais qu'il était dieu, Vitellius le fit achever [1].

Mais le moment approchait où l'insurrection du dedans, plus germaine que gauloise, serait appuyée par l'invasion du dehors; où, d'une rive à l'autre du Rhin, les Germains indépendants tendraient la main aux Germains et aux Gaulois tributaires; où enfin le mouvement n'aurait plus à sa tête un paysan comme Maric, mais un de ces chefs héréditaires, fils des rois, qui faisaient la force de Rome au sein des cités soumises, mais qui pouvaient aussi faire son danger.

Le signal de cette révolte commune entre les deux rives du Rhin partit des marais de la Hollande. Il y avait là un peuple, germanique d'origine, que des dissensions violentes avec d'autres tribus avaient chassé de son territoire et qui avait été accueilli sur la rive gauloise. Rome en avait fait moins son sujet que son soldat. Le Batave, établi sur ces îles que forment dans leurs embranchements divers les bouches de la Meuse et du Rhin, se faisait honneur de ne payer d'autre tribut que celui de son sang. Son infanterie puissante, sa cavalerie qui passait les fleuves à la nage, étaient célèbres et redoutées. Rome avait employé ces auxiliaires contre la Germanie et contre la Bretagne; ils avaient combattu pour Néron contre Vindex, et contre Othon pour Vitellius [2].

[1] Tac., II, 61.
[2] Voyez sur les Bataves et leur île Tac., *Hist.*, IV, 12. — Germ., 12. —

Il y avait aussi à la tête de ce peuple un de ces chefs héréditaires, fils, disait-on, des anciens rois, et qui servaient de liens entre Rome et leur nation. L'histoire l'appelle Claudius Civilis; ce nom romain indique que sa famille avait été admise au droit de cité ou par Drusus, ou par Tibère, ou par Claude; il avait probablement un nom barbare qui nous est resté inconnu. Serviteur de Rome, il était irrité contre elle. Une accusation de complot avait amené la mort pour son frère, les fers pour lui, une comparution devant Néron. Galba l'avait absous. Mais les légions demandaient sa mort à Vitellius. Chef de l'aristocratie militaire des Bataves, capitaine de ces rudes cohortes qui se vantaient d'être les arbitres de l'empire, privé d'un œil comme Annibal et Sertorius, il aimait à se comparer à eux et à dire que, pareil à ces deux illustres borgnes, lui aussi ébranlerait la puissance romaine [1].

Or c'était l'heure la plus violente des guerres civiles (août 69). Vespasien venait d'être proclamé en Orient; Vitellius, effrayé, appelait les secours de partout. L'armée romaine était divisée. La cause de Vitellius était celle du soldat; le soldat, qui l'avait nommé, lui demeurait fidèle. La cause de Vespasien était celle des chefs, de l'aristocratie militaire proche parente de l'aristocratie du sénat, de tant d'officiers qui avaient vécu dans les camps de Vespasien. Le soldat

César, *de Bello G.*, IV, 10. — Pline, IV, 29 (15). — Ptolémée, *Hist.* — La migration des Bataves est ancienne, puisque César donne déjà leur nom à l'île qu'ils occupèrent. Quant à la détermination de ce qu'on appelait exactement l'île des Bataves, il me paraît difficile, d'après le récit de Tacite (voyez plus bas) de ne pas la faire arriver jusqu'à l'Yssel, et jusqu'à la partie méridionale du Zuyderzée. Les autres limites étaient le Wahal, la Meuse et l'Océan. L'île ou plutôt les îles Bataves comprenaient donc les provinces de Hollande, d'Utrecht, et une partie de Gueldres. César lui donne cent milles de longueur, ce qui est à peu près la distance de l'Océan à Schenkenschantz, point de division du Wahal et du Rhin.

[1] Tac., IV, 13.

se défiait de ses chefs, le chef cachait son secret au soldat[1].

Civilis comprit cette situation et voulut en tirer, avec sa vengeance, la liberté de son peuple. Des levées se faisaient pour Vitellius; elles se faisaient avec la violence d'un pouvoir en détresse, avec la rapacité d'une administration corrompue. Et en même temps les chefs militaires, avertis par Vespasien, loin de presser ces levées, les ralentissaient, et, si elles provoquaient une insurrection, auraient vu l'insurrection sans trop de déplaisir. C'est alors qu'une nuit, dans l'enceinte d'un bois sacré, Civilis réunit en un festin les chefs barbares, et leur proposa, sous prétexte de se révolter pour Vespasien, de se révolter contre Rome. La détresse du pouvoir romain, la division de l'armée, l'irritation des tributaires, ces levées que pressait Vitellius, que Vespasien ralentissait, que détestait la Gaule, tout rendait le moment propice. On applaudit avec des clameurs et on s'unit par des redoutables imprécations[2].

Le mot d'ordre commença par se propager dans le silence. Les Bataves n'avaient rompu ni les relations de fraternité avec leurs compatriotes de l'armée romaine, ni les relations de parenté avec la Germanie indépendante. Des messagers furent envoyés aux fameuses cohortes bataves, alors en garnison près de Mayence, et n'eurent pas de peine à les gagner. D'autres soulevèrent leurs voisins, les Caninefates et les Frisons. D'autres portèrent la nouvelle sur la rive indépendante du Rhin; et tous ces peuples qui depuis un siècle se débattaient contre Rome, à mesure que les députés leur parvinrent, envoyèrent dans l'île des Bataves des messages de félicitation et d'alliance. Les Chauques, un peuple de

[1] Haud dubio gregarius miles Vitellio fidus; splendidissimus quisque in Vespasianum proni. Tac., IV, 27.

[2] Tac., IV, 14.

Weser, prirent eux-mêmes part à cette guerre [1]. En voyant au premier siècle de notre ère cette ligue des peuples du bas Rhin, je ne puis m'empêcher d'y voir un prélude de cette ligue franke du troisième siècle, qui, cent cinquante ans plus tard, réunissait les mêmes peuplades pour la ruine de l'empire romain.

On éclata. Le chef caninéfate, Brinno, se fit mettre par les siens sur le pavois et prit le titre de roi. Civilis, plus modeste, marcha à la tête des Bataves, pour la cause, disait-il, de Vespasien, et par haine pour les recruteurs. Les troupes romaines résistèrent mal; leurs auxiliaires germains, placés vis-à-vis de leurs frères, abandonnaient les aigles à la première rencontre; les rameurs bataves livraient leurs navires. Au bout de peu de jours, l'île des Bataves, à l'exception de la pointe vers Nimègue, était affranchie; les redoutes romaines brûlées, les vaisseaux pris, les aigles sauvées à grand'peine. Les huit cohortes de Mayence, après avoir quelque peu négocié avec le faible Hordeonius, qui ne sut pas les retenir, avaient quitté leur campement et étaient allées rejoindre Civilis. Grâce à elles, Civilis était devenu le général d'une armée régulière. Il remontait le Rhin, couvrant les deux rives de quelques milliers de Germains armés pour lui. La chaleur avait presque desséché les eaux, et, à travers ce fleuve tari, la Germanie indépendante donnait la main à la Germanie révoltée. La prophétesse bructère, la vierge Velléda, du haut de la tour au sommet de laquelle elle habitait, inaccessible à tous, si ce n'est à quelques-uns de ses parents, soulevait toute la Germanie et prophétisait la chute de Rome [2].

En face de cette insurrection qui, grâce au soin de Civilis,

[1] Tac., IV, 15.
[2] Sur Velléda, voyez Tac., IV, 61, 65. Voyez 22, 24. — Germ., 8.

portait toujours l'attache de Vespasien, et lui prêtait serment, les chefs romains hésitaient, l'armée se divisait. Les généraux, amis de Vespasien, n'étaient pas éloignés de voir des auxiliaires dans ces révoltés; les soldats, amis de Vitellius, voyaient toujours des traîtres dans leurs généraux. Hordeonius était lent à agir; ses soldats le poussaient à combattre avec une tumultueuse violence. Les uns par mollesse, les autres par indiscipline, travaillaient ainsi au succès de l'ennemi.

Cependant (novembre 69) arrive la nouvelle du combat de Bédriac où a succombé la cause de Vitellius; Vespasien ne peut plus servir de prétexte à la révolte. Civilis, sommé de déposer des armes désormais inutiles, au lieu de se laisser persuader par l'envoyé gaulois de Vespasien, le persuade et en fait son agent auprès des villes gauloises La révolte est ouvertement antiromaine. C'est bien une armée barbare qui s'avance contre les légions. On la reconnait aux hurlements qu'elle fait entendre; aux peaux de bêtes dont ses soldats sont couverts, aux femmes qui la suivent et qui, dans les jours de bataille, rangées en arrière, excitent le courage des combattants; aux aigles des légions romaines que l'on porte devant leurs rangs comme des trophées.

Dans le camp romain également, les rôles sont changés, mais la fortune de la guerre ne changera pas. L'hésitation passe des chefs aux soldats. Les premiers, qui jugent l'empire assuré à Vespasien, sont maintenant plus ardents à combattre les ennemis de l'empire; les soldats, au contraire, qui se soucient peu de combattre pour Vespasien, sont plus lents à marcher à l'ennemi. Ils prêtent serment au nouvel empereur, mais à contre-cœur, passant son nom sous silence ou le prononçant à peine; leur cœur reste à Vitellius. Cet état de discorde multiplie les fautes et les malheurs; cinq mille hommes, renfermés dans le fort de *Castra Vetera* (Xanten) et qui s'y défen-

daient mourants de faim depuis le commencement de la révolte, sont délivrés un moment, puis le lendemain abandonnés. Les désastres enfantent les crimes : l'armée, mécontente, se jette sur le malheureux Hordéonius et le massacre ; un autre chef, Vocula, s'enfuit déguisé en esclave ; on rétablit les images de Vitellius, et il n'y a plus que des centurions pour commander les deux armées du Rhin. Au bout de peu de jours, il est vrai, les soldats se repentent ; Vocula reparaît ; passant de l'extrême indiscipline à l'extrême docilité [1], les soldats, après avoir assassiné un chef, se laissent décimer par un autre ; ce sont dans le camp les agitations et les revirements de la place publique. Les révolutions de l'empire avaient leur contre-coup dans ces garnisons à peu près bloquées par les barbares [2].

Mais le premier courrier qui vient de Rome (janvier 70) annonce de nouvelles catastrophes et apporte de nouveaux éléments de discorde. Vitellius a été tué. Rome appartient à Vespasien. Le Capitole est brûlé. On ajoute que la Bretagne est en révolte, la Mésie et la Pannonie envahies par les Daces et les Sarmates.

Jusque-là, le mouvement sur la rive gauche comme sur la rive droite du Rhin était tout germanique. Les cités d'origine gauloise n'y avaient point pris part. Les auxiliaires belges avaient faiblement soutenu ou promptement abandonné les armées romaines ; mais ils n'avaient pas combattu contre elles. Les cités, je puis dire les républiques gauloises, restaient fidèles. Ni les prisonniers d'origine gauloise que Civilis avait eu soin de leur renvoyer ni les agents qu'il leur dépêchait n'avaient pu les séduire. Trèves elle-même, quoiqu'elle fût germanique d'origine, avait armé contre la révolte. Tout

[1] Hæc diversitas licentiæ et patientiæ. Tac.
[2] Tac., IV, 31-36.

ce qui était gaulois ou de sang ou de mœurs était donc resté en dehors de la lutte et soumis au joug de l'empire.

Mais la tentation devenait puissante. L'empire, disputé, s'en allait en lambeaux ; le pouvoir romain chancelait non-seulement sur le Danube et sur le Rhin, mais même sur le Tibre. Le Capitole, qui avait résisté à Brennus, ce symbole et ce palladium de la puissance romaine, était en cendres. De plus, bien des cités de la Gaule, Langres, Trèves, presque tout le Nord, s'étaient compromis pour Vitellius. Que devaient-ils attendre de Vespasien[1] ?

Alors, dans une maison de la ville de Cologne, plusieurs Gaulois de cités diverses se donnèrent rendez-vous. Julius Sabinus, arrière-petit-fils bâtard de César, à ce qu'il disait, y représenta la puissante cité de Langres. Trèves y était représentée par deux chefs militaires, descendants des rois, servant alors sous les drapeaux romains, Julius Tutor et Classicus. Là, l'insurrection gauloise fut votée, et des messagers partirent pour y convier toutes les cités. En sortant de là, Julius Sabinus alla soulever Langres et fit briser les tables des traités de cette ville avec les Romains. Classicus alla prendre les soldats gaulois qu'il commandait et les mena camper en dehors des lignes romaines. Ce ne fut plus alors seulement la Germanie qui se révolta. Trèves et Langres, sans savoir quel serait l'empereur ni quelle sorte d'empire ce pourrait être, proclamèrent l'empire des Gaules ; et de tous les côtés les druides, proscrits depuis plus de vingt ans par la police romaine, sortirent de leurs retraites, chantant la liberté de la Gaule, et prophétisant sur la rive droite du Rhin, comme Velléda prophétisait sur l'autre rive.

Mais ce qu'il y avait de plus grave et de plus humiliant pour

[1] Tac., IV, 54-56.

la cause de Rome, c'est que ses propres soldats, depuis que la révolte était contre Vespasien, non plus contre Vitellius, depuis qu'elle devenait gauloise au lieu d'être purement germaine, n'étaient pas éloignés de faire cause commune avec la révolte. Bon nombre d'entre eux étaient Gaulois de naissance; Tous, de même que les cités gauloises, s'étaient compromis pour Vitellius. Vitellius mort leur tenait plus au cœur que Rome expirante : et mieux valait, à leurs yeux, être les soldats de l'empire des Gaules que les soldats de Vespasien.

Bientôt en effet de la position voisine où il s'était retiré Classicus commence à négocier avec les soldats de Vocula, campé près de Nuyts. Des déserteurs gaulois aux légionnaires romains, les messagers vont et viennent, les propositions se transmettent, la trahison se complote. Vocula, qui veut braver l'orage, en est bientôt réduit à supplier ses soldats de choisir, s'ils le veulent, un autre chef, mais du moins de rester Romains. On le repousse et on l'égorge. Et le lendemain (Tacite le redit avec honte) le Trévir Classicus entre dans le camp romain, non pas en ennemi, mais en maître et avec les insignes du commandement. La légion romaine qui était là se soumet à lui ; elle ne passe pas seulement sous le joug comme il s'était fait aux Fourches Caudines ; elle n'est pas seulement captive, mais transfuge; en présence de Classicus, stupéfait de son triomphe au point de ne pouvoir articuler une parole, elle prête serment à l'empire des Gaules [1].

Dès lors la défection est universelle. Le camp de Bonn était occupé par la première légion : elle capitule comme la treizième l'avait fait à Nuyts. Cologne, quoique germanique d'origine, avait toujours été fidèle aux Romains: elle est obligée d'ouvrir ses portes aux Germains et de les embrasser comme

[1] Tac., IV, 57-59.

frères, bien décidée à peu tenir compte un jour de cette fraternité obligée. Trois mille légionnaires environ, assiégés dans le camp de *Vetera* depuis plusieurs mois, s'y défendaient héroïquement, mangeant leurs chevaux, mangeant l'herbe qu'ils arrachaient de leurs remparts, opposant le courage au nombre, l'habileté de la tactique à l'impétuosité de l'assaut : eux aussi se rendent et prêtent serment à l'empire des Gaules. Ce jour-là, Civilis coupe la chevelure teinte de rouge, qu'il avait jurée de laisser intacte jusqu'à l'affranchissement de son pays[1].

Du reste les soldats romains ne gagnaient rien à leur honte. L'insurrection n'était pas une, et, si la Gaule et l'empire gaulois y tenait sa place, la barbarie germanique y avait la plus grande part. La garnison de *Vetera*, à peine sortie des murs et désarmée, fut massacrée par les Germains. En même temps, la première et la treizième légions, déjà honteuses et repentantes de leur défection, tristes, sombres, humiliées, avec leurs drapeaux voilés, s'acheminaient, au milieu d'une curiosité insultante, vers Trèves que la défiance gauloise leur avait marquée moins comme séjour que comme prison[2].

Quoi qu'il en fût, la ruine de la domination romaine était complète dans la vallée du Rhin. Vocula avait été tué ; un autre chef, prisonnier et que Civilis envoyait en présent à Velléda, avait été massacré en chemin. Les deux citadelles de Mayence et de Windisch seules tenaient encore ; elles exceptées, de la chute du Rhin à la mer, dans toute cette vallée, germanique de sang et de cœur, pas une citadelle n'était debout, pas une aigle arborée, pas un Romain sous les armes. Certes, de solennelles expiations étaient offertes

[1] Tac., IV, 660.
[2] Tac., IV, 61, 62, 70.

cette fois aux mânes de Vercingétorix et à ceux d'Armin.

Et c'était le moment où, Vespasien encore retenu par les vents à Alexandrie, Rome était livrée au triple et contradictoire gouvernement d'Antonius, de Mucien et de Domitien; où les proscriptions succédaient à la guerre, où les dilapidations s'ajoutaient au pillage. A la même heure, la péninsule italique était pleine de barbares sarmates ou suèves; le Danube soulevé était plus barbare que jamais; le Rhin n'était plus romain, les Alpes allaient cesser de l'être. Alaric pouvait être devancé de quatre siècles. En vérité, on pouvait croire que la fortune de Rome était attachée au Capitole, et que, le Capitole brûlé, tout s'écroulait.

Mais, chose singulière! il n'y avait plus à ce moment dans toute la Gaule du Nord qu'un seul homme qui tînt la campagne pour les Romains, et cet homme étai un étranger, un homme de race germanique, un Batave. Claudius Labéo, rival de Civilis dans son pays, tenu par lui pour suspect et mis en dépôt chez les Frisons, s'était enfui du milieu de ce peuple et était venu se mettre à la disposition des chefs romains. Avec quelques soldats, il tenait encore sur la Meuse après la chute de toutes les armées romaines. Dans ce petit fait, il y a un grand indice des appuis que pouvait avoir encore la puissance de Rome et des chances de salut qui lui restaient [1].

[1] Sur Labéo, voy. Tac., IV, 18, 56, 66

CHAPITRE XIII

RÉTABLISSEMENT DE LA FORTUNE ROMAINE

La cause de Rome abandonnée par ses soldats, défendue seulement par un chef étranger : là était en effet le péril de la puissance romaine, mais là aussi était le secret de sa force.

Si la puissance romaine eût été une puissance purement militaire, ce jour-là elle était perdue. Sur toute la ligne du Rhin, sa force militaire était détruite, ses soldats eux-mêmes servaient sous un drapeau ennemi, ses forteresses étaient aux mains de la révolte. Toute la Germanie, sur la rive droite et sur la rive gauche, c'est-à-dire les populations les plus énergiques qu'elle eût rencontrées et hors de son empire et dans son empire, étaient presque unanimement soulevées. Ce qui lui restait fidèle, ou plutôt ce qui ne l'avait pas trahie, c'étaient des populations gauloises, populations peu militaires : et qui savait si, à la suite de Trèves et de Langres, l'insurrection n'allait pas les entraîner toutes ? si le nord-est de la

Gaule, la Gaule tout entière, n'allait pas être, non-seulement à réprimer, mais à reconquérir?

Et cette conquête nouvelle, plus difficile peut-être que la conquête première, avec quelles forces eût-il fallu la faire? Avec une armée à peine sortie de la guerre civile, encore chaude de toutes les passions désordonnées qu'elle avait inspirées ; une armée habituée à l'indiscipline, à l'insurrection, à la violence, au pillage ; une armée dont chaque légion, pour ainsi dire, était devenue à elle-même une patrie et s'était rendue indifférente à la patrie commune ; une armée qui, depuis deux ans, ne faisait que guerroyer contre elle-même; dans laquelle les nationalités diverses se relevaient avec leurs rivalités, leurs haines, leurs ambitions, leurs espérances de liberté ; une armée propre à faire la révolte bien plus qu'à la réprimer.

Telle eût été le sort d'une puissance qui se serait imposée militairement au monde et n'aurait jamais compté que sur ses légions; qui, même en gouvernant les peuples avec douceur, en leur laissant leur vie et leurs lois, ne se serait pas souciée de les appeler à elle et se serait posée vis-à-vis d'eux, comme les Anglais aux Indes, dans son orgueilleuse et inaccessible originalité. Mais il n'en était pas ainsi ; Rome ne faisait point venir à elle de force, mais elle y appelait ; elle ne contraignait pas les peuples à devenir Romains, mais elle leur faisait désirer de l'être. Elle ne leur imposait pas sa nationalité comme une nécessité, mais elle la leur faisait souhaiter comme une récompense. Elle avait, en un mot, une puissance d'attraction volontaire et réfléchie qui faisait tout le secret de sa force; et c'est cette puissance d'attraction qui me semble se manifester d'une manière frappante, quand je vois la cause de l'empire, abandonnée par les légions romaines, et que soutient seule sur la Meuse le Batave Labéon.

Et elle-même, l'insurrection qui s'élevait contre Rome, était bien moins germanique, bien plus romaine qu'elle ne prétendait l'être. Ces généraux de la révolte, ces descendants des rois nationaux, ces chefs de clans, ces commandants héréditaires des peuplades germaniques ou gauloises, ces sénateurs de Langres ou de Trèves, ces candidats au futur empire des Gaules, qui étaient-ils? des Romains. Toute leur vie, et cela depuis deux ou trois générations peut-être, ils avaient parlé le latin, revêtu la toge, servi sous les aigles, sacrifié aux dieux de Rome, porté des noms romains. Seul dans cette histoire, le paysan Maric porte un nom national; les autres, s'ils ont un nom barbare, l'ont dissimulé sous une appellation plus civilisée. Les chefs d'insurrection de la Gaule, depuis Auguste, s'appellent Julius Florus, Julius Sacrovir, Julius Vindex, Julius Tutor, Julius Paulus, Julius Sabinus, Claudius Civilis, Classicus, Tullius Valentinus[1]: ce qui veut dire qu'ils étaient citoyens romains, et qu'ils portaient le nom des familles impériales Julia et Claudia, par lesquelles leurs ancêtres avaient été admis à cet honneur, comme l'esclave portait le nom du maître qui l'avait affranchi. Rome les avait associés à sa vie, les avait admis dans son sein, et, en leur donnant place dans la cité reine, elle les avait grandis dans leur propre cité.

De plus, que rêvaient-ils? Un empire gaulois, c'est-à-dire quelque chose de profondément étranger à leurs souvenirs nationaux et aux habitudes de leurs aïeux; une idée toute romaine, une contrefaçon de l'empire des Césars. Le chef trévir Classicus venant recevoir le serment des légions à cet empire des Gaules, paraissait devant elles avec les insignes

[1] Il y a encore une Claudia Sacrata, Ubienne; Claudius Labeo, Batave; Campanus et Juvénalis, chefs des Tongres, Tac., IV, 67; Julius Auspex, sénateur romain, IV, 69; Julius Briganticus, neveu de Civilis, IV, 70; Verax, son autre neveu, V, 20; Alpinus Montanus, sénateur de Trèves, et son frère Décimus Alpinus. V, 19.

du commandement romain ; le chef lingon Julius Sabinus, soi-disant bâtard de Jules César, en même temps qu'il soulevait sa ville contre Rome, se faisait saluer du titre de César[1].

Et, si Rome et les choses romaines exerçaient un tel pouvoir sur ceux qui se révoltaient contre elle, qu'était-ce sur des esprits plus calmes ? Là, ce n'étaient pas seulement les habitudes du langage, de la civilisation, des mœurs, des alliances, qui rattachaient les hommes à la cause romaine; c'étaient les réflexions de la politique et la prévoyance de l'avenir. La Gaule pouvait-elle être indépendante sans être barbare? Pouvait-elle être une en se séparant de Rome? Cet empire gaulois n'était-il pas une chimère? Tant de cités, ou plutôt tant de nations diverses, en guerre les unes avec les autres au temps de leur liberté, en rivalité depuis qu'elles étaient sous le joug; différentes, comme dit César[2], d'origine, de mœurs, d'institutions, même de langage; qui s'étaient divisées, les unes pour Néron et pour Vitellius, les autres pour Othon et Galba, les unes pour l'indépendance germanique, les autres pour la domination romaine; sauraient-elles s'entendre et s'accorder dans la difficile épreuve, inouïe pour la Gaule et inouïe pour l'antiquité, d'un gouvernement commun entre des peuples également libres? Avec la barbarie germanique de l'autre côté du Rhin, avec la puissance romaine de l'autre côté des Alpes, toutes deux redoutables et redoutées, sauraient-elles se défendre et de l'une et de l'autre?

Aussi, plus la cause de l'indépendance cherchait à se propager vers le Midi, loin de la Germanie et loin du Rhin, plus elle trouvait fortes les réflexions et les appréhensions de cette nature. Si des cités gauloises, quoique nées de sang germanique, s'étaient montrées hostiles à l'in-

[1] Tac., 55, 67.
[2] *B. G.*, I, 1.

surrection; si Trèves elle-même l'avait combattue avant de s'y joindre; si la cité de Cologne n'y avait adhéré que sous l'empire de la force et en atténuant son adhésion autant que possible : à plus forte raison les cités belges, Nervii ou Betavii (Tournay, Cambray), longtemps révoltées contre la révolte, ne l'avaient-elles acceptée que malgré elles. A plus forte raison encore, les Gaulois purs, les Celtes et les Aquitains, qui avaient pris parti pour Vindex et pour Galba, hésitaient-ils à se soumettre à l'indépendance semi-germanique que leur apportait un Civilis ou un Classicus. Cette partie de la Gaule, riche, civilisée, agricole, peu militaire, ne se souciait pas beaucoup du contact de ces rudes Bataves et de ces Germains envahisseurs et pillards. La réapparition du druidisme, cette religion sauvage et sanguinaire, la flattait peu. Ils commençaient à découvrir, peut-être pour la première fois, que l'empire romain était plus nécessaire qu'on ne pensait à la Gaule et au monde, et que mieux valait vivre sous cette tutelle que dans la liberté sauvage des vieux Gaulois.

Aussi la Gaule, livrée à elle-même, affranchie de la présence des aigles, se gardait-elle de proclamer avec Civilis son propre empire et de se jeter impatiemment sur sa liberté. Mise en demeure d'être libre, elle se permettait de réfléchir; sommée, au nom de la force, de devenir libre, elle se permettait de résister. Le premier acte des Lingons soulevés avait été de se jeter sur leurs voisins depuis longtemps détestés, les Séquanes (Franche-Comté) : telle devait être cette liberté et cette unité de la Gaule! Mais les Séquanes avaient repoussé par la force l'indépendance apportée par la force. Ils avaient fait plus, et, pénétrant sur le territoire de Langres, ils avaient reconquis cette cité au joug romain. Le César gaulois Julius Sabinus avait été obligé de se cacher en se faisant passer pour mort; et la seule

nation d'origine purement gauloise, qui eût adhéré à l'insurrection, s'en était trouvée détachée par cette victoire.

Mais ces sollicitations d'un côté, ces répugnances de l'autre, allaient amener une décision solennelle. Les délibérations partielles des hommes et des cités allaient se résumer en une délibération de tout le pays. Une diète générale avait été provoquée par la cité de Reims et allait se réunir dans le sein de cette ville. Du temps de l'indépendance, jamais chose pareille ne s'était vue; la domination romaine seule l'avait rendue possible, et Auguste le premier avait réuni une assemblée de toute la Gaule.

Dans la diète de Reims, en face des députés de toutes les nations, fut posée la question de l'indépendance ou de la soumission, de l'empire gaulois ou de l'empire romain. Le trévir Tullius Valentinus, orateur habile et fougueux, plaida la cause de la liberté. On l'écouta avec plaisir, on applaudit à son patriotisme et à son éloquence. On suivit d'autres conseils. La riche et prudente cité de Reims, par la bouche de Julius Auspex, souleva des objections et des craintes. Ce qui trancha la question, c'est que la Gaule eut conscience de son peu d'unité. Il fallait une capitale à cet empire gaulois. Quelle capitale? Les rivalités se produisirent; telle nation vantait son antiquité; telle autre sa puissance. Les rancunes vinrent s'y joindre; ces peuples qui, dans les luttes récentes de l'empire, avaient combattu dans des rangs opposés, ne se pardonnaient pas leurs hostilités. « On n'était pas vainqueur, on était déjà divisé. Aussi préféra-t-on le présent à ce douteux avenir, » et à ces rivalités la domination romaine qui coupait court à tout. On écrivit, au nom de la Gaule, une lettre amicale à la cité de Trèves, lui conseillant la paix et se faisant fort d'obtenir sa grâce: la Gaule sentait les embarras de l'empire et sa propre importance.

Trêves persista ; mais toutes les autres nations gauloises demeurèrent en dehors de ce mouvement, fidèles à un empire qui n'avait plus un soldat au milieu d'elles, mais qui avait des milliers de citoyens dans leurs murs [1].

La même attraction vers Rome se faisait sentir chez des peuples, même d'origine germanique et de l'origine germanique la plus récente et la plus marquée. Au temps d'Auguste, la tribu teutonique des *Ubii*, avait été transplantée sur la rive gauche du Rhin; au temps de Claude, une colonie romaine avait été fondée parmi eux, sous le nom d'Agrippine : c'est-à-dire que quelques vétérans avaient été établis dans leur pays ; que la bourgade qui en faisait le centre avait été fortifiée, constituée et consacrée comme une cité romaine; et que, pour faciliter les alliances de ces nouveaux venus avec la population germanique, quelques droits civils, quelques démembrements du droit de cité romaine, avaient été concédés à celle-ci. Cela datait d'une vingtaine d'années seulement; et déjà le lien était tel, les concessions avaient été si vivement appréciées, les alliances avaient été si multipliées, la civilisation romaine avait si bien gagné, que ce peuple et cette cité germanique ne se souciaient déjà plus de leur origine transrhénane et de leurs frères teutons. Il lui fallut sans doute, après la défection des légions, recevoir les insurgés, se refaire germaine, embrasser comme frères les Tenctères que l'on voyait de l'autre côté du pont du Rhin. Cologne cependant sut garder ses murs que les Teutons voulaient abattre ; sauva la vie de ses colons romains, que les Teutons lui ordonnaient d'égorger; tint fermé le passage du Rhin que les Teutons prétendaient lui faire ouvrir : et nous verrons plus tard, à la première réapparition des aigles, Cologne se révolter contre la liberté

[1] Tac., 67, 69.

germanique, tuer ses frères Teutons, et se retrouver aussi romaine que toute autre cité de la Gaule[1].

Il résultait de tout cela, que, malgré l'absence des armes romaines, l'insurrection avait cessé de se propager. Langres vaincue, Trèves était la seule cité gauloise de civilisation, de mœurs, mais non d'origine, qui soutînt le parti de l'indépendance. La lutte était donc purement germanique, et même, on vient de le voir, parmi les peuples germaniques plusieurs ne marchaient qu'à contre cœur. Quant à la Gaule, bien plus effrayée des envahisseurs teutons que des dominateurs romains, par la délibération solennelle de Reims, elle s'était mise hors de cause.

Cependant Rome, pacifiée par la victoire de la dynastie Flavia, avait commencé à s'occuper des dangers qui la menaçaient sur les bords du Rhin. Deux des légions qui avaient vaincu pour Vespasien; une de celles qui avaient combattu pour Vitellius, facilement amnistiée par les périls de l'empire; une légion de Bretagne; deux autres qui occupaient la Péninsule ibérique, avaient reçu de Mucien et de Domitien l'ordre de s'acheminer vers le nord-ouest de la Gaule. Annius Gallus avait été chargé du commandement de la Germanie supérieure. Pétilius Céréalis, qui partait pour gouverner la Bretagne, avait eu ordre de s'arrêter dans la Gaule et de commander la Germanie inférieure, c'est-à-dire de combattre Civilis. Le danger avait paru si grave, que Mucien et Domitien, le lieutenant du prince et son fils, avaient eux-mêmes fini par se diriger vers la Gaule : Domitien pour s'y donner les jouissances d'un facile triomphe; l'autre pour tempérer la violence et les empressements téméraires de Domitien[2].

[1] Tac., 63-65, 79.
[2] Tac., IV, 68. — Jos., *de B.*, VII, 11 (4, 2).

Q. Pétilius Céréalis[1], sur qui tombait le poids de cette campagne, était un parent de Vespasien et un soldat des anciennes guerres. Il avait combattu en Bretagne et en Judée où un des siens combattait encore; il venait de servir devant Rome la cause de Vespasien. L'empereur commençait ainsi à remplacer par des militaires sérieux, qui seuls pouvaient désormais lui être utiles, les aventuriers d'armée qui dans les guerres civiles avaient contribué à l'élever. Céréalis n'était pourtant plus un vieux Romain : c'était déjà un héros des temps de décadence; hardi, prompt, décidé, plein de confiance en sa fortune; mais étourdi, sans vigilance, débauché et sacrifiant la sûreté de l'armée à ses plaisirs; facile pour le soldat, peu exigeant en fait de discipline, prompt à amnistier les vaincus et à laver la honte des déserteurs, indulgent pour les autres comme pour lui-même. Ce n'était plus la vieille tradition romaine : c'était l'habitude nouvelle des temps de guerre civile. C'était l'école de César, non celle de Fabius.

Le premier mot de Cerėalis, arrivant à Mayence, fut pour rassurer la Gaule et pour se passer d'elle. Des levées avaient commencé à se faire; il donna ordre de les cesser. « Il n'avait pas besoin d'auxiliaires ; les légions suffiraient à venger la honte des légions. » Il stimulait ainsi l'honneur du soldat romain, flattait ce besoin de repos qu'avait la Gaule,

[1] Voyez sur Céréalis Dion, LXVI, 18. Tac., *Hist.*, III, 59, 78, 79; IV, 15, 68, 71 et suiv.; *Ann.*, XIV, 32. — Jos., *de B.*, VII, 11 (4, 2). Il fit depuis la guerre en Bretagne, Tac., *Agr.*, 8, 17. — Josèphe parle de deux Céréalis qui firent la guerre en Judée : l'un, au temps de l'expédition de Vespasien, en 67, était préfet de la 5e légion, III, 22 (7, 32). C'est celui dont il est ici questiou. Un autre, que Josèphe appelle Sextus Céréalisèt, ait tribun à cette époque. III, 23 (7, 4). Plus tard, en 69, il commanda dans l'Idumée, IV, 33 (9, 9). Il prit enfin part au siége de Jérusalem comme l'un des chefs principaux. VI, 11 (2, 5) 24 (4, 3). Dans l'été de 70, à l'époque où son homonyme commandait en Germanie, Josèphe en parle encore. *De vitâ suâ*, 75.

renonçait à des auxiliaires souvent peu fidèles. La Gaule, sûre de porter le joug, mais sûre aussi que ce joug ne serait pas aggravé, achevant de séparer sa cause de la cause teutonique, n'eut plus qu'à se croiser les bras et à demeurer spectatrice du duel qui allait avoir lieu entre Rome et la Germanie.

Le duel fut sanglant, bien que le succès pût en être prévu. A mesure qu'elle recula vers les marais des Bataves, son premier berceau, l'insurrection retrouva une nouvelle vigueur. Le passage du Jura avait à peine été disputé. Une légion qui débouchait par Windisch, avait rencontré sur ce point extrême de l'insurrection quelques soldats romains transfuges, quelques auxiliaires gallo-germains (Vangions, Saravates, Triboches) et un corps de Trévirs. A la vue des aigles, les légionnaires repentants étaient revenus à leurs drapeaux, les auxiliaires gallo-germains les avaient suivis. Les Trévirs plus compromis s'étaient repliés sur le territoire de leur nation[1].

C'est là que Céréalis les attaqua; et là aussi il trouva les légions romaines, transfuges ou captives, ayant repris leur ancien drapeau et prêté serment à Vespasien. L'armée des Trévirs, commandée par leur orateur Valentinus, plus animée par sa parole que bien dirigée par son habileté, fut vaincue en bataille rangée près de Réol (Rigomagus). Trèves fut prise, presque reprise au bout de peu de jours par une attaque soudaine de Civilis; elle resta cependant aux Romains. En même temps Cologne, saisissant l'occasion de redevenir romaine, se soulevait contre l'insurrection, massacrait les Germains hébergés dans ses murs, et offrait à Cérêalis un double, mais un lâche trophée, la famille de Civilis qui lui avait été laissée comme otage, et une cohorte de Germains que, sous prétexte de festin, elle avait brûlés vifs dans un cabaret. De cette

[1] Tac., IV, 71.

manière, l'insurrection, rejetée vers le Rhin, n'eut plus pied nulle part dans l'intérieur de la Gaule.

Mais là aussi, sur les bords du fleuve germanique, ayant sur toute la rive droite la Germanie indépendante pour l'appuyer, elle retrouvait une force nouvelle. Elle se groupait autour du camp célèbre de *Castra Vetera;* elle se cantonnait dans les marais du Rhin alors débordé ; et là, ces Germains, hauts de taille, légèrement armés, habiles nageurs, venaient à travers les eaux insulter et frapper de leurs longues piques le soldat romain qui chancelait sur un sol incertain. En même temps, elle s'élançait sur les eaux de la mer ; les Caninéfates, corsaires hardis, surprenaient et coulaient une flotte romaine. Cependant la fortune de Rome triompha encore. Une bataille qui dura deux jours, à la fois sur la terre et sur le fleuve, entre fantassins, nageurs et navires, rejeta Civilis loin de ces glorieux cantonnements de *Castra Vetera* où il avait espéré vaincre une seconde fois. Si la flotte romaine eût pu agir aussi promptement que l'armée, l'insurrection était détruite ce jour-là[1].

Mais l'île des Bataves restait encore, et, à l'est de cette île, la Germanie indépendante, prête à l'appuyer. Pendant que les chefs fugitifs des Trévirs parcouraient les vallées teutoniques, pour mendier de nouveaux secours auprès de ces nations avides de péril, Civilis choisissait sur le sol même de son pays une position dernière et désespérée. Il brûlait tout ce que possédaient les Bataves à gauche du bras principal du Rhin ; il passait ce bras et se cantonnait dans l'île que formaient le Rhin, l'Océan, l'Yssel et le Zuyderzée[2]. Pour se rapprocher

[1] Tac., IV, 72-79 ; V, 14-18.

[2] Le récit de Tacite me paraît inexplicable, si l'on n'admet pas que le territoire appelé *Ile des Bataves* comprenait plusieurs des îles formées par les embranchements du Rhin, et entre autres le territoire qui s'étend au nord de

davantage des transrhénans ses alliés, pour se séparer davantage de la Gaule soumise à Rome, il détruisait les travaux de Drusus destinés à rapprocher les Bataves du Rhin, à les éloigner de la Germanie : le Rhin, débarrassé des digues romaines, coulait de toute l'abondance de ses eaux vers l'ouest entre les Bataves et le sol romain, ne laissant qu'un faible courant vers le nord entre les Germains et les Bataves. Civilis lançait même une flotte sur l'Océan, nombreuse, mais grossièrement construite comme celle d'un peuple qui n'avait jamais navigué que sur les fleuves,

la branche principale, jusqu'au Zuyderzée et jusqu'à l'Yssel. En effet : 1° Civilis, avant de se retirer *in insulam* (v, 19), brûle *oppida Batavorum*, ou, selon d'autres, *Oppidum Batavorum* (aujourd'hui Batenburg). Il y avait donc une partie du territoire batave, située en dehors et nécessairement au midi de l'île dans laquelle il se retira. Batenburg est situé au midi, vers la Meuse. 2° Pour se fortifier dans cette île, il détruit la digue de Drusus (*ibid.*), et fait couler la masse principale des eaux du Rhin entre les Romains et lui, tandis qu'il ne reste qu'un filet d'eau entre lui et les Germains. Il était donc limitrophe des Germains, ce qui ne serait pas s'il eût été au midi de la branche principale du Rhin; car l'existence des travaux de Drusus et de son canal, indépendamment d'autres témoignages, prouvent bien que l'empire romain s'étendait jusqu'à l'Yssel. 3° Il attaque la ligne romaine sur quatre points, tous situés sur la branche principale du Rhin (v, 21). C'était donc cette branche qui le séparait de l'armée romaine. 4° Vaincu, il passe le Rhin et se rend chez les Germains (v, 25). Nouvelle preuve qu'il était limitrophe des Germains, et que le bras qui le séparait d'eux ne pouvait être que l'Yssel, appelé par les anciens le bras oriental du Rhin.

Selon M. Walkenaër (*Géographie des Gaules*), le bras oriental du Rhin, aujourd'hui l'Yssel, portait trois noms : 1° *Fossa Drusiana*, d'Arnheim à Duesbourg; c'était la partie ouverte ou canalisée par Drusus pour faire couler la masse des eaux du Rhin, entre les Germains et le territoire de Rome; 2° *Nabalia*, entre Doesburg et le Zuyderzée (lac *Flevo*), dont les dimensions étaient différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui. C'est sur ce bras qu'eut lieu l'entrevue entre Civilis et Céréalis. 3° *Flevus Fluvius*, depuis le Zuyderzée jusqu'à la mer. Ce cours d'eau, qui était souvent guéable, est devenu depuis le treizième siècle un large bras de mer, de même que le lac Flevo est devenu un golfe.

plus pittoresque que savante et qui empruntait pour faire ses voiles les étoffes rayées dont se vêtissaient ces barbares. Devant cette résistance, Cerćalis fut un instant arrêté: les matériaux lui manquaient pour se faire un pont; sa flottille du Rhin n'était pas suffisante pour envahir la côte batave; son camp un jour fut presque submergé par le débordement du fleuve[1]. Comme plus tard, au temps de Louis XIV, la Batavie allait être sauvée par les eaux.

Mais la pauvre Batavie d'alors n'était point cette marchande et cette navigatrice du dix-septième siècle, maîtresse de la mer, et riche en denrées de toute espèce. Il est probable, quoique Tacite ne le dise pas, que, dans son île envahie à moitié par les eaux, Civilis mourait de faim. Il tenta un effort désespéré contre toute la ligne romaine établie sur la rive opposée. Quatre points furent attaqués le même jour par Civilis, par son neveu Vérax, par les deux chefs trévirs Classicus et Tutor[2]. L'attaque fut vive, mais elle fut repoussée. Civilis fut réduit à abandonner son cheval et repassa le Rhin à la nage. Toute espérance cette fois était perdue; il fallut passer sur la rive germanique. Et cependant, quelques jours après ce combat, le général romain, heureux et négligent, descendant le Rhin avec sa flottille que les troupes de terre suivaient sur la rive gauche, était surpris pendant la nuit par les Germains de la rive droite; les tentes étaient renversées sur les soldats endormis; les câbles coupés, les navires emmenés; la nef prétorienne qui devait contenir le général entraînée sur le fleuve, et conduite à

[1] Tac., v, 19, 23.

[2] Ces quatre points étaient Arenacum (Arnheim, selon d'autres Arth); Vada (Wageningen); Grinnes (Rheenen); Batavodurum (Wickby-Dursteede); tous placés sur le bras auquel le nom de Rhin est aujourd'hui plus particulièrement affecté.

l'embouchure de la Lippe pour être offerte en présent à Velléda. Seulement le général n'y était point ; des voluptés clandestines, qui l'avaient éloigné de son navire et qui avaient en même temps causé son défaut de vigilance, l'avaient compromis et l'avaient sauvé.

La fortune romaine triomphait donc ; elle triomphait, il faut le reconnaitre, sans dureté et sans arrogance. Rome avait conscience de ses périls. L'empire, depuis deux ans, avait été trop de fois mis en question pour marchander à des ennemis en armes les conditions de la paix. Cerealis, homme de l'école de César, avait de César la clémence comme il en avait le désordre. Il n'était pas homme à prétendre écraser des vaincus qui pouvaient renouveler la guerre. Vainqueur de Trèves, il y avait convoqué une assemblée des deux villes gauloises révoltées ; et là, dans un discours que Tacite a admirablement recomposé pour nous, il leur avait non pas imposé, mais prêché la soumission, comme à des amis, non comme à des vaincus. Ces Lingons et ces Trévirs, persuadés d'avance, ne demandaient qu'à être rassurés ; ils se rattachèrent sans peine à un empire dont ils ne s'étaient détachés qu'avec peine et qui venait à eux avec cette clémence [1].

Céréalis n'avait pas été rigoureux même envers les soldats passés à l'ennemi. On n'était plus au temps de l'ancienne république, et une ignominie plus impardonnable que celle des Fourches Caudines pouvait être pardonnée comme elle. Les soldats romains qui avaient prêté serment à l'empire des Gaules, réunis à Metz, attendaient tristement leur sentence. « Poursuivis par la conscience de leur déshonneur, les yeux fixés vers la terre, ils ne saluaient pas l'arrivée des légions ; ils ne répondaient pas aux paroles de consolation

[1] Tac., v, 21-22.

de leurs camarades. Cachés sous leurs tentes, ils semblaient fuir le jour... Les soldats des légions victorieuses, eux au contraire, avaient les yeux tournés vers Céréalis, et leurs larmes silencieuses imploraient sa compassion pour les transfuges. Quant à lui, il ne parla que pour rassurer la crainte des uns et la pitié des autres : « Tout était dû à la perfidie de « l'ennemi, aux discordes entre officiers et soldats. Ni « lui ni l'empereur ne se souviendraient du passé[1]. » Les déserteurs furent reçus dans le camp des légions, et un ordre du jour défendit les incriminations et les reproches[2]. » Il y avait eu assez de défections et de trahisons dans les armées romaines d'alors, pour qu'elles ne dussent pas être enveloppées dans un mutuel et général pardon.

Enfin Céréalis ne désespéra pas même de gagner ceux qui avaient encore les armes à la main. Les Bataves s'agitaient encore ; les Germains de la rive droite, par lesquels il venait de se laisser surprendre, ne se tenaient pas encore pour vaincus; Civilis cherchait partout des ennemis à Rome. Et le général romain ne dédaignait de négocier ni avec les Bataves, ni avec les Germains, ni avec Civilis. Aux Bataves, il faisait comprendre « quelle petite place ils tenaient dans le monde[3] » et combien l'assujettissement contre lequel ils luttaient était « voisin de la liberté. » Aux Germains, à Velléda elle-même, puisque cette femme était la reine de la Germanie (seule royauté et seule unité que ce peuple romanesque ait jamais reconnue), il envoyait des messagers leur faire comprendre l'inutilité de la guerre. Il ne voulut même pas réduire au désespoir Civilis que les Bataves abandonnaient: et, lorsque ce chef lui demanda une entrevue, elle fut accordée.

[1] Tac., IV, 72-74.
[2] Tac., IV, 72.
[3] Quotam partem humani generis Batavos esse.

On rompit un pont sur l'Yssel (Nabalia), et, des deux côtés de l'arche qui manquait, les chefs s'entretinrent, séparés par les eaux. C'est au milieu de cet entretien, lorsque Civilis rappelle ses anciens rapports d'amitié avec Vespasien, que le récit de Tacite nous manque, brisé par le malheur des temps [1].

Mais il n'en est pas moins probable que, comme tous les autres vaincus, Civilis fut amnistié. La victoire des Romains semble n'avoir été rigoureuse que pour deux hommes : — le Lingon Sabinus qui demeura caché pendant neuf ans, et dont la mort douloureusement célèbre fut une des hontes du règne de Vespasien; sa prétendue descendance de César fut probablement la cause de sa mort : — et l'orateur trévir, Valentinus, qui pour son malheur avait été remis aux mains de Domitien et que Domitien n'eut garde d'épargner. Cet homme qui avait maladroitement combattu mourut avec courage. Ceux qui prennent part aux guerres civiles par les armes de la parole courent moins les dangers du champ de bataille, mais davantage les risques de l'échafaud [2].

Cette victoire clémente, sauf ces deux exceptions, fut en même temps et prompte et durable. Domitien, qui était parti de Rome peu après Céréalis, avec la prétention d'être le pacificateur des Gaules (Dieu sait comment il les eût pacifiées !), eut le désappointement d'être trop tôt vainqueur et de s'arrêter à Lyon. Et cependant, en ce peu de jours, l'empire romain avait gagné trois choses : des frontières sûres, des sujets soumis, et une armée. Pour l'armée d'abord, au moment où Céréalis commença la guerre, il n'y avait pas d'armée romaine ;

[1] Tac., v, 24, 26.
[2] Tac., *Hist.*, iv, 85.

il y avait des légions hostiles et indépendantes, guerroyant depuis dix-huit mois les unes contre les autres. Céréalis, en menant ensemble au combat les légions qui avaient combattu pour Vitellius et celles qui avaient soutenu Vespasien, celles qui avaient eu les affronts de la guerre germanique et celles qui venaient en recueillir les triomphes, Céréalis rétablit l'honneur et l'unité de la milice ; l'armée fut une, cohérente, romaine. — Pour la Gaule, elle resta plus soumise après cette révolte qu'elle ne l'avait été auparavant. Pendant deux siècles, si je ne me trompe, il n'y eut plus d'insurrection gauloise[1]; les idées d'empire et d'empereur gaulois ne reparaissent qu'à une époque tardive, où les provinces commencent à se détacher de l'empire, non qu'elles brisent le lien, mais parce que le lien s'en va de lui-même. Les Bataves restèrent sujets romains au même titre qu'auparavant, ne payant que l'impôt du sang, et s'intitulant amis et frères du peuple romain[2]. — Enfin, la Germanie resta sous le gouvernement fatidique de Velléda, moins agressive qu'elle ne l'avait été jusque-là[3]. Treize ans se passèrent sans une guerre sur les bords du Rhin, on peut dire deux cents ans sans une guerre sérieuse. Les craintes de Rome ne furent plus de ce côté ; les nations rhénanes, occupées à s'entre-détruire, cessèrent d'être

[1] Les Lingons fournirent même à Céréalis, pour l'aider à achever la guerre, un secours de 70,000 hommes (!), selon Frontin, *Stratagem.*, IV, 5.

[2] Tac., *Germ.*, 29. GENS. BATAVORVM. AMICI ET. FRATRES. ROM. IMP. Inscription trouvée à Nimègue. Gruter, p. 499.

[3] Quelques modernes ont cru que Velléda avait été faite prisonnière et amenée à Rome. Tacite, *Hist.*, V, 24 ; *Germ.*, 8, ne dit rien de semblable. Le passage de Stace, que l'on cite, peut bien n'être qu'une hyperbole poétique : et, en tout cas, il s'appliquerait à une époque postérieure, c'est-à-dire au règne de Domitien.

Non vacat Arctas acies Rhenumque rebellem
Captivæque preces Veledæ...
Pandere... *I Sylv.*, IV, 91.

menaçantes. Elles ne le redevinrent qu'au temps de la ligue franque. Alors seulement Civilis eut de dignes successeurs, et l'ombre de Velléda, qui avait fait mettre sur le pavois le Caninéfate Brinno, put applaudir à l'exaltation du Ripuaire Marcomir.

Tels furent les fruits de cette victoire, conquise par l'épée, cimentée par la clémence. Les victoires qui amnistient sont celles qui durent. Il n'est ni aussi facile qu'on le croit d'écraser son ennemi ni aussi difficile de le séduire.

Et comment ne pas rappeler ici ce que nous disions en commençant ce chapitre, de cette puissance d'attraction qui appartenait à Rome, et qui lui donnait force au milieu de ses sujets et au milieu même de ses ennemis? N'éclate-t-elle pas de toutes parts? N'est-ce pas elle qui forme pour les cités gauloises un lien tellement nécessaire entre Rome et elles, qu'elles peuvent le tendre, mais non le briser? N'est-ce pas elle qui rend si tardive et si peu spontanée la révolte de Trèves, compromise et entraînée bien plus que persuadée pas ses chefs; si précaire le soulèvement de Langres et la fortune éphémère de Sabinus; si prompte leur soumission à toutes deux et leur acceptation des paroles conciliantes de Céréalis; si prépondérantes les exhortations de Reims, si unanime la décision de la Gaule, si obstinée la fidélité de Cologne. Les chefs du soulèvement eux-mêmes, Sabinus, Classicus, Civilis, ne sont-ils pas évidemment moins des héros de l'indépendance nationale que des Romains révoltés, contrefaisant l'empire de Rome, reproduisant ses insignes, se servant de sa langue, proposant même secrètement au Romain Céréalis de devenir empereur des Gaules[1]?

Ne sent-on pas que cette influence romaine est partout? Civilis la rencontre dans sa propre nation, et le batave Labéo

[1] Tac., IV, 75.

est son plus constant adversaire; dans sa propre famille, car un de ses neveux combat contre lui sous les enseignes romaines. Elle se fait sentir même de l'autre côté du Rhin, sur la rive indépendante et fière où Armin s'est soulevé contre Varus. Avant que Civilis se fût rendu, les messagers de Céréalis avaient ébranlé la constance germanique et adouci même Velléda.

Et, certes, il fallait qu'elle fût bien grande, même après tant de honte et de crimes accumulés depuis le temps de Tibère, cette puissance secrète du nom romain, cette force intrinsèque et cachée du lien fédéral qui ralliait, comme on disait alors, le genre humain autour de la ville éternelle. Voilà un empire qui, entre Vitellius à peine mort, Vespasien retenu à Alexandrie, Mucien, lieutenant désordonné d'un prince absent, Domitien, enfant dépravé, rêvant de détrôner son père, ne savait quel était son maître : un empire qui, pendant plusieurs semaines, n'eut pas une légion à lui dans toute la Gaule. Et en quelques semaines cet empire est sauvé par nulle autre chose, sinon par le besoin que le monde a de lui. Jamais cette force de la civilisation romaine n'a été mieux développée que dans le discours si profondément politique que Tacite met dans la bouche de Céréalis à l'assemblée de Trèves : la nécessité de la tutelle romaine pour les peuples qu'elle civilise et qu'elle protége; la paix extérieure et intérieure qu'elle a donnée aux nations; la libéralité de ce gouvernement qui fait entrer ses sujets en participation de tous les droits, de tous les priviléges, de tous les honneurs de la nation maîtresse, et n'admet ni barrière ni exclusion (*nihil separatum clausumve*); et enfin la loi de la Providence qui a attaché à la domination romaine la paix et la civilisation du monde. « Les Romains chassés (ce qu'aux dieux ne plaise!), que verriez-vous, sinon la guerre entre tous les peuples? Huit cents ans

de fortune et de sagesse ont été employés à élever cet édifice de la puissance romaine. Il ne tombera pas sans écraser ceux qui le renverseront[1]. » Céréalis ou Tacite était prophète ce jour-là. Seulement, il ne savait pas le secret de la Providence et le but caché auquel elle travaillait en maintenant ainsi la fortune romaine.

[1] Tac., 73, 74.

CINQUIÈME PARTIE

FIN DE LA GUERRE JUDAÏQUE

CHAPITRE XIV

DÉCHIREMENTS DE JÉRUSALEM

(67-70)

Omne regnum divisum contra se desolabitur; omnis civitas, vel domus, divisa contra se non stabit.
Tout royaume divisé en lui-même sera désolé, toute ville et toute famille divisée en elle-même ne subsistera pas.

MATTH., XII, 25.

Pendant ces luttes de Rome contre elle-même et contre le monde, qu'advenait-il de Jérusalem?

Certes, la révolte judaïque avait beau jeu. Si jamais petit peuple avait pu espérer voir se briser pour lui le joug romain, c'était à cette époque où toutes les légions, au lieu de faire face à l'ennemi, faisaient face contre Rome; où les généraux, au lieu de guerroyer contre les Barbares ou les rebelles, tenaient leurs armes prêtes pour faire des révolutions ou pour s'en garantir. Vespasien surtout, circonspect de sa nature, dès qu'il avait vu la situation se brouiller à l'Occident, s'était gardé de rien entreprendre de décisif

contre Jérusalem. En politique prudent, il avait ménagé cette armée qui faisait sa force et sa sauvegarde; il l'avait réservée pour l'Italie. Et, lorsque, après avoir vu tomber Néron, Galba, Othon, il avait jugé à propos d'intervenir, le soin de sa propre royauté lui avait fait bien autrement négliger la question toute locale de Jérusalem.

Et quel moment surtout que cette dernière crise, où Rome ignorait elle-même à qui elle appartenait; où son Capitole était brûlé; où la Germanie et la Gaule étaient soulevées contre les aigles à peine défendues; où 6,000 soldats romains devenaient les soldats de l'empire gaulois; où, sur le Danube, sous l'Atlas, dans le monde entier, on était en armes! Quelle heure propice pour la révolution judaïque! N'était-ce pas le moment de se relever des premiers échecs que lui avait infligés Vespasien; de se propager, de s'affermir, de reprendre la Galilée; de tendre la main aux Juifs si nombreux au delà de l'Euphrate, de réveiller même contre Rome les vieux ressentiments de la royauté parthique; de refouler sur le littoral et de jeter dans la mer ces trois légions, soldats d'un empire déchiré et d'un empereur incertain; d'appeler à soi les Juifs d'Antioche d'un côté, les Juifs d'Alexandrie de l'autre, puis ceux de la Cyrénaïque, puis ceux de l'Asie Mineure et de la Grèce, puis ceux de l'Italie; de soulever, à cette heure où la révolte était partout, tout ce qui avait le sang ou la foi juive; de faire proclamer dans toutes les synagogues la résurrection d'Israël; d'ajouter à tant de révoltes de nations et d'armées la révolte de sept ou huit millions de Juifs, présents partout, s'entendant partout, partout indépendants, intrigants, audacieux?

La révolution judaïque n'essaya pourtant rien de pareil. C'est que la discorde, qui rendait l'empire impuissant pour l'attaque, rendait Jérusalem impuissante pour la résistance.

La discorde était en Judée comme en Italie, chez les oppresseurs comme chez ceux qui se défendaient, au sein de la rébellion comme au sein de l'empire.

J'ai déjà indiqué les divisions de Juda. D'un côté, ce que Josèphe appelle le peuple, c'est-à-dire les pontifes, la tête du sacerdoce; les anciens, la tête de la cité; en un mot, les gouvernants naturels de Jérusalem, et avec eux la masse principale de la ville et de la nation. Pour les uns, le respect du temple et de la loi, la soumission traditionnelle de leurs ancêtres; pour d'autres, le sadducéisme enclin à transiger avec l'idolâtrie, et supportant sans trop de peine le joug des païens; pour tous, l'amour du repos, des siens et de soi-même, faisaient, sinon espérer, du moins regretter la paix.

De l'autre côté étaient les rabbins, ou au moins les plus exaltés d'entre les rabbins; l'école ou la partie extrême de l'école; le pharisaïsme ou la partie la plus démocratique du pharisaïsme; les bandits et les faux prophètes, les zélateurs d'Éléazar et les sicaires de Manahem. Ceux-là, tourmentés par l'attente infructueuse du Messie, nourris, depuis le temps de Judas le Gaulonite, de démocratie théocratique et de mysticisme révolutionnaire, étaient aveuglément et désespérément pour la guerre.

Et, comme je l'ai dit, comme il arrive toujours, le petit nombre dominait le grand, la force menait les sages, les fanatiques avaient raison contre la raison. Cela s'explique particulièrement dans la nation juive sous l'empire romain : depuis cent ans, elle ne faisait plus le métier des armes; la masse du peuple n'était point soldat; il n'y avait de force régulière à Jérusalem que les milices bourgeoises formées par Ananus, mal armées, mal disciplinées, mal aguerries. Il n'y avait que les vétérans du brigandage qui eussent une épée et sussent la tenir. Eux seuls avaient la hardiesse de

tous les coups de main et l'expérience de tous les succès. Cette oppression de la majorité par la minorité s'explique donc, et elle était méritée : temple et école, pontifes et rabbins, sadducéens et pharisiens, aristocratie et peuple, tous avaient trempé dans le crime du Calvaire; il était juste que, dans cette multitude maudite, criminelle, affolée, les plus fous, les plus criminels, les plus maudits, fussent les plus puissants.

Mais, de plus, cette minorité dominante et belliqueuse se divisait elle-même ou devait bientôt se diviser en des partis divers. Faut-il, selon l'usage moderne, rattacher chacun de ces partis à un symbole, à une idée, à une politique différente? Je ne le crois pas, et d'ailleurs les renseignements nous manqueraient pour le faire. Ces partis nous apparaissent dans Josèphe comme étant celui d'Éléazar ou des zélateurs, celui de Manahem ou des sicaires, celui de Jean de Giscala ou des Galiléens; un peu plus tard, celui des Iduméens; un peu plus tard encore, celui de Simon ou des bandits. Chacun de ces partis n'est guère autre chose qu'une bande armée qui porte le nom de son chef. Et, après tout, dans notre révolution dont on a voulu faire l'histoire si savante, les partis n'étaient-ils pas les affidés de tel homme plutôt que les serviteurs de telle idée? Les dantonistes étaient-ils autre chose que les soldats de Danton et les terroristes ceux de Robespierre? Seulement à Jérusalem, ces factions étaient des factions militaires, ces chefs de partis des chefs de bandes; Éléazar et Jean de Giscala étaient bien un Robespierre et un Danton, mais un Danton et un Robespierre qui, au lieu d'avoir été avocats, avaient été bandits et maniaient l'épée, et non la parole. Leur lutte, au lieu de se trancher par les clubs et la guillotine, devait se prolonger par la tactique et par le courage.

Qu'on me pardonne, du reste, ces réminiscences auxquelles je ferai appel plus d'une fois. Je me sers, non des siècles passés pour faire allusion au siècle présent, mais du siècle présent pour éclairer les siècles passés. Aussi je m'en sers librement, ouvertement, sans détour, et autant de fois que j'en ai besoin. Le rapport des révolutionnaires juifs avec les révolutionnaires français frappe tout d'abord; il avait frappé M. de Stolberg qui appelle les zélateurs les Jacobins de la Judée[1]. Il justifie Josèphe dont je n'ai pas dissimulé la partialité ni les défauts, mais que notre habitude des révolutions nous aide à contrôler. Nous ne nous étonnons plus, en le lisant, de voir cette main-mise d'une minorité violente sur tout un peuple; cette conscience de l'impopularité des gouvernants qui se traduit par des proscriptions; ces luttes à qui opprimera, à qui proscrira, à qui égorgera; ces combats dans lesquels il faut chercher, non des idées qui se disputent, mais des passions qui se heurtent.

Je l'ai dit cependant : le premier moment après la victoire inattendue remportée sur Cestius (octobre 66) avait été, jusqu'à un certain point, un moment d'union et de paix intérieure. Lorsque Jérusalem avait commencé à se reconnaître après l'émerveillement de son succès, elle s'était vue en face de la puissance romaine provoquée par cette victoire; elle avait senti le besoin de la concorde et de la raison; les hommes d'ordre et de gouvernement régulier avaient été acceptés pour chefs. Les démocrates du pontificat, mais enfin des pontifes, Ananus et Jésus, fils de Gamala, avaient gouverné.

Mais bientôt ce qu'avait opéré l'influence d'une victoire que tous sentaient précaire, l'influence d'une défaite le détruisit. L'exaltation de la défaite égare les masses révolutionnaires

[1] *Gesch. der Religion J. Ch.*, t. VII, p. 65.

plus encore que l'étourdissement du succès. La conquête de la Galilée (automne 67) par Vespasien fit affluer de tous côtés vers Jérusalem les soldats vaincus de l'insurrection. Les corps francs de la Galilée, bandits ou insurgés, arrivèrent dans la ville sainte, criant qu'ils s'étaient réservés pour la défendre; exaltés, les uns par la douleur de leur échec, les autres par l'orgueil de la lutte, ceux-ci par le succès de leur fuite. Tous étaient des auxiliaires naturels pour les partis les plus violents[1].

Aussi le pouvoir échappe-t-il bien vite à la majorité conservatrice et passe-t-il à cette minorité révolutionnaire dont nous avons déjà indiqué les divers éléments. — Hors de Jérusalem, ce sont les Sicaires, maîtres du rocher de Massada (Sebbeh), sur les bords de la mer Morte, et dominant la campagne qui l'entoure; premiers fondateurs de l'esprit révolutionnaire en Israël, héritiers directs de Juda le Gaulonite; longtemps commandés par son fils Manahem ; depuis que Manahem a été tué et qu'ils ont été chassés de Jérusalem, ils sont commandés par un parent de Manahem, Éleazar, fils de Jaïr. C'est toujours la même famille, la même tradition de révolte, de fanatisme et de tuerie.—Dans le temple, ce sont les zélateurs, ayant pour chef Éléazar, fils de Simon ; ceux-ci peuvent être considérés comme le type de l'exalté juif, du disciple des rabbins, de l'adepte des faux prophètes; c'est l'école ou la synagogue en armes, le pharisaïsme militant.—Enfin, dans la ville sont répandus les Galiléens fugitifs, amenés au nombre de six mille par Jean de Giscala, et qui bientôt formeront un parti. Ceux-ci sont des Israélites moins purs; la Galilée, mêlée d'idolâtres, a formé des bandes d'aventuriers de toute sorte, qui souvent

[1] Josèphe, IV, 10-11 (3, 1-3). Nam pervicacissimus quisque illuc confugerat, eoque seditiosius agebant. Tacite.

accommodent ensemble le fanatisme hébraïque et le libertinage des païens. Chacun de ces partis, disons mieux, chacune de ces bandes aura son rôle et son jour.

Parmi ces factions, celle des zélateurs est la première qui domine. Cantonnée dans le temple, et par le temple maîtresse de la ville, elle a promptement annulé les pouvoirs publics, écarté le sage Ananus, installé une terreur. C'est une terreur avec tout son accompagnement ordinaire; clôture des portes pour que personne n'aille aux Romains; état d'insurrection permanente, cris perpétuels à la trahison, conspiration découverte chaque matin, loi des suspects, emprisonnements, massacre dans les prisons. « Décidés, dit Josèphe, à faire périr les aristocrates prisonniers, ils envoyèrent un certain Jean, surnommé en hébreu fils du Daim. Celui-ci, accompagné de dix complices armés d'épées, mit à mort tous les prisonniers. Ils donnaient, pour justifier ce meurtre, un motif grave, s'il eût été vrai : ces hommes, prétendaient-ils, avaient négocié avec les Romains pour leur livrer Jérusalem. Ils avaient donc, en les tuant, puni des traîtres à la liberté, et peu s'en fallait qu'ils ne se glorifiassent de leur crime comme les bienfaiteurs et les sauveurs de la patrie[1]. »

Ni la prêtrise ni la religion n'échappent à cette tyrannie. Ces fanatiques des faux prophètes et des rabbins n'étaient pas les disciples les plus respectueux de la loi de Moïse. Le Sanhédrin tombe dans le mépris, le pontificat en suspicion. On crée des pontifes sans égard aux droits de la maison d'Aaron consacrés par la loi. On se joue même à faire des grands prêtres. On tire cette dignité au sort; et le sort amène le nom d'un paysan qu'on va chercher à la charrue, à qui, au milieu des risées des zélateurs, des lamentations du sacerdoce, on

[1] Jos., v, 11 (3, 5).

met l'éphod sur les épaules, en l'instruisant tant bien que mal de son métier. Le temple, changé en citadelle, est profané par les armes et par les cris de guerre; les zélateurs entrent avec leurs pieds souillés jusque dans le temple intérieur[1]. Ces *jaloux* de la loi se raillent des prophéties de Moïse; quand on leur fait lire dans Daniel leur châtiment annoncé, ils se moquent de Daniel; ils ont leurs prophéties à eux, qu'ils mettent au-dessus de celles du sanctuaire[2].

Alors cependant le peuple se soulève. Il supportait les proscriptions, les profanations le révoltent. Sous la conduite d'Ananus, le girondin de cette terreur, il marche contre les zélateurs établis dans le temple. La première enceinte est forcée. Les zélateurs sont rejetés dans le temple intérieur. Là, un scrupule de mosaïsme arrête Ananus et le peuple; souillés par le combat, ils n'osent pénétrer dans cette enceinte fermée à quiconque est impur; ils ne veulent pas commettre le sacrilége qu'ils reprochent à leurs ennemis. Ils se contentent de garder les portes, attendant ou qu'une purification solennelle leur en permette l'entrée, ou que la faim, la peur, le repentir, les ouvrent sans combat.

C'est alors que Jean de Giscala et le parti galiléen commencent à se montrer. Jusque-là Jean flattait Ananus, il se montrait dévoué à la cause du peuple. Il se propose maintenant comme négociateur; il va du temple à la ville et de la ville au temple; dans la ville, il endort Ananus et lui parle de sa victoire assurée; au temple, il effraye Éléazar et lui parle de sa perte certaine: et, quand il le voit sans ressource, il glisse à l'oreille des zélateurs le terrible conseil d'appeler à leur secours les Iduméens[3].

[1] Εἰς τὸ ἅγιον. — Voir Jos., IV, 11, 12 (3, 6, 7).
[2] *Ibid.*, IV, 22 (6, 35).
[3] Jos., *de B.*, IV, 14, 15 (3, 13, 14; 4, 1).

Il faut dire ici ce qu'était, non pas cette faction, mais cette race qui entre maintenant sur la scène. Les Iduméens (Edomites) étaient une nation de pâtres, et au besoin de brigands, qui occupait primitivement les montagnes au midi de la mer Morte, mais s'était depuis étendue et possédait Hébron, à cinq lieues de la ville sainte. Ces demi-sauvages, descendants d'Esaü, prosélytes assez récents et médiocrement instruits de la loi de Moïse, étaient juifs par le fanatisme, païens par les mœurs. « C'était un peuple tumultueux et indiscipliné, toujours enthousiaste de la révolte et heureux des changements. Une flatterie suffisait pour leur faire prendre les armes, et ils couraient au combat comme à une fête. » Le nom d'Edom est encore aujourd'hui pour les Juifs un nom de haine qu'ils donnent à tous les étrangers. Éléazar lui-même devait y regarder à deux fois avant de livrer Jérusalem à de tels amis [1].

Il se décide pourtant. Une lettre est adressée aux chefs Iduméens et leur dénonce Ananus comme ami des Romains, prêt à ouvrir à ceux-ci les portes de Jérusalem, et bloquant dans le temple les derniers défenseurs de la liberté. Deux hommes dévoués portent cette lettre et y ajoutent d'ardentes paroles. La nouvelle circule bientôt dans toute la race d'Edom. Les chefs, comme des inspirés ou des furieux (ἐμμανεῖς), courent de bourgade en bourgade, dénonçant la guerre sainte. Au bout de peu de jours, vingt mille de ces pâtres, selon Josèphe, sont au pied des murs de Jérusalem, dont les portes se ferment à leur approche. Du haut d'une tour, Jésus, fils de Gamala, parlemente inutilement avec eux. Ils persistent à ne pas se retirer, comme les chefs du peuple persistent à ne pas leur ouvrir.

Une nuit d'orage vient mettre un terme à cette attente. Au

[1] Jos., IV, 15 (4, 1)

milieu de la pluie et des éclairs, tandis que les Iduméens, campés aux portes, veillaient s'abritant tant bien que mal sous leurs boucliers ; tandis que la milice de Jérusalem, simple garde nationale, peu amie des veilles, surtout par les pluies de l'hiver, dans laquelle les riches, fatigués, se faisaient, comme il est d'usage, remplacer par des pauvres qu'ils payaient[1], était censée garder les entrées du temple intérieur et dormait couchée sous les portiques : quelques-uns des zélateurs, favorisés par l'ouragan, s'arment des scies et des haches du sanctuaire, ouvrent avec ces instruments les portes de l'enceinte dans laquelle ils sont enfermés, traversent les postes de la milice sans les éveiller, descendent dans la vallée de Tyropœon, qui longe le temple à l'ouest, la suivent jusqu'à la porte de la ville, forcent cette porte, donnent l'éveil aux Iduméens et rentrent avec eux dans Jérusalem et dans le temple. Il n'y eut plus de combat, il n'y eut qu'une tuerie. Seuls, parmi la milice hiérosolymitaine, quelques jeunes gens des meilleures familles, plus aguerris et mieux armés, résistent un instant et sont taillés en pièces ; le reste jette les armes, s'enfuit en masse, se laisse acculer dans un coin du temple, où la dernière ressource est de se jeter du haut des murs dans la ville et de se briser. Tout cela se passe à la lueur des éclairs, au bruit d'un vent impétueux, aux cris sauvages des Iduméens, aux hurlements des femmes épouvantées. Il était évident, dit Josèphe, que cette nuit-là la nature avait été troublée pour perdre les hommes[2].

La terreur est donc rétablie ce jour-là, et une triple terreur, puisque le gouvernement, s'il faut l'appeler ainsi, se compose des zélateurs, des Galiléens et des Iduméens. Le massacre commencé dans le temple se continue dans la

[1] Jos., IV, 13, 14 (5, 11, 12).
[2] Jos., IV, 16, 17 (4, 5-7 ; 5, 1).

ville. Commencé le jour de l'irruption, il se continue les jours suivants. Les Iduméens cherchent partout Ananus et Jésus qu'on leur a donnés comme les deux grands coupables, les deux grands amis de Rome. Ananus était comptable à la justice de Dieu d'un autre crime que les Iduméens ne lui imputaient pas; c'était lui qui, au mépris et de la loi judaïque et de la loi romaine, avait martyrisé l'apôtre saint Jacques. Tous deux sont tués et jetés nus, hors de la ville, à la dent des chiens; quelques-uns de ces jeunes gens qui avaient fait la force de la milice sont emprisonnés et torturés pour extorquer d'eux une rançon; ils expirent dans les tourments. Les parents des morts n'osent pas les ensevelir, n'osent pas les pleurer; pendant la nuit et en se cachant, ils jettent un peu de terre sur ces cadavres. Ce refus de la sépulture qu'on accordait même aux crucifiés, témoignait un bien complet oubli de la loi de Moïse. On sait quelle impureté légale entraînait un cadavre pour celui qui le touchait, pour la chambre et la ville où il était abandonné[1].

Au milieu de ces tueries, un seul homme eut des juges. Mais cette justice fut une ironie amère. Quand les zélateurs voulurent s'attaquer à Zacharie, fils de Baruch, homme riche, populaire et ami de la liberté, il leur prit une fantaisie de légalité. Ils constituèrent un sanhédrin; soixante-dix juges siégèrent au consistoire Gazith, depuis longtemps abandonné : et là, bien qu'au milieu des épées nues des zélateurs, ils prononcèrent un acquittement. Mais les clameurs des hommes armés protestèrent contre cette sentence; et, dans le temple même, deux des zélateurs frap-

[1] Le corps du criminel ne demeurera pas la nuit sur le bois. Tu l'ensevelira le même jour, et tu ne souilleras pas la terre que l'Éternel t'a donnée. *Deut.*, XXI, 22. — Celui qui aura touché le corps d'un homme demeurera impur pendant sept jours. *Num.*, XIX, 1.

pèrent Zacharie : « Voilà, disent-ils, l'absolution que nous te donnons, elle vaut mieux que celle de tes juges. » Ils jetèrent son cadavre du haut du mur dans la vallée de Tyropœon, et renvoyèrent les juges bâtonnés pour enseigner à Jérusalem quelle liberté elle devait attendre de leur parti[1].

Cette tyrannie dura longtemps encore. Au printemps suivant, pendant que les Romains achevaient de soumettre la Galilée, la Samarie, les côtes de la mer; pendant que la Pérée, la rive gauche du Jourdain subissait leur joug, dans la Judée et dans Jérusalem rien n'était changé. L'insurrection et le brigandage, refoulés partout ailleurs, n'en étaient que plus puissants dans ce coin qui lui restait.

La campagne était toujours dominée par les sicaires. Ce parti, qui n'était guère que le parti du brigandage, était maître de Massada et avait fait sa place d'armes de cette inexpugnable citadelle du roi Hérode. Quand Jérusalem, sous Ananus, avait eu un gouverneur régulier, elle avait un peu contenu ces brigandages; depuis que Jérusalem, sous Eléazar et Jean de Giscala, était livrée à une multiple tyrannie, le brigandage marchait la tête haute. En plein jour, à la fête des Azymes (14 xantichus, 4 avril, 68), la ville d'Engaddi avait été surprise par les sicaires; tous les

[1] Josèphe, IV, 19 (5, 4). On a cru reconnaître en ce personnage Zacharie, fils de Barachie, dont parle Notre-Seigneur, comme ayant été tué entre le vestibule et l'autel. Il faudrait alors donner un sens prophétique aux paroles de l'Évangile, qui semble bien plutôt parler historiquement. N'est-il pas plutôt question de Zacharie, fils de Joiada, lapidé sous le roi Joas, et dont le sang, selon une tradition judaïque, demeura bouillant sur le seuil du temple, jusqu'au jour où Nabuchodonosor vint le venger par le sac de Jérusalem, et où cette empreinte disparut? — Voyez Matth., XXIII, 35. — Stolberg, *Gesch. der Religion J. C.*, 1re époque, 1re période, 1, 16, § 14, t. VII. Le docteur Sepp, *Vie de N. S. J. C.*, 2e part., VI, 17.

hommes avaient pris la fuite; 700 femmes ou enfants avaient péri; la cité avait été pillée; les maisons détruites. Éléazar, fils de Jaïr, était maître hors de Jérusalem autant qu'Éléazar, fils de Simon, était maître dans l'enceinte du temple [1].

Dans la ville, c'était toujours le double gouvernement et la double terreur d'Éléazar, chef des zélateurs, et de Jean, chef des Galiléens. Il est vrai que les Iduméens, mobiles comme toutes les races barbares, avaient fini par se repentir et avaient quitté Jérusalem, ou s'apercevant, comme dit Josèphe, qu'on les avait trompés, ou peut-être tout simplement rassasiés. Mais, en forme d'adieu, ils avaient ouvert les prisons, et avaient jeté sur Jérusalem 2,000 malfaiteurs délivrés, leurs dignes remplaçants.

Le parti patriotique ainsi grossi continuait à égorger. Les zélateurs proscrivaient, et, comme de juste, la proscription tombait sur les premiers fauteurs de la révolution, maintenant dépassés. Ainsi périrent « Gorion, homme d'illustre naissance, mais démocrate et plein d'esprit libéral [2]. » Ainsi Niger le Péraïte, un des héros de la victoire sur Cestius : Niger ne demanda que la grâce d'être enterré; on la lui refusa, et il mourut, appelant sur ses meurtriers la peste, la famine, et les Romains, qui ne manquèrent pas à son appel. — Quant aux Galiléens, ils avaient des façons particulières d'agir : ils assassinaient, mais avec raffinement et élégance. Les guerres civiles dépravent promptement les mœurs; j'ai dit ce qu'était Rome à cette époque; on sait ce qu'étaient les mœurs au temps de la Ligue et de la Fronde. Des vices abominables dont les Israélites s'étaient jusque-là préservés et qu'ils se faisaient honneur de détester avaient gagné le

[1] Jos., IV, 24 (7, 2).

[2] Δημοκρατικὸς καὶ φρονήματος ἐλευθερίου μεστός. Jos., IV, 6, 1.

parti galiléen. Vêtus en femmes, parfumés, le fard sur le visage, ils erraient par les rues, quand tout à coup un poignard sortait de dessous leur chlamyde de pourpre et la courtisane devenait assassin [1]. Au milieu de ces angoisses, le pauvre parti pacifique ou modéré, qui avait vu ses chefs mis à mort, sa milice désarmée, sa jeunesse égorgée, était réduit à des femmes, à des enfants, à des vieillards, à des gens ruinés qui ne demandaient que la mort, à des riches qui s'épuisaient d'argent et de ruses pour tromper la garde et s'enfuir au camp romain.

C'est alors que l'on conseillait à Vespasien, libre encore des préoccupations de l'Occident, de marcher droit sur Jérusalem et d'anéantir cette rébellion qui se déchirait de ses propres mains : « Non, dit-il; en les menaçant d'une attaque décisive, nous ferions cesser leurs discordes. Attendons, laissons-les se décimer. Dieu est plus grand général que moi, et Dieu se prépare à nous les livrer sans combat [2]. »

Bientôt, en effet, la terreur judaïque allait se compliquer encore. Chez ces hommes, dont aucun ne sut commander, il y avait une insatiable ambition de commander. Les deux princes hérodiens, Costobare et Saül, avaient voulu se faire rois. Manahem avait eu la même prétention. Son successeur, Éléazar, régnait à Massada. L'autre Éléazar, le zélateur, trônait dans le temple. Jean de Giscala, dans Jérusalem, avait ses gardes, ses sentences de mort, sa royauté. Et un quatrième roi d'Israël, un quatrième parti, une quatrième bande armée, s'élevait déjà. Simon Bar-Gioras, c'est-à-dire fils de Gioras, était le bandit judaïque à sa plus haute puissance. Il avait un corps robuste plutôt qu'une âme intelligente, une audace brutale, et, comme tous les autres, une ambition

[1] Jos., IV, 34 (9, 10).

[2] Στρατηγεῖν γὰρ ἄμεινον αὐτοῦ τὸν Θεόν. IV, 21 (6, 2).

sans limites. Il avait commencé par quelques brigandages dans l'Acrabatène (au midi de la mer Morte), et il avait été poursuivi alors qu'un peu d'ordre régnait encore à Jérusalem. Il avait demandé asile aux sicaires de Massada; et ceux-ci, se défiant déjà de son ambition, l'avaient accueilli, lui et ses femmes, non dans la citadelle, mais dans la ville située au pied du rocher. C'est là qu'en se montrant brigand plus hardi qu'eux-mêmes, il avait gagné leur confiance; il leur avait fait hasarder leurs courses plus au loin; lui-même, loin des créneaux de Massada, à Naïn (Beni-Naïm vers Hébron), il avait fini par se bâtir un château-fort à lui, et une retraite cachée où il enfouissait dans des cavernes l'or de ses brigandages; il était devenu, en ce temps et en ce pays de voleurs, le héros de son temps et de son pays. Son parti était nombreux; car il se formait des proscrits et des fugitifs de tous les autres partis; — riches ruinés par la guerre, — gens menacés et qui s'étaient échappés de Jérusalem, — gens désespérés qui se jetaient aveuglément dans les aventures, — gens honnêtes que la folie de leur temps transformait en brigands, — esclaves qui prétendaient conquérir leur liberté, — malfaiteurs auxquels les Iduméens avaient ouvert les portes des prisons de Jérusalem; — tous ces milliers d'hommes, que la révolution avait jetés hors de leur voie et hors de leur bon sens, en un mot, et dans toute la force du terme, ce que les zélateurs et les Iduméens de nos jours ont appelé le *prolétariat armé*. Joseph compte que Simon commandait, outre une bande régulièrement équipée, à quarante mille volontaires[1]. Il fallait cette époque pour qu'un tel homme eût une telle popularité!

Mais le vertige était universel; on avait la folie de la des-

[1] Δίχα γαρ τῶν ὁπλιτῶν, τέσσαρες αὐτῷ συνείποντο μυρίαδες. Jos., IV, 32 (9, 7).

truction et de la mort. Partout où Simon passait, son armée dévorait tout; ce qu'elle ne consommait ni ne pouvait emporter, elle le brûlait; elle foulait la terre aux pieds pour la rendre stérile. Comme une forêt demeure sans feuilles après le passage d'une nuée de sauterelles, le sol derrière eux demeurait sans un arbuste et sans une touffe d'herbes. Simon ravagea ainsi l'Idumée, saccagea la ville d'Hébron; et Jérusalem vit rentrer dans ses murs, en fugitifs, les Iduméens qui y étaient entrés naguère en dévastateurs.

Les Robespierres de Jérusalem commencèrent alors à s'inquiéter du Babeuf de Naïn. Les zélateurs étaient déjà sortis en plaine contre lui et avaient été vaincus. Ils essayèrent une autre manière de le subjuguer; au moyen d'une embuscade ils enlevèrent une des femmes de Simon et l'emmenèrent comme otage à Jérusalem. Simon la redemanda, non par la prière, mais par la menace. Il campa sous Jérusalem, sans essayer un assaut; mais, pareil, dit Josèphe, à une bête féroce blessée qui, ne trouvant pas celui qui l'a frappée, se jette sur le premier venu. Tout ce qui sortait des portes était saisi; les uns étaient mis à mort; les autres, envoyés dans la ville les mains coupées, étaient chargés de dire, au nom de Simon, qu'il avait juré devant Dieu, une fois maître de Jérusalem, de traiter ainsi hommes et femmes, enfants et vieillards, coupables et innocents jusqu'au dernier. On eut peur, et sa femme lui fut rendue [1].

Mais ce jour-là (chose étrange, bien qu'elle soit commune dans les temps de révolution), Simon devint le héros du peuple de Jérusalem et l'espérance du parti de la paix. La détresse de cette ville était si grande! investie au dehors par Simon! opprimée au dedans par Jean et Éléazar! qui fuyait

[1] Jos., IV, 32 (9, 8).

pour échapper à ceux-ci tombait aux mains de celui-là. Le parti de la paix, c'est-à-dire le parti de tout le monde, tenta une dernière révolte. Il s'adjoignit les Iduméens fugitifs, ces assassins de la veille qu'il acceptait aujourd'hui pour sauveurs. Une fois encore, zélateurs et galiléens furent refoulés dans le temple; mais, fortifiés dans cette citadelle, prêts à en sortir au premier moment favorable, on ne pouvait ni les y laisser ni les y forcer. Les pontifes délibérèrent; ils ne virent d'espérance contre les ennemis du dedans qu'en l'ennemi du dehors; et Simon, ce type suprême du voleur de grand chemin, fut appelé dans les murs comme un libérateur (3 xanthicus — 13 mars, 69). On ne pouvait à cette époque demander aide contre un bandit qu'à un bandit.

Ce fut ici la dernière phase de la révolution judaïque, et la situation définitive, quoique violente, dans laquelle, un an après, elle devait recevoir le coup de grâce. Jérusalem avait eu d'abord le gouvernement régulier des pontifes, puis la tyrannie d'Éléazar; une première tentative de réaction lui avait valu la double tyrannie d'Éléazar et de Jean; sa seconde tentative lui valait la triple tyrannie, d'Éléazar, de Jean et de Simon.

La position fut celle-ci : Simon, appelé dans Jérusalem par les pontifes, caserné avec dix mille de ses bandits et cinq mille Iduméens, sur la montagne de Sion d'où il assiégeait le temple; — Jean, avec ses six mille galiléens occupant la première enceinte du temple et la défendant contre Simon; — enfin Éléazar avec deux mille quatre cent zélateurs occupant le temple intérieur, le sommet de la sainte montagne, et le défendant contre Jean (car ces deux héros de la révolution judaïque étaient brouillés l'un avec l'autre, et Éléazar, comme dit Josèphe, avait formé une sédition dans la sédition): — Simon, ayant pour lui le nombre de ses soldats et les der-

nières espérances du peuple, Éléazar, sa situation dominante; Jean, son indomptable énergie; — Jean se défendant à droite et à gauche, au-dessous de ses pieds et au-dessus de sa tête, élevant aux quatre coins de l'enceinte extérieure quatre tours de bois destinées à écraser Simon; dressant contre le temple intérieur des machines qui envoyaient leurs boulets de pierre à Éléazar : quand les zélateurs enivrés du vin du temple et las des combats de la journée, se laissaient aller au repos de la nuit, Jean, tranquille de ce côté, se précipitant sur Jérusalem, comme un vautour, et avant que Simon n'eût eu le temps de descendre de son campement de Sion, incendiant un des quartiers de la ville basse.

Et entre ces trois partis, ces trois armées, ces trois dominations, cette double guerre, ce double siége, le vrai peuple de Jérusalem, chassé de partout où les gens de guerre avaient besoin de se loger, vivait entassé, tremblant, désespéré dans la ville basse; se réveillait sans cesse aux cris du combat; voyait ses maisons détruites; ses magasins où le gouvernement des pontifes avaient entassé des vivres pour plusieurs années [1], anéantis par la flamme; tout ce qui avoisinait le temple nivelé au ras du sol par la main tantôt de Jean, tantôt de Simon.

Les sacrifices, il est vrai, se faisaient toujours au temple; par un accord tacite, galiléens et zélateurs laissaient pénétrer les adorateurs jusqu'à l'autel, avec quelque difficulté s'ils étaient Juifs, sans difficulté s'ils étaient étrangers, parce que, ceux-ci une fois entrés, on les tuait. Mais souvent les pierres lancées par Jean de Giscala interrompaient le sacrifice et écrasaient le prêtre sur l'autel. Le temple était changé en place d'armes;

[1] Pour vingt et un ans, selon les rabbins, qu'il ne faut pas prendre à la lettre. Mss Gittin, 56, cité par Jost, VII, 19; et aussi Josèphe, V, 3, 4 (1, 4).

les catapultes garnissaient le portail sacré. Les cèdres accumulés par le roi Agrippa pour l'embellissement du sanctuaire étaient employés à construire des tours pour l'assiéger. Le temple était souillé de sang et de cadavres ; ses défenseurs marchaient sur des morts qu'ils n'avaient ni le loisir ni la place d'enterrer.

Cela dura une année entière. Pendant une année entière, et surtout pendant les neuf mois d'un précieux et complet répit que donna à Jérusalem la guerre de Vespasien contre Vitellius (juillet 69 à avril 70), Simon ne cessa pas de tenir Jean assiégé, Jean de tenir assiégé Éléazar ; et Jérusalem, qui inscrivait sur ses monnaies l'an II ou l'an III de la liberté[1], Jérusalem partagée entre trois tyrans ne fut pas même assez libre pour faire pencher la balance en faveur de l'un ou de l'autre[2].

Cette lutte n'eut pas de terme, parce qu'en effet à aucun des trois hommes qui se disputaient l'empire il ne pouvait être donné de dominer la révolution qu'ils avaient faite. Dans la révolution judaïque ni la majorité, ni même la minorité, n'eut jamais dans son sein l'esprit de concert ni l'esprit de commandement Aucun chef, aucun pouvoir, n'en devait sortir. A l'heure même de son agonie, elle ne comprit pas le besoin d'être unie et d'être commandée.

[1] Ces monnaies sont au nombre de celles qu'on appelle à tort samaritaines. Elles portent d'un côté une feuille de vigne, de l'autre un calice à deux anses (le vin des sacrifices). — Voyez Reland, *de Nummis Samaritanis*, dissert. V. — M. de Saulcy, *Études sur l'art judaïque*, x. — C'est sur ces monnaies que, pour exprimer le mot de liberté, on a employé un terme inconnu à la langue des Livres saints.

[2] Sur tout ce qui précède voyez Josèphe, IV, 34 (12). ; V, 1-5 (1) ; et Tacite, résumant et confirmant Joseph : Tres duces, totidem exercitus. Extrema et latissima mœnium Simo (quem et Bargioram vocabant) mediam urbem Joannes, templum Eleazarus firmaverat. Multitudine et armis Joannes et Simo, Eleazarus loco pollebat. Prælia, dolus, incendia inter ipsos, et magna vis frumenti ambusta. V, 12.

Il est vrai que l'esprit de commandement défaillait également à Rome. Néron, Galba, Othon, Vitellius, s'y succèdent en peu de mois; mais pourtant ils règnent. Jean, Éléazar, Simon, luttèrent éternellement sans jamais se dominer. Ils luttèrent jusqu'au jour où ils périrent ensemble et leur révolution avec eux. C'est une terreur où Robespierre n'a jamais vaincu Danton, ni Danton Robespierre.

C'est que l'esprit de commandement est un don de Dieu. « C'est par lui que règnent les rois. » C'est même par lui en un sens que règnent les tyrans et les tribuns. C'est Dieu qui fait ces hommes, auxquels les hommes sentent qu'ils doivent obéissance. Il les donne humains et sages quand il veut bénir les peuples; durs et méchants, quand il veut les punir. Quand il veut perdre une nation, il cesse de lui donner de tels hommes.

A la fin cependant, un cri de tardif repentir s'éleva du sein de ce peuple; Israël regretta sa révolte contre Rome; sa conscience ne savait pas remonter plus haut. Femmes et vieillards, qui seuls en dehors des partis armés échappaient à la prison et à la mort, se mirent à appeler l'aigle romaine comme une libératrice, au moins comme une plus douce ennemie. Mais le repentir, le retour vers Rome, mais la paix était la seule chose que tous les partis s'accordassent à éloigner, également fanatiques d'une indépendance impossible ou plutôt de leur propre despotisme. Les portes étaient gardées. Qui voulait s'enfuir était l'ami des Romains, l'ennemi de Simon et d'Éléazar, de Jean comme de Simon. Tous trois, bien qu'ils s'entr'égorgeassent, étaient des patriotes vertueux, également hostiles aux mauvais citoyens et disposés à verser le *sang impur*. Ils ne se disputaient autre chose que le droit de sauver la patrie par le meurtre.

Ainsi se passa cette terrible année 69, année de révolte

et de démence universelle. Si, à ce moment, Jérusalem avait trois maîtres ennemis les uns des autres, Rome était de même déchirée entre Vitellius et Vespasien; l'Italie était dévastée; Crémone brûlait; les rives du Rhin étaient en armes; Maric soulevait la Gaule et Velléda la Germanie, comme dieux ou comme prophètes, ni plus ni moins que les inspirés d'Israël. Romains contre Romains assiégeaient le Capitole, de même que Juifs contre Juifs assiégeaient le temple, et le Capitole s'écroulait dans les flammes, comme le temple devait bientôt y périr. La fièvre de l'insurrection avait saisi tous les peuples; mais chez les factieux du judaïsme elle avait quelque chose de fanatique et d'insensé. C'était un accès de *delirium tremens* infligé à cette révolution qui tournait son épée contre elle-même et se déchirait devant l'ennemi.

Et pendant ce temps l'ennemi, quelque préoccupé qu'il fût de ses propres révolutions, ne laissait pas que de gagner du terrain sur la révolution israélite et de lui reprendre fragment par fragment la terre sainte.

Dans les deux années qui s'étaient écoulées depuis la soumission de la Galilée, Vespasien avait suivi cette marche lente et circonspecte qui tendait à détacher peu à peu Jérusalem de tous ses appuis et à y refouler l'insurrection pour l'y écraser par un dernier coup. Chaque campagne avait resserré davantage le cercle autour de la ville sainte.

En 67, la Galilée avait été soumise, et le littoral de la mer repris. Jérusalem s'était trouvée ainsi menacée par l'ouest et par le nord.

En 68, la reddition de Gadara (4 dyster, 12 février) avait ouvert à Vespasien la Pérée, qui forme la rive gauche du Jourdain, depuis le lac de Tibériade jusqu'à la mer Morte. Le tribun Placidus, avec trois mille cinq cents hommes seulement (tant l'insurrection avait de faibles racines de ces

provinces!), avait pourchassé tout le long de cette rive la nombreuse bande d'insurgés qui avait occupé Gadara; il avait fini par l'acculer au Jourdain, avait comblé le fleuve de leurs cadavres, et avec des barques les avait poursuivis jusque sur la mer Morte [1]. La révolte judaïque s'était trouvée par là refoulée et circonscrite du côté de l'Orient. Et, en même temps que Placidus, Vespasien, parti du côté de l'Occident, avait complétement contourné Jérusalem, lui enlevant Lydda, Thamna, assiégeant Emmaüs, ravageant l'Idumée, et se retrouvant à Jéricho (3 dœsius, 22 mai) avec son lieutenant, vainqueur de la Pérée. Jérusalem s'était ainsi trouvée investie entre les forts et les campements romains de Jéricho, d'Adida, d'Emmaüs, à six, cinq, deux lieues et demie de distance [2].

Dans la campagne de 69 (commencée le 5 dœsius, 15 mai), les toparchies les plus voisines à l'occident de Jérusalem avaient été soumises; l'Idumée, au midi, complétement subjuguée; Vespasien avait chevauché en vue des murs de la ville sainte. Il ne demeurait plus à l'insurrection, hors de Jérusalem, que trois châteaux forts voisins de la mer Morte, Hérodion, Massada, Machéronte; ce n'était plus une guerre qui restait à faire, mais un siége [3].

On en était là (juillet 69), et Vespasien se préparait à entreprendre ce siége, quand sa proclamation à l'empire, son départ pour l'Égypte, l'attente d'une nouvelle révolution dans les affaires romaines, étaient venus suspendre pour quelques mois ses opérations militaires.

[1] Jos., IV, 25 (7, 5).
[2] Jos., IV, 26-28 (8; 9, 1).
[3] *Ibid.*, IV, 33 (9, 9). — Vespasianus intra duas æstates, cuncta camporum omnesque, præter Hierosolymam, urbes victore exercitu tenebat. Tac., *Hist*, V, 10.

J'ai dit comment le patriotisme éclairé et exalté du judaïsme veilla à ce que cet ajournement ne nuisît en rien aux affaires de Rome. Depuis l'entrée des Iduméens à Jérusalem, Rome eut le temps d'avoir ses quatre révolutions, de voir tomber Néron, Galba, Othon, Vitellius, et d'être enfin pacifiée sous Vespasien, sans que les déchirements de Jérusalem eussent eu leur terme et sans que les Juifs eussent employé ce répit à autre chose qu'à s'entr'égorger. Aussi, au printemps de 70, lorsque les querelles de l'empire furent définitivement terminées, Vespasien reconnu partout, le Danube tranquille et la Gaule à peu près apaisée; pendant que le Capitole commençait à se rebâtir et que Céréalis reprenait la campagne contre les Germains; Titus, que son père avait laissé en Judée[1], put, libre de toutes les préoccupations de la guerre civile, reprendre au point où elle en était restée le printemps précédent la petite affaire, un peu oubliée au milieu de tant de secousses, de l'insurrection de Jérusalem.

[1] Suet., *in Tit.*, 5; Tac., *Hist.*, v, 1; Jos., iv, 42 (ii, 5).

CHAPITRE XV

SIÉGE DE JÉRUSALEM

I

PRISE DE LA VILLE.

> Cum autem videritis circumdari ab exercitu Jerusalem, tunc scitote quia appropinquavit desolatio ejus....
>
> Quia dies ultionis hi sunt, ut impleantur omnia quæ scripta sunt.
>
> Væ autem prægnantibus et nutrientibus in illis diebus.
>
> Luc., xxi, 20, 22, 23.

> Or, quand vous verrez les armées entourer Jérusalem, sachez que sa désolation est proche...
>
> Parce que ce sont ici les jours de vengeance, pour accomplir tout ce qui a été écrit.
>
> Malheur aux femmes grosses et à celles qui nourrissent en ces jours-là.
>
> Bossuet.

A ce moment-là, une certaine sécurité relative régnait dans Jérusalem. La longue inaction des forces romaines, le péril même du dedans, avait fait oublier le péril du dehors. Le temps de Pâques approchait, et les apprêts de la fête amenaient entre Juifs une sorte de trêve. Les pèlerins arrivaient assez librement, moins nombreux que dans les années de paix, nombreux pourtant ; lorsqu'eut lieu le coup de filet annoncé par les prophètes : Titus se mit en marche de Césarée pour Jérusalem[1].

Son armée pouvait monter à cinquante ou soixante mille

[1] Jos., iv, 42 (ii, 5) ; v, 6 (i, 6) ; Tac., *Hist.*, v, 1.

hommes sans les esclaves. Il avait sous ses ordres les trois légions (5ᵉ, 10ᵉ et 15ᵉ) qui avaient fait sous Vespasien la guerre de Galilée, diminuées dans l'intérêt de la guerre civile, mais recrutées par des renforts venus d'Égypte. Il s'y ajoutait la 12ᵉ, celle qui avait été vaincue sous Cestius, ardente à réparer sa défaite; les troupes des trois rois vassaux; vingt cohortes des villes syriennes; des nuées de cavaliers arabes, ennemis habituels du peuple juif. Des volontaires romains, courtisans du nouvel empire, se pressaient autour de Titus, empressés d'assister la dynastie Flavia dans sa première guerre et dans sa prochaine victoire[1]. Ce fut à Gabaath-Saül, à trente stades (une lieue et demie) de Jérusalem que Titus, venant de Césarée, rencontra la 5ᵉ légion qui, après avoir ravagé l'Idumée, arrivait d'Emmaüs, et la 10ᵉ, qui avait occupé la Pérée et arrivait de Jéricho. Le rendez-vous avait pu être donné presque aux portes de Jérusalem, tant cette ville était déjà serrée de près[2] !

Bientôt, des hauteurs de Scopos, qui fut le premier campement du siége, la ville sainte commença à leur apparaitre (14 xanthicus, 9 avril). Le pays qui entourait Jérusalem ne présentait pas alors cet aspect de désolation et de nudité qui attriste aujourd'hui l'âme des voyageurs et leur a inspiré de si belles et de si mélancoliques paroles. Cinq siècles consécutifs d'habitation et de culture avaient vaincu l'âpreté du sol; l'olivier, le figuier, la vigne croissaient partout. Les eaux, habilement ménagées, fécondaient cette terre naturellement

[1] Multi quos ex urbe aut Italia sua quemque spes acciverat occupandi principem adhuc vacuum. Tac., v, 1.

[2] Les lieutenants de Titus étaient Tibère Alexandre, préfet d'Égypte; S. Pétilius Céréalis (parent de celui qui faisait la guerre en Germanie), pour la 5ᵉ légion; Titus (Calpurnius Piso?) Frugi, pour la 15ᵉ; Larcius Lepidus, pour la 10 ; Liternius Fronto, commandant militaire en Égypte. — Voir Jos., v, 6 (1, 6); vi, 24 (4, 3).

stérile; des aqueducs et des conduits souterrains amenaient l'eau à Jérusalem, qui n'en manqua pas au milieu de toutes les souffrances du siége[1]. Au milieu de cette riche campagne et par-dessus l'abrupte vallée du Cédron, l'œil atteignait Jérusalem; et la ville, comme dit Pline, la plus glorieuse de tout l'Orient, apparaissait ceinte d'une rangée de tours, qui, plus élevées là où le sol était plus bas, semblaient toutes du même niveau et enchâssaient la cité comme un diadème[2].

Mais quelques faîtes plus élevés surgissaient encore au-dessus de cette couronne d'or. C'était, à droite, et plus éloignée, Sion, la cité de David, le point dominant de la ville, dominée elle-même par les trois tours Hippicos, Phasaël et Mariamne, dont chacune, massive et resplendissante, semblait taillée dans un seul bloc de marbre blanc. A gauche et plus près, c'était la tour Antonia, la gardienne du temple[3]. Plus en arrière, au-dessus de la colline de Bézétha, qui la coupait à mi-hauteur, apparaissait la partie haute du temple, blanche comme la neige, là où sa blancheur n'était pas relevée par des plaques d'or, et dressant au ciel les mille aiguilles dorées qui en couronnaient le faîte. La ville de David et de Salomon n'était pas alors la cité indigente et mélancolique qui rappelle au pèlerin les pleurs de Jérémie et les douleurs du Calvaire. C'était une ville riche, forte, puissante. Agrippa l'avait à peu près doublée; tous les Hérodes avaient travaillé à l'embellir: Pilate lui avait construit des aqueducs; les rois prosélytes de l'Adiabène avaient des palais dans ses murs; les Césars l'a-

[1] Xiphilin., LXVI, 4. Selon lui l'eau manqua aux Romains, ce que Josèphe dément. v, 25 (9, 4). Et Tacite : Fons perennis aquæ, cavati sub terra montes et piscinæ cisternæque servandis imbribus. v, 12.

[2] Turres, ubi mons juvisset, in sexagintà pedes; inter devexa, in centenos vicenosque attollebantur, mira specie et procul intuentibus pares. Tac., v, 11.

[3] Conspicuoque fastigio turris Antonia. Tac., *ibid.*

vaient enrichie de leurs dons. Opulente et prévoyante à la fois, ceinte de tours et pleine de palais, ses citadelles étaient des lieux de délices; ses tours, hautes de deux cents pieds, dont les créneaux devaient bientôt vomir l'huile bouillante sur les assaillants, contenaient des bains, des piscines, des salles de banquet, des logements pour des centaines de courtisans et d'esclaves. L'éclat des marbres blancs et de l'or dont elle était parée était relevé par le cadre de montagnes sur lequel elle se détachait. C'était, à gauche, au delà de l'aride vallée de Cédron, la montagne des Oliviers, dont le feuillage grisâtre faisait ressortir la blancheur des portiques du temple; au fond, les montagnes plus lointaines de Thécoa, abruptes, rocheuses, grises, comme les voyageurs les décrivent aujourd'hui. Elles, du moins, n'ont pas changé[1].

Il ne faut pas croire que cette vue laissât insensibles même les païens de l'armée romaine. Pour les Syriens et les Arabes qui en formaient la plus grande partie, Jérusalem était l'antique ennemie, enviée et redoutée depuis longtemps, et qui leur apparaissait dans tout l'éclat de son opulence, au milieu de ses fêtes et de l'affluence de ses pèlerins, comme une proie longtemps désirée et que leur main allait saisir. Mais chez les Romains de Rome, si je puis ainsi parler, soldats plus désintéressés de cette guerre, il y avait des sentiments d'une autre nature. Il y avait là plus d'un esprit à qui ne manquait ni l'élévation de l'intelligence, ni même la religion du cœur; philosophe et frappé de la grandeur du dogme hébraïque; instruit dans l'histoire et émerveillé de l'étrange destinée du peuple juif; artiste, et, dans son amour du beau, contemplant avec une certaine vénération curieuse ce temple, l'une des merveilles du monde; peut-être même, en ce temps où le sentiment re-

[1] Voir en général Josèphe, v, 13 (4).

ligieux était dépravé plutôt qu'anéanti, homme religieux; comme tel, dégoûté des idoles, inquiet du vrai Dieu, ayant reçu un certain reflet de christianisme, arrivant presque en pèlerin au pied du seul temple au monde où il n'y avait pas d'idoles et où le vrai Dieu était adoré. Des Césars eux-mêmes avaient éprouvé ce respect; pourquoi des tribuns militaires ne l'eussent-ils pas ressenti? Nous verrons chez Titus, en face de Jérusalem, ce sentiment mêlé de curiosité, d'admiration, de respect, de prière, qui le portèrent, après avoir vaincu, à se prosterner et à vouloir sauver le temple contre lequel il combattait.

Que se passait-il cependant et dans cette ville et dans ce temple? Quelles ressources s'y trouvaient pour la défense? Quelles inclinations pour la paix?

La situation de Jérusalem était naturellement forte. Les deux vallées escarpées du Gihon et du Cédron l'enveloppaient, l'une à l'occident, l'autre au nord et à l'est; puis, se réunissant au midi, formaient autour d'elle comme un large fossé. Il n'y avait de côté accessible que l'intervalle de sept à huit stades (douze à quinze cents mètres) qui, au nord-ouest, séparait les deux vallées. Mais, là comme partout, la main de l'homme avait complété ou remplacé l'œuvre de la nature[1]. Cinq enceintes fortifiées se partageaient Jérusalem. Au sud-ouest, c'était Sion, la citadelle, la cité de David, défendue, du côté de la vallée, par la pente escarpée et rocheuse sur laquelle elle reposait; du côté de la ville, par les trois tours, Hippicos, Phasaël et Mariamne, hautes de quatre-vingts à quatre-vingt-dix coudées; de tous les côtés, par l'antique muraille de Da-

[1] Urbem arduam situ, opera moleque firmaverant quis vel plana satis munerentur. Tacite, v, 11. — C'est aussi par le nord, comme étant le côté le plus faible, que Pompée attaqua Jérusalem. Jos., *Antiq.*, XIV, 7, 8 (4, 1, 2).

vid, haute de trente coudées et garnie de soixante tours[1]: Sion était le point originaire de la cité, sa partie la plus forte; ce devait être le dernier refuge de ses défenseurs. A l'est de Sion, et séparé d'elle par le ravin de Tyropœon (des fromagers), qui coupait en deux Jérusalem[2], était Moria, la montagne du temple, sanctuaire et forteresse à la fois[3], vaste plate-forme que la main de l'homme avait nivelée, élevée et escarpée : du côté du nord, un fossé taillé dans le roc; à l'est, l'escarpement à la fois naturel et factice qui la séparait de la vallée du Cédron[4]; au midi, une élévation telle, dit Josèphe, qu'on ne pouvait regarder en bas sans vertige; dans tous les sens une puissante muraille, défendaient le temple. Et de plus, vers l'angle nord-est du temple, avait été bâtie la tour Antonia, la citadelle romaine de Jérusalem, élevée de quarante coudées sur un rocher de cinquante; et l'escarpement du ro-

[1] Alia intus mœnia regia circumjecta. Tac. et Xiph., LXVI, 4. — La coudée est, chez tous les anciens, d'un pied et demi, et le stade de 600 pieds ou 400 coudées. Mais la mesure du pied n'est pas la même partout. On peut s'arrêter aux chiffres suivants :

Mesures grecques ou olympiques. .	Pied. 0m,309	Coudée. 0m,463	Stade. 185m,40
Mesures hébraïques ou égyptiennes.	— 0m,350	— 0m,525	— 218m,00

On peut se demander maintenant quelles sont les mesures dont Josèphe, Juif, mais écrivant pour des Grecs, a dû faire usage. Mais ni Josèphe ni les historiens anciens n'en sont à cela près en fait d'exactitude numérique, et on peut, dans la pratique, sans crainte d'être plus inexact que lui, compter en nombres ronds la coudée pour un demi-mètre, et le stade pour 200 mètres. Je me dispenserai donc de traduire ces mesures en style moderne.

[2] Tacite signale cette coupure : Nam duos colles in immensum editos claudebant muri... Extrema rupis abrupta. *Ibid.*

[3] Templum in modum arcis propriique muri, labore et opere antè alios; ipsæ porticus, quis templum ambiebatur, egregium propugnaculum. Tac., *Hist.*, v, 12.

[4] Les portiques de l'Est, selon Joseph, étaient assis sur une muraille de 400 coudées (τετρακοσίων πηχῶν τοῦ τείχους ἔχουσα). Joseph veut-il dire 400 coudées en hauteur? Ce serait inadmissible. En longueur, ce devrait être beaucoup plus. (*Ant.*, xx, 7 (9, 7.)

cher, afin de le rendre plus inaccessible, avait été garni d'un revêtement de pierre : dans les premiers soulèvements des Juifs, l'édifice central avait été détruit[1]; mais le rocher et le mur d'enceinte qui le couronnait subsistaient toujours.

Ces trois enceintes, de Sion, du temple et d'Antonia, formaient la partie la plus forte et la plus haute de la ville. Mais le reste ne laissait pas que d'être défendu. Au pied du temple s'étendait, à l'ouest, Acra, la ville basse, avec une enceinte fortifiée garnie de quatorze tours. Au nord du temple, au nord et à l'ouest d'Acra, à droite et à gauche du ravin de Tyropœon, se développait Bézétha, la ville neuve, dans laquelle se trouvait compris le Calvaire, réunie depuis Agrippa à l'enceinte de Jérusalem. La muraille de Bézétha avait été commencée par ce prince sur un plan qui eût rendu Jérusalem imprenable ; les pierres qu'il lui avait données pour assises avaient vingt coudées de long, dix de large, cinq de haut. Un ordre de l'empereur Claude avait arrêté ce travail ; au jour de l'insurrection on l'avait repris à la hâte, mais en donnant au mur une hauteur de vingt-cinq coudées seulement. Quatre-vingt-dix tours, hautes de quarante coudées, le garnissaient[2]. C'était évidemment de ce dernier côté, le moins fort par sa nature et le plus hâtivement fortifié, que Jérusalem devait être attaquée. Mais, Bézétha occupée, Acra se présentait. Après Acra, il fallait prendre le fort Antonia afin de pouvoir assiéger le temple. Le temple pris, Sion restait. C'était donc cinq places fortes à assiéger les unes après les autres[3].

[1] Dans les premiers combats contre les Romains (août 66). V. Jos., *de B.*, II, 31 (17, 7); VI, 31 (5, 4).

[2] Jos., *de B.*, V, 13 (4, 2); Ant., XIX, 5 (7, 2). Le récit de Tacite est un peu différent : Per avaritiam Claudianorum temporum, empto jure muniendi, struxere muros in pace tanquàm ad bellum. V, 12.

[3] Sur tout ce qui précède, voyez principalement la description de Jérusa-

Jérusalem eût donc été forte; mais elle était encombrée. Une population immense et en grande partie inutile se pressait dans ses murs. Tacite y compte six cent mille âmes; d'après le récit de Josèphe, il faudrait pousser l'évaluation

lem dans Josèphe, *de B.*, v, 13-15 (4 et 5). — Parmi les modernes, Williams, *Holy city*, et le plan qui y est joint. — Le plan et les explications du docteur Schultze. — Le *Voyage* de M. de Saulcy. — Je dois de précieuses indications à un savant et dévoué voyageur, M. le comte Melchior de Vogüé.

Les différentes enceintes partielles de l'enceinte totale de Jérusalem sont déterminées d'une manière assez uniforme par les voyageurs.

Le mur de Sion avait, selon Josèphe, soixante tours, réparties sur une longueur de 15 stades, environ 3,000 mètres (plan de Schultze), ce qui donne 100 coudées (50 mètres) d'une tour à l'autre.

Le mur de Bézétha (dit d'Agrippa) avait quatre vingt-dix tours. Sa longueur était, d'après le plan, d'environ 20 stades. Selon Josèphe, qui compte 200 coudées d'une tour à l'autre, il faudrait dire 45 stades; mais ce chiffre est inadmissible d'après Josèphe lui-même, et les vestiges encore subsistants de quelques tours indiquent entre elles une distance de 140 coudées seulement.

Quant au troisième mur, celui d'Acra, sa longueur devait être de 6 stades environ. Josèphe compte quatorze tours, 170 coudées pour chacune.

L'enceinte extérieure se composait donc ainsi :

Mur d'Agrippa, en entier.	20 stades.
Partie du mur de Sion (le reste, ainsi que le mur d'Acra, était intérieur).	9 —
Côtés oriental et méridional du temple.	4 —
	33 stades.

En nombres ronds 6,600 mètres.

Ce chiffre en effet est celui qu'indique Josèphe, *de B.*, v, 13 (4, 3).

Il est donc infiniment préférable à celui d'Hécatée d'Abdère (apud Jos. contr. Apion, I, 23), qui porte 50 stades; à celui de Timocharès et du Juif Aristée, qui portent 40 (Eusèb., *Præp.*, IX, 40). Ces trois auteurs sont d'autant plus dans l'erreur, qu'ils écrivaient avant l'augmentation de la ville par Agrippa.—Eusèbe, d'après un arpenteur syrien, compte 27 stades. (*Præp. ev.*, IX, 35, 36), ce qui approcherait du compte de Josèphe.

Les modernes ont compté 4,000 ou 4,400 mètres (Deshayes, Maundrell); mais l'enceinte actuelle est bien inférieure à celle d'Agrippa, peut-être même à celle qui l'a précédée.

jusqu'à douze cent mille. Ces chiffres ne doivent pas trop nous étonner. Il ne s'agit pas ici de la population habituelle et sédentaire, qui pouvait monter peut-être à deux cent mille âmes [1], mais d'une population accidentelle et violemment déplacée que la guerre avait jetée dans son enceinte. Les Romains, maîtres de la Palestine, en avaient refoulé les peuples vers la ville sainte ; de tant de bourgs de Galilée où les hommes avaient été massacrés, les femmes, les enfants, les vieillards, étaient venus chercher un refuge à Jérusalem ou sous l'ombre de ses remparts [2]. Et en même temps que les bourgades incendiées et détruites envoyaient leurs fugitifs, les bourgades soumises et respectées, encouragées par cet armistice tacite qui durait depuis neuf mois, avaient envoyé leurs pèlerins pour la Pâque. On sait que, dans les années ordinaires, la population de Jérusalem, au temps de la fête, fut quelquefois de trois millions. Toute cette foule de pèlerins et de fugitifs, qui avait dû camper aux alentours de la ville, à l'approche de l'armée de Titus, se précipita dans l'enceinte comme dans son dernier asile. Elle fourmillait là entassée, couchant sous les portiques ou même sur les toits, misérable, souffrant déjà les premières atteintes de la faim. C'était véritablement la nation juive tout entière sur laquelle Rome allait jeter son filet.

Cette population ne fournissait pas à la défense des ressources proportionnées à son nombre. On comprend que dans cette foule, en grande partie échappée au fer du vainqueur, les êtres sans défense devaient surabonder. Faut-il croire avec Tacite que, sous l'influence du patriotisme, tout ce

[1] Hécatée d'Abdère dit 120,000. Mais, depuis son temps, l'enceinte de Jérusalem s'était bien accrue.

[2] Magna colluvie et ceterarum urbium clade aucti. Tac., v, 12. — Multitudinem obsessorum omnis ætatis virile et muliebre secus. 13.

qui, à la lettre, pouvait porter les armes, les avait prises [1] ? Josèphe nous peint au contraire la grande masse de la population découragée, épouvantée, opprimée, avide de soumission et de fuite; la milice propre de la ville désarmée ou détruite; les pontifes et les anciens, les chefs les plus réguliers et les plus dignes, suspects et proscrits, inutiles par conséquent, sinon hostiles, à la défense. Il réduit la force armée de l'insurrection sous les différents chefs qu'il énumère, à deux mille quatre cent zélateurs, six mille galiléens soldats de Jean, cinq mille iduméens, dix mille partisans de Simon, en tout vingt-trois mille quatre cents hommes, réguliers ou irréguliers [2]. Faut-il y ajouter un certain nombre de Juifs transeuphratiques ou de prosélytes de l'Abiadène, venus sous la conduite de quelques-uns de leurs princes au secours de Jérusalem [3] ? Ou bien encore quelques restes de l'ancienne milice urbaine, armée bon gré mal gré, faibles et suspects auxiliaires? Toujours est-il que le nombre des défenseurs était sans proportion avec celui de la population désarmée. S'il lui eût été proportionnel ou même supérieur, comme dit Tacite; s'il y avait eu derrière les murailles une armée de cent mille hommes, Titus, qui, par les transfuges, connaissait bien l'intérieur de Jérusalem, n'eût probablement pas, avec cinquante ou soixante mille soldats, entrepris le siége; il ne l'eût certes pas entrepris avec cette confiance dans la facilité

[1] Arma cunctis qui ferre possent, et plures quam pro numero audebant. v, 13. Les six cent mille individus auraient pu donner ainsi cent mille combattants.

[2] Τὸ μαχίμον ἢ στασίαζον. v, 16, 6, 1.

[3] Dion Cassius, LXVI, 4; et Josèphe, VI, 34 (6, 3). — Il parle plusieurs fois des princes de l'Adiabène venus au secours de Jérusalem. VI, 36 (6, 4). — A l'époque de la campagne de Cestius, il nomme Monobaze et Cénédæus, parents du roi de l'Adiabène, Monobaze, II, 38 (19, 2).

du succès que Josèphe laisse voir en lui et que Tacite lui reproche.

De plus, à ces défenseurs, nombreux ou non, les ressources de la guerre manquaient. Ni leur tactique ni leur armure n'étaient comparables à celles des Romains. Ils n'avaient point de cavalerie. La déroute de Cestius et la prise de la tour Antonia les avait mis en possession d'une artillerie nombreuse [1]; mais l'art difficile de la manœuvrer leur fut longtemps inconnu, ou médiocrement enseigné par quelques déserteurs romains. En outre, autour d'eux, s'agitait une population immense, parmi laquelle beaucoup de timides, d'affamés, de désespérés, rêvaient la fuite, rêvaient la soumission, étaient prêts à se révolter pour se soumettre. Les magasins de vivres avaient été détruits; et, quelques magasins qu'eût possédés Jérusalem, dès le premier jour où une telle multitude la remplissait, elle devait craindre la famine. Enfin, pour comble de douleur, les défenseurs eux-mêmes étaient divisés, guerroyant depuis deux ans les uns contre les autres, assiégeant et soutenant des siéges entre eux, tandis que tous allaient être assiégés par les Romains. Et c'étaient ces vingt-cinq mille hommes, bandits plus que soldats, mal armés, mal aguerris, encore moins disciplinés, sans chefs ou avec des chefs mutuellement hostiles, qui devaient, au dehors, tenir tête, dans une enceinte achevée à la hâte, à une armée de cinquante à soixante mille Romains, pourvue de toutes les ressources de la guerre; au dedans, contenir des centaines de mille êtres humains inutiles et en partie mal disposés, les dompter jusqu'à la mort, leur imposer l'agonie de la faim pour vivre soi-même; et à travers tout cela, faire face à leurs mutuelles

[1] Trois cents machines propres à lancer des dards (ὀξυβελεῖς); quarante propres à lancer des pierres (λιθοβόλους). Jos., *de B.*, v, 25 (9, 2).

inimitiés, et, au milieu de tant de périls, s'entre-tuer encore quelque peu. Le fanatisme juif accomplit ce chef-d'œuvre; il l'accomplit, comme de raison, à force d'atrocité, mais, il faut le dire aussi, à force de courage. Ce fut l'énergie révolutionnaire à sa plus haute puissance; ces révolutionnaires-là du moins savaient se dévouer.

Il est vrai que ces révolutionnaires-là croyaient à quelque chose. Ce n'étaient point des Sadducéens, niant la résurrection et l'autre vie. C'étaient des Pharisiens, instruits par leurs traditions à croire à une existence future. Rien n'est plus vague et plus contradictoire que les opinions rabbiniques sur l'autre vie. Mais je ne sais à quelle époque une pensée s'était produite, bien adaptée à l'intelligence charnelle des Israélites, bien propre aussi à exalter leur fanatisme belliqueux. Tacite l'attribue aux Juifs en général, et Josèphe, par un caprice bizarre, la met dans la bouche de Titus. On prétendait que, « chez les hommes morts de maladie, l'âme, atteinte par la lente corruption de la chair, reste ensevelie avec le corps, et, quelque purement qu'elle ait vécu, demeure dans les ténèbres, oubliée de Dieu comme des hommes. Les âmes au contraire qu'une mort violente dans le combat ou dans les supplices a délivrées en une fois des liens corporels, s'élèvent, saines et libres, dans les limpides régions de l'éther, et deviennent des anges protecteurs pour leurs descendants[1]. » On comprend quel encouragement donnait cette croyance au combattant, au supplicié et même au suicide. Elle inspirait aux exaltés du judaïsme ce goût de la mort qui rendit leur résistance si longue et si cruelle. Elle formait ces soldats de Simon qui, sur un mot de leur chef, dit Josèphe, se seraient fait une joie de se donner la mort.

[1] Jos., *de Bello*, VI, 1 (2, 5), et Tacite : Animas prælio aut suppliciis

Telle était la situation de Jérusalem et de ses défenseurs. Titus, quant à lui, connaissait bien leur faiblesse matérielle; il savait moins bien leur force morale. Touchant à ce succès qu'avaient préparé les sages lenteurs de son père, il avait hâte de l'atteindre : Rome et ses plaisirs, dont il était sevré depuis longtemps, le retour triomphant auprès de son père empereur, tout cela l'appelait et l'aiguillonnait. Il avait en même temps un certain désir d'en finir sans trop de carnage (car il n'était pas inhumain), et sans trop de désastre pour la cité sainte (car il ne laissait pas que de la respecter.) Et, d'un autre côté, attendre d'un blocus la reddition de Jérusalem aurait ennuyé son impatience et humilié son amour-propre[1]. Pour concilier son impatience, son humanité et son amour-propre, il lui semblait que, par un coup de main hardi, accompagné de négociations pacifiques, il épouvanterait les fanatiques, encouragerait les hommes sages, obtiendrait la reddition d'une ville qui, en majorité, demandait à se rendre; qu'il aurait la triple gloire de vaincre promptement, hardiment et sans trop de sang ni de désastres : et il se voyait rentrant bientôt dans Rome, sur le char de triomphe, sous les yeux de Bérénice, les lauriers d'*imperator* sur la tête, rendant à son père la Judée pacifiée, et le temple de Salomon conservé à l'empire des Césars.

Ainsi commença le siége : au milieu des terreurs et des souf-

interemptorum æternas putant. Hinc generandi amor et moriendi contemptus. *Hist.*, v, 5.—Du reste, sur les opinions à cet égard entre les diverses sectes juives, voir Josèphe, *de Bello*, II, 12 (8, 11, 14); VII, 34 (8, 7). — *Ant.*, XVIII, 2 (1, 3, 4, 5).

[1] Neque dignum videbatur famem hostium opperiri, poscebantque pericula, pars virtute, multi ferocia et cupidine præliorum. Ipsi Tito Roma et voluptates ante oculos, ac ni statim Hierosolyma conciderent, morari videbantur. Tac., *Hist.*, v, 11. — Voir aussi Dion, *apud Theodos.*, LXVI, 4.

frances, promptement sensibles, de la multitude; de l'obstination exaltée des zélateurs; de l'impatience cupide des soldats romains; de l'impatience plus noble de Titus, qui, glorieux et humain à la fois, comptait sur l'ardeur de ses soldats et sur l'éloquence de ses parlementaires, sur son épée et sur sa parole.

Mais le premier succès trompa et ses espérances de victoire et ses espérances de paix. Dès le début du siége, la défense, loin de s'affaiblir, se fortifia par la réunion de deux des partis qui la divisaient. Le jour des Azymes (14 xant., 12 avril), les fidèles se présentèrent au temple. Comme c'était l'usage, les Galiléens, maîtres de l'enceinte extérieure, leur laissaient le passage libre; les zélateurs, maîtres du temple intérieur, leur en ouvraient les portes. A titre de simples fidèles, et cachant leurs armes, beaucoup de soldats galiléens pénétrèrent dans cette dernière enceinte. Au bout d'un instant, ils se découvrent, jettent le cri de guerre, frappent la foule de leurs épées. Les zélateurs, hors d'état de soutenir le combat, se cachent dans les souterrains du temple. On les y poursuit, mais on leur fait grâce; aux dépens de quelques victimes parmi les neutres, Jean et Eléazar sont réconciliés, et dans le temple, du moins, il n'y a plus qu'un seul parti[1].

La défense, moins divisée, devint alors plus énergique. La tactique romaine était pesante; elle marchait comme la politique romaine, lentement et sûrement; comme la politique romaine, elle avait pour sa grande arme la patience; elle punissait de mort l'impétuosité téméraire aussi bien que la lâcheté[2]. Ce courage patient, cette stratégie lente

[1] Jos., *de B.*, v, 11 (3, 1). Joannes, missis per speciem sacrificandi qui Eleazarum manumque ejus obtruncarent, templo potitur; ità in duas factiones civitas discessit. Tac., v, 12.

[2] Jos., *de B.*, iv, 5 (1, 6).

n'était pas faite pour un coup de main rapide comme l'aurait voulu Titus. Elle se laissa troubler par l'ardeur indisciplinée des Juifs. Pendant que les légions élevaient péniblement les murailles de leurs camps, faites, ce semble, pour durer des siècles, ces Juifs, mal armés, ignorants de la guerre, se jetaient sur elles, dispersaient les travailleurs; et les légionnaires fuyaient comme ils l'eussent fait devant une artillerie puissante. Il fallait que Titus accourût. Dès le premier jour, une reconnaissance imprudente l'avait exposé sans casque et sans cuirasse à une sortie des assiégeants, et il n'avait dû son salut qu'à la vitesse de son cheval[1].

Les voies pacifiques ne lui réussissaient pas davantage. Un de ses officiers, qui était connu dans Jérusalem, s'étant approché du mur avec Josèphe, et parlant en faveur de la paix, avait reçu pour réponse une flèche dans l'épaule. L'ennemi était devenu plus sérieux, le siége devait être plus long que Titus ne l'avait cru; il fallut employer la grande arme de la patience, se sevrer de Rome pour quelque temps encore, et, au lieu du coup de main qu'il méditait, faire un siége en règle[2].

Le siége d'une ville était la grande œuvre des guerres antiques. Sans doute, on n'en était plus alors à ces siéges qui duraient trois ans, dix ans, vingt ans; Philippe de Macédoine, Alexandre, Démétrius le preneur de villes, avaient perfectionné l'art de l'attaque. Mais, malgré tout, ne possédant pas la poudre à canon, on ne pouvait, comme aujourd'hui,

[1] Jos., *de B.*, v, 7 (2, 2). Est-ce à une de ces actions qu'il faut attribuer la blessure de Titus à l'épaule, par suite de laquelle sa main gauche demeura plus faible, d'après Xiphilin, *ex Dione*, LXVI, 5? Ni Josèphe ni Suétone n'en parlent.

[2] Hanc adversus urbem gentemque Titus Cæsar, quandò impetus et subita belli loca abnueret, aggeribus vineisque certare statuit. Tac., v, 13.

dompter les villes de loin, et écraser, sans approcher d'elles, les plus puissantes murailles. A la vue de ces citadelles qui s'élevaient dans la plaine comme d'immenses rochers à pic, inébranlables à toute puissance, infranchissables à toute volonté humaine, meurtrières pour qui en approchait, indestructibles pour qui s'en tenait éloigné, on se demandait que faire? Ce qu'on avait à faire, c'était d'élever, à force de travail et de patience, avec de la terre soutenue par des troncs d'arbres, une chaussée que l'on commençait hors de portée des machines de guerre, que l'on poussait peu à peu plus avant, en la faisant monter plus haut. C'était, pendant ce travail, de se garantir comme on pouvait par des toits portatifs (*vineæ, crates*), garnis de cuir ou de métal ; de répondre de son mieux aux flèches de l'ennemi par ses flèches, aux machines de guerre par ses propres machines. Et, quand la chaussée que l'on édifiait ainsi était arrivée jusque dans le voisinage et jusqu'au niveau de la muraille assiégée, c'est-à-dire, à une hauteur de quarante, soixante, quatre-vingts pieds[1], il fallait sur cette pente hisser les machines de guerre, afin qu'elles se trouvassent de niveau avec celles de l'ennemi. Il fallait enfin la faire gravir à l'*hélépole*[2]. L'hélépole était une tour roulante, large quelquefois de soixante-quinze coudées à sa base, haute quelquefois de neuf étages; protégée contre le feu par un revêtement de métal, contre les pierres et les javelots par des sacs de cuir qui amortissaient les coups ; dans laquelle se logeaient des soldats ; sur laquelle s'établissaient les machines de guerre, afin de combattre l'en-

[1] La chaussée de César devant Bourges avait quatre-vingts pieds de haut sur trois cent trente de large. Cesar, *de Bello gall.*, VII, 24. Elle coûta vingt-cinq jours de travail.

[2] Voir la description de l'hélépole de Démétrius Poliorcète. Diodore, XX, 91, et Plutarq., *in Demetrio*.

nemi de plus haut, de balayer le sommet des remparts et d'atteindre les défenseurs jusque derrière les parapets. Alors, sous la protection de l'hélépole, la tortue et surtout le bélier commençaient à travailler le pied de la muraille assiégée. La *tortue* n'était autre chose qu'un toit formé par la réunion des boucliers et sous lequel les soldats armés de pics travaillaient à ébranler les assises en pierre. Le *bélier* était une poutre énorme suspendue par des chaînes et formant un balancier que des centaines d'hommes mettaient en mouvement, et qui allait heurter de sa tête de fer la muraille ennemie. Alors seulement, après des chocs multipliés, après tant de labeurs, après tant de journées perdues, après tant d'hommes sacrifiés, on pouvait espérer faire brèche et lutter corps à corps contre les assiégés.

Titus se rapprocha donc de la partie attaquable de la ville. Il transporta son quartier général de Scopos à la partie nord-ouest de la cité, près du tombeau de la reine Hélène. Une légion placée à l'ouest, en face de la tour Hippicos, surveillait la citadelle de Sion ; une autre, à l'est, sur le mont des Oliviers, surveillait le temple. Sur toute la face nord-ouest de la ville, de Scopos au monument d'Hérode, le terrain fut nivelé, les arbres abattus, les maisons détruites, les rochers aplanis, pour faciliter le passage des troupes, des convois et de l'artillerie. Du côté où la muraille d'Agrippa était la moins forte, près du tombeau du grand prêtre Jean[1] (15 xanthicus, 13 avril), avec des arbres coupés

[1] Voir Jos., *de Bello*, v, 17 (6, 2). — La situation de ce tombeau me paraît difficile à établir. Selon M. de Saulcy, il serait à gauche, en sortant de la porte actuelle de Damas; l'attaque de Titus aurait eu lieu par le N. O., où était en effet son camp, contre la muraille voisine de la tour des Femmes, et dans la direction de la porte actuelle de Damas. Ce point d'attaque, d'après la déclivité du terrain, est fort vraisemblable. Mais, plus tard, nous voyons Titus, maître de Bézétha et d'Acra, attaquant Sion, et dressant encore

dans toute la plaine, on commença à élever trois chaussées. Titus avait soin de menacer la seule partie de la ville gardée par Simon; il laissait en paix Jean de Giscala et le temple, pour n'avoir affaire qu'à un seul ennemi, et comptant bien que Jean, libre des périls du dehors, ne cesserait pas toute hostilité contre Simon.

Et pourtant, quand les chaussées furent debout (24 xanthicus, 22 avril); quand la redoutable hélépole, que les Juifs appelaient eux-mêmes Nicon (la Victorieuse), monta et s'établit fièrement sur ce piédestal; quand, du haut de trois tours, élevées de cinquante coudées, les balistes et les catapultes commencèrent avec un fracas épouvantable à écraser les assiégés derrière l'abri même de leurs parapets, l'imminence du péril opéra un certain rapprochement parmi les Juifs[1]. Il n'y eut ni paix, ni embrassement; seulement Simon, plus directement menacé, daigna permettre que les défenseurs du temple vinssent à son aide; et Jean, non sans une certaine défiance, souffrit que quel-

ses chaussées près du tombeau de Jean. — Voyez Jos., v, 19 (7, 3) 25 (9, 2) 30 (11, 4). — Le tombeau de Jean était donc voisin de Sion; c'est ce qui porte Williams à le placer un peu au midi du Golgotha, et à reconnaître dans la piscine d'Ézéchias (Birket Hamman el-Batrak) la piscine Amygdalon, voisine du tombeau de Jean. Y aurait-il erreur dans le récit de Josèphe? les deux attaques peuvent-elles avoir eu lieu dans le même endroit? Quant aux *aggeres*, que M. de Saulcy reconnaît à droite et à gauche de la porte de Damas, ils ne peuvent avoir servi à la première attaque, puisqu'elle eut lieu contre l'enceinte d'Agrippa; peut-être, s'il faut les attribuer au siége de Titus, auront-ils servi à une attaque contre Acra, dont Joseph ne spécifie pas la place.

Tacite indique le commencement de ces travaux : Dividuntur legionibus munia, et quies præliorum fuit, donec cuncta expugnandis urbibus reperta apud veteres, aut novis ingeniis struerentur, v, 13. C'est malheureusement ici que le récit de Tacite nous manque.

[1] C'est à cette demi-réconciliation que Tacite fait allusion : Donec propinquantibus Romanis, bellorum externum concordiam pararet. v, 12.

ques-uns de ses soldats sortissent du temple pour aller défendre l'enceinte de Bézétha. La résistance alors fut vive; Titus eut à payer de sa personne, et, selon Josèphe et Suètone, tua de sa main douze combattants[1]. Dans une sortie, les machines romaines furent incendiées, une tour de bois s'écroula; mais à ces balistes, qui lançaient à deux stades des pierres de cinquante livres, les Juifs, artilleurs inhabiles, ne répondaient que faiblement. Le quinzième jour du siége (25 xanthicus — 23 avril)[2] la brèche fut ouverte, et les Juifs ne la défendirent même pas. La vaste enceinte de Bézétha tomba donc entre les mains de Titus; et il put planter sa tente romaine dans le lieu où Sennachèrib avait eu la sienne, non loin du Calvaire et dans l'intérieur même de Jérusalem.

Mais, Bézétha conquise, il avait Acra à emporter, pour être maître seulement de la partie inférieure de Jérusalem; et la lutte devenait plus acharnée à mesure que l'on approchait de l'enceinte du temple. Lorsque après cinq jours de combats et cinq nuits d'alerte, la muraille d'Acra eut enfin cédé (3 artémisius — 30 avril), comme celle de Bézétha, les Romains se crurent les maîtres de cette enceinte; ils ne l'étaient pas. Les Juifs tinrent bon dans leurs ruelles, où les Romains se perdaient; ils les acculèrent dans ces passages tortueux connus d'eux seuls. Le lendemain Acra n'appartenait plus aux Romains. Il leur fallut encore quatre jours de combats pour la reprendre et en rester maîtres[3] (5 artémisius — 2 mai).

[1] Jos., v, 19 (6, 5). Suet., *in Tit.*, 5.

[2] Josèphe dit le 7 d'artémisius (4 mai). Cette date est contredite par celles qui suivent, et le 7 d'artémisius était certainement plus que le quinzième jour du siége. Faut-il lire le 7 des calendes d'artémisius, c'est-à-dire le 24 xanthicus (22 avril)? Cette locution est peu dans le style de Josèphe. — Voir Jos., *de B.*, v, 20 (7, 2). — Xiphil., LXVI, 5.

[3] Jos., v, 24 (8, 2).

On en était là, après vingt-cinq jours de siége. La partie la plus vaste de Jérusalem, mais en même temps la partie inférieure et la moins forte, Acra et Bézétha étaient seules aux mains des Romains; toute la partie élevée et fortifiée de la ville sainte restait à conquérir. Le temple et la forteresse Antonia étaient toujours occupés par les soldats d'Éléazar et de Jean; Sion, la haute ville, appartenait toujours à Simon. L'insurrection gardait donc toutes ses citadelles. Elle occupait trois positions se touchant les unes les autres, où rien n'était plus aisé aux partis insurgés que de s'entendre et de se concerter, le jour où ils voudraient le faire. Elle gardait toujours pour remparts, d'un côté la muraille salomonienne et les escarpements du temple; de l'autre les tours et les précipices qui, à l'ouest et au midi, bordaient Sion. Si même elle se décidait à abandonner Jérusalem, la retraite ne lui était point fermée : la ville n'était pas encore investie.

Mais elle n'entretenait pas une pareille pensée. Et chez les hommes armés, et même dans une partie du peuple, le fanatisme juif était loin d'être éteint. Ou par fanatisme, ou par contrainte, ou par peur, la masse de la population s'était retirée, comme les soldats, dans Sion et dans le temple. Le temple surtout avait été pour eux l'asile le plus aimé et le plus sûr. Dussent-ils y périr, c'était encore une consolation que de mourir là[1]. Un de ces faux prophètes, si nombreux alors, fous ou stipendiés, criait dans Jérusalem que Dieu ordonnait au peuple de monter dans le temple et qu'il lui donnerait là des *signes de salut* (σημεῖα τῆς σωτηρίας). Ces signes de salut, peu auparavant, un autre

[1] Dion, *apud Xiphil.*, *et Théodose*, LXVI, 4, 6. — Obstinatio par viris feminisque, ac si transferre sedes cogerentur, major vitæ metus quàm mortis. Tac., V, 13.

de ces prophètes envoyait le peuple les chercher sur le mont des Oliviers ; mais nul ne se rappelait que, depuis plus de quarante ans, et dans le temple, et sur le mont des Oliviers, et sur le Calvaire, ils avaient été donnés au peuple par Celui qui était plus que tous les prophètes. Celui-là était le seul qu'on n'eut jamais écouté.

Il est vrai que la faim et la maladie se faisaient sentir d'une manière cruelle. Que nous admettions le chiffre de population que fait supposer Josèphe, ou le chiffre moitié moindre que donne Tacite, il est clair qu'une telle accumulation d'hommes avait dû enfanter immédiatement une mortalité effroyable. La ville manquait de magasins et avait grand peine à s'approvisionner. Chaque nuit, un certain nombre de maraudeurs ou d'affamés sortaient par les portes du Midi, se glissaient dans la vallée de Gihon, et, au risque d'être égorgés par les cavaliers arabes qui battaient la plaine, allaient ramasser quelques vivres dans cette campagne dévastée. Le pain eût-il été abondant, à une telle multitude l'air et le sol devaient manquer encore plus que le pain.

Il est vrai encore qu'aux souffrances s'ajoutaient les présages sinistres. Si la révolte avait ses prophètes, Dieu avait les siens. Ce Jésus, fils d'Ananus, ce paysan inspiré dont nous avons parlé plus haut, ne cessait pas depuis sept années [1] de parcourir les rues en criant : Malheur à Jérusalem ! Lorsque le siége commença, dit Josèphe, il jugea que les oracles étaient accomplis et qu'il avait droit de se reposer. Après avoir donc crié comme à l'ordinaire : « Malheur à la ville ! Malheur au temple ! Malheur au peuple ! » il ajouta : « Malheur à moi ! » et une pierre jetée

[1] Josèphe dit sept ans et cinq mois, mais c'est au moins sept ans et sept mois, la première apparition de Jésus datant de la fête des Tabernacles (septembre), et le siége n'ayant commencé qu'en avril, VII, 31 (5, 3).

du dehors par une baliste, vint lui donner la mort quand la parole était encore sur ses lèvres.

Mais ni ces souffrances de la multitude ni ces avertissements d'en haut ne touchaient les chefs de la révolte. Il semble même que, se fiant à la disette et à la maladie pour éclaircir la population de Jérusalem, ils souhaitassent peu la voir diminuée par la fuite. Car ils tenaient les portes fermées contre les traîtres qui eussent voulu aller rejoindre le camp romain ; ils n'étaient pas fâchés de garder les pontifes, les riches, les amis de la paix, comme des otages précieux, sinon à leur salut, du moins à leur vengeance. Eux-mêmes et leurs soldats ne souffraient pas encore de la faim. Ce qui était resté de blé dans la ville, ce qu'on avait pu dérober de grains et de légumes dans la campagne, leur appartenait. Ils avaient tous les droits et tous les profits de la tyrannie. Maîtres absolus de Jérusalem, ne craignant rien d'un peuple qui était stupéfié par la souffrance et la peur ou fasciné par le fanatisme, tranquilles et fiers derrière les inébranlables murailles de David, d'Hérode et de Salomon, nourris de la disette du peuple et triomphant de la mortalité qui le décimait[1], ces hommes se raillaient de la victoire des Romains, et, après avoir défendu plus ou moins vivement la ville inférieure, se préparaient à soutenir pour Sion et le temple une lutte autrement désespérée.

Les Romains au contraire, après la pénible conquête de Bézétha et d'Acra, étaient fatigués, presque abattus ; ce succès avait exalté les vaincus et découragé les vainqueurs. On disait dans leur camp que ce qui restait à prendre était imprenable. Tel était le prestige de l'énergie judaïque, que

[1] Dès le premier moment, dit Joseph, grâce au manque d'espace, une maladie analogue à la peste (λοιμώδη φθοράν), et, bientôt après, la faim, se firent sentir. VII, 45 (9, 3).

de nombreux transfuges passaient du camp dans la ville, et, las de l'attaque, se condamnaient à tous les périls de la défense; les assiégés firent trophée de ces déserteurs [1]. Aussi Titus fit-il suspendre les opérations du siége (du 8 au 11 artémisius, 5 au 8 mai), donnant à ses soldats quelques jours pour oublier, aux Juifs pour réfléchir.

Ces jours d'ailleurs, il voulait les employer à effrayer ses ennemis ou à les séduire. Sous le prétexte de payer la solde de ses troupes, il en fit sur le plateau de Scopos une revue solennelle. Du haut du rocher d'Antonia, des galeries du temple, des tours et des maisons de Sion, les Juifs accourus en foule eurent tout loisir pour contempler la plaine reluisante d'acier, d'argent et d'or, les légions sous les drapeaux, les vivres abondants qu'on leur distribuait. Ils purent se rassasier de la vue de ce camp romain, objet d'envie pour les affamés, de regret pour les captifs, de terreur pour les faibles, mais aussi de haine et de colère pour les combattants.

En même temps qu'il frappait les yeux, Titus essayait de gagner les cœurs. Dans Bézétha et dans Aera, il avait défendu de tuer un homme désarmé, de détruire une maison; il n'avait abattu que des remparts. Pour achever de gagner les esprits, il envoya Josèphe au pied de la muraille (dans cette guerre, on ne recevait pas de parlementaire) porter des paroles pacifiques à qui il pourrait et où il pourrait se faire entendre. Joseph prononça, selon lui, un magnifique et peu probable discours qui lui valut des injures et même des flèches. Il exalta la tolérance romaine qui, respectueuse pour une religion étrangère, se laissait arrêter par ses ménagements envers le temple; il promit « la main droite » de César à qui la voudrait prendre; il avertit qu'au jour de l'assaut la

[1] Dion, *apud Theod.*, LXVI, 5.

même clémence ne se retrouverait pas. Il toucha sans doute plus d'un cœur touché d'avance, et dès longtemps avide de se voir, heureux esclave, dans le camp romain. Mais il ne toucha pas ces hommes de fer, comme il les appelle, atroces et derniers défenseurs de la patrie juive, et qui se croyaient, peut-être avec raison, exceptés de toutes les amnisties [1].

Enfin Titus essaya de la cruauté. Il jeta sa cavalerie sur ces maraudeurs qui sortaient la nuit de Jérusalem pour ramasser quelques vivres, et que les soldats romains accusaient d'empoisonner les fontaines [2]. En un jour furent crucifiés cinq cents malheureux qui la plupart n'eussent pas demandé mieux que de passer au camp romain, s'ils n'eussent eu femmes et enfants dans les murs de Jérusalem. Le bois manqua pour ces croix, terrible punition de la croix du Calvaire. Témoins de ce spectacle du haut des murs, les chefs de la révolte n'en furent pas touchés; ils firent venir les parents et les amis des victimes et les leur montrèrent en disant : Voilà ce qu'on gagne à passer au camp romain! Titus essaya un autre moyen de terreur. Il renvoya dans Jérusalem d'autres captifs, les mains coupées (ce qui dans cette guerre était presque un acte de douceur) porteurs pour Jean d'un message de paix et le suppliant d'épargner la ville et le temple. Mais ces ambassadeurs sanglants et mutilés, n'eurent pas plus de succès que Josèphe, l'ambassadeur favori de Titus. On répondit du haut des murs par d'atroces injures contre Titus et contre Vespasien [3].

Épuisé de prières, épuisé de menaces, il fallut donc reprendre le siége. Mais le siége devenait de plus en plus

[1] Jos., *de B.*, v, 25 (9). — Xiphil., LXVI, 5.
[2] Dion, *apud Theod.*, LXVI, 5.
[3] Jos., v, 28, 29 (II, 1, 2).

difficile. Simon et Jean étaient rapprochés, sinon réconciliés; on ne pouvait plus attaquer l'un sans menacer l'autre; il fallait les tenir tous deux en échec. Les murailles plus fortes, les escarpements plus marqués, exigeaient un plus rude labeur; il fallut dix-sept jours (du 12 au 29 artém. — 9 au 26 mai) avant que quatre chaussées nouvelles s'élevassent, deux contre Jean et la face orientale de la tour Antonia, deux contre Simon et la face nord de Sion [1]. Enfin les balistes et les catapultes n'étaient plus des armes inutiles aux mains des Juifs; ils avaient appris à s'en servir. Les chaussées romaines étaient à peine terminées, que Jean, au moyen d'une galerie souterraine, fit écrouler celles qui le menaçaient, et les ouvrages des assiégeants s'abîmèrent dans un nuage de poussière, de flammes et de fumée. Du côté de Simon, deux hommes, avec une incroyable audace, sortirent, des flambeaux à la main, et allèrent droit aux machines romaines qu'ils incendièrent; on se disputa les béliers à demi enflammés. Le camp de Titus fut envahi; lui-même ne rallia ses soldats qu'avec peine. De toutes parts les terrasses furent détruites, les machines brûlées, le soldat romain découragé, Jérusalem triomphante [2] (vers le 3 dœsius, 30 mai).

Jusqu'ici donc la puissance romaine n'avait fait que se briser contre l'obstination juive. On n'avait pas écouté les paroles de paix de Titus; on s'était raillé de ses menaces. Sa prétention d'emporter Jérusalem par un coup de main avait été promptement déjouée. Le siége en règle avançait peu et promettait un labeur où il semblait que les légions dussent succomber.

Alors un conseil de guerre se rassembla dans le camp ro-

[1] Les deux premières près de la piscine Struthio, les deux autres près de la piscine Amygdalon et du tombeau de Jean. Jos., v, 25 (9, 2).
[2] Jos., v, 30 (11, 45).

main. Les plus ardents proposaient un assaut donné par toute l'armée à la fois, tuerie effroyable, succès douteux, fatal peut-être ; d'autres la construction de nouvelles terrasses, mais le bois manquait dans ce pays dévasté ; d'autres le blocus, et il fallut bien que l'impatience et l'amour-propre de Titus acceptât ce parti longtemps écarté. Ainsi Dieu n'avait permis le succès de la résistance judaïque que pour amener les dernières douleurs de Jérusalem et le dernier accomplissement de la prophétie.

II

PRISE DU TEMPLE.

> Quià venient dies in te, et circumdabunt te inimici tui vallo, et circumdabunt te et coangustabunt te undique.
>
> Viendra le temps que tes ennemis t'environneront de tranchées et t'enfermeront et te serreront de toutes parts. (Luc., xix, 43.)
>
> Non relinquetur hic lapis super lapidem qui non destruatur.
>
> Il ne restera pas ici (dans le temple) pierre sur pierre qu'elle ne soit détruite.
>
> (Matth., xxiv, 2.)

Il fallut donc que Jérusalem fût investie. On traça le plan d'un mur dont Josèphe décrit exactement le parcours. Il partait du quartier général de Titus, situé non loin du Golgotha ; il coupait, en allant vers l'orient, le faubourg de Bézétha, parallèlement à cette voie douloureuse que le Seigneur avait suivie pour aller au Calvaire; puis il descendait dans la vallée de Cédron, et la traversait un peu au-dessus du point où Jésus l'avait traversée ; suivait du nord

au midi les cimes du mont des Oliviers; passait sur le mont du Scandale, célèbre par l'idolâtrie de Salomon; franchissait encore une fois la vallée; rencontrait, sur la colline du Mauvais-Conseil, le champ d'Haceldama, acheté avec les trente deniers, et cette maison de campagne de Caïphe, où avait eu lieu le conciliabule qui décida la mort du Sauveur; il continuait ensuite du midi au nord, toujours en couronnant les hauteurs, et venait rejoindre le camp de Sennachérib devenu celui de Titus. Il enfermait ainsi complétement la partie assiégée de Jérusalem.

Comme s'ils eussent eu conscience de la prophétie qu'ils accomplissaient, les soldats romains travaillèrent à ce mur avec une activité surhumaine. « Je ne sais quelle impulsion divine (ὁρμή τις δαιμόνιος) s'était emparée d'eux, » dit Josèphe; expression digne d'être notée, parce que nous allons la retrouver dans une occasion semblable. Chaque légion, chaque cohorte luttait à qui aurait plus vite achevé sa tâche. Il avait fallu dix-sept jours pour élever les chaussées; trois jours (du 4 au 6 dœsins — 31 mai au 2 juin) suffirent pour achever cette muraille de terre, de pierre ou de gazon, longue de trente-neuf stades (7 kilom. 800 mètres), et garnie de treize redoutes. Elle passait sur le mont des Oliviers à cette place même où, selon la tradition chrétienne, Jésus-Christ apercevant Jérusalem avait pleuré sur elle et avait dit : « Des jours viendront sur toi, et tes ennemis t'environneront d'une muraille, et ils t'enfermeront, et ils te serreront de toutes parts. »

Dès lors, toutes les issues furent fermées aux habitants de Jérusalem. Il n'y eut plus entre la ville et la circonvallation romaine que les deux arides vallées auxquelles sont restés les noms lugubres de Géhenne et de Josaphat. Les passages souterrains qui donnaient issue dans ces vallées

furent désormais inutiles. Plus d'espérance ni de fuite ni d'approvisionnement. Quoique fort éclaircie par la désertion et par la mort, la population hiérosolymitaine réfugiée dans Sion et dans le temple était encore bien serrée. Il pouvait y avoir là deux ou trois cent mille âmes, la plupart femmes, enfants et vieillards, à qui l'adresse et la promptitude avaient manqué pour fuir. Réfugiés de tous les points de la Judée ou pèlerins de tous les coins du monde, par prudence ou par piété, ils avaient apporté de l'or en abondance; dès le début du siége, les denrées s'étaient vendues le double de leur valeur[1]. Mais cet or, leur seule provision, ne leur en donnait aucune autre. Ces deux cent mille hommes manquaient de pain. On donnait tout ce qu'on avait, les moins riches pour un boisseau d'orge, d'autres pour un boisseau de froment; le boisseau de froment se vendait un talent (6,000 francs)[2]. On mangea des peaux d'animaux, le cuir des boucliers. On fouilla les égouts, on chercha jusque dans la fiente des animaux. Avec cet égoïsme qui caractérise les grandes calamités, le moindre débris qui pouvait être un aliment fut disputé avec rage entre le mari et la femme, entre le fils et le père, entre la mère et l'enfant.

Et encore, le peu qu'on avait recueilli, il fallait le cacher. Les gens armés, qui avaient à leur disposition les débris des magasins, réclamaient pour eux tout le reste. Ils allaient par la ville, épiant quiconque semblait se nourrir, traînant

[1] Ce qui coûtait auparavant douze drachmes se vendait vingt. Jos., *de B*., v, 36 (13, 4).

[2] Jos., v, 37 (13, 7). — Selon les Talmudistes, la fille du riche Gorion chercha sa nourriture dans la fiente des animaux. La riche Marthe, fille de Boëthus, qui avait autrefois acheté le pontificat à Jésus, fils de Gamala, n'ayant pu, avec tout son or, se procurer du pain, erra mourante dans les rues, et, ayant aperçu à terre quelque chose qui ressemblait à un aliment, elle se jeta dessus et mourut en le dévorant.

une femme par les cheveux afin de lui arracher la miette de pain qu'elle serrait obstinément dans sa main. Si un visage un peu moins défait, si un peu de fumée sortant d'un toit, si seulement une porte fermée leur faisait soupçonner une maison où l'on se nourrissait, elle était envahie; les habitants mis à la torture pour découvrir un lambeau de chair mal cuite; les enfants brisés contre la pierre pour arracher à leurs dents l'aliment où elles avaient mordu.

On tentait bien de s'échapper; dans cette ville où l'or abondait, on réunissait un peu d'or, on l'avalait pour le mieux cacher. Et alors on se jetait à tout risque du haut des murs, ou l'on descendait par un égout, ou l'on se mêlait à une sortie des assiégés pour se rendre en transfuges au camp romain. Mais que de dangers encore! Des affamés, accueillis dans le camp, se jetaient avidement sur la nourriture qui, pour leurs estomacs resserrés, était un poison. Des milliers d'autres, avant d'arriver au camp, étaient arrêtés par les cavaliers arabes, qui, soupçonnant toutes les entrailles juives de contenir de l'or, égorgeaient ces malheureux pour fouiller dans leurs intestins.

Le plus simple était donc de se laisser mourir. On s'étendait dans les rues ou sur les toits; on jetait au temple un dernier regard, et on attendait que la faim eût fait son œuvre. La maladie y aidait souvent; mais auprès de la faim elle jouait un si faible rôle, que Josèphe en parle à peine[1]. Les plates-formes des maisons, les places, étaient remplies de cadavres; certaines maisons devenaient tout à coup silencieuses comme des cimetières, et n'étaient plus habitées que par des morts. On ne pleurait pas, on ne regrettait pas, on n'ensevelissait pas. Ceux qui erraient par les rues, pâles,

[1] Jos., vi. 4 (9, 3).

hydropiques et enflés par la maladie, jetaient un regard d'envie sur ceux qui ne marchaient plus et ne souffraient plus[1]. On avait longtemps payé, avec les deniers de la ville, l'enterrement des pauvres. Selon un transfuge, on paya ainsi jusqu'à six cent mille funérailles. Selon un autre, par une seule porte, dans un espace de deux mois et demi seulement (du 14 xanthicus au 1er panémus), on emporta cent quinze mille huit cent quatre-vingts cadavres[2]. L'or, qui ne manquait pour rien dans Jérusalem, finit par manquer pour cette dépense. Du haut de Sion ou du haut des portiques du temple, on jeta les cadavres nus sur les pentes abruptes des deux vallées. Le païen Titus, qui les vit là pourrissant ensemble sur les bords du torrent, leva les mains au ciel et prit Dieu à témoin qu'il n'était pas coupable de ces malheurs[3].

Les Juifs, s'ils savaient encore les Écritures, pouvaient se rappeler ces paroles du Psalmiste :

« Ils ont dressé des embûches contre ma vie. Les forts se sont élancés contre moi.

« J'étais pourtant sans iniquité et sans crime...

« Mais, le soir, ils reviendront à leur demeure; ils souffriront la faim comme des chiens, et ils rôderont par toute la ville.

« Seigneur, dispersez-les dans votre puissance, et mettez-les sous le joug, Seigneur qui me protégez...

« Qu'ils soient surpris dans leur orgueil, que l'on raconte partout leur abomination et leur mensonge.

« Perdez-les dans votre colère, perdez-les; et qu'ils ne soient plus...

[1] Jos., 32 (12, 3), 36 (13, 4).
[2] Jos., v, 37 (13, 7).
[3] Jos., 32 (12, 3, 4).

« Et le soir, ils reviendront à leur demeure, et ils souffriront la faim comme des chiens, et ils rôderont par toute la ville[1].

L'affreux courage des révolutionnaires ne fléchissait pourtant pas. Titus parlait encore de miséricorde; Josèphe errait encore autour des murs pour prêcher une dernière fois la soumission : Josèphe reçut une pierre qui le renversa. Les derniers survivants du pontificat et de la noblesse pouvaient encore être les négociateurs de la paix ; la proscription fut renouvelée contre eux. Quinze des chefs du peuple, un scribe, deux pontifes, et parmi ceux-ci Mathias, qui avait jadis ouvert à Simon les portes de Jérusalem, furent livrés au bourreau. Mathias ne demanda d'autre grâce que celle de mourir avant ses trois fils; Simon la lui refusa. Chez ces zélateurs si obstinés à proscrire, à combattre et à mourir, que se passait-il? Ce n'était pas l'amour de la patrie qui les soutenait : quand on voulait les attendrir sur le sort de leur cité, ils répondaient en raillant que, morts, ils se passeraient bien de patrie. Ce n'était pas non plus la religion du temple : quand on leur demandait d'épargner le temple : Dieu, disaient-ils, a un temple plus beau que celui de Salomon, c'est le monde. Il n'y avait plus en eux que le fatalisme grossier du bandit ou le fanatisme du sectaire déçu. S'immolant ainsi, eux et Jérusalem, à des espérances qu'ils savaient trompées, à des prophéties auxquelles ils ne devaient plus croire, il semblait, dit Josèphe, qu'ils n'eussent ni corps ni âme; tant leur corps était insensible à la souffrance, leur âme à la pitié[2].

Mais le sort de la ville était maintenant décidé. Depuis le labeur de la circonvallation accompli, la situation morale des deux camps était tout autre. Sûrs d'être maîtres de leurs en-

[1] Ps. LVIII.
[2] Jos., V, 30 (12, 4).

nemis par la faim, comme les Juifs étaient sûrs de succomber par elle, les Romains se fortifièrent de tout le courage que perdaient les assiégés. Les soldats par un élan militaire, Titus par un sentiment presque miséricordieux qui le portait à en finir avec cette épouvantable tragédie, reprirent les travaux d'attaque. Le bois manquait auprès de Jérusalem ; on alla le chercher jusqu'à quatre-vingt-dix stades de la ville; et, après vingt et un jours de travail (du 8 dœs. au 1[er] panémus, 4-26 juin), quatre nouvelles chaussées, plus hautes que les premières, menacèrent les quatre faces de la citadelle Antonia[1]. La tour Antonia était la clef du temple; qui occuperait ce point dominerait le sanctuaire et en serait bientôt maître[2].

Et cependant le courage des Juifs, épuisés par la faim, trouva à peine un peu d'élan pour défendre les abords du temple. Ils ne surent ni faire écrouler les chaussées, ni incendier les machines de l'ennemi. La muraille résista seule à leur place, et le bélier la battait en vain ; lorsque quelques soldats, sous

[1] Jos., xi, 1 (1, 15).

[2] Sur la forteresse Antonia, voyez Jos., v, 15 (5, 8). Elle s'appelait avant Hérode Baris, et le docteur Williams croit pouvoir l'identifier avec la hauteur appelée Acra, du temps des Machabées, et que les rois asmonéens, en comblant un ravin, mirent de niveau avec le temple. (Jos., v, 13 (4, 1), et Williams, t. II, chap. iv, p. 405 et suiv.) Sa position ne me semble pas avoir encore été assez étudiée. Ce qui résulte avec certitude, non-seulement des descriptions de Joseph, mais des faits racontés par lui, c'est qu'elle tenait au côté nord et à l'angle N.-O. du temple (i (21, 1); v, 15 (5, 7); *Ant.*, xv, 11, 4); qu'elle dépassait cet angle vers l'ouest (*B.*, v, 32 (12, 4); qu'elle était limitrophe du faubourg de Bézétha (*B.*, v, 13 (4, 2), et qu'elle approchait beaucoup de l'enceinte extérieure et du tombeau d'Alexandre (v, 19 (7, 3). La caserne et le palais du gouverneur étaient compris dans son enceinte, comme aujourd'hui dans l'emplacement à peu près correspondant du Serayah. Aussi la maison de Pilate, l'arcade de l'*Ecce homo*, l'église de la Flagellation, peut-être même le palais d'Hérode, ont-ils dû être compris dans cette enceinte; la Voie douloureuse la traverse. La tradition évangélique est en ceci parfaitement d'accord avec la topographie

l'abri de la *tortue*, ayant avec le pic et avec la main détaché quatre assises, le mur s'écroula pendant la nuit, et le jour révéla une large brèche. Mais derrière cette muraille en apparut une autre construite pendant le siége. Il fallut que les débris de la première servissent de marchepied pour escalader la seconde. Et une nuit (5 panemus, 30 juin), après plusieurs assauts repoussés, vingt soldats, un porte-étendard et un trompette, escaladèrent sans bruit, tuèrent les sentinelles juives, arborèrent le drapeau, sonnèrent de la trompette. Non-seulement alors la tour Antonia appartint aux Romains; mais les Juifs épouvantés, qui par des couloirs souterrains se réfugiaient dans le temple, furent poursuivis l'épée dans les reins. On se battit cette fois dans l'enceinte sacrée: on se battit dans des passages étroits, où, serrés les uns contre les autres, marchant sur des cadavres, foulant des armures brisées, on n'avait que le choix de tuer ou de mourir. Il y eut même un centurion romain qui franchit le portique extérieur et s'élança seul sur ce parvis de mosaïque que jamais combattant païen n'avait souillé; les Juifs, effrayés par son audace, reculèrent jusqu'à l'angle du temple intérieur. Si les clous de sa chaussure ferrée n'eussent glissé sur le marbre du parvis, cet homme à lui seul eût pris le temple et terminé la guerre[1].

Il fallait maintenant, pour les Juifs, combattre dans le temple et pour le temple; pour les Romains, entreprendre, après le triple siége de Bezetha, d'Acra et de la tour Antonia, un quatrième siége qui ne devait pas encore être le dernier.

C'est donc le moment de décrire en quelques mots ce temple qui allait périr[2]. Il couronnait, comme on le sait, ou plu-

[1] Jos., VI, 6 (1, 7).
[2] Voir surtout Jos., *de B.*, V, 14, 15 (5). — *Ant.*, VIII, 2 (3, 4); XV, 14

tôt il enfermait dans son enceinte la colline de Moria, où Abraham avait été sur le point d'immoler son fils. Depuis le temps de Salomon, le travail du peuple et l'or du sanctuaire avaient été employés à agrandir, à aplanir, à escarper la plate-forme qui formait la base inébranlable du temple. Pour l'agrandir, des profondeurs de trois cents coudées (cent-cinquante mètres), selon Joseph, avaient été comblées; pour la prolonger vers le midi, Hérode y avait ajouté des constructions immenses, dont les voûtes et les multiples colonnes sont encore debout. La colline gardait pourtant encore quelque chose de sa forme première, et le sanctuaire en était le centre et le point culminant[1].

(11); xx, 7 (9, 7); le *Traité Middoth*, et les voyageurs modernes cités plus haut.

[1] Ni les anciens ni les modernes ne sont d'accord sur les mesures du temple. Selon les rabbins, le temple aurait été un carré dont chaque côté aurait eu 500 coudées, par conséquent le circuit était de 2,000 coudées = 5 stades = 1,000 mètres. La superficie serait donc de 250,000 coudées carrées = 72,500 mètres ou 7 hectares 1/4. (Voir *Mischna, Traité Middoth*.).

Selon Josèphe, ce temple était un carré d'un stade de côté, ayant par conséquent 4 stades de tour, et de superficie 4 hectares. En y ajoutant la tour Antonia, le circuit était de 6 stades; il est clair ici que Josèphe se trompe, et probablement applique au temple extérieur la mesure du temple intérieur. (Voir *Antiq.*, VIII, 3, 9; XV, 11, 3.)

La superficie du temple extérieur est encore aujourd'hui visible et incontestable; seulement on sait qu'il n'est pas permis aux chrétiens d'y pénétrer, et qu'à cause des édifices qui y sont attenants il n'est pas même possible d'en mesurer complétement le périmètre extérieur. Il ne faut donc pas s'étonner si les mesures que donnent les voyageurs ne sont pas concordantes. Les voici exprimées en pieds anglais :

	Face N.	Face E.	Face O.	Face S.	Total.
Williams.	1,170	1,580	1,530	1,100	5,380 ou 1,639m.
Docteur Schultze. .	1,000	1,560	1,630	920	5,110 ou 1,557m.
État-major anglais. .	1,180	1,520	1,617	877	5,097 ou 1,553m.

Maundrell, d'accord avec le docteur Williams, dit 240 toises sur 156. —

C'était d'abord, quand vous arriviez de l'orient, et que vous aviez descendu le mont des Oliviers, l'antique muraille de Salomon qui soutenait et enfermait la plate-forme du temple. La porte Dorée s'ouvrait dans cette muraille, et, par une rampe ou par des degrés, vous arriviez dans le portique, qui, couronnant le sommet de la muraille, dessinait comme elle les quatre côtés de l'enceinte sacrée. Ce portique était formé de somptueuses galeries avec des colonnes de marbre et des lambris artistement sculptés; celle du midi, bâtie par Hérode, plus large et plus haute que les autres, avait quatre rangées de colonnes, trois nefs, des piliers que trois hommes avaient peine à embrasser. De cette première enceinte formée par la muraille de Salomon et par le portique, il reste aujourd'hui quelques vestiges: les blocs énormes de Salomon sont debout de loin en loin, aisément reconnaissables au milieu de la mesquine maçonnerie turque dans laquelle ils sont enchâssés, et entourant

M. de Saulcy ne donne pas les mesures du temple; mais son plan les indique beaucoup moindres. Si je calcule bien, il ne donnerait guère que 7 hectares de superficie au temple, tandis que les autres en donneraient de 13 à 15.

Quant au temple intérieur, le docteur Williams, d'après la disposition actuelle des lieux, croit pouvoir lui donner les mesures suivantes : longueur, 360 coudées; largeur, 220; superficie, 79,200 coudées, ou près de 2 hectares. — Selon lui, la mesure de 500 coudées en carré s'appliquerait au temple extérieur avant les additions d'Hérode. (On lit en effet dans le *Talmud* que le temple dépasse 500 coudées, mais que ce qui dépasse n'est pas saint.)

La version grecque d'Ézéchiel donne une mesure de 500 coudées (πηχεις), ce qui est d'accord avec les rabbins. Dans l'*Hébreu* et la *Vulgate*, on lit, au lieu de *cubitos*, *calamos* (le *calamus* était de 6 coudées), ce qui serait immense. (Ézech., XLII, 16-20.)

Les quatre angles de l'enceinte extérieure sont exactement déterminés par Josèphe : celui du N. O., vers la forteresse Antonia; du N. E., vers Bézétha; du S. O., vers la ville inférieure; du S. E., sur la hauteur des Pastophories, d'où les prêtres annonçaient le commencement et la fin du sabbat. (IV, 34 (9, 12.)

encore aujourd'hui la plate-forme sacrée, vénérable aux musulmans comme elle l'était aux Juifs[1].

Ensuite vous franchissiez le portique; et devant vous s'ouvrait le parvis des Gentils, vaste cour pavée de mosaïque, où le Grec et le Syrien se coudoyaient avec l'Israélite, où, grâce à l'esprit libéral de la loi juive, tous les peuples avaient accès, comme pour attendre le jour où la porte même du sanctuaire leur serait ouverte. Mais, sous la loi de Moïse, le sanctuaire leur était fermé encore; et, à quelques pas plus loin, une balustrade vous arrêtait: là des écriteaux, placés de distance en distance, portant des inscriptions dans les deux langues païennes de la Grèce et de Rome, interdisaient le passage à quiconque n'était pas purifié selon la loi de Moïse. Le Gentil devait s'arrêter là sous peine de mort.

Mais le Juif allait plus loin; à lui, un sanctuaire plus intime, une enceinte plus vénérée, renfermée dans la première enceinte, le temple intérieur était ouvert. Il montait quelques degrés[2]; il passait sous une porte revêtue d'argent et d'or, haute de trente coudées, large de quinze; et, à travers une

[1] Tacite distingue bien ces diverses enceintes : Illic immensæ magnificentiæ templum; ex primis, munimentis urbis (la muraille de Salomon, qui, à l'orient, forme le rempart extérieur de la ville), dein vigiliis (enceinte destinée aux Juifs) ad postremum fœminis clausum (cour des Israélites dont les femmes étaient exclues), ad fores tantum Judæo aditus, limine præter sacerdotes arcebantur (cour des Lévites). v, 10.

L'angle S. O. de l'enceinte du temple est formé de pierres dont quelques-unes ont 9m,35 de long sur 1 mètre de haut. M. de Saulcy, t. II, p. 211. — Josèphe parle de blocs de 45 coudées, sur 6 de large et 5 de haut. M. de Saulcy (*Études sur l'art judaïque*, x), tout en ayant peine à admettre cette mesure, rappelle les blocs qu'on trouve à Balbeck, et « qui ne cubent pas moins de 525 mètres, tandis que ceux de Josèphe en cuberaient seulement 196. »

[2] Le temple intérieur était élevé au-dessus du temple extérieur de quatorze degrés, selon un passage de Josèphe, *de B.*, v, 14 (5, 2); un peu plus loin, il semble évaluer cette élévation à 15 coudées, ce qui serait bien diffé-

seconde rangée de portiques qui dessinait la seconde enceinte, arrivait à la Cour des Femmes; c'est de là, en effet, que les femmes prenaient part à la prière et au sacrifice. Il montait encore d'autres degrés, et une porte faite en airain de Corinthe, plus somptueuse que les précédentes, un vestibule plus large et plus haut, le conduisait à la Cour des enfants d'Israël. S'il était de la tribu sainte, il montait encore, et il était dans la Cour des Lévites, au pied de l'autel.

Là se déployaient toutes les magnificences et se conservaient tous les mystères du culte hébraïque. C'était d'abord l'autel, véritable édifice, haut de dix coudées, sur une base de trente-deux en carré[1], sur lequel le prêtre montait pour immoler et brûler les victimes, et qui paraît n'avoir été autre chose que la cime même du rocher de Moria, respectée par le fer, conformément à la loi de Moïse, et cachée sous un revêtement d'airain : aujourd'hui encore cette pierre, vénérée des musulmans, donne son nom à leur mosquée (*El-Sakhrah*). Au delà de l'autel, le pèlerin apercevait le bassin de purification, qui tenait lieu de la mer d'airain de Moïse, détruite sous Nabuchodonosor. Au delà encore, il voyait s'élever la façade du sanctuaire, haute et large de cent coudées, construite en marbre blanc et revêtue en partie de plaques d'or. Le sanctuaire était enfermé dans le temple intérieur comme le temple intérieur l'était dans le temple extérieur. C'était le centre, c'était le sommet et de la montagne et du temple et de la religion.

Dans le sanctuaire, nul, si ce n'est les prêtres, ne pouvait pénétrer. Mais une porte sans battants, une immense ouverture de soixante-dix coudées sur vingt-cinq, laissait plonger

rent; ailleurs à 20. v, 5 (1,5). Ces passages ne sont pourtant pas inconciliables.

[1] Selon le *Traité Middoth*, sect. 5. Joseph dit 50 coudées et 15 de haut. v, 14 (5, 6). — Voy. aussi Ézéch., XLIII, 13.

le regard dans le vestibule du sanctuaire. Une seconde porte, haute de cinquante-cinq coudées sur seize, surmontée d'une vigne d'or dont les grappes pendantes avaient la taille d'un homme[1], séparait le vestibule du Lieu Saint : c'est dans le Lieu Saint qu'étaient la table des pains de proposition, le chandelier à sept branches, l'autel des parfums. Mais il y avait une enceinte plus vénérée encore : Séparé du Lieu Saint par un voile tissu de pourpre et d'or, le Saint des saints se cachait à tous les regards. Là il n'y avait ni autel ni candélabre ; l'arche d'alliance seule y avait demeuré autrefois ; l'arche d'alliance disparue, ce lieu n'était plus habité que par le nom et la majesté divine. Dans ce sanctuaire impénétrable, le grand prêtre seul pouvait entrer, et une seule fois dans l'année.

Tout cet édifice, qui se composait ainsi du vestibule, du Saint, et du Saint des saints, quatre-vingt-neuf ans auparavant reconstruit par Hérode, embelli par ses descendants, avait été orné des dons envoyés du bout du monde par Juda dispersé, mais opulent[2]. On voyait là la lampe et la table d'or données par la reine Hélène, prosélyte du judaïsme; la couronne offerte par le général romain Sosius, premier vainqueur de Jérusalem; les vases d'or d'Auguste et de Livie; la chaîne d'or consacrée par le roi Agrippa, égale en poids à la chaîne de fer qu'il avait portée sous Tibère. Les chapiteaux corinthiens dont parle Josèphe, les restes qui se voient encore de la porte Dorée et de diverses autres portes du temple extérieur prouvent que,

[1] Selon les rabbins, une grappe de cette vigne n'eût pu être portée que par trois cents hommes. Le rideau du temple avait une épaisseur égale à la longueur de la main. Le rideau du Saint des saints était formé de huit cent vingt mille fils; vingt mille vierges y avaient travaillé pendant toute une année, et il fallait trois cents prêtres pour le laver !

[2] Au temps de Crassus, le temple contenait, outre les espèces, 8.000 talents d'or : ce serait environ 200,000 kilog. Jos., *Ant*, XIV. 12 (7, 1).

grâce à Hérode, les richesses de l'art gréco-romain étaient venues s'ajouter à l'habileté du ciseau judaïque.

Tout cet ensemble du temple extérieur, du temple intérieur, du sanctuaire, formant trois enceintes rectangulaires inscrites les unes dans les autres, était plein de splendeur et de dignité. Au lever du soleil, lorsque de loin sur la sainte montagne apparaissait le sanctuaire dominant de plus de cent coudées les deux rangées de portiques qui formaient sa double enceinte ; quand le jour versait ses premiers feux sur cette façade d'or et de marbre blanc ; quand scintillaient ces mille aiguilles dorées qui surmontaient le toit et le préservèrent, dit-on, de la foudre; il semblait, dit Josèphe, que ce fût une montagne de neige, s'illuminant peu à peu et s'embrasant aux feux rougeâtres du matin. L'œil était ébloui, l'âme surprise, la piété éveillée : le païen même se prosternait.

Maintenant, il est vrai, cette splendeur était bien ternie. Depuis plus de deux ans, le temple était une citadelle. Tout ce qui l'entourait avait été saccagé, ou par les Romains ou par les Juifs armés les uns contre les autres. Sur les décombres de la tour Antonia, que les légions romaines travaillaient à déblayer, commençaient à s'élever trois chaussées; l'une contre la face ouest, l'autre contre la face nord des portiques du temple, la troisième contre l'angle placé entre deux[1]. Du donjon encore debout de cette forteresse détruite, le païen Titus pouvait plonger un regard profane sur l'intérieur de l'enceinte sacrée, sur laquelle on n'avait pas permis jadis au Juif Agrippa de jeter un coup d'œil du haut de son palais. Et ce regard, que pouvait-il découvrir? Ces somptueux portails (exèdres), par où le peuple jadis arrivait en foule au sanc-

[1] Jos., VI, 13 (2, 7).

tuaire, chargés comme des tours de balistes et de catapultes; ce pavé de mosaïque déchiré par la chaussure de fer des soldats païens; ces marbres tachés d'un sang qu'on ne prenait plus la peine de laver; sur les degrés, des morts qu'on ne relevait même plus; au lieu d'adorateurs, des fugitifs et des soldats; des enfants et des femmes mourant de la faim et de la peste, à côté des hommes armés qui trébuchaient ivres du vin du sanctuaire.

Mais surtout une grande douleur avait affligé le peuple et le temple: le 17 du mois hébraïque de Thammouz (17 panémus, 12 juillet), le sacrifice perpétuel avait cessé. La loi de Moïse ordonnait que chaque matin et chaque soir un agneau fût offert au Seigneur par son peuple[1]. Seules, les plus grandes calamités, la captivité de Babylone et la persécution d'Antiochus avaient interrompu ce sacrifice; et Daniel, prophétisant le règne d'Antiochus, avait annoncé cette interruption comme la plus grande des douleurs[2]. A l'époque que nous racontons, ce sacrifice cessa, parce que, dans le temple assiégé et affamé, les victimes manquaient[3]. Il cessa pour la première fois depuis deux cent trente-trois ans; et il csssa pour ne jamais se renouveler. Aujourd'hui encore les Juifs célèbrent par un jeûne solennel l'anniversaire de ce jour, le dernier de leur culte véritable. Ainsi s'accomplissait ce mot d'Isaïe: « Ne m'offrez plus de sacrifices, votre encens est une abomination pour moi. Vos néoménies, vos sabbats, vos fêtes, je ne les supporterai plus; vos kalendes et vos solennités, mon

[1] Exod., XXIX, 38-42; Num., XXVIII, 1-8.

[2] Daniel, VIII, 11-13; XI, 31.

[3] Je suis la correction de Crevier, qui lit dans Josèphe, VI, 7 (2, 1), ἀρνῶν (*agnorum*), au lieu de ἀνδρῶν (*virorum*). Il est en effet impossible de supposer que le sacrifice manquât *faute d'hommes*. On ne peut même pas entendre que cela signifie *faute de prêtres*. Nous verrons que Titus en trouva un grand nombre dans le temple.

âme les déteste... Quand vous étendrez vos mains pour prier, je détournerai mes yeux; quand vous multiplierez vos prières, je ne vous écouterai pas, car vos mains sont pleines de sang[1] ! »

A ces douleurs du temple s'ajoutaient et dans le temple et dans Sion les horreurs de la faim. Après avoir essayé de manger le cuir des boucliers, on essayait de se nourrir de foin desséché. Les gens armés qui rôdaient par la ville, enragés comme des chiens, selon l'expression de Josèphe et du Psalmiste, entraient dans la même maison jusqu'à deux ou trois fois en une heure pour la fouiller. Ils fouillaient même les mourants, supposant que leur agonie était feinte et qu'ils cachaient quelque aliment sous leur robe. On n'épargna bientôt plus la chair humaine. Une certaine Marie, fille d'Éléazar, femme qui avait été opulente, dans l'égarement de la faim, tua l'enfant qui était à ses mamelles, le fit cuire, en mangea une partie; et, quand les patriotes armés, attirés par l'odeur, entrèrent chez elle, elle leur montra ce plat et leur en offrit froidement une part[2].

Ce fait avait été prophétisé par Moïse : « Si tu n'écoutes pas, avait-il dit, la voix du Seigneur ton Dieu... tu seras assiégé entre tes murailles. — *Tu mangeras le fruit de tes entrailles, les chairs de tes fils et de tes filles*, au milieu des angoisses et de la pauvreté que t'infligera ton ennemi. — L'homme délicat et plein de recherches portera envie à son frère et à la femme qui repose sur son sein, de peur d'être obligé de lui donner à manger des chairs de ses enfants, parce qu'il ne lui restera plus rien, grâce à la famine amenée par le siége. — La femme tendre et délicate qui ne pouvait marcher ni faire un pas sur la terre à cause de la mollesse extrême et

[1] Isaïe, I, 13-15.
[2] Jos., VI, 21 (4, 4, 5).

de la tendreté de ses pieds, portera envie au mari qui repose sur son sein et lui disputera la chair de ses fils et de ses filles... . . . . Car ils les mangeront EN SECRET *à cause du manque de toutes choses et des souffrances et des dévastations du siége*[1]. »

En face de ces calamités religieuses, de ces horreurs et de ces désastres, au moment de porter au temple le coup qui allait le détruire, Titus se demanda si les Juifs ne pourraient pas enfin être ébranlés. Dès le lendemain de la cessation du sacrifice, il envoyait Josèphe et d'autres après lui au pied des murailles, parler, non au peuple, mais au seul Jean de Giscala, qui était le maître du peuple. Il lui faisait offrir son pardon; s'il voulait à toute force combattre, Titus lui proposait de sortir avec ceux qui voudraient le suivre, et de laisser au temple son intégrité et sa paix. « Jérusalem est la cité de Dieu, répondit Jean de Giscala; Jérusalem ne périra point. » Le peuple, témoin de cette entrevue, pleurait en silence; mais l'homme de fer ne fut pas touché des larmes du peuple, et, subjuguée par son énergie, la multitude songea tout au plus à la fuite, nullement à la révolte, et surtout se résigna à la mort[2]. Et Titus, jugeant sa conscience déchargée, protesta devant Dieu que « c'étaient bien les Juifs qui préféraient à la paix le combat, à la liberté la servitude, à l'intégrité de leur religion son abaissement, à l'abondance l'aliment horrible dont Marie venait de se nourrir : la ville qui avait été témoin d'un tel crime ne méritait plus de voir le soleil ! »

Le temple touchait donc à son moment suprême. Les Juifs, désespérés, avaient hâte d'en finir, et, prêts à combattre sur les parvis du temple, ils retrouvaient dans leurs cœurs

[1] Deutéron., XXVIII, 52-57.
[2] Jos., VI, 7 (2, 1).

cet héroïque courage qui avait un instant faibli sur les décombres de l'Antonia. Les assiégeants, qui achevaient à grand'-peine leurs chaussées avec des bois rapportés d'une distance de cent stades (cinq lieues), les assiégeants avaient également hâte d'en finir avec ces siéges toujours renaissants, ces Juifs qu'ils détestaient, ce temple qui leur était odieux, ces trésors qu'ils convoitaient. Seul, Titus, dégagé de sa pitié pour les Juifs, conservait de la pitié pour le temple et eût voulu vaincre plutôt que détruire.

Le premier signal fut donné par les Juifs. Les légions romaines étaient encore, la pelle à la main, occupées à leurs travaux inachevés, quand les assiégés sortent, poussés par la faim et le désespoir, se jettent dans la vallée de Cédron, gravissent ce mont des Oliviers où Jésus avait tant souffert et tant prié pour eux, attaquent la circonvallation romaine et sont prêts à la franchir : Titus accourt, et les rejette dans le temple. Ils essayent alors de se concentrer dans le temple intérieur, et ils abandonnent en les embrasant les portiques du nord et de l'ouest (22 au 28 panémus, 18 au 24 juillet). Les Romains envahissent un de ces portiques, qui leur semble encore intact ; mais les lambris sont chargés de matières combustibles, et le dernier Juif, en se retirant, y met le feu : les malheureux soldats qui y ont pénétré sont réduits à se jeter ou dans les bras des Juifs, qui les égorgent, ou sur le pavé de la ville, où ils se brisent [1].

Mais néanmoins la première enceinte est aux mains de l'assiégeant. Le temple intérieur, avec le sanctuaire qu'il renferme, appartient seul aux Juifs ; et déjà, grâce aux chaussées enfin achevées (8 loüs, 2 août), les béliers montent vers le temple, roulent sur le marbre de la cour des Gentils et

[1] Jos., VI, 16, 18, 19 (2, 9; 3, 1, 2). — Xiphil., LXVI, 6.

viennent battre la muraille sacrée. Mais la muraille du temple semble inébranlable comme l'âme de ses défenseurs. La plus puissante de toutes les hélépoles a en vain battu pendant six jours l'exèdre occidentale; la pioche, avec un labeur inouï, a en vain détaché quelques pierres de la porte du Nord: la masse n'est point ébranlée. Une escalade tentée contre cette porte est repoussée, et le drapeau romain, un instant arboré sur elle, reste aux mains des Juifs. Il semble qu'un certain respect religieux se soit glissé dans les âmes païennes à la vue de ce sanctuaire qui défie toutes les attaques : Titus a peine à les faire marcher contre le temple [1].

C'est alors qu'il est question de recourir au feu. Mais le feu, ce n'est pas seulement la victoire, c'est la ruine; c'est la destruction de ce temple que Titus voudrait sauver. Il permet cependant que le feu soit mis au bas d'une des portes. Elle s'allume, cette porte magnifique. Des flots d'argent liquéfié coulent de toutes parts et portent partout l'incendie. Bientôt cette seconde rangée de portiques qui formait le temple intérieur et environnait le sanctuaire est tout entière embrasée. Ses lambris de cèdre propagent la flamme d'un bout à l'autre. Elle brûle vingt-quatre heures et demeure détruite en grande partie.

Il y eut alors un jour de trêve (9 loüs, 3 août). Les portiques brûlaient; les Juifs, chassés par la flamme, refoulés dans le sanctuaire ou au pied du sanctuaire, étaient épuisés de force, sinon de courage; Titus, dans sa religion pour le

[1] « L'abord du temple se trouva ouvert aux Romains par l'incendie ; mais une crainte superstitieuse les empêcha d'abord d'y entrer (διὰ τὸ δεισιδαιμονῆσαι). Titus eut peine à les y décider. » Xiphil., LXVI, 6.— Je place ce fait à ce moment-ci plutôt qu'à celui de l'invasion du sanctuaire. C'est ici, ce me semble, qu'il se concilie le mieux avec le récit de Josèphe.

temple, faisait éteindre par ses soldats l'incendie qu'ils avaient allumé ; il délibérait en conseil de guerre s'il lui était permis de brûler ce sanctuaire, sacré pour les païens eux-mêmes. « Ce n'était plus un lieu sacré, lui disaient ses lieutenants moins timorés. Les Juifs l'avaient profané. Ils en avaient fait une citadelle : qu'on le traitât comme une citadelle. » Titus recula encore, et il ordonna un assaut général, pour s'épargner un nouvel incendie [1].

Mais ni Dieu, qui voulait anéantir le sanctuaire, ni les Juifs, qui avaient renoncé à le sauver, n'attendirent l'heure de l'assaut. Ils prirent encore l'initiative par une sortie désespérée (10 loüs, 4 août). Titus la repousse et va se reposer dans sa tente. Pendant qu'il se repose, les Juifs, impatients dans leur agonie, tentent une nouvelle sortie. Elle est repoussée encore, et ils sont rejetés jusque sur la muraille du sanctuaire. Mais, cette fois, Titus n'est plus-là : et, « sans ordre de personne, sans remords d'un tel crime, mû par une certaine impulsion divine [2], » un soldat saisit un tison encore allumé de l'incendie qui avait commencé l'avant-veille, se fait hisser par un de ses camarades à la hauteur d'une de ces fenêtres d'or qui, du côté du nord, donnaient sur des chambres attenantes au sanctuaire, jette son tison, et la flamme éclate.

A ce moment fatal, les Juifs n'ont de force que pour pousser un cri de désespoir. Titus accourt et trouve son armée acharnée à l'incendie. Il n'y a plus de discipline ; la voix de César se perd dans le bruit ; ses gestes ne sont pas obéis. Ses soldats cupides, qui voient tout revêtu d'or au

[1] Jos., VI, 22-24 (4, 1-3).

[2] Δαιμονίῳ τινὶ ὁρμῇ χρώμενος, VI, 26 (4, 1). Nous avons remarqué plus haut (p. 377) une expression pareille. Nous la retrouverons plus tard au sujet du suicide de Massada.

dehors et croient tout d'or au dedans, se poussent, se renversent, s'écrasent sur les ruines fumantes. Titus entre un instant dans ce lieu qui n'était plus le Lieu Saint. Il lui est donné quelques secondes pour en contempler les richesses et promener ses regards profanes sur ce qu'avait seul vu l'œil du grand prêtre. Au moment où il sort pour crier encore d'éteindre l'incendie, un soldat, derrière lui, met le feu sous la porte qui séparait le vestibule du Lieu Saint. Ces soldats avaient mission de Dieu et ne se laissaient arrêter par personne.

Cette dernière heure du temple fut une heure d'épouvantable destruction. Qu'on se figure, accumulés dans cette enceinte du temple et du sanctuaire, équivalente à quelques arpents, les huit mille hommes de Jean et d'Éléazar, au moins six mille fugitifs, des centaines de lévites et de prêtres; et, se ruant au travers, dix ou vingt mille hommes peut-être, irrités par quatre mois de siége, ivres de cupidité et de colère, exaltés par le carnage et l'incendie, ne reconnaissant plus ni le bâton du centurion ni la voix de César, tuant enfants ou soldats, suppliants ou combattants! Le sol encombré de morts au point qu'on ne pouvait ni marcher sur le pavé ni même le voir! La rampe de cet autel, sur lequel, depuis vingt-neuf jours, le sang des agneaux ne coulait plus, inondée de sang humain! Et, au milieu de tout cela, l'incendie, propagé avec fureur, achevant de détruire les portiques, le trésor du temple, le sanctuaire, des monceaux d'or et de pierres précieuses! Il y eut un moment suprême où il parut, à voir de loin cette flamme immense, que toute la montagne de Moria brûlât jusque dans ses racines. C'est alors qu'aux cris de fureur des soldats païens, aux hurlements des Juifs qui combattaient environnés de flammes, aux clameurs de cette multitude désarmée que les combattants juifs repoussaient vers les

Romains et les Romains vers l'incendie, répondit de la montagne voisine de Sion une acclamation de douleur qui retentit, selon Josèphe, jusque de l'autre côté de la mer Morte, dans les montagnes de la Pérée. Alors des hommes agonisants de la faim, et depuis longtemps muets, trouvèrent dans leur poitrine un dernier cri lorsqu'ils surent que le temple périssait.

Cependant quelques survivants luttaient encore. Beaucoup, en voyant le temple embrasé, avaient cessé de combattre, s'étaient jetés dans les flammes ou s'étaient percés mutuellement, heureux de périr dans le temple et avec lui [1]. Mais quelques prêtres s'étaient réfugiés sur un reste de muraille encore debout, épais de huit coudées. Ils y restèrent jusqu'à cinq jours; la soif les contraignit de se rendre. Titus prononça que le temps de la miséricorde était passé et les fit tous mourir [2]. Six mille hommes du peuple, femmes, enfants, vieillards, s'étaient réfugiés sous le portique extérieur du midi, le plus éloigné des attaques romaines. Avant que Titus eût pu décider de leur sort, le feu fut mis au portique, et ils périrent tous dans les flammes. Quant aux débris des bandes armées, ils se réunirent, Jean de Giscala à leur tête; ils parvinrent, avec une incroyable énergie, à percer les bataillons romains; gagnèrent le temple extérieur, puis le pont qui, du temple, menait vers Sion; furent reçus là par Simon, peut-être enfin réconcilié avec eux, afin qu'un peu plus tard Jérusalem livrât son dernier combat avec leur sang.

La ruine du temple était complète; le peu que l'incendie avait respecté fut bientôt détruit. Des portiques, du temple intérieur, du sanctuaire, selon la parole de l'Evangile, « il ne resta pas pierre sur pierre. » L'idolâtrie insulta même à ces décombres. Ce n'est pas qu'on puisse admettre cette fable

[1] Jos., VI, 28 (5, 1).
[2] Xiphil. et Theod., *ex Dione*, LXVI, 4, 6.

rabbinique selon laquelle Titus, entré dans le Saint des saints avec une courtisane, aurait déchiré de son épée le voile du temple et foulé aux pieds le livre de la loi[1]. Il y eut assez d'insultes sans un tel sacrilége. Pendant que l'incendie dévorait encore le sanctuaire, les légions romaines réunirent leurs aigles dans le temple, et, devant la porte orientale, firent un sacrifice à ces dieux du soldat. Ces décombres fumants, informes, sanglants, profanés; ce lieu que souillaient les cadavres, les idoles, les idolâtres, et tout ce que la loi déclarait impur; ce lieu ne fut plus dès lors le temple du Dieu vivant; toute sa sainteté disparut. Ce ne fut plus cette enceinte marquée par David, dédiée par Salomon, relevée par Zorobabel; ce sanctuaire dont le Seigneur avait dit : « Mon nom sera ici[2], » et que la majesté du Très-Haut avait rempli comme une nuée lumineuse[3]. Ce fut un lieu sinistre et désolé; car alors, plus que jamais, s'était vérifiée la parole de Daniel, et l'abomination de la désolation avait pris possession du Lieu Saint.

Les choses sacrées avaient péri comme le temple. L'autel des parfums fut détruit. Les vases et tous les dons que la libéralité des Juifs avait entassés là depuis deux siècles tombèrent aux mains des soldats; ils revinrent apportant pour leur part de lauriers leur charge d'or, et la valeur de l'or baissa de moitié en Syrie. Un prêtre, pour racheter sa vie, livra deux candélabres semblables à celui du sanctuaire; un autre, les vêtements des prêtres et une masse énorme de parfums[4]. Le voile du Saint des saints, le livre de la loi, la table des pains de proposition, le chandelier à sept branches, la lame d'or qui

[1] *Gemara Gittin*, f° 56, 2. apud Reland, *de Spoliis templi Hierosol.*, c. XIII.

[2] Deut., XII, 11; III Reg., VIII, 29.

[3] Deut., III; Reg., VIII, 10-12; II Par., VII, 1.

[4] Jos., VI, 41 (8, 3).

brillait au front du grand prêtre, tout cela, souillé par des mains païennes, fit partie du butin de Titus.

Aussi l'anniversaire de la chute du temple est-il toujours pour les Juifs un jour de grande douleur. C'est de ce moment qu'ils comptent leur « ère de désolation. » Le neuvième jour du mois d'Ab (loüs), mois néfaste où « rien de bon n'arriva jamais, » ils marchent pieds nus dans les synagogues ; ils mangent assis par terre (signe de douleur dans toute l'antiquité). Dès le premier du mois ils s'abstiennent du vin, de la viande, du bain. Dès le dixième jour du mois précédent, ils tiennent tous les jours pour malheureux. Ils célèbrent ainsi par un même deuil un double anniversaire, celui de la chute du premier temple sous Nabuchodonosor, celui de la chute du second temple sous Titus, tous deux tombés le même jour à six cent soixante-dix-sept ans de distance, le premier pour soixante-dix ans, l'autre pour tous les siècles [1].

En effet, il faut bien le comprendre : la cessation des sacrifices, la désolation du temple, la profanation des symboles sacrés, ce n'était pas seulement un malheur pour la religion mosaïque, c'en était la fin. La loi de Moïse, en effet, n'était pas, comme celle du Christ, une loi toute spirituelle, indépendante des conditions de race, de temps, de lieux. Attachée au sol et à la pierre, elle tombait avec le sanctuaire qui en était le centre et le foyer. Incorporée étroitement à des emblèmes visibles, elle périssait avec eux. Ni le temple en effet, ni le portique du temple, ni la table sacrée, ni le chandelier à sept branches, au dire des rabbins, ne pouvaient être remplacés [2]. Or, dans le temple, et dans le temple seul, ou,

[1] Josèphe place cette date au 10 et non au 9, mais il admet la coïncidence des deux anniversaires. Voyez du reste Buxtorf, *de Synag. Judæor.*, 25.

[2] Le *Talmud* défend d'élever une maison à la ressemblance de la maison

selon le langage de Moïse, devant l'entrée du tabernacle de témoignage, pouvaient s'accomplir les sacrifices solennels, l'holocauste, le sacrifice de paix, le sacrifice pour les péchés, le sacrifice quotidien, la purification des femmes[1]. C'était dans le temple, devant l'autel des parfums et le chandelier à sept branches, que l'encens devait fumer tous les jours par la main du prêtre[2]. C'était dans le Saint des saints, et là seulement, que le grand prêtre, au jour des expiations, entrait pour purifier le peuple, les prêtres, le temple, l'autel, le sanctuaire[3]. C'est « au lieu choisi de Dieu, » c'est-à-dire devant l'édifice bâti sur le mont Moria, que trois fois par an tout être masculin devait comparaître devant la face du Seigneur[4]. La bénédiction donnée à Abraham n'était universelle ni pour le temps, ni pour l'espace. Elle était circonscrite à une époque, à un peuple, à une cité, à un lieu. Tout, dans cette religion, avait sa place, son jour, son instrument, son ministre; et, cette place profanée, ce jour interdit, cet instrument anéanti, ce ministre souillé, la religion de Moïse s'arrêtait. Le temple tombé, les sacrifices disparaissaient; le Saint des saints anéanti, le nom de Dieu n'était plus au milieu de Juda. Jérusalem n'était plus la cité choisie; les promesses étaient abrogées; les bénédictions cessaient. C'était la fin de la loi, que le Christ était venu, non pas abolir, mais accomplir, mais que le peuple juif, par son crime et sa démence, avait abolie[5].

sacrée, un portique à l'instar du portique sacré, un vestibule pareil à celui des prêtres, une table semblable à la table consacrée, un chandelier pareil au chandelier à sept branches. — *Ghemare, Rosch-Hasschana*, f° 25. — *Avoda Zara*, f° 43, 1.

[1] Levit., I, 1, 3, 5; III, 2; IV, 7, 14, 18; XII, 6; XV, 14, 29.

[2] Exod., XXX, XXXIX et XL, 11. — Paral., III, 4.

[3] Levit., XVI.

[4] Exod., XXIII, 17.

[5] « Moïse, sentant sa religion temporaire, avait ordonné de ne la pratiquer

Mais il faut toujours en revenir aux prophètes; écoutons Jérémie : « Elle est donc devenue une caverne de voleur, cette maison où mon nom a été invoqué.... Moi qui suis, moi je l'ai vu, dit le Seigneur. Allez à mon sanctuaire en Silo [1], là où dans le commencement mon nom a aussi habité, et vous verrez ce que j'en ai fait à cause de la malice de mon peuple d'Israël De même, à cette maison dans laquelle mon nom a été invoqué...., je ferai ce que j'ai fait à Silo, et je vous rejetterai de ma face comme j'ai rejetté vos frères de la race d'Éphraïm [2]. » Écoutons surtout ce que le Seigneur avait dit à Salomon : « Si vous vous détournez de moi, vous et vos fils, si vous cessez de me servir et d'observer mes préceptes et les cérémonies que je vous prescris...., j'arracherai Israël de la terre que je lui ai donnée, je rejetterai loin de moi le temple que j'ai sanctifié en mon nom. Israël sera la fable et la risée de tous les peuples; et cette demeure servira d'avertissement; quiconque passera auprès s'étonnera, et sifflera, et dira : Pourquoi le Seigneur a-t-il ainsi traité cette terre et cette maison? et l'on répondra : Parce qu'ils ont abandonné le Seigneur leur Dieu [3]. »

que dans un seul lieu. Il est défendu aujourd'hui aux Juifs de faire les sacrifices de la loi, d'avoir un temple ou un autel, de célébrer les cérémonies, de se purifier d'une souillure... d'obtenir une propitiation. Ils sont tombés sous l'anathème de Moïse, parce qu'ils veulent observer ailleurs qu'à Jérusalem une partie de leur loi, quand Moïse a déclaré exécrable quiconque n'observe pas la loi en toute chose... Selon la prophétie de Moïse, par la venue de Jésus-Christ et par la ruine de Jérusalem, la loi tout entière de Moïse a été mise à fin, et toutes les observances de l'Ancien Testament sont annulées. » Eusèb., *Démonst. évang.*, 1, 6.

[1] Sur Silo et sa destruction, voyez Josué, XVIII, 1; XXII, 12. — Jud., XVIII, 31; XX, 8. — I Reg., I, 3; IV, 4. — Psalm. LXXVIII, 61. — Jérém., XXVI, 6, 9.

[2] Jérémie, VII, 11-15.

[3] III Reg., 6-9, 11. — Par., VII, 19-22.

Si, pour en finir avec le temple, nous suivons jusqu'au bout le sort de la montagne sacrée, nous verrons combien cette menace se vérifie exactement sous nos yeux. Pour que l'*avertissement* subsistât, l'enceinte du temple est demeurée visible; les restes de la muraille salomonienne en dessinent presque complétement le contour. Cette enceinte est même demeurée sacrée, et ceux qui l'ont successivement occupée y ont bâti tour à tour, Chrétiens leurs églises, Musulmans leurs mosquées. Mais de tous les édifices qu'au temps des juifs supportait cette plate-forme, rien ne subsiste ; bâtis sur le roc, ils n'avaient pas de fondations ; aussi les fouilles les plus exactes n'en sauraient faire retrouver un vestige ; il n'en est exactement pas demeuré pierre sur pierre. Chrétiens et Musulmans passent en sifflant près de cette enceinte, et, conformément à la parole prophétique, ils se disent : « Pourquoi le Seigneur a-t-il ainsi traité cette terre et cette maison? » Et, conformément à la parole prophétique, Chrétiens et Musulmans répondent : « Parce qu'ils ont abandonné le Seigneur leur Dieu. »

Et, de plus, quels que fussent les maîtres de cette enceinte, Chrétiens ou Musulmans, ils se sont accordés pour en exclure le culte et le peuple judaïque ; nul pied juif ne l'a désormais foulée. Le seul Julien l'Apostat a voulu rappeler ce peuple, relever la ville, rebâtir le temple, on sait avec quel succès ! Tout ce que les descendants de Salomon et de Zorobabel ont pu obtenir, c'est de s'approcher du mur extérieur, et, aujourd'hui comme au temps de saint Jérôme, de couvrir de leurs baisers et d'arroser de leurs larmes quelques pierres encore debout de cette enceinte qui leur est fermée.

Les reliques du temple ont eu un aussi triste sort. Après avoir figuré à la suite du triomphe de Titus, au milieu de toutes les abominations idolâtriques, le chandelier à sept branches, la table des pains de proposition, deux des trom-

pettes sacrées, deux vases destinés à porter l'encens, la lame d'or inscrite au nom de Jéhovah, ont été déposés dans le temple de la Paix. Le livre de la loi et le voile du sanctuaire sont demeurés dans le palais de Vespasien[1]. Aujourd'hui encore, nous voyons l'image de ces saintes dépouilles gravée sur les monnaies de Vespasien et sur les bas-reliefs de l'arc de Titus. Mais ce butin de la victoire n'a pas reposé en paix. Au bout d'un siècle, sous Commode, il a fallu l'emporter à la hâte du temple de la Paix, qu'un incendie a détruit[2]. Plus tard, à la prise de Rome par le Vandale Genséric (450), ces trésors ont été portés en Afrique. A la destruction du royaume des Vandales par Bélisaire (520), ils ont été retrouvés et rapportés à Rome. « Gardez-vous, dit alors un Juif, de déposer dans le palais de l'empereur ces dépouilles du temple. Il n'est permis de les garder qu'au lieu où Salomon les plaça ; leur présence, contraire à la volonté de Dieu, a livré tour à tour Rome à Genséric et le royaume de Genséric aux Romains. » L'empereur Justinien fut averti de ce propos, et, timoré comme le Juif, envoya ces trésors à l'église chrétienne de Jérusalem[3]. L'histoire n'en parle plus; ils auront péri dans la cité pour laquelle ils avaient été faits.

Ainsi ont disparu jusqu'au dernier les symboles du culte mosaïque et toutes les traces de la bénédiction de Dieu sur Israël, afin de vérifier cette dernière prophétie qui renferme toutes les autres, en même temps qu'elle renferme une espérance : « Les enfants d'Israël demeureront pendant bien des jours sans roi, sans prince, sans sacrifice, sans autel, sans

[1] Jos., *de B.*, VII. 19 (5, 7). — Sur cette lame d'or, voyez Exode, XXXIX, 29. — Lévit., VIII, 9. —Jos., *Ant*, VII, 2. — *Ghemare, Succa*, f° 5, 1.

[2] Herodien, I, 14.

[3] Anastas., *Bibliothec.* — Procop., *de Bello Vandal.*, II, 9. — Reland, *ibid.*

éphod et sans téraphim. Et ensuite les enfants d'Israël reviendront, et ils chercheront le Seigneur leur Dieu et David leur roi, et ils honoreront le Seigneur et les dons du Seigneur au dernier jour[1]. »

Cependant Jérusalem n'était pas encore conquise tout entière. Sion restait debout après le temple.

III

PRISE DE SION.

Ecce relinquetur vobis domus vestra deserta.
Et voilà que votre maison demeurera déserte.
Matth., XXIII, 38.

Sion, en effet, était la citadelle de Jérusalem. Des précipices abrupts la séparaient au midi et à l'ouest de la vallée du Gihon. Au nord, la muraille de David, flanquée des trois tours hérodiennes, la séparait de la cité. Ces tours, élevées chacune sur un cube de maçonnerie de vingt-cinq, trente, quarante coudées, construites sur des assises dont quelques-unes avaient vingt coudées de long, dix de large, cinq de profondeur, étaient faites pour défier toutes les hélépoles et briser tous les béliers.

C'était derrière cet imprenable rempart que le roi Hérode avait abrité son palais et que s'abritait maintenant l'agonie de la liberté judaïque. Sauf les trois châteaux hérodiens de Massada et de Macheronte, encore occupés par l'insurrection, tout ce qui restait de Juifs indépendants était

[1] Osée, III, 4, 5.

dans Sion. Simon et Jean étaient là, réconciliés enfin à leur dernier jour; après tant de luttes, tant de souffrances, tant de soldats, de parents et d'amis tués auprès d'eux, à bout de force, non de courage.

Ils étaient là avec quelques soldats et une population désarmée, encore immense, qui encombrait les maisons, même les rues. C'était les derniers de ces réfugiés que tous les coins de la terre sainte avaient envoyés à Jérusalem. C'étaient les survivants des six cent mille morts dont Josèphe nous parle, ceux qui, après tant de désertions, n'avaient pas voulu ou n'avaient pas osé fuir, les plus acharnés à vivre et les plus acharnés à ne pas se rendre. Tout cela achevait misérablement de mourir, enviant ceux qui avaient eu le bonheur de périr dès le début du siége, ou la consolation de succomber avec le temple.

Du reste, l'histoire de cette agonie ne sera pas longue. Le fanatisme juif s'affaiblissait : son temple détruit, sa religion morte, sa ville perdue, pour qui combattait-il ? Même parmi les combattants, beaucoup songeaient à fuir. Jean et Simon sentirent leur faiblesse, et demandèrent une entrevue à Titus. Elle eut lieu sur le pont qui passait au-dessus du ravin de Tyropœon, joignant le temple à la citadelle. La naissance de l'arche de ce pont est encore visible dans la muraille extérieure du temple[1]. Ils s'abordèrent là, Jean et Simon d'un côté, Titus de l'autre ; derrière ceux-là, une multitude de Juifs, haletants et inquiets; derrière celui-ci, des soldats romains irrités et que César avait peine à empêcher de lancer leurs javelots contre les Juifs. Titus parla le premier par un interprète. Il parla beaucoup de la mansuétude

[1] Voir M. de Saulcy, t. II, p. 214. — Williams voudrait placer ce pont ailleurs; mais ses raisonnements, qui tiennent à l'ensemble de sa théorie sur le temple, ne me semblent pas décisifs.

romaine, attribua à un sentiment d'humanité la lenteur calculée des opérations de son père, proposa un dernier pardon et offrit sa main droite en signe de paix. « Nous n'accepterons pas ta main, dirent les deux Juifs, nous avons juré de ne jamais la prendre. Ouvre-nous seulement un passage, pour que nous, nos femmes et nos enfants, nous puissions nous retirer dans le désert. La ville te restera. » Titus, blessé de leur arrogance, rompit l'entrevue, et fit proclamer par un héraut qu'il ne tendrait plus la main à personne, et qu'il fallait maintenant se défendre ou mourir. En même temps, il permit à ses soldats d'incendier la ville d'Acra, respectée jusque-là, et les cris des malheureux qui y périrent vinrent apprendre aux habitants de Sion qu'il n'y avait plus de miséricorde dans le camp romain[1].

Ce fut alors dans Sion une terreur et un abattement presque universels. Le fanatisme, que de telles menaces eussent dû exalter, succomba devant elles. En dépit de Titus et des refus de pardon qu'il annonçait, en dépit des chefs juifs et des javelots qu'ils faisaient lancer aux déserteurs, on ne pensa qu'à se jeter à tout hasard dans le camp romain. Jusqu'à ces redoutables chefs iduméens, jusqu'aux princes courageux de l'Adiabène, mendièrent le pardon de Titus. Au risque de se démentir, il ne le refusa pas; gardant les princes comme otages, ce que Rome ne manquait jamais de faire; faisant vendre comme esclaves les captifs les plus suspects; rendant aux êtres inoffensifs leur liberté[2].

Il ne restait donc sous les armes qu'un groupe de fanatiques isolés, mourant eux-mêmes de faim, et, à ce dernier moment, fanatiques de pillage plus que de liberté. Leur seul

[1] Jos., *de B*., VI, 34 (6, 2, 3).
[2] Jos., VI, 39-41 (7 et 8).

coup de main hardi fut d'aller au milieu d'Acra embrasée, s'emparer du palais de la reine Hélène; ils le savaient plein de Juifs fugitifs qu'ils mirent à mort, plein d'or qu'ils pillèrent; ils se retirèrent, riant et laissant les Romains brûler le reste à leur aise. Ces brigands d'autrefois, devenus pendant quelques jours des héros patriotiques, avaient dépensé tout leur héroïsme, et, voyant la patrie à bout, redevenaient brigands comme devant. Dans les rues de Sion, ils pillaient; ils allumaient l'incendie afin de pouvoir massacrer comme déserteurs ceux qui se jetaient dans les fossés pour échapper aux flammes; ils fouillaient leurs victimes, afin de trouver sur elles quelques aliments qu'ils mangeaient ensanglantés, et ensuite ils jetaient les corps sans sépulture. Toute leur pensée était, au premier cri de victoire des assaillants, de s'enfuir, chargés d'or, dans les souterrains pratiqués sous la ville. Cette insurrection patriotique expirait en achevant de déchirer la patrie; cette insurrection religieuse s'achevait par des scènes dignes de l'enfer.

Cependant la lenteur avec laquelle les chaussées se construisaient prolongea cette situation pendant près d'un mois. Les légionnaires à l'ouest du côté de la vallée, les auxiliaires à l'est du côté du temple, élevèrent leurs ouvrages, que cette fois aucune attaque, aucune tentative d'incendie ne troubla (du 20 loūs au 7 gorpiœus — du 14 au 31 août). A l'approche des hélépoles, bien des combattants quittèrent les murailles pour s'aller cacher dans les souterrains ou se glisser furtivement dans Acra. Au moment où le bélier eut achevé son œuvre et ouvert la brèche, la brèche fut désertée. Le mur d'occident est renversé! les Romains entrent! les Romains sont là! Ce cri détermina un sauve-qui-peut universel. Jean et Simon, troublés eux-mêmes, ne songèrent pas que les trois tours. Hippicos, Phasaël et Marianne, pouvaient

leur offrir un asile à peu près imprenable; ils eurent peine à rallier quelques soldats, se jetèrent dans la vallée du midi, dans l'espérance de forcer la circonvallation romaine, furent repoussés, et allèrent se cacher chacun de son côté, dans les souterrains [1].

Les Romains entrèrent donc, l'épée à la main et la rage dans le cœur. Mais la faim et la maladie avaient cruellement avancé leur tâche. En entrant dans certaines maisons, les pillards reculèrent d'horreur; elles étaient pleines de morts et ne servaient plus que de cimetières. Mais Jérusalem renfermait à la fois et un peuple de vivants et un peuple de morts. On fouillait les maisons ; celles qui n'étaient pas pleines de cadavres étaient encombrées de fugitifs. On descendait dans les souterrains; ils rendaient par milliers des captifs et des morts. Une seule grotte renfermait deux mille corps; l'infection fit d'abord reculer les plus hardis; mais on savait ces Juifs chargés d'or, et la cupidité l'emporta. Ailleurs, c'étaient des hommes affamés, pâles, moribonds, que l'on ramenait par centaines de dessous terre. La foule des vivants était épaisse comme celle des morts, et, s'il y avait quelque pitié pour ceux-ci, il n'y en avait aucune pour ceux-là. On massacra dans ces ruelles étroites de Sion, tant qu'on rencontra un peu de chair humaine au bout de son épée. En même temps, on brûlait, mais le sang, dit Joseph, éteignait l'incendie; à la nuit, seulement, quand on eut massacré tout le jour, le feu reprit le dessus, et le lendemain matin (8 gorp , 1er sept.), tout était en flammes.

Titus entra dans Jérusalem, surpris de la facilité de cette dernière victoire. Cette guerre juive était enfin terminée : elle venait de s'achever le jour anniversaire de la naissance de sa

[1] Jos., VI, 42 (8, 4, 5).

tille; ses soldats l'avaient proclamé *imperator;* son père l'avait désigné pour le consulat. Mais il ne laissa pas que d'abaisser sa gloire devant l'évidence de l'intervention divine : à la vue des trois tours hérodiennes, seules intactes au milieu de la destruction générale, et dans lesquelles son ennemi eût pu si aisément se défendre : « Jamais force humaine, s'écria-t-il, n'aurait vaincu de telles murailles : c'est Dieu qui a combattu pour nous et chassé les Juifs de leurs remparts[1]. »

Il s'occupa d'arrêter les massacres. Il eut grand'peine à sauver la population désarmée, et encore ne put-il sauver bien des vieillards, dont le soldat jugeait la conservation inutile. Ce qui n'excitait pas trop de colère et pouvait avoir quelque valeur sur le marché fut poussé dans l'enceinte du temple et enfermé dans ce qui avait fait autrefois la Cour des Femmes. Un triage fut fait. Ceux qui furent reconnus pour avoir porté les armes furent mis à mort, à l'exception de quelques beaux jeunes gens réservés pour orner le triomphe. Ceux qui avaient plus de dix-sept ans furent gardés pour les mines et pour l'amphithéâtre. Le reste fut vendu comme esclaves. Quelque sommaire que fût l'examen, sa durée fut telle, que beaucoup[2] qui refusaient la nourriture ou à qui on la refusait moururent de faim pendant l'attente.

Un mot des chefs de la révolte. Josèphe ne dit pas la fin d'Éléazar. Jean, caché dans une caverne, finit, mourant de faim, par mettre sa main dans cette main romaine tant de fois repoussée. Quant à Simon, les soldats qui gardaient l'enceinte du temple virent tout à coup sortir de terre une figure vêtue d'une tunique blanche et d'un manteau de

[1] Jos., *de B.*, VI, 43 (9, 1).

[2] Josèphe dit 11,000, mais ce nombre est inadmissible. La Cour des Femmes, large de 135 coudées, sur une longueur égale, pouvait contenir au plus 11,000 personnes en tout.

pourpre. Ils eurent un premier mouvement d'étonnement; puis ils s'approchèrent, et Simon se fit connaître. Lui aussi, la faim le chassait des souterrains. Tous deux furent gardés pour que Titus décidât de leur sort.

On peut d'après Josèphe résumer ainsi les calamités de Jérusalem. La population qui en temps ordinaire se pressait à Jérusalem et autour de Jérusalem pour les fêtes de la Pâque était de trois millions; dans cette dernière année, malgré la guerre, il dut s'y trouver réunis au moins douze cent mille âmes, fugitifs ou pèlerins. Sur ce nombre, quarante mille, originaires de la ville, firent leur soumission avant la fin du siége et reçurent leur liberté; un grand nombre d'autres fut vendu comme esclaves. Voilà le compte des survivants. Quant aux morts, Josèphe, on se le rappelle, en compte six cent mille enterrés aux frais de la ville (cent quinze mille huit cent quatre-vingts par une seule porte et dans l'espace d'un mois et demi); il faut y ajouter les riches dont les familles payèrent les funérailles, ceux qui demeurèrent sans sépulture, ceux qui périrent dans les combats ou les massacres; et il ne craint pas de porter à onze cent mille le nombre total des victimes pendant le siége[1].

Cela ne me semble pas impossible. La guerre, dans l'antiquité, même lorsqu'elle était conduite par un Titus, se faisait sans pitié. Les dix-huit mois de répit que les luttes intérieures des Romains avaient laissés aux Juifs avaient contribué à accumuler autour de Jérusalem et dans la faible partie du sol hébraïque qui était encore libre tout ce qu'il y avait, d'un bout de la Palestine à l'autre, d'effrayés, de dépossédés et d'insoumis. Tout cela fut pris comme au piége lorsque Jérusalem fut assiégée. Toute cette masse, rapidement éclaircie

[1] Voir Jos., VI, 41 (8, 5), 44 (9, 3).

par la faim et la maladie, s'enfuit d'abord de la campagne dans la ville, puis de Bézétha dans Acra, d'Acra grimpa sur l'aire du temple et dans Sion, fut massacrée dans le temple, fut massacrée dans Sion, plus nombreuse et plus serrée que nulle part ailleurs.

Quarante ans auparavant, il avait été dit auprès de la porte Judiciaire qui menait d'Acra dans Bézétha : « Ne pleurez pas sur moi, filles de Jérusalem, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants, parce qu'il viendra bientôt un jour où l'on dira : « Heureuses les stériles, heureuses les en-« trailles qui n'ont pas engendré et les mamelles qui n'ont pas « nourri ! » Alors ils commenceront à dire aux montagnes : « Tombez sur nous, » et aux collines : « Couvrez-nous [1]. »

Restait maintenant pour Titus, après avoir statué sur les habitants, à statuer sur la ville. Après cette lutte de cinq mois, ce quintuple siége, ces chaussées construites à cinq reprises, ces incendies multipliés, il ne pouvait guère rester que des ruines où les soldats romains cherchaient de l'or. Titus, qui, le temple une fois sacrifié, aimait mieux que la nation juive n'eût plus en Jérusalem le foyer de ses espérances et de ses rêves, fit raser tout ce qui restait et du temple et de la ville. Il excepta une portion de muraille à l'Occident pour servir d'abri aux troupes qu'il laissait sur cette terre maudite ; il excepta aussi les trois tours d'Hippicos, de Phasaël et de Mariamne, comme des *témoins* de ce qu'avait été Jérusalem. Selon les écrivains chrétiens, la maison où le Christ avait fait la Cène avec ses disciples et où le Saint-Esprit était descendu sur les apôtres resta aussi debout, ainsi que quelques synagogues situées comme elle sur la montagne de Sion [2]. Selon quelques auteurs, le pinacle du

[1] Luc, XXIII, 28-30.

[2] Epiph., *de Ponderib. et nummis*, 14.

temple sur lequel Jésus avait été porté par le tentateur, ou du moins la tour qui formait l'angle sud-est, demeura intacte jusqu'au cinquième siècle[1]. De nouveaux désastres devaient effacer même ces ruines. Aujourd'hui, quelques tombeaux, des fragments de l'enceinte extérieure du temple, la porte Dorée, murée et à moitié détruite, quelques restes de portes également murées dans l'enceinte du temple, l'arcade au-dessus de laquelle Jésus fut présenté au peuple, quelques fondations de murailles et de portes rasées, quelques colonnes romaines à peine visibles sous le plâtre turc, la place et le revêtement de quelques piscines, sont tout ce qui reste de l'ancienne Jérusalem.

Quelques mois plus tard, Titus, prêt à partir pour l'Italie, repassait une dernière fois à Jérusalem. Il trouvait achevée l'œuvre de destruction qu'il avait ordonnée. La dixième légion campait au milieu de ces décombres, occupée encore à fouiller ce sol, et se faisant montrer par les prisonniers les cachettes qui lui rendaient encore quelques richesses. De pauvres vieillards, qu'on avait laissés par pitié sur ces ruines, pleuraient sur les cendres du temple. De malheureuses femmes, devenues le jouet dégradé du soldat, étaient avec eux le seul reste de la synagogue[2]. Quelques chrétiens, peut-être, revenus de leur fuite de Pella, avaient commencé à se réunir et à reprendre obscurément leurs assemblées dans le cénacle. Sauf ces rares habitants, et les trois tours hérodiennes, isolées au milieu de ce désert, il n'y avait plus trace de cette ville, qui avait été avant le siége une ville de plus de

[1] Prudence, *Enchirid.*, et le pèlerin de Bordeaux. Encore peut-on supposer que le pinacle dont parlent ces deux écrivains était d'une construction plus récente. En tous cas, ce ne pouvait être la cime principale du temple, mais un édifice bâti à un des angles de l'enceinte extérieure.

[2] Josèphe, VII, 34 (8, 7).

cent mille âmes ; qui, au temps du siége, avait compté dans son sein plus d'un million de fugitifs ou de combattants. « Il semblait que ce sol n'eût jamais été habité[1] », dit Josèphe, ou, pour parler comme Notre-Seigneur, dont cet historien est si souvent le copiste involontaire : « Les ennemis de Jérusalem l'avaient renversée, elle et ses enfants qui étaient au milieu d'elle; ils ne lui avaient pas laissé pierre sur pierre[2]. »

La campagne environnante, dépouillée à cinq lieues de distance par les travaux du siége, foulée aux pieds des soldats, sous le sabot des chevaux et sous les roues des machines, rendue par l'absence de culture à son aridité naturelle, avec ses aqueducs détruits, le Kisson et le Cédron mis à sec pour jamais, avait pris cet air de tristesse désolée qu'elle ne devait plus quitter. « Dans les jours du rabbin Jochanan (contemporain de ces événements), la terre, disent les juifs, a pris une autre forme[3]. » Titus, le premier pèlerin de Jérusalem déchue, en eut la premier la mélancolique impression. Il fit un retour sur lui-même et vers ce Dieu que, pareil aux Athéniens, il adorait et ignorait. Il mit de côté l'orgueil du vainqueur, il pleura; il détesta sa propre gloire; il prit le ciel à témoin qu'il ne voulait pas se glorifier d'avoir été l'instrument d'un supplice aussi rigoureux[4]. Un païen ajoute que, lorsque plus tard les villes d'Orient lui offrirent des couronnes d'or, il les refusa, disant que ce n'était pas lui

[1] Jos., *de B.*, VII, 1.

[2] Luc, XIX, 44.

[3] *Talmud* de Jérusalem. Sota 12.

[4] Jos., VII, 15 (5, 3). — Josèphe nous donne la première description de Jérusalem déchue analogue à celle de M. de Chateaubriand : « Tout le pays avait été dévasté dans un rayon de 90 stades. L'aspect en était déplorable ; tous les arbres avaient été coupés, et cette terre, ornée autrefois de bois et de jardins, présentait l'image d'un désert. L'étranger, qui avait vu

qui avait vaincu et qu'il n'avait fait que prêter son bras à Dieu irrité contre les Juifs[1].

Un mot d'un grand homme équivoque, tiré d'un livre apocryphe, peut bien nous représenter le sentiment populaire au sujet de Jérusalem, et combien son malheur avait, aux yeux des païens, quelque chose de néfaste et de surnaturel. Selon Philostrate, Vespasien invita son Apollonius à venir le trouver en Judée. Non, répondit le philosophe, je n'entrerai pas dans cette terre souillée; ses habitants l'ont profanée et par ce qu'ils ont fait et par ce qu'ils ont souffert[2].

Du reste, ni Titus, ni Apollonius, ni les païens, n'étaient peut-être aussi étrangers que nous le pensons aux prophéties qu'ils voyaient s'accomplir. Titus, à qui Josèphe avait fait lire dans Michée l'élévation de son père, avait pu lire bien plus clairement dans Daniel et ailleurs la chute de Jérusalem et la véritable cause de cette chute : « Après soixante-neuf semaines, avait dit Daniel, le Christ sera mis à mort, et le peuple qui l'aura renié ne sera plus son peuple. Un peuple avec son prince viendra détruire la ville et le sanctuaire, et leur fin sera la désolation, et, après la guerre, une ruine qui ne cessera pas.... L'abomination de la désolation sera dans le temple, et la désolation durera jusqu'à la fin des jours[3]. »

jadis la Judée et les magnifiques campagnes qui environnaient Jérusalem, n'aurait pu s'empêcher de verser des larmes... Quiconque, connaissant Jérusalem, y eût été subitement transporté, n'eût pu la reconnaitre, et eût cherché la ville sur son propre emplacement. »

[1] Philostr., VI, 29.

[2] Οἷστι ἴδρωσαν, οἷστε ἔπαθον. Philostr., *in Vit. Apoll.*, V, 27.

[3] Daniel, IX, 26, 27.

CHAPITRE XVI

DERNIERS COMBATS

70-72

Et ad terram prosternent te, et filios tuos qui in te sunt.
Et ils te détruiront entièrement toi et les tiens, qui sont au milieu de toi.

Luc, xix, 44.

Hâtons-nous d'achever l'histoire des malheurs d'Israël en ce siècle.

Le mouvement de pitié que les ruines de Jérusalem avaient inspiré à son vainqueur pouvait être le fait d'un Romain, d'un César, de Titus. Les païens de l'Occident pouvaient bien avoir quelque compassion pour des Juifs. Mais il n'en était pas de même de ces idolâtres arabes, syriens, phéniciens, voisins du peuple de Juda et ses ennemis depuis quinze siècles. Ceux-là répondirent par des acclamations de joie aux hurlements de douleur de Sion. Lorsque Titus apparut au milieu d'eux avec les trophées de sa victoire, des richesses et des captifs, chacune des étapes de son voyage fut un triomphe. Dans les deux Césarées, à Béryte, à Antioche, le peuple se précipita sur ses pas, les villes lui offrirent des couronnes ; des jeux, des spectacles et des supplices célébrèrent son passage. A Césarée,

lieu où il célébra le jour natal de son frère (24 octobre), deux mille cinq cents Juifs furent ou brûlés, ou dévorés par les bêtes, ou contraints de s'égorger dans l'amphithéâtre. A Béryte, le jour de naissance de son père (17 novembre), il y eut aussi une grande tuerie à la santé de Vespasien : le clément Titus célébrait ainsi ses fêtes de famille. A Antioche, sénat et peuple vinrent au-devant de lui à trente stades de distance, lui demandant de nouvelles rigueurs envers les Juifs. A Zeugma, sur l'Euphrate, frontière extrême de l'empire, le roi parthe Vologèse envoya une couronne d'or au vainqueur de ces Juifs, ennemis communs de Rome et de Ctésiphon. Tout le paganisme oriental se réjouissait ainsi de la chute de Jérusalem. Les soldats syriens étaient fous d'orgueil et de joie : « Reste avec nous, disaient-ils à Titus, ou emmène-nous tous avec toi. » Il n'eût tenu qu'à lui de se séparer de son père et de fonder un empire d'Orient. Vespasien en eut la crainte, et ne fut rassuré que lorsque Titus, débarqué à Pouzzoles et se hâtant de calmer les soupçons paternels, lui écrivit : « Me voici, mon père, me voici [1]. »

Titus César, prince de la jeunesse, *imperator*, consul, associé à l'empire de son père [2], arrivait ainsi en Italie, où un triomphe plus solennel l'attendait (printemps 71). Josèphe décrit, avec peu de fierté nationale, il faut en convenir, ce triomphe, qui était le convoi funèbre de Jérusalem. Titus eut cette gloire particulière qu'un empereur vint au-devant de

[1] Suet., *in Tit.*, 5.

[2] Xiphil., LXVI. — Tacit., *Hist.*, IV, 38. — L'association de Titus à l'empire est établie par les monnaies et les inscriptions, où, du vivant de son père, il est désigné par le mot *Imperator*, placé avant son nom. — Suétone (*in Tit.*, 6), l'appelle *participem et tutorem imperii.* — Pline dit : *Imperatores Cæsares Vespasiani. Hist. n.*, VII. — Voyez aussi Pline le Jeune, *Panegyr.*, 8. — Selon le peu croyable Philostrate, en arrivant à Rome, Titus aurait appris son élection à l'empire, V, 30.

lui. Vespasien partit dès la veille pour rencontrer son fils, et, à l'aube du jour, tous deux rentrèrent solennellement dans Rome. Le cortége, selon l'expression emphatique de Josèphe, était comme un fleuve non interrompu[1] d'argent, d'ivoire, d'or, de riches étoffes ; de couronnes d'or garnies de pierres précieuses, de dieux portés sur les brancards sacrés, d'animaux de l'Orient avec leurs guides et leurs caparaçons habituels; de curiosités, telles que l'arbre du baume, qui passait pour appartenir à la seule Judée, et que les Romains se vantaient d'avoir défendu contre les Juifs eux-mêmes[2]. Marchaient aussi, plus glorieux butin, des prisonniers, ou plutôt l'élite des prisonniers, couverts de vêtements magnifiques, comme pour dissimuler leur épuisement et leur douleur. Sur quelque cent mille captifs que la guerre avait donnés, on en avait trié sept cents, les plus beaux par la figure et par la taille, les plus beaux aussi par la renommée de leur courage; et, à leur tête, Simon, fils de Gioras, portant au cou le lacet qui allait servir à l'étrangler, et qu'on menait en le flagellant comme on avait mené Vercingétorix devant le char de César. Suivaient les représentations des villes prises, hautes de trois ou quatre étages ; des bas-reliefs incrustés d'argent et d'ivoire, figurant toutes les scènes, même les plus affreuses, de la guerre. On portait jusqu'à des vaisseaux. On portait enfin ces dépouilles du temple que j'ai tant de fois nommées, les candélabres, les coupes d'or, le voile du temple, la table des pains de proposition, le chandelier à sept branches, le livre de la loi. Et, à la suite de tous ces trophées, les deux princes venaient sur le char triomphal, sous les lauriers et sous la pourpre, Domitien à cheval auprès d'eux[3].

[1] Ῥέοντα ποταμόν. VII, 17 (5, 5).
[2] Pline, *Hist. n.*, XII, 25.
[3] Jos., VII, 16-19 (5, 4-7). — Suet., *in Vesp.*, 8 ; *in Tit.*, 7.

Il y eut un temps d'arrêt avant d'arriver au temple de Jupiter Capitolin. Jupiter ne permettait pas qu'on se présentât devant sa demeure sans avoir fait couler pour sa satisfaction quelques gouttes de sang. On s'arrêta donc sur le forum, devant la prison Mamertine, sanctifiée quatre ans auparavant par le séjour de saint Pierre et de saint Paul; et l'on jeta Simon, fils de Gioras[1], dans le Tullianum, cachot où avaient péri avant lui Jugurtha, Lentulus, Céthégus, Vercingétorix. Un instant après, on vint dire aux Césars qu'il avait vécu et que le programme de la fête était rempli. Le peuple poussa un grand cri de joie ; les prières solennelles se firent ; les princes étaient maintenant dignes du dieu. La journée s'acheva dans les festins ; seul, le vieux Vespasien trouva la cérémonie un peu longue : Je suis bien puni, dit-il, de la sottise que j'ai eue, vieux et plébéien, d'ambitionner le triomphe[2].

Ces triomphes prouvent quelle était l'importance de la victoire. On avait eu beau mépriser ce petit peuple juif; il n'en avait pas moins tenu la puissance romaine en échec pendant quatre ans. Le temple de Janus fut fermé. Titus et Vespasien prirent le titre d'*imperatores*. Le triomphe d'Auguste fut inscrit sur les monnaies[3]. Treize ans après cette victoire, elle était rappelée par un monument demeuré un des types les plus purs de l'architecture impériale. L'arc de Titus, placé en face de l'amphithéâtre de Vespasien, retrace toutes les scènes du triomphe, les dépouilles sacrées, le Jourdain vaincu et Rome conduisant le triomphateur. Les Juifs de Rome se fai-

[1] Jos., VII, 18 (5, 7), et Dion, *apud Theod.*, LXVI, 7. — Dion appelle Simon Barporas, ce qui peut vouloir dire adultère ou étranger.

[2] Voir Suet., *in Vesp.*, 8, 12 ; les monnaies TRIVMP. AVG., avec le captif nu et garrotté, qui suit le quadrige triomphal ; et surtout l'arc de Titus.

[3] IVDAEA CAPTA. — IVDAEA DEVICTA, — DE IVDAEIS. — TRIVM. AVG. — ΙΟΥΔΑΙΑΣ ΕΑΛΩΚΥΙΑΣ. — VICTORIA NAVALIS (combat sur le lac de Génésareth). La Judée est figurée par une femme assise au pied d'un palmier.

saient, dit-on, une loi de ne pas passer sous cet arc de triomphe, monument de leurs souffrances et de leur châtiment. C'est ainsi que la victoire de Titus était encore célébrée sous Domitien, meurtrier de Titus et ennemi de sa mémoire[1].

Au moment de ce triomphe, la guerre n'était pourtant pas complétement finie. Titus avait laissé derrière lui trois points encore occupés par l'insurrection : Hérodion, dans l'intérieur de la Judée ; Massada, sur la rive occidentale de la mer Morte ; Machéronte, sur l'autre rive : trois citadelles, palais et arsenaux, bâtis par le roi Hérode pour être les abris de son despotisme, et qui devenaient les derniers abris de la liberté.

Lucilius Bassus, chargé de gouverner la Palestine, soumit promptement Hérodion (71). Machéronte, quoique sa position fût très-forte, résista peu. Les insurgés qui l'occupaient étaient las de la guerre ; maîtres du château, ils rachetèrent leur vie en livrant la ville au pillage et les habitants au massacre[2].

Il n'en fut pas de même de Massada. C'était un rocher à pic de toutes parts, haut de douze cents pieds du côté de la mer Morte, de neuf cents environ du côté de la terre; accessible seulement par des sentiers étroits, dangereux, escarpés, où il faut poser le pied juste où l'a posé celui qui vous précède, et où la tête tourne dès qu'on regarde au-dessous de soi. Sur le plateau qui couronne ce rocher et qui n'a pas moins de sept stades (quatorze cents mètres) de circuit, les

[1] Inscription de Rome en l'honneur de Titus : SVBLATIS POP. ROM. HOSTIBVS PERNICIOSISSIMIS. Gruter, 244. — De même à Interamne, *ibid.*, 245. — Gruter rapporte une autre inscription où les Juifs sont nommés, et qui est beaucoup plus prolixe ; mais il ne dit pas où elle a été trouvée, et elle est à bon droit suspecte (*V.* p. 244; et Grævius, *Thesaur. Antiq.*), t. III, p. 111.

[2] Jos., VII, 25 (6, 4).

rois Asmonéens avaient bâti une citadelle; Hérode l'avait enceinte d'un mur, avec des tours de soixante coudées, et, comme à son ordinaire, y avait ajouté un palais, des thermes, des pavés de marbre et de mosaïque. Il y avait laissé, pour l'usage futur des révolutionnaires juifs, des armes pour dix mille hommes, une immense quantité d'eau dans les citernes, de vastes magasins où, au bout d'un siècle, le vin et le blé étaient intacts; tout, jusqu'à des terres en culture[1].

Ce nid d'aigles, je l'ai dit, était occupé par les sicaires. Un descendant de Judas le Gaulonite, Éléazar, fils de Jaïr, avait établi là sa bande armée, rançonnant le pays d'alentour, indifférent aux luttes de Jérusalem et se tenant fièrement debout après sa chute[2]. Il n'avait plus là qu'une poignée d'hommes; mais leur courage et la puissance de leur situation les rendait redoutables, et ce ne fut que la seconde année après la victoire de Titus que Flavius Sylva, successeur de Bassus, vint attaquer Massada (72).

Le siége se fit dans toutes les règles. Établis sur le rocher de Leucé, qui servait comme de marchepied pour escalader Massada, les Romains comblèrent le ravin qui sépare ces deux hauteurs, au moyen d'un remblai de trois cents coudées; ils élevèrent peu à peu ce remblai sur une largeur de cinquante coudées jusqu'à la hauteur des murailles; ils y amenèrent l'hélépole et les béliers. En même temps, une circonvallation tracée dans la plaine enlevait aux assiégés toute espérance de fuite; ils purent apprendre là que la pelle du soldat romain était aussi vaillante au moins que leur épée.

Aussi, quand le premier mur eut été renversé par le bélier; quand une seconde muraille, élevée pendant le siége, eut été détruite par le feu; quand les Romains, après une nuit

[1] Jos., VII, 31, 32 (8, 3, 4).
[2] Voir Jos., *de B.*, II, 32 (17, 9); IV, 24 (7, 2).

d'attente, à l'aube du jour, s'approchèrent des murailles (15 xanth., 22 avril), ils ne virent personne. Ils franchirent la muraille : tout se taisait; seulement le feu brûlait dans la citadelle. Ils jetèrent un cri comme celui dont ils accompagnaient les mouvements du bélier; deux femmes seulement, sortant des couloirs souterrains où elles s'étaient cachées, vinrent à ce cri.

Elles racontèrent ce qui s'était passé pendant la nuit. Éléazar avait rejeté toute idée ou de fuite ou de résistance. Il avait rassemblé ses hommes, et leur avait proposé d'en finir par le suicide. On avait hésité; on avait versé quelques larmes; l'éloquence d'Éléazar l'avait emporté. Ses auditeurs l'avaient interrompu; « saisis comme par une impulsion irrésistible et livrés à un démon[1], » ils s'étaient hâtés à qui accomplirait le premier ce tragique dessein. Ils avaient embrassé leurs femmes, donné à leurs enfants un dernier baiser, et, tout en pleurant de désespoir, comme s'ils eussent obéi à une force étrangère, ils les avaient percés de coups. Pas un homme n'avait eu la pensée d'épargner ceux qu'il aimait. Ceux-là morts, ils avaient eu soif de les rejoindre. Ils avaient entassé toutes les richesses du palais pour les incendier, choisi au sort dix d'entre eux chargés d'égorger le reste, s'étaient étendus sur le sol à côté de leurs femmes encore palpitantes, avaient embrassé leurs cadavres et tendu la gorge à l'épée. Après avoir bravement tué tous leurs compagnons, les meurtriers avaient tiré au sort une seconde fois; celui que le sort désigna avait tué les neuf autres; et, sa tâche finie, après s'être assuré que personne ne restait vivant autour de lui, il avait mis le feu au palais, s'était percé de son épée et était tombé sur tous ces morts. Neuf cent soixante êtres humains avaient péri ainsi. Deux femmes

[1] Ἀνεπισχέτου τινὸς ὁρμῆς πεπληρωμένοι καὶ δαιμονῶντες. Jos., VII, 35 (9, 1).

qui, par bonheur pour elles, n'avaient là ni père ni mari, cinq enfants échappés à la sollicitude paternelle, s'étaient cachés dans les souterrains; et ce fut par eux que les Romains connurent cette horrible tragédie.

L'insurrection judaïque se terminait ainsi par une scène digne de son courage, digne aussi de sa frénésie. Un descendant de Judas le Gaulonite fermait par sa mort la carrière de révolte et de meurtre que ses ancêtres avaient ouverte, quatre-vingts ans auparavant. Les Romains admirèrent ceux qui les avaient ainsi déçus, et Josèphe, ce déserteur de la cause judaïque, admire ceux qui étaient restés si désespérément fidèles à cette cause[1]. Oubliant tous ses raisonnements contre le suicide dans la caverne de Josapat, il se prosterne devant le suicide des hommes qu'il déteste le plus. Tant à cette époque, tous, même les Israélites, étaient séduits par le funeste héroïsme des morts volontaires!

M'est-il permis de m'arrêter ici pour remarquer combien l'histoire est parfois justifiée par la topographie? Des voyageurs modernes, en petit nombre et tardivement, ont reconnu la plage dangereuse de la mer Morte, et visité le rocher qui avec son château a perdu son nom de Massada (forteresse), et s'appelle simplement Sebbeh. Ils ont gravi, non sans péril, quoique nul sicaire ne fût là-haut pour faire rouler des pierres sur eux, l'un de ces sentiers dont parle Josèphe, et l'ont trouvé au moins aussi difficile qu'il le dit[2]. Ils sont arrivés sur le premier plateau, auquel la pierre cal-

[1] Jos., VII, 34, 35 (8, 9).

[2] M. de Saulcy, t. I, p. 200 et suiv. — J'ai cependant peine à croire que le sentier par lequel cet intrépide voyageur est monté sur le plateau de Sebbeh soit celui que Josèphe appelle la *Couleuvre*. Joseph désigne deux sentiers, l'un arrivant par l'occident et s'appuyant sur le rocher de Leucé; l'autre arrivant de l'orient, du côté de la mer Morte, et plus escarpé encore : c'est celui-ci qu'il nomme la *Couleuvre*.

caire dont il est formé avait fait donner le nom de Leucé (blanc). De là, ils ont gravi le plateau de Massada, marchant sur la cime, bien amincie par les pluies et les éboulements, du remblai que les Romains élevèrent, il y a mille sept cent quatre-vingt-cinq ans. Arrivés sur la plate-forme hérodienne, ils ont reconnu une porte ogivale qui menait dans le palais, le palais même avec ses mosaïques, la citadelle asmonéenne de Jonathas, le mur d'enceinte, des citernes, des magasins creusés dans la partie verticale du rocher et accessibles seulement par des passages souterrains. Ils ont fait rouler de douze cents pieds de haut les pierres hérodiennes sur les sables de la mer Morte. Et, de cette hauteur, ils voyaient le mur de circonvallation de Sylva, en grande partie reconnaissable, construit en fragments rocailleux, garni de quatre redoutes, et qui s'ouvre pour saisir le rocher de Massada, comme entre les deux branches d'une tenaille. Les historiens antiques ont un renom d'inexactitude qui ne laisse pas que d'être parfois mérité; mais parfois aussi la terre et la pierre fournissent à leur récit des pièces justificatives singulièrement authentiques.

J'ai hâte d'arriver au terme de tous ces meurtres et de toutes ces douleurs. Malheureusement, je n'ai parlé jusqu'ici que de la Palestine, et il y avait des Juifs par toute la terre. Ce qui arriva à ceux qui habitaient hors de l'empire romain, nous ne le savons pas; mais il n'est pas probable que le Parthe Vologèse, qui envoyait une couronne à Titus, ait manqué l'occasion de maltraiter les Juifs opulents de ses États, qui avaient fourni des auxiliaires à la défense de Jérusalem. Quant aux Juifs de l'empire romain, ils étaient en général demeurés paisibles. Plus éloignés du centre religieux, plus refroidis par leur prospérité commerciale, plus en contact avec les païens, les prophéties ne les tenaient pas

autant en éveil. Mais la chute de Jérusalem, qui aurait dû les épouvanter et les abattre, les excita et les souleva. La victoire de Titus jeta sur le monde une foule de fugitifs israélites. Tous les sicaires n'étaient pas à Massada; et de ce parti, le plus ancien et le plus tenace des partis révolutionnaires juifs, bien des victimes, bien des missionnaires, bien des héros apparurent dans les synagogues. Leur doctrine, que Dieu est le seul Souverain, se propagea davantage au moment où la main du souverain terrestre pesait plus lourdement sur la Judée.

A Alexandrie, où les chefs de la synagogue, dans leur prudence, cherchèrent à l'étouffer, elle n'amena que des querelles entre Juifs, et une persécution des sicaires fugitifs livrés par la synagogue elle-même à la justice romaine. Mais à Cyrène, un tisserand nommé Jonathas persuada à la populace israélite de le suivre dans le désert, lui promettant, comme tant d'autres, des miracles et des apparitions[1]. Le préfet Catullus poursuivit et tailla en pièces ces malheureux; mais, comme ce n'étaient point là des sévérités lucratives, il imagina de mettre en cause l'aristocratie judaïque, qui avait au contraire dénoncé les révoltés. Bon nombre de Juifs opulents périrent; bon nombre de patrimoines furent confisqués. Vespasien cependant intervint et disgracia Catullus en même temps qu'il fit brûler Jonathas.

Ailleurs, d'autres causes amenèrent d'autres persécutions. Vespasien, qui connaissait les prophéties relatives au roi fils de David, fit rechercher les descendants de la famille royale hébraïque, et en mit quelques-uns à mort, non sans laisser à ses successeurs Domitien et Trajan l'héritage de cette défiance et de ces rigueurs.

Là s'arrête, pour un temps du moins et sauf les lacunes de l'histoire, la série des calamités du peuple juif. Il est difficile

[1] Σημεῖα καὶ φάσματα δείξειν ὑπισχνούμενος. Jos., VII, 38 (11, 1).

de les résumer par des chiffres. Josèphe nous donne le nombre des morts de Jérusalem ; il ne donne pas celui des morts de toute la nation ; il dut être immense. Dans les guerres antiques, la mort contre la population virile, l'esclavage contre la population désarmée était de droit; la servitude pour les premiers, la liberté pour les seconds était une grâce ; et les Romains, plus libéraux en ce genre que la plupart des peuples de l'antiquité, accordèrent souvent cette grâce à des vaincus, rarement à des rebelles. En réunissant les chiffres partiels que donne Josèphe en différents endroits de son ouvrage [1],

[1] Tués par Florus à Jérusalem, II, 25 (14, 9). . . .	3,600
A Césarée.	10,000
A Scythopolis.	13,000
A Ascalon.	2,500
A Ptolémaïs, II, 34.	2,000
En Égypte, VII, 34 (8).	60,000
A Damas, *ibid.* (Ailleurs Joseph dit 10,000). . . .	8,000
A Joppé.	8,400
Sur une montagne.	2,000
Dans un combat à Ascalon.	10,000
Dans les embuscades.	8,000
A Japha.	15,000
Sur le Garizim.	11,600
A Jotapat.	40,000
A Joppé.	4,200
A Tarichée.	6,500
Prisonniers de Tarichée tués à Tibériade.	1,200
A Gamala.	5,000
A Giscala, IV, 9 (2, 5).	6,000
Dans l'Idumée.	10,000
A Gerasa, IV, 28 (9, 1).	1,000
A Macheronte.	2,700
Dans le bois de Jardès, VII, 26 (6, 5).	3,000
A Massada (VII, 25, 6, 4).	960
A Cyrène.	3,000
A Jérusalem.	1,100,000
	1,337,660

nous arrivons à un chiffre de un million trois cent mille hommes, qui serait encore bien au-dessous du total réel.

Par contre, Josèphe nous donne ici le nombre des prisonniers. Il l'estime à quatre-vingt-dix-sept mille pendant toute la guerre[1], et il ajoute que les marchés syriens furent encombrés de ces captifs. Trop nombreux pour être chers, trop indépendants pour faire de bons esclaves, les Juifs étaient une pauvre denrée; et il y a assez de vraisemblance dans la tradition chrétienne qui raconte que ces Juifs, à qui le Seigneur avait été vendu pour trente deniers, étaient eux-mêmes vendus trente pour un denier. Somme toute, si l'on compte les prisonniers et les morts, il n'est pas improbable que sur trois millions d'habitants la Palestine en ait perdu deux millions. On peut donc dire avec Josèphe : « Jamais peuple depuis le commencement du monde n'avait vu autant de crimes, jamais cité n'avait tant souffert[2], » ce qui revient aux paroles de l'Évangile : Il n'y a pas eu de jours de tribulation pareils et jusqu'à la fin des jours il n'y en aura pas de semblables.

On s'étonnera peut-être que tant de massacres aient été accomplis sous le règne de Vespasien, l'un des plus modérés d'entre les Césars, et par l'ordre de Titus, qu'on appela depuis les « délices du genre humain. » Il est bien vrai que Titus, pendant ses deux ans et deux mois de règne, a su de-

[1] Καθ' ὅλον τὸν πόλεμον, dit-il, tandis que les chiffres de morts qu'il donne dans le même passage s'appliquent seulement au siége de Jérusalem, κατὰ πᾶσαν τὴν πολιορκίαν. On n'a pas toujours remarqué cette différence. VI, 45 (9, 3).

Voici en outre quelques chiffres partiels donnés par Josèphe :

A Japha.	2,130 prisonniers.
A Jotapat.	1,200
A Tarichée.	36,400
A Giscala.	3,000
Dans l'Idumée.	1,000

[2] Jos., V, 26 (10, 5).

meurer pur de toute cruauté, excepté celles de l'amphithéâtre, qui chez les Romains ne comptaient pas. Mais Titus, sous le règne de son père, ne se fit pas faute, comme dit Suétone, d'un peu de tyrannie et de violence ; il faisait demander par le peuple ou par les soldats la tête de ses ennemis. Instruit d'un complot formé par un consulaire, il invita le coupable à souper et le fit tuer en sortant de table. Je ne pense pourtant pas comme un spirituel érudit de nos jours que Titus, s'il eût vécu plus longtemps, eût été un Néron ; mais je crois qu'il n'eût jamais été un Marc-Aurèle.

Et surtout il faut dire que les cruautés de la guerre n'ôtaient rien à la réputation d'humanité de qui que ce fût. Josèphe, ce flatteur de Titus, raconte les exterminations de son peuple, sans songer ni à les accuser ni à les excuser. Titus n'en est pas moins à ses yeux le plus clément de tous les princes. Des ennemis, des rebelles, des barbares, des Juifs, étaient un gibier si légitimement acquis au bourreau, au feu et à l'amphithéâtre, qu'on pouvait en tuer onze cent mille sans cesser d'être le plus doux des hommes. On mettait sa clémence ailleurs.

Du reste, même les légendes apocryphes des Juifs, si antihistoriques qu'elles soient, par leurs rancunes prouvent leurs souffrances. Tous les Juifs n'étaient pas comme Josèphe gagnés à leur vainqueur et les commensaux de sa cour. Pour beaucoup d'entre eux, Titus n'est pas le moins du monde les délices du genre humain. C'est le plus exécrable des réprouvés. Après avoir profané le sanctuaire et déchiré de son épée le voile du temple, il en voit sortir du sang et comprend qu'il a outragé la Divinité. Bourrelé de remords, il s'embarque pour l'Italie ; mais son navire est près de faire naufrage. « Le Dieu de ces gens-là, dit-il, n'est puissant que sur les eaux. C'est sur les eaux qu'il a fait périr Pharaon et Sisara (*sic*). Que ne

pouvons-nous combattre sur terre contre lui ? » Une voix lui répond : « Scélérat, fils de scélérat, engeance d'Ésaü ! j'ai une petite créature qu'on appelle moucheron, va sur terre et combats contre elle. » La tempête cesse, Titus débarque, un petit moucheron entre dans ses narines. Pendant sept ans, il bourdonne dans son cerveau, lui ôte le sommeil et la paix. Un jour, Titus entre par hasard dans une forge, et s'aperçoit que le bruit des marteaux fait faire silence au mouvement intérieur qui le dévore. Ce remède trouvé, il en use, et fait venir dans son palais un forgeron pour marteler sans cesse à ses côtés. Mais, au bout de trente jours, l'insecte recommence à marteler de son côté, et la souffrance du prince devient abominable. Il meurt enfin ; le rabbin Pinha, fils d'Eruba, assiste à l'ouverture de son corps. On trouva dans son crâne une hirondelle du poids de deux talents (environ cent livres), d'autres disent une colombe de deux livres qui avait un bec de cuivre et des griffes de fer. L'insecte en dévorant le cerveau de Titus, s'était grossi à ce point[1]. Puériles sottises qui témoignent bien de la pauvreté du génie rabbinique, mais qui témoignent aussi des ressentiments et des souffrances du peuple de Juda.

Ainsi, en bien peu d'années, la nation judaïque avait traversé des phases bien différentes. Nous l'avons vue d'abord au commencement du premier siècle de notre ère, portant le joug commun, mais jouissant de la liberté, de la sécurité, de la prospérité commune des nations de l'empire romain ; plus en progrès même que d'autres nations, quant au nombre, quant à la richesse, quant à l'importance ; attendant le Messie et l'attendant comme prochain, mais l'attendant en paix et avec confiance.

Est venu le crime du Calvaire. Pour ce crime, les diverses

[1] Voir Jost.

nuances du judaïsme se sont momentanément unies ; mais elles se sont unies pour ensuite se diviser de nouveau et se combattre avec plus de fureur. Pour ce crime, on a abusé du principe de la soumission envers Rome; et ce qui en sort, c'est l'esprit de révolte contre Rome. Par ce crime, Israël a rejeté le Messie humble, pacifique, spirituel, céleste, qui lui était donné; et il s'est livré d'autant plus à tous les faux Messies, ambitieux, guerroyants, charnels, terrestres, que le démon ou la folie pouvait susciter. Par ce crime enfin, Israël a prononcé l'anathème contre lui-même, et cet anathème déjà s'accomplit.

Sont venues ensuite, entre le crime de Golgotha et la guerre déclarée, trente-quatre années où Israël s'est enfoncé de plus en plus dans l'anathème, plus divisé, plus insoumis, plus livré aux imposteurs, persécuteur plus obstiné chaque jour du Christ et de son Église, plus oublieux des avertissements de sa propre loi. Israël, qui, par crainte des Césars et par amour, dit-il, pour Moïse, a fait périr le Christ, attaque de plus en plus, par une triple révolte, César, Moïse et le Christ.

Mais enfin le dernier délai est expiré, et nous avons vu éclater la révolte. Les aristocrates, les gens sages, le grand nombre, selon Josèphe, aurait voulu l'éviter ; les démocrates, les insensés, le petit nombre, selon Josèphe, ont trouvé moyen d'y compromettre le grand nombre avec eux-mêmes. Patriotes qui poussent leur patrie à sa perte ; hommes religieux qui engagent leur religion dans une guerre fatale, contre un pouvoir respectueux après tout envers elle ; ou plutôt sectaires désespérés, satisfaisant malgré eux à l'anathème prononcé contre eux par eux-mêmes ou par leurs pères.

Cependant, après une campagne malheureuse, Dieu, dans sa miséricorde, a voulu, par les guerres civiles de Rome, accorder à Jérusalem un temps de répit. Dix-huit mois se sont

passés pendant lesquels la révolte judaïque, toujours refoulée et circonscrite, n'a été cependant que faiblement attaquée. Eh bien, ce temps de grâce n'a été employé ni à ménager la paix ni à se fortifier pour la guerre. Il a été employé à s'entr'égorger. Pleines d'énergie, mais aussi pleines de démence, les factions sont demeurées, toujours dominant dans Jérusalem, y opprimant toujours les amis de la paix, toujours rebelles contre Rome ; mais en même temps toujours armées contre elles-mêmes et se déchirant.

Et, lorsque Rome, libre enfin de ses querelles intérieures, a pu reprendre les hostilités contre Jérusalem, ces hommes, s'attachant de tout leur cœur à éliminer les chances de salut qui pouvaient rester pour leur ville et pour eux-mêmes, ont écrasé les soulèvements pacifiques du dedans, repoussé les exhortations pacifiques du dehors, proscrit tous les conciliateurs possibles, insulté Josèphe, irrité Titus. Ils ont si bien et si héroïquement fait; ils ont eu tant d'atrocité et tant de courage; ils ont tellement prolongé la lutte, qu'ils ont amené une catastrophe où tout a péri, la ville, le temple, le peuple et eux-mêmes. Ils semblent avoir tout combiné pour rendre le malheur aussi grand et aussi complet que possible.

Dans cette transformation si rapide, dans cette révolte si téméraire, dans ces discordes si insensées, dans cette obstination si aveugle, ne reconnaît-on pas le doigt de Dieu poussant cette nation vers sa perte? Ne peut-on pas dire ici, dans la compassion et dans la douleur, ce qu'on dit ailleurs dans l'admiration et la joie? « Ceci a été fait par le Seigneur, et c'est à nos yeux chose admirable[1]. »

[1] Jost, rationaliste, et disposé à ne voir en rien l'action de la Providence, laisse pourtant échapper cette phrase : « Il est vrai que la chute d'aucun État ne présente des circonstances aussi singulières, tant d'événements imprévus, des révolutions si subites, et l'action aussi puissante de causes qui par-

Maintenant, comme nous l'avons fait jusqu'ici, rapprochons les malheurs du présent des avertissements du passé.

Le peuple de Juda était sous le coup d'un triple anathème dont il était ou le dépositaire, ou le témoin, ou l'auteur. Il était le dépositaire des prophéties de l'Ancien Testament, qui lui apprenaient à quelles conditions la vocation divine lui avait été conférée, et quelles peines suivraient l'infraction de cette loi. Il avait été le témoin des prédictions évangéliques, puisqu'à l'époque de la ruine un grand nombre de contemporains, et les pères ou les grands-pères de tout le reste, avaient pu entendre la parole du Sauveur. Enfin, il était l'auteur de ce terrible et solennel anathème prononcé aux pieds de l'arceau de Gabbatha : « Prends-le et crucifie-le... Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! »

Les prophéties évangéliques ont été citées assez au long. L'anathème juif est assez clair dans son terrible laconisme; c'est le suicide d'un peuple voté quarante ans à l'avance. Mais il est bon de rappeler ici les prophéties de l'Ancien Testament.

J'ai déjà cité celle d'Isaïe et d'Osée sur le libelle de répudiation envoyé à l'épouse infidèle par son époux irrité; celle d'Isaïe et de Jérémie, sur le vigneron divin enfin décidé à arracher la vigne stérile; la verge de l'alliance brisée par Zacharie. Les Juifs pouvaient lire également dans d'autres prophètes du temps passé leur récente histoire ; « leur demeure deve-

tout ailleurs n'auraient eu que des conséquences faibles, superficielles, faciles à combattre. Il est vrai qu'un enchaînement de prophéties, remontant à un millier d'années, faisait d'avance pressentir ces événements, et prévenait tellement l'œil de l'observateur, que, sans pénétrer plus avant dans les ressorts cachés des événements, l'esprit se persuadait immédiatement de cette pensée, qu'il y avait là une puissance supérieure agissant sans intermédiaire sur le monde, et que l'État qui s'écroulait ainsi avait, par le péché de ses habitants, mérité la colère du Père céleste. » VII, 15.

nue déserte et leur tabernacle sans habitants; » leur « dos courbé sous le joug pour de longs siècles; » la « cessation de leurs joies, de leurs fêtes, de leurs néoménies, de leurs sabbats, » et la terrible image de « Dieu les comptant à la pointe du glaive et faisant périr son peuple dans le massacre[1]. »

Mais, de toutes les prophéties, nulle n'était frappante comme celle de Moïse. On se rappelle ces bénédictions et ces malédictions solennelles qu'il prescrivit au peuple de prononcer, partagé en deux camps, l'un sur le mont Hébal pour maudire, l'autre sur le mont Garizim pour bénir : « Si tu entends la voix du Seigneur ton Dieu, disait-il, le Seigneur te fera plus haut que toutes les nations......

« Mais, si tu ne veux pas entendre la voix du Seigneur ton Dieu, ni garder et observer ses ordres et toutes ses cérémonies que je te prescris aujourd'hui, sur toi viendront et te saisiront toutes les malédictions que voici :

« Maudit seras-tu dans la ville et maudit dans la campagne !

« Maudit sera ton grenier, et tes restes maudits !

« Maudit sera le *fruit de tes entrailles* et le fruit de ta terre !....

« Le Seigneur t'enverra *la faim et la disette*, et la malédiction sur toutes les œuvres que tu feras, jusqu'à ce qu'il t'écrase et te perde sans délai...

« Le Seigneur te livrera chancelant à tes ennemis; tu marcheras contre eux par un chemin et tu t'enfuiras par sept chemins pour te disperser dans tous les royaumes de la terre.

« Et *ton cadavre sera la nourriture de tous les oiseaux du ciel* et des bêtes de la terre, sans que personne les chasse....

[1] Voir sur tout ceci : Isaïe, I, 1-5. Osée, II, 12. — Isaïe, V, 1. Jérémie, II, 21. — Ps. LXVIII, 23-29. — Osée, II, 11, 12. Isaïe, LXV, 11.

« Et en tout temps tu supporteras les vexations, et tu seras opprimé par la violence, et nul ne te délivrera...

« Et tes fils et tes filles seront livrées à un autre peuple; et pendant tout le jour ta vue défaillira à ce spectacle, et nulle force ne sera plus dans ta main.....

« L'étranger qui habite le même pays avec toi montera au-dessus de toi et sera ton supérieur ; tu descendras et tu lui seras inférieur....

« Et il y aura sur toi des signes et des prodiges, et sur ta race à jamais.

« Parce que tu n'auras pas servi le Seigneur ton Dieu au temps de ta joie et de l'allégresse de ton cœur et de l'abondance de toutes choses,

« Tu serviras l'ennemi que t'enverra le Seigneur, dans la faim, la soif, la nudité et toute espèce de dénûment; et il mettra un joug de fer sur ta nuque jusqu'à ce qu'il t'écrase.

« Le Seigneur amènera sur toi *une nation venue de loin* et des extrémités de la terre, SEMBLABLE A UN AIGLE qui vole avec impétuosité ; *une nation dont tu ne pourras comprendre la langue ;* une nation *pleine d'arrogance* qui n'aura pas de respect pour le vieillard ni de pitié pour l'enfant.

« Et elle dévorera les petits de tes troupeaux et les fruits de ta terre, jusqu'à ce que tu périsses ; elle ne te laissera ni blé, ni vin, ni huile, ni bœufs, ni brebis.....

« Et elle t'écrasera dans toutes tes villes; et, dans tout ton pays, *les murs hauts et puissants en lesquels tu avais confiance seront détruits.* Tu seras assiégé au dedans des portes de la cité. »

Vient ici la prophétie déjà citée de la famine et de l'enfant mangé par sa mère.

« Et vous resterez en petit nombre, vous qui auparavant étiez nombreux comme les astres du ciel....

« Et de même que le Seigneur s'est réjoui sur vous en vous faisant du bien et en vous multipliant, de même il se réjouira en vous perdant et en vous exterminant, afin que vous disparaissiez de la terre dont vous aurez pris possession.

« Le Seigneur te dispersera chez tous les peuples depuis le centre de la terre jusqu'à ses extrémités....

« Chez ces peuples, tu ne t'arrêteras pas et il n'y aura pas de repos pour la plante de tes pieds.

« Le Seigneur te ramènera sur des vaisseaux en Égypte, par le chemin qu'il t'avait annoncé que tu ne verrais plus. Là *tu seras vendu* par tes ennemis *comme esclave et comme servante*, et IL N'Y AURA PERSONNE POUR T'ACHETER [1]. »

J'aurais vraiment une bien faible idée de la mémoire du lecteur si je prenais la peine de rapprocher en détail cette prophétie de l'événement[2]. Mais il est bon de nous demander quel est le crime auquel Moïse attache de si durs anathèmes ? Ce

[1] Deut., XXVII et XXVIII. — Voir aussi les passages analogues dans le Lévitique, XXVI : « J'enverrai contre vous mon glaive vengeur... J'enverrai la peste au milieu de vous... Je briserai le bâton de votre paix : dix femmes cuiront dans le même four... Vous mangerez la chair de vos fils et de vos filles. Je changerai vos villes en solitude, et je rendrai déserts vos sanctuaires, et je dévasterai votre terre, et vos ennemis seront dans la stupeur lorsqu'ils viendront pour l'habiter (la stupéfaction et la pitié de Titus). Je vous disperserai parmi les nations. Ceux d'entre vous qui resteront, je mettrai la peur dans leur cœur; au pays de vos ennemis, le son d'une feuille qui vole les effrayera, et ils fuiront comme devant le glaive; ils tomberont sans être attaqués... Vous périrez parmi les nations, et une terre ennemie vous dévorera... Ils se dessécheront dans leurs propres iniquités sur la terre de leurs ennemis à cause des péchés de leurs pères et des leurs. » 25, 39.

[2] Voir du reste, dans Bossuet, *Sermon sur la bonté de Dieu envers le pécheur*. — *Sermons*, t. IV, p. 310 (édit. Versailles).

n'est pas ici, comme en bien d'autres cas, l'idolâtrie seulement. C'est l'infidélité en général, le mépris des préceptes, l'inobservation des cérémonies; c'est surtout « la voix du Seigneur Dieu qui n'a pas été entendue. » Ces cérémonies négligées, nous le savons, c'est l'ordre du sacerdoce oublié, le sacrifice des étrangers rejeté, le temple souillé de sang. Mais nous savons aussi quelle est cette voix du Seigneur qui n'a pas été entendue : c'est la voix de « son Fils bien-aimé en qui il a mis sa complaisance, » qu'il a ordonné d'entendre et qu'on n'a point écouté[1].

Cette identité entre les avertissements de la loi ancienne et ceux de la loi nouvelle avait bien été signalée aux Juifs par le Sauveur : « Ne pensez pas que ce soit moi qui vous accuse devant mon Père. Celui qui vous accuse, c'est Moïse en qui vous espérez. Si vous croyiez en Moïse, vous croiriez en moi, car c'est de moi qu'il a écrit. Mais, si vous ne croyez point à ses écritures, comment croirez-vous à mes paroles[2]. »

Les Juifs étaient donc aveugles envers l'ancienne loi comme envers la loi nouvelle, incrédules à Moïse comme à Jésus, condamnés par les prophéties de leur Synagogue comme par celles de l'Église, sujets au triple anathème du mont Hébal, du mont des Oliviers et de Gabbatha; et, pour me servir de l'expression même de leurs rabbins dans le Talmud : « Dieu pouvait se laver les mains de la destruction du sanctuaire. »

[1] Josèphe approchait de la vérité dans ce passage que citent comme lui appartenant Eusèbe (*Hist.* II, 23) et saint Jérôme (*Catalog. scriptor.*) : « Tout ceci arriva aux Juifs à cause de Jacques le Juste, frère (cousin) de Jésus, qu'on appelle Christ, qui, bien que de l'avis de tous, il fût très-juste, avait été mis à mort par les Juifs. » Ce passage ne se retrouve pas dans les textes actuels de Josèphe. Nous savons seulement qu'il blâme la mort de saint Jacques, et l'impute au Sadducéen Ananus. *Antiq.*, XX, 8 (9, 1).

[2] Joan., V, 46-47.

CHAPITRE XVII

SITUATION FINALE DU PEUPLE JUIF

Et cadent in ore gladii et captivi ducentur in omnes gentes, et Jerusalem calcabitur a gentibus.

Et ils seront dévorés par le glaive ; et ils seront menés captifs chez toutes les nations ; et Jérusalem sera foulée aux pieds par les nations. (Luc, XXI, 24.)

La guerre était donc finie. Ceux qui l'avaient provoquée, soutenue ou terminée, étaient partagés entre le tombeau, la prison et le palais. Cestius Gallus était mort de chagrin de sa défaite. L'Éléazar de Jérusalem avait probablement succombé dans les derniers combats du temple. L'Éléazar de Massada était tombé au milieu d'un multiple suicide. Simon, fils de Gioras, avait orné de sa mort la fête triomphale de Titus. Jean de Giscala, traité plus miséricordieusement, je ne sais pourquoi, achevait ses jours en prison. Vespasien trônait bourgeoisement au mont Palatin. Titus, sans moucheron dans la tête, avait enfin retrouvé Rome, sa gloire, ses plaisirs. Bérénice l'avait suivi à Rome et habitait le palais des

Césars d'où la fierté jalouse du peuple romain devait un jour l'expulser. Agrippa à son tour avait suivi Bérénice, sa sœur ou sa nièce, et préférait à sa royauté de Traconite le séjour de Rome et la faveur du prince. Les autres rois auxiliaires étaient retournés à leurs trônes modestes, Sohême à Emèse, Malch à ses déserts; Antiochus, le roi de Comagène, et ses fils, qui s'étaient distingués dans la guerre par une téméraire ardeur, étaient revenus à leur palais de Samosate d'où la disgrâce de Vespasien devait bientôt les faire sortir [1].

Mais que devenait ce grand et immortel vaincu, le peuple juif?

Son sanctuaire, le temple, était détruit; son centre, Jérusalem, était rasé; son territoire, la Terre-Sainte, ne lui appartenait plus. Titus avait d'abord laissé en paix les cultivateurs juifs; mais Vespasien, plus dur, deux ans après le siége, ordonna la confiscation de toutes les terres de Palestine appartenant à des Israélites. La nation se trouva ainsi, sinon expulsée, du moins dépossédée.

Le sol même demeura inculte. Vespasien était avare; sauf huit cents vétérans auxquels il donna des terres auprès d'Emmaüs, sur cette vaste confiscation il ne fit de largesses à personne; et, comme il ne se trouvait guère d'acheteurs pour cette terre maudite, elle demeura aux mains de l'État et fut cultivée comme l'État sait cultiver [2].

Dès lors commença cette dévastation du sol judaïque à laquelle le mahométisme, ce grand destructeur, s'est chargé depuis de mettre la dernière main. Dans un tel pays où la chaleur est extrême et où les eaux doivent être ménagées avec un soin excessif, quand la main de l'homme s'éloigne

[1] Jos., VII, 28 (7, 1-3).
[2] Jos., VII, 27 (6, 6).

ou devient négligente, la solitude et la stérilité sont complètes. Le Kisson et le Cédron tarirent; les sources minérales disparurent. Les villages se dépeuplèrent; la vie et la fécondité quittèrent promptement cette terre sans eau. Dans bien des vallées jadis peuplées et fertiles, le chacal se glissa sur les pas de l'homme, et la panthère vint prendre possession de son héritage. Les tigres habitent aujourd'hui le Thabor; les cèdres du Liban disparaissent d'année en année. La riche Jéricho n'est plus qu'un petit village; il y a quelques années, une seule barque naviguait sur le lac de Génézareth. « Et les voyageurs qui viendront de loin se diront en voyant les souffrances de cette terre et les fléaux dont l'a affligée le Seigneur : Pourquoi le Seigneur a-t-il ainsi traité ce pays et quelle est la cause de cette immense colère[1]? »

Quant à la race juive répandue dans l'empire romain, il est juste de dire qu'elle garda une certaine liberté. A Antioche où le sénat et le peuple avaient réclamé l'expulsion des Juifs : « Où iront ces malheureux, avait répondu Titus? Ils n'ont plus de patrie, et nulle part on ne veut les recevoir. » Titus avait maintenu leur droit de cité, et la colonne de bronze sur lequel il était inscrit était restée debout[2].

Beaucoup de Juifs vendus comme esclaves furent rachetés par leurs frères, surtout par les Juifs opulents d'Ionie. Beaucoup de Juifs de Palestine trouvèrent un refuge dans le royaume judaïque d'Agrippa au delà du Jourdain ou dans les villes païennes du littoral. En Palestine même, la race, quoique dépossédée, ne disparut pas; il y eut des exceptions au principe de la confiscation, et les biens de Josèphe lui furent restitués. Une école rabbinique s'éleva et fleurit

[1] Deut., XXIX, 22-24.
[2] Jos., *de B.*, VII, 14 (5, 2).

à Jamnia sur le bord de la mer, à quelques lieues de Jérusalem. La race juive ne laissa pas que de retrouver un peu d'unité par le rabbinisme, et beaucoup d'opulence par le trafic.

Mais, quelle que fût sa liberté ou son opulence, la perte irréparable était celle de sa religion. Il n'y avait plus au monde un sanctuaire où l'on sacrifiât selon la loi de Moïse. Le temple de Garizim, en Samarie, impur et anathématisé, devenu même tout à fait païen, avait été détruit deux cents ans auparavant par les Juifs eux-mêmes. Le temple d'Onias en Égypte, construit trois cent quarante ans avant cette époque à l'imitation du temple de Jérusalem, avait été, au moment des derniers troubles, d'abord fermé, puis dépouillé de ses richesses, enfin détruit par ordre de César. Le temple de Jérusalem enfin n'était plus, je l'ai assez dit, qu'un amas de décombres. Et ce qui était une humiliation de plus, les Juifs payaient encore l'impôt du double drachme au nom de ce temple détruit : seulement cette joyeuse et volontaire contribution avait été convertie en une taxe honteuse et sacrilége, payée au trésor de Jupiter Capitolin pour reconstruire le temple de cette idole. Cet impôt se proportionnait au nombre des têtes ; le Juif était taxé pour la fécondité de sa race qui avait fait sa force, et pour la persévérance religieuse qui avait fait sa gloire [1].

Avec le temple, toute la force de la religion et de la nation s'en allait. Plus de Saint des saints, plus de grand prêtre,

[1] Voir Dion, *apud Xiphil.*, LXVI, 7. — Jos., *de B.*, VII, 27 (6, 6). — C'est le tribut d'un demi-sicle (Exod., XXX, 13), et que N.-S. paya au moyen d'un stater (4 drachmes), pour lui et saint Pierre (Matth., XXVII). *Libertas vectigalis,* dit Tertullien, *Apolog.*, 18. — Φόρος τῶν σωμάτων. Appien., *in Syriac.*, 50. — *Fiscus Judaicus.* Suet., *in Dom.*, 12. — Lactance, *de Morte persecutor*, 25, et les monnaies de Nerva.

et le paysan Phannias, élu par les zélateurs, fut le dernier successeur d'Aaron. Plus de temple, plus de sacrifice, plus de prêtre. Plus de culte, plus de lévite. Cette race de Lévi et cette maison d'Aaron, mises à part pour Dieu et pour le service du temple, comme il est dit tant de fois dans les saints Livres, n'eurent plus aucune raison de demeurer distinctes. Ces généalogies sacerdotales si précieusement conservées et que, du fond même de la Babylonie, tout prêtre, avant de se marier, faisait consulter à Jérusalem, furent dorénavant inutiles[1]. Comment eussent pu vivre, et le sacerdoce et la tribu de Lévi auxquels il était interdit de posséder la terre, que les dîmes et les prémices seules devaient nourrir ; depuis que Juda, dépouillé de la terre, n'avait plus de dîmes ni de prémices à lui payer? Pourtant, on rencontre encore de loin en loin dans les livres talmudiques les mots de lévites et de prêtres d'Israël, de dîmes, d'offrandes envers les prêtres. Même chez les Juifs modernes, il y a de prétendus descendants d'Aaron qui se font encore ou se faisaient payer le droit de rachat des premiers nés; mais cette descendance au moins douteuse et déchue de tous ses honneurs ne constitue plus un sacerdoce[2].

Or sans grand prêtre; sans sacerdoce; sans le Sanhédrin qui, selon le Talmud, était depuis quarante ans effacé; sans la distinction des tribus laïques qui disparaissaient à plus forte raison lorsque disparaissait la tribu sacerdotale; sans docteurs vraiment authentiques de la loi, puisque, selon le Talmud, l'imposition des mains avait cessé, et que seul le Messie devait la rétablir[3]: Juda était un peuple

[1] Jos., *in Appion.*. 1, 7.

[2] « Ceux qui se prétendent aaronites le sont par des généalogies incertaines, et n'oseraient manger les bestiaux que la loi leur assigne. » M. Drach, *de l'Harmonie de l'Église et de la Synagogue.*

[3] *Traité sanhédrin*, 13, 2; 14, 1. — *Avoda Zara*, 8, 2.

décapité. Il n'avait plus de puissance temporelle, si ce n'est infime, humiliée, subordonnée à la puissance victorieuse et vengeresse de Rome; il n'eut plus de pouvoir spirituel, nulle autorité, interprète légitime de la loi de Moïse, nul ministre obligé du culte et de la prière [1]. Juda fut une église sans prêtre, une nation sans gouvernement, une société sans chef, une famille dont le père est mort, dont la maison est détruite et dont les titres sont dispersés.

Et il ne s'agissait pas ici, comme au temps de la captivité de Babylone, d'une simple suspension de la vie judaïque. Pendant la captivité, et la distinction des tribus, et les généalogies des familles, et l'existence séparée des races lévitiques et sacerdotales, et l'exercice même du grand pontificat avaient subsisté. Par-dessus tout avait subsisté l'espérance assurée et prochaine du retour [2]. Mais aujourd'hui rien de tout cela ne subsistait, et l'espérance moins que tout le reste. Les promesses de l'avenir manquaient comme les traditions du passé. En résumé, la religion de Moïse avait été la religion d'un seul peuple, et ce peuple était dispersé; d'un seul pays, et ce pays ne lui appartenait plus; d'une seule ville, et cette ville était rasée; d'un temple unique, et ce temple était anéanti; d'un sacerdoce, et ce sacerdoce avait disparu; d'un grand prêtre unique, et il n'y avait plus de grand prêtre.

[1] « Il n'y a pas d'autorité pour déterminer ce qui est ou non obligatoire (chez les Juifs) » — Silvestre de Sacy. *Lettre à un Conseiller du roi de France*. Paris, 1817 : « Nos rabbins ne sont pas, comme les curés, les ministres nécessaires du culte; l'office des prières ne s'effectue pas par leur organe. Ils ne sont pas les confidents de nos consciences; leur pouvoir ne peut rien pour le salut de nos âmes. » *Des Consistoires israélites*, par M. Singer, membre d'un consistoire. Paris, 1820, cités par M. Drach, *Harmonie*, etc., t. I, p. 121, n. 27.

[2] Voir IV *Reg.*, *cap ult.* — Joseph., *Antiq.*, x. — Euseb., *Demonstr. evang.*, III.

C'était le temps prédit par le prophète : « Bien des jours passeront pour Israël sans le vrai Dieu, sans prêtre, sans docteur et sans loi[1]. »

Le vrai Dieu, la loi véritable, le sacerdoce légitime, l'hérédité des promesses, où était-elle? Où se continuait la tradition du Sinaï? Quels étaient les vrais disciples de Moïse, le véritable Israël, les descendants spirituels d'Abraham dont les Juifs n'étaient plus les enfants que par la chair? Le peuple élu, le peuple d'adoption? Le fils puîné qui venait d'être préféré au fils aîné, comme Isaac l'avait été à Ismaël, Jacob à Esaü, Joseph à ses frères, Ephraïm à Manassé, Saül aux autres enfants de Cis? Où se continuait et sous quelle forme se continuait tout ce qui venait de périr à Jérusalem, la loi, le temple, le sacerdoce, le sacrifice? C'est ce que nous dirons ailleurs.

Toujours est-il qu'Israël se sentit lui-même hors de sa religion, et abdiqua cette loi qui défaillait entre ses mains. Il ne songea ni à continuer ni à transporter ailleurs son culte et son sacerdoce; il n'essaya pas de se rebâtir un temple, de se faire des prêtres, de nommer un grand pontife; il dédaigna (et il faut lui en faire honneur) cette contrefaçon hérérodoxe du mosaïsme aboli. Il se contenta du peu qui lui restait, et du seul débris de son existence religieuse et sociale qui lui était laissé. Il s'en tint à la synagogue au lieu du temple, au rabbin au lieu du prêtre, au culte secondaire au lieu du culte solennel. Il chercha un peu d'unité dans la suprématie, non d'un pontificat, mais d'une école. L'école, fondée à Jamnia, par la famille de ce rabbin Gamaliel, célèbre dans le Talmud, cher à l'Evangile, fut, sous la protection romaine, une sorte de centre pour le peuple juif. On y jugea les cas de con-

[1] II Paralip., xv, 3.

science du judaïsme, c'est-à-dire les questions de viandes pures ou impures, de souillures contractées ou lavées, de sabbats, de fêtes de calendrier ; questions vétilleuses qui formaient plus que jamais, depuis que sa vraie religion était tombée, la conscience et la religion du peuple juif.

De cette école de Jamnia, remplacée depuis par celle de Tibériade, devait partir la tendance qui *réforma* ou pour mieux dire *re-forma* le judaïsme. Le chef d'école (*Nâci*) auquel les Juifs modernes ont donné le nom ambitieux de patriarche fut comme le grand prêtre de cette religion amoindrie. Son conseil fut un simulacre du Sanhédrin. La tradition rabbinique, condensée dans la Mischna et dans les deux Talmuds, fut comme un supplément à la loi de Moïse que l'on ne pouvait plus observer, que l'on avait peine à entendre, que l'on ne pouvait plus lire sans comprendre qu'elle était abolie. Ce ne fut plus ni la religion ancienne ni une religion nouvelle ; ce fut un débris recueilli tant bien que mal de la religion antique, mais un débris accessoire et secondaire ; un reste inutile du mosaïsme décapité. La religion de la synagogue et des rabbins, après la religion du temple et du sacerdoce, est une servante, demeurée, après la mort de sa maîtresse, seule habitante du logis.

Et en toute chose, en effet, on sent que, pour le Juif, sa religion présente n'est que le débris, et, on peut le dire, le deuil de sa religion passée. Ses glorieuses cérémonies sont remplacées par de simples formules ; ses rites, par des prières qui en déplorent l'absence. Au lieu du sacrifice quotidien qui était la vie du culte mosaïque et l'image du sacrifice chrétien, Juda se borne à la lecture du chapitre du Pentateuque qui prescrit ce sacrifice, et à une prière de regret de ne pouvoir plus, faute de temple, l'accomplir. Il ne fait l'offrande qu'en paroles et en demandant à voix basse la restauration

du temple. Comme l'agneau pascal ne pouvait être immolé que dans le temple, il ne mange plus l'agneau pascal, renonçant à ce qui est le symbole du Christ, en même temps qu'il rejette le Christ lui-même [1].

Aussi le judaïsme, prend-il dès cette époque un caractère triste et morose que les siècles, et même des siècles d'opulence et de liberté, n'effaceront pas. Cette religion sans espérance, qui « pleure comme Rachel et ne veut pas être consolée, » n'est plus la religion de Moïse, pleine de lumière, d'espérance et de joie. « Tu compteras sept semaines, disait le Pentateuque, et tu célébreras la fête des semaines, et tu feras un festin devant le Seigneur ton Dieu, toi, ton fils, ta fille, ton esclave, ta servante, le lévite qui est dans ta ville, l'étranger, l'orphelin et la veuve qui habitent avec toi..... Tu célébreras la fête des Tabernacles, et tu feras un festin au jour de la fête, toi, ton fils, ta fille, etc..... Tu célébreras pendant sept jours la fête du Seigneur ton Dieu, et le Seigneur te bénira et tu seras dans la joie [2]. » Telles étaient les fêtes de l'ancienne loi.

Mais, dans le judaïsme moderne, ces joies sont remplacées par des regrets. Les années se comptent par l'*ère de la désolation*. « Sois triste au matin, est-il dit au fidèle, en pensant à la destruction du temple. Si tu te lèves la nuit, pleure la chute du temple, et Dieu t'en récompensera. Quand tu sors de ta chambre, sors la tête basse en pleurant la ruine de Jérusalem. » Les jours de fêtes sont pour la plupart des anniversaires de douleur; la plupart des jours consacrés sont des jours de jeûne [3]. Il

[1] Buxtorf, *de Synag. Judæor.*, 10, 18.

[2] Deut., XVI, 9-15.

[3] Drach, loc. cit. — Buxtorf, *Syn. jud.*, ch. VIII, 18. — On compte dans le calendrier judaïque trente anniversaires douloureux et célébrés par des jeûnes. Huit fêtes seulement rappellent les souvenirs heureux de l'ancienne loi.

arrive ainsi à Juda, égaré et châtié, le contraire de ce que le prophète avait annoncé à Juda fidèle et récompensé : « Le jeûne du quatrième mois et le jeune du cinquième et le jeûne du dixième, seront pour la maison de Juda des jours de joie et d'allégresse, et des solennités magnifiques. Aimez seulement la vérité et la justice[1]. »

Dieu nous garde d'insulter cette douleur! Quelque méritée, et, en un sens, quelque volontaire qu'elle puisse être, qui lui refuserait des larmes de compassion, surtout parmi ceux qui savent, par expérience, de quel prix est pour l'âme humaine la possession du vrai Dieu, de la loi véritable et du légitime sacerdoce? Mais ce qu'il y a de plus triste encore pour l'homme qui a le sens des choses religieuses, c'est de voir de quelle façon aujourd'hui la nation d'Israël ou une partie de cette nation croit pouvoir secouer ce manteau de deuil. Affranchie, et nous ne le regrettons pas, par la libéralité des législations modernes; devenue la citoyenne simultanée de presque tous les États chrétiens; initiée à la vie commune de toutes les cités; y portant et toutes les qualités natives de l'esprit judaïque et l'originalité d'une nation sequestrée depuis dix-huit siècles; douée en particulier du génie des affaires, et arrivant aux splendeurs de la fortune plus encore par la dextérité de l'intelligence que par le labeur de la main; s'assimilant aux chrétiens, je veux dire aux non juifs, jusqu'à la négligence de ses propres rits; interprète fort large du Pentateuque; à plus forte raison, dégagée des pratiques et des préjugés talmudiques : cette partie du judaïsme se figure ou n'est pas loin de se figurer qu'Israël est maintenant délivré, qu'il a son messie, que l'ère de la rédemption approche, si elle n'est déjà commencée. La Jérusalem nouvelle serait la Jérusalem de l'argent avec un

[1] Zacharie, VIII, 19.

banquier pour messie, la cote des fonds publics au lieu du *sepher thora*, la bourse au lieu du temple, et la corbeille des agents de change figurant le Saint des saints. Si Akiba, Moïse Maimonide et les vieux rabbins du moyen âge étaient témoins d'une telle rédemption, ils pleureraient sur cette prétendue délivrance des larmes plus amères qu'ils n'en versèrent jamais sur la désolation de Jérusalem.

Mais, pour en revenir au temps qui nous occupe, la défaillance de la loi religieuse, malgré le reste de vie qu'on pouvait chercher dans le rabbinisme, entraînait pour le peuple juif l'anéantissement de tout le reste. Cette nation n'était rien que par sa loi religieuse; privée d'elle, elle défaillait. Aux premiers temps surtout après son désastre, Israël semble avoir été dans la stupeur. Ce ne fut plus cette nation intelligente, active, féconde, que nous contemplions naguère. Elle sembla avoir perdu et le souvenir de son passé, et la conscience de sa propre vie, telle qu'un homme à qui une violente secousse a fait perdre et la mémoire de la veille et la connaissance du présent. Dans les villes grecques, les communautés judaïques cessèrent même pendant quelque temps de célébrer le sabbat[1].

C'est une chose curieuse, en effet, que d'observer combien, sous le coup de son désastre, le génie judaïque devint différent de lui-même. Avant sa chute, nous avons vu la synagogue partagée en des sectes nombreuses et célèbres. Après la chute, la synagogue n'est pas plus une, mais la trace des sectes anciennes s'est effacée. Il n'est plus question d'Esséniens, d'Hérodiens; tout cela a disparu. Le sadducéisme, ennemi de la révolte, a péri dans la révolte. Le nom de Pharisien ne subsiste plus. Toutes les écoles s'étaient unies

[1] Jos., VII, 9 (3, 3).

dans le déicide, et toutes se sont perdues par le déicide.

Nous avons vu également le peuple juif lisant, commentant, méditant les prophéties jusqu'à l'excès. Après sa chute, il semble qu'il ne les connaisse plus. Josèphe lui-même est loin de rappeler, en face de ses ennemis les zélateurs, toutes les prophéties qui les condamnent ; il ne cite pas une seule fois celle de Moïse, si frappante et si décisive ; on dirait qu'il ne l'a point lue [1]. Il semble que le peuple juif, après avoir demandé aux prophètes des espérances qu'ils ne pouvaient lui donner, ait jeté le livre de désespoir ; qu'il ait renié les prophéties anciennes et authentiques pour écouter plus à son aise des prophéties apocryphes et nouvelles; que les talmudistes, les kabbalistes, les illuminés, les faux messies, aient détrôné, ou peu s'en faut, Moïse et Isaïe. Bientôt il circulera dans les écoles mille fables injurieuses aux prophètes. Ézéchiel passera pour un valet de Jérémie, qu'on avait surnommé le Méprisé. Daniel, parce que sa vie s'est écoulée

[1] Les citations des prophètes sont rares dans Josèphe. J'ai indiqué l'application qu'il fait à Vespasien de la prophétie de Michée, *de Bello*, VI, 31 (5, 4). — Ailleurs, se rappelant sans aucun doute Daniel, il dit : « La destruction de Jérusalem a été prédite par les anciens prophètes pour le temps où l'exemple aura été donné du meurtre d'un compatriote. » (Il devrait dire du meurtre du Christ) ὅταν ἐμφύλιόυ τὶς ἄρξῃ φόνου, *de Bello*, VI, 8, 21. Voyez Daniel, IX, 26 : Occidetur Christus et non erit ejus populus qui eum negaturus est. Et civitatem et sanctuarium dissipabit populus cum duce venturo. Et finis ejus vastitas. — De même, dans ce passage : « C'était la parole des hommes inspirés d'autrefois que la ville serait prise et le lieu saint incendié en vertu du droit de la guerre, quand il y aurait eu une sédition, et que des mains israélites auraient souillé le sanctuaire de Dieu. » (Παλαιὸς λόγος ἀνδρῶν ἐνθέων... στάσις ἐὰν κατασκήψῃ καὶ χεῖρες οἰκεῖαι προμιάνωσι τὸ τοῦ Θεοῦ τέμενος, IV, 22 (6, 3). Et erit templum in abominationem desolationis. (Dan., IX, 27.) — Dans ce passage : « Il était prédit que la ville et le temple seraient détruits quand le temple aurait pris une forme carrée » VI, 31 (5, 4), y aurait-il une allusion aux quatre bêtes de la vision de Daniel (VII) ou au char à quatre roues d'Ézéchiel (X) ?

hors de la terre sainte, et parce que, dira-t-on, il a fait le commerce impie des pourceaux, se verra disputer le titre de prophète. David sera un bâtard aux cheveux roux, comme Ésaü, incestueux, idolâtre, donnant la lèpre par son regard. On racontera que, ayant voulu cueillir des pommes un jour de sabbat, il est mort parce que le diable lui a retiré son échelle, et que son corps est demeuré sans sépulture[1]. Ces rêveries prouvent jusqu'à quel point la synagogue perdait le culte de son passé.

Enfin, nous avons vu les Juifs se fatiguer à calculer le temps du Messie. Ces calculs, sans doute, se renouvelleront encore. Après avoir attendu le Messie au bout des soixante-dix semaines sous Auguste; après avoir reculé ce terme et l'avoir attendu en l'an 45 avec l'imposteur Theudas; on recommencera la computation. En comptant des jubilés de cinquante ans au lieu de quarante-neuf, on se donnera quatre-vingt cinq ans de répit[2]. On imaginera un autre moyen, on abrégera l'histoire, et, en resserrant les siècles passés, on se donnera plus d'espace pour les espérances de l'avenir[3]. De siècle en siècle, on refera les comptes et on fixera une époque nouvelle pour cet espoir toujours déçu. Barcochébas, en 138 ; un autre en 531 ; d'autres même en des temps plus modernes, abuseront ainsi de la crédulité de quelques Juifs. Mais d'autres au contraire seront frappés de la vanité de ces calculs tou-

[1] Bartolocci, *Biblioth. rabbin.* — Moses Maim., *More Nevoch.*, p. 2, ch. XLV. *apud* Basnage, *Histoire des Juifs*, VI, 19.

[2] D'après la prophétie d'Élie que j'ai citée plus haut (p. 18). Voir *Talmud, Traité sanhédrin*, f° 97, 2. — Le docteur Sepp, *Vie de N. S. J. C.*, 3° part., ch. XV.

[3] En 358, une décision du sanhédrin de Tibériade abrège les temps qui ont précédé la venue de Jésus-Christ, place sa naissance en l'an 3762 du monde, et se donne ainsi soixante-six ans de marge pour attendre le Messie. (Sepp. *ibid.*)

jours recommencés : ne pouvant méconnaitre que le Messie avait dû naitre en effet vers le temps marqué par les premiers comptes, ils diront qu'il est déjà né; qu'il est né à Bethléem, le jour de la destruction du temple; mais qu'il reste caché, enchaîné selon les uns dans le Paradis, selon d'autres habitant aux portes de Rome et y exerçant la charité, jusqu'à ce que le jour de sa manifestation arrive et qu'Élie vienne le couronner[1] : ce temps d'obscurité et de silence sera, disent-ils de quarante, quarante-cinq, quatre-vingts ans. Mais enfin le moment viendra où l'on jettera là tous les calculs, où le Talmud prononcera cet aveu résigné que tous les temps sont passés, où l'on priera solennellement contre ceux qui calculent les temps du Messie, pour que leur ventre crève et que leurs os soient brisés[2].

Et enfin, nous avons vu jusqu'ici Israël fidèle à la foi et au culte des saintes Écritures. Mais peu à peu cette vénération va diminuer. Cela est tout simple, puisque les saintes Écritures ne l'instruisent pas selon son bon plaisir, et lui montrent, au lieu d'encouragement pour ses espérances, la prophétie et la justification de son châtiment. Des maîtres nouveaux, des écoles nouvelles, des livres nouveaux, ou qui du moins altéreront par bien des mélanges la tradition du passé, surgiront au milieu de Juda dispersé et exilé, et prendront le pas sur Moïse. Lorsque l'École de Tibériade aura rédigé sa Mischna (189), explication et supplément du Pentateuque, la Mischna sera préférée au Pentateuque. Lorsque plus tard auront été rédigées les deux Ghémares de Jérusalem

[1] S. Justin, *Dial. cum Tryph.*, 8.—*Commentaire juif sur Daniel*, XII, 11. — *Midrasch., Ruth rabba*, f° 41. — *Bammidbar rabba*, sect. 2, f° 211. — *Sanhédrin ch. Chelek*, f° 98, cités par le docteur Sepp, ch. XVI.

[2] *Sanhédrin*, f° 97, 2. — Maimonides, *Iggereth 'atteman.*, f° 125, 4 et d'autres rabbins cités par le même auteur.

et de Babylone (422 et 505), commentaires d'un commentaire; la Ghémare, à son tour, sera préférée à la Mischna. Pour un grand nombre, les obscurités de la Kabbale seront préférables à tout le reste. Cette prétendue infériorité de la lettre biblique est plusieurs fois rappelée : « La Bible est l'eau, la Mischna est le vin, la Ghémare l'hypocras. » — Ou bien : « La Bible est le sel, la Mischna le poivre, la Ghémare les aromates. Qui pèche contre Moïse peut être absous; qui pèche contre les docteurs mérite de mourir *in stercore bullienti*. Qui s'occupe de l'Écriture fait quelque chose d'indifférent : qui s'occupe de la Mischna mérite récompense; qui s'occupe de la Ghémare fait de toutes les actions la plus méritoire[1]. »

Ainsi le Juif, bien différent de ses ancêtres, ne garda plus ni le respect de son livre sacré, ni le culte de ses prophètes, ni la confiance en son Messie. Ce ne fut ni le peuple de Dieu ni le peuple de Moïse et de la Bible; ce fut le peuple du Talmud.

Les conditions de sa vie politique s'abaissèrent avec les conditions de vie religieuse. Dépouillé de son culte et de son sacerdoce, indifférent à ses souvenirs du passé, déçu dans ses espérances de l'avenir, Juda put encore être libre; il put être riche; il n'était encore ni proscrit ni persécuté. Mais, pour des siècles du moins, il demeura disséminé, affaissé, inquiet, humilié. Sa liberté était triste. Ces Juifs de Rome dont le crédit jadis effrayait Cicéron et qui venaient au nombre de huit mille faire entendre leurs demandes au tribunal d'Auguste commencent alors à n'être plus qu'un peuple de men-

[1] *Traite Bava-Metzia*, apud Sepp, *Vie de N. S. J. C.* — Voir de plus Basnage, t. IX, 3. — Voyez encore un article, du reste très-favorable aux Juifs, dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1856. — Les Pères de l'Église font plusieurs allusions à cette Deutérose ou tradition secondaire des Juifs, qu'on désigne dans son ensemble sous le nom de *Talmud*. — Voyez, entre autres, saint Justin, *in Tryphon*, saint Jérôme, saint Augustin.

diants, habitant le quartier malsain du Vatican, ou couchant sur du foin dans la vallée d'Égérie, vendant des allumettes, vendant ou expliquant des rêves pour deux oboles, gens de toute industrie et de toute intrigue[1]. Leurs habitudes se dégradent. De plus en plus étrangers à la milice, lorsqu'ils ne s'arment pas pour la révolte; éloignés de plus en plus de la charrue, depuis que le sol de la Palestine leur est interdit; éloignés des sciences et des lettres humaines par l'influence talmudique qui n'admet d'autre étude que celle de la loi, c'est-à-dire des subtilités rabbiniques; condamnant la navigation; n'aimant pas le travail manuel : le commerce, c'est-à-dire le petit commerce, avec son âpre cupidité, ses gains misérables, ses fraudes, est leur occupation, leur richesse, leur force, leur vengeance. Ils sont brocanteurs plus que marchands, usuriers plus que banquiers; ils agissent en proscrits là même où leur reste le droit de citoyen. Ils s'entassent de plus en plus dans quelque recoin de chaque ville; ils y vivent sans air, sans liberté, sans plaisir, quoique non pas sans opulence; mais voisins, resserrés, se coudoyant, prenant l'habitude et le goût de ces *ghetto*, dont aujourd'hui même on a peine à les retirer.

Les légendes mêmes qu'ils content de leurs rabbins, seule

[1] Nunc sacri montis nemus et delubra locantur
Judæis, quorum cophinus fœnumque supellex.
Omnis enim populo mercedem pendere jussa est
Arbor, et ejectis mendicat silva Camænis.
. . . . Cophino fœnoque relicto
Arcanam Judæa tremens mendicat in aurem.
. . . .
Qualiacumque tibi Judæi somnia vendunt.
JUVÉNAL, sat. III.

A matre doctus nec rogare Judæus
Nec sulphuratæ lippus institor mercis.
MARTIAL, XII, 46.

poésie de cette nation appauvrie, témoignent assez de la désolation de leurs âmes. Ils ont beau faire de ces docteurs des hommes vénérés, riches, en crédit même auprès des païens et auprès des empereurs, comptant des milliers de disciples et possédant des centaines de villes; ni leur richesse, ni leur science, ni leur gloire, ne leur apportent de consolation. Le Talmud est plein de leurs contradictions, de leurs querelles, de leurs excommunications mutuelles. Le rabbin Éliézer meurt excommunié par le R. Josué ; aussi ses disciples n'osent-ils pas entrer dans sa chambre, et, assis à la porte, conversent de loin avec lui. Leur tristesse et leur défiance mutuelle apparait dans leurs paroles : « Réchauffe-toi, dit le R. Éliézer, aux rayons des sages, mais prends garde au feu de leur charbon. Ils sont cruels comme la bête féroce, ils piquent comme le scorpion et mordent comme le serpent. N'habite jamais, dit à son fils le R. Akiba, accablé par les nouveaux malheurs de sa nation, n'habite jamais un lieu où dominent les disciples des sages..... Associe-toi à ceux à qui le destin sourit. » Telles étaient les paroles que l'imagination populaire prêtait à ces docteurs, et ainsi était faite l'imagination populaire dans le judaïsme.

Mais il y a, ce me semble, une preuve meilleure encore de l'accablement et de la stupeur dans laquelle ont vécu ces premières générations judaïques après la ruine du temple. C'est le peu de souvenir qu'elles ont laissé à leurs descendants. La période de plus d'un siècle qui s'écoule entre les écrits de Josèphe et la rédaction de la Mischna ne nous présente aucune œuvre du génie hébraïque. Et cependant cette période comprend la ruine du temple par Titus; une nouvelle révolte et une nouvelle extermination sous Trajan; sous Hadrien, une guerre d'extermination où le nom même de Jérusalem périt; de nouvelles agitations sous Antonin, sous Marc-Aurèle, sous

Septime-Sévère : de tout cela, rien ne nous est connu un peu historiquement que par les païens. Le Talmud, rédigé dans les deux siècles qui suivirent, ne conserve de ces grands événements que les plus vagues, les plus puérils, les moins historiques souvenirs.

Toute cette lacune de son histoire s'est remplie pour Israël par les noms de quelques rabbins, leurs œuvres surnaturelles, leur science universelle quoique puérile, leurs richesses incalculables quoiqu'ils aient vécu persécutés, leurs relations impossibles avec des empereurs qui ne connurent jamais leurs noms. C'est le R. Josué, à la prière duquel Dieu fait entendre sa voix à Rome et à César; César tombe de dessus son trône; les femmes grosses avortent, et tous les Romains perdent leurs dents molaires. C'est le R. Éliézer qui possède mille villes sur la terre et mille vaisseaux sur la mer. C'est le R. Akiba, plus saint que Moïse, et dont l'écuyer était plus riche que le roi de Perse, quoique lui-même ait fini par être écorché sous Hadrien. C'est un autre rabbin qui est écouté et protégé par Imrah, fille de Trajan, quoique Trajan n'ait jamais eu d'enfants.

Quant à la ruine de Jérusalem, elle est due à une rancune du R. Kamsa. Irrité d'avoir été exclu d'un festin, il a mutilé le veau que l'empereur romain envoyait au temple pour y être immolé. Les prêtres ont été obligés de refuser cette victime imparfaite. César, irrité de ce refus, a envoyé Néron contre Jérusalem. Néron a lancé des flèches vers les quatre points cardinaux, et toutes sont revenues contre la ville sainte. Néanmoins, persuadé que celui qui frapperait Jérusalem serait lui-même frappé, Néron, au lieu d'attaquer les Juifs, s'est fait Juif, et est devenu l'aïeul du R. Méiir[1]. A la place de Néron, César a envoyé Vespasien qui a assiégé Jérusalem

[1] Gittin, p. 56.

pendant trois ans. Pendant le siége, et au moment où il était occupé à se chausser, Vespasien a reçu la nouvelle que les grands de Rome l'ont fait empereur. Chose étrange! dès ce moment il ne peut plus ni chausser son pied nu, ni déchausser l'autre, tant la joie a fait enfler ses pieds. Heureusement, un rabbin célèbre qui s'est enfui de Jérusalem caché dans un cercueil conseille au nouvel empereur de faire appeler un homme qui lui déplaisait; le désagrément opère dans le sens opposé à la joie, et Vespasien peut achever de se chausser. Selon d'autres, c'est Auguste qui, pour punir les Juifs, auteurs du mariage d'Antoine avec Cléopâtre, aurait pris deux fois et détruit Jérusalem[1].

Je ne crois pas que jamais peuple au monde ait chanté avec une puérilité aussi niaise l'épopée de ses malheurs. Tout cela est bien loin de Jérémie, et de ses lamentations sublimes sur la première chute de Jérusalem. Et c'est un peuple intelligent, instruit, civilisé, libre même (car sous l'empire romain, sauf ces jours de grands désastres, il n'était point proscrit), qui ne retrouve dans sa mémoire, au sujet de sa ville détruite, de son temple ruiné, de ses aïeux massacrés, de ses filles conduites en esclavage, autre chose que ces sottes fables, que ces tours de force en fait d'ignorance, que ces grossiers rêves d'argent accrochés toujours à ceux qu'il appelle ses savants et ses saints. Tant le génie de ce peuple s'était rapetissé, sa science éteinte, son imagination racornie! Israël ne semble-t-il pas, pendant ces cent ou cent cinquante ans, avoir été comme un homme frappé de stupeur qui, sortant de son cauchemar, ne garde de tout ce qui s'est passé pendant cette nuit de son intelligence qu'une mémoire maladive et pleine de rêves!

N'est-ce pas là cette stupeur et cette épouvante que nous

[1] *Saloma Ben virgæ tribus Juda*, p. 1, 2. — Apud Basnage, II, 5.

avons lue dans la prophétie de Moïse : « Ceux d'entre vous qui resteront, je mettrai la peur dans leurs cœurs tandis qu'ils habiteront le pays de leur ennemi ; le bruit d'une feuille qui vole les épouvantera, et ils la fuiront comme le glaive... Le Seigneur te frappera de démence et d'aveuglement et de fureur, et tu iras à tâtons en plein midi, comme fait un aveugle dans ses ténèbres... et tu demeureras stupéfait de terreur au spectacle de ce qu'auront vu tes yeux... Le Seigneur te donnera un cœur tremblant, et des yeux prêts à défaillir, et une âme anéantie par la douleur. Et ta vie sera comme pendante devant tes yeux ; tu craindras nuit et jour, et tu ne croiras pas à ta propre vie. Tu diras le matin : « Qui me donnera le soir ? » Et le soir : « Qui me donnera le matin ? » à cause de l'épouvante de ton cœur[1]. »

Cette décadence religieuse, et par suite morale et intellectuelle, du peuple juif nous explique le changement de langage des païens à son égard. Ce n'est plus ce peuple et ce culte qu'ont respecté César, Antoine, Auguste, Livie, Tibère, Titus ; devant lequel Varron, Sénèque et Strabon s'inclinaient ; dont l'ami d'Horace observait pieusement les sabbats ; dont Cicéron, plaidant pour son oppresseur, ne parle cependant pas sans un certain ménagement. Non-seulement Domitien les dépouille : mais Pline ne voit en eux qu'une « nation célèbre par son mépris pour les dieux ; » Plutarque, des superstitieux ; Juvénal, des mendiants, des adorateurs des nuages et des diseurs de bonne aventure ; Martial n'a pour leurs jeûnes, leurs serments et leurs sabbats que de grossières railleries [2]. Tandis que

[1] Levitic., xxvi, 36. — Deut., xxviii, 28, 29, 34. 65-67.

[2] *Jura, verpe, per Anchialum*, dit-il à un Juif qui est prêt à jurer par tous les dieux sans se faire scrupule de trahir son serment. Anchialus serait une formule de serment véritablement hébraïque, *Ana-chi-El* (*sic vivit Deus*).

Trogue-Pompée racontait sur les Juifs beaucoup de fables, mais nulle calomnie, Tacite débite sur leur compte les plus injurieuses sottises; Tacite (le premier, si je ne me trompe, parmi les auteurs qui nous sont restés) leur impute l'adoration d'un âne, conte absurde et qui devenait populaire chez les païens [1]. Tacite avait vu le ghetto de quelque ville grecque, où la cupidité, souvent la richesse, se cachait sous les apparences d'une misère infecte; il avait entendu le chant lamentable et vu les physionomies sinistres de quelque synagogue, quand il disait : « C'est à tort que l'on veut faire remonter à Bacchus la religion des Juifs. Le culte de Bacchus est brillant et joyeux. Celui des Juifs est absurde et immonde [2]. » Ceci encore avait été prédit par Moïse : « Tu seras la fable et la risée de tous les peuples chez qui t'aura amené le Seigneur [3]. »

Cette triste situation du peuple juif ne devait plus désormais que s'aggraver. Les synagogues de la terre sainte s'étaient les premières laissé entraîner à la révolte; et elles y avaient péri. Les synagogues du dehors, plus résignées ou plus indifférentes, s'étaient mieux préservées de l'esprit de faction. Mais il allait bientôt en être tout autrement. Tandis que l'école de Jamnia dans la Palestine, protégée par les Romains, prêchait désormais l'obéissance et la soumission. c'étaient au contraire les synagogues de la dispersion qui à leur tour nourrissaient cet esprit d'indépendance et de révolte par lequel leurs sœurs de la terre sainte avaient péri.

[1] Du reste Tacite se contredit singulièrement; car il parle un peu plus loin de « cette ville et de ce temple sans idoles, » parce que, dit-il, « les Juifs n'admettent qu'un seul Dieu et le conçoivent par la seule intelligence. » Judæi mente solâ unumque Deum intelligunt; igitur nulla simulacra urbibus suis, nedum templis sinunt.

[2] Judæorum mos absurdus sordidusque. *Hist.*, v, 5.

[3] Deut., XXVIII, 37.

Elles avaient recueilli des sicaires fugitifs, missionnaires et martyrs de cet illuminisme factieux qui avait perdu la Judée. On racontait leur héroïsme dans les combats; on était témoin de leur courage dans les supplices; parmi eux, tous jusqu'aux enfants enduraient les plus cruelles tortures, plutôt que d'articuler ce seul mot : *César maître* (Καίσαρα δεσπότην)[1]; fidèles ainsi à cette doctrine de leur secte que Dieu était pour Juda le seul Seigneur, et qu'à lui seul il était permis d'obéir; courageux, sans doute, de ce courage qui, joint à la vérité et à la patience, fait les martyrs, mais qui, joint à l'erreur et à la révolte, fait les sectaires.

Or ces synagogues asservies auxquelles ils parlaient d'indépendance, ce peuple humilié auquel ils parlaient de gloire, déjà enivré de prophéties qu'il ne comprenait plus, de calculs toujours déçus et toujours recommencés, d'enseignements rabbiniques plus obscurs et plus multipliés chaque jour, recueillait avec avidité ces paroles et ces exemples. Les Juifs de la dispersion se préparaient ainsi à suivre l'exemple des Juifs de Palestine et à perdre dans leurs chimères d'indépendance et de gloire ce qui leur restait de liberté, d'aisance et de paix. C'est ce que devaient voir les générations suivantes; car la ruine de Jérusalem n'est que la première étape de la nation juive dans sa carrière de calamités.

[1] Jos., VII, 37 (10, 1).

SIXIÈME PARTIE

ÉTAT DES ESPRITS

CHAPITRE XVIII

LES HÉRÉSIARQUES

> Videte ne seducamini : multi enim venient in nomine meo dicentes quia ego sum et tempus appropinquavit. Nolite ergo ire post eos.
>
> Prenez garde de ne pas être séduits. Car beaucoup viendront en mon nom, disant que c'est moi et que le temps approche. Ne les suivez pas. (Luc., xxi, 8.)

Les prophéties étaient accomplies. Une génération entière ne s'était point passée, la race d'hommes contemporains du Christ ne s'était pas éteinte sans avoir vu de ses yeux la vérité des paroles divines. Les persécutions, les hérésies, les faux prophètes et les faux christs, les calamités publiques, les guerres et les soulèvements des peuples, les douleurs de Jérusalem, son investissement, ses angoisses, sa destruction, le massacre et la captivité de ses fils; tout était

venu à l'heure marquée. Pas un iota de la parole divine et sur Jérusalem et sur le monde n'était passé sans être accompli.

Maintenant le monde respirait, Rome avait été pacifiée par la victoire de Vespasien et plus encore par sa venue ; l'Occident, par les armes et la politique de Céréalis; l'Orient par l'épée de Titus et l'épouvantable châtiment du peuple juif. Le Capitole commençait à se relever; les dieux et les lois de Rome sortaient de leurs cendres. Le trésor, épuisé par les frais de tant de guerres civiles, se remplissait, grâce à l'économie, on peut dire à l'avarice du prince. En mémoire de ces longues douleurs et de ce repos enfin reconquis, Vespasien élevait non loin du Forum un temple magnifique. L'univers, tant de fois dépouillé, fournissait pour l'orner de nouvelles dépouilles et de nouveaux chefs-d'œuvre. Les vases d'or du temple de Jérusalem y étaient déposés, et, dans sa juste satisfaction, l'empereur donnait à cet édifice fastueux, malheureusement peu durable, le nom de temple de la Paix[1].

Cependant il demeurait encore comme une certaine oscillation de cette grande secousse qui avait agité le monde.

Comment eût-il pu en être autrement? Les calamités avaient été tellement multipliées, que les convulsions mêmes de la nature, pestes, tremblements de terre, disettes, avaient pu passer pour de simples présages. En vingt-deux mois, quatre révolutions; cinq princes renversés et mis à mort;

[1] Voir Suet., *in Vesp.*, 9. — Herodian., I, 14. — Pline, *H. n.*, XXXIV, 8 ; XXXVI, 5 ; XLV, 10. — Joseph., *de B.*, VII, 59 (5, 7). — Dion, LXVI, 15. — Ce temple fut achevé par Domitien (*Statii Sylv.*, IV, 3, 16). Les savants s'y réunissaient (Galen., *de Libris suis*). Incendié sous Commode Gal., *ibid.* — Trebellius Pollio, 31.— Dion et Hérodien.— Il parait avoi été placé sur l'emplacement où sont aujourd'hui les restes de la basiliqu de Constantin.

Néron et Othon par le suicide; Galba, Pison, Vitellius, par une mort ignominieuse suivie d'insultes pour leurs cadavres; l'Italie envahie deux fois; Rome deux fois prise, et la seconde fois prise d'assaut; l'ébranlement, une fois donné au centre, retentissant jusqu'aux extrémités; les provinces se soulevant comme Rome, les populations comme les armées, les barbares comme les sujets de l'empire; la Gaule en révolte, la Germanie en armes, la Judée couverte de sang et de ruines; la guerre sur le Rhin, sur le Danube, sur l'Humber, sur la mer Noire, au pied de l'Atlas, en même temps que sur le Tibre : à la fois guerre civile, guerre sociale, guerre étrangère: révolte du peuple sujet contre le peuple maître, de la province contre la métropole, du soldat contre son drapeau, du barbare contre le civilisé : jamais peut-être, pour des causes aussi diverses, on n'avait vu s'agiter autant de nations, souffrir autant de contrées, mourir autant d'hommes. Est-il étonnant que l'ébranlement durât encore lorsque la secousse ne durait plus, et que le monde tremblât toujours des coups de tonnerre qu'il avait cessé d'entendre?

Aussi le désordre de la guerre civile durait-il en certains lieux après la guerre civile. On soupçonnait des prétendants à l'empire. On entendait parler de faux Nérons, et plus d'une fois encore, sous ce nom, honteusement populaire, des aventuriers surent se faire un parti[1]. Enfin, cette crise de vingt-deux mois laissa de si formidables souvenirs, que, lorsque neuf ans après Julius Sabinus, le révolté lingon, fut découvert dans la caverne où sa femme l'avait caché, Vespasien, clément d'ailleurs, ne crut pas possible de lui faire grâce.

[1] Tacit., *Hist.*, II, 8, 9. — Suet., *in Ner.*, 57. — Xiphil., LXIV. — Zonaras, *Annal.*, II.

Et surtout ces calamités avaient un caractère particulièrement néfaste qui ajoutait à la douleur une sorte d'effroi religieux. Le Capitole anéanti était pour Rome plus qu'un malheur ; c'était un opprobre, un présage fatal, la plus grande douleur, dit Tacite, que depuis sa fondation Rome eût éprouvée. La soumission de plusieurs légions à un empire barbare était une tache pour ainsi dire inexpiable. Les abominations de Jérusalem, où un million d'hommes avait péri et où une mère avait mangé son enfant, n'étaient pas seulement la douleur d'une ville assiégé; c'était le stigmate d'une ville maudite. De plus, tant de prodiges avaient été racontés, tant de présages avaient annoncé ces révolutions, tant d'actes néfastes les avaient appelées; elles semblaient si évidemment le fruit de la colère divine, qu'il en demeurait, profonde dans les âmes, une impression de cette peur mystérieuse à laquelle les Romains appliquaient particulièrement le mot de *religion*.

En outre, nul n'ignorait que quelque chose de semblable avait été prédit aux chrétiens par la parole de Notre-Seigneur, aux Juifs par leurs prophètes et par Moïse, aux païens par cette voix universelle de l'Orient que les écrivains attestent. Avec plus ou moins de clarté pour chacun, une attente douloureuse avait donc précédé la douleur. Pour chacun aussi, avec plus ou moins de clarté, une certaine espérance s'était mêlée à cette attente; ç'avaient été pour Israël ces espérances si amèrement déçues d'émancipation et de gloire; pour l'Orient, la perspective d'une révolution qui devait le relever et le glorifier; pour bien des peuples soumis à Rome, l'espoir de la liberté; pour bien des chrétiens, l'attente du dernier avénement du Sauveur; pour quelques-uns même, celle de son règne visible sur la terre. Tout s'était donc réuni pour troubler les âmes, la crainte, la douleur, l'espé-

rance, une crainte et une espérance mystiques que les événements avaient exaltées et qu'ils n'avaient pas satisfaites.

Aussi tout se pacifiait, sauf les âmes. Le monde respirait, mais comme le malade respire, encore tout ému de la crise où il a failli périr. L'esprit humain ne rentre pas dans ses limites aussi promptement que la mer. Les oscillations des âmes sont de plus longue durée que les oscillations des empires, et pendant longtemps le contre-coup mystique, superstitieux, exalté, de cette courte secousse révolutionnaire, se fit sentir chez les peuples.

C'est ce contre-coup dont je veux parler. Je dois examiner cette action pour ainsi dire spirituelle des événements politiques dans les trois classes de la société : Juifs, Chrétiens et Gentils.

J'ai peu à revenir sur le judaïsme. Là il est déjà clair qu'il y avait eu une profonde douleur, une douleur pleine de menaces surnaturelles, et une folle espérance cruellement déçue. Malheureusement Israël n'avait pas recueilli les fruits de cette leçon amère. Il n'avait appris ni le repentir ni même la patience. Il était vaincu et accablé, sans que sa force fût encore brisée, encore moins son cœur soumis. L'attente désespérée du Messie, la fausse interprétation des prophètes, le désir impatient de liberté et de domination qui l'avait conduit à sa ruine, devait l'y conduire encore. Ces pensées voilées couvaient sous la cendre; ces fugitifs errants de contrée en contrée, ces esclaves que l'on vendait pour quelques oboles sur tous les marchés de l'Orient, ces captifs qui étaient la pâture de l'amphithéâtre, ces mendiants du bois d'Aricie, n'avaient pas renoncé à être les maîtres du monde. La suite devait le faire voir. Le peuple juif vaincu croyait même aux prophètes de la révolte plus facilement que

le peuple juif heureux et libre ne s'était laissé entraîner à y croire. Il appartenait d'avance à tous les prétendus *fils de l'étoile* qui pourraient surgir dans ses ténèbres, depuis qu'il avait méconnu l'étoile des Mages, le véritable Orient. Il allait avec eux, s'éloignant de plus en plus de son intérêt véritable, de sa tradition première, de la voie de ses pères et de la loi de son Dieu.

Arrêtons-nous davantage sur ce qui se passait dans l'Eglise ou du moins chez un certain nombre de chrétiens. Là aussi, bien que la prophétie eût pour eux une clarté tout autre, il y avait eu, outre la douleur d'assister à de telles scènes, outre le sentiment de respect et de crainte que devait inspirer le spectacle de ces justices de Dieu, il y avait eu une espérance déçue, par suite un trouble dans ces âmes. J'ai dit ailleurs[1], quelles étaient leurs espérances, autrement héroïques et autrement fortes que ne sont les nôtres. Elles avaient lu dans les Évangiles le second avénement du Sauveur annoncé en même temps que le châtiment de Jérusalem, et, ne distinguant pas assez les deux prophéties, elles s'étaient mises à espérer comme prochaine le second avénement, en même temps qu'elles attendaient comme prochaine la ruine de Jérusalem. Quand Jérusalem fut tombée, elles s'étonnèrent de ne pas voir le Christ venir; chaque année devait rendre l'attente plus vive et la faire monter jusqu'au murmure. Nous voyons une trace de cette attente dans l'épître attribuée à saint Barnabé et qui a dû être écrite peu après la chute de Jérusalem[2]. Il admet d'abord l'opinion des rabbins qui

[1] Voir ci-dessus, p. 7, 8.

[2] Voir 4, 15, 21. — Daniel, IX, 24, 27. — Consummata enim tentatio, sicut scriptum est, sicut Daniel dicit, adpropinquavit. Propter hoc enim Dominus intercidit tempus et dies, ut accederet dilectus illius ad hæreditatem suam. Dicit sic propheta (Dan., VII, 24): « Regna in terris decem regnabunt et

fixait à six mille ans la durée du monde, et d'après laquelle il n'aurait guère dû croire le monde près de sa fin; mais il ajoute ensuite que « la tentation suprême dont parle Daniel (l'Antechrist) approche; » que « Dieu a abrégé les temps et les jours pour hâter l'entrée de son bien-aimé dans son héritage. » Il voit dans les dix Césars depuis le grand Jules jusqu'à Vespasien, dans Vespasien et dans ses trois prédécesseurs éphémères, se réaliser ce qu'a dit le prophète des dix qui régneront sur la terre, qui seront réduits à trois, et ces trois à un. Et il conclut : « Le temps n'est pas loin où tout doit finir avec le mal, le Seigneur n'est pas loin, et avec lui la récompense. »

Chez les chrétiens d'origine judaïque, ce sentiment prenait un autre caractère. Non-seulement ces hommes qui pleuraient leur patrie avaient hâte que Dieu leur en rendît une autre, et que la Jérusalem des cieux leur fût ouverte; mais à ces élans de la foi et de la douleur s'ajoutait une pensée, sinon de vengeance, au moins de rétribution sévère. N'y aurait-il pas aussi un arrêt contre Rome qu'on avait vue elle-même si près de périr, Rome, cette commune ennemie des Juifs et des chrétiens, qui avait profané le temple de Jérusalem et inondé le Vatican du sang des martyrs? D'ailleurs, la chute du genre humain pouvait-elle avoir lieu sans que la chute de Rome la précédât? Rome était tellement devenue le centre nécessaire, l'empire romain, la forme nécessaire des choses

resurget retro pusillus et deponet tres in unum. » De hoc ipso, dicit iterum Daniel : « Et vidi quartam bestiam nequam et fortem et sæviorem cæteris bestiis et apparebant illi decem cornua, et ascendit aliud cornu breve in medio illorum, et dejecit cornua tria de majoribus cornibus. » (VII, 7, 8.) Intelligere ergo debemus. Ep. S. Barnab., 4. Οὐκοῦν, τέκνα, ἐν ἓξ ἡμέραις ἐν τοῖς ἑξακισχιλίοις ἔτεσι, συντελεσθήσεται τὰ πάντα... *Ibid.*, 15. — Ἐγγὺς γὰρ ἡμέρα ἐν ᾗ συναπολεῖται πάντα τῷ πονηρῷ. Ἐγγὺς ὁ Κύριος, καὶ ὁ μισθὸς αὐτοῦ, 21.

humaines, que l'on ne comprenait pas plus le monde sans Rome que Rome sans le monde. Rome résumant en elle les vices du monde, le monde souillé des crimes de Rome, étaient responsables l'un pour l'autre. Le châtiment de Rome et la ruine du genre humain étaient des événements qui de longtemps ne se séparèrent pas, soit dans les craintes, soit dans les espérances des chrétiens.

Telles étaient les pensées qui agitaient bien des âmes chrétiennes. Dans une certaine mesure, elles pouvaient être innocentes; poussées trop loin, elles pouvaient enfanter le murmure, la rébellion, l'hérésie; et l'Église en ce moment, si elle n'eût eu confiance que dans les précautions humaines, si elle ne se fût sentie préservée d'en haut, pouvait se croire bien exposée aux coups de l'hérésie. Depuis six ans, elle était proscrite; elle ne vivait plus au grand jour; les assemblées des fidèles étaient rares, nocturnes, souterraines, abrégées par la crainte, interrompues par le péril. Souvent l'évêque était obligé de se cacher; les prêtres se dispersaient. Ce n'était plus par des réunions libres, nombreuses et fréquentes; c'était d'homme à homme, de bouche à bouche, par des visites secrètes et rares, que la foi s'entretenait. Elle avait ses voyageurs dévoués, ses pieux et clandestins visiteurs, reconnaissables aux signes secrets dont ils faisaient usage, aux lettres mystérieuses dont ils étaient porteurs. La prédication se faisait ainsi de province en province, de contrée en contrée, de maison en maison, de l'hôte à l'hôte, de l'ami à l'ami; tout au plus dans quelque assemblée subitement et nuitamment convoquée autour d'un passant qui était arrivé le soir, qui allait repartir le matin [1].

Mais, on le sent, cette prédication individuelle et clandes-

[1] Voir les épîtres de saint Jean, les Constitutions apostoliques sur les *Litteræ formatæ*, et surtout l'épître de saint Clément sur la virginité.

30

tine, cette vie de pieuses visites pouvait favoriser, non-seulement l'oisiveté de quelques-uns, le bavardage de certaines veuves, mais l'hypocrisie et la fraude de bien des faux docteurs. Le levain n'a jamais manqué même au milieu de la farine la plus pure. Le chrétien voyait arriver certain frère auquel il ne savait trop s'il devait ouvrir ou fermer sa porte, mais qui venait de loin, poudreux, épuisé. Introduit dans une maison, le nouvel arrivé gagnait de là dans une autre ; il s'établissait auprès d'une vierge pour lui lire les saintes Écritures ; il s'approchait d'un frère souffrant qu'il avait la prétention d'exorciser ; il rencontrait des veuves qui depuis des années n'avaient pas goûté le pain de la parole ni entendu les prières d'un confesseur de la foi [1]. Il apportait avec lui de saints livres, rares et précieux trésors; mais, au milieu de ces saints livres, se trouvaient de faux évangiles, de prétendues lettres des apôtres, des révélations apocryphes. Il arrivait ainsi en dessous [2]; après avoir gagné la confiance d'une veuve ou d'un malade, gagnant celle de la communauté; supplantant l'évêque prisonnier ou fugitif; se faisant attribuer les dignités de l'Église, déjà flatteuses pour l'ambition ; se faisant chef de la parole sainte pour en trafiquer. Le denier de l'autel, la collation prélevée sur la pauvreté des saints, grossissaient son trésor. Souvent, on était loin, et par la distance et par le péril, de cette hiérarchie qui avertit, juge, préserve ; si quelque messager arrivait d'une église lointaine et respectée, l'évêque intrus empêchait qu'il ne fût reçu. Le christianisme vivait dans ce demi-jour de la retraite, de la solitude, de la proscription, favorable, si la protection d'en haut avait manqué, aux fausses lueurs de l'imposture.

[1] Clément, *Ad Virg.*, I, 12.

[2] *Subintroierunt*, dit saint Jude, ép. IV. — « Ces hommes sortent du milieu

Il ne faut donc pas s'étonner si, dans cette situation humainement si périlleuse, au milieu d'une époque si troublée, et en un siècle si plein d'imposture, les faux docteurs se soient de loin en loin produits dans l'Église. « Mes petits enfants, dit l'Apôtre, vous avez entendu que l'Antechrist doit venir, et aujourd'hui, en effet, il se fait beaucoup d'antechrists. Beaucoup de séducteurs et de faux prophètes se sont produits dans le monde. » Des femmes mêmes se faisaient prophétesses, nouvelles Jézabels qui enseignaient l'adultère et le mépris de la loi de Dieu. Chaque église, pour ainsi dire, avait son faux prophète contre lequel elle devait lutter[1].

Et nous retrouvons ici toujours subsistant ce que nous avons remarqué, ce double courant d'hérésies, l'un judaïque, l'autre antijudaïque, qui faisait remonter les chrétiens égarés, ou vers la synagogue, ou vers le temple des idoles.

Les événements mêmes dont on était témoin donnaient à cette pente une force nouvelle. Ceux qui étaient juifs ou enclins au judaïsme se rattachaient avec plus de passion à la synagogue expirante et captive; ils exaltaient d'autant plus ce culte qui avait cessé, ce sacerdoce disparu, ces rites abandonnés; et, à force de grandir la loi de Moïse qui était morte, ils arrivaient à diminuer la loi vivante du Christ. Ce fut au milieu des désastres du judaïsme, à Pella, lieu de refuge des chrétiens de Jérusalem, que naquit la secte des Ébionites, appelée ainsi ou du nom de son auteur, ou d'un mot hébreu qui signifie *pauvre*, à cause de l'idée pauvre et basse qu'elle se faisait du Christ. D'autres sectes, Nazaréens, Osséens, Minéens, pullulèrent alentour. Pour eux tous, comme pour ces judaïsants que saint Paul avait déjà combattus, la loi de Moïse

de nous; mais ils ne sont pas de nous. » I Joan., II, 19, et les deux premiers chapitres de l'*Apocalypse*.

[1] I Joan., II, 18; IV, 1, 11. — II Joan., 7. — Apoc., *loc. cit.*

était toujours la loi suprême; Jérusalem la ville sainte; la circoncision et les œuvres de la loi étaient les moyens indispensables du salut; la virginité un sacrifice inutile, la polygamie un droit; le sabbat un devoir obligé, quoiqu'ils célébrassent en même temps le dimanche. Saint Paul, qui avait tant poussé l'Église à sortir des pratiques juives, saint Paul n'était pour eux qu'un réprouvé et un apostat : né païen, prétendaient-ils, il avait souhaité épouser la fille d'un prêtre juif et s'était pour cela soumis à la circoncision; puis, déçu dans son attente, il était devenu l'ennemi de la circoncision et de la synagogue. Saint Pierre, au contraire, qui un instant, nous le savons, avait paru céder aux prétentions judaïques, saint Pierre était l'apôtre sur lequel ces sectaires prétendaient s'appuyer. Ainsi, amoindrissant, comme leurs prédécesseurs, la réforme chrétienne, ils amoindrissaient comme eux la personne du Christ. Selon eux, Jésus n'avait été qu'un homme, fils de Marie et de Joseph, mais qui, par son parfait accomplissement des œuvres de la loi, avait seul mérité d'être justifié, et sur lequel, au moment de son baptême, la vertu divine, le Christ, était descendue sous la forme d'une colombe. Quiconque accomplirait parfaitement les œuvres de la loi, serait justifié comme lui et serait Christ à son tour. Cette doctrine, on le voit, n'était qu'un judaïsme à peine christianisé[1].

D'autres chrétiens, au contraire, nés dans la gentilité et

[1] Voyez sur tout cela *Philosophumena*, VII, 34. — Epiph., *Hær.*, XIX, 5; XXIX, 7; XXX, 13, 18. — Irénée, I, 26; III, 11. — Tertull., *de Præscript.*, 48; *de Carne Christi*, 14. — Ignat., *Epist. ad Philadelph.* — Euseb., *Hist.*, III, 27. — Hieronym., *in Matth.*, XXV, 12; *Ep.* 89. — Stolberg, *Histoire de la religion*, 2ᵉ part., 3ᵉ époq., I, 82 (t. VII, p. 395). — Tillemont, *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique*, t. II (Paris, 1694). *Sur les Nazaréens*, id., p. 113 et suiv.; *sur les Ébionites*, 116 et suiv.

antipathiques au judaïsme, triomphaient des douleurs d'Israël, s'écriaient que Dieu l'avait réprouvé et réprouvaient tout ce qui venait de lui. Ils flétrissaient dans la synagogue non-seulement le présent, mais le passé, non-seulement Jean de Giscala, mais Moïse; non-seulement les rites devenus inutiles, mais les dogmes toujours vrais. Ils se jetaient ainsi avec une impulsion nouvelle dans les voies que les hérésiarques de la génération précédente avaient ouvertes.

C'est ainsi que le magicien Simon était continué par Ménandre, Samaritain comme lui; magicien comme lui, et, selon les Pères, plus que lui; et ainsi doublement réprouvé par la loi judaïque. C'était cette même haine des Juifs, de leurs livres saints, de la foi au Dieu créateur conservée dans le judaïsme. Ménandre, comme Simon, était venu combattre les mauvais anges, auteurs et maîtres du monde; il était le suppléant de la vertu première, demeurée, elle, dans les ténèbres impénétrables qu'elle habite, et il était descendu ici-bas pour sauver les hommes. Il leur apportait, par son baptême, non-seulement la rédemption, mais l'immortalité. Le disciple de Ménandre ne pouvait ni vieillir, ni mourir. Déception qui dut être courte! Aussi la secte ménandrienne dura-t-elle peu[1].

Simon se continuait aussi par une autre secte, plus suivie, parce qu'elle était plus dépravée. Nicolas, un des sept premiers diacres de l'église de Jérusalem[2], en avait été le fondateur peut-être involontaire. On avait abusé d'une parole équivoque et d'une action indiscrète de ce personnage, vénéré d'ailleurs, et la secte naissante avait pris le nom de Nicolaïtes. Pour eux aussi la création était l'œuvre d'un dieu inférieur, du dieu du septième ciel, Sabaoth; la régénération était l'œu-

[1] *Philosoph.*, VII, 28.— Irénée, I, 2, 3.— Justin, *Apol.*, I, 26, 56. — Epiph., *Hær.*, XXII. — Tertull., *de Animâ*, 50.

[2] Act. VI, 5.

vre de la vertu suprême. Christ, fils du Dieu suprême, s'était uni à Jésus, fils du dieu inférieur, pour venir sur la terre et délivrer les hommes; mais à l'heure de la souffrance et de la mort ils s'étaient séparés : Jésus était demeuré en ce monde pour y être crucifié; Christ était remonté dans la plénitude de son immutabilité divine. Mais, si la création était l'œuvre d'un dieu inférieur, destinée à être régénérée par un dieu plus haut, toute loi morale au monde, la loi de Moïse en particulier, n'était qu'une loi inférieure qu'une autre loi devait remplacer. On protestait ainsi, et au profit des rêveries, contre l'ordre physique du monde, et au profit des passions contre l'ordre moral. La divinité supérieure, la déesse du huitième ciel, l'équivalente de l'Épinoïa simonienne, Barbélo (fille du Seigneur), appelée aussi du nom infâme de Prounikos, changeait la morale humaine, déclarait sans mérite les actions qui passent pour vertueuses, sans tache celles qui sont réputées mauvaises. Elle abolissait le mariage, elle instituait la communauté des femmes; elle plaçait toutes les abominations à côté de toutes les folies[1].

Telles étaient ces hérésies bien plus dangereuses que les hérésies judaïques; ramenant au paganisme par sa porte la plus honteuse, par la débauche; dispensant également de la vertu et du martyre; et surtout, par la divination, par les oracles, par la magie, réveillant dans l'âme de celui qui avait été païen, les souvenirs les plus puissants de son enfance et les instincts les plus dominants de son époque. Aussi

[1] Voyez sur les Nicolaïtes, *Apoc.*, II, 16, 15. — Irénée. I, 27; III, 11. — Clemens Alexand., *Stromat.*, III. — Euseb., *Hist.*, III, 29. — Epiphan., *Hær.*, XXV. — Ignatii, *ad Trallian.* — Stolberg, 2e période, 2e époque, I, § 68. — On peut appliquer à cette secte les passages des saintes Écritures, contre les hérétiques, qui interdisent le mariage (I Tim., IV, 3), prêchent la communauté des femmes (II Petr., II) ou nient la nécessité des œuvres. (Jac., II, 14-26.)

les âmes faibles se laissaient-elles en grand nombre tomber dans cet abime ; elles se relevaient parfois, puis retombaient encore. Il y avait là une des attractions les plus dangereuses et du paganisme et de ce temps[1].

Mais, en face de cette double et contradictoire impulsion, judaïque et païenne, par laquelle l'esprit de mensonge cherchait à égarer les fidèles, (chose étrange !) on essaya, sinon de concilier, du moins de réunir les deux erreurs opposées dans une suprême erreur.

Pendant que les Nazaréens se répandaient dans la Pérée au delà du Jourdain; pendant que Ménandre enseignait à Antioche; pendant que les Nicolaïtes assiégeaient les églises naissantes de Smyrne et de Pergame; Cérinthe dogmatisait à Éphèse, à côté de l'apôtre saint Jean devenu comme l'évêque supérieur des églises d'Asie Mineure. Cérinthe était Juif d'origine, mais Juif d'Alexandrie, instruit aux sciences d'Égypte, fait pour être le point de jonction entre les hérésies judaïques et les hérésies païennes. A Simon il empruntait l'idée d'un dieu inférieur, créateur du monde, séparé et même ignorant du principe suprême[2]; aux Ébionites, leur distinction entre Jésus et le Christ, l'un homme, l'autre Dieu, momentanément réunis du jour du baptême au jour de la passion. Tels étaient ses blasphèmes, que saint Jean, se rencontrant un jour au bain avec lui, se serait écrié : « Fuyons d'ici, de peur que le toit ne s'écroule sur Cérinthe et sur nous[3]. »

[1] *Hermæ pastor.*, I, 10.

[2] Ὀυκ ἀπο τοῦ Πρωτοῦ γεγονέναι τὸν κόσμον, ἀλλ᾽ὑπο δύναμεως τίνος κεχωρίσμενης τῆς ὑπὲρ τοῦ ὁλοῦ ἐξουσίας, καὶ ἀγνοούσης τοῦ ὑπὲρ τὰ πάντα θεοῦ. *Philosophumena.*

[3] Irénée, III, 5. — Voyez sur Cérinthe, Irénée, XXI, 26. — *Philosoph.*, VII, 33 (qui copie saint Irénée). — Tertull., *de Præscr.*, 48. — Euseb., *Hist.*, III, 28, et VII, 25. — C'est cette secte qui paraît être dési-

Mais surtout Cérinthe, le premier, à ce qu'il paraît, donna une forme doctrinale à ces rêves de la fin des temps, devenus, depuis la chute de Jérusalem surtout, l'attente inquiète de bien des chrétiens, la consolation de bien des Israélites. Il la donna terrestre et grossière, telle qu'elle convenait aux plus faibles d'entre les chrétiens, aux plus charnels d'entre les Juifs. Un ange, disait-il, lui était apparu, sous la dictée duquel il s'était empressé d'écrire. D'après cette révélation, le Christ devait un jour régner sur la terre, souverain visible des hommes ressuscités; Jérusalem serait le centre de cet empire divin, et mille années se passeraient en fêtes, en banquets, en réjouissances[1]. C'est là ce règne de mille ans, cette royauté temporelle de Jérusalem, traduction mal comprise des prophètes, interprétation charnelle des promesses évangéliques, éternelle chimère du peuple juif, rêverie séculaire de bien des chrétiens.

Telles étaient ces erreurs. Nous dirons plus tard, entre ces sentiers impurs qui s'ouvraient à droite et à gauche, par quelles voies et de quel pas marchait l'Église. Mais, pour le moment, ce qu'il nous importe de remarquer, et ce qui caractérise cette époque, c'est que toutes ces erreurs, païennes ou juives d'origine, étaient enseignées avec une prétention à l'inspiration directe. Leurs docteurs étaient des pro-

gnée sous le nom de « religion des anges » (*Colos*, II, 18), et qui est combattue dans les deux premières épîtres de saint Jean. — Voyez aussi Stolberg, t. VII, § 82, p. 5, 6. — D'après saint Épiphane (III, 28), Cérinthe aurait été chrétien dès l'époque de l'admission dans l'Église du centurion Corneille. Cela serait difficile à accorder avec Théodoret (II, 3), qui le place sous Domitien, et impossible avec Tertullien, qui le fait contemporain d'Hadrien; mais ce dernier avis est inadmissible.

[1] Caïus presbyter apud Euseb., *Hist.*, III, 28, et Niceph. Callist., III, 14. — Theodoret., *Hæret. fab.*, II, 3. — Denys d'Alex. apud Euseb., *H.*, VII, 25. — Tillemont, *Mémoires sur l'hist. eccl.*, t. II, p 329 et suiv., sur les Millénaires.

phètes, sinon des dieux; leurs livres des révélations. Simon était dieu, Ménandre une émanation de Dieu; les Nazaréens avaient leur évangile de saint Pierre ou des Hébreux[1]; les Ébionites, leurs prétendus voyages de saint Pierre racontés par saint Clément; Cérinthe, son Apocalypse; les Nicolaïtes, leur évangile selon les Égyptiens, où ils lisaient leur maxime de prédilection, « qu'il faut abuser de la chair. » Voilà jusqu'à quel point les âmes étaient troublées, et quel effort tentait l'esprit de mensonge pour ressaisir le sceptre du monde. Tant de révolutions politiques, accomplies en quelques mois, avaient rompu l'équilibre des âmes, et les avaient préparées à ces conceptions à la fois insensées et gigantesques, que saint Jean appelle admirablement « les hauteurs de Satan[2]. » Les faux prophètes pullulaient : dans l'Orient surtout, terre désignée par les prophètes, surgissaient, au sein même des Églises, de ces docteurs soi-disant inspirés, les uns païens, de ceux qui « enseignaient à commettre l'adultère et à manger la viande des idoles, » les autres, judaïsants, qui « se disaient Juifs et qui ne l'étaient pas, mais qui étaient de la synagogue de Satan[3]; » tous « nuages sans eau qui sont emportés par le vent; arbres sans fruit, deux fois morts; flots d'une mer tumultueuse qui jetaient autour d'eux la confusion comme l'écume; étoiles errantes, réservées dans l'éternité aux ténébreuses tempêtes de l'enfer[4]. » Tous avaient quelques adeptes qui les acceptaient pour des astres miraculeux

[1] Théodoret, II, 2. — On ajoute qu'ils conservaient l'évangile de saint Matthieu original en hébreu. — Épiphane, XXIX, 7. — Hieron., *Vir. ill.*, 3. — Sur les faux *Actes des apôtres* des Ébionites, Épiph., XXX, 15, 16, 23. Sur l'*Apocalypse* de Cérinthe, Caïus et Théodoret, *loc. cit.*

[2] *Apoc.*, II, 20.

[3] *Ibid.*, 9.

[4] Jud., 12, 13.

et bienfaisants. C'était bien de ces jours où l'ange des ténèbres se transforme en ange de lumière, et où, si Dieu n'eût abrégé les jours d'épreuve, les élus mêmes eussent été séduits.

CHAPITRE XIX

IMPOSTEURS PAIENS

Exsurgent enim pseudochristi et pseudoprophetæ, et dabunt signa et portenta ad seducendos, si fieri potest etiam electos.

Car il surgira de faux Christs et de faux prophètes, et ils opéreront des signes et des prodiges pour séduire, s'il se peut, même les élus. Marc, XIII, 12.

Si les âmes étaient ainsi troublées, même au sein de l'Église, à plus forte raison devaient-elles l'être dans le paganisme.

Là, sans doute, toute superstition trouvait sa place, et cette place était large, surtout depuis le commencement de l'empire. A cette époque, après avoir un peu philosophé sous la république, on s'était repris, je ne dirai pas à croire fidèlement aux dieux, tant s'en faut, mais à épouser volontiers toutes les superstitions. De plus, une certaine philosophie, pythagoricienne, ou soi disant telle, commençait de paraître, elle, plus régulièrement dévote, cherchant à démêler, s'il se pouvait, la tradition de la rêverie, à restaurer et à purifier

le culte, et qui eût fait, s'il eût été possible, une théologie, un rituel, un catéchisme à l'usage de l'empire romain. Seule, la philosophie stoïcienne, qui s'était relevée sous Néron, au point même de former un parti politique, plus raisonnante et cependant plus religieuse, plus froide sur le culte des dieux, mais plus ouverte à la pensée de Dieu, avait combattu en une certaine mesure les entraînements superstitieux de son époque. C'était dans le monde païen le seul coin où la raison fût un peu libre, le seul mouvement droit et spontané de l'âme vers Dieu.

Mais, quand vint le coup de tonnerre des guerres civiles, le stoïcisme ne joua plus qu'un faible rôle. Il avait su rester debout devant Néron, il ne sut pas le faire devant les révolutions. Tacite nous peint son chef le plus illustre et le plus digne, Musonius Rufus, philosophe, mais ni politique ni soldat, député avec d'autres sénateurs au camp d'Antonius Primus, dissertant hors de propos devant les soldats sur le juste et l'injuste, la paix et la guerre, ennuyant les uns, raillé des autres, menacé, maltraité même par les plus brutaux, jusqu'à ce que, sur le conseil de sages amis, il renonçât à cette intempestive philosophie [1]. Il en fut du stoïcisme comme de son maître; doctrine de cabinet, il ne tint pas au grand air et au grand fracas de la guerre civile; il ne trouva pas les âmes assez fortes pour soutenir, avec son seul appui, un tel ébranlement. Il fallut qu'il les abandonnât à leur tendance et les laissât courir vers le séduisant abîme de la philo-

[1] *Hist.*, I, 82. — Sur Musonius Rufus, chevalier romain, de Bolsène, voyez Pline, III, *Ep.* II. — Tac., *Ann.*, XIV, 59; XV, 71; *Hist.*, IV, 10, 40. — Dion, LXII, LXVI, p. 714, 751. — Philostrate, IV, 12, 16; V, 6; VII, 8. Aulu-Gell., V, 1; IX, 2.— Épictète, *in Arrian*, I, 1, 8, 10; III, 6, 15, 23. — Stobée, *passim*. — Saint Justin, *Apol.*, 11, 8. — Origène, *in Cels.*, III, 66.

sophie superstitieuse. Le stoïcisme ne parlait que de Dieu, de la raison et de la vertu; le pythagoréisme parlait dieux, prodiges, oracles, divinations, démons[1]. Le pythagoréisme l'emporta. Dès cette époque, la philosophie théurgique, quelle que fût son nom, tint dans l'esprit des peuples une place tout autre qu'elle n'avait tenu dans les siècles précédents.

Mais, au delà du pythagoréisme, au delà de toute philosophie un peu rationnelle, de toute théologie un peu régulière, s'élançait le mouvement de superstition, irrationnel, confus, universel, populaire, dont les esprits même les plus illustres étaient saisis. J'ai rapporté çà et là assez de traits de cette superstition, il n'est pas nécessaire de les rappeler. Ce sont des présages entrevus partout, redoutés avant l'événement, ou reconnus après. C'est, je l'ai fait voir vingt fois, l'astrologie, cette superstition des athées, qui est, plus que toute autre, la superstition du peuple, des grands, des Césars. C'est la magie, dominante et populaire, presque autant que l'astrologie elle-même : Néron a immolé des hommes à ses expériences, et saint Paul à Éphèse a fait brûler pour une somme de cinquante mille deniers des livres relatifs aux sciences occultes. Ce sont enfin les dieux eux-mêmes, qui ne viennent guère qu'en troisième ligne après les magiciens et les astrologues, mais qui sont encore honorés, consultés, redoutés. Les oracles, malgré leur fréquent silence et leurs impertinentes réponses, sont encore recherchés. Vespasien consulte l'oracle du Carmel et envoie son fils à celui de Paphos. J'ai dit sa dévotion au dieu égyptien Sérapis[2]. Car, parmi les dieux, ce sont toujours les dieux étrangers qui ont le plus de crédit chez les Romains. Othon, à Rome, est

[1] Déjà Xénophon appelait la philosophie pythagoricienne τερατώδη, féconde en prodiges. *Ep. ad Æschin.*, in Euseb. : *Præp. evang.*, XIV, 12.
[2] Tac., *Hist.*, 3, 4, 78; IV, 82. — Suet., *in Vesp.*, 5; *in Tit.*, 5.

prêtre bénévole d'Isis, et lui fait des sacrifices en habit de lin [1]. C'est sous le costume vénéré des prêtres d'Isis que Domitien a pu fuir du Capitole incendié et assiégé. Au combat de Bédriac, on voit une légion s'arrêter tout à coup au milieu de la bataille et adorer le soleil levant : elle arrivait d'Orient et en conservait les pratiques religieuses [2].

Comme on le voit, les fortunes les plus hautes ne se mettaient pas au-dessus de ces faiblesses vulgaires. Les plus grands esprits n'y échappaient pas non plus. Pline, athée, ou peu s'en faut, croit à mille contes de bonne femme qui nous ébahissent. Son neveu parle « du songe qui vient de Jupiter. » Les plus esprits forts étaient fatalistes, et, par conséquent, croyaient au moins à l'astrologie. S'ils négligeaient les présages, c'est parce qu'ils croyaient le destin inévitable [3]. Et en thèse générale, pourquoi l'athée serait-il moins superstitieux que le croyant? Pour lui aussi, il y a de l'inexplicable, par conséquent du mystère, par conséquent du surnaturel; et un surnaturel dont il a une peur plus grande, parce qu'il n'y a rien à lui opposer, sur lequel il voudrait agir par l'incantation, d'autant plus qu'il ne peut agir par la prière.

Mais tout ceci n'est guère que la pâture habituelle des anciens païens, le courant ordinaire de la superstition antique, grossi par l'orage de la guerre civile. Ce qui me paraît

[1] Suet., *in Oth.*, 12.

[2] Tac., *Hist.*, III, 24. — On adorait le soleil en tournant sur soi-même et en portant la main à ses lèvres. Pline, *Hist. nat.*, XXVIII, 2. — Voyez Job., XXXI, 26, — Ézech., VIII, 16. — L. Vitellius, père de l'empereur, avait introduit à Rome cette forme d'adoration qu'il appliquait à Caligula. Il se voilait la tête devant le prince, tournait sur lui-même et se prosternait. Suet., *in Vit.*, 2.

[3] Galba, contemptor talium, ut fortuitorum, seu *quæ fato manent, quamvis significata, non vituntur.* Tac., I, 18.

en ce siècle, non pas nouveau sans doute, mais dominant, c'est l'idée d'une communication plus fréquente et plus directe de l'homme avec l'Être divin, ou du moins avec l'être surnaturel; et, pour parler la langue d'alors, avec le *démon*.

Il faut bien savoir ce que l'antiquité païenne entendait par ce mot. Pour le peuple, il signifiait à peu près la même chose que dieu. Mais les philosophes, platoniciens ou pythagoriciens, pour purifier un peu la mythologie, avaient imaginé de distinguer les dieux et les *démons*, plaçant ceux-ci à un rang inférieur et leur mettant sur le corps toutes les turpitudes, toutes les sottises que l'on mettait sur le compte des dieux.

Plutarque, contemporain de Vespasien, nous donne, et à plusieurs reprises, cette théorie des *démons*, que rappellera Marc-Aurèle, que répétera Apulée, que l'école néo-platonicienne chérira jusqu'à son dernier soupir. Les *démons* sont des êtres placés entre l'homme et le dieu, mêlés, comme l'homme, de corps et d'âme, de ténèbres et de lumière, de mal et de bien; mortels comme lui, ils ont, avec un peu plus de puissance et une vie neuf fois séculaire, toutes les passions, toutes les diversités, toutes les faiblesses et toutes les grandeurs de l'être humain. Bons, ils excitent à la vertu, ils protégent l'homme de bien; ils écoutent les saintes prières; ils propagent les cérémonies pieuses; ils propagent les sacrifices purs. Mauvais, ils propagent, au contraire, les rites sinistres, les dévotions honteuses, les sacrifices sanguinaires; ils soufflent à l'oreille de l'homme des pensées mauvaises; ils le corrompent ou le perdent; ils lui persuadent le crime ou lui infligent la souffrance.

Car les *démons*, placés entre l'Olympe et la terre, entre les immortels et les hommes, communiquent avec la race

humaine; mauvais, par des voies secrètes et impures; bons, par des voies pieuses et avouées. Par les pratiques secrètes de la magie, par les impiétés du sortilége, par les incantations ténébreuses que les mauvais *démons* lui enseignent, par des immolations souvent homicides, l'adepte des sciences occultes réjouit les esprits mauvais, écarte les *démons* bienfaisants, commande à la nature, évoque les morts, fait violence même aux dieux. Par d'autres moyens, plus difficiles mais plus purs, le sage entrera en communication avec les *démons* bienfaisants : c'est une vie pure et virginale, c'est une austère frugalité, c'est l'abstinence du vin et de la chair, c'est l'éloignement des sacrifices ensanglantés, c'est la piété de sa prière, c'est son zèle pour les autels et les dieux, qui l'aidera à franchir l'espace placé entre l'homme et le *démon*.

« L'homme vulgaire, dit Plutarque, n'entend la voix des dieux que dans ses rêves, alors que son âme, troublée pendant le jour par les sens et par les passions, rencontre un peu de paix dans le sommeil et peut ouïr la parole intérieure de l'esprit. Mais ce que peut l'homme vulgaire dans le sommeil, le sage le peut même dans la veille; son âme, attachée à son corps, n'y tient que par un faible lien; les bruits de ce monde s'éteignent dans la sérénité de sa pensée; ses passions refoulées ne le troublent pas. Comme un nageur vigoureux, qui non-seulement ne se laisse pas engloutir par les eaux, mais maintient sa tête haute et ses épaules dominantes au-dessus du niveau du fleuve, ainsi l'âme du sage surnage librement au-dessus du tourbillon de sa nature corporelle. La partie inférieure qui est au-dessous des flots et se rattache forcément aux choses du corps, s'appelle proprement son âme (ψυχή). La partie supérieure et immortelle, qui ne vit que pour les choses spirituelles, s'ap-

pelle intelligence (νοῦς). Cette partie n'est pas de l'homme, c'est un *démon*, c'est un astre du ciel qui se reflète dans l'homme comme dans un miroir. Est-il étonnant que lorsque les liens qui l'unissent à la terre sont relâchés par la vertu, ce *démon* s'entretienne avec les *démons*, cet astre vive parmi les astres? »

« Il y a plus, ajoute Plutarque, et quand le moment sera venu, quand cette intelligence aura rompu ses derniers liens, elle sera tout à fait *démon* au milieu des *démons* : et alors, libre des labeurs de ce monde, mais toujours occupée de ceux qui les supportent, au moins quand ils sont dignes d'elle, elle s'approchera d'eux, elle les aidera, elle leur tendra la main, pour les faire arriver au rivage où elle est enfin parvenue. Ainsi, pourvu que l'homme sache donner le calme à son âme, et, par la sobriété de sa vie, réduire ses sens au silence, les *démons* bienfaisants iront vers lui, et, comme Socrate, il aura un ami intérieur pour l'arrêter et pour l'éclairer[1]. »

Il y avait ainsi deux écoles opposées, deux enseignements hostiles, un double mysticisme, une double porte pour communiquer avec le monde supérieur. « Il y a, dit le pythagoricien Apollonius, une double science : un art de la divination, s'il faut l'appeler un art, légitime et divin; un autre art qui n'est qu'une fourberie honteuse, qui nous fait voir ce qui n'est pas et méconnaître ce qui est[2]. » D'un côté, le pythagoricien, ami des dieux, leur véritable prêtre, et qui tra-

[1] Plut., *de Genio Socratis*, ch. IX, XV, XVIII, XIX, XXI-XXXIII, p. 579, 583, 585, 586, 588-594, éd. Xylander. — Voir aussi *de Oraculorum defectu*, et *alibi passim*.

[2] *In Apolog.*, § 3, *apud* Philostrat., *Vit. Apollonii*, VIII, 7. — Je cite, non le récit de Philostrate, rarement croyable, mais le texte de l'Apologie d'Apollonius, citée par lui, et qui a un caractère plus historique.

vaille partout à relever leur culte, frugal, austère, et ne voulant, même dans son vêtement et dans sa chaussure, rien qui ait appartenu au corps d'un animal, il arrivera par la pureté de sa vie et de ses prières à la contemplation de la divinité et à une vue plus lucide de toutes choses : il prédira même l'avenir, ou du moins il le devinera, grâce à la claire vue qu'il a du présent : c'est là le mystique bienfaisant et vertueux[1]. D'un autre côté, le magicien, grâce au pouvoir qu'il a acheté des *démons* mauvais, troublant la nature, agitant les âmes, affollant les esprits, excitant et satisfaisant les passions, sera le mystique impie et malfaisant. L'un a une puissance plus pure, l'autre plus éclatante; l'un enseigne, l'autre étonne; l'un a pour lui la religion publique des temples et des cités; l'autre a les sanctuaires cachés, les dévotions secrètes, les palpitations inquiètes de presque tous les cœurs. L'un est accueilli par le prêtre et prôné par le philosophe; l'autre est repoussé de l'autel et de l'école, mais c'est à lui que le peuple va.

Cette théorie, en effet, se réalisait dans la pratique. On vivait ou l'on croyait vivre au milieu de ce double mysticisme, du reste aisé à confondre l'un avec l'autre. Ce monde était plein de *démons*, d'évocateurs ou d'expulseurs des démons, de possédants, de possédés et d'exorcistes. A Corinthe, Apollonius trouve un malheureux jeune homme séduit par un fol amour et prêt à épouser celle qu'il croyait aimer ; Apollonius lui révèle que cette femme n'est qu'un vampire qui l'épouse afin de sucer le sang de ses veines. A Éphèse, il rencontre la peste qui a pénétré dans la ville sous les traits d'un vieux mendiant; il la démasque et ordonne de lapider le mendiant; l'épidémie cesse, et sous le tas de pierres on

[1] *In Apolog.*, 5, 7 et 9

trouve le *démon* réduit à sa forme première, c'est-à-dire, un chien mort la gueule encore pleine d'écume[1]. Mais les Juifs surtout sont de meilleurs exorcistes que les pythagoriciens; qu'ils soient simplement plus hardis, ou que la connaissance du vrai Dieu leur donne une vertu réelle, ils vont de par le monde; ils exorcisent au nom de Salomon dont la renommée magique dans l'Orient avait commencé à cette époque, et, avec une bague sous le chaton de laquelle est une racine désignée par Salomon, ils font sortir le démon des narines des possédés[2].

Mais c'est surtout en face de la vérité chrétienne et sur son chemin que ces faits se manifestent davantage. La thaumaturgie divine devait se heurter partout avec la théurgie infernale. A Samarie, le diacre Philippe s'est rencontré avec Simon que l'on appelait déjà « la grande puissance de Dieu. » Dans l'île de Chypre, auprès du proconsul Sergius, saint Paul rencontre le faux prophète juif Bar-Jésus et le magicien Élymas qui lui résistent et cherchent à détourner le proconsul de la foi. A Philippes, une fille esclave, possédée par un esprit divinateur et qui par ses pronostics rapportait beaucoup d'argent à ses maîtres, suit Paul et Barnabé en criant : « Ces

[1] Je cite toujours d'après l'*Apologie*, § 9. — Philostrate raconte ce fait ailleurs, IV, 10, 25, et bien d'autres pareils, si on veut le croire, III, 38; IV, 20.

[2] L'habitude des exorcismes chez les Juifs, et surtout chez les disciples du pharisaïsme, est constatée par les Livres saints. Matth., XII, 27. — Luc, XI, 15. — Plusieurs Juifs, sans être disciples de Jésus-Christ, se mettent à exorciser en son nom. Marc, IX, 37. — Ainsi les fils du pontife juif Sceva. Act. XIX, 13-14, — Josèphe fut témoin d'un exorcisme pratiqué par un Juif nommé Éléazar, devant Vespasien et son état-major. *Ant.*, VIII, 2 (2, 6). Il donne la description de cette racine qui croît près de Macheronte, et la manière superstitieuse de la recueillir, *de B.*, VII, 24 (6, 3). — Saint Justin cite les formules d'exorcisme employées par les Juifs. Voyez aussi Lucien, *Epigr.*

hommes-là sont les serviteurs du Dieu très-haut qui vous annonce la voie du salut; » et Paul chasse le démon qui lui rendait cet hommage involontaire. A Éphèse, saint Paul trouve des possédés en grand nombre, des livres de magie par milliers : il y rencontre même, si le récit de Philostrate a quelque vérité, le philosophe et le faux prophète Apollonius, luttant par ses enseignements et ses prestiges contre les enseignements et les miracles de la foi chrétienne : aussi est-ce Éphèse, la ville de la grande Diane, le sanctuaire habituel du grand Apollonius, qui soulève la première insurrection païenne contre la foi[1]. Et enfin, pour continuer ce perpétuel antagonisme, les dernières années de Néron réunissaient à Rome, selon l'histoire apostolique la plus certaine, saint Pierre et saint Paul; selon un grand nombre de Pères, Simon le Magicien; selon Philostrate, Apollonius. C'est là qu'entre Simon et les Apôtres une lutte célèbre aurait eu lieu, dans laquelle l'imposteur succomba sous la puissance du nom de Jésus-Christ et vint mourir aux pieds de Néron[2]. En ce siècle donc, si les apôtres, si les prophètes, si les vrais inspirés, abondaient, les faux inspirés, les devins, les pythonisses, n'abondaient pas moins.

Mais ces communications mystérieuses prenaient un caractère plus marqué encore. Non content de communiquer avec les êtres surnaturels, l'homme prétendait s'identifier à eux. Il lui fallait leur manifestation vivante et durable sur la terre, le dieu (ou le *démon*), devenu homme, l'homme

[1] Sur tout ceci voyez Act., VIII, 9-237; XIII, 6-8. (Le nom d'Elymas en arabe veut dire magicien); XVI, 16-19; XIX, 13-19.

[2] Voir Arnobe, II. — S. Cyrille de Jérus. — S. Ambroise, *Hex.*, IV, 8. — S. Augustin, *Hær.*, 1, 6. — Théodoret, *Hær.*, I, 1. *Constit. apost.*, VI, 9. — On peut rapprocher ces témoignages de quelques passages analogues dans les écrivains païens. Suet., *in Ner.*, 12. — Dion Chrysost., *Orat*, I, 21.

devenu dieu. Depuis longtemps, si je ne me trompe, on n'avait avec un aussi fervent enthousiasme humanisé les dieux, divinisé l'homme. Je ne parle pas ici du culte politique des Césars morts, parfois du César vivant : c'était là affaire de droit public, de bienséance ou de flatterie; la foi n'y était pour rien; la peur faisait tous les frais de ce culte. Mais je parle d'apothéoses plus libres, non moins révoltantes, plus sincères sans être plus légitimes, qui témoignent combien toute cette génération avait besoin de ce qu'un païen appelle « un dieu manifesté sur la terre. »

Je n'ai ici qu'à rappeler des faits déjà cités.

Dans l'Occident barbare, ce sont les vierges fatidiques Velléda et Aurinia qui poussent la Germanie à la guerre et gouvernent ses destinées ; elles ne sont pas seulement des prêtresses, des prophétesses, des héroïnes, mais des divinités[1]. A Velléda Gauna succède, et la suite des femmes déifiées ne s'interrompt pas. Dans la Gaule, le paysan boïen Maric, au moment de la guerre de Vitellius contre Othon, se fait appeler dieu libérateur des Gaules[2]; et, lorsque après la défaite de ce fanatique, Vitellius le fait jeter aux bêtes, les lions se refusent à le déchirer, et la multitude crie qu'il est invulnérable.

Dans l'Orient civilisé, c'est Simon le Magicien, et après lui son rival Ménandre. Simon ne fut pas seulement fauteur d'hérésie parmi les chrétiens, il fut dieu pour les idolâtres. Simon, éclectique à sa manière, fut tour à tour prophète pour les Samaritains, messie pour les Juifs, Christ pour

[1] *Velléda* est le mot Allemand *Heldin* (héroïne), selon Reimar *in Dion.* — Tac., *Hist.*, IV, 61. — Germ., *Stat. Sylv.*, I, 41, 90. — Dion, LXVII, 6. — Vetere apud Germanos more, quo plerasque feminarum fatidicas et, augescente superstitione, arbitrantur deas. Tac., *Hist.*, IV, 61. In feminis aliquid sanctum. Germ., 8.

[2] Simulatione numinum... assertor Galliarum et deus (nomen sibi indiderat). Tac., *Hist.*, II, 61.

les chrétiens, Jupiter pour les Gentils. Jamais homme ne s'est plus formellement et plus insolemment divinisé que cet homme qui se fait appeler à la fois Père, Fils et Esprit-Saint, la puissance, la parole, la beauté de Dieu. Et ces blasphèmes furent acceptés autour de lui, de son vivant, après sa mort. Un siècle durant, il lui demeura des disciples qui l'adoraient comme Jupiter, et son Hélène comme Minerve. Un siècle durant, Rome garda sa statue dans l'île du Tibre, avec cette inscription : *A Simon, le dieu saint*[1].

Enfin, pour l'empire romain tout entier le dieu manifesté fut Vespasien. La politique ne pouvait se passer de l'apothéose. Pour dénouer le nœud des guerres civiles, il fallait un dieu, ou au moins un thaumaturge. Il fallut qu'en dépit de tout, et presque de lui-même, malgré son âge, ses habitudes mesquines, son existence médiocre, son caractère prosaïque, ses antécédents bourgeois, ses parents maltôtiers, sa figure vulgaire, on affublât Vespasien d'une auréole semi-divine. Et ce ne fut pas, nous l'avons fait voir, un simple convenu officiel, une apothéose commandée et décrétée comme tant d'autres l'avaient été. On crut à cette mission. Elle fut bénie par le Juif Josèphe, par les oracles païens, par le pythagoricien Apollonius[2]. Elle fut confirmée par les guérisons opérées à Alexandrie. Toute cette fantasmagorie, cette théurgie ou cette *démoniurgie* eut sa grande part dans la fortune du moins fantastique et du moins mythologique des empereurs.

[1] Justin., *Apol.*, I, 25, 56; *Dial. cum Tryphone*, 120. — Cyrill., *Catech.*, 6. — Irénée, I, 20. — Tertull., *Apol.*, 13. — Euseb., *Hist.*, II, 14. — Théodoret, *Hist.*, I, 1. — On a voulu supposer un malentendu de la part de saint Justin, qui aurait pris pour une statue de Simon celle d'un dieu sabin, *Semo sangus*. Voyez la réponse de Tillemont, *Mémoire pour l'histoire ecclésiastique*, t. II, in-4°, note sur Simon.

[2] Apollonius, dans son Apologie (Philostr., VIII, 7), se vante d'avoir fait Vespasien empereur.

Parmi ces prétendues manifestations divines, nous pouvons encore compter Apollonius de Tyanes. J'ai cité deux ou trois fois ce personnage dont la biographie sans doute nous est suspecte, mais dont l'existence ne me semble pas contestable. Il est vrai que, sauf un passage insignifiant d'Épictète, aucun contemporain ne le nomme; que Tacite n'en parle pas; que Plutarque même, qui était, sciemment ou non, son imitateur, pythagoricien, païen dévot, réformateur du paganisme comme lui, érudit et curieux par-dessus le marché, ne nomme pas une seule fois Apollonius; que Dion Chrysostome, qui aurait été son ami, puis son adversaire, et aurait siégé avec lui dans les conseils de Vespasien, ne le nomme pas non plus. On ne peut douter pourtant qu'il n'ait laissé une renommée populaire : un siècle après lui le dévot Apulée en parle comme d'un magicien illustre; le sceptique Lucien, comme d'un fourbe et d'un comédien ; la différence n'est pas grande. Il existait de lui plusieurs écrits, et Eusèbe en cite un passage important et grave. Avant Philostrate, Méragènes avait écrit son histoire. Le livre même de Philostrate, si mêlé qu'il soit de fables absurdes, cite trop de faits publics, mêle Apollonius à trop de grands événements, invoque trop souvent la tradition des temples et des cités pour que tout y soit rêverie. L'apologie d'Apollonius devant Domitien, citée par Philostrate, a un caractère plus grave, plus sobre, plus historique que ne l'est en général le récit de cet auteur. Les quatre-vingts lettres d'Apollonius qui suivent le récit ont le même caractère et peuvent avoir fait partie du recueil que l'empereur Hadrien aurait fait de la correspondance de ce philosophe.

Disons donc qu'Apollonius a vécu; que, s'il n'a pas été en tout le héros, le prophète et le pythagoricien idéal qu'en a prétendu faire Philostrate, il a été philosophe, pythagoricien,

restaurateur et réformateur du culte païen, comme Plutarque a prétendu l'être après lui ; qu'il a très-probablement été persécuté et par Néron et par Domitien, ennemis de toute philosophie ; qu'il a été, au contraire, protégé par Vespasien et par Titus, qui aimaient à s'appuyer sur tous les mystiques de leur temps ; qu'il a mêlé sa philosophie et sa dévotion d'une part de sorcellerie, de thaumaturgie et de prophétie, ce qui était alors presque indispensable ; que, si nulle part il ne s'est donné comme dieu, presque partout, excepté dans sa ville natale de Tyanes, on l'a traité de dieu ou d'égal des dieux (ses lettres le disent), et qu'il a accepté ce titre sans trop de peine, parce que, selon la doctrine pythagoricienne, tous les gens de bien sont des dieux[1].

Enfin (et c'est ce qui rend plus probable le rôle joué par Apollonius), le zèle de l'apothéose était tel, qu'il allait s'adresser à ceux-là même qui s'en souciaient le moins. Quand saint Paul et saint Barnabé viennent à Lystre, en Lycaonie, une guérison miraculeuse qu'ils opèrent émeut la foule ; elle élève la voix, criant en langue lycaonienne : « Les dieux, devenus semblables à l'homme, sont descendus vers nous[2] ; » et ils appelaient Barnabé Jupiter, et Paul Mercure, parce que c'était celui-ci qui était chef de la parole. Et le prêtre de Jupiter, dont le temple était en avant de la ville, amenant des taureaux chargés de guirlandes devant la porte, voulait, avec le peuple, leur offrir des sacrifices. Ce qu'ayant entendu, les apôtres Barnabé et Paul déchirèrent leurs vê-

[1] Voir Epict., *in Arrian.*, IV, 13. — Apulée, *Apol.*, II. — Lucien, *in Alexand. seu pseudomentis*, p. 476 (ed. Bourdelot). — Sur le livre de Méragène, Origen., *C. Celsum*, VI. — Passage d'Apollon., dans Eusèbe, *Præp. evang.*, IV, 12-13. — Sur le recueil de ses lettres fait par Hadrien. Philostrat., VIII, 8. — Sur ses autres écrits, Philostr., I, 3 ; III, 15, 41 ; IV, 19 ; VII, 35 ; VIII, 19-20. Suidas, *in* Μουσωνίῳ, *in* Σκοπελιανῷ, *in* Βασσῷ. — Stobée.

[2] Οἱ θεοὶ ὁμοιωθέντες ἀνθρώποις.

tements et s'élancèrent au milieu de la foule, criant et disant : « Hommes ! que faites-vous ? Nous ne sommes que des hommes semblables à vous (ὁμοιοπαθεῖς), et nous venons vous apporter la bonne nouvelle, pour que vous puissiez vous affranchir de ces vaines divinités pour vous tourner au Dieu vivant. » Et, disant ces paroles, ils eurent peine à apaiser la foule pour qu'elle ne leur sacrifiât point[1].

Or c'est là, ce me semble, une remarquable coïncidence que celle d'un Jean de Giscala et de tant d'autres faux prophètes chez les Juifs; d'un Simon et d'un Ménandre chez les Samaritains; d'un Cérinthe chez les chrétiens égarés; d'une Velléda et d'un Maric chez les Barbares; d'un Vespasien et d'un Apollonius chez les païens de l'empire : tous surgissant en même temps; tous prétendant à une part d'inspiration, de puissance ou même d'origine divine ; prophètes, thaumaturges, magiciens; troublant, séduisant, gouvernant les âmes. Il faut comprendre qu'à cette époque où le Christianisme n'avait pas encore popularisé le bon sens dans la race humaine les esprits vivaient dans un trouble étrange, surtout quand les ébranlements du dehors venaient s'ajouter à leurs agitations intérieures. Entre les *démons* propices et les *démons* malfaisants (ceux-ci bien plus puissants et bien plus nombreux); entre les prêtres et les incantateurs, entre les philosophes et les énergumènes, entre les pythagoriciens et les magiciens, entre les possédés et les exorcistes ; dans un contact continuel, vrai ou supposé, avec le surnaturel et un surnaturel inconnu, redoutable, hostile, irrémédiable ; tout cela au bruit du Capitole en flammes et du temple de Jérusalem qui s'écroulait ; que pouvait-il rester de paix dans le cœur et de bon sens dans le cerveau ? Que devenait cette pauvre race humaine,

[1] Act., XIV, 7-17.

que la grâce de Dieu n'éclairait point, parfois emportée et hardie, plus souvent servile et pusillanime ; flottant de dieu en dieu, de faux prophète en faux prophète, du judaïsme agonisant au paganisme réchauffé; à qui on disait : « Le Christ est à Éphèse; il s'appelle Apollonius et il vient de faire lapider la peste sous la forme d'un chien noir . — il est à Autun ; il s'appelle Maric et il soulève les Gaules : — il est à Rome, il s'appelle Simon et il vole dans les airs : — il est à Alexandrie il s'appelle Vespasien, il a guéri un manchot et un aveugle? » N'était-ce pas bien là l'ère des faux prophètes, des faux christs, des faux miracles, des fausses inspirations, des faux dieux ; cette ère dont parle l'Évangile : « Si quelqu'un vous dit : « Voici le Christ; il est là, » ne le croyez pas... Si on vous dit « Le voici dans le désert, » ne sortez pas. « Le voici « dans les lieux retirés de la maison, » ne le croyez pas » et « Prenez garde à ne pas être séduits[1] ? »

Certes, depuis cent ans, le monde avait bien changé. Cent ans avant le dénoûment de cette guerre civile en faveur de Vespasien, une autre guerre civile, et bien plus longue, s'était dénouée en faveur d'Auguste[2]. Cette fois aussi les souffrances avaient été terribles, les angoisses redoutables, les âmes puissamment ébranlées. Non-seulement pendant vingt mois, mais pendant près de vingt ans, à partir du passage du Rubicon, on avait ressenti toutes les folies de l'ambition, toutes les anxiétés de la peur, toutes les souffrances de la mort, tous les enivrements de la victoire, toutes les corruptions de la fortune. La superstition païenne ne s'était certes pas éteinte dans les esprits; les hommes souvent les plus

[1] Matth., xxiv, 4, 5, 23-27. — Marc., xiii, 5-6, 21-23. — Luc, xxi, 8.

[2] La chute de Vitellius est du 20 décembre 69 après Jésus-Christ (822 de Rome); la bataille d'Actium est du 2 septembre de l'an 31 avant Jésus-Christ (723 de Rome).

illustres en gardent la trace. Mais cependant elle ne s'était pas réchauffée au feu des guerres civiles. C'était bien plutôt le scepticisme et le doute qui étaient sortis de cette fournaise par où les âmes avaient passé. Les dieux en étaient sortis décrédités, et une des tâches d'Auguste fut de les réhabiliter; le paganisme en était sorti plus affaibli; la raison humaine plus hautaine, sinon plus forte, à certains égards plus lumineuse; c'est à cette époque que Cicéron, une des plus belles intelligences et une des âmes les plus religieuses de l'antiquité, avait écrit contre les chimères de la théurgie païenne ces traités tant de fois cités par les Pères de l'Église et auxquels Dioclétien fit l'honneur de les jeter dans le même bûcher où il brûlait les Évangiles.

De plus, le dénoûment même des guerres civiles de la république nous indique où était la force à cette époque. Sans doute, ni les poëtes ni les courtisans du pieux Auguste, ne se sont abstenus d'entourer sa tête d'une auréole divine; mais le symbolisme religieux qui l'environne est exclusivement celui de Rome, de la patrie, de la civilisation, de l'Occident. Sur les eaux d'Actium, « Auguste conduit au combat les Italiens, ayant avec lui et le peuple et le sénat, et les pénates et les grands dieux. L'astre qui brille sur sa tête » n'est pas un météore mystique de l'Orient; c'est « l'étoile patricienne de César. » Antoine, au contraire, conduit avec lui les armes bigarrées, les dieux, les superstitions de l'Orient, le chien Anubis, tous les dieux monstres de l'Égypte, et un monstre plus abominable encore, « une épouse égyptienne. » La guerre est donc entre le monde policé de l'Occident et le monde barbare de l'Orient, entre l'Olympe et le sanctuaire ténébreux de Memphis, entre la religion claire, sobre, accessible, humaine du Capitole, et la superstition mystérieuse, multiple, impénétrable, théurgique des bords du Nil. Aussi,

grâce à Apollon, au dieu de la lumière, la barbarie est vaincue, l'Orient rejeté dans ses ténèbres; Cléopâtre, ses soldats et ses dieux vont chercher un refuge « entre les bras du Nil et se cacher sous les plis sinueux de la robe azurée qu'il ouvre pour les recevoir[1]. »

Mais combien différente est la victoire de Vespasien ! Lui, c'est l'Orient qui le soutient et qui l'accompagne; le dieu syrien du Carmel, le dieu alexandrin Sérapis sont les premiers oracles qui aient encouragé son ambition; les prophètes de la Syrie lui ont applaudi; les traditions de l'Orient se sont levées à son aide; le magicien Apollonius a presque mis la pourpre sur ses épaules; et c'est entre deux Grecs, Apollonius et Euphrate, qu'on nous le peint délibérant s'il acceptera l'empire, comme Auguste entre Agrippa et Mécène. Qu'importe qu'il ait pour lui Rome, le peuple, le sénat et les grands dieux; mieux vaut Sérapis que Jupiter, la théurgie que la

[1] Hinc Augustus agens Italos in prælia Cæsar
Cum patribus populoque penatibus, et magnis Dis
. . . . patriumque aperitur vertice sidus
Hinc ope barbarica variisque Antonius armis,
Victor, ab Auroræ populis et littore rubro,
Ægyptum viresque Orientis et ultima secum
Bactra trahis, sequiturque (nefas) ! Ægyptia conjux.
. . . .
Regina in mediis patrio vocat agmine sistro.
. . . .
Omnigenumque Deûm monstra et latrator Anubis
Contra Neptunum et Venerem contraque Minervam
Tela tenent : . . . .
Actius hæc cernens arcum intendebat Apollo.
Desuper. . . . .
Contra autem magno mœrentem corpore Nilum
Pandentemque sinus et tota veste vocantem
Cæruleum in gremium latebrosaque flumina victos.
VIRGILE, *Æneid.*, VIII, *in fin.*

politique, le rôle d'Antoine que celui d'Auguste. Si la bataille d'Actium se fût donnée à cette époque, Antoine, appuyé sur les croyances barbares de l'Orient, accompagné des dieux et des prophètes de Memphis, mari d'une reine et d'une enchanteresse égyptienne, Antoine eût vaincu le sobre, le raisonnable, le Romain Octave.

C'est que, cette fois-ci, l'ébranlement des guerres civiles, au lieu d'affaiblir la superstition, l'avait rallumée; au lieu d'aiguiser le fil de l'intelligence humaine, l'avait émoussé; au lieu de décréditer même les dieux de Rome, avait exagéré jusqu'à la démence le culte des dieux de l'Orient; au lieu de faire une génération de sceptiques, avait fait une génération de bonnes femmes. Et le Cicéron de cette époque, ce sera Plutarque, païen attardé, dévot à ses dieux (je dis dévot, je ne dis pas croyant), s'épuisant en efforts pour réhabiliter, réformer, restaurer, réchauffer le paganisme.

D'où vient cette différence? Pourquoi, à deux générations de distance seulement, le même empire, le même peuple, avec les mêmes lois, les mêmes mœurs, la même langue, nous présente-t-il ce contraste?

Un mot suffit pour l'expliquer : au temps d'Auguste, le monde était, en ce qui touchait sa rédemption, dans l'ignorance ou dans l'attente; au temps de Vespasien, il en était à l'inquiétude et à la recherche. C'est ce que nous allons montrer plus en détail.

CHAPITRE XX

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE CES MANIFESTATIONS

Ego veni in nomine Patris mei, et non accipitis me si alius venerit in nomine suo, illum accipietis.

Je suis venu au nom de mon Père et vous ne me recevez pas. Si un autre vient en son nom, vous le recevrez. (Joan., v, 43.)

On sait assez, et il est, je crois, généralement admis, que les promesses et les espérances de la rédemption, sous une forme plus ou moins vague, n'étaient pas étrangères au paganisme. Au temps d'Auguste en particulier, puisque nous avons été amené à parler de ce temps, ce n'était pas Israël seulement qui attendait. A l'époque même où ce prince naquit dans l'obscure famille Octavia, des pronostics avaient annoncé que « la nature était en travail pour enfanter un roi au genre humain [1]. » Des oracles, attribués aux sibylles, circulaient parmi les peuples et inquiétaient le prudent Octave qui en fit brûler quelques milliers. Ces prophéties annonçaient un renouvellement du monde qui devait suivre de près la ruine des cités étrusques; et l'Étrurie, en effet, venait d'être ruinée par Sylla. Virgile se faisait l'écho de ces croyances, et

[1] Naturam regem humano generi parturire. Suet., *in Aug.*

dans un chant involontairement inspiré, plus véridique probablement qu'il ne croyait l'être, il annonçait que « les derniers temps des oracles de Cumes étaient venus, ... que les grands mois allaient commencer, ... qu'un enfant descendu du ciel viendrait effacer les dernières traces de l'iniquité humaine. » Il peignait « le monde dans l'attente, tressaillant sur son axe ébranlé et s'élançant plein de joie vers ce siècle à venir[1]. » Le paganisme avait eu ainsi un vague, mais un joyeux pressentiment de l'avenir qui était annoncé aux Hébreux sous une forme plus positive et plus grave.

Mais, que l'attente fût alors plus ou moins positive, au temps de Vespasien, l'inquiétude lui avait succédé. Si le monde païen avait attendu comme Israël, comme Israël il devait se croire déçu. Il avait vu trente, quarante, cinquante ans se passer, presque un siècle s'accomplir; la grande année de la sibylle était depuis longtemps terminée; l'Étrurie pleurait sans fin sur ses villes détruites. Il y avait près de soixante-dix ans qu'on avait annoncé à Tibère, en des termes étranges et par suite d'une révélation mystérieuse, « que le grand Pan (qu'était-ce que le grand Pan?) était mort. » Nul dieu nouveau n'était pourtant apparu; nulle révélation éclatante ne s'était faite dans le monde, pour ceux du moins qui, s'attendant au berceau resplendissant de gloire que leur avait décrit Virgile, n'avaient

[1] Ultima Cumæi venit jam carminis ætas;
Magnus ab integro seclorum nascitur ordo ..
.... et incipient magni procedere menses....
Jam nova progenies cœlo demittitur alto...
Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri,
Irrita perpetuâ solvent formidine terras...
Aspice convexo nutantem pondere mundum
Terrasque tractusque maris cœlumque profundum!
Aspice venturo lætentur ut omnia seclo!
ECLOG., IV.

pas voulu regarder à la paille et à la crèche de Bethléem. Au lieu d'être gouverné par le fils d'un Dieu, on l'avait été par un Tibère, par un Caligula, par un Claude, par un Néron.

Alors il en fut des païens comme des Juifs : ne voyant pas venir le Messie, ils le cherchèrent; avec moins d'exaltation et de désespoir sans doute, parce que les pronostics pour lui étaient moins positifs, le monde païen se mit en quête d'un dieu nouveau. Il écouta toutes les rumeurs, il prêta l'oreille à toutes les impostures, il se prit à croire à tous les fantômes. Chercher le Messie véritable dans l'humble cénacle des chrétiens, là où aucun bruit ne se faisait; où aucun lyrisme ne célébrait le Fils du ciel; où aucune auréole de gloire humaine ne resplendissait; où les miracles étaient des guérisons, non des épouvantes; des bienfaits, non des spectacles : cela ne venait pas à la pensée. On le cherchait bien plutôt dans la personne d'un magicien illustre comme Simon, d'un libérateur armé comme Marie, d'un César comme Vespasien : « Je suis venu au nom de mon Père, avait dit le Sauveur au monde, et vous ne me recevez pas. Si un autre vient en son nom, vous le recevrez [1]. »

Cette pente des esprits était favorisée par une cause d'une autre nature. Il y avait au monde un agent invisible, mais réel, de ces superstitions et de ces impostures. Celui que les évangiles appellent prince de ce monde, celui qui avait fondé l'idolâtrie et qui la soutenait, celui qui, deux fois, avait obtenu le pouvoir de mettre le Sauveur à l'épreuve, et l'avait tenté, disent quelques docteurs, au désert et sur la croix [2]; celui-là ne se tenait pas encore pour vaincu. Il eût voulu empêcher le Désiré des nations de se manifester davan-

[1] Joan., v, 43.
[2] Bossuet, *sur l'Agonie de Jésus-Christ.*

tage; il eût voulu détourner au profit du mensonge cette attente qui s'adressait à la vérité. Il pressentait que son jugement était proche ; ses mystères commençaient à être révélés, ses oracles à être réduits au silence. Mais, s'il eût pu susciter au monde un prétendu régénérateur, accomplir les prophéties à sa façon, s'approprier cette universelle attente du genre humain, il eût prolongé son règne de quelques années, peut-être de quelques siècles. Satan, « singe de Dieu » comme l'appellent les écrivains chrétiens, cherchait donc à faire prendre le change au genre humain; opposait aux miracles, les prestiges ; aux vérités, les fantômes; aux apôtres, les séducteurs; aux prophètes, les faux prophètes; au Christ, les faux Christs.

Par ce besoin des âmes, par cette puissance secrète qui l'exploitait au profit du mensonge afin de le détourner de la vérité, s'expliquent ces égarements et ces impostures multiples, fausses prophéties chez les Juifs, hérésies chez les chrétiens, fausses divinités chez les Gentils ; tous faux christs imitateurs du Christ véritable. Et il est aisé de reconnaître les traces de cette imitation.

La plupart de ces imposteurs viennent de l'Orient, pour se conformer aux prophéties qui circulaient par le monde et pour imiter le Messie, dont il a été dit : « Orient est son nom. » C'est de la Palestine et non des colonies juives de l'empire que sortent tous les Juifs soi-disant inspirés. Simon paraît à Samarie, Ménandre à Antioche. Apollonius naît en Cappadoce, et, selon Philostrate, il se serait enfoncé bien plus avant vers l'Orient pour apprendre la sagesse sur les bords du Gange. C'est vers l'Orient que se tournait la statue de César pour appeler Vespasien du fond de la Judée, et Vespasien commence par aller chercher aide en Égypte, dans les sanctuaires les plus antiques et les plus vénérés de l'Orient.

Presque tous aussi abusent, en se les appliquant, des prophéties de la Rédemption. Les imposteurs de Jérusalem ne font pas autre chose. Vespasien se fait appliquer par Josèphe la prophétie de Michée; Simon et Ménandre, Samaritains, se font christs et messies dans le sens de la Bible; j'ai dit avec quelle audace sacrilége Simon attribue à sa personne les miracles de l'Incarnation, de la Rédemption et de la Passion. En un mot, ces oracles, dont Tacite, Suétone, Josèphe, attestent la popularité, et qui annonçaient à l'Orient un chef sorti de son sein, ont été pour tous ces hommes le titre de leur mission et le fondement de leur succès.

Tous, de plus, se donnent le nom de dieu sauveur ou libérateur. Maric s'intitule dieu libérateur des Gaules. Velléda est également la libératrice de la Germanie. Simon et Ménandre sont une émanation de la vertu suprême descendue pour sauver le monde de la tyrannie des mauvais anges. Apollonius de Tyanes est venu aussi délivrer le monde des *démons* mauvais, et, dans son Apologie à Domitien, il explique bien quel est pour le monde ce besoin d'un libérateur divin et humain à la fois : « Au milieu de ce désordre du monde, dit-il, il est une certaine harmonie qu'il appartient au sage de maintenir, et pour laquelle, ô roi ! tu conviendras toi-même qu'il faut un homme semblable à un dieu... Oui, au milieu de ces âmes ballottées par leurs passions, il faut un homme, un dieu venu du sein de la sagesse suprême pour rétablir l'harmonie des âmes[1]. » Et c'est une chose digne de remarque, que ces hérétiques, sortis du christianisme et si complétement éloignés de lui, Simon, Ménandre, les Nicolaïtes, Cérinthe, au milieu des rêves pythagoriques et des monstruosités

[1] Ἄνδρες δεῖσθαι θεῷ εἰκασμένου... Δεῖ ἄνδρος ὃς ἐπιμελήσεται τοῦ περὶ αὐτὰς (ψυχὰς) κοσμοῦ, θεὸς ἀπὸ σοφίας ἥκων. *Apol.*, § 7. — Philostr., VIII, 7.

orientales, par lesquelles ils revenaient à l'idolâtrie, ont toujours conservé deux choses qui pouvaient justifier leur nom de chrétiens : le dogme de la Rédemption, du Dieu devenu homme et libérateur des hommes ; le signe de la Rédemption, le baptême, symbole et instrument de cette délivrance. Tout ce siècle avait la conscience qu'il devait être racheté, et racheté par un Homme-Dieu. Tout le monde sentait que le nœud des affaires humaines en était venu à ce point où un Dieu avait dû apparaître pour le délier (*dignus vindice nodus*).

Enfin, dans la plupart de ces histoires, le détail trahit une main de copiste, que cette main soit celle du héros ou du conteur. Même le Gaulois Maric, jeté aux bêtes et respecté par elles, nous rappelle Daniel dans la fosse aux lions, et sainte Thécle, la première martyre. Vespasien, surtout, semble avoir été arrangé par les historiens pour être une contrefaçon du Christ. Jésus, réalisant la prophétie de Michée, est sorti de Bethléem pour devenir le roi pacifique de toutes les nations : Vespasien, à qui on applique cette même prophétie, sort de Judée pour être le dominateur pacifique d'un empire qui s'appelait le monde. Jésus fait des miracles; Vespasien en fera à son tour. Jusque-là, les prétendus miracles du paganisme se faisaient le plus souvent sans la main de l'homme; l'homme en était le témoin, l'interprète, le prôneur, le préparateur caché plutôt que l'agent direct et libre; ici il n'en sera plus ainsi : Jésus guérissait les infirmes, Vespasien se fera amener des infirmes. Le plus souvent, dans le paganisme, les guérisons prétendues merveilleuses s'opéraient dans un songe qui indiquait le remède au malade; aujourd'hui, c'est à un médecin surnaturel que le songe renverra le malade. Jésus guérissait un aveugle avec sa salive, Vespasien prétendra guérir un aveugle avec sa salive. Jésus a guéri un

paralytique, Vespasien guérira un paralytique. La contrefaçon est évidente[1].

Elle l'est bien autrement chez Apollonius, si nous acceptons comme historique ou semi-historique le récit de Philostrate. Ce sont des miracles à sa naissance, une vie virginale, une prédication constante, la connaissance des pensées secrètes, la prédiction de l'avenir; il guérit les malades, il chasse les démons (et un de ces derniers récits semble, dans ses expressions mêmes, avoir été calqué sur l'évangile de saint Luc[2]). La résurrection d'une jeune fille, que Philostrate, du reste, représente comme douteuse, offre plusieurs traits qui rappellent la fille de Jaïre[3]. Les disciples quittent leur maître au jour du danger; le maître, au contraire, marche au péril, malgré les supplications et les larmes des siens, avec une complète prescience de l'avenir. Seulement Apollonius ne se laisse pas crucifier. Quand il est las de l'épreuve, il s'y dérobe avec une puissance surnaturelle qui lui ôte un peu le mérite de l'épreuve. Philostrate n'était pas homme à inventer, ni même à copier une chose aussi paradoxale qu'un Dieu crucifié par amour pour les hommes. Mais la fin d'Apollonius ressemble à l'ascension du Sauveur, et il disparaît tout à coup du milieu des hommes sans que personne ait jamais retrouvé sa dépouille.

Il y avait donc en ce temps-là un singulier besoin de rappeler ou de contrefaire l'Évangile. Ces dieux de contrebande, qu'ils en eussent ou non la conscience, marchaient plus ou moins dans l'ornière du vrai Dieu, s'appropriaient ses prophéties, usurpaient son nom, contrefaisaient ses miracles. Il

[1] Voir Marc, VII, 33. — Joan., IX, 16. — Les historiens de Vespasien cités plus haut.

[2] Luc, VIII, 28. — Philostr., IV, 20-25.

[3] Matth., IX, 18-25. — Marc, V, 22-24, 41, 42. — Philostr., IV, 45.

fallait à ce siècle un *Dieu avec nous*, un Emmanuel; la première moitié du siècle s'était passée à l'attendre, la seconde se passait, après l'avoir méconnu là où il était, à le prendre là où il n'était pas. Le monde était plein de faux Emmanuels; à l'encontre ou dans l'ignorance du Dieu fait homme, l'homme se faisait dieu.

Se demandera-t-on, entre l'Évangile du Christ et les Évangiles des faux christs, où est l'imitation, où est le modèle? La question ne vaut guère la peine d'être posée.

L'imitation se trahit par son infériorité, plus évidemment encore par la postériorité de sa date. Je n'ai pas besoin d'expliquer comment l'Évangile est supérieur à la vie d'Apollonius ou à celle de Vespasien. Je n'ai pas besoin de dire non plus que les faits évangéliques ont une date certaine, antérieure à l'hérésie de Simon, puisque Simon a commencé par être chrétien; antérieure de vingt ans au moins à l'apparition d'Apollonius (selon la chronologie de son historien), de trente-six ans au moins à celle de Vespasien et de tous les autres.

De plus, il y a une autre réponse, non moins sûre et qui peut mener à des considérations plus instructives. On juge de l'arbre par ses fruits. Pour mieux comprendre ce qu'étaient ces héros du judaïsme, de l'hérésie, du paganisme, il faut voir ce qu'ils ont apporté au monde. Jetons un coup d'œil sur les temps postérieurs; voyons ce qu'ont été, et du vivant de ces hommes et après leur mort, leur renom, leurs doctrines, leurs disciples, leurs bienfaits.

Quant aux prophètes du judaïsme révolté, j'ai dit combien leurs rêves ont été horriblement déçus. Ce peuple qu'ils prétendaient émanciper, ils l'ont perdu; ces prophéties qu'ils répandaient ont été démenties; leurs chimères de gloire nationale sont demeurées ensevelies sous les ruines de leur

temple. Eux-mêmes enfin ont péri dans les égouts de Jérusalem, sur les arènes de Béryte, dans les cachots de Rome, dans les suicides de Massada, sans qu'il restât pour leur mort un hommage et un regret, martyrs sans culte et sans honneur, parce qu'ils ont été les martyrs de leur propre orgueil! Et, bien loin de léguer quelques bienfaits posthumes à leur peuple, ils ne lui ont légué que souffrances et malédiction, nouvelles révoltes, nouvelles exterminations, nouveaux désastres. Ils lui ont légué une servitude, de siècle en siècle plus dure, une dispersion plus complète, l'abaissement de son caractère, le rétrécissement de ses idées; il n'a pas germé une seule grande chose de toutes les ruines qu'ils ont faites.

Nous pouvons en dire autant des hérésiarques. Ceux d'entre eux qui retournaient vers le judaïsme ont laissé, en général, peu de traces dans l'histoire, les noms de leurs sectes se confondent et bientôt s'éteignent[1]. Ceux qui retournaient vers le paganisme n'eurent pas non plus, au moins sous leur propre nom, une longue durée. Nous ne voyons pas qu'il y ait eu de Cérinthiens après Cérinthe. Au temps d'Origène, il n'y avait plus que trente Dosithéens : il n'y en avait jamais eu beaucoup[2]. Au temps de saint Justin, il y avait encore quelques Ménandriens; au temps de Tertullien, il y en avait fort peu[3]. Les Nicolaïtes laissèrent moins de traces encore. Quant à Simon, sa religion eut plus de gloire; populaire en Samarie, répandue ailleurs, honorée jusque dans Rome, protégée par sa condescendance contre les périls du mar-

[1] Il y avait cependant encore, du temps de saint Augustin, des Nazaréens, soit à Pella, berceau de leur secte, soit à Cobabe, dans le pays de Bazan, soit à Bérée, dans la Célésyrie (*in Faust.*, XIX, 18).

[2] *Contra Celsum*, V, 11.

[3] Eusèb., III, 26. — Irénée, I, 21. — Justin. *Apol.*, I, 26, 56. — Tertull., *de Anima*, 50.

tyre, elle était cependant bien réduite au temps d'Origène, qui ne connaissait plus de Simoniens. Il y en avait pourtant encore, et il y en eut après lui, mais honteux de leur nom, se confondant, autant qu'ils le pouvaient, avec les catholiques, recevant le baptême avec eux, tâchant de les séduire. Au commencement du quatrième siècle, plusieurs d'entre eux furent découverts et chassés de l'Église. Depuis, on n'en parle plus [1].

Mais cependant de Simon et de ses imitateurs il resta quelque chose, une grande chose même, si rien peut être grand dans l'erreur et dans le mal. Leur doctrine, grandiose quoique absurde, dépravée, mais hardie, ne devait pas être perdue pour le genre humain : la tradition de la folie ne se perd pas plus que celle du bon sens. Elle fut la base première de ces doctrines diverses qui, sous le nom commun de Gnosticisme, ont exercé un si grand empire sur les âmes, qui ont si profondément affligé le Christianisme, appelé à elles tant de chrétiens, païens de cœur. La haine de l'Ancien Testament, la méconnaissance du Dieu créateur, la réprobation du monde créé, bien d'autres traits de la doctrine de Simon et de Ménandre se reproduisirent après eux. Ce n'est pas sans raison que les écrivains ecclésiastiques ont appelé Simon le père de toutes les hérésies.

Les idées, ou plutôt les rêveries de ce genre, à la fois insensées et immorales, sont repoussées aujourd'hui par toutes les sectes et toutes les écoles; mais Simon peut se vanter, grâce au Gnosticisme et au Manichéisme ses continuateurs, d'avoir régné pendant quelque mille ans sur des centaines de mille de fous, et d'avoir fondé un système d'ab-

[1] Orig., *c. Cels.*, v, 11; vi, 1. — Eusèb., *H. E.*, ii, 13. — Les Simoniens habitaient surtout dans la Samarie, d'après saint Justin (vers l'an 160), et Clément d'Alexandrie (vers l'an 200).

surdité et de dépravation des plus insoutenables, mais des plus durables.

Parlons maintenant des dieux païens et de leurs succès. Ni Maric ni Velléda, on l'a vu, ne laissérent la Gaule émancipée ou la Germanie triomphante. Quant à Vespasien, son succès politique fut complet; mais, pour sa mission divine, il semble avoir pris à tâche d'en désabuser le monde. Rien de moins céleste que le règne de ce vieux prince, honoré d'ailleurs pour son humanité et sa justice, mais avare, fiscal, publicain sous la pourpre, mettant un impôt sur les urines, et, au moment de sa mort, disant, par une allusion railleuse à sa prochaine apothéose : « Je crois que je deviens dieu[1]. » Il donna cependant, il faut lui rendre cette justice, dix ans de paix à l'empire; mais il lui donna son fils Domitien, abominable tyran pendant quinze années. Telle fut la mesure du bien et du mal qu'apportait au monde l'avénement de cette famille Flavia, inaugurée par tant de prophéties et de prodiges.

Reste Apollonius, le plus obscur pendant sa vie, le plus important après sa mort. Son histoire posthume mérite que, par curiosité au moins, nous nous y arrêtions un moment. Cent ans après sa mort, il n'avait guère que le renom d'un grand magicien. C'est en ce sens que Méragène avait écrit son histoire. Mais, à cette époque, la lutte était vive entre le Christianisme et les écoles néo-platoniciennes ou néo-pythagoriciennes, derniers auxiliaires du paganisme. Ces docteurs qui opposaient au christianisme un paganisme tant bien que mal restauré, aux dogmes chrétiens des dogmes en partie empruntés à l'Église elle-même, cherchaient un homme fait dieu à opposer à un Dieu fait homme. Simon, Ménandre, Vespasien, étaient déjà complétement oubliés. On essaya de Pythagore;

[1] *Puto, deus fio.* Suet., *in Vesp.*

et, de sa vie déjà peu historique, on fit un thème idéal, le roman du mystique et du sage. Mais Pythagore était bien ancien. Tout à coup, par un de ces heureux hasards qui ne manquent jamais, furent découverts les mémoires authentiques de Damis, le disciple chéri d'Apollonius, inconnu jusque-là, malgré l'illustration de son maître. Une impératrice bel esprit, Julie, femme de Septime-Sévère (193-212), les donna à un rhéteur, ou, comme on disait alors, à un sophiste célèbre, Philostrate, titulaire de la chaire de rhétorique grecque que les empereurs payaient à Rome, et qui était admis à titre d'homme de lettres dans le cercle intime de l'impératrice. Philostrate lut Damis avec un ravissement dévot; mais il jugea que ce pieux personnage, Assyrien de naissance, écrivait un grec barbare; et, au lieu de publier tel quel ce précieux monument, il le refit, empruntant pour l'enrichir tout ce qu'il put trouver d'anecdotes en d'autres livres, de traditions dans les temples, et même de contes de fées dans sa mémoire.

Or ce livre fit une révolution complète dans la renommée d'Apollonius. Damis avait été son confident inséparable, et apprenait sur Apollonius ce qu'on ne pouvait savoir d'ailleurs. On avait pu savoir ce que ce héros avait fait sur la place publique; on apprenait ce qu'il avait fait dans la solitude et l'intimité. On avait pu savoir ce qu'Apollonius avait fait dans les villes grecques ou romaines, dans le monde connu et civilisé; on apprenait ce qu'il avait fait dans les mondes inconnus. C'était Damis qui avait été l'introducteur même d'Apollonius dans cette fabuleuse et impénétrable Asie. Sur les rives de l'Euphrate, sur la limite où finissaient l'empire et la civilisation de Rome, Apollonius avait rencontré l'Assyrien Damis, et Damis avait été son guide d'abord, puis au moins son compagnon, à travers la Perse,

l'Éthiopie, l'Hindoustan, les gymnosophistes, les brahmanes, les fakirs, les magiciens, dans le monde en un mot des *Mille et une Nuits*. Là, Philostrate avait beau jeu pour se livrer à son imagination, je ne dirai pas poétique, mais conteuse, et pour se répandre en rêveries, moins divertissantes pourtant que celles de la sultane Schéhérazade[1]. Là, il pouvait donner à son Apollonius de la féerie, de la prophétie, de la divinité, de la parodie évangélique tant qu'il voulait.

Ainsi Apollonius se trouva tout à coup tout autrement grand homme qu'il n'avait jamais été. Il se trouva avoir renversé Néron, conseillé Galba, suscité et dirigé Vespasien, bravé Domitien, fait élire Nerva (car Apollonius, né, selon Philostrate, quatre ans avant l'ère vulgaire, avait vécu près d'un siècle). Jusque-là la chasteté d'Apollonius n'était pas très-assurée, et, dans un autre livre, un autre Philostrate (ou peut-être le même?) parle d'un personnage qui avait passé pour être le fils adultérin d'Apollonius[2]. Mais le témoignage de Damis démentait solennellement ces mauvais propos, et rien ne fut plus certain que la virginité inviolable d'Apollonius. La tradition attribuait à Apollonius quelques prodiges; mais Damis en avait vu et en garantissait bien d'autres; Damis seul avait vu dans la prison Apollonius ôtant et remettant à son gré sa jambe dans l'anneau de fer qui était censé l'enchaîner; c'est aux seuls Damis et Démétrius qu'Apollonius était apparu à Pouzzoles, ayant disparu trois heures auparavant de l'audience de Domitien qui se tenait à Rome. Damis seul savait tout cela, et Philostrate seul, avec la savante Julie, avait lu Damis.

Dès lors Apollonius, qui avait eu jusque-là le renom d'un

[1] Quoique j'aie toujours aimé les contes de fées, dit naïvement le bon évêque d'Avranches, je n'ai jamais pu goûter ceux-là. Huet, *Demonstr.*

[2] Philostr., *Sophist.*, 31.

sorcier et d'un sage, et auquel le titre de dieu avait été donné plutôt par courtoisie, fut tout à fait dieu. Le sophiste Eunape, au cinquième siècle, intitule le livre de Philostrate, la descente d'un dieu sur la terre[1]. L'histoire d'Apollonius, enrichie de traits empruntés à l'histoire même du Sauveur et à celle de saint Paul, et à celle du magicien Simon, à ce qu'il paraît[2], résuma en lui toutes les histoires divines, et en fit le meilleur dieu à opposer au Christ, l'*anti-christ* le plus parfait, le christ de tous les païens. L'empereur Caracalla lui bâtit un temple[3]. Alexandre Sévère mit son image dans sa chapelle domestique avec celles d'Orphée, d'Abraham, et celle même de Notre-Seigneur[4]. Aurélien était sur le point de livrer au pillage la ville de Tyanes, quand Apollonius lui apparut en songe, lui ordonnant de respecter sa patrie, (dont au reste, de son vivant, il s'était peu soucié); Aurélien épargna la ville et bâtit un temple au dieu[5]. Au troisième siècle, Porphyre cite plusieurs fois Apollonius[6]. Au temps de Dioclétien, le sophiste Hiéroclès établit régulièrement le parallèle sacrilége entre Jésus-Christ et Apollonius[7]; l'empereur Julien mit l'image d'Apollonius sur ses monnaies[8]. Des chrétiens même se laissèrent prendre à cette gloire. Au cinquième siècle, le saint évêque Sidoine Apollinaire, tout en réservant les droits de la foi catholique, parle d'Apollonius avec

[1] Θεοῦ εἰς ἀνθρώπους ἐπιδήμια. Ailleurs il dit : Οὐκ ἔτι φιλόσοφος, ἀλλ' ἦν τι θεοῦ καὶ ἀνθρώπου μέσον, un milieu entre l'homme et le dieu. *In proœmio.*

[2] Voir l'ouvrage de M. A. Fleury, *Saint Paul et Sénèque*, où des rapprochements ingénieux sont établis entre les faits de l'histoire de saint Paul et ceux que Philostrate attribue à Apollonius.

[3] Xiphil., LXXVII.

[4] Lamprid., *in Alex.*, 24.

[5] Vopiscus, *in Aurelian.*, 28.

[6] *In Pythag.*, 18; *de Abstin.*, III, p. 248; *de Styge*, p. 285.

[7] Eusèb., *in Hieroclem.*

[8] Tristan., III, p. 657.

admiration et traduit pour la cour d'un roi visigoth un abrégé d'un abrégé de sa vie[1]. Isidore de Peluse[2] le cite comme un grand homme persécuté par la calomnie. Enfin, au douzième siècle, le moine byzantin Tzetzès, admirateur de ce grand magicien (Apollonius était retombé à l'état de magicien, comme Virgile), ajoute de nouveaux contes bleus aux contes bleus de Philostrate et parle de cigognes enchantées que l'on montre à Constantinople comme l'œuvre d'Apollonius.

Mais à quoi aboutit cette renommée? Apollonius eut quelques enthousiastes et quelques autels, peu nombreux en définitive. Il n'eut pas même une secte comme Simon. Il n'y eut jamais d'Apolloniens. Au commencement du quatrième siècle, Apollonius n'avait presque plus d'adorateurs[3]. Seulement quelques charlatans de magie faisaient leurs sortiléges en son nom[4]. Il ne laissa pas une idée, pas une doctrine féconde, pas une action tant soit peu efficace sur la vie humaine. Le mensonge est stérile. Philostrate, en créant à Apollonius une popularité et un culte factices, avait fait un tour de force, explicable seulement par la crédulité du paganisme expirant, mais rien de plus qu'un tour de force[5].

En définitive, ces manifestations soi-disant divines aboutissaient à l'abaissement de l'esprit humain. Nous venons de voir les inspirés du judaïsme amener leur nation par la

[1] VIII. Ep. III.
[2] I. Ep. CCCLXXXIX.
[3] Lactance, *Instit.*, V, 3.
[4] Eusèbe.
[5] Voyez sur Apollonius, parmi les modernes : Huet., *Démonstr. évangél.* — Tillemont, *Histoire des Empereurs*, t. II, p. 125 et suiv. (in-4°). — Tzschirner, *der Fall des Heidenthums*, p. 130, 131, 405 et suiv., 460 et suiv. — Amédée Fleury, *Saint Paul et Sénèque*, t. I, p. 204 et suiv.; II, p. 94 et suiv. — On cite une dissertation : *De Apollonio Tyanensi* per Sigismund Klose. Wittemberg, 1723.

perte de sa liberté à la perte de son bon sens; les talmudistes et les kabbalistes sont le dernier fruit de ce soulèvement prétendu religieux. Nous avons vu les faux inspirés dans l'Église, ces sectaires qui se donnaient le renom de prophètes, Simon, Ménandre, Ébion, les Nicolaïtes, Cérinthe, aboutir à un résultat pareil et enfanter le gnosticisme. Là aussi, c'est le rêve qui aura gagné du terrain sur le bon sens, la chimère sur la raison, l'Orient sur l'Occident; le gnosticisme est oriental comme la Kabbale.

Dans le paganisme, il en sera de même. Les prétendus inspirés ont livré bataille à la raison humaine; ils ont gagné, et ce succès de la superstition est croissant. Ce qui conserve dans la société païenne un peu de saine raison et de dignité tendra peu à peu à fléchir. Le panégyriste d'Apollonius nous montre son héros aux prises devant Vespasien avec le stoïcien Euphrate, le poursuivant et poursuivi par lui d'accusations et d'injures. Cette querelle, assez ignoble pour être historique, est jugée par Vespasien en faveur d'Apollonius contre Euphrate, pour le pythagoricien contre le stoïcien, pour le mystagogue contre le philosophe. C'est une image, sinon un épisode du procès qui se jugeait alors dans l'empire. La famille Flavia, soit par prudence politique, soit par reconnaissance envers le mysticisme pythagoricien, ne fut point favorable au stoïcisme. Vespasien une première fois, Domitien après lui, chassèrent de Rome les philosophes. Même après la chute de la famille Flavia et la résurrection du stoïcisme sous les Antonins, le pythagoréisme et la théurgie continuèrent à lui tenir tête. Le stoïcien Épictète, très-froid sur le culte des dieux, est contre-balancé par Plutarque, le prêtre d'Apollon, l'ennemi des stoïciens, le dévot restaurateur du paganisme. Même quand le stoïcisme avec Marc-Aurèle monte sur la chaire curule des Augustes,

il n'y arrive qu'en se mêlant, dans l'esprit vacillant de ce prince, de bien des dévotions païennes que Cléanthe, Posidonius, Sénèque, Épictète, eussent méprisées.

Et enfin, après Marc-Aurèle, il n'y eut plus de stoïciens ; la philosophie ne se fit plus accepter qu'en se mêlant d'une dose toujours croissante de superstition et de théurgie. L'influence de l'Orient gagna de plus en plus. Le paganisme marcha, dans des voies de moins en moins rationnelles, préférant Plotin à Cicéron, Apollonius à Socrate, le mysticisme d'Alexandrie à l'esprit critique d'Athènes, les cultes ténébreux de l'Asie aux cultes plus lucides de la Grèce, Sérapis à Jupiter, l'Orient à l'Occident. Le christianisme seul eut sous sa garde la raison humaine, et seul il la sauva.

Telles furent dans leur folie, dans leur pauvreté, dans leur stérilité, ces contrefaçons du Dieu véritablement manifesté sur la terre.

CHAPITRE XXI

DE L'ÉGLISE

Qui autem perseveraverit usque in finem hic salvus erit.
Mais qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé !
Matth., xxiv, 13.

Le contraste entre l'Église et la société païenne est un thème qui a été mille fois traité. Notre siècle, qui se lasse de tout, même des meilleures choses, semble le prendre comme un lieu commun. Je serai donc court sur ce sujet, et je tâcherai surtout d'être précis pour éviter les redites, et d'être simple pour me les faire pardonner.

D'ailleurs, si nous touchons ici à ce qu'il y a de plus beau, nous touchons à ce qu'il y a de plus simple. Dans la vie chrétienne, tout est simple parce que tout est droit ; tout est grand sans être grandiose, lumineux sans être éblouissant. Tout est sage et tout est sobre. L'Église reste en dehors de tout excès, même de l'excès de sagesse. Sois sage avec sobriété, dit saint Paul.

De ces révolutions qui avaient troublé le monde, quelle impression avait reçue l'Église ? Quelle était son attitude vis-

à-vis des Juifs? vis-à-vis des hérésiarques? vis-à-vis du monde païen?

Vis-à-vis des Juifs d'abord. La chute de Jérusalem était pour l'Église une éclatante confirmation des promesses qu'elle avait reçues. Annoncée par Moïse et par les prophètes de l'ancienne loi, prédite par le Sauveur dans ses préludes, dans son achèvement, dans ses conséquences, rappelée à satiété dans les admonitions des apôtres, cette chute avait justifié toutes les prophéties. Et, pour ajouter en même temps à la confirmation de la foi et à la consolation des cœurs, ceux-là seuls, parmi les habitants de Jérusalem, avaient échappé au désastre qui, devenus chrétiens, avaient suivi les conseils divins, et, dès les premiers symptômes de cette moisson redoutable, s'étaient enfuis sur la montagne sans même descendre dans la maison pour prendre leur manteau.

De plus, la synagogue abolie faisait place à l'Église. Les prophètes n'avaient jamais montré un peuple rejeté, sans faire voir l'élection d'un autre; une bénédiction éteinte, sans la faire voir transportée ailleurs. Le Seigneur dit d'abord à Isaïe : « Tu es mon serviteur pour ramener à moi Israël... » Mais, lorsque le prophète a en vain épuisé ses forces auprès d'Israël : « C'est trop peu, lui dit alors le Seigneur, que tu sois mon serviteur pour réveiller les tribus de Jacob, et convertir la lie d'Israël. Je t'ai placé pour être la lumière des Gentils, afin que tu sois jusqu'aux extrémités de la terre le salut qui vient de moi [1]. » Lorsque ceux qui ont été appelés

[1] Dominus ab utero vocavit...— Et dixit mihi : Servus meus es tu in Israel quia in te gloriabor. — Et ego dixi : In vacuum laboravi et sine causâ, et vanè fortitudinem meam consumpsi; ergò judicium meum cum Domino et opus meum cum Deo meo. — Et nunc dicit Dominus formans me ex utero servum sibi ut reducam Jacob ad eum, Israel non congregabitur... — Et dixit : Parùm est ut sis mihi servus ad suscitandas tribus Jacob et fæces

n'ont pas répondu, le Seigneur leur annonce que « leur nom sera un nom de malédiction » et que « désormais sous un autre nom il appellera d'autres serviteurs[1]. » En même temps « le Seigneur rendra son jugement par le feu et par le glaive sur toute chair, et des milliers d'hommes périront; il rassemblera de toute nation et de toute langue d'autres témoins de sa gloire[2]. »

Je n'ai pas besoin de dire comment la même concordance entre les menaces et les persécutions se retrouve plus marquée encore dans le Nouveau Testament C'est le père de famille qui, à la place des conviés ingrats dont il a détruit et dépeuplé les cités, envoie dans les rues et les carrefours recueillir les boiteux, les aveugles, les pauvres, pour les pousser dans la salle du banquet[3]. C'est la sentence qui rejettera les fils du royaume dans les ténèbres extérieures, et appellera, de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi, de nouveaux venus pour se reposer dans le royaume céleste avec Abraham, Isaac et Jacob[4].

Les promesses en elles-mêmes sont donc éternelles; elles peuvent être transportées, elles ne périssent pas. Et maintenant, où se continuaient-elles? Où était le royaume de Dieu qui n'était plus à Jérusalem? Qui héritait des promesses après que Juda en était déshérité? En quel coin du monde étaient réunis, et ces restes de la nation élue que les prophètes montrent toujours surnageant au milieu de son naufrage, et ces nouveaux venus des nations disgraciées, appelés

Israel convertendas. Ecce dedi te in lucem Gentium, ut sis salus mea usque ad extremum terræ. XLIX, 1-6, cité Act., XIII, 47.

[1] Isaïe, LXV, 12-15.

[2] Isaïe, LXVI, 15 et suiv.

[3] Matth., XXII, 1-10. — Luc, XIV, 16-24.

[4] *Ibid.*, VIII, 11-12. — Luc, XIII, 25-30.

à leur tour pour remplacer ceux qui avaient failli? La vraie synagogue est immortelle; où était-elle donc? La loi de Moïse finie, où était la loi de Dieu? Le temple détruit, où était le temple? Le sacrifice aboli, où était le sacrifice? Où étaient les élus dont la semence ne devait jamais périr? Où est le Seigneur? disaient et les païens railleurs et les Juifs désespérés.

Or, il y avait maintenant ce qui n'existait pas quarante ans auparavant, un peuple en dehors de la synagogue mosaïque, mais conservant la foi de Moïse, son dogme du Dieu un et du Dieu créateur, ses livres saints, sa tradition. Ce peuple, il est vrai, n'était pas un peuple dans le sens charnel, un peuple sorti d'un père commun et uni par une même origine. Ceux qui le composaient étaient venus de toutes les nations; mais cela même avait été prédit vingt fois par les prophètes : « La loi du peuple de Dieu deviendra la loi de toute la terre... Et par delà la mer, et dans Tharsis (la Cilicie), et chez les fils de Lud (Lydie) armés de flèches, et dans Thubal (Ibérie), et dans Javan (Ionie et Grèce), et dans les îles lointaines (l'Europe), le Seigneur sera nommé à ceux qui ne l'ont pas entendu nommer jusque-là[1]. » Ceux qui composaient ce peuple étaient, pour la plupart, les païens, les disgraciés, les maudits, les derniers devenus les premiers. Car il avait été dit : « Dieu fera miséricorde à celle qu'il avait nommée sans miséricorde; dans les lieux où il disait jadis : Vous n'êtes pas mon peuple, il dira : Vous êtes les fils de Dieu. Au peuple qui n'était pas le sien, il dira : Vous êtes mon peuple, et ce peuple lui dira : Vous êtes mon Dieu[2]. »

Il est vrai que ce peuple n'était pas uni par le lien de la circoncision charnelle; mais, au lieu de la circoncision, il

[1] Isaïe, LXVI, 18-20.
[2] Osée, I, 10; II, 23, 24 (cité Rom., IX, 25, 26. — I Petr., II, 10).

avait été, selon la prophétie d'Isaïe, « marqué du signe sacré par les envoyés du Seigneur[1]. » Il était un spirituellement, comme Israël l'était corporellement; il avait été consacré spirituellement, comme Israël l'avait été corporellement; il était fils d'Abraham par la foi, au lieu de l'être par la chair.

Il est vrai encore que ce peuple ne gardait plus exclusivement ni le nom, ni la langue du peuple d'Israël. Quoiqu'il se proclamât et pût se proclamer le véritable Israël[2], il ne s'appelait pas Israélite, mais chrétien. Sans se borner à la seule langue de Moïse, fait pour réunir tous les hommes, il parlait toutes les langues humaines. Mais cela aussi avait été prophétisé : « Un nom nouveau te sera donné, ô Jérusalem ! que prononcera la bouche du Seigneur... Le Seigneur appellera ses serviteurs d'un autre nom; et qui sera béni en ce nom sur la terre sera béni du Dieu de vérité; qui jurera sur la terre par ce nom jurera par le Dieu de vérité... Dieu parlera à ce peuple avec la parole d'une lèvre étrangère et avec une langue nouvelle[3]. »

Il est vrai enfin que ce peuple n'avait rien d'exclusif ni de fermé. Il n'était comme Israël ni d'une seule race, ni d'un seul pays, ni d'une seule cité. Il s'ouvrait à quiconque venait à lui. Ce n'était pas la synagogue d'une race et d'un pays; c'était l'Église du monde. Mais les prophéties justifiaient encore cette abrogation du nationalisme exclusif d'Israël : « Le fils de l'étranger qui voudra s'attacher au Seigneur ne dira plus : Le Seigneur me séparera par une barrière d'avec son peuple... Mais les fils de l'étranger qui s'attacheront au Seigneur, je les réjouirai en ma maison de prière, parce que ma maison sera appelée une maison de prière pour tous les

[1] Isaïe, LXVI, 19.
[2] Hebr., XII, 22. — S. Justin, *in Tryphone*, 123.
[3] Isaïe, LXII, 2 ; LXV, 15-16 ; XXVIII, 11. — Voyez I Cor., XIV, 21.

peuples[1]. Vous partagerez votre terre entre vous et les étrangers qui seront venus parmi vous, et ils seront pour vous comme des indigènes[2]. »

C'est qu'en un mot ce peuple, quoique héritant des mêmes promesses, en était investi par une alliance nouvelle. C'est pour cela qu'il portait un nouveau nom, qu'il parlait une langue nouvelle, qu'il sortait d'une source nouvelle. Cette alliance était celle que Daniel annonçait lorsqu'il disait qu'à la soixante-dixième semaine « le Christ confirmerait à plusieurs son alliance[3]... » « Voici que viennent les jours... avait dit Jérémie ; et je ferai avec la maison d'Israël et la maison de Juda une alliance nouvelle, non selon le pacte que j'ai fait avec leurs pères... ce pacte qu'ils ont brisé et pour lequel je les ai traités en maître[4]... » Et, allant plus loin, le prophète avait peint ce renouvellement de toutes choses : « Comme des cieux nouveaux et une terre nouvelle que je ferais apparaître devant moi, ainsi apparaîtra votre race et votre nom. Ne vous rappelez plus le passé, ne regardez pas aux choses antiques. Je fais toutes choses nouvelles ; elles naissent d'aujourd'hui[5]. »

Seulement, ce peuple nouveau et cette alliance nouvelle reproduisaient, tout en les transfigurant et en les traduisant pour ainsi dire dans la langue des cieux, tous les traits de l'ancienne alliance. Le Juif que Dieu éclairait de sa lumière retrouvait là tout ce qu'il avait perdu ; désolé de la perte de sa terrestre Jérusalem, il retrouvait une Jérusalem nouvelle.

[1] Isaïe, CVI, 3-7.

[2] Ézéch., XLVII, 22, 23. Et alii alibi.

[3] Dan., IX, 27.

[4] Jérém., XXX, 31-33. (Voir Hebr., VIII, 8; X, 16.) — Sur la prophétie d'une nouvelle alliance, voir encore Isaïe, XLII, 6 ; XLIX, 8.

[5] Isaïe, XLIII, 18, 19 ; LXV, 17 ; LXVI, 22. — Voir Apoc., XXI, 1. — II Cor., V, 16.

Il y retrouvait la synagogue, le lieu d'assemblée, l'Église (car tous ces mots veulent dire une même chose), dans laquelle la prière, la lecture et l'interprétation des Livres saints, l'enseignement de la loi, se faisaient comme dans les synagogues du judaïsme. Il y retrouvait bien plus : il y retrouvait son temple détruit; car, dans l'alliance nouvelle, tout lieu d'assemblée était un temple : « Les vrais adorateurs, avait-il été dit, n'adoreront ni sur la montagne de Garizim ni à Jérusalem, mais ils adoreront le Père en esprit et en vérité. » En d'autres termes, le culte parfait de Dieu ne devait avoir de limites ni dans le temps ni dans l'espace. Tout lieu d'assemblée était un temple; car dans tout lieu d'assemblée se célébrait le sacrifice, qui avait cessé d'être célébré dans le temple juif, même avant le jour de sa ruine. Le juif baptisé retrouvait là le sacrifice, se renouvelant aussi chaque jour; mais, au lieu d'être limité à un certain pays, à une certaine cité, à un certain autel, donné à tous les peuples, présent dans toutes les cités, possible dans tous les lieux : il le retrouvait tout autrement saint, pur, efficace, conformément à la prophétie de Malachie : « Ma volonté n'est pas avec vous, a dit le Seigneur aux fils de Juda, et je ne recevrai pas l'offrande de vos mains. Mais du lever du soleil à son coucher, mon nom est grand parmi les nations, et, en tout lieu, on sacrifie et on offre en mon nom la pure victime [1]. »

Dans ce temple nouveau, le Juif retrouvait encore, sous une forme nouvelle, des trésors mystérieux pareils à ceux du tabernacle mosaïque. Dans le tabernacle, sept objets sacrés demeuraient couverts d'un voile, visibles aux seuls prêtres, maniés par eux seuls : l'arche d'alliance, la table des pains

[1] Malachie, I, 10-11. « Le Seigneur sera adoré dans chaque pays et dans toutes les îles des nations. Sophon., II, 11. — Voir S. Justin, *in Tryph.*, 106, 107.

de proposition, le chandelier à sept branches, l'autel des parfums, l'autel des holocaustes, la mer d'airain, les vases du ministère sacré[1]. Dans l'Église aussi, sept sacrements, sept grands mystères, confiés aux mains de l'évêque et du sacerdoce, cachés en ces premiers temps par une prudente réserve, formaient le trésor de la communauté chrétienne. La mer d'airain se retrouvait dans la source baptismale ; la table des pains de proposition dans la table mystique de l'Eucharistie; le candélabre sacré n'était qu'une figure des lumières de l'Esprit-Saint et des sept dons qu'il porte aux fidèles. Au sac du temple, et au triomphe de Titus, le véritable Israël, s'il savait le don de Dieu, n'avait donc rien perdu.

Dans l'Église chrétienne se retrouvait aussi pour lui et son pontificat anéanti et son sacerdoce perdu et ses tribus effacées. Un autre grand prêtre, qui était, lui, le pontife des biens futurs, était lui aussi entré dans le tabernacle et avait passé sous le voile du sanctuaire, en ce sens que, Dieu, il était entré dans le tabernacle de l'humanité et s'était caché sous le voile de la chair. Il y était entré comme le pontife descendu d'Aaron, en versant le sang de la victime; mais cette victime était lui-même, et ce sang était un sang divin. Il avait pénétré dans le Saint des saints, c'est-à-dire dans le ciel, et il avait montré aux hommes la voie, nouvelle pour eux, qui y conduit. Étranger, il est vrai, à la tribu de Lévi, il n'était pas selon l'ordre d'Aaron; mais il était grand prêtre de ce sacerdoce éternel et universel, selon l'ordre de Melchisédech, dont le sacerdoce aaronique n'avait été que la continuation locale et temporaire. Il était le grand prêtre, « seul créé tel par un serment de Dieu même, saint, innocent, immaculé, séparé des pécheurs, plus haut que les cieux, im-

[1] Orig., Hom. 5. in Num.

peccable et offrant une victime pour les péchés des hommes, non pour les siens, mais s'offrant lui-même, » prêtre et victime[1].

Et du Christ grand prêtre naissait le sacerdoce chrétien, comme le sacerdoce judaïque était né du grand prêtre Aaron. Seulement au peuple juif, formé par le lien de la parenté charnelle, avait été donné un sacerdoce, sorti du sang et de la chair; au peuple chrétien, peuple d'adoption et formé par la génération spirituelle, était donné un sacerdoce spirituellement engendré. Là, la maison d'Aaron et la tribu de Lévi, au lieu de se conserver par le mariage, se multipliaient bien autrement par la paternité spirituelle de la parole. Ce nouveau sacerdoce avait été prophétisé : « Ils vous amèneront de toutes les nations de nouveaux frères en don au Seigneur..... et je prendrai parmi eux des prêtres et des lévites, dit le Seigneur[2]. »

Enfin, outre la tribu sainte, il se retrouvait dans l'Église un souvenir des autres tribus qui dans Israël se perdaient. Les douze apôtres avaient été placés auprès du Christ, roi et grand prêtre d'Israël, comme les douze chefs de tribus qui jugeaient assis autour du trône royal; les soixante-douze disciples avaient été comme les soixante-dix vieillards de Moïse, ou les soixante et onze membres du sanhédrin[3]. Le jour où le Fils de l'homme devait apparaître assis sur le siége de sa majesté, ses apôtres, assis sur douze siéges, devaient juger les douze tribus d'Israël[4] : et il était dit qu'au jour de ce jugement solennel, les élus d'Israël devaient être marqués, tribu par tribu, au nombre de douze mille pour chacune[5]. Quel

[1] Hebr., VI-X; Ps. CIX.
[2] Isaïe, LXVI, 20-21.
[3] Ps. CXXI, 5, 6. — Isaïe, III, 14; XXXII, 1. — Ézéch., VII, 27.
[4] Matth., XIX, 28.
[5] Apoc., VII, 9.

est le sens mystique de cette distinction des tribus dans le peuple chrétien? Origène, quoiqu'il ne se charge pas de l'expliquer, semble le rapporter à la nature différente des grâces données à certains fidèles[1].

Le Juif accablé des maux de sa patrie pouvait donc, s'il comprenait le sens mystique de la loi, retrouver là tout entière sa patrie perdue. Sa synagogue, qu'il avait crue détruite, lui apparaissait là, pure, complète, bénie de Dieu. Il retrouvait là « la montagne de Sion, la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste habitée par les anges. » Il se retrouvait parmi les vrais circoncis de la circoncision du cœur, parmi les vrais fils d'Abraham, non par le sang, mais par la promesse[2]. Tout cela, il est vrai, en un sens mystique et sous une forme plus épurée, transporté de la terre au ciel, du symbole à la chose, de l'ombre au corps, de l'image à la réalité. Tout était identique, mais tout était renouvelé; tout était ancien, bien que tout fût nouveau. Selon la parole de l'Apôtre, ce que la loi avait de muable était transformé; ce qu'elle avait d'immuable demeurait toujours[3]. Le mosaïsme littéral n'est que le serviteur, l'enfant d'Agar; le mosaïsme

[1] Orig., *in Matth.*, XIX, 28. *Autres commentaires sur cet évangile attribués à Origène, et réunis aux œuvres de saint Jean Chrysostome.* Dans le livre d'Hermas, l'Église est figurée par une forteresse bâtie sur le rocher, et dont la porte est gardée par douze vierges. Chacune de ces vierges représente une vertu, et aussi une des tribus d'Israël.

[2] Non enim qui in manifesto, Judæus est, neque quæ in manifesto, in carne, est circumcisio.

Sed qui in abscondito, Judæus est, et circumcisio cordis in spiritu, non in littera, cujus laus non ex hominibus, sed ex Deo est. Rom., II, 28, 29.

Non enim omnes qui ex Israel sunt, ii sunt Israelitæ...

Neque qui semen sunt Abrahæ, omnes filii; sed in Isaac vocabitur tibi semen,

Id est, non qui filii carnis, hi filii Dei; sed qui filii sunt promissionis, æstimantur in semine. IX, 6-8.

[3] Voir surtout l'épître aux Hébreux :

spirituel, le christianisme, c'est l'enfant de Sara, le fils de la maison, le légitime héritier[1]. Jouissant ainsi de la perfection de la loi, le Juif pouvait enfin se consoler de la chute tant de fois prédite de Jérusalem et de son temple de de pierre.

Il y avait donc, et dans les souffrances d'Israël une vérification des prophéties, et dans le salut des fidèles un affermissement des espérances, et, dans la destruction du temple, comme une nouvelle investiture donnée à l'Église.

Et cependant à ce triomphe de la foi se mêlaient les douleurs de la charité. La nouvelle Sion ne fut pas sans donner des larmes aux souffrances de la première. Un grand nombre de ses fidèles étaient nés dans le judaïsme et en gardaient encore les observances. Les SAINTS DE JÉRUSALEM étaient dans toute l'Église l'objet d'une affection toute particulière. Même envers la synagogue déicide, incrédule, persécutrice, mais non encore ouvertement rejetée, une sorte de pitié filiale se retrouvait parmi les chrétiens. Et, quand Jérusalem tomba, cette effroyable chute inspira aux chrétiens une douleur pareille à celle qu'inspire, malgré tout, à une fille pieuse la mort d'une mère même dénaturée.

Translato enim sacerdotio, necesse est ut et legis translatio fiat. Hebr., VII, 12.

Nihil enim ad perfectum adduxit lex. 19.

Qui exemplari, et umbræ deserviunt cœlestium. VIII, 5.

Nondùm propalatam esse sanctorum viam. IX, 8.

Justitiis carnis usque ad tempus correctionis impositis. 10.

Declarat mobilium translationem tanquàm factorum, ut maneant ea quæ sunt immobilia. Itaque regnum immobile suscipientes, habemus gratiam. XII, 27, 28.

[1] Galat., IV, 22-31. Rom., IX, 7-13.

Cognoscite ergo quia qui ex fide sunt, ii sunt filii Abrahæ. Gal., III, 7.

Si autem vos Christi, ergo semen Abrahæ estis, secundùm promissionem hæredes. Galat., III, 29.

On peut facilement s'en apercevoir quand on voit avec quels ménagements et avec quelle douceur les écrivains orthodoxes parlent aux Juifs convertis, qui au sein du christianisme restent encore attachés aux pratiques judaïques. Jérusalem est tombée, visiblement sortie de ses propres voies, visiblement condamnée par le Seigneur. Les pratiques judaïques au sein de l'Église n'ont plus de but; tôt ou tard, elles doivent disparaître. L'Église n'imitera pourtant pas ces docteurs qui s'éloignent du judaïsme jusqu'au point de méconnaître la divinité de son passé! Pleine de ce respect de l'antiquité qui est propre aux grandes institutions, au lieu de rompre brusquement avec le judaïsme, elle tiendra, selon le mot des saints Pères, à enterrer la synagogue avec honneur. Elle laissera les Juifs qui sont au milieu d'elle observer la circoncision, pourvu que la dignité du baptême n'en soit pas diminuée; le sabbat, pourvu que le dimanche ne soit pas méconnu; les œuvres de la loi, pourvu qu'ils ne mettent pas les œuvres de Moïse au-dessus de la foi du Christ. Elle les laissera libres, pourvu qu'eux mêmes laissent libres les autres chrétiens et ne fassent pas un devoir pour tous de ce qui est la libre observance de quelques-uns.

Mais, en même temps, elle cherchera à les faire sortir doucement de cette voie stérile, en leur montrant quel en est le sens caché; à les faire passer sans violence de la lettre de la loi telle qu'ils la pratiquent à l'esprit de la loi tel que le réalise le christianisme. Elle les initiera par ces interprétations à la loi chrétienne de liberté dont les habitudes serviles du pharisaïsme leur rendaient l'acceptation difficile. Du reste, cette sorte de version de la loi en un sens spirituel avait été pratiquée même par des Juifs. Aristobule et Philon dans la synagogue en avaient donné l'exemple. Dans l'Eglise, saint Paul en avait admirablement posé les bases. On continuait ce

labeur, y employant parfois les pensées les plus hautes, quelquefois aussi quelque chose comme les subtilités du rabbinisme et les faiblesses de la science populaire.

Une épître, attribuée, à tort sans doute, à saint Barnabé, mais digne en certaines choses d'une main apostolique, et écrite peu après la chute de Jérusalem[1], témoigne de ce pieux labeur. Il cherche à consoler ces Juifs qui pleurent la perte de Sion; il cherche aussi à les détacher de ces minutieuses observances, signes de nationalité devenus plus chers depuis que la nation a péri. Il n'y a plus de sacrifices au temple, mais le sacrifice vraiment divin dont les holocaustes n'étaient que l'image s'accomplit et s'accomplira toujours. Pourquoi faire encore la distinction des viandes pures et impures? Observons-la dans son sens allégorique, c'est-à-dire évitons le contact du voluptueux qui nous est représenté par le pourceau, du cupide que figure l'épervier, de l'adultère dont l'hyène est l'image[2] (tout cela, il faut le dire, selon la zoologie populaire ou la zoologie des rabbins). A quoi bon l'observation servile du sabbat? Le sabbat n'est que l'image de ce repos parfait qui après le dernier avénement sera donné aux élus. Alors, après les sept grands jours que doit durer le monde, le Seigneur entrera dans son repos le huitième jour, c'est-à-dire le premier jour d'un monde nouveau. Voilà pourquoi les chrétiens célèbrent le huitième jour, c'est-à-dire le premier jour de la semaine qui commence [3]. Tous les rites du judaïsme avaient un sens caché qui, en se montrant, les

[1] La date de cette épître peut s'induire du passage (voyez plus bas) où il mentionne la ruine du temple, et d'un autre (voyez ci-dessus, p. 463, 464), qui me paraît contenir une allusion contemporaine au règne de Vespasien et de ses trois prédécesseurs éphémères.

[2] Ch., 7-10.

[3] Voir aussi S. Paul. Hebr., IV, 4, 9.

abrogé. Le bouc émissaire était l'image du Christ [1]; le bâton garni de laine qui sert à jeter au peuple les cendres de la victime est une image à la croix; le serpent d'airain, les bras étendus de Moïse, en sont aussi des figures; le baptême est symbolisé dans vingt passages [2].

Ces explications, sans doute, n'ont pas toutes la même valeur; mais elles ont toutes le même but. Faire voir dans le judaïsme un vaste symbolisme dont le sens demeure, après que les symboles ont péri, plus dégagé et plus éclatant. « Les Juifs pareils aux Gentils avaient mis leur espérance en un temple matériel. Ils avaient cru enfermer la sainteté de Dieu dans un sanctuaire... Mais ce temple vient d'être ruiné par leurs ennemis; » et, conformément à la parole, « le temple sera rebâti par ceux mêmes qui l'ont détruit; » ces Gentils qui ont renversé Jérusalem « vont à leur tour élever à Dieu son véritable temple, le temple spirituel [3]. » Tout périt donc, mais tout revit; dans le sens extérieur et terrestre où l'entendait la synagogue, le mosaïsme est détruit; dans le sens intérieur et céleste où l'entend l'Église, le mosaïsme revit. « Jacob a supplanté Ésaü. Dieu a fait comme le patriarche à qui on présentait ses petits-fils à bénir; il a croisé ses mains et donné à celui qui était à gauche les bénédictions de la droite, c'est-à-dire les plus abondantes [4]. » Le judaïsme évacué,

[1] Nemo vos judicet in cibo, aut in potu, aut in parte diei festi, aut neomeniæ aut Sabbatorum, quæ sunt umbra futurorum, corpus autem Christi. Col., II, 16, 17.

[2] Voir. Ep. Barnab., 11, 12.—Par suite d'explications alphabétiques dans le genre des rabbins, l'auteur trouve aussi une figure de la croix dans le nombre (318) des serviteurs qu'Abraham a fait circoncire (Gen., XIV, 14; XVII, 23). 318 s'écrit en grec TIH. Le T figure la croix, les deux autres lettres sont les initiales du nom de IHΣOYΣ (ch. IX). Clément d'Alex. (*Stromat.*, VI, *circà medium*) fait la même remarque.

[3] Ep. Barn., 16.

[4] Ep. Barn., 15.

comme le dit admirablement saint Paul, tombe après avoir porté son fruit ; comme l'écorce qui se dessèche quand la noix, devenue mûre, en a été ôtée, comme l'œuf où l'oiseau a été couvé et qu'il brise pour éclore.

Et cependant (telle était la tolérante compassion de l'Église) les pratiques juives, l'abstinence des viandes, la circoncision, l'observation du sabbat, les néoménies, subsistèrent longtemps encore au milieu d'elle. Cent soixante ans après Notre-Seigneur, les Juifs chrétiens les pratiquaient toujours [1]. On leur demandait seulement de ne pas les imposer aux autres chrétiens. Telle était, vis-à-vis du judaïsme souffrant dans la synagogue ou converti dans le christianisme, l'attitude de l'Église et son miséricordieux triomphe.

Maintenant, vis-à-vis des hérésiarques et de cette nouvelle effusion de l'esprit de mensonge que les perturbations du monde avaient évoquée, que faisait l'Eglise ?

Contre ces novateurs, Dieu s'était réservé saint Jean. Il fit échapper miraculeusement le disciple bien-aimé au martyre de la Porte Latine; il le fit vivre près d'un siècle, pour que l'Église troublée pût s'adresser à lui. Quand les Ebionites et les Cérinthiens se mirent à nier l'humanité du Sauveur, quand d'autres en Asie contestèrent la création du monde par la main de Dieu, les Églises de toute l'Asie députèrent au *vieillard*, comme on appelait ce dernier survivant des apôtres. Jean ordonna un jeûne et des prières, puis, sous l'inspiration divine, l'aigle évangélique, le fils du tonnerre (*boanergès*) écrivit cette magnifique révélation des mystères divins : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu... Toutes choses ont été faites par lui, et, sans lui, rien n'a été fait de ce qui a été fait... Et

[1] S. Justin, *Dial cum Tryphone*.

le Verbe a été fait chair et il a habité parmi nous [1]... » Plus tard, quand il faudra rassurer les fidèles troublés par de prétendues révélations de l'avenir, l'ange reviendra à saint Jean dans son exil de Pathmos, et, un jour de dimanche, dans une mystérieuse extase, lui fera entendre sa voix comme celle de la trompette, et lui dévoilera cette magnifique et effrayante révélation qui termine, par le récit de la fin du monde, la collection biblique dont la création du monde forme le début [2].

Ainsi les trente premières années du christianisme avaient donné au monde, avec les trois premiers évangiles, les épîtres de saint Pierre, de saint Paul et de saint Jacques, premiers monuments écrits d'une foi qui s'établissait surtout par les paroles. Et à leur tour, pendant les trente années qui suivirent la seconde génération chrétienne, vint d'en haut, dans les écrits de saint Jean et de saint Jude, pour combattre de nouvelles erreurs et calmer, après la chute de Jérusalem, de nouvelles angoisses, une nouvelle effusion de l'Esprit-Saint.

Ces écrits en effet sont pleins du souvenir des hérétiques qui troublaient alors l'Eglise. Saint Jude écrit principalement contre les Nicolaïtes, ces hérétiques « livrés à la folie de leurs rêves, qui souillent la chair, qui méprisent l'autorité, qui blasphèment la majesté de Dieu [3]. » Saint Jean dans ses épîtres condamne surtout ceux qui, comme Ébion et Cérinthe, nient l'humanité du Christ, et veulent que son corps n'ait été qu'un fantôme. Dans son évangile, il maintient, contre les judaïsants et les paganisants, à la fois l'humanité du Sauveur et sa divinité [4].

[1] Voir Hieronym., *in Matth.*
[2] Apoc., I, 9, 10.
[3] Jud., 8.
[4] Hieronym., *in Matth.*

Du reste, il discute peu ; saint Pierre, saint Paul, saint Jacques, discutent davantage. Maintenant la tradition était assez évidente, l'autorité de l'Église assez établie. La doctrine vraie avait été donnée aux chrétiens une fois pour toutes ; il n'y avait plus qu'à y demeurer. « Ceci est un commandement que vous marchiez dans la voie qui dès le principe vous a été enseignée... Celui qui se retire de cette voie et ne demeure pas dans la doctrine du Christ n'a pas Dieu en lui ; celui qui demeure dans cette doctrine a en lui le Père et le Fils [1]. » Le novateur était ainsi condamné par cela seul qu'il était novateur. Et, comme le danger était pressant, les chrétiens isolés, la séduction facile, la sentence était sévère : « Si quelqu'un vient à vous et ne vous apporte pas cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison et ne lui dites pas : Salut. Celui qui lui dit salut participe à son œuvre mauvaise [2]. »

Il suffisait donc aux apôtres d'opposer à l'hérésie deux choses, un témoignage et un jugement. Comme témoins, ils attestent que la vérité est tout autre : « Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nos mains ont touché... (cette chair du Seigneur dont on nie la réalité) la vie qui s'est manifestée à nous... nous l'attestons, nous l'annonçons... Qui est menteur, sinon celui qui nie que Jésus soit le Christ?... Tout esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu dans la chair est de Dieu ; et tout esprit qui détache Jésus » de la chair, « n'est pas de Dieu ; celui-là est l'antechrist [3]. » Comme juges, ils réprouvent le docteur infidèle; ils l'excluent de la société des saints : « Mes enfants, il a paru beaucoup d'antechrists. Ces hommes se disent apôtres,

[1] II Joan., 6, 9.
[2] II Joan., 10, 11.
[3] I Joan., I, 1, 3; II, 22; IV, 1-4.

mais ne sont pas des apôtres... Beaucoup de séducteurs ont paru qui ne confessent pas que Jésus-Christ soit venu en la chair. Celui qui parle ainsi est un séducteur et un antechrist[1]... Parmi nous se sont introduits quelques hommes dont la condamnation est depuis longtemps écrite, des impies... qui nient notre seul Maître et Seigneur Jésus-Christ... Rappelez-vous les paroles qui vous ont été dites à l'avance par les apôtres de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vous disaient qu'au dernier jour viendront des imposteurs marchant selon leurs désirs dans les voies de l'impiété. Ce sont eux qui se séparent eux-mêmes » de l'Église, « sensuels et qui n'ont pas l'esprit en eux[2]. »

C'est ainsi qu'entre les hérésies diverses et contradictoires qui l'attaquaient, l'Église restait inébranlable. Mille tombaient à sa gauche, et dix mille à sa droite; mais le fléau de l'erreur n'approchait pas jusqu'à elle.

Restait cependant un point qui agitait et la synagogue des Juifs et l'assemblée des fidèles, sur lequel les hérétiques de toute espèce semblaient faillir d'un commun accord, qui était, pour ainsi dire, le trouble commun de toutes les âmes. La pensée de la fin prochaine de ce monde agitait même les païens. Lorsque, quelques années plus tard, la première éruption historique du Vésuve couvrit la Campanie de cendres et de ténèbres, on redouta de nouveau cette nuit éternelle qu'on avait redoutée du temps de César. Un grand nombre, dit Pline, levaient les mains vers les dieux; d'autres prétendaient qu'il n'y avait plus de dieux et que c'était pour le monde la dernière nuit[3].

Et, de plus, comme je l'ai dit, cette commune attente était

[1] I Joan., II, 18. — Apoc., II, 2. — II Joan., 7.
[2] Jud., 4, 17-19.
[3] Pline, Ep., VI. 16-20. — Xiphil., LXVI, 23.

fortifiée chez les Juifs par la pensée d'une vengeance divine sur Rome leur ennemie, chez les chrétiens par les espérances du règne du Christ et de la céleste Sion.

Il faut comprendre du reste en quel sens cette préoccupation devait être particulièrement puissante sur les chrétiens de cette époque. La félicité de l'âme bienheureuse dès le jour où il lui sera permis d'apparaître devant Dieu, telle est aujourd'hui l'idée qui domine le chrétien dans ses vœux et dans ses pieuses espérances. Il n'a pas de peine à dégager par la pensée son âme de son corps, et à la voir paisible et glorieuse auprès de Dieu, tandis que ses membres achèvent de se dissoudre dans le tombeau. Les chrétiens d'alors entraient peut-être un peu moins aisément dans cette pensée. Leur éducation première avait été peu métaphysique ; ni les philosophes de la Grèce, ni les rabbins juifs qui avaient formé leur enfance, ne les avaient doués de cette facilité d'abstraction qui sépare aisément l'âme des membres, ce qui est abstrait de ce qui est corporel. Les langues même, plus concrètes que les langues modernes, se prêtaient mal à ces distinctions. La félicité qu'ils se plaisaient davantage à envisager, c'était la félicité de l'homme tout entier, de l'homme ressuscité; le jour qu'appelait leur espérance, c'était le jour, prochain, ils aimaient à se le dire, où la vie rentrerait dans ces os desséchés, où l'âme et le corps se réuniraient après la courte séparation du tombeau.

Je l'ai dit aussi, le spectacle du martyre fortifiait encore cette tendance. La pensée de la résurrection soutenait le courage des confesseurs. Ils souriaient avec joie au sein des tortures, en se disant que, de cette chair brisée, rompue, déchiquetée par le bourreau, pas un atome ne périrait; et que, l'homme tout entier ayant souffert sur la terre, l'homme tout entier refleurirait glorieux dans l'éternité. Ils se raillaient

de ces tyrans, incapables de leur ravir, si ce n'est pour un jour, une parcelle de leur chair ou un cheveu de leur tête. C'est là ce qui explique l'importance si grande donnée dans la controverse contre les païens, au dogme de la résurrection de la chair. C'est par lui qu'on encourageait les âmes, qu'on faisait honte au paganisme, que l'on confondait les philosophes, que l'on défiait les persécuteurs.

Mais on comprend alors que le jour de la résurrection fût, pour certaines âmes, l'objet d'une héroïque impatience. C'était le jour qui devait justifier les martyrs, confondre les bourreaux, honorer à la fois et ces âmes qui avaient sacrifié leurs corps pour Dieu, et ces corps qui avaient souffert pour lui. C'était le jour du triomphe où la guerre serait enfin terminée, où serait enfin jugé le procès qui se débattait entre le christianisme et le paganisme sur les bûchers et les chevalets. Le chrétien, qui payait de sa chair et de ses membres, n'attendait sa complète rétribution que pour le moment où sa chair et ses membres, eux aussi, seraient glorifiés. Ne nous étonnons pas si ce jour, le second avénement du Christ, le règne de Dieu, la Jérusalem céleste, étaient ardemment désirés, et chaque soir, pour ainsi dire, attendus pour le lendemain.

A cette attente souvent impatiente, nous avons dit quelle avait été la réponse de saint Pierre et de saint Paul. Lorsque l'hérésie de Cérinthe introduisit l'idée d'un règne de mille ans sur la terre, et d'un règne où les voluptés corporelles avaient leur part, les révélations de Pathmos furent la réponse du Saint-Esprit et de l'Église. Nous n'avons pas à nous arrêter ici sur ce livre, postérieur de plus de vingt ans à l'époque que nous traitons. Mais nous pouvons y lire en un seul mot la réponse aux inquiétudes qui agitaient tant de chrétiens.

L'apôtre y parle en effet de la chute de Rome, des pro-

diges des derniers jours, de la Jérusalem nouvelle, toutes choses que l'imagination hâtive de bien des chrétiens réunissait en un même temps; il dit même que tout cela aura lieu *bientôt*[1], parce que pour Dieu tous les temps sont courts. Mais il indique aussi que, si l'on compte selon la mesure humaine, il faut s'attendre à des délais : « Je vis sous l'autel les âmes de ceux qui ont donné leur vie pour la parole de Dieu et pour lui rendre témoignage. Et ils jetaient un grand cri en disant : « Seigneur, qui êtes saint et véritable, jusqu'à « quand différerez-vous à faire justice et à venger notre sang « de ceux qui habitent sur la terre? » Et on leur donna à chacun une robe blanche. Il leur fut dit qu'ils attendissent en repos encore un peu de temps, jusqu'à ce que le nombre de ceux qui servaient Dieu comme eux fût accompli, et celui de leurs frères qui devaient souffrir la mort aussi bien qu'eux[2]. » Il y avait donc un délai, un temps d'attente, un ajournement dont l'homme ne pouvait avoir la mesure.

Par ces enseignements, l'attente fut moins empressée sans être moins vigilante. Le chrétien sut toujours le Christ à la porte et prêt à frapper. Sans se désespérer de ne pas le voir encore, il n'oublia pas non plus son approche. La préoccupation de la fin des temps resta toujours, moins inquiète, moins étonnée, mais toujours utile et salutaire, tenant les âmes en éveil, à la pensée de cette heure qui pouvai tarder, qui pouvait être imminente; que les apôtres n'avaient pas sue, que les anges ignoraient, et dont le Père céleste garde seul le secret.

Mais, du reste, les impatiences de quelques-uns, les rêveries de Cérinthe, furent bien assez souvent renouvelées. Cette idée

[1] Apoc., I, 1.
[2] Apoc., VI, 9, 10, 11.

d'un règne de mille ans du Christ sur la terre, dans Jérusalem, capitale des élus ressuscités, s'alliait trop bien avec les affections nationales de bien des Juifs, avec les pensées un peu terrestres de quelques chrétiens. De siècle en siècle, on en voit dans le christianisme de nombreuses traces. Dans le moyen âge, la pensée de la fin imminente du monde vint plus d'une fois effrayer les esprits; et, dans le protestantisme surtout, plus d'une secte au dix-septième siècle, au dix-huitième, et de nos jours, a enseigné le règne de mille ans et la royauté prochaine du Christ.

Quant au paganisme et au monde en général, que dire de l'Église en face de lui, si ce n'est ce qu'il en faut dire partout et dans tous les temps?

Seulement, ce qui ressort principalement, en face de cette société exaltée et troublée, c'est la simplicité et le calme du christianisme. Il ne s'isole pas comme les Juifs que séparent du reste du monde, et leur origine propre, et des pratiques étranges et choquantes, et un éloignement dogmatique pour les étrangers. Il ne se singularise pas comme les philosophes qui affectent de se distinguer du vulgaire par l'attitude, l'habit, la barbe, le manteau. Il ne ressemble pas à ces groupes de soi-disant inspirés dans le paganisme, qui pratiquent, sous l'empire d'une inspiration fébrile, des cérémonies ténébreuses, souvent obscènes, parfois sanglantes.

Rien de tout cela: et, pour parler avec un chrétien de cette époque, « les chrétiens ne diffèrent point des autres hommes; ils n'habitent pas de cités à eux; ils n'ont pas d'idiome à eux... Habitant selon le hasard de leur naissance, celui-ci une ville grecque, celui-là une ville barbare, ils suivent dans leur vêtement, leur nourriture, tout l'ensemble de leur vie, les habitudes de leurs concitoyens[1]. » Ils ne fuient point le

[1] *Ep. ad Diognet.*, 5.

commerce de ceux qui ne sont pas chrétiens; ils ne rompent ni les liens de la famille, ni la société, ni l'État. Ce sont les moins affectés parmi les hommes. Comment la singularité pourrait-elle s'accorder avec l'universalité du christianisme?

Il est bien vrai que la persécution leur a imposé la retraite et le silence. Ils ont commencé par vivre au grand air de la publicité et de la liberté; le christianisme aime le jour[1]. Il s'est retiré dans l'ombre, parce que les persécutions l'y refoulaient. Il est descendu dans les catacombes, parce que la place publique lui était interdite. Il a eu ses assemblées dans la nuit, parce que l'espionnage le poursuivait dans le jour. Il a gardé le silence sur certains points de sa doctrine, parce qu'il savait que, sur ces points, la parole appellerait l'outrage, la calomnie, la persécution. Du reste, il n'accepte les ténèbres, le silence, le secret, que dans la mesure où ils sont nécessaires. Comme une plante exilée dans les ténèbres, il pousse autant qu'il peut ses rameaux vers le grand jour.

Cet esprit de rectitude et de paix est bien sensible dans les manifestations surnaturelles du christianisme. La théurgie païenne est violente et maladive, mauvaise et menteuse; elle opère par le désordre du corps et de l'âme; le prétendu inspiré est dominé par l'esprit inspirateur; il ne s'appartient plus, il bondit, il écume. Mais la thaumaturgie chrétienne, parce qu'elle est pure et vraie, opère dans le calme des sens et dans la paix de l'âme. « Le Seigneur n'est pas dans la commotion. » Elle fait des croyants; elle ne fait pas, selon l'expression païenne, des *enthousiastes* et des *énergumènes*.

« [1] Dieu est lumière, et en lui il n'y a point de ténèbres. Si nous disons que nous sommes avec lui et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons. » I Joan., 1, 5, 6.

Un passage de saint Paul, d'une simplicité vraiment surhumaine, règle l'ordre dans lequel les miracles doivent se produire, et fait, pour ainsi dire, la police de l'inspiration. Le prophète chrétien est calme, paisible, sain ; il sait parler, et il sait se taire ; son inspiration peut attendre. « L'esprit du prophète est soumis au prophète[1]. »

Avec ce calme marchait la confiance. Vespasien, avant d'accomplir son miracle, hésite, discute avec son amour-propre, a près de lui des flatteurs qui l'encouragent, un empire à gagner, un parti politique prêt à tout croire. Saint Pierre et saint Jacques rencontrent un paralytique aux portes du temple. « Je n'ai ni or ni argent, lui dit saint Pierre ; ce que j'ai, je te le donne. Au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche[2] ; » et avec cette simplicité, cette certitude, cette tranquillité, Dieu se manifeste, et l'homme est guéri.

On peut donc le croire : les révolutions de ce siècle purent toucher, affliger, effrayer même les vrais chrétiens ; elles ne les troublèrent pas. Eux échappèrent à la pensée superstitieuse qui aggravait pour les autres l'impression des malheurs publics ; ils ne furent agités, ni comme les Juifs, par la recherche désespérée du Messie, puisque le Messie était pour eux depuis longtemps trouvé ; ni comme les païens, par cette crédulité qu'exploitaient tous les imposteurs, puisque pour eux l'imposture était démasquée par avance ; ni comme les hérétiques, par ces retours vers la synagogue ou le temple des idoles, puisque la route était tracée loin de l'une et de l'autre ; ni comme tous, par cette observation inquiète des astres, des divinations, des présages, dont la vanité leur était connue. A eux aussi avait été donnée la bonne nouvelle d'un Dieu venu sur la terre ; mais

[1] Voyez I Cor., XIV, 26-33, 39, 40.
[2] *Act.*, III, 6.

cette nouvelle, consolante parce qu'elle était certaine, affermissait leurs âmes loin de les troubler. Chez les chrétiens aussi, et chez eux bien plus qu'ailleurs, se manifestaient des prodiges et des inspirations surnaturelles; mais ces prodiges rassuraient parce qu'ils étaient divins, et, au lieu d'un délire enthousiaste, amenaient l'admiration, la reconnaissance et la joie. Au milieu des épreuves communes, ils pleuraient avec ceux qui pleuraient, ils craignaient peut-être avec les timides; mais ils ne déliraient pas avec ceux qui étaient en délire. Le chrétien gardait le calme de sa raison, parce qu'il avait le calme de sa foi.

Terminons en cherchant les traces de cet esprit dans les monuments qui nous restent du christianisme de cette époque. Outre les écrits inspirés, nous en avons deux qui peuvent passer pour contemporains des événements que nous venons de raconter. L'un est la lettre attribuée à saint Barnabé, un peu postérieure à la prise de Jérusalem, et dont nous avons déjà cité quelques passages. L'autre est l'épître à Diognète, qui serait, elle, antérieure de peu d'années au désastre des Juifs [1].

Ces deux écrits, quoique dans la même langue, sont d'origine différente. L'épître attribuée à saint Barnabé, bien que destinée à combattre l'esprit judaïque, est évidemment d'origine juive. Il s'y trouve, je l'ai fait voir, plus d'une trace même des allégories subtiles et de la fausse science du rabbinisme. Mais, une fois sur le terrain net de la foi chrétienne, que de simplicité et de lumière! « Il y a deux voies, dit l'auteur :

[1] Elle parle des sacrifices judaïques comme encore usités, et du christianisme comme d'une religion nouvelle. Voyez ch. I, III, V, VI, VII. — L'auteur, dans le ch. XI, se déclare disciple des apôtres; mais les deux derniers ch., XI et XII, qui se lient peu à ce qui précèdent, sont d'une authenticité douteuse. Le style est pur et a un parfum d'antiquité.

celle de la lumière, celle des ténèbres. La voie de la lumière est celle-ci : Tu aimeras ton Créateur, tu glorifieras celui qui l'a racheté de la mort. Tu seras simple de cœur et riche d'esprit... Tu auras en haine toute dissimulation. Tu ne t'exalteras pas; tu seras humble. Tu ne t'attribueras aucune gloire... Tu pardonneras à ton frère. Tu ne t'inquiéteras pas de savoir ce qui doit ou ne doit pas arriver... Tu aimeras ton prochain plus que ta vie... Tu ne feras pas périr un enfant par l'avortement; tu ne le feras point périr après sa naissance... Ton âme ne s'attachera pas aux superbes; mais tu te rangeras avec les justes et les humbles. Les souffrances qui t'arrivent, reçois-les comme des joies. Tu n'auras ni une double pensée ni un double langage; la duplicité de la langue est le lacet de la mort. Tu seras soumis au Seigneur. Tu le seras aux maîtres (terrestres), comme aux envoyés de Dieu, dans le respect et dans la crainte. Tu ne commanderas pas avec amertume à ta servante ou à ton esclave qui espèrent au même Dieu que toi; mais tu craindras Dieu qui est au-dessus des maîtres et des serviteurs et qui est venu appeler, sans distinction de personne, tous ceux qui étaient préparés par l'Esprit-Saint. En toute chose, tu seras en communauté avec ton prochain; tu ne réclameras rien comme ton bien propre; car, si vous possédez en commun les biens incorruptibles, à plus forte raison en est-il de même des biens corruptibles... Autant que tu le pourras, tu seras chaste par l'âme... Tu aimeras comme la prunelle de ton œil celui qui t'apportera la parole du Seigneur. Nuit et jour, tu te rappelleras le temps du jugement. Tu chercheras sans cesse le visage des saints; tu approfondiras leurs discours, et, lorsque tu penseras à exhorter les autres, tu te demanderas comment par la parole on peut sauver une âme. Et tu travailleras de tes mains pour l'expiation de tes péchés. Tu n'hési-

teras pas à donner et tu ne murmureras pas en donnant. *Donne à quiconque te demande*[1]; tu connaîtras plus tard celui qui te rendra tes dons avec usure. Tu ne susciteras pas de rupture; mais tu rétabliras la paix entre ceux qui se querellent. Tu confesseras tes péchés. Tu n'iras pas à la prière avec une conscience mauvaise. Telle est la voie de lumière. » (18, 19). Et en finissant : « Tandis que vous êtes encore dans cette enveloppe précieuse (ὡς ἔτι τὸ καλὸν σκεῦος ἐστι μεθ' ὑμῶν), ne manquez à aucune de ces maximes, recherchez-les toutes, accomplissez tous les préceptes. Et tous méritent d'être observés. Aussi me suis-je étudié, autant qu'il était en moi, à vous écrire ceci, afin de vous réjouir. Salut, fils de dilection et de paix. Que le Seigneur de toute gloire et de toute grâce soit en votre esprit. Ainsi soit-il (21). »

L'autre écrit appartient à un chrétien d'une autre origine. Il a été composé avec les habitudes de l'esprit grec, avec cette forme de la pensée hellénique, simple, nette, sobre, lumineuse, qui allait si bien au christianisme, et qui s'est si facilement mariée à l'esprit chrétien. Nulle trace des idées rabbiniques; il y a bien plutôt une réprobation de la synagogue, absolue et excessive (chap. 3 et 4). L'auteur écrit au païen Diognète, curieux de connaître les dogmes des chrétiens; il les lui expose en réservant cette partie intime qui n'est enseignée qu'après le baptême et que nul chrétien ne doit révéler[2]. « Les chrétiens, dit-il, forment sous nos yeux une société admirable autant qu'elle est incompréhensible. Ils habitent chacun leur patrie, mais ils y habitent comme des étrangers; soumis à toutes les lois comme des citoyens, ils subissent toutes les rigueurs comme des hom-

[1] Matth., v, 1, 2. — Luc, vi, 30.

[2] « N'espère pas que nul homme t'enseigne le mystère du culte divin, qui est propre aux chrétiens » (τῆς ἰδίας αὐτῶν θεοσεβείας μυστήριον). 4.

mes venus du dehors. Tout pays étranger est pour eux une patrie, toute patrie un pays étranger. Comme les autres, ils se marient et ils ont des enfants; mais ces enfants, ils ne les abandonnent jamais. Leur table est commune, leur couche ne l'est pas[1]. Ils vivent dans la chair, mais non pas selon la chair. Ils vivent sur la terre, mais leur patrie est au ciel. Ils obéissent aux lois écrites; mais leur vie est plus sainte que les lois. Ils aiment tous les hommes, et tous les hommes les persécutent. On ne les connait pas, et on les condamne. On les met à mort, et, en les faisant périr, on leur donne la vie. Ils sont mendiants et ils enrichissent les autres. Tout leur manque, et tout leur abonde. On les déshonore, et ce déshonneur fait leur gloire. On les accuse, et cependant on les justifie. On les maudit, et ils bénissent. Ils font le bien, et on les punit comme des coupables; mais, au milieu des supplices, ils se réjouissent comme si on leur rendait la vie. Les Juifs leur font la guerre, les Grecs les persécutent: mais nul ne saurait dire la cause de cette haine[2]!

« Et, pour tout dire en un mot, ce qu'est l'âme dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde. L'âme est répandue dans tous les membres, les chrétiens le sont dans toutes les cités. L'âme habite le corps, sans être du corps; les chrétiens habitent le monde, sans être du monde... Le corps est ennemi de l'âme et lui fait la guerre, quoiqu'il n'ait pas été provoqué par elle, mais parce qu'elle lui interdit les voluptés; le monde que les chrétiens n'ont pas provoqué leur fait la guerre, parce qu'ils blâment ses voluptés. L'âme aime le corps dont elle est haïe; les chrétiens aussi aiment ceux qui

[1] Le texte de ce passage est douteux. Sur l'abandon des enfants, voyez ci-dessus le passage analogue de S. Barnabé.

[2] Ch. v. Comparer tout ceci aux passages de S. Paul. II Cor., x, 3; Rom., viii, 12 et suiv.; Phil., iii, 18-20; II Cor., vi, 9, 10; I Cor., iv, 12; II Cor., vi, 10.

les haïssent. L'âme, enfermée dans le corps, conserve le corps; les chrétiens, enfermés dans le monde comme dans une prison, conservent le monde. L'âme immortelle habite un tabernacle mortel... L'âme, lorsqu'elle souffre le jeûne et l'abstinence, devient plus forte; les chrétiens, lorsqu'on les livre au supplice, croissent en nombre chaque jour. Tel est le poste qui leur a été assigné de Dieu même, et qu'il ne leur a pas permis d'abandonner...

« Or l'enseignement qu'ils ont reçu n'est pas une invention terrestre; ce n'est pas la pensée d'un mortel qu'ils gardent avec tant de soin. Ce ne sont pas des mystères humains qui leur ont été confiés. Dieu, invisible, maître et créateur de toutes choses, a fait descendre du ciel, parmi les hommes, sa Vérité, son Verbe saint et incompréhensible... Celui qu'il a envoyé aux hommes n'est pas, comme on pourrait le croire, un messager, un prince, quelqu'un de ceux qui gouvernent le monde terrestre ou exercent une certaine puissance dans les cieux. Mais c'est l'ouvrier et le créateur de toutes choses, celui par qui Dieu a fondé les cieux, enfermé la mer dans ses limites... L'a-t-il envoyé, comme on pourrait le penser, dans un but de rigueur et d'épouvantement? Non, il l'a envoyé dans sa clémence et dans sa douceur. Il l'a envoyé comme le roi envoie le roi son fils; il l'a envoyé comme Dieu vers les hommes; il l'a envoyé pour sauver, pour persuader, non pour contraindre... Il l'a envoyé dans son amour, non dans sa justice. Il l'enverra un jour pour nous juger, et alors qui pourra soutenir sa venue[1]. »

Je n'ai cru pouvoir mieux faire connaître que par de simples citations ces vénérables monuments de l'antiquité chrétienne. L'un et l'autre, avec des formes différentes, montrent quelle était la rectitude du sens chrétien.

[1] Chap. VI, VII.

Cherchez ailleurs, à cette époque, chez les philosophes, les sectaires, les hérésiarques, les soi-disant prophètes et les soi-disant dieux, quelque chose de pareil à cette précision dans la doctrine, à cette fermeté brève dans la morale, à cette simplicité dans la vertu.

Ainsi le christianisme grandissait de ses propres épreuves et des épreuves du monde. L'ambition des chefs et la cupidité des soldats, en amenant les révolutions de l'empire; le fanatisme des Juifs, en soulevant la guerre de Jérusalem; l'esprit d'indépendance des peuples, en excitant la guerre contre Rome; l'impiété des faux prophètes, l'orgueil des hérésiarques, la mensongère audace des imposteurs, la superstitieuse folie des nations qui se manifestait par de tels égarements; la puissance elle-même des ténèbres, en suscitant ces impostures, ne faisaient que justifier les prophéties et servir involontairement la cause de Dieu. Les oracles divins avaient été vérifiés; la synagogue avait été abolie au profit de l'Église; la destruction de Jérusalem, de son temple et de son culte avait rendu plus manifestes que jamais le culte, le temple, la cité spirituelle, destinés à les remplacer. Les hérésies, mal nécessaire, en appelant à elles des chrétiens demeurés juifs ou païens après leur baptême, avaient servi à épurer l'Église et à trier l'ivraie de la céleste moisson, selon la parole de saint Paul : « Il faut qu'il y ait des hérésies, afin de manifester parmi vous ceux qui auront été éprouvés[1]. » Enfin les folies même de la superstition païenne, les mystagogues, les prétendus thaumaturges, les dieux terrestres, toute cette grande pertur-

[1] I Cor., XI, 19, et S. Jean : « Ils sont sortis de nous, mais ils n'étaient pas de nous; car, s'ils eussent été de nous, ils fussent toujours restés avec nous. Mais il a fallu qu'il devînt manifeste que ces hommes n'étaient pas avec nous. I Joan., II, 18, 19.

bation des âmes, incapables de résister au choc des événements politiques et à la déception de leurs mystiques espérances; tout cela avait servi à faire ressortir la paix et le bon sens des chrétiens, la sincérité de leurs thaumaturges, la légitimité de leurs inspirations, leur pleine et heureuse possession du Messie reconnu. L'épreuve avait été rude et pour les croyants et pour le monde; mais elle laissait les croyants plus fermes, et le monde, s'il le voulait, plus éclairé.

FIN.

APPENDICE

DU CALENDRIER DE JOSÈPHE

Josèphe donne aux mois de l'année les noms que lui fournit le calendrier syro-macédonien, introduit en Syrie par les rois séleucides, et généralement suivi dans la partie orientale de l'empire romain. Mais il ne me semble pas douteux qu'il se sert de ces désignations uniquement pour remplacer, par des expressions plus familières à ses lecteurs grecs, les noms des mois hébraïques, et que, sauf cette différence de termes, il suit le calendrier de sa nation.

En effet, nous voyons d'abord qu'il identifie formellement : 1° le mois de xanthicus au mois hébraïque nisan (*Ant.*, III, 10) (10, 5); XI (4, 8); 2° le mois de dyster à celui d'adar (*Ibid.*, XI, 4 (4, 7); XII, 17 (10, 5); 3° le mois de loüs au mois ab (*Ibid.*, IV, 4 (7); 4° hyperbérétéus au septième mois (*Ibid.*, III, 10 (10, 1), c'est-à-dire tischri; 5° apellœus à kisleu (*Ibid.*, XII, 7 (5, 3). De plus, le rapprochement de certaines dates témoigne encore de cette coïncidence. Ainsi, — la mort de Marie, sœur de Moïse, est indiquée par Josèphe au premier jour de xanthicus; la mort d'Aaron au 1er loüs (*Ant.*, IV, 4 (6, 7). Or c'est en effet le 1er nisan et

le 1er ab que les Juifs célèbrent ces deux événements. — Le 14 xanthicus de l'année 70 est marqué comme coïncidant avec le jour anniversaire de la délivrance des Juifs (*de B.*, v, 11 (5, 1), qui en effet est, comme on sait, le 14 nisan. — Le sacrifice perpétuel cessa, dit Josèphe (*de B.* vi, 8 (2, 1), le 17 panémus, et c'est en effet le 17 thammouz que les Juifs célèbrent aujourd'hui l'anniversaire de ce malheur. — L'incendie du temple par Titus eut lieu, dit-il encore, le dixième jour de loüs, jour anniversaire de l'incendie du premier temple par Nabuchodonosor, qui eut lieu le dixième jour du cinquième mois (ab). (Voyez *de B.*, vi, 26, 27 (4, 5, 8.) Que les Juifs célèbrent aujourd'hui cet anniversaire le 9, c'est un dissentiment de fait entre eux et Josèphe. Il n'en est pas moins certain que le mois de loüs et le cinquième mois judaïque étaient identiques dans l'esprit de celui-ci.

Il est vrai que dans un autre passage (*de B.*, vi, 31 (5, 3), Josèphe, racontant les prodiges qui, en l'an 65, ont annoncé la ruine de Jérusalem, parle d'un premier fait qui a eu lieu « lorsque le peuple était rassemblé le 8 de xanthicus, pour la fête des Azymes. » Or on sait que cette fête avait toujours lieu, non le huit, mais le 15 de nisan et les jours suivants. Mais il faut remarquer que Josèphe ne dit pas *le jour même des Azymes*, mais *au temps des Azymes*, ou en préparation de la fête des Azymes (πρὸς τὴν τῶν Ἀζύμων ἑορτήν). Le 8 de nisan était juste une semaine avant la fête des Azymes. Remarquez que Josèphe passe ensuite à un second fait qui a eu lieu, celui-là « le jour même de la fête, » (καὶ κατὰ τὴν αὐτὴν ἑορτήν), et enfin à un troisième qui a eu lieu « peu de jours après la fête, le vingt et unième jour du mois suivant, artémisius. » (Μετὰ δὲ τὴν ἑορτὴν ἡμέραις ὕστερον οὐ πολλαῖς.) Si la fête avait eu lieu le 8 xanthicus, l'intervalle de temps serait de quarante trois ou de quarante-quatre jours.

En résumé, les coïncidences entre les deux calendriers sont trop nombreuses et trop rapprochées de dates pour pouvoir être purement accidentelles. Elles supposent nécessairement l'identité de ces

deux calendriers, au moins pour Josèphe, et nous forcent d'admettre que pour lui les noms des mois macédoniens ne sont qu'une traduction grecque des noms des mois hébraïques.

Le calendrier de Josèphe se trouve donc ainsi identifié au calendrier juif de son temps; mais ce dernier calendrier, quel était-il?

Le calendrier juif moderne, régulier comme on le sait, et dont la concordance avec le nôtre est bien connue, date seulement du quatrième siècle après notre ère. Quant au calendrier ancien des Juifs, ce qu'on en sait, c'est qu'il était lunaire, chaque mois commençant avec la nouvelle lune; seulement il fallait que le jour de l'immolation de l'agneau pascal (14 nisan) tombât toujours après l'équinoxe du printemps. On arrivait à ce résultat par des intercalations faites après le mois d'adar (dernier mois de l'année), et qui donnaient quelquefois lieu à un treizième mois appelé véadar (nouvel adar).

Il est probable que dans le principe ces intercalations se firent d'une manière fort peu régulière. Les Juifs étaient de médiocres observateurs; ils n'étaient même pas bien sûrs du jour de la nouvelle lune, et, pour ne pas s'y tromper, ils célébraient la néoménie (fête de la nouvelle lune), et certaines autres fêtes, pendant deux jours. Mais il est à croire que, sous l'empire romain, qui posséda pendant le premier siècle après César, un calendrier solaire parfaitement régulier, les Juifs durent se rapprocher davantage de ce calendrier et faire plus régulièrement leurs intercalations.

Ce qui me paraît donc le moyen le plus probablement exact pour traduire les dates du calendrier de Josèphe, c'est de mettre le premier jour de chaque mois au jour de la nouvelle lune, tel que l'astronomie le fait connaître pour la latitude de Jérusalem, et cela, tout en faisant coïncider le 1er nisan avec la nouvelle lune la plus voisine de l'équinoxe du printemps.

On aura ainsi le tableau suivant, pour les années qu'embrasse notre travail. Je place les mois dans l'ordre de l'année ecclésiastique juive, qui est celui que suit Josèphe.

MOIS HÉBRAÏQUES.	MOIS SYRO-MACÉDONIENS.	CONCORDANCE AVEC LE CALENDRIER GRÉGORIEN.				
1er Nisan.	Xanthicos.	14 mars. 66	2 avril. 67	22 mars. 68	11 mars. 69	30 mars. 70
— Jyar.	Artemisios.	12 avril. —	1er mai, —	20 avril. —	9 avril. —	28 avril. —
— Sivan.	Dæsios.	12 mai. —	31 mai. —	20 mai, —	9 mai. —	28 mai. —
— Thammouz.	Panemos.	10 juin. —	29 juin. —	18 juin. —	7 juin. —	26 juin. —
— Ab.	Loos.	10 juillet. —	29 juillet. —	18 juillet. —	7 juillet. —	26 juillet. —
— Éloul.	Gorpiæos.	8 août. —	29 août. —	16 août. —	5 août. —	25 août. —
— Thischri.	Hyperberetæos.	7 septem. —	26 septem. —	15 septem. —	4 sept. —	25 septem. —
— Maresshevan.	Dios.	6 octobre. —	25 octobre. —	14 octobre. —	4 octobre. —	22 octobre. —
— Kislen.	Apellæos.	4 novem. —	24 novem. —	13 novem. —	2 novem. —	21 novem. —
— Tebeth.	Audinæus.	4 décem. —	23 décem. —	12 décem. —	1er décem. —	20 décem. —
— Schebath.	Peritios.	3 janvier. 67	22 janvier. 68	11 janvier. —	30 janvier. 70	19 janvier. 71
— Adar.	Dyster.	2 février. —	20 février. —	9 février. —	28 février. —	17 février. —
— Veadar.		3 mars. —				
(Mois intercalaire).						

FIN DE L'APPENDICE.

TABLE DES MATIÈRES

CINQUIÈME PARTIE

FIN DE LA GUERRE JUDAÏQUE.

SIXIÈME PARTIE

ÉTAT DES ESPRITS.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

MÊME LIBRAIRIE

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE D'ALGER, écrite sur des documents inédits et authentiques, suivie du tableau de la conquête de l'Algérie; par M. Alfred Nettement. 1 beau vol. in-8° de 680 pages, *avec une carte topographique des environs d'Alger et une carte de l'Algérie*. . . 7, 50

La conquête d'Alger méritait à tous les points de vue un historien. Son importance propre, ses difficultés, ses périls, les souvenirs néfastes et les appréhensions de tout genre dont elle était entourée, la manière dont elle fut préparée et conduite, auraient suffi à fournir la matière d'un utile et intéressant récit. Mais tout n'est pas là, les débats parlementaires, les négociations entre le gouvernement royal et les puissances européennes, offrent un intérêt aussi grand et sont racontés avec soin. Ces détails, ordinairement arides, ont pris sous la plume de l'auteur un attrait puissant. La conséquence de l'expédition achève d'en faire un événement considérable. La Méditerranée affranchie, l'esclavage aboli, la puissance mahométane ébranlée, les portes ouvertes à la domination française et à la civilisation chrétienne, quels résultats!

Avant de raconter la prise d'Alger, M. Nettement a esquissé le tableau de la domination turque, de la piraterie dont Alger fut le centre, des maux que les chrétiens eurent à souffrir, et des efforts infructueux qui furent faits pour renverser cette puissance monstrueuse; enfin il a terminé son livre par une histoire rapide de la conquête de l'Algérie, où l'on voit naître et grandir les gloires militaires qui sont aujourd'hui l'orgueil de la France.

LES SAINTS LIEUX, pèlerinage à Jérusalem, en passant par l'Autriche, la Hongrie, la Slavonie, les Provinces-Danubiennes, Constantinople, l'Archipel, le Liban, la Syrie, Alexandrie, Malte, la Sicile et Marseille; par Mgr Mislin, abbé mitré de Ste-Marie de Deg en Hongrie, camérier secret de S. S. Pie IX, chanoine de la cathédrale de Gross-Wardein, membre de plusieurs académies. 3 forts vol. grand in-8°, magnifique édition, avec 12 plans et cartes gravés sur acier 21, 00
L'ouvrage relié en percaline polychrome tranches blanches 32, 00
— — — tranches dorées. 36, 00

Cet ouvrage, dont le mérite est bien connu, est un voyage intéressant et une histoire exacte et complète des lieux consacrés par la vie humaine du Sauveur des hommes. Rempli d'observations fines et piquantes, il est toujours impartial, il satisfait la curiosité du touriste, en même temps qu'il est un guide sûr pour la piété du pèlerin.

LA CIVILISATION AU CINQUIÈME SIÈCLE, introduction à une histoire de la civilisation aux temps barbares, suivie d'un essai sur les écoles en Italie, du cinquième au treizième siècle; par A. F. Ozanam, professeur de littérature étrangère à la faculté des lettres de Paris. 2 vol. in-8°, avec portrait. (*Inédits.*) 12, 00

Cet ouvrage présente le tableau de l'état du monde romain transformé par le christianisme, jusqu'au moment où commencent à se séparer les nations et les littératures modernes. L'auteur y traite tour à tour des sujets les plus divers, des lettres païennes et des lettres chrétiennes, de la théologie, de la philosophie, de l'éloquence, de l'histoire, de l'art. On y trouvera une leçon pleine de grâce sur les femmes chrétiennes et une leçon sur le droit, dans laquelle il parle le langage juridique avec une rare fermeté. Soit qu'Ozanam raconte, soit qu'il analyse, qu'il peigne ou qu'il discute, qu'il s'emporte ou qu'il s'attendrisse, son enthousiasme est toujours sincère, sa parole toujours vive, son érudition toujours éloquente.

LES SEPT BASILIQUES DE ROME; par M. le baron Marie-Théodore de Bussierre. 2 vol. grand in-8° avec plans. 10, 00

La presque totalité des livres qui servent de guide aux visiteurs de Rome n'ont d'autre but que de fixer l'attention sur les débris des temps antiques, et tout au plus sur la forme, sur la partie purement extérieure et monumentale de la ville moderne. L'auteur des Sept Basiliques y a vu autre chose. Ayant habité Rome pendant plusieurs années, il la connaît complétement et véritablement. Avec la patience d'un antiquaire, la science d'un bénédictin, l'enthousiasme d'un artiste et la foi d'un catholique, il a refait l'histoire de chacune des sublimes églises de Rome, il les a détaillées pierre à pierre, souvenir par souvenir, chef-d'œuvre par chef-d'œuvre : tableaux, statues, chapelles, oratoires, reliques, ornements d'autels, tout est décrit par l'archéologue; traditions, souvenirs, fondations, cérémonies, fêtes, tout est raconté par l'historien; impressions graves, tableaux poétiques, aspirations infinies, espérances éternelles, tout est reproduit par le penseur

[illegible]



